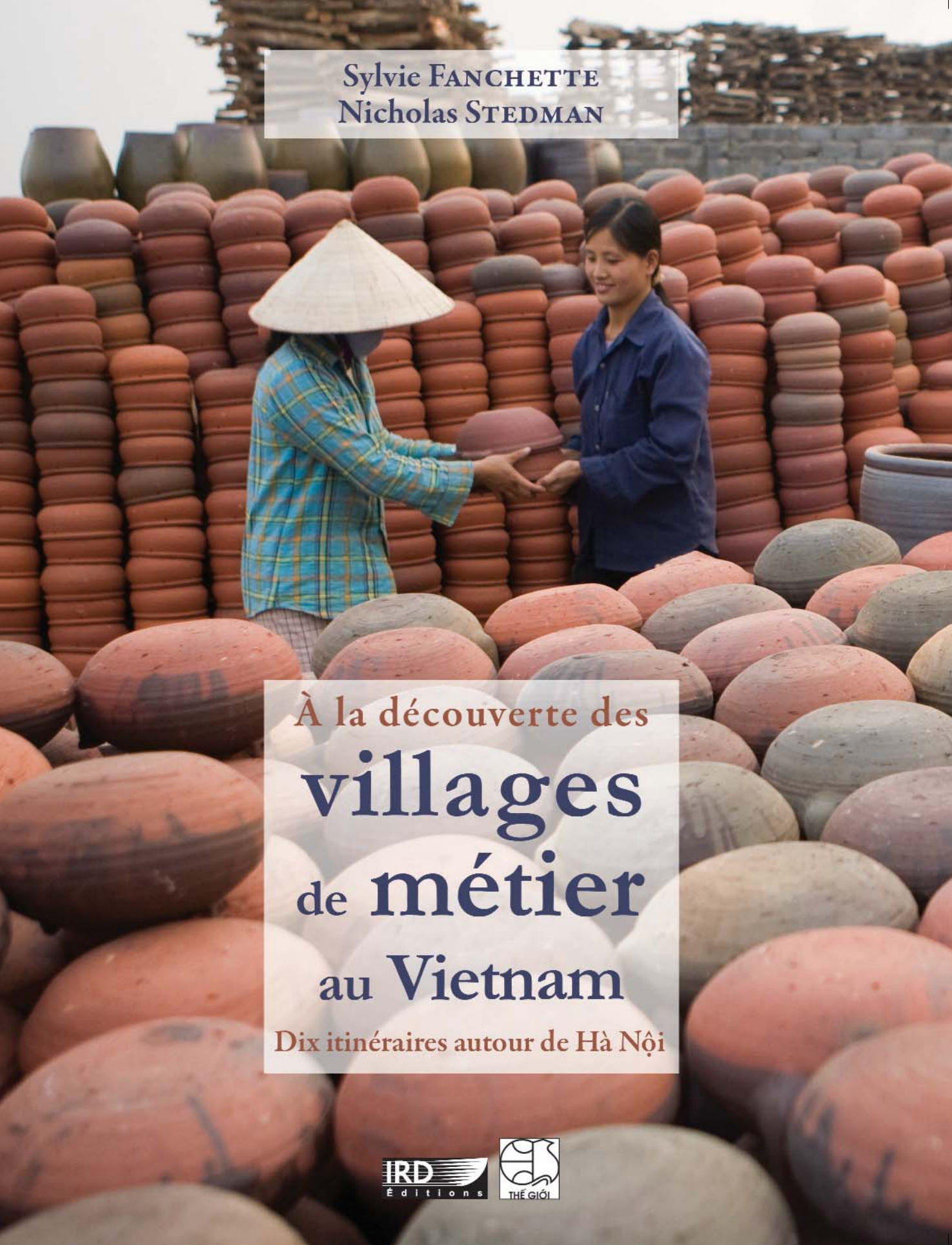
Sylvie FANCHETTE
Nicholas STEDMAN



À la découverte des villages de métier au Vietnam

Dix itinéraires autour de Hà Nội

IRD Éditions
THẾ GIỚI

À la découverte des villages de métier au Vietnam

DIX ITINÉRAIRES AUTOUR DE HÀ NỘI

IRD
Institut de recherche pour le développement
THẾ GIỚI

À la découverte des villages de métier au Vietnam

DIX ITINÉRAIRES AUTOUR DE HÀ NỘI

Sylvie Fanchette
Nicholas Stedman

IRD Éditions juin 2009

Conception, recherches, enquêtes et rédaction : Sylvie Fanchette, géographe (IRD)
Rédaction, recherches, traduction vers l'anglais : Nicholas Stedman, essayiste et traducteur

Principal crédit photographique : François Carlet-Soulages, Agence NOI Pictures
Crédit photographique complémentaire : Tessa Bunney
Cartographie : Éric Opigez, Secteur de Cartographie de l'IRD, Bondy
Traductions vers l'anglais : David Mason et Stéphane Jaggers
Traduction vers le vietnamien : Phạm Thị Hoa, Hoàng Thị Mai Anh, Trịnh Thị Thủy Hoa
Ont participé à la rédaction : Guillaume Da, Philippe Le Failler (EFEO), Céline Hamel
A participé aux enquêtes : Nguyễn Xuân Hoản (Casrad)
Couverture : IRD Éditions
Conception graphique : Charles Beranger

Les opinions éventuellement exprimées dans ce livre ne reflètent que celles des auteurs et en aucun cas celles des organismes ayant participé au financement de cet ouvrage.

La loi du 1er juillet 1992 (code de la propriété intellectuelle, première partie) n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans le but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon passible des peines prévues au titre III de la loi précitée.

© IRD, Institut de recherche pour le développement, 2009

ISBN : 978-2-70991670-7

Au professeur Đào Thế Tuấn

Remerciements

Nos remerciements vont tout d'abord aux artisans du delta du fleuve Rouge que nous avons rencontrés et qui nous ont chaleureusement accueillis et transmis leurs témoignages sur l'histoire de leur village, de leur métier et de leur vie. Sans eux, sans leur patience, ce livre n'aurait jamais été écrit. Les conseillers des Comités populaires des communes enquêtées qui nous ont apporté leur confiance et leur expérience sont aussi chaleureusement remerciés.

Nous tenons aussi à remercier tout particulièrement Michael DiGregorio de la Ford Foundation, qui nous a apporté son soutien moral, financier et ses conseils scientifiques au cours de ce long parcours de recherches et de rédaction.

De même, nous remercions François Carlet-Soulages qui, son appareil photo au poing, nous a suivis dans de nombreux villages, et aura su donner à nos textes une lumière particulière.

Nous remercions aussi les différentes institutions qui ont contribué au financement de cet ouvrage, la Délégation à l'information et la communication de l'IRD, l'Agence française de développement, la Délégation Wallonie Bruxelles de Hà Nội, la Ville de Toulouse, la société Hermès, l'Espace-Centre culturel français de Hà Nội.

Nous voudrions remercier très chaleureusement Charles Beranger, graphiste, pour son savoir-faire et sa patience durant la dernière et longue étape de conception de la maquette de cet ouvrage.

Enfin, un grand merci à tous nos amis et parents qui nous ont aidés par leurs conseils, leur patience et leur soutien.

Les auteurs

Sylvie FANCHETTE est docteur en géographie, diplômée de l'université de Paris VIII. Depuis octobre 1993, elle est chargée de recherche à l'IRD, Institut de recherche pour le développement. Elle s'intéresse aux processus d'urbanisation des campagnes dans les deltas très peuplés (fleuve Rouge, Nil, Niger...). Elle vit depuis plusieurs années au Vietnam où elle dirige un programme de recherches sur « le développement des villages de métier dans le contexte du processus de péri-urbanisation autour de Hà Nội ».

Nicholas STEDMAN est maîtrisé ès lettres de l'université McGill (Montréal). Il a travaillé sur quatre continents comme traducteur, interprète, rédacteur, réviseur, consultant, agent de développement, programmateur de festival de cinéma, projectionniste et professeur d'anglais. Coauteur d'un guide des us et coutumes du Vietnam (« Que faire et ne pas faire au Vietnam »), il a habité Hà Nội de 1999 à 2007. Depuis fin 2007, il vit et travaille à Accra (Ghana).

François CARLET-SOULAGES, photographe depuis 1997, est établi depuis 2002 à Hà Nội au Vietnam. En 2008, il a ouvert l'agence photographique NOI Pictures (www.noipictures.com) à Hà Nội, qui représente plusieurs photographes, aux spécialités hétéroclites, venus des quatre coins du monde. L'agence NOI Pictures diffuse également une banque d'images sur le Vietnam.

Préface
p. 11

Avant-propos
p. 13

1ere partie :
Un artisanat ancien, élément d'un riche patrimoine culturel villageois
p. 15-61

2e partie :
Les itinéraires des villages de métier et du patrimoine culturel
p. 63-307

Annexes
p. 308

Liste des villages de métier
p. 309

Liste du patrimoine culturel et architectural
p. 310

Les festivals dans les environs de Hà Nội
p. 311-317

Lexique des mots vietnamiens
p. 318-319

Bibliographie
p. 320-322

Depuis le mois d'août 2008, la province de Hà Tây a été intégrée dans celle de Hà Nội.
Cependant, pour faciliter la localisation des villages, nous avons préféré maintenir l'ancien nom de Hà Tây.

Itinéraire 1

Meubles d'art et papier (Bắc Ninh) p. 66-91

Itinéraire 1b

Villages de potiers (Bắc Ninh et Bắc Giang) p. 92-109

Itinéraire 2

Poteries, battage de l'or et médecine traditionnelle (Gia Lâm) p. 110-145

Itinéraire 3

Estampes, martelage et bambou brûlé (Bắc Ninh) p. 146-171

Itinéraire 4

Villages du textile autour de Hà Đông (Hà Tây) p. 172-193

Itinéraire 5

Laque, sculpture sur bois et objets en corne (au sud de Hà Nội) p. 194-219

Itinéraire 6

Broderie et incrustation de nacre (sud de Hà Tây) p. 220-243

Itinéraire 7

Bambou et vannerie (sud-ouest de Hà Tây) p. 244-267

Itinéraire 8

La route des villages de vannerie (bambou et rotin), ouest de Hà Tây p. 268-289

Itinéraire 9

Villages de l'agro-alimentaire (ouest de Hà Nội) p. 290-307

Préface

Il y a une dizaine d'années, je m'étais arrêté un moment au bord d'une route de Bắc Ninh avec le propriétaire d'un petit atelier de fonderie et nous avions discuté de l'histoire récente de l'artisanat de son village. En pleine narration, il s'arrêta soudainement, se tourna vers moi et me dit : « Je ne suis pas un Annamite ! ». Son profond accent de Bắc Ninh me déconcerta un moment, et je lui demandai ce que A La Mit signifiait. « Annamite » corrigea-t-il, « Illettré, stupide ».

Cette phrase me frappa plus que toutes les autres remarques que j'ai entendues durant mon année passée à Bắc Ninh. Mes amis du village de Đa Hội, comme ceux de la plupart des autres villages de métier que j'ai visités, n'étaient pas en train d'attendre passivement que le développement arrive à eux ; ils ont saisi les opportunités qui se sont présentées et ont commencé à adapter leur type de production au marché bien avant que les réformes pour la liberté d'entreprendre ne confirment leurs droits. Avant que l'Investissement Direct Étranger n'entre en scène, ces villages approvisionnaient le marché vietnamien en produits divers : agro-alimentaire, alcool, vêtements, matériaux de construction, pièces détachées pour bicyclettes, vanneries, cigarettes, balais, céramiques, et beaucoup d'autres articles pour la vie quotidienne, parfois sous contrats pour des entreprises d'État.

Malgré ceci, aussi bien mes amis artisans de ce village que leurs collègues d'autres villages continuaient de se battre contre l'image traditionnelle collée à leur métier, aux techniques dites arriérées, grandes consommatrices de main-d'œuvre et aux faibles revenus. En un mot « Anamite », dit en langage familier. C'est sûr que de nombreux villages artisanaux traditionnels du delta du fleuve Rouge représentaient tout cela, et nombreux sont ceux qui maintenant ont perdu leur activité. Mais pour chaque village de métier qui a disparu pendant la dernière décade, un autre a changé son mode de production et l'a adapté au nouveau marché, et même d'autres, qui autrefois ne s'adonnaient qu'à l'agriculture, sont devenus des villages de métier de leur propre gré, produisant une large variété d'articles, même des billes en plastique ou des attaché-cases, non considérés comme étant traditionnels.

Comme vous le verrez dans ce livre, les villages de métier ont créé un pont entre le passé et le futur et sont devenus un emblème de l'artisanat traditionnel et en même temps une force dynamique du développement économique. Ils peuvent être les deux à la fois, car par essence, ils sont un mélange de savoir-faire, de connaissances et de réseaux de relations qui sont nés de la fusion d'un village et de son métier et ils procurent, au moins, une source de revenus pour compléter l'agriculture, et au mieux, une source de richesses qui améliore le niveau de vie et permet d'investir.

Malgré le rôle que jouent ces villages, les théories et les pratiques du développement les ont largement occultés. Alors que les raisons en sont complexes, deux facteurs semblent se dégager. Le Vietnam est entré dans une phase de développement séduite par la vision de grandes entreprises de productions de masse, employant des milliers d'ouvriers libérés des corvées de l'agriculture. Et tout comme les autres, il s'est aussi engagé dans cette nouvelle ère avec des préjugés concernant l'analyse de l'entreprise individuelle. Parce que les entreprises individuelles des villages de métier sont en général de type familial et de petite taille, nombreux sont ceux qui ont été aveuglés par ces deux présupposés et n'ont pas réalisé la nature du processus d'agglomération d'entreprises dans ces villages ou ces groupes de villages. Ces regroupements d'entreprises créent des économies d'échelles qui entrent en concurrence avec les grandes firmes et permettent aux villages de produire des articles qui sont compétitifs sur le marché. Cependant, ce n'est pas la Chine avec ses larges firmes au niveau communal. C'est l'Italie, où des agglomérations de petites manufactures au niveau villageois ou de villes dans les districts industriels sont devenues l'armature du développement économique depuis un demi-siècle.

Donc, prenez ce livre dans une main, suivez les itinéraires, parlez avec les artisans et les commerçants, achetez-leur quelque chose à ramener chez vous, créez des relations de partenariat commercial, et imaginez que vous êtes en train d'assister à la longue période de la révolution industrielle en un cours laps de temps. Vous ne serez pas déçus.

Michael DIGREGORIO, conseiller pour les Media, les Arts, la Culture et l'Éducation, Fondation Ford, Hà Nội.

Avant-propos

« Nul besoin de preuves pour soutenir l'affirmation selon laquelle le tourisme peut être le meilleur ami aussi bien que le pire ennemi du développement. Étant donné le poids économique de l'industrie touristique – actuellement considérée comme la plus importante du monde, devant les industries automobiles et chimiques – une grande attention doit être accordée à ce phénomène aux dimensions multiples et aux conséquences planétaires. L'impact du tourisme est tel que des stratégies novatrices sont une nécessité absolue pour mettre les jalons de véritables politiques internationales, régionales et locales.

L'Unesco entend accompagner ses 191 États membres dans la formulation de leurs politiques en repensant la relation entre tourisme et diversité culturelle, entre tourisme et dialogue interculturel, entre tourisme et développement. C'est ainsi qu'elle pense contribuer à la lutte contre la pauvreté, à la défense de l'environnement et à une appréciation mutuelle des cultures.

En analysant les transformations globales générées par les rencontres parfois conflictuelles entre peuples et continents, les projets interculturels des routes culturelles n'offrent pas seulement un historique et une géographie du dialogue interculturel à travers les siècles mais ils contribuent également à la réflexion sur le futur du dialogue interculturel dans les sociétés modernes. Les activités relatives au tourisme culturel constituent autant d'opportunités concrètes pour encourager un dialogue authentique entre visiteurs et hôtes, outre promouvoir de nouveaux types de coopérations, mieux connaître les patrimoines des territoires et enfin contribuer au développement économique et humain.»

Le tourisme culturel : vers un tourisme réfléchi et attentif à la culture de l'autre (site web Unesco)

Dans le cadre d'un programme de recherche mené depuis 2003 en partenariat entre l'IRD (Institut de recherche pour le développement), l'ONG vietnamienne Phano et le Casrad (Centre for Agrarian systems research and Development) de l'Académie des sciences agricoles du Vietnam, une équipe de chercheurs et d'étudiants a entrepris de nombreuses enquêtes sur la vie rurale, les activités et l'histoire de plusieurs dizaines de villages de métier situés dans les provinces limitrophes de Hà Nội. Certains de ces villages artisanaux typiques pourraient intéresser les touristes vietnamiens tout comme les étrangers. Des contacts étroits avec les autorités locales et les artisans les plus réputés montrent qu'il est intéressant pour eux de s'ouvrir au tourisme culturel. Ils pourraient accueillir des petits groupes de visiteurs, leur faire connaître leurs métiers – certains (par exemple, la fabrication du papier *dó*) risquent de disparaître, car soit ils sont dévalorisés, soit ils ne sont plus transmis par les anciens.

Ces connaissances, nous voulons les partager et les diffuser dans le cadre d'un livre qui servirait à la fois aux groupes encadrés par des guides locaux, auxquels notre ouvrage apportera les informations nécessaires, ou aux touristes individuels. Le manque de connaissance de ces villages de la part des guides touristiques est criant et explique en partie pourquoi l'offre des petites structures touristiques, tels les *Sinh Café,* est si faible.

Les villages que nous proposons aux lecteurs sont regroupés dans les provinces limitrophes de Hà Nội, celle de Bắc Ninh, à l'est de Hà Nội, et celle de Hà Tây à l'Ouest, provinces à riche patrimoine culturel.

La province de Hà Tây est appelée depuis toujours la province aux mille métiers. On en compte actuellement environ quatre cents. Localisée à l'ouest de la capitale, dont le marché de consommation de produits de luxe a dynamisé la production de qualité, et traversée par la rivière Đáy qui la connecte par voie fluviale aux zones montagneuses riches en matières premières sylvicoles, cette province foisonne d'artisans vanniers, de producteurs de soie et de tisserands réputés. La transformation des produits agricoles (alcool de riz, farine de manioc, vermicelles et nouilles de tou tes sortes) a toujours occupé une population nombreuse dans cette province fortement marquée par l'inondation en période de mousson. Plus traditionnel que Bắc Ninh, l'artisanat dans cette province du haut delta est multiforme et marque fortement la vie villageoise. Par ailleurs, la richesse du patrimoine architectural et religieux en fait une destination privilégiée pour le tourisme, telle la célèbre Pagode des Parfums qui draine des milliers de touristes nationaux et internationaux, et les pagodes Thầy et Đậu.

La province de Bắc Ninh, à l'est de la capitale, située au carrefour de plusieurs axes routiers et fluviaux, et surtout de la route de la Chine, est plus avancée dans son processus de transformation des techniques artisanales. Enserrée par les montagnes qui dominent le delta, cette province, appartenant autrefois au Kinh Bắc, est considérée comme le berceau culturel du haut delta, le lieu de l'émergence du Bouddhisme au Vietnam et elle est fortement sinisée. C'est l'endroit où s'est constitué le premier royaume deltaïque de Âu Lạc. Des recherches archéologiques ont montré l'importance de l'artisanat du fer et de la céramique dans cette zone. De nombreux vestiges historiques et patrimoniaux l'on rendue célèbre (pagodes de Bút Tháp et de Dâu) : on y vénère par exemple des personnages importants, telles les deux sœurs Trưng qui se sont battues contre une invasion chinoise.

Dans ce livre, nous vous proposons 10 itinéraires à visiter, concernant à chaque fois plusieurs villages de métier et des villages culturels qui abritent un patrimoine architectural de qualité; les critères de sélection des villages pour la réalisation des itinéraires sont les suivants :

- spécialisation dans un métier de type artisanal : objets de la vie quotidienne ou d'art (on évitera les villages trop industrialisés) ;
- présence de métiers anciens à l'origine de cultes des ancêtres ;
- plusieurs ateliers à visiter, dont certains appartiennent à des artisans réputés ;
- patrimoine architectural de qualité (pagodes, temples et maisons communales ou *đình*...) ;
- présence de marchés typiques ;
- accessibilité à partir de Hà Nội.

UN ARTISANAT ANCIEN, ÉLÉMENT D'UN RICHE PATRIMOINE CULTUREL VILLAGEOIS

L'ARTISANAT DU DELTA DU FLEUVE ROUGE : UNE HISTOIRE QUI SE RÉPÈTE

Une spécificité du Vietnam tient au fait que les villes n'ont pas le monopole de l'industrie. Malgré la priorité donnée à la riziculture, les villageois du delta du fleuve Rouge ont su très tôt intégrer l'industrie et l'artisanat dans l'économie rurale. En effet, à l'époque féodale, ces deux activités étaient pratiquées dans des villages spécialisés, dits villages de métier, et non dans les villes qui, symbolisant la présence du pouvoir, étaient considérées comme des centres religieux et politiques et des plates-formes d'échange avec l'extérieur.

Jusqu'à l'Indépendance, les villages de métier étaient jugés marginaux par rapport aux autres formes de production. Depuis le Renouveau, ou *Đổi Mới*, on assiste à une résurgence de l'artisanat villageois grâce à l'ouverture des marchés, au regain de l'activité individuelle et à la mise en place de politiques gouvernementales destinées à promouvoir le développement des activités rurales non agricoles. Le riche patrimoine architecturel et culturel est revivifié après des décennies de dénigrement. Les festivals et les rituels autour des saints patrons de métier et des génies tutélaires sont réhabilités et rappellent la force du patrimoine immatériel villageois qui avait pu renforcer la cohésion entre villes et campagnes pendant des siècles.

UN TERRITOIRE ARTISANAL ANCIEN INTÉGRÉ À UN SYSTÈME URBAIN ET POLITIQUE ORIGINAL

Une histoire ancienne fortement liée aux relations avec la Chine

Le haut delta du fleuve Rouge : le berceau de l'artisanat vietnamien

L'artisanat a émergé au Vietnam bien avant l'apparition des structures villageoises. Mais il a fallu attendre l'organisation de la société en villages pour qu'il devienne un élément structurant et constitutif de l'économie et de l'identité vietnamienne (Trương Minh Hằng, 2006).

Déjà au premier siècle après J.-C., à l'époque de la conquête chinoise, l'artisanat dans le delta du fleuve Rouge avait atteint un niveau de technicité relativement élevé. On maîtrisait les techniques de la métallurgie, la fonte du bronze et du fer. Et la poterie, déjà florissante aux époques antérieures, s'était sophistiquée avec les techniques de l'émail. Les deux métiers artisanaux les plus prospères étaient alors le tissage et la vannerie. Tissus en coton, en soie, paniers, corbeilles en bambou et en rotin étaient très réputés. Au III^{e} siècle, on commença à fabriquer du papier, grâce aux techniques importées de Chine. Plus tard, pour satisfaire les besoins en objets de luxe de la Cour et des fonctionnaires locaux, les techniques de ciselage de l'argent et de l'or se perfectionnèrent grâce aux échanges étroits avec l'Empire du milieu. La laque était déjà connue depuis quatre siècles avant J.-C., (des objets recouverts de laque et des outils pour l'étaler ont été découverts dans des tombes de cette époque). Au début du premier millénaire, l'artisanat vietnamien s'était déjà affirmé (Nguyễn Khắc Viện, 1993).

Avec la fin de la conquête chinoise, on assista à l'essor des villages de métier. Dès 1010, lorsque l'empereur Lý Thái Tổ transféra la capitale impériale du site de Hoa Lư sur celui de Thăng Long, au bord du fleuve Rouge, de nombreux villages développèrent des activités artisanales. Grâce à l'octroi de monopoles, ils s'adonnèrent à l'artisanat sacré et de luxe (soieries, céramiques, bijoux, broderies, papiers pour les édits royaux, meubles, objets incrustés de nacre, statuaire...) destiné à la Cour impériale, aux classes sociales vietnamiennes aisées, à d'autres pays d'Asie (Chine et Japon) et aux cultes religieux.

Toute une corporation d'artisans spécialisés dans la construction des riches demeures de la Cour impériale (charpentiers, spécialistes des métaux et de la pierre, de la peinture et de la laque) était à la disposition de l'État.

« Les artisans des villages de Chàng Sơn et de Nhân Hiền, spécialisés dans la sculpture sur bois et ivoire ont laissé leur cachet sur de grands ouvrages comme le Temple de la Littérature, les maisons communales **Đình Bảng**[1], Tây Đằng, Chu Quyến, Tương Phiêu, les pagodes Tây Phương, **Thầy.** Les commerçants et les artisans étaient organisés en corporations fortement soumises à l'imposition par le monarque » (Papin P., 2001).

L'industrie textile, regroupée à proximité de la ville de Hà Đông, fut le siège d'une production florissante de soie de qualité au sein d'un cluster[2] d'une dizaine de villages destiné au grand marché de consommation et de redistribution que constitue Hà Nội (Gourou P., 1936).

Ces activités, si elles cherchaient à satisfaire une large consommation intérieure, ont acquis une réputation au-delà des frontières nationales, telles les toiles de coton du Tonkin et les étoffes de soie. Quant aux céramiques, elles sont écoulées sur les marchés japonais et chinois, grâce à leur réputation de qualité.

L'artisanat était aussi destiné à la vie quotidienne d'une société villageoise tournée vers l'autoconsommation : cotonnades, céramiques, outillage agricole et hydraulique, vannerie, nattes, industries de transformation des produits agricoles (minoteries, huileries, distilleries...) et des produits industriels (métallurgie, papeterie...). La grande variété de matières premières végétales et animales disponibles pour l'artisanat permettait la fabrication de nombreux articles.

Chaque type d'articles donnait lieu à une infinité de variantes qui était l'activité d'un village spécialisé. La vannerie est la branche connaissant la plus grande variété d'articles. D'une part, car la matière première - le bambou - regroupe au moins huit variétés aux caractéristiques particulières, ce qui permet la fabrication de paniers très variés, de par leurs formes, leurs tailles et leur tressage plus ou moins serrés. Leur usage est multiple : la cuisine, le transport des récoltes ou de la terre, l'irrigation, le séchage des récoltes, leur conservation, l'élevage des vers à soie. Des paniers imperméabilisés étaient destinés au transport de l'eau (Gourou P., 1936). Les feuilles de latanier étaient la matière première d'une importante industrie pour fabriquer des chapeaux et des manteaux.

Au XVII[e] siècle, les villages les plus célèbres des environs de Hà Nội étaient : La Khê, La Cả et La Nội (province de Hà Tây), spécialisés dans le tissage de la soie, Vạn Phúc (province de Hà Tây) dans le tissage des brocards, Phùng Xá (province de Sơn Tây) dans la soie que l'on utilisait pour fabriquer les turbans.

Les villages de Hương Canh, **Thổ Hà** et **Phù Lãng** (Kinh Bắc) et Đinh Xá (Sơn Nam) étaient spécialisés dans la poterie ; **Đại Bái**, Đề Cầu et Đông Mai (Kinh Bắc) dans l'étamage et le coulage du bronze et du cuivre, Đào Xá (Hải Dương) dans la fabrication des éventails en papier. Les tisserands professionnels vivaient dans le village de Đan Loan (Hải Dương), les joailliers de l'or à Đồng Xâm (Thái Bình) et Định Công (Sơn Nam), les tourneurs du bois à **Nhị Khê** (Sơn Nam), les peintres à Hà Vĩ et Bình Vọng (Sơn Nam), les travailleurs du cuir à Trúc Lâm, Phong Lâm et Văn Lâm villages (Hải Dương), et les brodeurs au village de **Quất Động** (Sơn Nam) (Nguyễn Thừa Hỷ, 2002).

Échanges techniques et commerciaux avec la Chine

L'origine de ces métiers a pu se perdre dans les limbes de l'histoire comme elle a pu faire l'objet de transcriptions écrites dans les registres généalogiques, ou sur les sentences parallèles, soigneusement gardées dans les *nhà thờ họ*, les maisons des ancêtres des célèbres lignées villageoises. Mais les dernières guerres ont gravement porté atteinte à la mémoire villageoise avec la disparition ou la destruction de ces registres.

[1] Les villages dont les noms sont en gras correspondent aux lieux à visiter dans les itinéraires de cet ouvrage.

[2] Mot d'origine anglo-saxonne, désignant un regroupement géographique de villages spécialisés dans la même branche d'activité, dont les entreprises sont interconnectées, et au sein duquel existe une grande division du travail. voir p. 31 pour un développement sur les clusters.

Mythes de fondation, inspirés de la réalité ou pas, l'origine chinoise d'une grande part de ces métiers semble acquise par de nombreux écrits. Certains métiers aux techniques compliquées, comme la céramique, la broderie, la joaillerie, le martelage des métaux, le tissage de la soie, auraient été initiés par des ancêtres fondateurs, mandarins partis en ambassade en Chine pour de longs séjours. Ces missions diplomatiques ont favorisé les échanges et permis de recueillir des connaissances et des savoirs techniques [3] (Papin P., 2001). D'autres métiers auraient été introduits dans les villages par des artisans réputés, tandis que des « post-ancêtres », certains étant des mandarins ou des moines qui avaient beaucoup voyagé, auraient initié de nouvelles techniques (Đại Bái, **Itinéraire 3** et Chuôn Ngọ /Cửu Lâu /Hàng Khay, **Itinéraire 6**) et amélioré la qualité de l'artisanat. Ces savoir-faire enseignés par des étrangers ou des membres éminents du village étaient considérés comme des témoignages de reconnaissance pour des villageois que la riziculture nourrissait mal dans cette plaine trop peuplée. Des cultes et des édifices religieux leur furent destinés en remerciement et font l'objet annuellement de festivals.

Les relations de vassalité envers l'ancien colonisateur chinois (pendant plus d'un millénaire, le Vietnam fut sous domination chinoise : de - 111 AC à + 938 de notre ère) furent sous-tendues par la remise de tributs artisanaux par l'État féodal vietnamien pendant plusieurs siècles. Celui-ci contrôlait ses sujets et imposait de nombreuses taxes, corvées : il recrutait aussi des militaires... les artisans étaient lourdement imposés, lorsqu'ils n'étaient pas tout simplement réquisitionnés et amenés de force de leur village pour travailler dans les fabriques de l'État (chantiers navals, armureries, frappe des monnaies), ou à la construction de demeures et de palais pour l'élargissement de la ville au XVI[e] siècle et au XVII[e] siècle en vertu du système *công tương,* équivalent aux corvées (Nguyễn Thừa Hỷ, 2002).

L'impôt foncier servait à payer le tribut à l'Empire du Milieu :

> « Dans une liste des produits acceptés en 1724 en remboursement de l'impôt foncier, sont énumérés l'alcool, les cotonnades fines, les cotonnades ordinaires, les soieries unies, les soieries dites Ỷ La, les gazes, les satins, diverses qualités de papier, les nattes ordinaires, les objets votifs en papier... » (Gourou P., 1936).

Au XIX[e] siècle, les artisans, s'ils voulaient être exemptés de travaux obligatoires ou du service militaire, devaient rejoindre des corporations de métier et payer en nature leurs impôts, tout en produisant selon les normes imposées par l'État. **La Khê** devait payer annuellement 600 pièces de soieries ; à **Bát Tràng** chaque artisan devait payer 300 briques de qualité ; les corporations de Yên Thái et Hồ Khẩu étaient imposées de plusieurs centaines de feuilles de papier de qualités variées (Nguyễn Thừa Hỷ, 2002).

Des relations commerciales spécifiques avec les villes du delta

Le quartier des 36 rues : le lien entre la capitale et les villages artisanaux

Ces métiers ont depuis le début été intégrés dans des réseaux de relations anciens, liés à la capitale par le « Quartier des 36 rues et corporations » et aux zones d'extraction de la matière première, aux marchés nationaux et internationaux (surtout la Chine).

Hà Nội, à travers ce quartier, constitue une des premières destinations où les touristes peuvent appréhender la culture artisanale du Nord-Vietnam et l'importance de son ancrage territorial. En effet, au XVII[e] siècle, il était organisé en rues spécialisées dans un type d'articles fabriqués dans des villages de métier localisés dans le delta du fleuve Rouge ou à proximité de la capitale, autour du lac de l'Ouest. On comptait une centaine de rues, et non 36, chiffre choisi car faste. Chaque rue portait le nom de la marchandise qu'on y vendait : rues du Sucre, du Chanvre, des Cartes, des Teinturiers, des Tasses, du Coton, des Poulets, des Plateaux, de l'Étain, des Tambours, des Éventails, des Peignes... (Papin P., 2001). Les marchands étaient parfois eux-mêmes des artisans. On édifia alors maints lieux de culte des ancêtres des métiers .

Chaque rue était habitée par des artisans d'un ou de plusieurs villages qui pratiquaient la même activité : dans la rue Hàng Bạc, la rue des Joailliers, on trouvait des artisans originaires du village de Định Công (district de Thanh Trìv , Hà Nội), spécialisé dans les bijoux en argent, du village de Trâu Khê (district de Bình Giang, Hải Dương) et Đồng Xâm (Thái Bình), spécialisés dans la fabrication de la vaisselle en argent. La rue Hàng Đồng s'adonnait à la fabrication d'objets en bronze et en cuivre et à la vente d'articles originaires des villages de **Đại Bái** et de Ngũ Xã.

[3] Les légendes détaillées de fondation de quelques-uns de ces métiers sont transcrites dans les itinéraires qui suivent.

Autour du lac de l'Ouest, se trouvaient de nombreux quartiers villageois, les *phường*. Les uns cultivaient des légumes (Nghi Tàm et Quảng Bá) ou des fruits, pour alimenter la cour en produits frais ; d'autres (Yên Phụ) fabriquaient des images peintes ou fondaient du bronze (presqu'île de Ngũ Xã, sur le lac des Bambous Blancs, Hồ Trúc Bạch). Les quartiers de la rive occidentale du lac de l'Ouest étaient célèbres pour le tissage de la soie ordinaire (*Bái Ân*), de la soie noire (*Võng Thị*) et des brocards (*Trích Sài*) (Papin P., 2001). Nghi Tàm, Nghĩa Đô, Thanh Trì et Thuy Ai au sud de Hà Nội se distinguaient par l'élevage des vers à soie.

D'autres vivaient de la florissante industrie du papier tels Yên Thái, Hồ Khẩu et Nghĩa Đô; ils se trouvaient sur la rive méridionale du lac et près du Pont du Papier (Cầu Giấy). Le quartier de Yên Thái ou Bưởi, à l'origine spécialisé dans le papier d'usage courant, a peu à peu diversifié sa production. Vers la fin du XVI^e^ siècle, on se mit à fabriquer un papier de très haute qualité qui était vendu à la cour impériale (Papin P., 2001). Ces activités s'étaient développées près du lac car la fabrication du papier nécessitait beaucoup d'eau et bénéficiait de la proximité de la rivière Tô Lịch, artère fluviale privilégiée pour les échanges entre le fleuve Rouge, Hà Nội et la province de Hà Tây.

Le système d'échange entre la capitale impériale et les villages de la proche « banlieue » et du delta a permis l'élaboration d'un processus d'urbanisation des campagnes et l'essor économique de Hà Nội. Dans un rayon équivalent à une journée de marche de la capitale, il y avait tout un réseau de marchés régulièrement fréquentés par des commerçants qui exerçaient aussi dans la capitale (Nguyễn Thừa Hỷ, 2002). Grâce à ce système, la sphère d'influence de la ville s'étendit alors que, jusque-là, l'essor commercial avait été bridé par les monarques. Une intégration commerciale des campagnes et du pays s'effectua ainsi autour de l'activité du « quartier des 36 rues ». En raison de sa localisation privilégiée au carrefour des axes fluviaux, le fleuve Rouge, la rivière Tô Lịch et la rivière Kim Ngưu (Hà Tây), il était au centre des échanges régionaux, puis internationaux (Nguyễn Thừa Hỷ, 2002). Cette intégration était à double sens, et elle perdure jusqu'à maintenant :

> « La campagne a certes nourri la ville, mais l'argent de la ville, grâce aux liaisons commerciales très tôt établies entre la capitale et les villages du delta, est allé irriguer les campagnes, d'abord sous forme de commandes, puis un peu plus tard, parce que les migrants ont réinvesti dans leurs villages d'origine les capitaux acquis en ville » (Papin P., 2001).

Surtout, les artisans et les commerçants installés dans les « 36 rues » maintenaient un lien avec leur village natal où ils pouvaient bénéficier de lots de terres communales périodiquement distribuées (Papin P., 2001). Ils faisaient régulièrement des dons pour construire des temples et des maisons communales dans leurs quartiers urbains en souvenir de leur village d'origine (Nguyễn Thừa Hỷ, 2002). Ces édifices religieux et sociaux existent toujours pour la plupart, même si certains ont été investis par des activités commerciales ou pour la résidence.

Lorsque la cour royale déménagea à Huế, en 1806, les ateliers artisanaux étatiques déclinèrent. Le contrôle de l'artisanat par l'État se desserra et encouragea le négoce et l'artisanat privé. La participation des marchands chinois accéléra la prospérité du commerce et de l'artisanat hanoïen dès le début du XIX^e^ siècle (Nguyễn Thừa Hỷ, 2002), notamment grâce à l'exportation vers leur pays d'origine. À la fin du XIX^e^ siècle, selon un rapport présenté à la cour de Huế « les 9/10 des cocons de soie produits dans le village de La Khê étaient exportés vers la Chine ». Ces commerçants intervenaient aussi dans le commerce du papier produit dans les villages du lac de l'Ouest en vendant à crédit l'écorce de *dó* et en se faisant payer en produit fini (Nguyễn Thừa Hỷ, 2002).

La ville au Vietnam, lieu du pouvoir et du commerce

Dans le Vietnam traditionnel, les villes symbolisaient la présence du pouvoir et étaient considérées comme des centres religieux. Elles étaient des places d'armes, assurant la défense du territoire national, lieux de résidence du roi ou seigneur, dépositaire du mandat céleste, ou de ses représentants (Langlet Quach Thanh-Tâm, 1993). De même les mandarins, et particulièrement les eunuques, lorsqu'ils venaient se retirer dans leur village natal à la fin de leur carrière, participaient activement à la vie locale. En retour, les villageois élevaient des stèles en leur honneur (Phạm Thị Thùy Vinh, 2003) (**Phù Ninh**, Itinéraire 2). À la différence de la Chine où les élites vivaient en ville, le Vietnam a produit une classe mandarinale qui provenait en partie de la campagne et qui, en fin de carrière, y retournait finir ses jours. De même, une fois qu'ils s'étaient enrichis à Hà Nội, certains artisans revenaient investir au village pour acheter de la

terre ou se construire une demeure. Les riches artisans faisaient aussi des dons pour construire des édifices religieux dans leur village d'origine.

> « Car la civilisation traditionnelle du Vietnam est profondément rurale. Elle ne rayonne pas de la ville vers la campagne, mais elle trouve son assise dans les villages. La fonction intellectuelle se trouve aussi à la campagne autour des lettrés. L'État confucéen était dans le village et la culture savante gisait au sein de la culture populaire » *(*Fourniau Ch., 1991*).*

Autour de la citadelle de Thăng Long (ancien nom de Hà Nội) et le long des berges du fleuve où la ville avait été construite, se trouvait le marché devant subvenir aux besoins des fonctionnaires de la Cour et de l'armée. On comptait de nombreux marchés autour du lac de l'Ouest où étaient échangés les produits des villages des alentours, notamment le marché de Bưởi spécialisé dans le papier. Près de Cầu Giấy, se trouvait un autre marché spécialisé. La rue Hàng Đào, la rue des Teinturiers, était aussi le site d'un marché spécialisé dans les produits en soie. Un temple, appelé Bạch Bố (tissu blanc) avait été construit au numéro 47 de cette rue. Les artisans des villages de La Cả et La Khê venaient y vendre du velours, ceux de Đại Mỗ y vendaient différents types de soie, les brocards venaient de Vạn Phúc et le *lĩnh* de Bưởi (Nguyễn Thừa Hỷ, 2002).

Les marchés urbains se trouvaient au pied des portes des différentes enceintes de Kẻ Chợ. On en comptait huit de taille importante au XVIIIe siècle, sans compter les marchés spécialisés, comme le marché au riz, le marché aux poissons ou encore le marché aux grenouilles. Devant les embarcadères du fleuve Rouge, se tenaient des petits marchés ; la saumure, le sel et le sucre se négociaient dans les actuelles rues du même nom (Hàng Mắm, Hàng Muối, Hàng Đường) situées à proximité du fleuve.

Cependant, la doctrine confucéenne, centrée sur la société rurale, dévalorisait l'activité marchande, ce qui a limité l'émergence d'une bourgeoisie commerçante et industrieuse. Les marchands occupaient la dernière place dans la hiérarchie du labeur : « lettré, paysan, artisan, négociant » (Papin P., 2001).

Les activités reliées aux marchés ruraux et aux carrefours de communication

La création et le développement des villages artisanaux, dans une plaine largement maillée par une multitude d'axes fluviaux, ont dynamisé la croissance de marchés villageois dans le Kinh Bắc, à l'est de Hà Nội, et renforcé une culture du commerce et des réseaux. Dans les villages de Phù Lưu, **Đình Bảng, Đồng Kỵ**, Tráng Liệt et **Phù Ninh** se tenaient de grands marchés aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles. Une stèle de la pagode Đoan Minh dans le village de **Thổ Hà** village (Itinéraire 1bis), érigée en 1693, rappelle que :

> « au cours de la dernière dynastie, notre village avait déjà un embarcadère pour son marché bouddhiste, qui se tenait 12 fois par mois. On y vendait de la faïence et de la céramique : les marchands amoncelaient leurs articles, richesse et marchandises circulaient librement et abondamment. Chaque foyer avait son propre four pour fabriquer des outils et on célébrait un festival chaque automne ».

De même, le portail du village de Phù Lưu, site du marché Chợ Giầu proclamait :

> « C'est ici que l'on trouve tous les biens et produits du district de Đông Ngàn, le plus grand marché de la province de Bắc-Ninh » (Phạm Thị Thùy Vinh, 2003).

A l'époque, Phù Lưu comptait plus de 30 maisons de commerce faisant négoce de cuivre, d'étain, de céramiques, d'étoffe de soie, de nattes, de sésame, de coton, de charrues, de bétail et de produits agro-alimentaires transformés. Contrairement aux marchés villageois des environs, la plupart des articles vendus à Chợ Giầu étaient produits pour la vente par des foyers des villages spécialisés. Les marchands de Tráng Liệt y vendaient des produits en bronze et en cuivre de Đại Bái ; les céramiques venaient de **Thổ Hà, Phù Lãng** et **Bát Tràng** ; les tissus, des villages de tisserands de Tương Giang et **Đình Bảng** ; les marchands de **Đồng Kỵ** y vendaient des buffles ; l'alcool de riz provenait de Quan Đo, Cấm Giàng et Vân, et les socs de charrue et autres outils agricoles en acier de Đa Hội et Đông Xuất (DiGregorio M., 2001). Les gens du Kinh Bắc étaient fortement engagés dans le commerce entre le delta et les zones montagneuses,

ainsi qu'entre le delta et la capitale Kẻ Chợ. Les commerçants de Tráng Liệt (village voisin de Đồng Kỵ) allaient s'approvisionner très loin en cuivre qu'ils revendaient dans les marchés villageois ou ceux de la capitale (Phạm Thị Thùy Vinh, 2003).

Les marchés spécialisés sont d'ordinaire liés à des villages d'artisans. Chaque marché portait le nom de sa spécialisation (bétel, riz, soie...) : Chợ Trầu, Chợ Gạo, Chợ Tơ Lụa. Thổ Hà s'était taillé depuis très longtemps une grande réputation pour la poterie. Au XVIII^e siècle, dans la cour même de la pagode de ce village, se réunissait jusqu'à douze fois par mois un marché spécialisé dans ce genre d'articles. Depuis le XV^e siècle, le village de **Bát Tràng**, sur la rive gauche du fleuve Rouge, s'était fait lui aussi un nom pour sa poterie et ses faïences disponibles sur un marché qui se réunissait deux fois par jour. Il était installé sur les berges et attirait de nombreuses jonques marchandes. Les marchés des communes de Nội Đồ, du district de Yên Phong, et de **Đại Bái** étaient respectivement connus pour le produit de leurs forges (aiguilles à coudre, chaînes en fer), et pour les fonderies en bronze. Beaucoup de villages artisanaux avaient installé sur leur territoire des marchés pour écouler leurs produits. Mais aucun d'eux ne pouvait prétendre se spécialiser dans un seul article (Nguyễn Đức Nghinh,1993).

Une plaine en partie inondable pendant la mousson

Dans cette plaine alluviale très peuplée, au système de production rizicole très intensif et demandant une main-d'œuvre nombreuse au moment des pics de travail, la population subissait de longues périodes de chômage pendant la morte saison. L'artisanat était une manière de l'employer de façon saisonnière. Selon Pierre Gourou, dans les années 1930, dans les zones à deux cultures de riz par an, les foyers nécessitaient en moyenne 125 jours de travail par an. Ils considéraient l'artisanat comme une activité secondaire à côté de l'agriculture. Dans les villages où la terre manquait cruellement ou ceux ayant développé des activités très spécialisées demandant une grande qualification, l'activité artisanale dominait.

Dans les villages où la culture du 10^e mois n'était pas possible à cause des inondations, on a assisté à l'émergence d'activités artisanales pour occuper une main-d'œuvre sous-employée (Gourou P., 1936). Ainsi dans les terres basses du sud de la province de Hà Đông et Hà Nam, l'industrie était fort répandue, notamment les charpentiers itinérants, les *thợ mộc*, y étaient particulièrement nombreux.

La localisation des villages le long des cours d'eau navigables permettait l'importation de matières premières originaires des hautes et moyennes terres du Nord, tels le rotin, le bambou et la canna (tubercule avec lequel on fabrique les vermicelles). Cela explique en partie l'importance du nombre des villages de vanniers et de producteurs de produits alimentaires le long de la rivière Đáy à Hà Tây.

La refonte du système de production des villages de métier à l'époque collectiviste

Le rôle de l'État dans le support de certaines activités

À partir de 1954, la production individuelle fut interdite. Les villageois ont été contraints d'intégrer impérativement des coopératives agricoles ou artisanales, dans un contexte de renforcement du potentiel industriel du pays. Puis vers 1963, ils ont participé à l'effort de guerre, en produisant à la fois des biens pour la vie quotidienne des populations, pour les Grands marchés de consommateurs des pays socialistes frères et, dans une moindre mesure, pour l'armée, et ont été intégrés au système collectiviste (DiGregorio M. et al., 1999).

L'artisanat a alors enregistré deux mouvements opposés : une baisse de la production dans certains secteurs, du fait de l'interdiction de produire de façon individuelle, et, de l'autre, une augmentation de la production dans les secteurs les plus encadrés par l'État, *via* les coopératives artisanales. Celles-ci devaient remplir plusieurs fonctions :

• atteindre l'autosuffisance des provinces en outillage, en machines agricoles et hydrauliques en vue d'augmenter la production agricole et produire pour la vie quotidienne des vêtements, du papier, du mobilier, des poteries, des produits agro-alimentaires...) ;

• produire des articles destinés aux pays d'Europe de l'Est, alors que l'Occident, en pleine guerre froide, boycottait ce nouvel État communiste.

Il était interdit de pratiquer l'artisanat et l'agriculture en même temps, comme les villageois avaient coutume de le faire. En intégrant une coopérative artisanale, les artisans perdaient leur petite parcelle de terre. Certains optèrent alors pour la production artisanale clandestine, avec cependant des difficultés pour s'approvisionner en matières premières, commercialisées uniquement par l'État à travers les coopératives.

L'État passait commande à certaines coopératives. La coopérative de **Quất Động** (Cờ Đỏ ou drapeau rouge), spécialisée dans la broderie et créée en 1961, fabriquait des drapeaux et des étendards pour le ministère de la Défense. À **Dương Ổ**, en 1974, la fabrication de papier pour les pétards devint l'activité principale des artisans (DiGregorio M. et al., 1999).

L'action des coopératives dans la diffusion et la modernisation des techniques artisanales

Avec la révolution, s'éteint le marché des objets de luxe destinés auparavant au paiement du tribut à la Chine, puis à l'approvisionnement des classes bourgeoises aisées. L'intérêt des marchés d'Europe de l'Est pour les objets d'art a relancé ces activités. Les coopératives ont pu relever certains métiers de leur torpeur post-coloniale. Ce fut le cas de **Phù Lãng** où la céramique tombait en désuétude ou de **Bát Tràng**, aujourd'hui un des plus célèbres villages de métier de la région. La céramique demandait de gros investissements pour l'entretien des fours que seule une coopérative pouvait alors assumer.

La vannerie, la sculpture sur bois et l'incrustation de nacre sur le bois, ont bénéficié d'un large support de l'État et des provinces. Des coopératives dispensaient des cours de formation aux paysans des alentours des villages artisanaux les plus célèbres – **Phú Vinh** (Itinéraire 8) pour le tressage du rotin, **Phù Khê** et **Thiết Ứng** (Itinéraire 1) pour la sculpture sur bois, **Quất Động** (Itinéraire 6) pour la broderie... pour qu'un volume suffisant de travailleurs puisse assurer les commandes du vaste marché de l'Europe de l'Est. De grands maîtres artisans furent réquisitionnés par l'État pour former une armée de nouveaux artisans. L'État prenait en charge les commandes, la commercialisation des matières premières et des produits. La transmission des savoir-faire s'opérait par l'apprentissage, la formation et la transmission inter générationnelle au sein de la famille.

Le tressage du rotin, initié à l'origine à **Phú Vinh**, s'est diffusé dans tous les villages de la commune de Phú Nghĩa et les communes environnantes ont commencé à s'intéresser à ce métier. Les gens venaient apprendre le métier au sein des ateliers de production comme apprentis pendant deux mois. Vers 1970, les habitants des communes de Trường Yên, Trung Hòa, **Đông Phương Yên**, Ninh Sở (Thường Tín) ont invité des artisans renommés de **Phú Vinh** pour qu'ils leur enseignent leur savoir.

Dans les années 1960, grâce aux cours dispensés par quelques artistes-sculpteurs au sein des coopératives des villages de **Thiết Ứng**, **Phù Khê** et **Kim Thiều**, le nombre d'artisans a rapidement crû. De quelques dizaines dans les années 1960, ces coopératives comptaient à la fin des années 1970 entre 100 et 150 membres. Les revenus des artisans de ces coopératives étaient plusieurs fois supérieurs à ceux des agriculteurs.

Hạ Thái (Itinéraire 5), le nouveau centre de la laque de Hà Tây, est parvenu à prendre la relève du berceau du métier, Bình Vọng, suite à la mise en place d'une coopérative dans les années 1960. Un professeur des Beaux Arts de Hà Nội, originaire du village, y est revenu pour participer à la fondation d'une coopérative avec son frère. Il a organisé des cours de formation pour plusieurs dizaines de villageois. Les paysans du village voisin de Duyên Trường quittèrent ainsi l'agriculture et intégrèrent la coopérative artisanale.

Cependant, la désorganisation, la mauvaise gestion, le manque de suivi de la qualité, et surtout les faibles salaires versés aux coopérateurs dans la plupart de ces entreprises n'ont pas réussi à valoriser tout ce savoir-faire transmis aux paysans par les maîtres artisans. Dans la coopérative de laque de **Hạ Thái**, forte de 700 habitants dans les années 1980, il fallait six mois pour produire un article. Parfois on leur retournait la marchandise car elle n'était pas de bonne qualité. Les artisans réputés ne pouvaient pas mettre en valeur leurs talents et leur créativité : les modèles étaient imposés par l'État et il fallait uniquement les dupliquer. Certains villageois entraient dans la coopérative uniquement pour avoir du riz.

Des coopératives spécialisées dans le tissage ont été mises en place pour approvisionner en tissu les magasins de l'État. Des métiers à tisser plus larges que ceux traditionnellement employés ont été distribués aux tisserands qui parfois travaillaient à domicile. Certaines femmes ont essayé de maintenir le métier de façon clandestine, mais rencontraient de nombreuses difficultés pour s'approvisionner en fils, dont la commercialisation était monopolisée par l'État. À la fin des années 1980, quand le marché des pays des l'Europe de l'Est s'est effondré, les coopératives ont dû fermer et les artisans se sont trouvés sans débouchés.

Les activités sacrifiées par le coopérativisme

Que ce soit dans le domaine des objets d'art ou de celui d'objets destinés à la vie quotidienne, les coopératives ont causé le déclin d'un certain nombre d'activités. **Thổ Hà** (céramique de grande qualité), **La Khê** (soieries de luxe) ou le textile de qualité moyenne, sont des exemples typiques.

Thổ Hà était spécialisé depuis plusieurs siècles dans la fabrication de céramiques à but culturel, domestique ou religieux ; les urnes funéraires très sophistiquées ont fait la célébrité de ce village (Itinéraire 1bis). Une coopérative fut créée à l'époque collectiviste, puis dissoute au début des années 1990. Elle comptait près de 500 membres et était localisée loin du village. On produisait en fonction des plans du gouvernement et du goût des clients, essentiellement des poteries pour la vie quotidienne. Les coopérateurs, insuffisamment payés en riz, négligeaient la qualité de leur travail. L'État, chargé de la commercialisation et de l'organisation de la production, ne pouvait plus subventionner les pertes. On abandonna le métier. La plupart des artisans talentueux sont décédés, sans transmission de leurs savoir-faire. Une autre activité apparut, la fabrication des *bánh đa* à base de riz.

Une famille d'artisans tente depuis 2002 de relancer le métier, principalement pour la fabrication des urnes funéraires de qualité, et a fondé une nouvelle coopérative privée avec l'aide du ministère de la Culture. Les résultats sont encore mitigés.

La Khê (Itinéraire 4) était spécialisé dans la fabrication de la soie « *the* », tissus très légers, fleuris et transparents de très grande qualité, utilisés pour payer le tribut à la Chine et pour l'aristocratie hanoienne. Ce village, intégré dans le plus dynamique cluster de production de soie, dont l'activité a pratiquement disparu, supplantait **Vạn Phúc** en nombre de maîtres artisans à l'époque coloniale. À l'époque collectiviste, au sein de la coopérative agricole, un secteur artisanal avait été édifié. Le tissage de la soie a disparu des ateliers familiaux et les villageois ont changé d'activité à la fermeture de la coopérative. Selon un des derniers grands artisans de **La Khê**, cette pluri-activité des villageois a tué le métier. Elle a limité les possibilités de développement d'une activité qui nécessitait de gros investissements en machines, améliorations techniques et formation. Le manque de marchés a achevé de détruire un des villages les plus célèbres de ce cluster de la soie.

Pour relancer le métier de ce village prestigieux à l'activité pluriséculaire, une coopérative artisanale a été fondée en 2005 par le Comité populaire, la coopérative agricole et avec l'aide de Mr Nguyễn Công Toàn, un talentueux artisan de 80 ans, anciennement sous-chef de la coopérative défunte. Elle tente de fabriquer les anciens tissus qui ont fait la splendeur de **La Khê**. Une dizaine de métiers à tisser à moteur électrique ont été achetés sur lesquels travaillent quelques ouvrières du village payées à la tâche. Mal payées, celles-ci n'ont pas le savoir-faire nécessaire pour réhabiliter le métier.

La guerre, l'insécurité, la perte des marchés de luxe, mais aussi la déstabilisation sociale créée par des années de conflits et le départ des hommes sur le front ont causé la disparition de certaines activités artisanales, lorsque les coopératives ne prenaient pas la relève.

LE MARCHÉ DANS TOUS SES ÉTATS : AVEC L'ÉTAT OU SANS L'ÉTAT

Une fois le Mur de Berlin tombé, les marchés de l'est de l'Europe ont disparu et les coopératives ont perdu leurs débouchés préférentiels. Après des décennies de contrôle par l'État, les artisans se sont retrouvés devant une dure alternative, soit de continuer en cherchant de nouveaux marchés par eux-mêmes, dans le contexte de l'Ouverture économique, le *Đổi Mới*, soit de sombrer. Selon les activités et l'histoire personnelle des artisans et de leurs réseaux sociaux, notamment leurs relations avec les commerçants de Hà Nội – une ancienne tradition liée au quartier des 36 rues – des villages ont réussi à s'adapter au nouveau contexte du *Đổi Mới*. Certains artisans sont à la tête d'entreprises florissantes d'envergure internationale, d'autres se sont recyclés dans d'autres activités productives ou commerciales, tandis que les autres ont quitté le village ou sont retournés à l'agriculture.

Les prémices du Đổi Mới ou comment certains villages étaient prêts pour s'ouvrir au marché

La faillite du système et le laisser faire de certains leaders locaux

Certains villages de métier parmi les plus actifs de la province de Bắc Ninh avaient développé, bien avant le *Đổi Mới*, l'initiative privée, ceci grâce à l'assentiment des autorités locales, conscientes de la faillite du système. Délaissant les coopératives peu fonctionnelles, un certain nombre d'artisans récalcitrants continuèrent leur activité de façon clandestine. Certains villages comme **Đại Bái** et **Dương Ổ** étaient très proches du Parti car ils avaient participé à l'effort de guerre, produisant du matériel militaire, pour ce qui était du premier (casque, ceinturons, munitions), et du papier, pour ce qui était du second, qui servait à la rédaction des pamphlets révolutionnaires. Ils eurent ainsi très tôt le feu vert pour produire individuellement.

À **Dương Ổ** (Itinéraire 1), le groupe de production de fabricants de papier pour les piles de l'armée était le seul capable de commercialiser les articles produits par les foyers artisanaux. Avant que le marché se libéralise dans les années 1980, la commercialisation des produits artisanaux ne put s'opérer que grâce à l'intervention informelle de certains leaders politiques qui ont fermé les yeux sur les activités privées des producteurs. Avec la croissance de la production, **Dương Ổ** devint le centre d'un réseau de production en chaîne qui intégrait plusieurs villages et, dans une moindre mesure, l'armée. Cependant, l'approvisionnement en matières premières posait problème. Si l'acquisition d'écorce *dó* pouvait s'effectuer grâce aux réseaux commerciaux avec les peuples des Hautes Terres, celle du papier à recycler était plus difficile. Un système de troc s'opéra entre les villageois et certaines administrations : du riz contre du papier usagé. Cette période a permis aux artisans de **Dương Ổ** de tisser des réseaux de relations avec des responsables de petites entreprises d'État productrices de papier. Ils purent ainsi accéder aux ateliers mécanisés et se familiariser avec d'autres modes de fabrication qu'ils n'avaient encore jamais vus (DiGregorio M. et al., 1999).

Le dynamisme des villages de commerçants : entre illégalité, sang froid et esprit d'entreprise

À **Đồng Kỵ** (Itinéraire 1), quatre anciens marchands de buffles se lancèrent illégalement à leurs risques et périls (certains furent emprisonnés) dans le commerce des meubles antiques, activité au marché interdit en ces temps de guerre. Ils furent à l'origine d'un nouveau métier qui a élevé ce village au rang des clusters les plus dynamiques du delta. À Đa Hội, village de la sidérurgie, de nombreux artisans ont continué à produire dans la clandestinité, ne voulant pas intégrer la coopérative. Les femmes se chargeaient de l'approvisionnement en matières premières et de la vente des outils fabriqués dans les ateliers. M. DiGregorio raconte avec brio dans sa thèse les péripéties de ces femmes, véritables amazones de la vente clandestine, pour passer le pont qui leur permettait d'atteindre la capitale. Elles devaient amadouer la police, certaines étaient emprisonnées et tentaient de s'enfuir !!! Cet auteur montre comment ces artisans et commerçants, malgré la mise en place du système collectiviste, ont maintenu leurs anciens réseaux commerciaux et sociaux :

> « Comme ils l'avaient fait sous l'ancien régime, les commerçants et artisans de ces villages éludaient les autorités en usant d'un arsenal de moyens : ignorance feinte de la loi, collusion non coordonnée et érection d'un mur du secret concernant les activités des autres villageois, sollicitation du soutien direct des autorités villageoises compatissantes, déploiement stratégique des femmes comme commerçantes et isolement au cœur des murs intérieurs du village. Ce n'est pas par hasard que la contrebande et les produits de contrefaçon qui circulaient dans l'économie parallèle socialiste avaient pour origine les ateliers de Đa Hội ».

Les années 1980-1990 : les dures leçons de la libre entreprise

Avec la désintégration du bloc de l'Europe de l'Est, les coopératives sont tombées en faillite. Les artisans durent chercher de nouveaux marchés.

Diversification et recherche de nouveaux produits après l'intermède collectiviste

À **Phù Lãng**, à la fermeture de la coopérative de céramiques, les artisans, essentiellement concentrés à Thủ Công, ont recommencé à produire de façon individuelle tout en faisant cuire leurs poteries dans le four de la coopérative. Ils ont rencontré de nombreuses difficultés pour s'adapter au marché et répondre aux commandes. L'État avait imposé l'activité artisanale à Thủ Công, situé en zone non inondable, et l'activité agricole dans les autres villages de la commune. Les artisans ont essayé de s'adapter pour changer de type de production. À l'origine, **Phù Lãng** était une commune productrice de céramiques utilitaires, surtout destinées au marché local : grandes jarres ocre-jaune que l'on utilisait pour l'alcool, ainsi que de tuiles. Le marché était étroit et peu adapté à la modernisation des modes de vie. Il n'y avait pas de marché pour ces objets dans le sud du pays. Comme on utilisait les fours à bois, les produits n'étaient pas uniformes.

Depuis les années 1980, un certain nombre d'artisans s'est mis à fabriquer des urnes funéraires, sur le modèle de **Thổ Hà**, village alors en pleine décadence. Les urnes de **Thổ Hà** coûtaient plus cher que celle de **Phù Lãng**, et les dessins étaient plus sophistiqués. D'une technique plus simple que les tours de potiers, les urnes ne nécessitaient que des moules. Puis, à partir des années 2000, des jeunes artisans ont pris la relève de leurs parents et ont abandonné la fabrication des urnes funéraires et des jarres. Ils se sont mis à la poterie décorative dans la foulée de Vũ Hữu Nhung, un jeune artisan formé aux Beaux-Arts de Hà Nội.

À **Đồng Kỵ**, en 1965, on ne comptait que huit familles expertes dans les « meubles d'art ». Il faudra attendre la fin des années 1980, avec le *Đổi Mới*, la libéralisation du commerce du bois et l'émergence d'une classe moyenne pour que ce nouveau métier, né en pleine guerre, prenne réellement son essor. Grâce à son dynamisme, ce village de commerçants de buffles et de petits artisans a réussi en deux décennies à rayonner dans tout le pays et à contrôler une grande partie du marché du bois et de l'export de meubles de qualité vers les pays asiatiques, notamment la Chine en utilisant ses réseaux commerciaux anciens et nouveaux. Déjà à l'aube du *Đổi Mới*, ces villageois téméraires avaient réussi à faire prospérer ce métier, malgré les entraves du système collectiviste : de 1970 à 1985, le nombre d'artisans est passé de 100 à 1 000.

La modernisation et le choix de l'industrialisation : entre innovation et esprit d'entreprise

Une première étape de mécanisation de la production s'était déjà effectuée dans le cadre des coopératives. Quand la plupart d'entre elles ont fermé au début des années 1990, les coopérateurs ont racheté les machines et continué la production à domicile. Avec le *Đổi Mới*, les artisans, conscients de la nécessaire croissance de la production et de la modernisation de leurs entreprises pour intégrer de nouveaux marchés, ont cherché à acheter des machines par tous les moyens. Les réseaux de commerçants du textile branchés sur Hồ Chí Minh Ville ont permis à des villages comme **La Phù** de rapidement moderniser leurs fabriques de tricots. Les ateliers de **Vạn Phúc** se sont équipés en métiers à tisser électriques très perfectionnés ; en bref, les villages du textile, de la papeterie, de la métallurgie qui ont réussi à passer à l'étape semi-industrielle sont entrés dans l'économie de marché : ils doivent affronter le dur combat de la concurrence avec les grandes entreprises vietnamiennes ou chinoises. Deux cas exemplaires : **Dương Ổ** et Đa Hội dans la province de Bắc Ninh.

À **Dương Ổ**, entre 1974 et 1994, les artisans produisaient surtout du papier pour la fabrication des pétards à partir de papier recyclé et du papier de « riz », le *giấy dó*. Depuis 1994, date à laquelle le gouvernement vietnamien a interdit la production des pétards, on assiste à un rapide changement des modes de production et des techniques : en dix ans, les producteurs sont passés de la production manuelle de *giấy dó* à la production mécanique de papier toilette, de papier kraft ou de carton, sur des chaînes de moyenne envergure. Les plus gros entrepreneurs se sont spécialisés dans le papier machine et celui destiné à la fabrication des cahiers de qualité et dépendent du marché international pour s'approvisionner en matière première. **Dương Ổ** est très industrialisé, dans le sens où les firmes sont intégrées verticalement, et ont réussi à faire le pas technologique pour s'adapter à la production moderne. L'industrialisation s'est opérée grâce à un transfert de technologie et une division du travail déjà existante dans ce village ouvert sur l'extérieur.

Déjà en 1988, un artisan visionnaire avait initié la mécanisation de la fabrication de papier. Sa famille est actuellement dominante dans le village et possède deux des trois plus grandes entreprises sises dans la zone industrielle.

La nécessité d'améliorer la qualité et d'effectuer des économies d'échelle sont les deux points les plus importants qui expliquent le rapide développement de l'envergure de ce village. Avec le changement d'envergure des entreprises et l'extraordinaire croissance de la production, le village fait appel à une main-d'œuvre originaire de l'extérieur du village, dont certains sont des techniciens formés par les usines de Bãi Bằng**.**

La *success story* de Đa Hội qui, en l'espace d'une quinzaine d'années, est passé de village produisant outils agricoles, couteaux et outillages divers en métaux à l'un des principaux producteurs de lingots et de barres en acier et fer pour la construction (12 % de la production nationale) a été décrite avec précision par M. DiGregorio. Les artisans ont réussi à s'intégrer au marché grâce à leur capacité d'adaptation, à leur organisation et leur ingéniosité. D'une part, ils ont commencé à mécaniser en partie leur production, grâce à des machines qu'ils ont transformées et adaptées à leurs articles et, d'autre part, se sont appuyé sur une extrême fragmentation du processus de production. Chaque atelier est spécialisé dans un seul maillon de la chaîne.

Comptant parmi les villages les plus industrialisés et les plus pollués de la province de Bắc Ninh (il ne fait pas partie des itinéraires de cet ouvrage !!!), Đa Hội doit avant tout son succès à l'esprit d'entreprise, les risques financiers et la capacité d'innovation que de nombreux villageois organisés en réseaux très soudés ont su développer. Đa Hội est à la tête d'un cluster qui étend ses ramifications à une dizaine de villages des alentours, et dont des têtes de pont ont été installées jusque dans la banlieue de Hồ Chí Minh Ville.

La disparition des métiers les moins rentables dans la sphère d'expansion de Hà Nội

Certains petits métiers se maintiennent grâce au savoir-faire des personnes âgées, mais ne sont pas transmis aux générations suivantes. Ils se suffisent d'une main-d'œuvre peu formée ou très mal rémunérée, comme pour le battage de l'or ou de l'étain (**Kiêu Ky**, Itinéraire 2). Ce sont parfois des activités saisonnières fortement liées aux cultes religieux et culturels, revivifiés depuis le déclin du collectivisme.

La fabrication des jouets en pâte de riz « *tò he* » ou en métal recyclé (**voir encadré p. 30**), malgré une chute drastique du nombre des artisans, se maintient grâce à certaines fêtes saisonnières, encore traditionnellement importantes pour la population, comme le festival de la mi-automne, la fête des enfants, mais jusqu'à quand ?

La fabrication des objets votifs, principalement les lingots, occupent quelques heures par jour les personnes âgées dans de nombreux villages, autrefois spécialisés dans cette activité. Elles n'obtiennent de cette occupation pas plus de 10 000 VNĐ par jour qui agrémentent le quotidien des familles les plus démunies.

La fabrication d'objets d'art très consommatrice de temps par de grands maîtres artisans est tombée en désuétude. Une jarre en bronze incisée de fils d'argent ou d'or peut demander plus de six mois de travail à un artisan de **Đại Bái** pour un prix de vente de 3 millions de VNĐ !

L'urbanisation croissante, la construction tous azimuts des zones industrielles à capitaux étrangers ou urbains et la spéculation foncière induite sont très préoccupantes pour les activités les plus « fragiles ». En effet, certaines activités se maintiennent en l'absence d'autres opportunités de revenus pour les femmes, notamment. La fabrication des chapeaux coniques, les *nón,* au village de **Chuông** (Itinéraire 7) occupe essentiellement les femmes, les personnes âgées et les enfants. Les revenus sont minimes (à peine un dollar par jour) mais un large marché de consommateurs persiste pour cet emblème élégant de la mise des Vietnamiennes. C'est une activité qui s'intègre facilement dans l'univers familial et surtout, dans le cas de **Chuông**, un marché local leur permet de s'approvisionner en matériaux et d'écouler leurs marchandises. Qu'une activité plus lucrative, dans le commerce ou l'industrie, s'offre à proximité, et l'on peut supposer qu'une part non négligeable des jeunes filles abandonneront cette activité artisanale ancestrale. Les futures industries dans la zone de production de la vannerie (district de Chương Mỹ à Hà Tây) risquent dans un proche avenir de concurrencer les activités artisanales et d'embaucher une partie des forces vives villageoises en leur proposant des

salaires plus élevés. La carte de la localisation des activités artisanales des provinces de Hà Tây et de Bắc Ninh montre bien que la vannerie, activité essentiellement féminine, se maintient au-delà d'un rayon de plus de 20 km du centre de la capitale. Mis à part à **Vạn Phúc** et les villages du textile qui se sont mécanisés (**La Phù**, Ỷ La, La Dương...), le textile a presque disparu à Hà Tây. Pourtant, le tissage connut un processus de concentration du travail qui s'opéra dans les branches les plus dynamiques et rentables. Dans le tissage, des artisans pouvaient embaucher des ouvriers qualifiés en plus de la main-d'œuvre familiale. Un rapport envoyé à la Cour de Huế en 1886 établissait que dans le village de **La Khê** il y avait 100 foyers s'adonnant au tissage. Chacune de ces entreprises employait jusqu'à 10 tisserands (Nguyễn Thừa Hỷ, 2002). Le village de **La Khê**, ancien village du cluster de la soie (Itinéraire 4), est devenu un village de commerçants et de rentiers. Toutes les terres agricoles ont été expropriées et les villageois vivent de leur rente foncière que certains ont valorisée en construisant des dortoirs pour les ouvriers.

Plus grave est la disparition de l'agriculture dans les zones péri-urbaines car, même si elle ne permet pas de nourrir la famille du fait de la taille limitée des champs, on peut l'associer à un artisanat très manuel et ne nécessitant pas beaucoup de capitaux et de savoir-faire comme la vannerie. La liste des villages de métier absorbés par la ville de Hà Nội et dont l'activité a disparu est longue : les villages de papetiers très célèbres du pourtour du lac de l'Ouest (**voir encadré p. 28**), les fabricants de lingots votifs des villages de Giáp Tứ et Giáp Nhị dans le sud de la ville (Thanh Tri), les dentelliers de la banlieue de Hà Đông ... Il reste deux ou trois fondeurs de cuivre dans le très célèbre village de Ngũ Xã, actuellement quartier très prisé des expatriés au bord du lac Trúc Bạch.

Cependant, l'urbanisation n'est pas systématiquement annonciatrice de la mort des activités artisanales. Les villages les plus célèbres, tel **Bát Tràng** ou **Vạn Phúc** ne sont-ils pas localisés dans la banlieue de la capitale ? Tout dépend de l'envergure de la production, de la mécanisation et de la cohésion des réseaux commerciaux qui sous-tendent ces activités. La discrimination sélective de l'urbanisation s'établit selon des critères économiques, sociaux et politiques complexes qui nécessitent une étude particulière.

Quelques traits sur les villages papetiers du Nord-Vietnam

Au XIXe siècle, à leur arrivée au nord du Vietnam, les Français s'intéressent aux techniques locales de la fabrication du papier. Fondamentalement, et bien que très artisanaux, les gestes techniques de la production papetière différaient peu de ce qui se faisait ailleurs. L'accent était mis sur les matières brutes utilisées, toutes végétales, contrastant de beaucoup avec les pratiques occidentales où, pour les meilleures qualités tout du moins, les papiers à base de chiffon dominaient le marché.

Au Vietnam, ce papier traditionnel (*giấy dó*) restait l'apanage de villages spécialisés dans une variété définie, papier d'emballage ou votifs pour les uns, papier d'imprimerie ou papier à filigrane destinés aux brevets impériaux pour d'autres ; au sein du village cette spécialité restait souvent l'artisanat unique. Nul ne sait exactement le nombre de villages qui vivaient jadis de cette activité, de façon partielle ou totalement. Certains d'entre eux étaient implantés à proximité des lieux de production de la matière première, notamment dans la région de Phú Thọ, aux abords des collines où pousse le mûrier à papier, dit *cây giương* (*Broussonetia paperifera* L.) et le *dó* (*Wikstroemia balansae* Gilg.) – seul le second était cultivé. En leur temps, Crevost Ch. (1917), Claverie F. (1903) et (1904) et, plus tard, Hunter D. (1947) ont décrit les conditions d'achat des écorces, les qualités et quantités produites ainsi que la technique papetière du village de Phi Đình (dans le district de Hạ Hòa, non loin de Thanh Ba). Cependant, c'est aux abords de Hà Nội, donc des acheteurs potentiels, que se trouvaient le plus grand nombre de villages papetiers. Les écorces y étaient amenées par porteurs ou en charrettes de Phú Thọ et d'aussi loin que Quảng Ninh, Hòa Bình, Bắc Cạn et Thái Nguyên.

Cette logique économique de proximité qui semble présider à la spécialisation de ces centres papetiers ne résiste cependant pas à l'analyse : ce sont des critères historiques liés à l'implantation première d'une pratique importée qui, jadis, justifiaient une production dont les secrets de fabrication, bien gardés comme il se doit, se transmettaient de génération en génération. Aujourd'hui encore, alors que certains gestes se perdent parfois au point qu'un unique dépositaire de cette mémoire de gestes sait encore produire une qualité précise, ce dernier considérera qu'à défaut d'être transmise à un membre de la famille, seul habilité à la recevoir, la technique sera perdue à tout jamais.

Nous savons beaucoup de choses sur ces villages des environs de Hà Nội. La route qui mène au village des pamplemousses (Bưởi), maintenant rue Thuỵ Khuê, longeant le lac de l'Ouest sur sa partie méridionale, porta le nom de route du village du papier jusqu'en 1951. Il s'agissait alors d'un lieu de prédilection pour les excursions dominicales des Français. En conséquence, nous disposons, outre des descriptions techniques, d'un fonds iconographique exceptionnel, qu'il s'agisse des dessins d'Henri Oger, de Gustave Dumoutier, des photographies issues de l'ancien fonds de l'EFEO, ou même de fonds privés, comme celles des frères Imbert conservées à l'Ecpad[1] (Ivry-sur-Seine, France). Fort de ce support documentaire, il est aisé de recréer le processus technique et le cadre social de la production en interrogeant les anciens du village de Yên Thái.

La production papetière y est fort ancienne et depuis sept siècles Yên Thái est réputé pour son papier comme Bát Tràng peut l'être pour sa céramique et Ngũ Xã pour sa fonderie de bronze. En 1921, 126 familles vivant de cette activité étaient répertoriées dans cette commune et les deux villages adjacents de Hồ Khẩu et Đông Xã vivaient de la production papetière. La spécialisation se réalisait de la façon suivante, au village de Yên Thái la production de papier pour l'écriture et l'imprimerie, aux villages de Hồ Khẩu et Đông Xã celle d'un produit de meilleure qualité et de plus grand format pouvant servir à la confection des images populaires. Plus au sud, près de pont de Papier (Cầu Giấy), les ateliers se faisaient plus rares, dont celui de la famille Lại, l'élite de

la profession, qui ne produisait que le papier de qualité supérieure destinée aux brevets officiels. Du lac de l'Ouest à la rivière Tô Lịch, les villages spécialisés se succédaient.

Très rapidement, dans les années 1920, le processus d'industrialisation se mit en marche. Le papier journal notamment, produit industriel par excellence, commença d'inonder le marché de la nouvelle colonie et précipita le déclin de la production locale. Les Français en vinrent à estimer nécessaire l'implantation de véritables usines sur le territoire, de ces unités susceptibles de traiter les bois locaux pour la production de fibres cellulosiques. À l'époque, l'Indochine vivait une véritable crise du papier qui entraînait des pertes financières considérables car le papier d'impression devait être importé de métropole. Pawlowsky résumait l'imbroglio de la manière suivante : « Nous importons nos celluloses des régions glacées du Nord où la végétation est la plus lente, comme si les contrées plus chaudes se refusaient à nous alimenter ». Or les essences d'arbres possédant les qualités requises étaient comptées. Elles le restent dans une large mesure dans un pays largement déboisé. Si le papier produit à l'usine de Bãi Bằng, fondée il y a trente ans avec l'aide suédoise, tire sa cellulose des eucalyptus qui hérissent les collines de la moyenne région, ceci se fait au détriment des sols progressivement acidifiés et rendus stériles par cette variété d'arbres trop hâtivement implantée pour ses qualités de pousse rapide.

Ceci souligne que les choix antérieurs, ceux des papetiers vietnamiens ou chinois, étaient largement fondés ; toutefois ils n'étaient adaptés qu'à une économie où le papier restait d'un emploi rare, celle d'un pays très peu alphabétisé.

Actuellement, la production papetière reste insuffisante au Vietnam, elle couvre tout au plus un tiers des besoins nationaux et, faute de matières premières, le pays reste dépendant de la pulpe importée. L'offre n'est pas assez diversifiée et l'arrivée des papiers étrangers, dont l'accès a été facilité par l'entrée du Vietnam dans l'OMC, fait peser un risque important sur une activité en crise. Hormis quelques rares usines dignes de ce nom, les unités de production ne sont que des ateliers villageois à la technologie dépassée, produisant un papier de basse qualité. Leur taille trop réduite les oblige à acheter la matière première en petite quantité, donc à des coûts supérieurs. Aussi ferment-ils leurs portes les uns après les autres car ils ne disposent pas des moyens financiers leur permettant de mettre en œuvre le traitement des eaux usées que leur impose désormais la loi.

Le segment particulier des papiers de haute qualité, reprenant les principes des papiers traditionnels que nous évoquions, susceptible de générer une meilleure valeur ajoutée, n'est pas assez mis en valeur. Cette activité artisanale, totalement manuelle, a été abandonnée à Yên Thái au début des années 1980. Très gourmande en eau comme en bois de chauffage pour les fours, elle fut victime de la concurrence des papeteries industrielles. Pour retrouver les gestes d'antan, nous nous sommes rendus dans la province de Bắc Ninh, plus précisément dans le village de Dương Ổ, commune de Phong Khê, district de Yên Phong, une zone où la production papetière est encore une activité majeure puisque près de 3 000 personnes en vivent. De nos jours, si la production de papier *dó* subsiste, elle est devenue marginale, largement supplantée par celle du papier de récupération et celle de papiers votifs. Le savoir-faire reste intact, mêlé à quelques améliorations techniques et les gestes d'autrefois, comme le lever de la feuille de papier à la forme ou l'écorçage des lanières semblent immuables, parfaitement identiques aux gestes figés sur les clichés sépia.

Le Failler P., EFEO (École française d'Extrême-Orient), Hà Nội, mars 2008

[1]L'Établissement de communication et de production audiovisuelle de la défense, Ivry-sur-Seine, France. http://www.ecpad.fr/

Hồng

C'est un village de la banlieue sud de Hà Nội spécialisé dans la fabrication des jouets en métal : son activité est-elle en voie de disparition ? Dans ce village, autrefois lové le long des berges de la rivière Tô Lịch, dans le sud de la capitale, une cinquantaine de familles s'adonnaient à la fabrication des jouets en métal recyclé (des lapins batteurs de tambours, des papillons à ressort et des bateaux que l'on pouvait faire naviguer sur l'eau grâce à beaucoup de doigté et d'huile à moteur !). Les artisans de ce village passaient leur temps à découper des tôles, marteler, souder et peindre des objets qui faisaient la joie des enfants à l'approche des fêtes de la mi-automne et du Tết. La rue Hàng Mã, avant qu'elle ne soit envahie par des marchandises chinoises, vendait les produits de ce village.

En 2001, il ne restait plus que trois ou quatre femmes, dernières héritières de ce savoir-faire original, qui pratiquaient encore cette activité. Ce village, maintenant complètement intégré dans le tissu urbain, ne se pâme plus le long de la célèbre rivière Tô Lịch, dont Nguyễn Trãi, le célèbre poète et stratège vietnamien (Itinéraire 6) vantait la beauté et la richesse culturelle, mais le long de ce qui est devenu le plus grand égout de Hà Nội.

On ne trouve ces jouets qu'au musée d'Ethnographie ou chez quelques commerçants de la rue Hàng Thiếc, la rue de l'Étain, qui ont mesuré l'attrait touristique de ces jouets multicolores, exotiques, légers et faciles à mettre dans une valise.

(Boulden R., 2007)

Xuân La

Ce village (Phú Xuyên, Hà Tây) est spécialisé dans la fabrication des figurines en pâte de riz (*tò he*). Depuis au moins trois siècles, on y produit ces jouets éphémères et colorés qui font la joie des enfants lors des fêtes et des sorties dans les parcs publics ou les marchés. Malgré la très faible rentabilité de cette activité et la concurrence inégalable des jeux vidéo importés de Chine, celle-ci se maintient. Ces jouets ont la particularité de pouvoir se consommer même après usage ! On compte encore au moins 300 artisans qui s'adonnent à cet art transmis de génération en génération. Les artisans de ce village, infatigables démarcheurs, sillonnent la région pour vendre et produire devant les enfants ces petits jouets miraculeux et éphémères. Certains seraient même partis exercer leur art dans les pays voisins (Chine, Laos, Cambodge et Thaïlande).

(Vietnam Cultural Window, 2002)

L'histoire dans tous ses états : un « turn-over » rapide des activités artisanales

De ce rapide survol de plusieurs siècles de l'histoire de l'artisanat dans le delta du fleuve Rouge un sentiment d'éternelle répétition semble se dégager : l'histoire de l'artisanat est faite de récits racontant la naissance, la diffusion, la spécialisation, l'amélioration des techniques, puis la mort, et la résurrection d'activités. Elles se déplacent – les artisans migrent beaucoup et vont développer leurs techniques là où le marché leur est favorable, l'histoire de l'artisanat dans le sud du Vietnam fait remonter de nombreuses filières artisanales dans le delta du fleuve Rouge – et les artisans, malgré les vicissitudes de l'histoire économique de ce pays et des relations politiques difficiles avec leurs colonisateurs ou tutelles, sont toujours là. Des individus, qu'ils soient mythiques ou non, ont été à l'origine de la naissance de nombreux métiers. Chaque époque a été favorable ou préjudiciable à un certain type d'activité, ceci en fonction du dynamisme ou non de la capitale, de la nature du règne des princes qui régentaient le pays ou du changement d'influence des axes de communication et des marchés.

• Le contexte économique sous-régional, mais aussi international, a eu un impact évident sur ces métiers : depuis le *Đổi Mới*, la concurrence de certains produits étrangers s'affirme (déjà à l'époque coloniale, le textile grossier avait souffert de la concurrence des cotonnades fines de fabrication européenne), la concurrence de la Chine est dramatique pour la production de la soie, les contenants en métal et en bambou...

• Les changements de mode – on ne porte plus de manteaux en feuilles de latanier, ni des chapeaux à plume de héron ! – et le développement de l'industrie ont sonné le glas de nombreuses activités.

• On assiste à la réémergence des activités liées aux cultes religieux (fabrication d'objets votifs en papier, sculptures sur bois et laque, articles en bronze et en cuivre pour les autels des ancêtres...) qui avaient été abolies pendant la période collectiviste, la religion était alors décriée !

• Des mesures politiques ou douanières ont pu tuer certains métiers, tout en dynamisant la reconversion d'autres. L'interdiction de la fabrication des pétards en 1994 a poussé à l'industrialisation les papetiers de Dương Ổ, alors qu'elle a fait disparaître de la carte de l'artisanat des villages de Hà Tây qui n'ont pas pu se reconvertir. La fabrication des pétards, alors implantée dans le district de Thanh Oai dans les années 1980 par les coopératives, avait supplanté la vannerie alors vacillante.

Système pré-capitaliste de production industrielle, l'artisanat, tel qu'il est organisé en clusters au Vietnam, n'a pas encore été balayé par le capitalisme, contrairement à la région Est et Sud-Est Asiatique où le libéralisme et la grande industrie (grande consommatrice d'une main-d'œuvre pas chère) ont sonné son glas. À l'ombre de la Chine, dont les entreprises sont difficiles à concurrencer, le Vietnam parvient à trouver sa voie et continue à produire des artisans. Mais jusqu'à quand ?

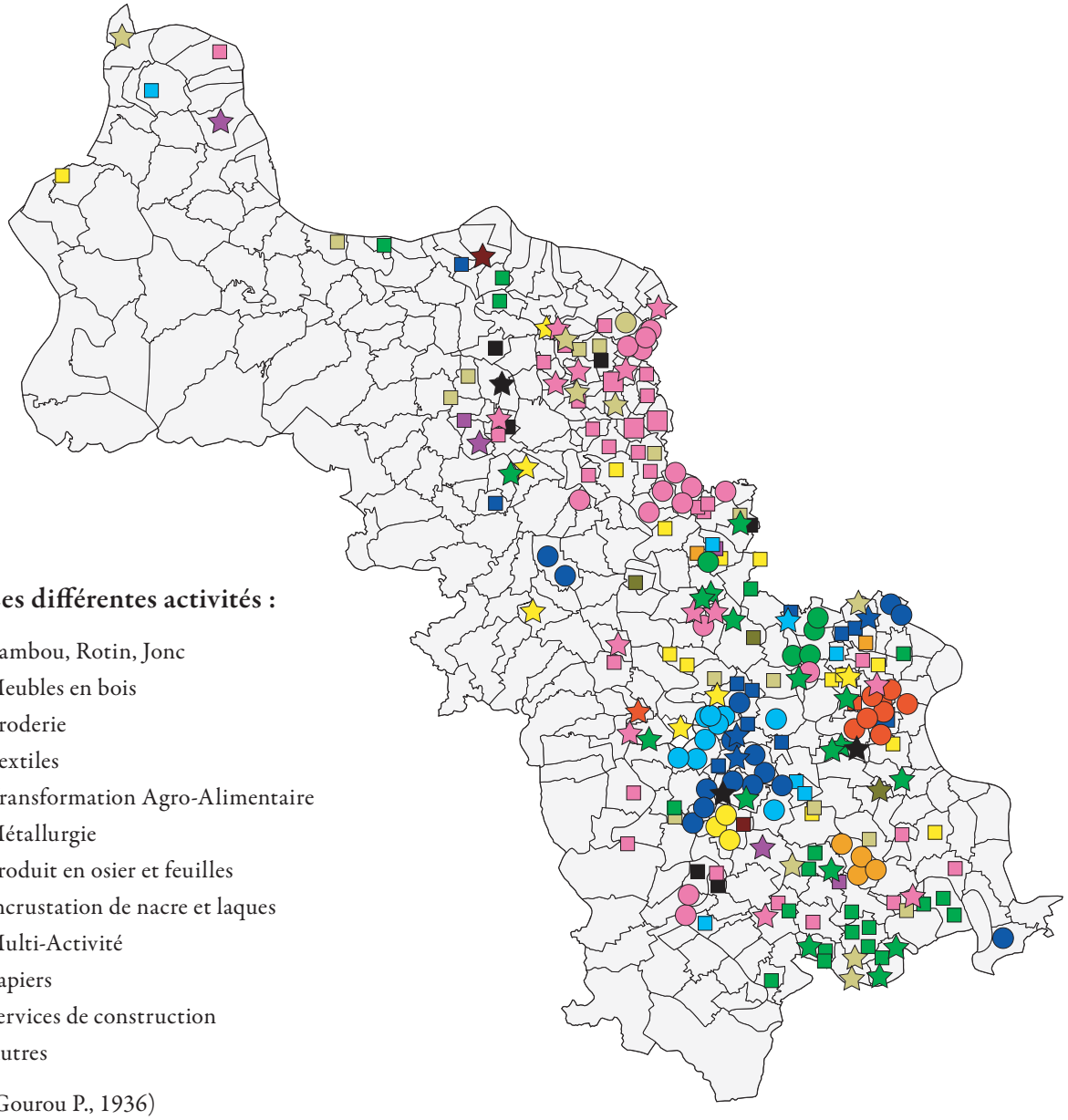
Ce rapide « turn-over » des activités artisanales montre à la fois la rapide réactivité des villageois (certains villages ont réussi à mécaniser leur production et à en augmenter l'envergure et embauchent une main-d'œuvre nombreuse), mais aussi la fragilité de certaines activités, très sensibles à la conjoncture économique et sociale et à l'enclavement géographique.

Une étude diachronique à partir de la cartographie des villages de métier dans les provinces de Hà Tây et de Bắc Ninh, et, notamment, du recensement effectué par Pierre Gourou dans les années 1930 (**voir carte p. 32**), que nous avons confrontée aux recensements divers des années 2000, permet de déceler plusieurs tendances :

Hà Tây : la province aux mille métiers

Depuis l'époque coloniale, les activités artisanales ont beaucoup changé de configuration et de localisation dans cette province : la moitié des villages de métier ont perdu leur activité, un quart continue à l'exercer, tandis que les autres ont changé de métier.

Les villages de métier dans la province de Hà Tây en 1930



Les différentes activités :

- Bambou, Rotin, Jonc
- Meubles en bois
- Broderie
- Textiles
- Transformation Agro-Alimentaire
- Métallurgie
- Produit en osier et feuilles
- Incrustation de nacre et laques
- Multi-Activité
- Papiers
- Services de construction
- Autres

(Gourou P., 1936)

Villages où il existe encore une activité artisanale :

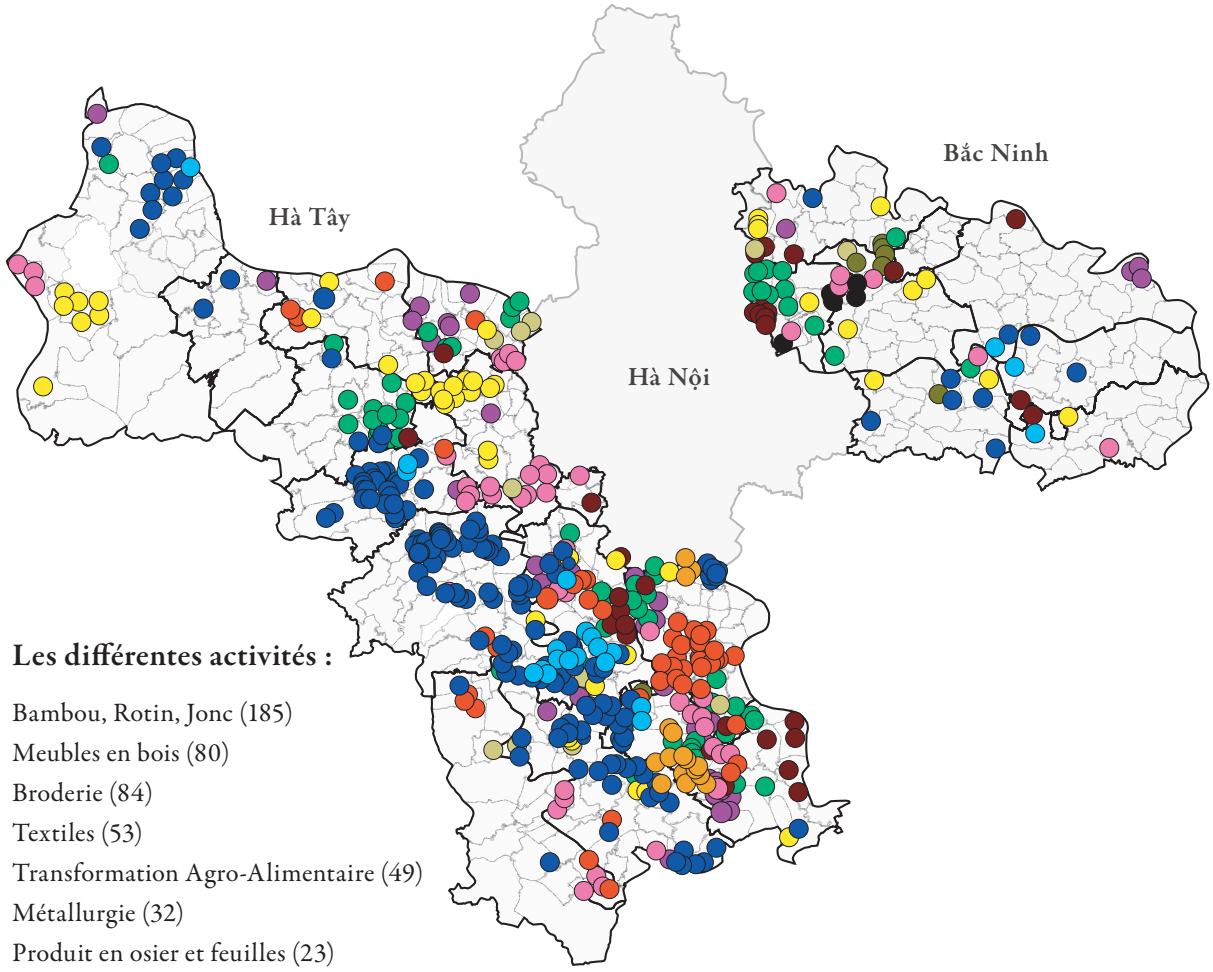
- ☆ Activité qui a changé depuis 1930
- ○ Activité qui perdure de nos jours
- □ Villages dont l'activité n'existe plus

Limites des districts
Limites des communes

0 10 20
Kilomètres

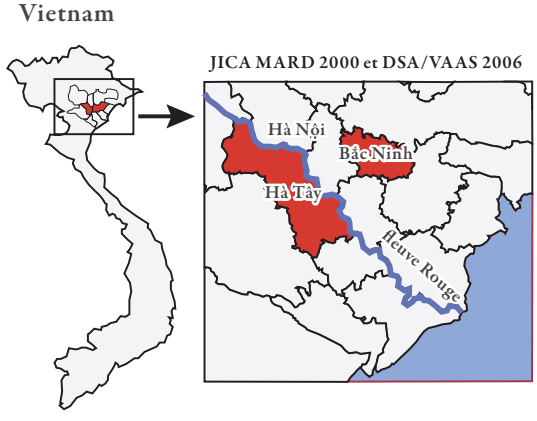
N

Les villages de métier dans les provinces de Hà Tây et de Bắc Ninh en 2006



Les différentes activités :

- Bambou, Rotin, Jonc (185)
- Meubles en bois (80)
- Broderie (84)
- Textiles (53)
- Transformation Agro-Alimentaire (49)
- Métallurgie (32)
- Produit en osier et feuilles (23)
- Incrustation de nacre et laques (16)
- Multi-Activité (18)
- Papiers (9)
- Services de construction (7)
- Autres (39)



Limites des districts
Limites des communes

0 10 20
Kilomètres

N

Déjà à l'époque coloniale, la moitié des villages étaient pour une grande part regroupés en clusters artisanaux :

- une forte concentration de villages du textile dans le Nord (district de Hoài Đức) ;
- des villages spécialisés dans les chapeaux coniques, les manteaux de pluie et dans une moindre mesure la vannerie dans le Centre Sud (Thanh Oai) ;
- de nombreux villages de charpentiers itinérants, les *thợ mộc,* dans le Sud ;
- les brodeurs au Sud-Est dans le district de Thường Tín ;
- quelques villages de laqueurs et d'incrusteurs de nacre sur bois dans le Phú Xuyên.

Les activités agro-alimentaires sont dispersées un peu partout dans la province et sont très diversifiées (décortiqueurs de riz ou *hàng sáo*, producteurs d'alcool, fabricants de nouilles de toutes sortes ou de pâtés de soja ou de riz). Les autres villages étaient dispersés dans l'espace selon des logiques de diffusion qu'il n'est possible d'expliquer qu'au cas par cas, à travers les mythes de fondation (**voir carte p. 32**). Les phénomènes de diffusion des activités, les heurs et malheurs de chaque village, le rôle des ancêtres de métier ont créé une géographie des villages artisanaux très complexe.

À l'époque coloniale, le **textile** était prépondérant dans cette province : 20 000 ouvriers sur un total de 54 000 recensés dans le delta, 4 500 dentellières, plus de 6 000 tisseurs de cotonnades de toutes sortes et plus de 4 000 producteurs ou filateurs de soie. Les villages cotonniers confectionnaient des habits, des serviettes éponges ou des ceintures. Chaque artisan était spécialisé dans un type de produits, mais un même village pouvait regrouper des producteurs de cotonnades, de soieries grossières, de dentelles ou de filets de pêche... C'était une activité essentiellement féminine.

En 1930, on comptait dans la province de Hà Tây (formée alors de Hà Đông et de Sơn Tây), 37 villages spécialisés dans les cotonnades et leurs dérivés et 25 filateurs de soie ou producteurs de soieries. La moitié de ces villages était regroupée dans le district de Hoài Đức et ses alentours (34 villages). Près de Hà Đông se trouvait le cluster de la soie composé de sept villages en La (**La Phù**, **La Khê**, La Nội, La Dương, La Cả, Đông La, Ỷ La) et 3 en Mỗ (Itinéraire 4). Les autres villages étaient localisés au nord et au sud de ce grand centre du textile. Les brodeurs étaient, et sont toujours, regroupés autour de **Quất Động**, le village mère, dans le district de Thường Tín. Cette activité se porte plutôt bien. Elle a été portée et dynamisée par les coopératives à l'époque collectiviste, et malgré de graves soubresauts au début du *Đổi Mới*, faute de marchés ciblés, il reste plus d'une cinquantaine de villages de brodeurs dans la province de Hà Tây (Itinéraire 6).

Que reste-t-il des villages de filateurs et de tisserands de l'époque coloniale? Dans le district de Hoài Đức et ses alentours, il n'en reste plus que 11 – principalement spécialisés dans les cotonnades de qualité moyenne destinées au marché local, et deux villages de producteurs de soie – tandis que les autres ont complètement arrêté l'artisanat ou se sont recyclés dans une autre activité, l'agro-alimentaire pour la plupart autour de **Cát Quế, Minh Khai** et **Dương Liễu** (Itinéraire 9). Les nouvelles activités textiles qui parviennent à se diffuser dans les villages limitrophes se sont mécanisées et certains villages, comme **La Phù** (Itinéraire 4), embauchent une main-d'œuvre nombreuse.

Une autre activité autrefois très présente dans cette province : **le travail du bois**. Une soixantaine de villages en avaient fait leur spécialité. Les charpentiers itinérants, les *thợ mộc*, se regroupaient dans une trentaine de villages, pour la plupart situés dans le sud de la province (Ứng Hòa) dans une zone inondable pendant la mousson. Pierre Gourou en dénombrait 9 000 dans la province de Hà Đông, sur les 23 000 recensés dans le delta. Dans l'impossibilité de cultiver les terres en cette période, ces artisans partaient dans le delta – certains allaient jusqu'à Saigon – la moitié de l'année, pour construire les maisons et les édifices religieux. Les autres artisans du bois – laqueurs, scieurs de long, graveurs et sculpteurs, fabricants de machines outils – étaient dispersés dans la province.

Actuellement, le travail du bois occupe une main-d'œuvre nombreuse mais les métiers ont évolué : de nouvelles activités sont apparues (principalement la fabrication de meubles de qualité autour de Vạn Điểm ou de Chuyên Mỹ au sud) tandis que d'autres n'existent plus. Les *thợ mộc* ont disparu du paysage : les grands travaux hydrauliques de l'époque collectiviste permettent une double, voire une triple récolte de riz et la construction des maisons « en bandes » en béton qui ont remplacé la maison traditionnelle à lourdes charpentes en bois ont fait perdre les raisons d'être de ce métier organisé en corporations. Certains villages de *thợ mộc* ont pu se recycler dans la vannerie, activité demandant peu d'investissements, ou ont complètement abandonné l'artisanat. Seuls quatre villages de *thợ mộc*

sont parvenus à maintenir une activité du bois dans d'autres districts de cette province, mais aucun dans le district de Ứng Hòa, plus pauvre et éloigné des centres urbains. Au nord de la province, dans le district de Thạch Thất, un gros cluster de meubles de qualité moyenne s'est développé autour de Hữu Bằng et de Chàng Sơn, autrefois peuplés d'artisans itinérants et de tisserandes. Le dynamisme de ce cluster qui produit des meubles uniquement pour le marché domestique atteint presque celui de **Đồng Kỵ** à Bắc Ninh. Tandis que **Nhị Khê**, spécialisé dans le tournage du bois (Itinéraire 5), a transmis son métier à deux anciens villages de *thợ mộc*.

Le village de Bình Vọng, berceau de la laque dans la province de Hà Tây, a perdu son activité pourtant florissante à l'époque coloniale : les artisans se sont éteints un à un et la relève ne s'est pas faite. Après la guerre, on ne trouve plus de trace du métier, ainsi que du temple dédié au culte du fondateur. Il ne reste qu'un artisan de 90 ans qui ne produit plus. Ce village situé à proximité de la nationale A1 et de la gare de Thường Tín s'est reconverti dans le commerce et personne n'a cherché à rétablir ce métier, le commerce apportant de meilleurs revenus. C'est le village de **Hạ Thái**, aux activités artisanales (vannerie, objets votifs) et commerciales diversifiées et localisé à quelques kilomètres au nord, qui a pris la relève dans la seconde partie du XX^{e} siècle. La plupart des grands artisans de ce village avaient été formés à Bình Vọng.

Enfin, **la vannerie** qui occupe de nos jours plus de 40 % des villages de Hà Tây, était déjà dans les années 1930 très développée et répartie dans une cinquantaine de villages de la province. Pierre Gourou a dénombré 19 types d'ustensiles et d'objets fabriqués en cette matière : de la baguette utilisée pour saisir les aliments, aux coiffes, en passant par les engins de pêche et aux paniers de toutes sortes. En plus, la fabrication des objets en feuilles de latanier (chapeaux et manteaux de feuilles) occupait les artisans de plus d'une vingtaine de villages. Des villages spécialisés dans un type d'article étaient dispersés dans cette province, chacun approvisionnant la population locale.

La vannerie, très mouvante et fluctuante domine mais a changé de configuration spatiale et de type de productions. Même s'il existe encore dans ces villages quelques personnes âgées qui tressent toujours des nasses, des grands paniers pour porter le riz, des écopes... le gros de la production est destiné à l'exportation. Les objets décoratifs et de table (plateaux, paniers, vases, tableaux, lampes) sont vendus sur le marché asiatique développé ou en Occident.

Dans la zone localisée au nord de la province de Hà Tây (dont un certain nombre de villages dépendent maintenant de la juridiction de Hà Nội), on dénombrait 17 villages spécialisés dans la fabrication de divers types d'articles (*nón*, manteaux en feuilles de latanier, grands paniers (*bồ*) ...). On ne pratique presque plus cet artisanat, excepté dans le cluster de Ninh Sở composé de sept villages regroupant près de 4 000 artisans, au bord du fleuve Rouge. Auparavant, on y fabriquait des jarres en bambou tressé très serré pour stocker du riz non décortiqué. De nos jours, les artisans tressent des objets en bambou et en rotin pour l'exportation. Une coopérative mise en place à l'époque collectiviste a permis de diffuser le métier vers d'autres villages et d'ouvrir le marché vers l'étranger.

Un des plus gros clusters de vanniers s'est établi autour d'un seul village, **Phú Vinh**, situé dans le district de Chương Mỹ, à l'ouest de la province, et très réputé pour son savoir-faire ancestral dans le rotin. Une coopérative ouverte sur le marché de l'Europe de l'Est est à l'origine de la transmission du métier à une dizaine de villages des alentours (Itinéraire 8). Le cluster de chapeaux coniques de **Chuông**, organisé autour du marché du même nom, malgré la très faible rentabilité de cette activité très consommatrice de main-d'œuvre, a réussi à traverser les vicissitudes de l'histoire et conserver le métier de plus de quinze villages (Itinéraire 7). Seuls quatre villages ont perdu leur activité. Il est intégré dans une zone spécialisée dans la transformation du bambou, de l'osier qui est parvenue à diversifier et étendre ses activités (éventails, cages, bâtons d'encens ...). Un village spécialisé dans le tressage de l'osier, **Lưu Thượng**, au sud de la province (Itinéraire 7), à l'activité modeste dans les années 1930, est devenu lui aussi le centre d'un petit cluster dynamique ouvert sur le marché de l'exportation et a diffusé son savoir-faire vers une dizaine de villages. Il est rattaché au cluster de fabricants de chapeaux coniques, les *nón,* par des relations de sous-traitance.

Les petits villages très spécialisés dans un seul article et dispersés n'ont pas résisté à l'ouverture économique, sauf lorsque, portés par des coopératives, ils ont réussi à diffuser leur métier, à élargir l'envergure de leur production pour les marchés étrangers. Les anciens clusters parviennent à se maintenir, mais jusqu'à quand pour ceux qui ne parviennent pas à s'ouvrir à l'international ?

Bắc Ninh : le berceau de la civilisation vietnamienne, de l'implantation du Bouddhisme et du commerce

Sur les 77 villages de métier recensés en 2003 dans la province de Bắc Ninh, la moitié aurait développé une activité à l'époque féodale. Berceau de la civilisation vietnamienne, le Kinh Bắc, dont Bắc Ninh fait partie, concentre un riche patrimoine religieux et culturel – le Bouddhisme s'est diffusé à partir de cette zone – et de nombreuses places de marchés, car situé au carrefour des routes commerciales entre le delta et la montagne et sur la route de la Chine. Des villages ont depuis plusieurs siècles développé des activités artisanals :

- les villages de la sculpture sur bois de **Phù Khê** et Hương Mạc ;
- **Đại Bái**, haut lieu du martelage du bronze et du cuivre ;
- les villages de potiers de **Phù Lãng ;**
- Đa Hội spécialisé autrefois dans les parties métalliques des outils aratoires et qui est devenu un grand centre sidérurgique.

À l'époque coloniale, les villages de métier se concentraient le long de la rivière Đuống et à l'ouest dans la zone proche de Hà Nội. On en comptait un peu plus d'une soixantaine dans ce qui correspond à l'actuel territoire de Bắc Ninh (il a perdu de nombreuses communes au profit de Hà Nội). Cependant, plus de la moitié de ces villages ont arrêté leur activité, seuls 16 ont maintenu la leur, tandis que 12 se sont reconvertis dans d'autres productions.

L'activité textile a la plus souffert du collectivisme : sur les 12 villages du textile de la province, il n'en reste plus que trois (où travaillent essentiellement des femmes). L'activité de la soie a complètement disparu. Seul un village localisé de l'autre côté de la limite provinciale à Hà Nội, Chi Đông, élève des vers à soie de façon saisonnière. Les cocons sont dévidés et traités dans un autre village (Bunney Tessa). Pierre Gourou recensait pourtant, en 1930, 1 650 tisserands pour cette province dont 600 spécialisées dans la soie. Les cotonnades étaient fabriquées essentiellement par des femmes, sur des métiers rudimentaires de faible largeur.

Les villages de vanniers de l'époque coloniale ont tous disparu, sauf un. La petite dizaine de villages qui pratiquent aujourd'hui cette activité l'ont mise en route plus récemment. Quant à la fabrication des produits alimentaires (nouilles, pâtés variés, alcool de riz, farines de riz ou d'amidon de manioc), il ne reste que deux survivants de cette époque. À l'instar de la vannerie, les villages agro-alimentaires actuels sont des initiatives récentes.

Les activités de transformation des produits alimentaires ont beaucoup évolué. Si elles restent encore très présentes, notamment pour la fabrication de différents types de nouilles ou vermicelles, la distillation d'alcool de riz et le décorticage de riz (le *hàng sáo*) ne sont plus pratiqués que par une poignée de villageois. Cette dernière activité ne procurait que des gains infimes. Malgré leurs faibles niveaux de vie et la prédominance du riz dans leur alimentation, les villageois du delta du fleuve Rouge ont fait jouer leur imagination culinaire : de nombreux villages ont su depuis des dizaines d'années fabriquer une grande variété de pâtés, de nouilles et de friandises à base de riz, agrémentant leur quotidien. Le *đậu phụ*, ou tofu, fait à partir du soja, continue de remplacer les protéines animales dans les familles les plus démunies. Il ne reste plus qu'un seul village spécialisé dans sa fabrication. On comptait huit villages spécialisés dans la fabrication d'alcool à l'époque coloniale. Il n'en reste plus que deux dans cette province, dont un tente d'améliorer la qualité de son produit et d'obtenir un label pour une meilleure visibilité.

La vannerie, enfin, qui occupe près de 40 % des villages de métier dans la province de Hà Tây, est peu présente à Bắc Ninh. Là, l'industrialisation croissante, la mécanisation de nombreuses activités, ont eu raison de cette activité, grande consommatrice de main-d'œuvre et peu rémunératrice. Elle a souffert aussi de la concurrence des conteneurs en plastique, en grande partie importés de Chine. Ces villages ont tous perdu leur activité. Il ne reste aujourd'hui plus que cinq villages de vanniers ou de producteurs de meubles en bambou situés dans les communes de l'est de la province. Ils ont développé leur activité plus récemment.

LES VILLAGES DE MÉTIER AUJOURD'HUI : DE NOUVELLES FORMES DE PRODUCTION

Entre 1995 et 2002, le nombre de villages de métier serait passé de 500 à 1 000 dans le delta du fleuve Rouge, ce qui représente 40 % des villages artisanaux du Vietnam. La moitié serait localisée dans un rayon de cinquante kilomètres autour de Hà Nội. Le rapide développement des activités artisanales et surtout industrielles a généré une rapide croissance de la production, un élargissement de la surface de production et l'embauche de nombreux villageois sous-employés par les activités agricoles et travaillant en sous-traitance. Selon un rapport de la Banque mondiale de 1999, les villages de métier participaient alors à 41 % au PIB du secteur industriel et occupaient 64 % de la main-d'œuvre du secteur industriel non étatique. Le taux de croissance de la production artisanale et industrielle rurale atteint 9 % par an depuis la fin des années 1990 et le montant des exportations dépasse 600 millions de $US en 2003.

Certains clusters de villages pilotés par des villages de métier très dynamiques attirent dans un large rayon une main-d'œuvre nombreuse. Leur paysage a beaucoup changé, les familles ont des revenus en moyenne quatre fois supérieurs à ceux des villages agricoles. Les salaires s'échelonnent entre 500 000 VNĐ et 2,5 millions VNĐ par mois, selon les tâches et les types de produits. Le niveau de vie des artisans s'est nettement amélioré et nombreux sont ceux qui ont investi dans la modernisation de leur habitat. Les villages se densifient et permettent à une population plus nombreuse d'y résider évitant ainsi la migration vers les villes ou les autres régions productives du Vietnam. Mais comment créer un nouvel espace artisano-industriel dans ces villages densément peuplés, nichés dans ce delta soumis aux inondations, sans porter atteinte à l'environnement, au patrimoine et à la culture multimillénaire de cette société profondément villageoise ?

Des entreprises familiales regroupées au sein de clusters de villages de métier

Les trois quarts des entreprises restent familiales et de petite envergure. Encore très manuel pour la plupart, l'artisanat se pratique dans des ateliers nichés au cœur des villages. Ces activités sont inscrites dans la vie et l'emploi du temps familial, les enfants et les personnes âgées participent secondairement à ces travaux. Dans la plupart des villages, ces métiers occupent plus de 50 % de la population active. Seuls les artisans les plus fortunés accèdent à des terrains à l'extérieur du village où des petites et moyennes entreprises s'installent et ont élargi et modernisé leur processus de production.

Le regroupement de la plupart des villages en cluster

La carte des activités artisanales dans les environs de Hà Nội (page 33) montre un regroupement de villages de même activité, certains en comptant plusieurs dizaines, notamment dans la vannerie ou la broderie. Déjà, à l'époque coloniale, Pierre Gourou avait décrit ce phénomène, dit de regroupement en « clusters ». Celui-ci s'est confirmé avec le temps, et rares sont les villages qui n'appartiennent pas à ces agrégats. Seuls les villages de potiers qui ont survécu aux changements économiques et politiques du siècle précédent parviennent à effectuer l'entier processus de production au sein de leur village, tels **Bát Tràng** et **Phù Lãng**. Ces villages ont aussi la particularité d'être localisés le long des fleuves, axes de transport privilégiés pour l'approvisionnement en matière première et pour la vente de ces produits pondéreux et encombrants. Ils sont toutefois en contact avec des villages pourvoyeurs de main-d'œuvre ou de services.

Un cluster est un regroupement géographique de villages spécialisés dans la même branche d'activité, dont les entreprises sont interconnectées, et au sein duquel existe une grande division du travail. Le développement de ce système de production territorialisé répond au besoin d'élargissement spatial de la production suite à l'ouverture des marchés. Il permet l'élargissement de la sphère d'embauche des ruraux dans les villages voisins, la création de nouveaux sites de production, la division du travail entre villages pratiquant des activités complémentaires ou en suscitant le développement d'activités de services commerciaux à l'amont ou à l'aval. Selon les activités, il existe tout un système de sous-traitance liant les villages plus dynamiques à leurs voisins plus récemment insérés dans les clusters, et entre les sociétés privées et les entreprises familiales. Les relations entre villages d'un même cluster et entre artisans se fondent en grande partie sur des relations familiales, amicales, politiques ou professionnelles dont les origines peuvent être fort anciennes.





PONÇAGE DES MEUBLES À ĐỒNG KỴ

La spécificité des clusters de villages de métier au Vietnam par rapport à leurs équivalents occidentaux tient en grande partie au contexte économique, démographique et politique de ce pays. À l'instar de la Chine, le Vietnam est marqué encore par la prégnance du système d'économie administrée, en transition inachevée. C'est un pays aux très fortes densités rurales où existe une main-d'œuvre nombreuse, jeune, en partie qualifiée (dans les villages de métier anciens, le savoir-faire se transmet de génération en génération au sein de la famille). Ce système de production permet de valoriser l'ingéniosité des producteurs qui se manifeste par une utilisation très répandue du matériel de récupération, la reproduction de pièces de rechange trop chères ou difficiles à trouver sur le marché local, la prolongation de la durée de vie des machines au-delà de ce qu'on peut espérer dans les pays développés.

Enfin, les formes particulières d'organisation sociale et politique structurées sur les dynamiques familiales donnent une plus grande part au commerce, à l'organisation en filières, au fonctionnement en réseau etc. Elles favorisent l'intégration et la coopération entre les ateliers et les entreprises de tailles diverses qui effectuent une part du processus. Un cluster de villages de métier est un système productif localisé qui regroupe des industries rurales traditionnelles, au développement endogène. La concentration géographique de petites entreprises peut être associée avec le développement des réseaux marchands : elle valorise la proximité et favorise une meilleure utilisation des infrastructures et des réseaux de fournisseurs. Elle permet une meilleure diffusion des savoir-faire au sein d'une société profondément villageoise où plusieurs générations vivent sous le même toit. Un cluster des villages de métier comprend un nombre variable de localités et d'entreprises déclarées ou familiales. Le fonctionnement de ces clusters dépend de la nature des activités qui y sont pratiquées.

Ces clusters s'organisent à trois niveaux :

• au niveau villageois
Le travail est divisé entre des entreprises complémentaires. Chacune effectue soit une étape du processus de production – une bouilloire en aluminium est fabriquée par plusieurs ateliers, spécialisés dans une partie de l'objet : le fond de la bouilloire, le bec, la poignée – ou un type de produits – bouilloires, plateaux, bassines, objets d'art, dans le cas du village de marteleurs (Itinéraire 3, **Đại Bái**) – ou nouilles de riz fraîches, nouilles de riz séchées, alcool de riz, amidon de manioc, dans le cas des villages de transformation de produits agricoles. Par ailleurs, sous l'effet de la mécanisation et de la diversification de la production, une plus grande division du travail s'opère entre foyers et allonge la chaîne de production. La matière première de récupération (papier ou métaux) est échangée au sein d'une longue chaîne de collecteurs, puis est transformée par des artisans qui ont investi dans des machines – les fondeurs vendent le métal recyclé sous forme de plaques prêtes à l'emploi aux artisans qui vont les découper pour fabriquer marmites, plateaux ou gongs.

• entre villages
Il existe plusieurs types de relations inter-villageoises au sein des clusters. Chaque village est spécialisé dans un type de produit mais dépend des autres pour son approvisionnement en matières premières, en savoir-faire, en espace de production ou en main-d'œuvre – à Đa Hội, le village de la sidérurgie, les artisans du village mère se chargent de la fonte de la ferraille, de la vente des lingots et de leur transformation en barres ou tiges de fer, tandis que ceux des villages des alentours leur offrent leurs services (transport manuel, commerce de produits chimiques, assistance technique...), l'approvisionnent en main-d'œuvre, leur louent des parcelles pour qu'ils étendent leur espace de production ou fabriquent des grilles de fer avec des tiges qu'ils leur ont achetées. Il existe un système de sous-traitance au sein d'une hiérarchie de villages. Les villages les plus dynamiques qui regroupent de nombreuses sociétés privées sont liés aux entreprises familiales de leurs voisins par des relations contractuelles. Ils sont à l'origine de l'activité qu'ils ont diffusée dans leur voisinage, soit à l'époque collectiviste par le biais des coopératives, soit depuis le *Đổi Mới* par apprentissage. De grandes entreprises formelles signent des commandes avec des clients étrangers et sous-traitent leurs commandes à des chefs de production résidant dans différents villages du cluster spécialisés dans un type de produits. Ceux-ci redistribuent ensuite le travail à une multitude de foyers qui n'effectuent que la partie manuelle du processus de production. Le montage, le contrôle de la qualité des articles et les finitions sont effectués dans les ateliers de l'entreprise donneuse d'ordre.

• entre les entreprises villageoises et les entreprises « formelles » des zones industrielles
Des grandes entreprises installées dans les zones industrielles urbaines sous-traitent aux ateliers spécialisés des villages de métier la fabrication de pièces détachées. On rencontre ce type de relations dans la métallurgie.

Par ailleurs, ce système est adapté au contexte économique de transition. Selon DiGregorio (2001), contrairement aux grandes entreprises du secteur formel étatique ou privé, l'organisation des entreprises en cluster est beaucoup plus flexible et répond plus rapidement au marché, notamment du fait de leur emprise bureaucratique moins lourde et de leur appartenance au secteur informel pour la plupart. Cette forme d'organisation permet de mobiliser tous les membres de la famille, de valoriser le temps de travail et l'espace résidentiel au profit de la production et gagne en souplesse pour l'utilisation de la main-d'œuvre au gré des commandes (travail de nuit, heures supplémentaires...). L'emploi est flexible et s'adapte au marché ou aux conditions de production (les coupures d'électricités sont régulières, les problèmes d'approvisionnement en matière première freinent la production, ...).

Ces entreprises organisées au sein d'une chaîne de production peuvent s'insérer dans les « niches » économiques délaissées par les grandes entreprises du secteur formel qui doivent répondre à des normes de gestion, de qualité et à une emprise règlementaire beaucoup plus contraignante. Elles font appel à la main-d'œuvre familiale, sous-rémunérée, pour les ouvrages les moins qualifiés et peuvent s'adapter plus facilement aux commandes et aux variations du marché. Cette organisation du travail artisanal plus flexible s'intègre dans une économie agricole où le travail des rizières exige de moins en moins de travail, mais demeure. En période de récolte du riz, les ouvriers désertent les ateliers, même si les commandes exigeraient leur présence.

L'origine des clusters : une très grande division du travail et une spécialisation des villages

Pierre Gourou observe une tendance à la spécialisation des villages dans une activité, à la division du travail entre les villages et à leur intégration en groupes de production organisés autour de la production d'un même type d'article. Ce processus aurait débuté au XVII^{e} siècle, à l'époque où l'artisanat connut un rapide développement, dynamisé par la croissance de Hà Nội. Il fallut rationaliser le processus de production qui se fonde sur :

• l'esprit de monopole organisé grâce à des règles sociales et des rituels. Un village qui a développé une industrie veut rester maître des procédés de fabrication que les villageois doivent garder secrets.

• la pauvreté des artisans qui cherchent à réaliser rapidement un bénéfice et qui n'avaient pas les moyens d'acheter beaucoup de matière première et d'immobiliser du capital. Un village ne suit pas d'un bout à l'autre la fabrication d'un article et vend son produit semi-ouvré à un autre village qui l'achèvera.

Cette division du travail est particulièrement marquée dans l'industrie de la soie, dont les étapes du processus de production sont nombreuses et étaient entreprises par différents villages organisés en réseau de production : culture des mûriers et élevage des vers à soie, dévidage des cocons de vers à soie, filage de la soie, tissage et teinture. De nombreux villages de tisserands ne pouvaient pas élever de vers à soie, car leurs terres ne se prêtaient pas à la culture du mûrier. Par ailleurs, il existait une grande variété de soieries : l'organza, le brocart, le taffetas, le velours, les soies grèges... et chaque village de tisserand avait sa spécialité (Itinéraire 4). Ce fut les prémices du cluster de villages de métier. Par ailleurs, certaines activités allaient de pair : les artisans de laque de Bình Vọng travaillaient souvent avec d'autres villages d'artisans du bois ou de vanniers.

L'utilisation fractionnée de la matière première pour la fabrication d'articles différents (tel le bambou ou les feuilles de latanier) explique aussi l'extrême interdépendance des villages. Un village n'utilise pour la fabrication qui lui est propre qu'une partie d'une matière première et vend la partie qu'il n'utilise pas à d'autres villages qui en ont besoin pour composer d'autres catégories d'objets. Les potiers de **Bát Tràng** se servent, pour préparer l'émail de leurs poteries, de cendres qu'ils achètent aux potiers de Đinh Xá qui fabriquent des poteries non vernissées.

Un espace villageois soumis à un « stress » productif à dimension variable

En 1999, dans 28 % des localités du delta, la densité résidentielle dépasse 15 000 habitants au km², chiffre semblable à celui du centre-ville de la capitale. Dans la plupart des villages de métier, l'activité artisanale s'effectue à domicile dans les résidences du cœur villageois. L'espace y est réduit et ne peut accueillir des activités demandant beaucoup de place, notamment des machines, ce qui pose un problème pour moderniser l'activité.

Dans les années 1990, dans les villages ayant amorcé un début de mécanisation de leur processus de production, ou élargi leur envergure de production grâce à l'accès aux marchés internationaux, les artisans les plus dynamiques, avec l'aide des collectivités locales, ont créé des nouveaux espaces de production là où il y avait de la place (le long des digues ou des routes, à l'emplacement des anciennes coopératives ou des bâtiments administratifs, ou à l'emplacement d'anciens étangs qui ont été comblés). Les Comités populaires des provinces, à la demande des artisans, ont pris des mesures pour changer le statut des terres agricoles en terre destinées à la production industrielle et ont créé des mini-zones artisanales informelles. Avec leurs homologues de la commune, ils ont mis en place tout un arsenal juridique pour faciliter l'accès des terres aux artisans, dans un pays où les rizières sont sacrées et où l'on ne change pas facilement le statut des terres agricoles. Puis dans les années 2000, les Comités populaires des provinces ont édicté des politiques pour créer des sites industriels dans les communes les plus dynamiques.

Un espace de production à trois vitesses s'est mis en place :

• dans les sites industriels, des entreprises en voie de modernisation ont atteint un niveau de production de même niveau que celui des grandes entreprises formelles du secteur étatique ou privées à capitaux mixtes. Elles ont des coûts de production inférieurs et se sont insérées dans les niches productives de produits de qualité secondaire. Elles sont de plus en plus consommatrices d'espace et d'énergie.

• aux marges de l'espace résidentiel, le long des digues, à l'emplacement des anciens locaux des coopératives ou d'étangs qui ont été partiellement comblés, des entreprises ayant amorcé un début de mécanisation se sont installées.

• dans l'espace résidentiel villageois, seules les activités manuelles ou utilisant des machines de petite taille se maintiennent. Les entreprises familiales, à faible capacité d'investissement, utilisent en grande partie la main-d'œuvre familiale ou rémunérée au forfait et font en grande partie de la sous-traitance. Malgré le bruit assourdissant de certains ateliers (métallurgie, papeterie et textile), ces activités sont tolérées.

Cependant, la mise en place d'une telle politique pose de graves problèmes, notamment du fait de l'expropriation des paysans de leurs terres, la spéculation foncière de la part des artisans les plus aisés, la construction de résidences à l'intérieur de ces sites industriels et la non mise en place des systèmes d'épuration des eaux industrielles. Le coût élevé des parcelles limite l'accès des plus petits artisans. Les différentes tentatives pour délocaliser la production de l'habitat sont vouées à l'échec, tant que l'on ne prendra pas en compte la sociologie particulière de ces villages de métier. Les artisans vivent avec leur activité. Ils sont en quelque sorte « mariés » avec elle. Leur emploi du temps quotidien est rythmé par elle. Il leur arrive de travailler la nuit pour assurer de grosses commandes. Pour mieux contrôler leurs ouvriers et protéger leurs biens, ils préfèrent vivre et produire au même endroit. Toute la famille participe à la production : petits et grands en fonction de leurs capacités et de leur temps. C'est aussi un moyen pour transmettre un savoir-faire familial de génération en génération.

Avec la croissance très rapide de l'envergure de la production, les ateliers villageois sont saturés de matières premières, de machines, d'employés. Les résidences de **Dương Ổ** sont envahies par le papier recyclé, celles de **Đồng Kỵ** par le bois et les machines. Dans celles de **Đại Bái,** des bassines de produits chimiques dangereux côtoient les ustensiles de la vie quotidienne. La pollution porte durement atteinte à la santé publique et notamment aux enfants qui sillonnent, à leurs risques et périls, dans un espace multifonctionnel et étroit. Dans les villages de la métallurgie, les risques sanitaires sont très élevés : maladies pulmonaires, stérilité des femmes, malformation des nouveau-nés (Institute of Environmental Science and Technology, 2002). Le manque de conscience de ces risques est largement partagé par la plupart des artisans, obnubilés qu'ils sont de développer leur activité à tout prix.

L'espace public est lui aussi envahi par les matières première et le meilleur lieu de stockage est, pour certains, la rue adjacente. Les collectivités locales ferment les yeux et n'ont de toute façon peu de moyens légaux pour empêcher les artisans d'en faire à leur guise. L'interaction entre lignages et collectivités locales est telle que rompre la solidarité villageoise mettrait à mal l'équilibre social.

Dans les villages de vanniers et de producteurs de produits alimentaires (vermicelles, levures...), les artisans sont confrontés à un manque de place pour faire sécher leurs produits. En saison des pluies, leur activité est sérieusement ralentie. Ces activités étant faiblement rentables, elles ne peuvent s'effectuer que dans les villages disposant d'aires de séchage comme les villages localisés le long des digues (**Dương Liễu** et **Minh Khai**, Itinéraire 9). Elles sont circonscrites dans les parties du village où existent des terrains vagues ou chez les familles disposant de grandes cours. Cependant, le séchage des produits alimentaires le long de ces routes-digues très poussiéreuses pose des problèmes d'hygiène.

La rapide croissance des entreprises dans les sites industriels a cependant atteint ses limites en raison de la concurrence avec la Chine et entre les entreprises mécanisées de la zone, de l'élévation rapide du prix des matières premières (il est de plus en plus difficile d'importer du bois ou d'acheter des métaux recyclés) et du coût élevé des emprunts.

Edifier un site industriel dans un village où les artisans n'ont pas beaucoup de moyens pose problème. À **Đại Bái**, les artisans qui ont fait l'acquisition d'une parcelle dans le site industriel prennent beaucoup de temps pour s'y installer. En 2008, quatre ans après son achèvement, seule une vingtaine parmi les 168 entreprises enregistrées y avait relocalisé leur atelier. Le manque de fonds, l'obligation de suivre les normes de construction imposées par le Comité de gestion, la nécessité d'hypothéquer leur résidence pour avoir des crédits et la longueur des démarches administratives à effectuer pour emprunter de l'argent freinent le processus de mise en place. Changer d'envergure de production et mécaniser son entreprise pour amortir les coûts de production plus élevés dans le site industriel ne peut se faire que dans un contexte économique favorable où les artisans contrôlent l'amont et l'aval de la chaîne de production. Enfin, s'éloigner des autres artisans faisant partie de la chaîne de production déstabilise l'organisation du travail. De nombreux artisans attendent qu'un nombre suffisant de leurs collègues aient déménagé pour les suivre. Dans le site industriel, l'emplacement des parcelles est tiré au sort et ne prend pas en compte l'organisation spatiale de ce territoire de production spécifique qu'est le cluster (Itinéraire 3, « à la conquète de la sainte bouilloire » à **Đại Bái**).

Les défis à relever pour mieux aménager l'espace rural du delta du fleuve Rouge

Parmi les nombreux défis auxquels les villages de métier sont confrontés, notamment l'entrée du Vietnam dans l'OMC, qui implique tout un arsenal de mesures économiques pour mettre en conformité les entreprises et risque d'avoir des implications graves sur les ateliers artisanaux pour les trois quarts informels, nous n'en aborderons que deux, parmi les plus visibles dans le cadre de cet ouvrage : les problèmes environnementaux et l'amélioration de la qualité des produits.

Un défi environnemental difficile à relever

Le rapide développement des activités artisanales, et surtout industrielles, a généré de graves problèmes environnementaux et de santé humaine. L'espace original des villages de métier créé tout au long des siècles par la pratique de l'artisanat et la société villageoise est soumis à de fortes pressions, depuis que les méthodes de production ont changé de dimension. Dans cette région deltaïque à très fort peuplement, le territoire agricole est maillé par un dense réseau hydraulique, imbriqué dans l'espace de production artisanal. Alors que les infrastructures hydrauliques ont été conçues et modernisées au niveau communal, dans le but d'assurer la production agricole et de protéger la population contre les inondations, le réseau hydraulique a été détourné de son usage premier. Certains cours d'eau et points d'eau à vocation d'irrigation et de drainage, ou de pisciculture, sont devenus de véritables «dépotoirs» pour les entreprises artisanales et industrielles qui s'installent de préférence à leur proximité. Comme il n'y a pas de réseau permettant de drainer séparément les eaux agricoles et les eaux usées industrielles, les polluants émis par les villages de métier sont diffusés et déposés dans les cours d'eau et ensuite sur les terres agricoles.

La pollution des eaux dans certains villages de métier (producteurs de papier, de métaux, de textiles...) a atteint des niveaux très élevés en métaux lourds, en acides et en coliformes..., (DiGregorio M. et al., 1999) hypothéquant les rendements rizicoles, et par là même la santé publique des habitants, tout en se diffusant dans les terroirs voisins. La fumée des fours à charbon des céramistes introduit dans l'air des poussières nocives pour la santé des villageois.

Les petites entreprises rurales sont moins directement polluantes que les grandes usines, car elles utilisent les matières premières recyclées qui demandent moins de produits chimiques pour être traitées, et consomment moins d'énergie. Toutefois, du fait qu'elles sont nombreuses, dispersées dans l'espace et localisées dans les centres villageois, elles causent de graves dommages pour la santé humaine et l'environnement.

La multiplication d'entreprises artisanales familiales, individuelles sans capitaux pour investir dans le traitement des eaux, le manque de place pour élargir la production et la rendre plus appropriée pour la santé humaine, le manque d'instances coopératives et communautaires qui permettraient de traiter de manière collective les déchets, sont autant d'éléments qui mettent en péril ces activités. Certaines entreprises très consommatrices d'eau (métallurgie et papeterie) ont entrepris de foncer des puits artésiens, ce qui à terme risque de créer des phénomènes de subsidence, dans un delta déjà soumis aux inondations. Toutefois, les grandes entreprises de la papeterie ont dû installer des systèmes très coûteux de recyclage des eaux en circuit fermé, car les puits artésiens ne leur suffisent pas. Ils rejettent ainsi très peu d'eaux usées dans les canaux et polluent beaucoup moins les eaux d'irrigation que les petites entreprises. La construction de cheminées de haute taille pour disperser dans l'air les fumées nocives pour la santé humaine n'est pas à la portée des petits artisans.

En l'absence de réel plan d'aménagement du territoire productif de la part des Comités populaires locaux, les stratégies individuelles et dispersées des artisans les plus fortunés, la densification de l'espace bâti et son extension sur des zones inondables risquent à court terme de créer des problèmes d'encombrement (la voirie n'est pas adaptée), d'aggraver les risques d'inondation en période de mousson, de créer des problèmes sociaux entre villages et entre artisans et paysans expropriés, au risque de fragiliser la cohésion productive au sein du cluster.

Les Comités populaires des communes ont très peu de pouvoir financier ou politique pour gérer ces espaces en voie d'industrialisation. Les règlements en matière de gestion des espaces industriels ne sont pas appliqués, et les lois traditionnelles de protection de l'environnement sont dépassées face à l'invasion des espaces publics par les déchets de toutes sortes et les matières premières.

La labellisation des produits artisanaux

L'intensité de la concurrence entre villages spécialisés dans le même secteur s'est aggravée avec la croissance du nombre de villages de métier et l'augmentation du volume de leur production. Pour baisser leurs coûts, de nombreux artisans utilisent des matières premières de faible qualité ou compressent les salaires, ceci au détriment de la qualité finale des produits. Le cas de **Vạn Phúc** (Itinéraire 4) est symptomatique de cette tendance. Alors que les artisans de ce cluster de la soie, si réputé à l'époque féodale, avait atteint des niveaux de technicité très élevés – une part des articles servait au paiement du tribut à la Chine ou à l'aristocratie hanoienne, ce qui obligeait les artisans à suivre des normes de qualité – de nos jours les fils de soie synthétique envahissent les ateliers. Aucun label ne peut protéger les quelques rares maîtres artisans qui fabriquent des tissus en soie pure. Le nivellement par le bas risque de porter fortement atteinte au nom de ce village. Le même problème se pose à **Hạ Thái** (Itinéraire 5), spécialisé dans la laque. Les résines synthétiques ont remplacé le *sơn ta,* originaire de Phú Thọ.

Par ailleurs, les droits de propriété intellectuels ne sont pas respectés. Certains villages dynamiques ont su développer une activité à l'origine initiée par leur voisin qui, n'ayant pas pu s'adapter au nouveau contexte de production et de commercialisation, s'est vu « rafler » ses parts de marché. À **Đồng Kỵ,** certains de ses artisans, fiers de leur audace et de leur esprit d'entreprise, affirment même qu'ils « ont volé le métier » des menuisiers, des sculpteurs et des incrusteurs de nacre des communes voisines. Dans le domaine de la céramique, le célèbre village de **Bát Tràng**, très bien intégré dans les réseaux de commercialisation, est à la recherche de nouveaux types de poterie à vendre. Un certain nombre d'artisans-commerçants de ce village vendent des poteries artistiques de type « **Phù Lãng** », village qui rencontre de gros problèmes pour commercialiser sa production. Ils achètent la glaise à **Phù Lãng**, embauchent des artisans de ce

même village et leur font produire des céramiques selon le même modèle. Ils disent que ce sont des objets « made in **Bát Tràng** » qu'ils arrivent à vendre trois à quatre fois plus chers que dans le village d'origine.

Pour motiver les artisans les plus audacieux et créateurs à innover, il importerait de protéger leur savoir-faire et la qualité de leurs produits. L'idée de labelliser certains produits artisanaux commence à faire son chemin et intéresse les départements du commerce des Comités populaires de provinces. Cependant, ce projet rencontre de nombreux obstacles inhérents à la faible qualification de la plupart des artisans, pour la plupart ayant une petite envergure de production, au choix de préférer la quantité à la qualité, plus rentable à court terme.

Pour enregistrer un label, il faut suivre un cahier des charges, à savoir des critères de qualité et des processus techniques à respecter. Il faut que les artisans qui maîtrisent les techniques puissent contrôler dans le cadre d'associations de producteurs le travail de leurs collègues. Cependant, il n'existe pas encore de telles associations. Les quelques associations de producteurs de laque, de papier ou de meubles regroupent des artisans souvent en concurrence. Les origines très variables des matières premières et la fragmentation du processus de production en une multitude d'ateliers, rendent de même difficile toute évaluation de la qualité du produit fini et le suivi du cahier des charges associé à l'application d'un label. Selon certains artisans talentueux, il faut d'abord améliorer la qualité du travail et ensuite imposer des labels. C'est un projet à long terme, car il faut en faire prendre conscience aux artisans.

PATRIMOINE CULTUREL ET ARCHITECTURAL À VALORISER PAR LE TOURISME

Il existe un très riche patrimoine culturel et architectural niché dans les villages du haut delta, berceau de la société vietnamienne multimillénaire. Ce patrimoine a réussi, malgré les vicissitudes politiques et économiques, à être préservé et constitue la base culturelle matérielle et immatérielle de la société villageoise nord-vietnamienne.

Dans cette plaine densément peuplée, l'espace manque et les villages sont resserrés sur des tertres ou les bourrelets des fleuves, à l'abri des inondations, et étaient protégés autrefois par une haie de bambou. Cette défense naturelle, autant que frontière inviolable, était le symbole de l'autonomie villageoise (Nguyễn Văn Ký, 1995). Les villages sont d'une certaine façon très urbanisés, mais leur organisation spatiale répond aussi à des préoccupations religieuses et à la géomancie. Les maisons traditionnelles, bâties autour de leurs cours plantées, sont protégées des regards extérieurs par des murs en briques, et s'échelonnent le long d'un labyrinthe de venelles étroites, bétonnées ou pavées de briques. De très belles maisons anciennes, symboles de la richesse d'antan des lignages de grands propriétaires ou d'artisans talentueux, se maintiennent malgré la fièvre immobilière qui anime les « nouveaux » riches dans les villages les plus actifs.

Ce patrimoine architectural (pagodes ou *chùa*, maisons communales ou *đình*, temples, maisons traditionnelles, venelles et mausolées) a été préservé en grande partie, bien que pendant la période collectiviste de nombreux édifices religieux aient été détournés de leur fonction première pour devenir des bâtiments administratifs, ou aient été simplement et purement détruits. Des programmes de réhabilitation des *đình* les plus majestueux ont été mis en place par le ministère de la Culture, des associations villageoises entretiennent les pagodes, une reprise de ferveur ayant eu lieu avec l'arrêt de l'interdiction des pratiques religieuses depuis les années 1990. On revalorise l'identité villageoise, les festivals des ancêtres de métier ou des génies tutélaires sont organisés, ravivent l'histoire du village et cherchent à revivifier les solidarités. Ce riche patrimoine culturel reste très vivant et cherche à être préservé et mieux connu. Des demandes ont été faites à l'Unesco dans ce sens.

PATRIMOINE CULTUREL ET RELIGIEUX: UN DES LIEUX DE L'ANCRAGE CULTUREL DE L'ARTISANAT

Un patrimoine immatériel très varié et revivifié depuis le Đổi Mới

Le patrimoine culturel immatériel comprend les formes de représentations orales (*quan họ*, les duos chantés amoureux de la province de Bắc Ninh, voir Itinéraire 1), les formes de représentations artistiques (*chèo*, le théâtre populaire et les marionnettes sur l'eau), les mœurs et les coutumes, les activités rituelles et festives (les festivals, les jeux)... Ces arts trouvent leur principal lieu d'expression lors des festivals de printemps et la célébration des ancêtres de métier.

Les festivals et le culte des saints patrons de métier

Les festivals se tiennent en général après le Nouvel An lunaire, comme le rappelle une chanson populaire :

Le premier mois est celui où l'on s'amuse
Le second celui du jeu
Le troisième celui des festivals!

Depuis les années 1990, les rituels pré-révolutionnaires concernant les saints patrons et des génies tutélaires institués par les élites locales, qui avaient été interdits dans les années 1940, revivent. L'ingérence de l'État dans la vie culturelle villageoise et le maintien ou l'interdiction de tels événements n'est pas nouvelle.

> « Sous le règne de Lê Thánh Tông (1460-1497), on imposa la disparition des divinités villageoises au profit de grandes figures héroïques tirées du panthéon national. Cela marqua le début d'une constante intervention des autorités mandarinales dans la vie politique, économique et culturelle des villages » (Papin P. et Tessier O., 2002).

Les festivals villageois sont organisés en principe pour rendre un culte au génie tutélaire ou autre esprit protecteur de la communauté villageoise. Le génie tutélaire peut être un personnage historique ou mythique qui a soit apporté une importante contribution à la construction du village, soit aidé le pays à bouter l'envahisseur, soit enseigné un métier aux villageois. Un homme ordinaire, et même un mendiant ou un voleur, peut devenir un génie, à condition de mourir à l'heure sacrée. Il en est de même pour les enfants naturels et les couples incestueux. Les autorités ne voient pas toujours d'un bon œil ces cultes, surtout si les génies ne sont pas honorables. Mais les villageois respectent leurs génies, sans se soucier de leur moralité. La prospérité ou la misère, les bonnes ou mauvaises récoltes, la santé, la protection contre les épidémies dépendent de la protection du *thần thành hoàng* (littéralement, le génie des remparts).

> « Dans une localité dont on tait le nom, le génie du village est réputé pour sa salacité. Quand une femme passe devant son autel, elle doit s'incliner en soulevant sa jupe pour le contenter » (Nguyễn Văn Ký, 1995).

Lorsque l'État parvient à faire appliquer ses décisions par le village, qui finit par adopter un héros du panthéon natitonal comme génie, on glisse dans son armée de serviteurs le génie « non moral » tant choyé. Ceci constitue un des aspects du secret qui protège le culte du génie tutélaire. Cette diversité de génies montre la singularité des villages du delta. « Il y a en principe autant de génies que de villages » (Nguyễn Văn Ký, 1995). Nguyễn Văn Huyên dénombre environ 770 génies dans la province de Bắc Ninh dans les années 1940.

> « Le culte rendu aux *thần thành hoàng* est devenu un élément structurant des villages.... Ce culte est chargé de résoudre les tensions et contradictions qui sont apparues, à partir du XV^e^ siècle, entre d'une part les besoins inhérents à la construction d'un État confucéen et centralisé pour exercer son autorité jusqu'au moindre village et, d'autre part, les aspirations des communautés villageoises à l'autonomie. Cette contradiction était à la fois politique, culturelle et religieuse. C'est une concession entre la coutume du village et le règlement de l'État, entre les cultes locaux et le confucianisme officiel, entre l'autonomie des communautés rurales et l'impératif d'unité nationale soutenue par une cour impériale désireuse de promouvoir l'avènement d'un État centralisé au Vietnam » (Đặng Thế Đại, 2002).

Les festivals sont l'occasion de raviver la mémoire villageoise, de revivifier les solidarités entre artisans et entre les lignages et de regrouper la diaspora des artisans parfois dispersés dans tout le pays (**Đại Bái,** Itinéraire 3). Cette interaction de la vie rituelle avec le monde des actions humaines fournit un contexte pour l'application des sanctions inscrites dans les statuts du village, ainsi qu'une scène sur laquelle peut s'exprimer la concurrence hiérarchique au sein du village. Elle sert également à faire appliquer les secrets de fabrication du métier artisanal du village, leur monopole *de* facto sur certains produits et techniques (DiGregorio, 2001).

Sur une centaine de festivals recensés dans le delta (voir calendrier des principaux festivals en annexe), la moitié se tient en février lunaire, quinze en janvier, après le Nouvel An, le Tết, treize entre les mois de mars et d'avril. Pendant les mois de mai et de juin lunaire, rares sont les festivités. En novembre, quelques festivals sont organisés.

D'après ces informations, seule une vingtaine de festivals rendent un culte à des ancêtres fondateurs de métier. De nombreux villages ont perdu le lien avec l'histoire (notamment pour les métiers destinés à la vie quotidienne, comme la vannerie). Un tiers de ces festivités est dédié à des génies tutélaires, génies de la montagne ou des eaux, personnages mythiques, comme Lạc Long Quân, le « père » des Vietnamiens, un autre tiers à des princes ou princesses, ou des généraux ayant combattu victorieusement « l'ennemi » chinois, tel Trần Hưng Đạo (1228-1300). Les pagodes les plus célèbres organisent des festivals annuellement.

La province de Hà Nội concentre une part très élevée de ces festivités (40 %), ce qui montre que malgré l'urbanisation, les cultes traditionnels se maintiennent, puis Hà Tây (19 %), Bắc Ninh (14 %), le restant se répartit dans les autres provinces du delta. Les festivals villageois sont souvent un mélange harmonisé de vestiges d'animisme autochtone avec des éléments de confucianisme, de bouddhisme et de taoisme. Comme les autres pays de l'Asie sinisée (Japon, Corée...), les Vietnamiens croient que des divinités, des génies et de mauvais esprits résident dans les rivières, les montagnes, les roches, les arbres, le vent et la pluie. Les croyances animistes sont au cœur de la religion vietnamienne ; le bouddhisme, le confucianisme et le taoisme ne font souvent qu'y apporter un vernis.

Les fêtes et les cérémonies soulignent les débuts des cycles de production : ouverture de la saison de chasse, ou de culture, fin de la récolte... C'est le temps du retour à l'ordre primitif de l'univers qui présidait à l'origine de la vie ; fêtes et cérémonies aident à revivre cette aube de l'humanité. Elles simulent non seulement la création mais permettent aussi à l'homme de se libérer des contraintes de la société. Elles brisent les usages, les tabous, engendrent un chaos nécessaire pour saborder toutes les barrières, créant une harmonie humaine au sein de la communauté (Hữu Ngọc, 1999).

Le temps des fêtes transcende le quotidien, l'ordinaire et permet aux hommes de vivre dans un temps irréel. Cependant, ils présentent sur la place publique les activités de production (et de reproduction !) et les comportements de la vie quotidienne. Ce sont des scènes de beuveries et de ripailles, de flirts de la vie ordinaire qui sont stylisées au point de devenir symboliques (Hữu Ngọc, 1999).

Les festivals se déroulent parfois pendant plusieurs jours et comprennent deux types d'activités : une cérémonie avec des rituels inspirés du confucianisme (culte des ancêtres, culte d'objets tels que les trois animaux sacrificiels, offrande de fruits et de fleurs et consumation d'encens et de papiers votifs), des processions en palanquins des génies ou ancêtres vénérés qui se déroulent dans les lieux sacrés (*đình*, pagodes et temples). L'autre partie du festival est ludique : divertissements populaires tels que la balançoire, les échecs vivants, les combats de coqs, les concours de cuisson de riz et les représentations d'opéra populaire. Des rituels autour de l'eau ont lieu dans les villages situés au bord des fleuves et des lacs : on lave la statue des saints, on invoque les dieux pour faire venir les pluies... et des spectacles de marionnettes sur l'eau sont donnés.

Opéra populaire ou *chèo*

Ce genre théâtral est né des chants et des danses populaires profanes ou religieux du delta du fleuve Rouge. Au XI^e^ siècle, il était composé de représentations populaires et de mime. Puis, il représentait des petites scènes pour raconter des récits religieux. Le genre atteint sa maturité aux XV^e^ et XVI^e^ siècle. Il se développe aux siècles suivants en même temps que les romans populaires en *nôm* (langue vietnamienne écrite en lettres chinoises) ; les pièces typiques se conservent jusqu'à maintenant. Contrairement au *tuồng*, un art théâtral classique destiné à l'aristocratie, le *chèo* décrit la vie rurale. Il donne la parole aux paysans. Le thème le plus exploité est le sort déplorable de la femme qui se soumet au régime féodal; parfois elle se révolte contre lui. Le rire satirique des bouffons s'y mêle pour fustiger l'ordre féodal.

Les troupes donnent des représentations aux fêtes populaires, dans la cour de la maison communale. La natte qui sert de scène peut être à la fois terre, ciel, fleuve ou montagne. Aux deux côtés sont assis les acteurs et les musiciens qui chantent en chœur. Le public reste debout et entoure la scène. L'instrument de musique consacré est le tambour. Les spectateurs et les acteurs s'interpellent. L'improvisation joue un grand rôle car le *chèo* combine à la fois les discours, les chants, les danses et la musique pour raconter une histoire.

Certaines pièces typiques du répertoire théâtral font « cour » comble, telle la fameuse pièce de Lưu Bình et Dương Lễ qui raconte l'amitié entre deux camarades de classe qui passaient les concours pour le mandarinat et prône la fidélité. Autrefois, les artistes étaient de simples paysans désargentés qui devaient pourvoir à leurs costumes, instruments de musique et frais de représentation.

Au début du XX^e^ siècle, le *chèo* fait son entrée en ville. Il se joue sur une scène avec des décors. Il se métisse pour répondre au goût des citadins. Le *chèo* modernisé fait des emprunts à l'opéra classique, adopte les chants occidentalisés et traite des sujets à la mode. Vient ensuite la tendance du *chèo* rénové de Nguyễn Đình Nghi (1925-1945) : elle est moins hétérogène mais s'inspire du théâtre rénové réaliste. Depuis la révolution de 1945, le *chèo* moderne se développe surtout dans les années 1960 (20 troupes professionnelles traitent de sujets traditionnels, historiques, populaires et modernes).

L'opéra populaire et les marionnettes sur l'eau sont un pur produit de la civilisation du delta du fleuve Rouge. Nam Định est une des provinces traditionnelles de cet art. Mais le *chèo* est un art plus raffiné. Les pièces de théâtre sont drôles, lyriques et se terminent toujours bien.

(Hữu Ngọc, 1997 et 2002)

L'art des marionnettes sur l'eau

Cet art ou *rối nước* est originaire du delta du fleuve Rouge, de la province de Nam Định, plus précisément, et fait partie des rituels pour invoquer les pluies. Il était associé aux cultes de la fertilité, avant de devenir une distraction villageoise lors des festivals. Les pavillons sur l'eau, les *thủy đình*, tels ceux de la pagode Thầy (la pagode du maître, Itinéraire 9), du temple Gióng (Phù Đổng, Gia Lâm, Hà Nội) ou celui de Chàng Sơn (Hà Tây) sont construits en dur. Mais la plupart du temps, lors des tournées, on monte provisoirement des chambres de montreurs faites de matériaux légers (bambou, bois) et facilement transportables sur les nombreuses mares dispersées dans les villages. La chambre de montreurs de la pagode Thầy est la plus ancienne conservée intacte jusqu'à nos jours.

À l'ouverture du spectacle, le petit *Tễu* (bouffon) présente le programme avec ce prélude : « Le Tễu que je suis est d'origine céleste ; je suis exilé sur la terre pour avoir volé une pêche aux Immortels ; comme les affaires de ce monde sont compliquées et écœurantes, je patauge de mon mieux pour manier mes marionnettes ». Puis, avant que la fabrication des pétards ne soit interdite, la représentation débutait par un feu d'artifice et des pétards. On les remplace aujourd'hui par des roulements de tambours.

À l'instar du *chèo*, les pièces donnent une large place à l'imagination, à l'humour, au rire et à la satire. Le bouffon est un personnage central. Les fées dansent au son de la flûte, les dragons crachent des flammes, des phoenix glissent amoureusement sur l'eau. Elles traitent de la vie villageoise : des combats de buffles, de la pêche, de l'artisanat. Elles s'inspirent du même répertoire que le *chèo*, de l'histoire vietnamienne ou des romans classiques chinois.

En général, la plupart des troupes de théâtre (on en compte 15 dans le delta du fleuve Rouge) ont une histoire de fondation plus ou moins similaire. Elles ont un ancêtre du métier, le plus ancien étant Từ Đạo Hạnh, un moine bouddhiste qui vivait au XI^e^ siècle. Il est associé à la fondation de la pagode Thầy (Itinéraire 9).

Avant 1945, les troupes de marionnettes donnaient des performances dans leur village et ceux des environs lors des festivals. Elles étaient regroupées en association et les marionnettistes étaient soumis à des règles très strictes, notamment pour garder le secret de leur art. Certaines troupes, telle celle de Chàng Sơn (Hà Tây), manipulent les marionnettes avec des cordes, les autres utilisent plutôt des baguettes de bambou. Les troupes n'ont pas de relations entre elles. En général, les membres de la troupe font partie de la même famille élargie. Une troupe est composée pour plus de la moitié de marionnettistes, l'autre partie de musiciens, de chanteurs, d'un présentateur et d'un chef. En plus des représentations, certains membres de la troupe fabriquent les marionnettes. Pendant les deux guerres les représentations se sont arrêtées. Puis avec l'ouverture économique, elles ont repris et ont élargi leur scène à la ville : Hà Nội est devenue un lieu privilégié pour assister à des spectacles. Deux théâtres ont été construits à cet effet, véritables tremplins pour accéder à la scène internationale. Quatre troupes officient dans des villages de Hà Tây, une à Bắc Ninh et une à Hà Nội.

(Museum of Ethnology, 2005)

(Nguyễn Huy Hồng, 2006)

Les jeux : une grande variété d'événements à caractère symbolique avant d'être ludiques

Autrefois les activités ludiques (Đào Hùng, 1991) visaient à augmenter l'efficacité du travail, à créer plus de confiance. Il fallait de temps en temps arrêter de travailler, les niveaux de production étaient très bas et l'impact des calamités naturelles fort. Le repos forcé s'imposait parfois.

En général des groupes sociaux bien définis participent aux jeux populaires dans les villages : les joueurs doivent remplir les conditions exigées par les coutumes, lesquelles reflètent la structure de la hiérarchie sociale. Certains jeux n'admettent que des garçons et des filles célibataires (la danse mimant l'acte sexuel), d'autres n'admettent que des quinquagénaires (jeu du *môc tât*) ou préconisent un âge déterminé. Le jeu parfois est un vestige des formes de mariage collectif aujourd'hui disparu : ainsi les régates de Đào Xá (province de Vĩnh Phúc). Deux barques décorées de têtes de dragon et d'oiseau, symbolisant le *yang* et le *yin*, rappellent le mariage de deux groupes appartenant à deux clans. La trace la plus visible de cette division de la société se voit dans le *giáp* caractéristique de la communauté villageoise *Việt*. Le *giáp*, subdivision du hameau, rassemble les membres masculins du village, selon l'aire d'habitation. Il n'en existe plus, mais son rôle subsiste, en particulier dans l'organisation des fêtes. Le jeu resserre l'union entre les groupes sociaux existants (âge, sexe). Les groupes d'âge, les destinées différentes des individus, les différences entre groupes sociaux ou entre ethnies influent sur le contenu et les fonctions du jeu sur le plan culturel.

Le jeu reflète aussi des croyances anciennes encore vivaces. L'idée première des fêtes printanières, c'est le vœu d'une année clémente pour les moissons, vœu lié aux croyances de la fécondité. Il s'extériorise le mieux dans la renaissance universelle et trouve son expression dans le culte de l'organe génital ou des relations sexuelles. Tout cela relève du culte du *linga* et du *yoni* dont les vestiges peuvent être trouvés dans le culte de la « pierre-mère » ou de la coutume consistant à frotter la tête du Bouddha en faisant le vœu de tomber enceinte.

Dans le Vietnam ancien, les emblèmes sexuels ont été retirés de la religion officielle, car en contradiction avec le Confucianisme. On en trouve des traces dans les fêtes villageoises. La coutume de l'extinction des lumières pour que les hommes et les femmes puissent se taquiner librement et même se livrer à des actes sexuels était pratiquée lors de certaines fêtes – festival de Nga Hoàng (commune de Yên Giả, district de Quế Võ, Bắc Ninh), du **6e au 15e jours du premier du calendrier lunaire**, (voir calendrier en annexe). Né d'après les croyances relatives à la fécondation, le culte des phénomènes naturels (lune, soleil, vent, pluie, tonnerre, foudre, terre...) a inspiré de nombreux jeux. On mimait les trajectoires des astres ou les phénomènes naturels (Hữu Ngọc, 1999).

Les régates constituent un rite lié à la Fête des Eaux commune à tous les peuples planteurs de riz et de pêcheurs du Sud-Est asiatique. Selon les archives chinoises, ces manifestations apparurent tout d'abord dans le sud du Yang Tsé. Les régates sont liées au culte du Génie des eaux célébré au début de la saison des pluies ou de celle des crues (de la 3e à la 5e lune) – qui correspond à la saison des orages – et de celle du retrait des crues (fin de la 8e et début de la 9e lune). La fête évoque l'orage avec ses pluies bienfaitrices pour le riz. D'autres régates marquent la fin de l'automne.

La même remarque s'applique au jeu du cerf-volant. *Diều* (cerf-volant) désigne le vautour. Dans la mythologie du Sud-Est asiatique, l'oiseau de proie est le symbole contraire du poisson et du serpent aquatique lesquels représentent la pluie et les crues. Les fêtes de cerf-volant sont organisées vers la fin de l'automne (au 9e mois) quand se termine la période des hautes eaux. L'oiseau symbolise aussi le soleil qui par ses rayons dissipe l'obscurité de la saison des crues : ce jeu est lié à l'ancien culte du soleil chez les *Việt*.

Certains jeux comme la balançoire et le « tir à la corde entre deux équipes » semblent être de pures distractions populaires. Mais dans le cadre des fêtes rituelles, ils rappellent le mouvement cyclique des saisons qui donne l'harmonie à l'univers. La balançoire trace une trajectoire déterminée, sur elle se tient un couple portant des ceintures flottantes de soie rose, le mouvement évoque le cycle des astres.

Concours de cuisson de riz

Pendant le Tết, dans certains villages du nord et du centre du Vietnam se tiennent des concours de cuisson de riz. Les villageois du village de **Chuông** (Itinéraire 7) organisent ce genre de concours séparément pour les garçons et les filles. Les filles doivent faire cuire du riz par terre, tout en portant sur la hanche un bébé d'une autre famille âgé de six à sept mois. Elle doit consoler l'enfant lorsqu'il pleure. En même temps, elle est censée empêcher un crapaud de sortir d'un cercle de craie tracé autour d'elle. Ce concours est d'autant plus difficile que les spectateurs, et surtout les enfants, ne manquent pas une occasion de taquiner le bébé.

Le concours des garçons n'est pas moins rigoureux. Chaque garçon doit se tenir prêt avec tout le nécessaire (riz, eau, allumettes et bois de cuisson) sur une embarcation légère amarré à la rive d'un étang. Lorsque le signal est donné, il pagaie avec ses mains jusqu'à la rive opposée, où une rangée de marmites est placée sur des trépieds. Il doit faire cuire le riz tout en demeurant dans son bateau non amarré. La moindre perte d'équilibre le jette à l'eau.

Jeu du tir à la corde entre deux équipes

Les joueurs se divisent en deux équipes et se font face le long d'une corde en bambou. Un tissu rouge marque le milieu de la corde, qui est placée au-dessus d'une ligne tracée dans le sol avec de la chaux. Après un signal de l'arbitre, les joueurs tirent la corde le plus fort possible pour amener le tissu rouge de leur côté. Une équipe finit par perdre ses forces et lâcher la corde. Le public applaudit l'équipe gagnante. Dans le village de Tích Sơn (province de Vĩnh Phúc), le jeu de tir à la corde pour hommes a lieu le troisième jour du premier mois lunaire. Les organisateurs disposent la corde selon un axe est-ouest qui évoque la trajectoire du soleil. Les hommes âgés se placent à l'Est et les plus jeunes à l'Ouest. Après trois parties, l'équipe gagnante est celle qui parvient à contraindre ses opposants à faire trois pas en avant. Selon les croyances traditionnelles, si l'équipe de l'Est (celle des hommes âgés) gagne, les villageois jouiront d'abondantes récoltes toute l'année.

Dans le village de Hữu Chấp (Bắc Ninh), le tir à la corde a lieu le quatrième jour du Tết. Les joueurs forment deux équipes de garçons et filles célibataires. Les garçons représentent la force *dương* (yang) et la saison sèche et les filles *âm* (yin) et la saison des pluies. Bien que les garçons soient souvent plus forts que les filles, les filles « gagnent » souvent le jeu de tir à la corde, afin que la saison des pluies l'emporte sur la saison sèche et que les récoltes de l'année soient bonnes.

(Vietnam Cultural Window, 2003)

UN RICHE PATRIMOINE ARCHITECTURAL NICHÉ DANS LES VILLAGES DU DELTA

La civilisation traditionnelle nord-vietnamienne est fondamentalement villageoise. La fonction intellectuelle ne se confond pas avec la ville, mais se trouve aussi à la campagne autour des lettrés vivant dans leur village. Les édifices religieux tels les pagodes et les temples sont dispersés dans la campagne. Contrairement aux pays occidentaux, la majorité de l'héritage culturel et architectural du delta (80 %) se trouve éparpillée dans les campagnes.

À l'époque féodale, le village jouait un rôle politique important et cette fonction a donné lieu à la construction d'édifices de grande valeur architecturale, telles les maisons communales ou *đình*. Lorsque que la dynastie des Lý transféra la capitale du Vietnam de Hoa Lư à Thăng Long, l'âge d'or de la construction des pagodes commença, et ce, principalement dans le Kinh Bắc (province correspondant aux actuelles provinces de Bắc Ninh et de Bắc Giang, au nord).

> « Les bâtiments encore visibles dans les villages aujourd'hui (maisons communales, pagodes, temples, maisons de culte lignagier, sanctuaires au « prince propagateur des belles lettres »....) sont tous directement issus de la grande tradition confucéenne, centralisatrice et mandarinale, et reflètent assez peu ce que peut être la culture populaire à proprement parler ». (Papin P. et Tessier O., 2002)

Les portails des villages, en général en brique et souvent très décorés, rappellent l'antique pouvoir villageois et la cohésion de ces lignages bien à l'abri derrière la haie de bambou qui ceinturait le territoire villageois et le protégeait contre les incursions extérieures. Ils font partie du paysage des campagnes du delta du fleuve Rouge, au même titre que les arbres séculaires, les plans d'eau et les ponts qui franchissent les multiples cours d'eau environnant les villages. Sur certains ponts, des petits temples sont dédiés aux génies fonciers.

À la différence des dynasties antérieures (Đinh et Lê), les Lý (1010-1225) ont manifesté un certain effort pour désiniser leur culture. Il en résulte une florescence artistique dont on ne peut pas encore mesurer l'importance et dont les vestiges les plus typiques sont liés au culte des quatre déesses-mères bouddhiques.

Ces édifices religieux, politiques et culturels sont de plusieurs types :

• **Les pagodes** *(chùa),* destinées au culte de Bouddha et en même temps lieu de séjour des bonzes. Au XI^e^ siècle, les pagodes étaient de très grande taille et essentiellement construites par l'État dont le Bouddhisme était la religion. Elles sont classées en trois catégories :

- les pagodes d'État (*Đại danh lam*) servaient également de lieu de séjour au roi pendant ses tournées. Elles étaient construites à l'écart des villages, souvent sur une colline ;

- les pagodes régionales, site moyen (*Trung danh lam*) ;

- les petits sites, en général pagodes de villages (*Tiểu danh lam*). Les stuppa sont les tombeaux des bonzes.

Par la suite – après que la commune eut atteint un stade de développement plus élaboré – les pagodes de village sont devenues le lieu dans lequel le village conservait les registres de ses réglementations. Parmi ceux-ci figuraient les registres des cotisations prélevées pour les activités collectives de la commune. Ces registres étaient conservés pour permettre de lever des impôts. Dans la maison communale ou la pagode, on vouait un culte aux personnes à qui était conféré le titre de *hậu* (éligibilité pour pratiquer les sacrifices à Bouddha), avec l'accord de la commune (Phạm Thị Thùy Vinh, 2003). L'architecture de ces pagodes est en général raffinée, elles sont souvent entourées de jardins.

• **Les maisons communales** (*đình)* **:** le *đình* symbolise le pouvoir villageois. Il est d'une part le lieu où l'on rend hommage à la divinité tutélaire du village et le lieu de réunion pour discuter les affaires courantes (taxes, corvées, répartition des terres ou organisation des festivals). Leur architecture est en général majestueuse. Leur intérieur est richement décoré de sculptures et de gravures, les lourdes charpentes en bois sont ornées de bas-reliefs. Au XVII[e] siècle, la construction de toute une série de maisons communales au style architectural très élaboré montre que la structure villageoise devint à l'époque unifiée et clairement réglementée. La maison communale est le lieu où le *tuồng* (opéra théâtral traditionnel), le *chèo* (opéra populaire), la musique, la sculpture, la peinture, la décoration, l'artisanat, les marionnettes sur l'eau, la danse, le chant, les arts martiaux – autrement dit, toute la vie culturelle du village – se sont développés. La plupart des *đình* ont été construits selon les règles de la géomancie : ils font face à des plans d'eau ou sont édifiés le long des digues, ouverts sur les fleuves. On compte un très grand nombre de *đình* le long de la rivière Đáy (province de Hà Tây). Nous en présenterons plusieurs dans les villages de métier mentionnés dans cet ouvrage.

• **Temple** (*miếu)* : c'est le lieu de culte des divinités qui apportent secours et protection aux habitants du village. Ils sont d'une taille et d'une architecture bien plus modeste que les maisons communales et les pagodes. La plupart d'entre eux comportent une seule pièce, sauf si on y voue un culte à un roi ou à des dignitaires de haut rang.

Puis toute une hiérarchie d'édifices, aux fonctions diverses, sont dispersés dans les villages et sont représentatifs de la richesse des villages à un moment de leur histoire. Dans les villages de commerçants, de mandarins, d'intellectuels ou d'artisans on en recense un grand nombre.

• **Sanctuaire** (*từ)* : temple destiné au culte public de tout le village, construit avec un toit couvrant et une plate-forme pour les offrandes. On y vénère soit un bienfaiteur du village, soit un personnage légendaire censé avoir aidé les villageois.

• **Monument commémoratif** (*từ chỉ)* : lieu de culte public des bienfaiteurs du village. Le culte a lieu devant les villageois et les descendants de la lignée du clan du bienfaiteur. Ce monument consistait en une parcelle de terrain encerclée d'un mur mais sans salle d'offrandes.

• **Maison des ancêtres** (*từ đường)* ou (*nhà thờ họ)* : lieu de culte des ancêtres vénérés par les membres du lignage. Les lignages importants, en particulier ceux des fonctionnaires et diplômés, faisaient construire ces édifices. Le culte des ancêtres et des lignages n'a cessé de se développer. Les villages qui comptaient de nombreux dignitaires apportant une contribution financière aux affaires publiques locales leur faisaient construire des monuments commémoratifs, des mémoriaux vivants et des mausolées. Ils sont très nombreux dans les villages de métier les plus riches.

• **Mémorial de la littérature** (*văn chỉ)* : lieu de culte des diplômés du village, fondé par l'association littéraire du village.

• **Mausolée de fonctionnaire** : *lăng mộ*.

• **Poste de surveillance** (*điếm)* : ceux-ci sont apparus au moment où l'organisation du village est devenue assez élaborée. Chaque venelle (*giáp)* avait son propre poste de surveillance, qui servait d'abri et de lieu de repos aux autochtones pendant la journée, de bivouac pour les veilleurs de nuit et de poste de contrôle des étrangers qui avaient l'intention d'entrer dans la venelle (*giáp)*.

Des stèles sont souvent situées dans des lieux servant aux activités de la vie quotidienne, tels que les ponts et les marchés, mais on en trouve aussi dans les pagodes célèbres (Phù Ninh, Itinéraire 2). Ils servent à informer les passants des origines de chacun de ces lieux et à faire l'éloge des bienfaiteurs qui ont apporté une contribution au village chaque fois qu'un pont ou qu'un marché a été construit ou réparé (Phạm Thị Thùy Vinh, 2003).

Ces différents éléments du patrimoine architectural et religieux sont mentionnés dans les dix itinéraires qui suivent et, pour les villages les plus prestigieux, localisés sur des cartes pour faciliter leur accès.

UN TOURISME QUI CHERCHE À SE DIVERSIFIER

Une demande croissante pour un tourisme plus culturel

Une nécessaire diversification de l'offre touristique

Malgré une croissance importante et constante du tourisme international (de 250 000 touristes en 1990, ce chiffre passe à 4,2 millions en 2007), le Vietnam connaît à l'heure actuelle des difficultés pour diversifier son offre touristique et fidéliser sa clientèle. Des études ont montré que la plupart des touristes internationaux ne reviennent pas dans ce pays une seconde fois, après avoir effectué la tournée des grands sites. Depuis plusieurs années, les produits offerts aux touristes ne changent pas : toujours les mêmes circuits, les mêmes sites visités, les mêmes guides tandis que le secteur touristique est en plein boom. On assiste à une baisse de la qualité des itinéraires offerts. Pourtant la demande existe, mais l'offre ne répond pas. Toutefois, des tentatives pour développer le tourisme rural dans les villages de métier s'affirment et des projets sont initiés par le ministère de la Culture et du Tourisme, mais ces expériences sont dispersées. Par manque de connaissance des lieux à visiter et de leur localisation, de structures d'accueil locales dans un pays qui est resté fermé longtemps aux étrangers, seuls quelques rares villages de métier comme **Bát Tràng** (céramistes) et **Vạn Phúc** (soie), localisés à moins de 20 km de la capitale, sont fréquentés.

Le ministère de la Culture et du Tourisme chercherait par le biais du tourisme rural à assurer la sauvegarde et la valorisation des métiers artisanaux et du patrimoine architectural et culturel de certains villages. *Via* le programme « Itinéraire des villages de potier dans le delta du fleuve Rouge » **(voir encadré p. 58)**, il commence à s'investir dans les événements de valorisation du patrimoine. Le ministère du Tourisme (qui a récemment fusionné avec celui de la Culture !) commence à prendre conscience de l'importance de la participation des populations villageoises dans la mise en place de programmes de tourisme culturel. Mais si les villages de métier sont considérés comme une nouvelle destination touristique, cela suppose de définir des stratégies de développement et d'y construire des infrastructures (musées locaux, magasins artisanaux, structures d'accueil), de former des guides locaux et de faire participer des artisans à ces projets. Au niveau provincial, une politique de valorisation des villages de métier est à l'ébauche, mais elle se limite pour l'instant à financer des ouvrages de construction routière et des infrastructures simples.

L'intérêt de nombreux artisans à entrer en contact avec des étrangers

Dans le contexte de l'ouverture du pays sur l'extérieur, de nombreux artisans aimeraient promouvoir leur métier et le faire connaître à des étrangers, afin de mieux apprécier leurs goûts, de créer des liens directs avec d'éventuels clients occidentaux ou d'Asie (Japon, surtout, grand acheteur de produits artisanaux vietnamiens) et éviter les nombreux intermédiaires. Ils pensent que la construction de magasins pour exposer leurs articles, l'édification de musées retraçant l'histoire de leur activité et les changements techniques seraient un moyen efficace pour attirer des touristes dans leurs villages. Mais le manque de formation de guides locaux, la faible connaissance du patrimoine de ces villages et des lieux intéressants à visiter limitent l'accès de ces villages aux touristes nationaux et internationaux.

Un intérêt partagé pour les villages de métier

Il existe une véritable demande de certaines communautés étrangères vivant au Vietnam et de Hanoiens pour connaître le patrimoine riche des villages de métier que les nombreuses boutiques artisanales dévoilent dans la capitale. La presse vietnamienne fait écho quotidiennement de cette demande, de nombreux articles sur ces villages montrent l'intérêt économique et culturel de ces villages. Les écoles vietnamiennes ou étrangères, des associations d'expatriés et des petites agences de voyage organisent fréquemment des visites dans certains des villages les plus connus des environs de Hà Nội. Elles aimeraient diversifier ces visites et ne pas dépendre de « guides », insuffisamment formés.

De nombreux événements organisés pour promouvoir le tourisme culturel

La notion de « tourisme de qualité» fut définie par la Convention sur le Tourisme adoptée par les États membres de l'ASEAN lors du sommet de Phnom Penh (4/11/2002). Selon cette Convention, les États membres garantiront un « tourisme de qualité» par le respect des directives suivantes :

- en encourageant tous les niveaux de gouvernement et les autorités locales à mener des programmes assurant le maintien, la conservation et la promotion du patrimoine naturel, culturel et historique des États membres ;
- en encourageant les visiteurs à étudier et à respecter le patrimoine naturel, culturel et historique des États membres et à contribuer à sa préservation ;
- en encourageant, là où cela est opportun, l'adoption de critères de gestion et de programmes d'authentification pour un tourisme durable et pour l'évaluation et le contrôle de l'impact du tourisme sur les communautés locales, la culture et la nature, particulièrement dans les zones sensibles d'un point de vue environnemental et culturel ;
- en promouvant l'emploi de technologies respectueuses de l'environnement afin de préserver et de conserver le patrimoine naturel, l'écosystème et la biodiversité et pour protéger la faune et la flore en danger ;
- en renforçant les mesures pour empêcher les nuisances liées au tourisme et l'exploitation du patrimoine culturel et des ressources naturelles ;
- en prenant des mesures sévères pour empêcher les abus et l'exploitation des personnes liées au tourisme, particulièrement les femmes et les enfants (Nguyễn Kim Dung, in : Musée royal de Mariemont, 2006).

Le musée d'Ethnographie : un espace vivant sur les villages artisanaux[1]

Le **musée d'Ethnographie** du Vietnam, installé à Hà Nội, dans le quartier de Cầu Giấy (le Pont de papier) a été inauguré en 1997, en partenariat avec le musée de l'Homme de Paris. Il se consacre à l'étude des 54 peuples qui composent le Vietnam au travers de la présentation de 25 0000 objets de leur vie quotidienne. Il représente la diversité de ce pays à travers l'exposition de costumes traditionnels, instruments de musique, bijoux et armes, mais surtout d'expositions vivantes consacrées à la vie quotidienne, notamment celle des villages artisanaux traditionnels.

Parmi les priorités du musée : préserver les savoir-faire et participer au développement des villages de métiers artisanaux traditionnels en faisant connaître l'héritage culturel de techniques transmises de génération en génération au sein d'une communauté villageoise spécifique. Il cherche aussi à éduquer les jeunes en organisant des ateliers. En 2003 et 2004, en partenariat avec l'Unesco, des programmes de formation à la poterie ont été mis en place dans l'enceinte du musée pour les scolaires de 10 à 14 ans avec l'aide de quatre artisans de **Phù Lãng**.

Le musée cherche de nouvelles approches pour participer à la sauvegarde de l'artisanat et des sociétés traditionnelles et à donner aux artisans les moyens de s'adapter au monde moderne. Il essaie de mettre en place de nouveaux moyens pour présenter la réalité villageoise et faire prendre conscience aux politiciens et aux futures générations de l'importance de ces savoir-faire. Ainsi, les expositions sont organisées en coopération avec les communautés concernées qui participent à la sélection des objets à exposer et des aspects de la vie quotidienne à présenter. Ils collectent des informations, notamment dans le cadre des projets Photovoice.

• Expositions permanentes sur l'artisanat :

Au rez-de-chaussée du musée, une partie des salles est consacrée à la culture et aux techniques artisanales des *Việt* (ethnie majoritaire du Vietnam vivant dans les deltas).

- La poterie, à travers le cas du village de **Phù Lãng** : présentation de l'histoire du village, de la société villageoise, des techniques originales de production de ce centre artisanal en pleine mutation. Son architecture de fours.

- La vannerie et la fabrication des chapeaux coniques de **Chuông** : mannequins de chapeliers, présentation des techniques grâce à des vidéos, articles de vanneries, histoire du métier.

[1](Nguyễn Văn Huy, 2006)

• La culture vivante mise en relief dans les expositions temporaires : des villageois à Ha Nôi :

- Deux maisons traditionnelles villageoises du delta du fleuve Rouge ont été montées dans le jardin du musée. On y organise depuis plusieurs années des expositions temporaires sur les métiers artisanaux. Pendant plusieurs mois, des artisans d'un village exposent leurs savoir-faire, leurs productions et présentent l'histoire de leur métier et de leur village. Ces musées « vivants » sont d'un très grand intérêt, à la fois pour les visiteurs, et pour les artisans qui espèrent ainsi mieux faire connaître leur métier, dont certains sont en passe de disparaître. De telles expériences devraient être renouvelées au sein même des villages et pourraient attirer de nombreux visiteurs.

- Le village de plantes médicinales de Đại Yên est intégré dans la ville de Hà Nội au sud du lac de l'Ouest. En mai 2004, les artisans ont présenté les différents aspects de leur métier (les techniques, la production des plantes – il existe encore une production locale de plantes dans ce village très urbanisé où la spéculation foncière ne parvient pas encore à supplanter une production agricole très originale et intensive) et de leur vie quotidienne à partir de posters, de photos et de plantes. Il était aussi possible d'acheter des sachets de plantes sèches et de tisanes.

- Les villages de la province de Bắc Ninh spécialisés dans la fabrication du papier et d'objets en papier (estampes, masques et jouets), **Dương Ổ, Đông Hồ** et Tú Khê ont fait l'objet d'une exposition. Des posters présentaient différents aspects de la vie de ces villages, l'histoire des métiers, les techniques de production et leur avenir ainsi que le parcours de plusieurs artisans talentueux, pour la plupart âgés (on peut s'inquiéter sur l'éventualité de la non transmission de ces savoir-faire pour les activité en perte de vitesse !).

- En janvier 2002, une exposition sur le village de pêcheurs de Cua Van de la baie d'Halong, formé de maisons flottantes, racontait la vie originale de ce peuple qui s'est « sédentarisé » sur l'eau. A cette occasion, une démonstration de la fabrication des barques et de nasses en bambou avait été effectuée par des artisans de ce village.

- Le village de la soie de **Vạn Phúc** (Hà Tây) : présentation du village, de son histoire, des techniques traditionnelles et de l'innovation, des différents types de soie.

- En 2008, deux villages de marionnettistes sur l'eau, Hồng Phong (Hải Dương) et Đông Các (Thái Bình) avaient présenté l'histoire de leurs villages, leurs troupes, leur organisation et la transmission des savoir-faire de génération en génération.

• Le projet Photovoice au village de Đại Bái :

Six mois durant (de décembre 2002 à juin 2003), au village de **Đại Bái**, 18 villageois ont appris à se servir d'un appareil photo et se sont lancés dans un projet « photovoice ». Photovoice est une méthode qui permet aux populations locales de documenter et d'exprimer les connaissances et les préoccupations qui leur sont uniques. À **Đại Bái**, les artisans, qui avaient l'habitude de manier le maillet pour battre les métaux, sont passés à l'appareil photo et ont partagé leur expérience avec les chercheurs du musée d'Ethnographie. Leurs photos présentent des artisans, des savoirs traditionnels, des outils et des matériaux. L'artisanat de **Đại Bái** est en pleine transformation et nombre de ces photos et entretiens montrent les difficultés et les défis auxquels sont confrontés les villageois. Ce projet a été réalisé avec le soutien de l'Agence japonaise pour le développement (JICA) en collaboration avec le ministère de l'Agriculture et du Développement rural. Ces artisans ont produit environ 3 000 photographies et participé à de nombreux entretiens. Ces documents sont préservés à l'intention des chercheurs d'aujourd'hui et de tous ceux qui s'intéressent à l'artisanat, ainsi que dans l'intérêt des générations futures.

En collaboration avec les populations locales, le musée d'Ethnographie a organisé trois expositions photographiques s'appuyant sur les photographies prises par les artisans. Les deux premières expositions ont été organisées dans les localités même où vivent ses « sujets » de recherche, ce qui en a redoublé l'impact.

Un itinéraire culturel des villages de potiers traditionnels

Cet itinéraire s'organise autour de la visite de six villages de potiers du delta du fleuve Rouge qui possèdent à la fois un patrimoine artisanal ancien, mais aussi un patrimoine architectural et paysager tourné vers la poterie (fours, habitat spécifique, architecture villageoise typique...) :

Bát Tràng (province de Hà Nội) ;
Phù Lãng (province de Bắc Ninh) ;
Thổ Hà (province de Bắc Giang) ;
Chu Đậu et Cậy (province de Hải Dương) ;
Đông Triều (province de Quảng Ninh).

Il s'appuie aussi sur la visite de plusieurs musées où sont exposées des collections prestigieuses de céramiques vietnamiennes : musée de l'Histoire du Vietnam et musée des Beaux-Arts du Vietnam, tous deux localisés à Hà Nội, salle d'exposition des vestiges archéologiques des fours céramiques du village de Đương Xá (province de Bắc Ninh), musée de Hải Dương qui présente les collections de céramiques de Chu Đậu.

Il est organisé par le service du Patrimoine culturel de la Communauté française de Belgique, le Musée royal de Mariemont, le service du Patrimoine culturel du ministère de la Culture, des Sports et du Tourisme du Vietnam. Il a pour but de stimuler le tourisme culturel :

• vulgarisation du tourisme patrimonial de culture villageoise (marketing, mise en place d'un centre d'information sur le patrimoine de culture villageoise et l'itinéraire culturel, organisation de voyages de tourisme culturel de qualité) ;

• appui de l'État par le biais d'investissements dans la construction de musées, de magasins pour les produits artisanaux locaux, l'organisation de cours de formation aux métiers de guides...);

• intégration des populations locales dans l'organisation de ces programmes de tourisme culturel pour un meilleur contrôle de la valorisation de leur patrimoine et éviter les dérives sociales négatives du tourisme de masse.

Cet itinéraire des potiers dans le delta du fleuve Rouge s'inspire du programme « Itinéraire culturel » en Europe. L'idée de ce dernier est de montrer de façon visible et reconnue, à travers le voyage dans l'espace et dans le temps, un patrimoine culturel fondateur. L'Itinéraire Mozart, les Routes des Vikings, les itinéraires européens du Patrimoine juif, l'Architecture sans frontières... constituent aujourd'hui, parmi d'autres encore, autant d'itinéraires culturels qui traversent l'Europe. L'ensemble de ce programme est aujourd'hui coordonné par l'Institut européen des itinéraires culturels dont le siège est à Luxembourg.

En initiant *L'Itinéraire culturel des villages de potiers traditionnels du nord-est du delta du fleuve Rouge*, l'équipe espère que l'itinéraire culturel des villages artisanaux traditionnels servira d'exemple à l'élaboration d'autres itinéraires culturels au Vietnam (Nguyễn Kim Dung, in : Musée royal de Mariemont, 2006).

Une enquête a été menée conjointement par les membres du projet pour évaluer la capacité des six sites choisis. Un des premiers critères retenu est l'accessibilité. Viennent ensuite les aspects paysagers le long du trajet et sur le site, de même que leur maintenance. Les aspects architecturaux du patrimoine sont examinés sous trois angles, le premier étant celui du pôle

résidentiel. Vient ensuite l'aspect patrimonial avec le répertoire culturel qui, dans les villages du delta du fleuve Rouge, comprend essentiellement les édifices matérialisant traditionnellement la vie spirituelle et le pouvoir local : la maison communale, la pagode et éventuellement un lieu de recueillement dédié au président Hồ Chí Minh. Le troisième aspect architectural est constitué par les constructions spécifiques à la production céramique, c'est-à-dire les fours.

En dehors des techniques de production et savoir-faire artisanaux qui en font naturellement partie intégrante, le patrimoine immatériel n'a pu être observé que dans quelques cas précis : à l'école de chant *quan họ* de Bắc Ninh et lors de fêtes locales à **Thổ Hà**. Les autres fêtes sont mentionnées pour mémoire.

À l'exception de **Bát Tràng** et de Đông Triều, il n'existe pas d'infrastructures d'accueil touristique, fussent-elles rudimentaires, et de projets locaux dans le domaine de la protection et de la valorisation du patrimoine culturel. La situation actuelle des lieux retenus pour l'itinéraire culturel est très variable selon les sites. Cependant, au cours de l'enquête, le souhait des responsables locaux et des artisans rencontrés de voir se développer l'activité économique et donc le niveau de vie au sein de leur communauté grâce au tourisme - s'est manifesté très clairement.

Même si la plupart des personnes interrogées n'ont pas encore une idée claire des nuisances éventuelles du tourisme, fût-i l« de qualité », toutes ont affirmé leur intention de conserver intactes leurs traditions et de restaurer leurs monuments (Noppe C. & Martinot D., in : Musée royal de Mariemont, 2006).

L'équipe a organisé jusqu'à présent plusieurs événements et rédigé plusieurs documents :

• Exposition « les potiers du fleuve Rouge » au Musée royal de Mariemont de Belgique du 23 novembre 2006 au 25 février 2007. Rédaction en 2006 d'un ouvrage à cette occasion : « A la rencontre des potiers du delta du fleuve Rouge. Un itinéraire culturel » sous la direction de Nguyễn Kim Dung et Noppe C., suite à une étude technique sur la production céramique traditionnelle effectuée par Pascal Léonard, ingénieur céramiste, et Catherine Noppe (Conservatrice au Musée royal de Mariemont).

• Organisation d'un séminaire avec les différents partenaires du projet au Musée national d'histoire du Vietnam dont l'objectif consiste à évaluer les résultats de la première étape de la réalisation du projet « Itinéraire culturel : villages artisanaux traditionnels » et d'échanger les expériences pratiques nationales et internationales en la matière.

• Journées de formation organisées par Pascal Léonard dans les villages de potiers en avril 2007. Un des buts est de faire des propositions aux partenaires locaux et artisans pour élaborer un *Label potier du delta du fleuve Rouge.*

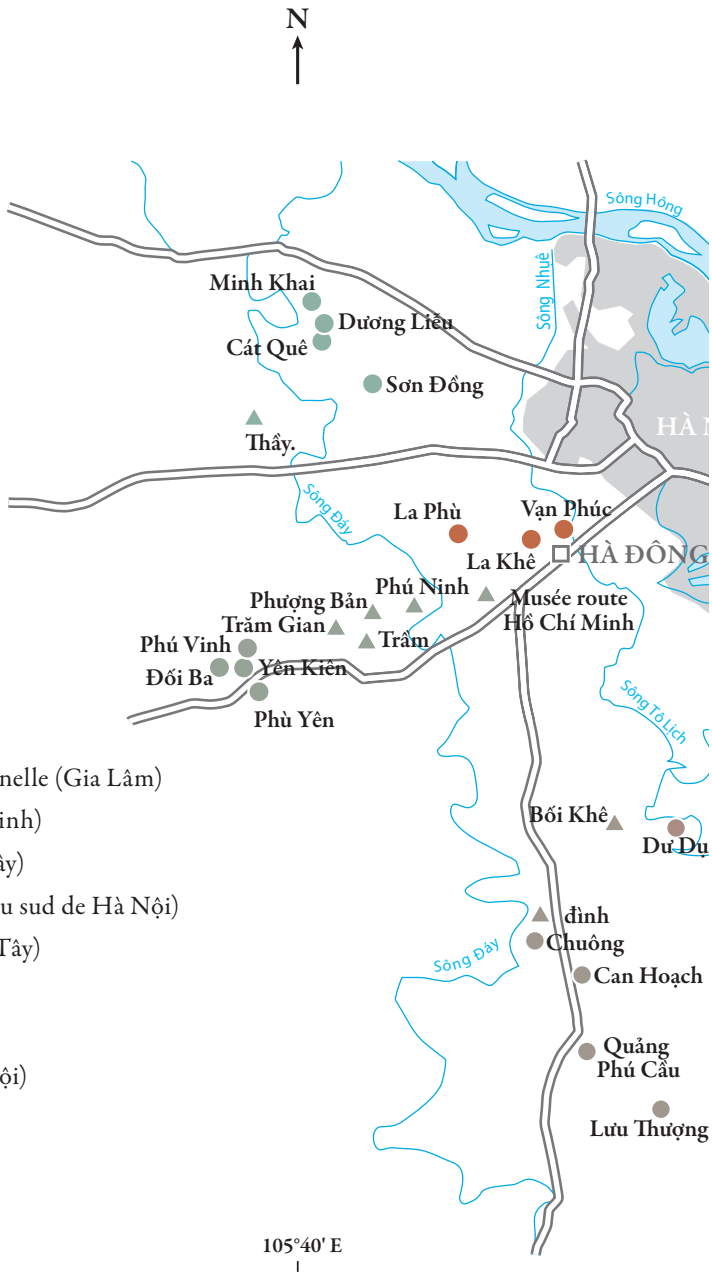




SÉCHAGE DES NOUILLES DE RIZ SUR DES CLAIES À MINH KHAI

LES ITINÉRAIRES DES VILLAGES DE MÉTIER ET DU PATRIMOINE CULTUREL

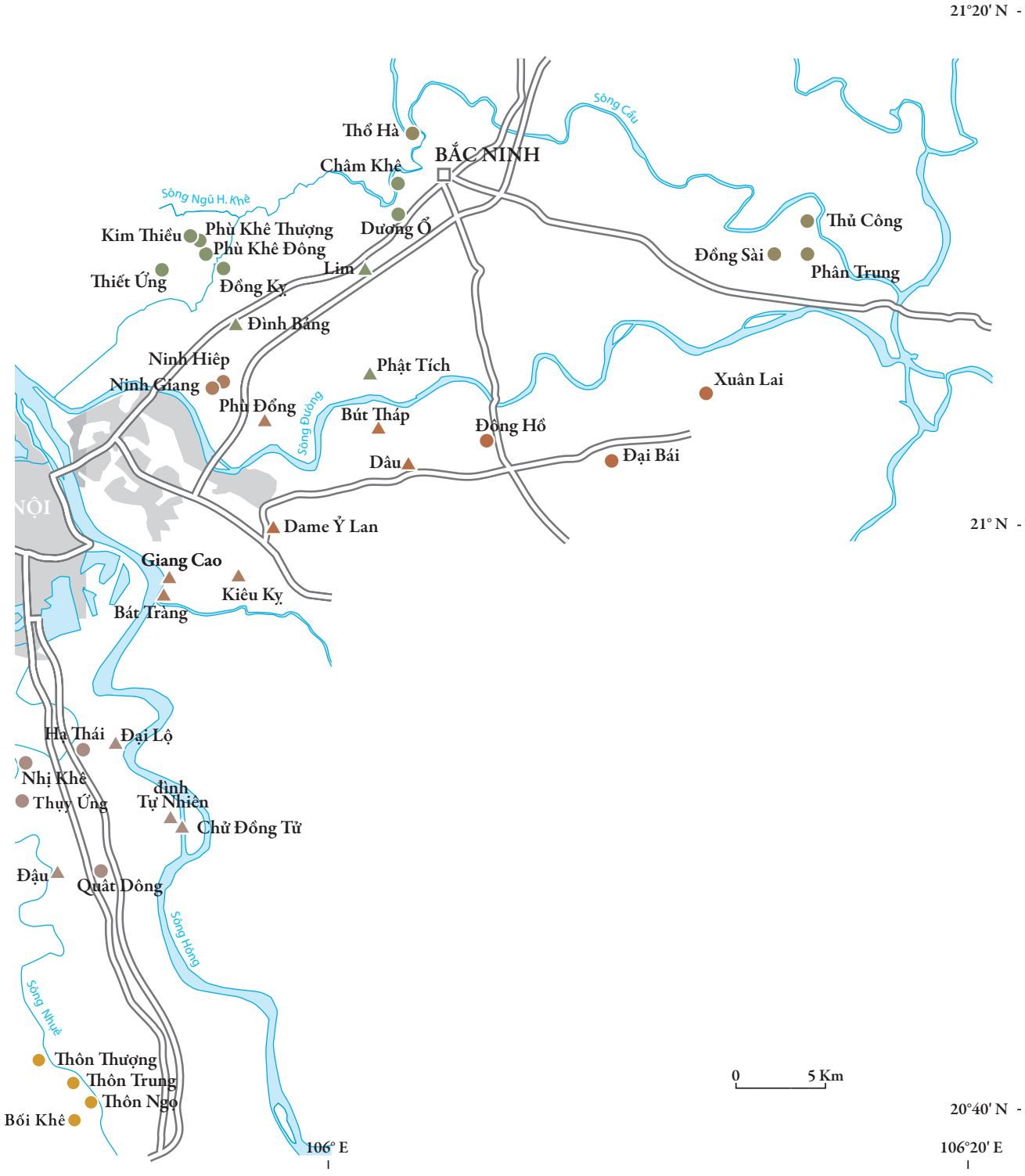
Les itinéraires des villages de métier et du patrimoine culturel dans les environs de Hà Nội



Itinéraires :

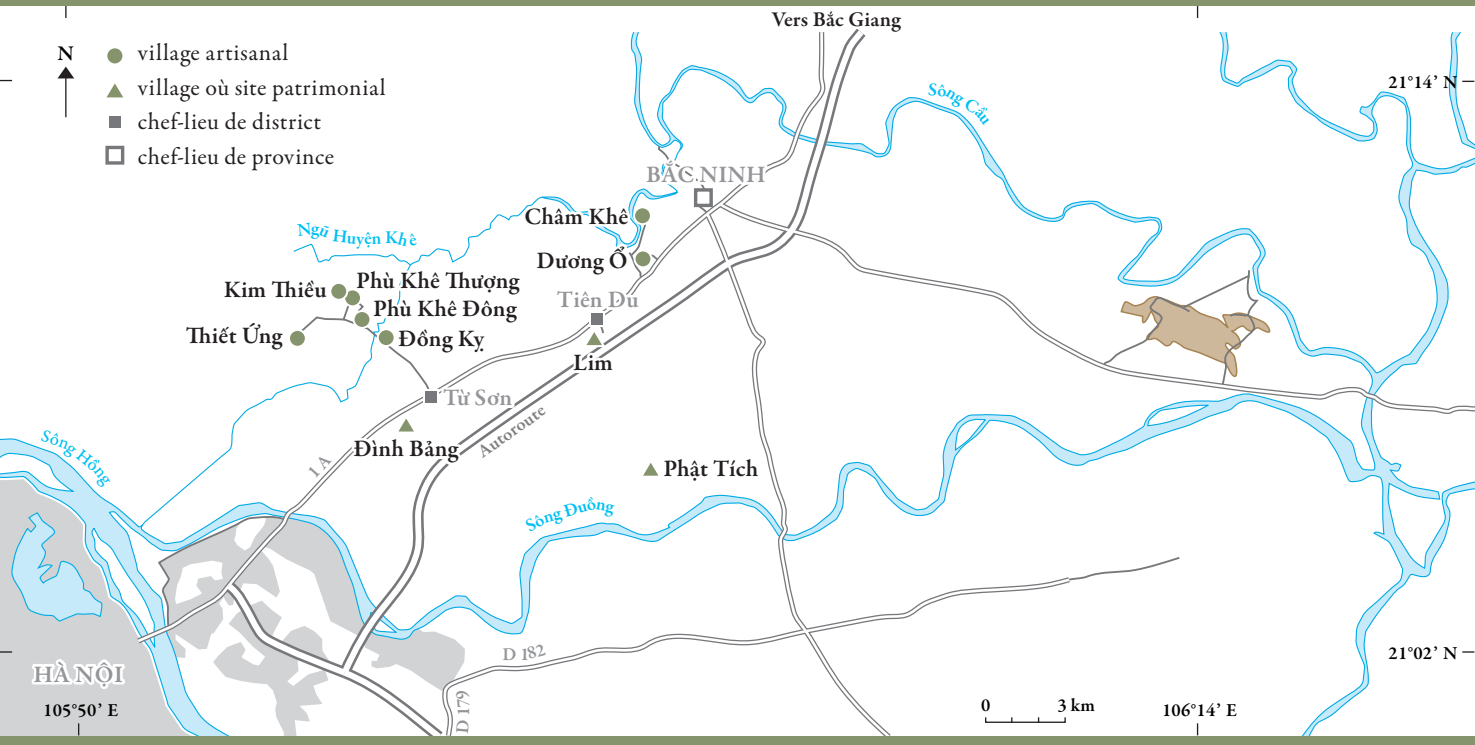
- n° 1 : Meubles d'art et papier (Bắc Ninh)
- n° 1b : Villages de potiers (Bắc Ninh et Bắc Giang)
- n° 2 : Poteries, battage de l'or et médicine traditionnelle (Gia Lâm)
- n° 3 : Estampes, martelage et bambou brûlé (Bắc Ninh)
- n° 4 : Villages du textile autour de Hà Đông (Hà Tây)
- n° 5 : Laque, sculpture sur bois et objets en corne (au sud de Hà Nội)
- n° 6 : Broderie et incrustation de nacre (sud de Hà Tây)
- n° 7 : Bambou et vannerie (sud-ouest de Hà Tây)
- n° 8 : Bambou et rotin (ouest de Hà Tây)
- n° 9 : Villages de l'agro-alimentaire (ouest de Hà Nội)

○ Village métier
△ Patrimoine cultuel et architectural
Routes
□ Capitale de province


21°20' N
Sông Cầu
Thổ Hà
BẮC NINH
Châm Khê
Sông Ngũ H. Khê
Kim Thiều
Phù Khê Thượng
Phù Khê Đông
Dương Ổ
Thủ Công
Đồng Sài
Phân Trung
Thiết Ứng
Đồng Kỵ
Lim
Đình Bảng
Ninh Hiệp
Ninh Giang
Phù Đổng
Sông Đuống
Phật Tích
Bút Tháp
Xuân Lai
Đông Hồ
Đại Bái
Dâu
NỘI
Dame Ỷ Lan
21° N
Giang Cao
Kiêu Kỵ
Bát Tràng
Hạ Thái
Đại Lộ
Nhị Khê
Thụy Ứng
đình
Tự Nhiên
Chử Đồng Tử
Đậu
Quất Đông
Sông Hồng
Sông Nhuệ
Thôn Thượng
Thôn Trung
Thôn Ngọ
Bối Khê
0
5 Km
20°40' N
106° E
106°20' E

Itinéraire 1

Meubles d'art et papier (Bắc Ninh)



Patrimoine culturel et architectural

Le *đình* et le temple Đô de Đình Bảng ;
Le *đình* de Đồng Kỵ ;
Le festival de Lim ;
La pagode Phật Tích.

Les villages artisanaux

Meubles d'art : Đồng Kỵ, Phù Khê Đông, Phù Khê Thượng, Kim Thiều et Thiết Ứng.
Papier : Dương Ổ et Châm Khê.

Avant d'arriver aux deux groupes de villages à visiter sur ce premier itinéraire, une escale est fortement recommandée chemin faisant, afin d'apprécier les richesses architecturales, culturelles et cultuelles de Đình Bảng, un village célèbre, localisé à l'écart de la route principale entre Hà Nội et Bắc Ninh. Cette halte – facultative toutefois – vous accorderait la chance d'apprécier le contraste étonnant entre l'ambiance industrielle de la commune aux abords de la grande route (nationale 1A) et la félicité intemporelle dans ce site de temples ouverts sur les rizières, le dos tourné au XXIe siècle...

ĐÌNH BẢNG ET SES ÉDIFICES HISTORIQUES

COMMENT ALLER À ĐÌNH BẢNG ?

Pour sortir de Hà Nội, traversez le pont Chương Dương à l'est et continuez tout droit jusqu'au carrefour de l'autoroute qui mène à Hải Phòng. Prenez sur la gauche la nationale 1A en direction de la ville de Bắc Ninh. Continuez tout droit et traversez le pont de la rivière Đuống. Au km 16 (indiqué sur une borne le long de la route), vous entrez dans la commune de Đình Bảng, très industrialisée le long de la route. Vous passez cette zone industrielle appelée Phố Mới (nouveau quartier). Vous verrez un panneau qui indique que le *đình* (maison communale) se trouve à 500 mètres sur la droite après avoir traversé le cœur du village (en fait c'est plutôt un kilomètre !). De ruelles en ruelles de plus en plus étroites, vous atteindrez ce magnifique monument complètement encerclé par le marché et les habitations très resserrées.

Đình Bảng est depuis très longtemps un village prospère, bien connu dans le delta du fleuve Rouge. C'est le berceau de la dynastie des rois Lý (XIe-XIIIe siècles), dont les huit rois seraient enterrés dans les environs du village. La légende veut que les dépouilles royales soient déposées sous des tertres funéraires disposés dans les rizières du village : le roi Lý Thái Tổ aurait souhaité se reposer dans un simple tombeau de terre recouverte d'herbe de pâturage, pour que les enfants surveillant les buffles se souviennent des rois Lý. On raconte que ces simples sépultures royales étaient placées dans une forêt, la forêt Bảng, située autrefois au centre du village. Malheureusement, les dernières traces de cette forêt ont disparu au début du XXe siècle, et l'on ignore à présent l'emplacement des restes royaux ; à vous de chercher ! Une carte dans l'enceinte du temple Đô indique la localisation des tombeaux, mais elle serait plus virtuelle que réelle. Le joyau architectural de Đình Bảng, en cours de réhabilitation lors de notre passage : c'est le *đình*.

Le *đình* de Đình Bảng est l'un des plus célèbres du Kinh Bắc, l'ancienne région dont fait partie l'actuelle province de Bắc Ninh, pourtant fort riche en patrimoine architectural. Un vieil adage raconte que :

Dans la classification des maisons communales, Đông Khang vient en première place, ensuite Đình Bảng en deuxième, tandis que Diêm occupe une troisième place honorable.

Le *đình* de Đông Khang n'est que poussière depuis belle lurette, ce qui promeut celui de Đình Bảng jusqu'à la première place du hit-parade – et le visiteur ne sera pas déçu : c'est un très beau bâtiment, qui impressionne par sa taille, l'originalité de sa construction, sa richesse de détails et son emplacement dégagé dans le village.

Construite au début du XIIIe siècle par un mandarin, Nguyễn Thạc Lượng, la maison communale était un cadeau offert à son village de naissance pour y célébrer le culte de trois génies tutélaires (le Génie de l'Eau, le Génie de la Terre et celui des Récoltes). Contrairement à bien d'autres vieilles constructions à Đình Bảng et ailleurs, elle a survécu à l'usure du temps, aux incendies, aux intempéries, aux insectes divers et même à la guerre : en 1954, les forces coloniales françaises, battant en retraite (laquelle allait d'ailleurs s'avérer définitive) ont enchaîné leurs chars d'assaut aux colonnes de la maison, tentant de la faire écrouler. Heureusement pour la postérité, la maison ne s'est pas laissée démonter.

Remontons au XVIIe : épaulé par sa femme Nguyễn Thị Nguyên, Nguyễn Thạc Lượng a d'abord piloté la construction de trois plus petites maisons dans le village en préparation à leur chef-d'œuvre. L'une de ces maisons, destinée à être la maison familiale du mandarin retraité, existe toujours et peut également se visiter depuis sa rénovation récente avec l'aide d'experts japonais.



La maison communale (*đình*)

La maison communale est l'un des pôles essentiels de la vie villageoise. Une expression imagée vietnamienne se traduit par : « Aussi grande qu'une maison communale », qui évoque un bâtiment aussi imposant et aussi présent dans la vie quotidienne que l'église gothique au cœur de certaines bourgades européennes au Moyen Âge. Les annales historiques témoignent de l'existence de maisons communales au Vietnam depuis le XVe siècle, mais les exemples les plus anciens encore debout à ce jour sont du XVI^e^ siècle. Ces maisons classiques furent construites en bois massif avec de grandes et lourdes toitures en tuiles. On a continué à ériger des *đình*, même au XX^e^ siècle, mais on ne peut plus se permettre de construire des édifices aussi grands et ornés avec des matériaux aussi dispendieux.

Chaque village au Vietnam a normalement sa maison communale. C'est généralement la structure la plus grande du village, et le point focal de l'identité et la fierté communautaires, qui remplit les fonctions suivantes :

- un endroit voué au culte du (des) génie(s) tutélaire(s) du village ;
- un lieu de rencontre, où les gens se réunissent afin de discuter des affaires de la vie villageoise ;
- une structure pour accueillir des festivals, des fêtes et des performances de toutes sortes, comme le *tuồng* (opéra classique vietnamien), le *chèo* (opéra populaire vietnamien), le *quan họ* (duos de chant amoureux : **voir encadré p. 91**) ou même les *rối nước* (marionnettes sur l'eau : **voir explications dans la première partie**).

Les autres grands bâtiments publics traditionnels, également (et avant tout) des lieux de culte, sont la pagode (*chùa*), dédiée au culte du Bouddha, et le temple (*đền*), dédié à des personnages déifiés de tout acabit, que ce soit d'anciens rois, des héros militaires, des martyrs divers ou des savants bienfaiteurs (**voir 1^er^ partie**).

ĐÌNH DE DƯ DỤ

Le *đình* mesure 30 m sur 15 m et il est l'une des plus grandes constructions en bois au Vietnam. La toiture en tuiles représente environ trois quarts de la hauteur totale du bâtiment et pèse plusieurs tonnes. Soixante énormes piliers en bois de fer soutiennent le toit. La légende veut que Nguyễn Thị Nguyên ait fait venir le bois pour ces colonnes de sa province natale de Thanh Hoá (où son mari avait été gouverneur). Ce genre de grande construction était effectué par des travailleurs sous le contrôle d'un maître-charpentier. Beaucoup d'assemblages de boiseries avaient lieu préalablement par terre à côté, puis deux grandes équipes montaient chacune une moitié de la maison. Le jour de fête où les équipes se sont rejointes n'avait sûrement rien à envier à celui qui a vu enfin se réunir les foreurs français et anglais sous la Manche !

Par souci de géomancie, la maison est placée sur un terrain légèrement surélevé et orientée vers le sud. Cependant, lors de sa construction, l'on s'est gardé de cimenter les piliers aux socles en pierre, ce qui permettrait un déménagement (bien théorique, il nous semble, au vu de l'échec des chars français…), si jamais les géomanciens des générations futures le préconisaient.

L'intérieur de la maison est richement décoré de bas-reliefs en bois et les poutres ainsi que les colonnes sont finement sculptées, notamment avec beaucoup de figures de dragons et d'autres animaux réels et mythiques. Cherchez une gravure particulièrement originale sur un panneau de la cloison (entre les colonnes plus grandes et celles plus petites) : on y distingue huit chevaux lancés dans une course.

La fête annuelle en l'honneur des génies tutélaires a lieu le **12e jour du 2e mois lunaire**, et jeux et divertissements sont au rendez-vous : des échecs chinois, de la lutte, des combats de coqs, des jeux de balançoire. Le soir, il y a des performances de *chèo* et *quan họ* (**voir encadré p. 91**). Il y a également une fête annuelle à l'honneur des Lục Tổ, les six fondateurs du village (du XVe siècle), qui se tient le **6e jour du 1er mois lunaire**.

LE TEMPLE ĐÔ

Pour aller ensuite au temple Đô, longez sur la gauche le *đình*, puis encore à gauche, puis tournez à droite. Au bout de 400 mètres, vous verrez sur votre droite une vaste étendue d'eau. Vous la longez et pénétrez dans l'enceinte du temple. Un grand étang en forme de demi-lune s'ouvre sur les différents bâtiments du site.

Ce *đền* (temple) à l'est du village est dédié aux huit rois et s'appelle Temple Đô, ou également Temple Lý Bát Đế (temple des huit empereurs Lý). Celui qu'on voit aujourd'hui est une construction moderne, terminée à la fin des années 1990, qui remplace l'original, fondé au XIe (ou peut-être au XIIIe) siècle. Le temple d'origine était largement rénové et agrandi au XVIIe et comprenait 21 structures, dont un pavillon d'eau qui figura plus tard sur les billets de cinq piastres du régime colonial français.

Hélas, ce vieux temple fut détruit au début des années 1950 pendant la guerre. Le bâtiment moderne abrite des statues des huit rois Lý. On remarquera avec plaisir que les noms de ces rois sont beaucoup plus faciles à distinguer et retenir que, par exemple, les rois Louis de France, qui (selon la tradition) avaient tous le même prénom. En commençant avec le grand Lý Thái Tổ (le fondateur de la dynastie) et son fils, Lý Thái Tông, les autres, dans le désordre, sont : Lý Thánh Tông, Lý Thần Tông, Lý Nhân Tông, Lý Anh Tông, Lý Cao Tông et Lý Huệ Tông. À la fin de ce circuit, prenez quelques verres d'alcool de riz (également par respect de la tradition) et essayez de réciter ces noms rapidement, d'abord à l'endroit, ensuite à l'envers…

Les statues des rois sont vénérées à l'occasion de la fête du temple, qui débute le **15e jour du 3e mois lunaire** et dure quatre jours. Tous les trois ou quatre ans, les festivités sont beaucoup plus importantes. Le 15e jour, la statue de Lý Thái Tổ est intronisée en grande pompe. Le 16e jour, une procession porte les huit statues jusqu'à la pagode Cổ Pháp (le nom de la terre d'origine des rois Lý). C'est ici que Lý Công Uẩn (qui prit plus tard le nom plus médiatique – vous le connaissez bien déjà – de Lý Thái Tổ) aurait passé son enfance comme moine bouddhiste (si ce n'est pas à la pagode Tiêu Sơn, distante de quelques kilomètres, qui, elle aussi, réclame cette distinction). En plus de ces rites et bien d'autres, des jeux traditionnels sont organisés : de la lutte, des combats de coqs et, le 17e jour, devant le temple, une partie d'échecs vivants. Une fois la visite terminée, vous pouvez retrouver directement la nationale 1A, en prenant sur la gauche la route qui passe devant le temple.

ĐỒNG KỴ ET LES VILLAGES DU MEUBLE D'ART

COMMENT ALLER À ĐỒNG KỴ ?

Une fois sur la nationale 1A, tournez à droite en direction de la ville de Bắc Ninh. Vous débouchez directement à l'entrée du chef-lieu du district de Từ Sơn. Vous pouvez même en profiter pour goûter la spécialité sucrée du village de Trung Hoà (commune de Đình Bảng), les *bánh* Phu Thê (gâteaux de mari et femme) que de nombreuses vendeuses offrent au bord de la route. Ces gâteaux carrés, toujours vendus par paire (le mari et la femme, le marketing et la vente, l'occasion et le larron...)[1], font partie intégrante des mariages de la région du Kinh Bắc. On dit que la texture gluante des gâteaux traduit l'aspect collant des liens de mariage. A vous de digérer ce parallèle comme bon vous semble, mais rappelez-vous que les Vietnamiens sont très friands de desserts plutôt visqueux. Ils sont fabriqués avec de la farine de riz gluant colorée en jaune par des extraits de gardénia et agrémentée de fleurs de pamplemousse et de morceaux de papayes pour donner plus de saveur. Ils sont fourrés d'un savant mélange de pâte de haricot vert, de noix de coco et de graines de lotus (**voir Itinéraire 2 p. 139** pour la transformation de ces graines). On les cuit à la vapeur dans des feuilles de maranta ou « *dong* ».

La rue Trần Phú traverse cette petite ville administrative et commerçante. À la hauteur du numéro 188, tournez à gauche et passez la voie ferrée. Vous arriverez à Đồng Kỵ après avoir traversé le village de Trang Liệt qui sert de zone d'extension aux artisans qui n'ont pu bénéficier de parcelles dans le site industriel. Sur votre droite, une « riviéra » aux maisons « en bandes » bien alignées, très colorées et aux devantures audacieuses : c'est le site industriel de Đồng Kỵ.

LE CONTEXTE

Disons-le tout de go : Đồng Kỵ fait partie d'un certain nombre de villages de métier les moins bucoliques dans ce guide, mais (comme les autres de la même catégorie) il est intéressant, car il a une histoire hors du commun et présente les différentes étapes d'un processus de production à l'origine artisanal. Un riche patrimoine à découvrir.

Đồng Kỵ est le village au cœur d'un cluster d'une dizaine d'autres qui produisent des meubles d'art en bois dans l'ouest de la province de Bắc Ninh. Comme vous allez voir, le centre de Đồng Kỵ est étonnamment resserré, avec une population particulièrement dense (davantage de gens habitent dans ce seul village que dans plusieurs des communes aux alentours). C'est un aménagement du territoire plutôt insolite en milieu pourtant encore rural, mais qui confronte le visiteur – il y a des tas de bois partout – à un enjeu critique ici : la gestion de l'espace.

Đồng Kỵ jouit d'une longue histoire commerçante (centrée sur le buffle), qui sans aucun doute explique en grande partie son succès actuel. Mais paradoxalement, comme dans beaucoup de villages de métier, c'est le manque de terres agricoles ou leur faible rendement qui a poussé les villageois à trouver d'autres façons de s'occuper et d'essayer de survivre : Đồng Kỵ a des terres limitées qui sont relativement élevées dans le delta et du coup mal desservies par le réseau hydraulique. L'unique récolte annuelle de riz possible autrefois ne suffisait pas à remplir toutes les bouches à nourrir. Car malgré un peu de patate douce et de cacahuète, la culture de riz sur terres hautes sans assez d'eau mène vite à la famine.

La solution pour certains villageois, c'était de pratiquer un peu la menuiserie en parallèle – fabriquant des meubles simples pour le marché local ou bien se déplaçant ailleurs dans le delta comme *thợ mộc*, charpentiers itinérants, vendant leurs services sur des chantiers de construction, qu'ils soient pour des bâtiments ordinaires ou religieux. Plusieurs hommes du village partaient quelques mois pendant la saison creuse agricole poursuivre cette activité, à l'instar de leurs confrères de la province de Hà Tây. Nous en reparlerons plus loin. Les femmes de Đồng Kỵ, elles, se mettaient au tissage : elles produisaient une étoffe simple, de couleur blanche ou brune, utilisée pour confectionner des vêtements et des voiles.

[1]Si vous avez l'occasion de visiter la baie de Hạ Long ou d'autres lieux le long du littoral, vous verrez peut-être en vente des drôles de fruits de mer, comme des cloportes géants de teint gris olive, chacun coiffé d'un énorme aiguillon : ce sont des limules (ou « crabes fer à cheval » : *con sam* en vietnamien). Ces bêtes préhistoriques mystérieuses (au sang littéralement bleu et aux propriétés médicinales miraculeuses), plus cousins des scorpions et des araignées que des crustacées, sont également toujours vendues par paire – le mari et la femme (la femme, c'est la plus grosse) – , surtout aux couples d'amoureux en goguette gastronomique et balnéaire.

Traction avant ?

Quelques personnes de Đồng Kỵ ont réussi à devenir marchands de buffles. En fait, on dit que ce commerce a commencé au village il y a très longtemps. À l'époque coloniale, il y avait le grand marché Giàu, spécialisé dans les buffles, qui se tenait six fois par mois lunaire dans le village de Phù Lưu à 2 km de Đồng Kỵ, où l'on vendait environ 500 têtes de bétail par jour ! Une dizaine de grands commerçants de buffles de Đồng Kỵ allaient les collecter un peu partout dans les provinces montagneuses du nord du Vietnam, les vendant à des intermédiaires venus des provinces deltaïques, soit pour la traction attelée (70 %), soit pour la boucherie (30 %). (D'ailleurs, si vous commandez un steak ce soir à Hà Nội, il y a encore de fortes chances que vous mangiez du buffle…).

Cette activité mobilisait beaucoup de capital et une main d'œuvre importante. Le marchand expédiait des équipes pour raccompagner les buffles à pied (on comptait un homme pour cinq bêtes), tout en cherchant de quoi les nourrir. Imaginez l'appétit de cinq buffles (et un homme) pendant trois ou quatre jours de marche dans la plaine… À Đồng Kỵ même, environ 200 personnes vivaient de l'affourragement du bétail, tandis qu'une cinquantaine de plus ramassaient leur fumier pour le vendre aux agriculteurs. Certains marchands sont devenus très riches – et même ceux qui s'occupaient des entrants et des sortants métabolisants de ces bovidés insatiables touchaient dix fois plus que leurs congénères trimant dans les rizières. Cette pratique ancienne du ramassage de fumier par les villageoises n'a pas toujours joué en leur faveur : certains artisans des villages voisins, jaloux du succès de ces entrepreneuses – commerçantes intraitables –, s'amusent à rappeler cette activité avec une certaine ironie. La grande polarisation de ce marché de buffles a été à l'origine de la mise en place d'un large réseau commercial : en amont, les villages des zones montagneuses et collinaires ; en aval, les villages de tout le delta et plus loin encore : toujours à l'époque coloniale, quelques marchands exportaient des buffles jusqu'à Hong Kong, par train vers Hải Phòng, ensuite par bateau. Une filière commerciale est née.

POUTRES DE BOIS AU MARCHÉ DE ĐỒNG KỴ



MARCHAND DE BOIS AU MARCHÉ DE ĐỒNG KỴ

Mais comment alors les Dongkinois sont-ils passés des ruminants à quatre pattes aux canapés trois places ?

Bien sûr, plusieurs facteurs sont entrés en jeu : le premier, freinant l'activité des marchands de buffles, fut la guerre révolutionnaire opposant les Viêt Minh aux forces coloniales françaises. Pour des raisons politiques obscures, le commerce de buffles a cessé complètement de 1945 à 1954.

Ensuite, après la victoire des Viêt Minh, ce fut l'époque collectiviste. Le Vietnam a commencé à recevoir de la machinerie agricole produite dans des pays frères de l'Union soviétique. (En réalité, un tracteur n'est pas très utile dans une rizière inondée : il est encore possible que le seul de ces engins que vous verrez pendant ce circuit soit dans la pagode à la fin, sur les vrais billets de 200 VNĐ, « argent des morts » ayant désormais trop peu de valeur pour les vivants…). Pendant cette période, l'activité de menuiserie, plutôt faible auparavant à Đồng Kỵ, s'est beaucoup développée au sein de la coopérative agricole. Il y eut un apport précieux de savoir-faire d'artistes-sculpteurs en bois des villages de métier voisins, spécialisés depuis fort longtemps, comme :

- Phù Khê Thượng (objets rituels et charpentes ouvragées) ;
- Kim Thiều (statues) ;
- Thiết Ứng (statues de Bouddha, phœnix et tortues).

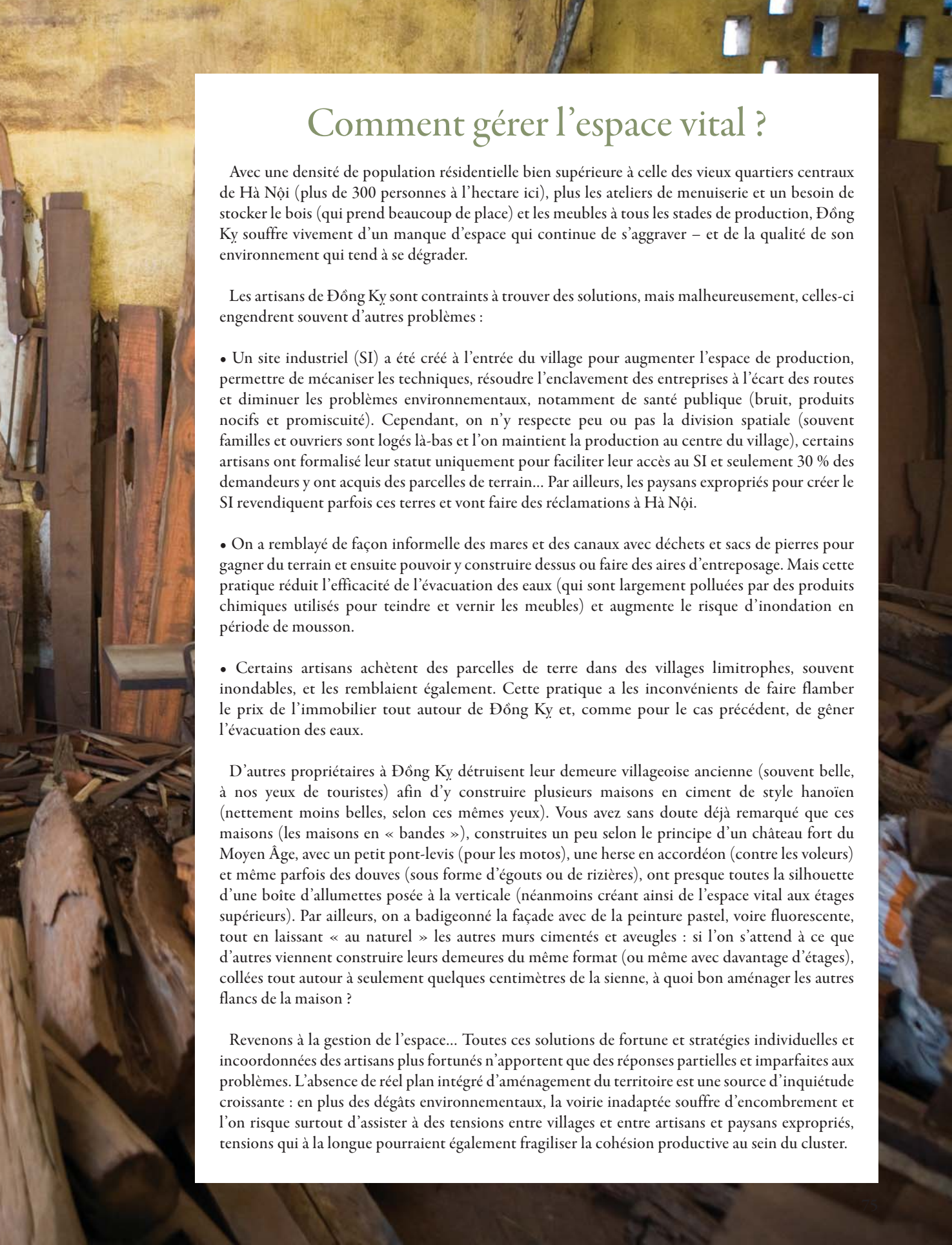
Rapidement, d'autres coopératives furent créées dans ces trois villages. On commençait à façonner également des objets en ivoire et en corne de buffle (un petit rapport avec le passé ?). Les commandes affluaient, notamment des pays de l'Europe de l'Est (des compagnons de route vers un monde meilleur). Tout était géré par des agences d'État, qui fournissaient les matières premières, cherchaient des débouchés, assuraient l'exportation et (parfois) payaient les salaires.

Puis, en 1984 (une année qui a fait rêver plus d'un), une nouvelle directive gouvernementale permet la production en dehors de la coopérative, sous réserve qu'elle soit encore dans un cadre collectif… Le contrôle étatique des moyens de production se relâche un peu, les artisans se remettent à travailler à domicile.

Parallèlement à ces événements, dans la période d'après-guerre révolutionnaire, un nouveau métier a vu le jour à Đồng Kỵ, inventé par des anciens marchands de buffles, cherchant à investir et faire fructifier leur capital désormais sommeillant : la menuiserie d'art. En fait, ces marchands, profitant de leurs vieux réseaux de contacts, sillonnent le delta à la recherche de meubles antiques vietnamiens, chinois et même français, les démontent et les copient. Au début, ils ne savent pas trop comment s'y prendre, mais, grâce à l'embauche d'artisans spécialisés (bien rémunérés), qui doivent former les enfants et les apprentis des patrons de Đồng Kỵ, le métier rentre…



ARTISAN MENUISIER DANS SON ATELIER À ĐỒNG KỴ



Comment gérer l'espace vital ?

Avec une densité de population résidentielle bien supérieure à celle des vieux quartiers centraux de Hà Nội (plus de 300 personnes à l'hectare ici), plus les ateliers de menuiserie et un besoin de stocker le bois (qui prend beaucoup de place) et les meubles à tous les stades de production, Đồng Kỵ souffre vivement d'un manque d'espace qui continue de s'aggraver – et de la qualité de son environnement qui tend à se dégrader.

Les artisans de Đồng Kỵ sont contraints à trouver des solutions, mais malheureusement, celles-ci engendrent souvent d'autres problèmes :

• Un site industriel (SI) a été créé à l'entrée du village pour augmenter l'espace de production, permettre de mécaniser les techniques, résoudre l'enclavement des entreprises à l'écart des routes et diminuer les problèmes environnementaux, notamment de santé publique (bruit, produits nocifs et promiscuité). Cependant, on n'y respecte peu ou pas la division spatiale (souvent familles et ouvriers sont logés là-bas et l'on maintient la production au centre du village), certains artisans ont formalisé leur statut uniquement pour faciliter leur accès au SI et seulement 30 % des demandeurs y ont acquis des parcelles de terrain... Par ailleurs, les paysans expropriés pour créer le SI revendiquent parfois ces terres et vont faire des réclamations à Hà Nội.

• On a remblayé de façon informelle des mares et des canaux avec déchets et sacs de pierres pour gagner du terrain et ensuite pouvoir y construire dessus ou faire des aires d'entreposage. Mais cette pratique réduit l'efficacité de l'évacuation des eaux (qui sont largement polluées par des produits chimiques utilisés pour teindre et vernir les meubles) et augmente le risque d'inondation en période de mousson.

• Certains artisans achètent des parcelles de terre dans des villages limitrophes, souvent inondables, et les remblaient également. Cette pratique a les inconvénients de faire flamber le prix de l'immobilier tout autour de Đồng Kỵ et, comme pour le cas précédent, de gêner l'évacuation des eaux.

D'autres propriétaires à Đồng Kỵ détruisent leur demeure villageoise ancienne (souvent belle, à nos yeux de touristes) afin d'y construire plusieurs maisons en ciment de style hanoïen (nettement moins belles, selon ces mêmes yeux). Vous avez sans doute déjà remarqué que ces maisons (les maisons en « bandes »), construites un peu selon le principe d'un château fort du Moyen Âge, avec un petit pont-levis (pour les motos), une herse en accordéon (contre les voleurs) et même parfois des douves (sous forme d'égouts ou de rizières), ont presque toutes la silhouette d'une boîte d'allumettes posée à la verticale (néanmoins créant ainsi de l'espace vital aux étages supérieurs). Par ailleurs, on a badigeonné la façade avec de la peinture pastel, voire fluorescente, tout en laissant « au naturel » les autres murs cimentés et aveugles : si l'on s'attend à ce que d'autres viennent construire leurs demeures du même format (ou même avec davantage d'étages), collées tout autour à seulement quelques centimètres de la sienne, à quoi bon aménager les autres flancs de la maison ?

Revenons à la gestion de l'espace... Toutes ces solutions de fortune et stratégies individuelles et incoordonnées des artisans plus fortunés n'apportent que des réponses partielles et imparfaites aux problèmes. L'absence de réel plan intégré d'aménagement du territoire est une source d'inquiétude croissante : en plus des dégâts environnementaux, la voirie inadaptée souffre d'encombrement et l'on risque surtout d'assister à des tensions entre villages et entre artisans et paysans expropriés, tensions qui à la longue pourraient également fragiliser la cohésion productive au sein du cluster.

LE (NOUVEAU) MÉTIER

Pendant longtemps, cette activité n'était pas très lucrative : limitées par l'accès difficile (à l'époque) au bois et l'étroitesse du marché, il a fallu de la patience et des poches profondes aux quelques familles de Đồng Kỵ les premières reconverties dans cette nouvelle production. Un artisan raconte avoir payé très cher le droit de simplement photographier un ensemble de beaux vieux meubles français, qu'il a ensuite copiés à partir des ses photos !

Le métier commence à se développer après la fin de la Guerre américaine (1975), mais il faudra attendre la fin des années 1980 avec le *Đổi Mới* (la Perestroïka vietnamienne) avant qu'il ne prenne son véritable essor. À partir de là, Đồng Kỵ devient définitivement un centre d'activité artisanale (et un marché de bois très important), entouré de villages satellites, qui fournissent de la main d'œuvre, en partie bien qualifiée, grâce à son habileté ancestrale en menuiserie et sculpture.

La particularité et la force des patrons recyclés de Đồng Kỵ, c'est de canaliser ces connaissances, auparavant limitées à une vocation religieuse, vers un nouvel artisanat profane, diversifié, aux débouchés multiples, voire mondiaux. Le métier s'organise, se ramifie, se spécialise : autour de Đồng Kỵ, tout un réseau de relations et de fournisseurs de travail, de matériel et de services s'établit avec les villages voisins et d'autres, parfois beaucoup plus lointains.

Dans la représentation graphique intitulée « Relations entre les métiers spécialisés dans les meubles en bois » (Fanchette S. et Nguyễn Xuân Hoàn, 2009), même si elle ressemble aux schémas de bataille napoléonienne dans les vieux livres d'histoire, on voit clairement des mouvements complexes et simultanés dans tous les sens, des rapports de force (pas militaires ici mais bien économiques) et la délicate hiérarchie d'activités et de connaissances qui se tisse autour de Đồng Kỵ. Certains artisans des alentours travaillent dans les ateliers de ce village. La plupart d'entre eux font la navette quotidiennement, d'autres viennent de trop loin et doivent se loger dans des dortoirs, comme les incrusteurs de nacre des villages spécialisés de Hà Tây (**voir Itinéraire 6, p. 235**) ainsi que les ouvriers qui affluent de la province de Thái Nguyên. Beaucoup d'artisans cependant restent chez eux, travaillant en sous-traitance, prenant ainsi moins de place précieuse à Đồng Kỵ, minimisant les frais des propriétaires de grands ateliers et très souvent faisant uniquement une partie très morcelée de la confection d'un meuble.

Vous allez voir dans les villages autour de Đồng Kỵ des gens qui, par exemple, ne façonnent dans la vie que des pieds de chaises A la manière prônée par Adam Smith (ou F. W. Taylor), ils peuvent travailler efficacement, avec un minimum de gaspillage de temps, d'énergie et de matériaux, mais force est de constater qu'ils sont enfermés dans un rapport de dépendance avec celui qui sous-traite (sans parler des velléités du marché), duquel ils pourraient difficilement se soustraire.

À VOIR

Allez visiter rapidement l'une des grandes boutiques modernes avec salon d'exposition dans ce qui est censé être un site industriel le long de la route principale à l'entrée du village, afin de voir une bonne partie de ce que l'on fabrique ici.

Pénétrez dans le vieux centre de Đồng Kỵ, très dense, avec des marchés, comme celui de nacre, organisé par les incrusteurs originaires de Hà Tây, et celui de la main-d'œuvre (ouvriers – le plus souvent ouvrières – temporaires).

Côté patrimoine architectural à Đồng Kỵ, mettant rapidement de côté les rutilantes demeures des Dongkinois nouveaux-riches, il y a d'autres belles choses à voir ici :

• Le très célèbre *đình*. C'est une maison communale joliment faite, mais c'est le concours de pétards, célébré juste après le *Tết* (le Nouvel An lunaire), qui a établi la notoriété nationale de Đồng Kỵ bien avant la menuiserie d'art. Moins un Woodstock avant l'heure qu'une rivalité entre artificiers assez pétés de thunes, autrefois les familles donkinoises en lice préparaient, en grand secret chez eux, d'immenses pétards bourrés d'explosifs (en clair : des bombes), et le jour du concours, les dévoilaient fièrement sur le parvis du *đình*, parfois contraintes à démolir et reconstruire un mur de leur maison afin de sortir la fusée de sa cachette ! Les pétards étaient jugés non seulement sur leur taille mais également sur la qualité de leur subséquente déflagration. Une année, une explosion de pétards a même détruit une partie du

toit du *đình*... Cette pratique commémorait le retour de la guerre du général Thiên Cương, qui avait aidé l'un des rois Hùng (n° 6) à débouter la énième vague de conquistadors chinois à fondre sur le delta. A partir de 1994, tout ceci a été bouleversé par l'interdiction gouvernementale de fabriquer et utiliser des pétards, jugés désormais trop dangereux. Cette interdiction a mis fin à une pratique très répandue – et (comme nous le verrons plus loin) a perturbé plusieurs villages de métier, y compris certains sur ce même itinéraire qui produisaient du papier pour les pétards. Đồng Kỵ a quand même conservé sa fête – et sa tradition (sculptant depuis lors des pétards en bois : drôles de vacances annuelles pour ces forcenés du ciseau à bois !). Le concours de pétards a donc toujours lieu à partir du **4e jour du 1er mois lunaire** (le lendemain de la fin du *Tết*). Autrefois étendues sur 20 jours, aujourd'hui les festivités n'en durent que trois...

• Plusieurs autres cérémonies et jeux ont lieu au même moment que le concours de pétards. Parmi ceux-ci, mentionnons un rite de fertilité assez explicite : un villageois avec des enfants des deux sexes (il faut comprendre : un bon géniteur) est choisi pour brandir des objets représentant les organes sexuels de l'homme (en bois) et la femme (en *mo cau*, fibre de noix d'aréquier). À trois reprises, il fait une danse en imitant l'acte sexuel avec ces deux objets. A la fin, il les lance dans la foule pour que des gens du village les rattrapent. Pour savoir ce qui se passe ensuite, il faut y aller soi-même.

• Explorez quelques villages (de métier) autour de Đồng Kỵ (**voir liste au début de l'itinéraire**). Observez les artisans sous-traitants au travail.

• Remarquez l'impressionnante quantité et variété de bois stocké dans Đồng Kỵ et les environs. Etonnamment, c'est ici le plus grand marché de bois du nord du Vietnam, dans ce même village ! Il ne reste quasiment plus de bois adéquat disponible au Vietnam, alors on achète dans des pays aussi lointains que l'Indonésie et la Birmanie ; on revend aussi. (Voici malheureusement un autre revers de cette ruche d'industrie qui tourne à plein régime : la difficulté de contrôler la provenance exacte du bois, les conditions dans lesquelles il a été coupé et les dégâts environnementaux éventuellement provoqués par son prélèvement. Par exemple, le Laos a été beaucoup pillé pour son bois précieux, le Cambodge aussi et c'est surtout les communautés montagnardes déjà vulnérables qui en font les frais, sans bénéficier financièrement de ce commerce).

Une promenade dans Đồng Kỵ

Une fois quitté le site industriel et commercial, on pénètre dans une partie plus ancienne du village. La route bordée de commerces, puis du grand marché au bois situé sur la droite, est devenue une artère centrale du cluster de villages. Fortement embouteillée aux heures de pointe, elle est le théâtre d'un remue-ménage étonnant composé de charrettes tirées par des chevaux, de motos, de vélos, et les petits camions qui transportent un charivari de meubles de tailles phénoménales : équilibristes à leurs heures, les charretiers sont devenus les acteurs essentiels des échanges au sein du cluster. Il est possible de s'évader de ce capharnaüm en prenant une des dernières artères sur la droite avant la rivière. L'entrée est marquée par une très belle porte, limite territoriale de l'entrée dans le *Xóm* Bắng, un des hameaux du village.

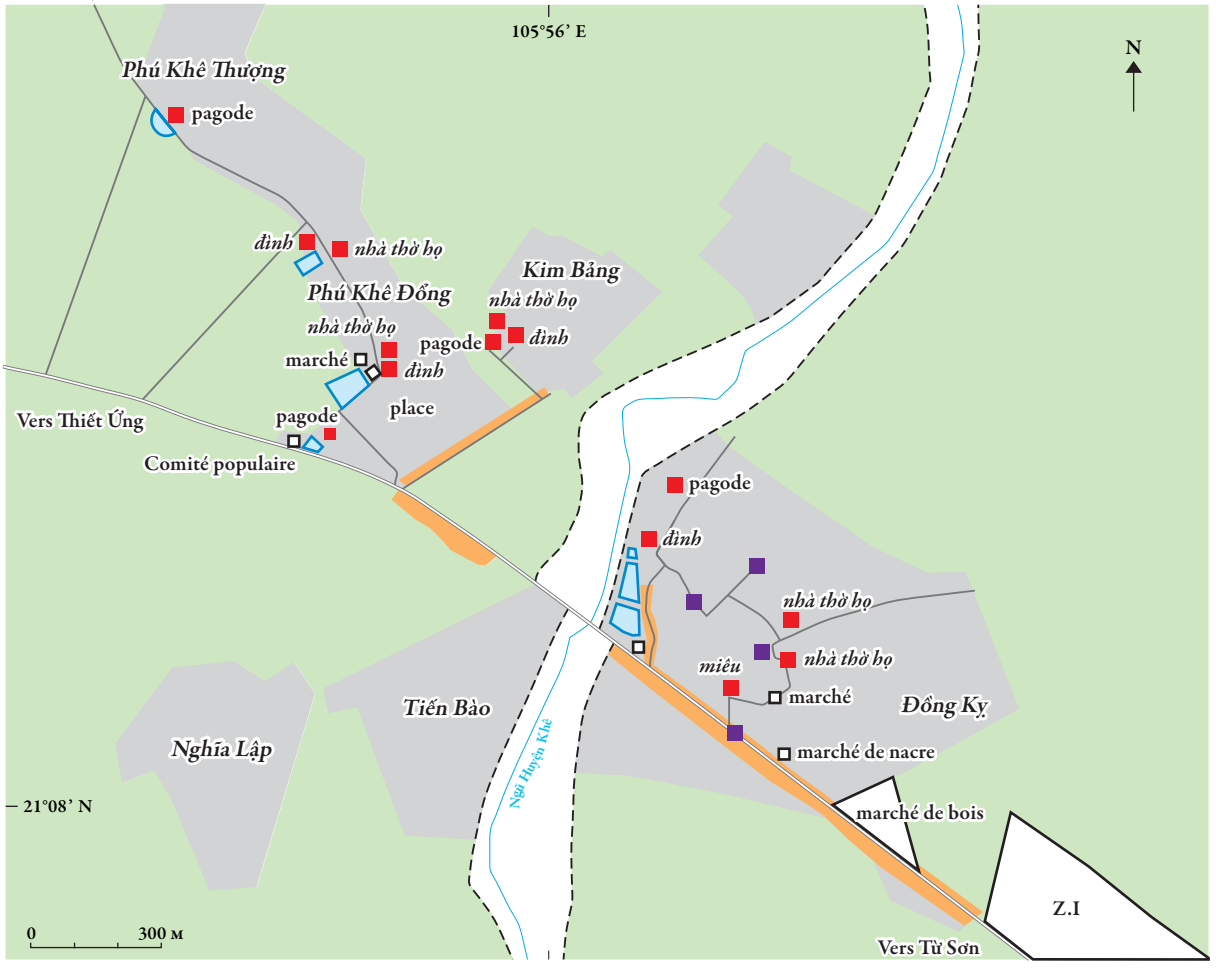
Cette venelle mène à une intersection où un petit *miếu* (temple) fait face à une petite surélévation où se trouvait autrefois un puits. Un coiffeur y officie à ses heures. Prendre la ruelle de droite et au bout de quelques mètres on débouche sur un minuscule marché où s'échangent les produits de la vie quotidienne. Un petit *miếu* destiné au culte du génie de la terre semble protéger les habitants du quartier. Prendre la ruelle sur la gauche qui mène à un très beau *nhà thờ họ* (sur la gauche) où le lignage des Dương, le plus nombreux du village, se rassemble lors des fêtes familiales et pour le culte des ancêtres. Dans cette localité densément peuplée, le maintien d'un tel édifice agrémenté d' une cour bordée de bonsaïs bien entretenus et d'un plan d'eau relève de l'exploit.

Un peu plus loin sur la gauche, une fois contourné le *nhà thờ họ*, une très belle porte s'ouvre sur un regroupement de maisons traditionnelles de belle facture, perdues au milieu de jardins, dont certaines servent aussi d'atelier de menuiserie. Une fois revenu devant le *nhà thờ họ* Dương, on continue tout droit. On passe devant l'ancienne maison de la culture *nhà văn hóa* reconvertie en école maternelle. À l'intersection, de ruelles, le *nhà thờ họ* des Vũ fait face. Plus sobre, il n'en marque pas moins le territoire d'un autre lignage, dans ce village fort ancien et très peuplé (plus de 13 000 habitants !)

On continue tout droit, la route s'incurve vers la gauche. De nombreux ateliers sont installés dans les cours minuscules de certaines maisons anciennes. Il est possible de les visiter sous réserve de quelques sourires ! La deuxième impasse sur la droite mène à l'atelier de **Mme Nhu** qui, dans cette maison traditionnelle vieille de plus de 200 ans, parvient à faire travailler une ruche de femmes qui poncent, vernissent, assemblent de très beaux meubles incrustés de nacre. En reprenant la rue, vous continuez tout droit vers le *đình* en passant sous une très belle porte qui marque l'entrée dans le *Xóm* Đình. À côté de cette porte, un petit *miếu* sert à honorer le génie de la terre qui protège les habitants de ce hameau.

Pour les lève-tôt, vous pourrez participer, ou tout au moins assister, à une séance en plein air de Tai Chi dans la cour du *đình*... à 5 heures du matin !

Đồng Kỵ - Phù Khê



Zone résidentielle
Zone cultivée
Zone de magasins et entrepôts de bois

Site cultuel
Site architectural
Étang
Digue

Source : Google Earth 2008, Secteur de cartographie de l'IRD

Une promenade dans Phù Khê

Une fois passé le pont qui enjambe la petite rivière Ngũ Huyện Khê et marque la limite entre les villages de Đồng Kỵ et ceux de Phù Khê, on observe sur la gauche une nouvelle zone d'ateliers, en grande partie occupés par des artisans de Đồng Kỵ. Sur la droite des rizières partiellement inondées serviront de site industriel pour délocaliser la production du cœur villageois lorsque les problèmes fonciers seront résolus. On peut visiter une petite pagode, Chùa Vĩnh Lợi, qui se trouve au bord de la route, une fois passée la première intersection. Remarquez la présence du banian, symbole de la société vietnamienne trois fois millénaire (et arbre avec ses fascinantes racines adventives, hanté par les génies bienfaisants, contrairement au faux-cotonnier qui, lui, n'abritant que des fantômes malfaisants, terrorise les petits enfants…) et le petit plan d'eau devant la pagode.

Prendre la rue sur la droite qui mène à la place du village. Sur la droite de la place tout d'abord le *đình*, de petite taille et récemment restauré qui fait face à un large plan d'eau. À côté, le *nhà thờ họ* de la famille Lê. La rue qui traverse le village est bordée par de nombreux édifices anciens, symbolisant l'ancienneté, la richesse et le savoir-faire de ce village de sculpteurs dont l'origine remonterait à plus de mille ans sous la dynastie des Lý. Les artisans les plus talentueux ont participé à la construction des pagodes les plus célèbres (pagode Dâu et pagode Đam) ainsi que le *đình* de Đình Bảng que vous avez eu l'occasion de visiter plus tôt. Leur spécialité : la sculpture des animaux et plus précisément des dragons, un des quatre animaux mythiques sacrés.

On passe devant la place du marché (à gauche) en face duquel un petit *miếu* abrite le génie de la terre du hameau et où un espace de repos a été construit pour les villageois. La rue s'ouvre de part et d'autre par des impasses où le staccato des machines à couper le bois, des scieuses… nous rappelle la vitalité de ce village au riche patrimoine architectural. Essayer de vous perdre dans ces ruelles où vous verrez la division extrême du travail entre les ateliers : certains ne produisent que des pieds de chaises, tandis que d'autres s'affairent autour des plateaux de tables incrustés de nacre. À vous de jouer aux Legos !

Une grande partie des ateliers localisés à gauche de la rue principale sont récents et ont été bâtis sur d'anciens étangs que l'on a remblayés. La conquête de l'espace a accompagné la transformation de ce village dynamisé par la proximité de Đồng Kỵ. Plus loin, sur la droite, le petit *nhà thờ họ* de la famille Nguyễn. Puis sur la gauche, un autre *đình* de petite taille, précédé par un plan d'eau. Ouvert sur les rizières à perte de vue, cet édifice est d'une grande beauté et les sculptures fines et laquées montrent le talent des artisans du lieu. Si vous avez la chance de trouver le gardien du *đình*, il pourra vous l'ouvrir en dehors des jours de célébration des ancêtres (**le 1er et le 15e jour du mois lunaire**). Pour la petite histoire, pendant la guerre contre les Français, ce lieu a servi de cachette aux Việt Minh (dans le faux-plafond installé sur les grandes charpentes). Il a été ensuite détruit par les villageois de peur que la garnison française, stationnée dans la ville de Đông Anh toute proche, n'en fasse son QG. Il a été reconstruit à l'identique en 2002, selon la mémoire des vieux ! et grâce aux cotisations des villageois.

Si vous continuez tout droit vous arriverez à l'imposante pagode de Phù Khê Thượng, Chùa Ông Hồng An, toute rutilante, reconstruite en 2006. Sa destruction fut l'œuvre de la guerre, soit des Việt Minh, soit des Français ! Un Bouddha immense de plus de 15 tonnes veille sur les fidèles. Cette pagode était autrefois très célèbre dans la région.

SEMI-MÉCANISATION DE LA FINITION
DES MEUBLES À ĐỒNG KỴ

MOYENS DE TRANSPORT À ĐỒNG KỴ



PAPIERS USAGÉS POUR LES PAPETIERS DE DƯƠNG Ổ

DƯƠNG Ổ, CHÂM KHÊ ET LE CLUSTER DU PAPIER

COMMENT Y ALLER ?

Retournez à la route nationale 1 et tournez à gauche, en direction de la capitale provinciale, Bắc Ninh. Au km 24, vous traversez la ville de Lim, cité administrative où se déroule le festival de *quan họ* de Lim (**voir p. 90**). Encore environ un kilomètre et vous arrivez dans le village de Xuân Ố. Le nom du village est indiqué sur les enseignes des magasins. Sur votre gauche, une route entre dans la commune de Phong Khê à laquelle appartient Dương Ổ. Si vous arrivez jusqu'au pont de l'autoroute qui traverse la nationale et que vous voyez un panneau « sens interdit» sur le côté gauche de la route, qui à cet endroit devient à double voie, c'est que vous êtes allés trop loin. Retournez sur vos pas. À environ 600 m, se trouve la première entrée du village de Dương Ổ. Vous passez la voie ferrée (la même que celle pour aller à Đồng Kỵ) et entrez dans le royaume du papier !

LE CONTEXTE

Dương Ổ est un village de métier traditionnel dont l'activité, la fabrication de différentes variétés de papier *dó*, produit à partir de la fibre du *rhamnoneuron*, arbre que l'on trouve dans les provinces montagneuses qui surplombent le delta, remonterait à plusieurs centaines d'années. Il a supplanté la production des villages de Bưởi et de Yên Thái localisés au bord du grand lac de l'Ouest (à Hà Nội) (**voir encadré dans première partie, p .28-29**), maintenant intégrés dans la capitale. Dương Ổ alimentait les villages du haut delta par l'intermédiaire de marchés spécialisés en papiers de qualités variées [écriture des édits royaux, papiers votifs (Làng Cót), estampes (Đông Hồ), fabrication de pétards (Bình Đa), ou plus tardivement pendant la révolution, rédaction des tracts et des journaux révolutionnaires]. La période collectiviste amorça un début de reconversion et de participation à l'effort de guerre du village par l'intermédiaire des coopératives artisanales, puis des groupes de production (**voir première partie, p. 21**).

Depuis l'ouverture économique, la production de papier *dó* est en déclin face à la fabrication mécanique de papier machine ou papier toilette. Les artisans de Dương Ổ ont mieux réussi à diversifier leur production que ceux des autres villages. En 1994, le gouvernement a interdit la fabrication des pétards, ce qui a entraîné le déclin d'une activité papetière pluri-séculaire. Mais les artisans de ce village dynamique ne se sont pas laissés abattre. Ils se sont engagés dans un processus de modernisation et de mécanisation de leur activité et ont élargi leur marché (papier toilette, papier kraft, papier machine et dans une moindre mesure, papier votif). En 2003, la commune de Phong Khê comptait 125 chaînes industrielles de production ayant une capacité de 300 à 2 000 tonnes/an. Ce processus ne s'est pas fait sans dégât : et vous le constaterez en vous promenant dans le village et surtout le long de ce qui fut le centre névralgique du village, la rivière Ngũ Huyện Khê. Il reste cependant une poignée d'artisans qui fabriquent du papier *dó*, et le papier destiné aux objets votifs. La faible production de ce papier artisanal est destinée principalement aux artistes.

Il y a trois autres villages rapprochés dans ce cluster de fabrication de papier : en longeant le bord de la rivière Ngũ Huyện Khê vers le nord-est à partir de Dương Ổ, on arrive à Đào Xá. Continuant vers le nord, l'on se trouve à Châm Khê. Dans ce village, la production de papier est beaucoup moins mécanisée qu'à Dương Ổ. On trouve ici un plus grand nombre de producteurs de *giấy dó* (papier *dó*) et de papier destiné à la fabrication d'objets votifs.



SÉPARATION DES FEUILLES DE GIẤY DÓ APRÈS SÉCHAGE À DƯƠNG Ổ

© Tessa Bunney.



Entre l'écorce et la feuille

Le premier défi pour les producteurs de papier *dó* est de se procurer l'écorce de cet arbre, essentielle à la fabrication. On utilise aussi l'écorce du mûrier à papier, (mais on n'en parle pas beaucoup !). Elle est difficile à trouver de nos jours : comme il y a de moins en moins d'acheteurs, les producteurs de l'arbre *dó* se font de plus en plus rares et les prix sont très élevés. Les gens des régions montagneuses n'en plantent plus beaucoup ; on n'en trouve plus que dans les provinces de Lào Cai et Yên Bái, où l'écorce est récoltée en septembre et octobre. Celui qui veut produire du papier régulièrement doit faire des réserves pour toute l'année.

La production est également saisonnière : on est obligé d'arrêter la fabrication pendant la mousson (juin, juillet, août) car il fait trop chaud – et en plus, le papier ne sèche pas. Une fois qu'on a trouvé de l'écorce, il faut la préparer : ci-après la recette de la fabrication telle qu'elle s'effectuait il y a un siècle dans un village des bords du lac de l'Ouest. À une variante près – la part de produits chimiques divers, et celle de papier de récupération insidieusement intégrée dans la pâte – les derniers papetiers de Dương Ổ et de Châm Khê continuent de faire les mêmes gestes que leurs ancêtres.

La fabrication du papier *dó* dans le village de Yên Thái telle qu'elle se faisait autrefois débute par l'arrivée en fagots des tiges qui sont mises à rouir dans la rivière Tô Lịch entre un et trois jours. Les écorces sont dégrossies une première fois de leurs nodosités et coupées en segments, puis placées dans des bacs où elles macèrent dans l'eau de chaux pendant 24 heures. Suit alors la phase de cuisson à l'étuvée dans des fours en terre (entre huit et dix heures, selon Dard Hunter) ou au bain-marie (Claverie F. indique trois à quatre jours). Les écorces sont ensuite mises dans de grands paniers en bambou tressé et lavées à l'eau claire. Les femmes séparent au couteau la partie claire de l'écorce qui donnera le papier de meilleure qualité de la partie sombre employée pour des qualités inférieures. De nouveau trempées, lavées et égouttées, les écorces sont pilées à la main dans des mortiers de pierre par les hommes jusqu'à obtenir la pâte brute. Diluée et homogénéisée dans une cuve, huilée par des copeaux de bois *mỏ*, la pâte est levée en feuilles par une ouvrière à l'aide d'une forme faite d'un cadre de bois et d'un fin treillis de bambou appelée *liếm xeo*. Les feuilles sont empilées en un plateau de 500 ou 1 000 feuilles. Pour exprimer progressivement l'eau de ce bloc de papier frais on utilise une presse, puis on entame la phase de séchage proprement dite, à l'air ou au four, les feuilles étant apposées sur les parois extérieures. Reste à mettre en liasse les feuilles non massicotées pour la vente.

Une promenade dans Dương Ổ (Phong Khê)

Une remarque en avant-propos : ce village n'est ni bucolique, ni beau, ni attachant... La production mécanisée du papier a envahi tous les interstices de la vie locale, a pollué les canaux et occupé l'espace public, mais aussi privé. L'ampleur de l'activité et sa rapidité de croissance et de reconversion ont sonné le glas du contrôle de l'environnement par les instances locales et les lignages. Dans cette société deltaïque confrontée de façon permanente aux risques d'inondations, des institutions traditionnelles avaient été mises en place pour les réguler. Le système de production intégré de VAC (*Vườn*, *Ao*, *Chuồng* : jardin, étang, élevage) permettait de recycler une partie des déchets organiques. L'organisation de la trame viaire en dents de râteau facilitait l'évacuation des eaux de la rue principale vers les artères secondaires perpendiculaires en direction des rizières et des étangs qui maillaient l'espace villageois, permettant ainsi un recyclage des nutriments pour la pisciculture. Des chartes villageoises, qui régulaient la vie villageoise dans son ensemble, organisaient aussi le traitement et l'évacuation de ces déchets et l'entretien des rues.

Vous verrez aisément la faillite de ce système ancien et dépassé. Il y a du papier PARTOUT. Par papier, on veut dire à la fois le papier de récupération, qui est la matière première utilisée par les artisans du village, mais aussi les produits finis : longs rouleaux de papiers kraft qui obstruent les rues du site industriel, des montagnes de papiers toilettes devant les magasins... dans le premier cas, le papier de récupération, nous vous laisserons le loisir de mesurer l'ampleur de son occupation spatiale et la variété de cette matière, que nous, en Occident, nous valorisons pour apposer le label onéreux de « papier recyclé » sur la multitude d'articles « verts ».

Nous vous proposons, cependant, un parcours plus traditionnel pour rencontrer les derniers des Mohicans qui s'acharnent contre vents et marées à continuer leur art, aux bénéfices modestes : les fabricants de *giấy dó* (à mauvais escient appelé papier de riz). Au printemps 2008, il restait quatre ateliers actifs à Dương Ổ et une dizaine à Châm Khê. Nous vous ferons entrer par la partie la moins industrialisée du village (quoique les abords de la voie ferrée, plus récemment aménagés, donnent une image contraire) et vous laisserons, à la fin du parcours, le soin de juger l'évolution de l'activité dans ces villages en vous faisant terminer par le site industriel, localisé au nord-est.

Dès que vous franchissez la voie ferrée, un petit *miếu* marque la limite du village. Prenez la rue principale récemment bâtie : le cœur du village ancien se trouve plus en avant, en direction de la rivière Ngũ Huyện Khê. Avant d'arriver au marché, vous verrez sur votre gauche une entreprise spécialisée dans le tri des chutes de papier provenant de la papeterie de Bãi Bằng. Ce papier de qualité provient des cahiers fabriqués avec de la pulpe de cellulose. Une armée de petites mains, enfouies dans ces montagnes neigeuses de bandelettes de papier, trient cette matière de qualité, enlèvent les bouts de scotch, les agrafes, les parties colorées des couvertures. L'activité du triage occupe une main-d'œuvre féminine et nombreuse, peu formée (femmes âgées, enfants,...), les hommes étant plutôt aux manettes des machines et des activités industrielles. Une entreprise d'une quinzaine de personne peut trier jusqu'à cinq tonnes de papier par semaine.

La rue principale du village est bordée de maisons neuves, dont les cours sont envahies de papier. Ce n'est que lorsque vous entrerez dans le dédale de petites rues du cœur ancien, que vous pourrez voir des petites maisons aux cours fleuries qui font le charme des villages du delta.

Arrivés au marché, tournez à gauche. Un petit temple, *đếm*, sert de lieu de culte pour les habitants de ce *xóm*. Dans l'entrebâillement des portes, on voit de-ci, de-là, des personnes âgées en train de trier des tas de bandelettes de papier. Malgré la mécanisation, l'activité s'infiltre dans tous les coins du cœur villageois et dans l'intimité des résidences en grande partie désertées depuis que la production mécanisée a dû s'installer dans les sites industriels de la commune ou aux abords de la rivière.

Phong Khê



Zone résidentielle
Zone cultivée
(Z.I) Zone industrielle
Sites cultuels et commerciaux
Route de l'itinéraire
Étang

① M. Điều
② M. Tâm
③ Mme Tươi
④ Mme Thu

Source : Google Earth 2008, Secteur de cartographie de l'IRD

Dans la première ruelle à droite se trouve la maison de **M. Phạm Văn Tâm**, dont la femme est une des quatre productrices de papier *dó*. Vous pouvez demander de visiter son atelier et d'acheter quelques feuilles de papier. Chaque atelier assure le processus de production en entier, donc il est souvent possible d'assister à tous les stades de la fabrication. Dans la cour, dans les bacs, les écorces de *dó* trempent, sur les cotés des femmes nettoient les bandes d'écorce, on peut voir les presses, les égouttoirs, les mortiers et autres instruments du papetier. Le lever à la forme est vraiment l'étape la plus impressionnante. Dans son salon, envahi par les tas de feuilles de différentes tailles, la femme de M. Phạm Văn Tâm détache les feuilles séchées et vérifie la qualité. Elle produit cent kilos de papier par mois, de qualités variées, soit environ 20 000 feuilles. Elle exécute les commandes des clients, pour la plupart fidèles. Les niveaux de qualité dépendent de la part de la pulpe dans le mélange, de la qualité de l'écorce et de la finesse du papier : le *giấy dương* est moins fin que le *giấy dó*. Dans certains cas, on mélange du papier de récupération à la pulpe d'écorce.

Pour aller dans l'atelier de M. Ngô Văn Hiến, retournez sur vos pas. Au bout de la ruelle, tournez à droite (à gauche se trouve le marché) et avancez de quelques mètres. Sur la droite, se trouve son atelier. Lors de notre passage, sa femme, **Mme Tươi**, exécutait le lever à la forme de la pulpe de *dó* à l'aide du *khuôn*, dans un bassin. Elle passe la forme sur laquelle se trouve un tamis en fines lamelles de bambou (*mành*) dans le bassin d'eau (*tàu xeo*) mélangée à la pulpe et elle détache la feuille pour la poser sur un tas de feuilles, puis recommence inlassablement 800 fois par jour. De temps en temps, elle remue énergiquement l'eau dans le bassin avec un bâton pour bien mélanger la pulpe et obtenir un liquide homogène. Ce métier traditionnel et manuel, épuisant, parce qu'il faut rester tout le temps debout, les mains dans l'eau, est l'activité des femmes de ce village depuis des générations.

Si vous voulez mesurer l'impact sur l'environnement de cette activité très mécanisée, une fois de retour au marché, tournez à gauche et continuez tout droit jusqu'à la rivière (**voir carte**). Promenez-vous le long de la rivière entre Dương Ổ et Châm Khê : vous allez voir un bon échantillon de la production plus mécanisée, sans doute observer les chaînes de productions en marche (les plus grosses tournent même la nuit) et des ouvriers/ères préparant le papier recyclé, emballant des rouleaux de papier hygiénique, etc. Vous verrez que, comme à Đồng Kỵ, on manque d'espace ici, et les abords de la rivière, pourtant le site du *đình* et de l'embarcadère majestueux, sont souillés par la pulpe de papier usagé. Difficile aussi d'ignorer la pollution du cours d'eau : cette industrie demande beaucoup d'eau et entraîne des rejets importants (qui finissent souvent dans la rivière), plus l'emploi de produits chimiques toxiques.

Si vous voulez continuer la visite des producteurs de *giấy dó*, retournez au marché et prenez la rue qui part à gauche. Cette rue mène au nouveau site industriel en traversant tout le cœur du village. La rue est bétonnée, pas très belle, mais les transversales mènent à des petites maisons nichées au fond des venelles. De-ci, de-là, on voit dans les cours des bassins inutilisés où l'on trempait l'écorce de *dó* autrefois. Dans la dernière ruelle sur la gauche avant d'arriver à un petit *điếm* (temple) se trouve la maison de **M. Ngô Đức Điều**, artisan assez âgé et reconnu qui possède chez lui un document datant de 1435 mentionnant l'activité du papier dans le village. Il maintient cette activité, mais ses fils, eux, s'adonnent à la fabrication du papier industriel dans le site industriel.

Puis, avant de sortir du village ancien, sur la droite, dans une maison ancienne, une femme fabrique du *giấy dó* avec un mélange de papier de récupération et du *dó*. Ce papier *dó* de mauvaise qualité est utilisé par les marteleurs d'or de Kiêu Kỵ, un village à côté de Bát Tràng (le célèbre village des potiers au bord du fleuve Rouge). Kiêu Kỵ et ses marteleurs font partie de **l'Itinéraire 2**. Cette femme (comme deux autres dans un hameau plus éloigné du cluster) achète du papier à recycler, elle le fait écraser dans un autre atelier, puis le mélange dans l'eau avec les écorces de *dó*. Elle fabrique 1 000 feuilles par jour et, pour 100 feuilles, elle ne demande que l'équivalent de 20 000 VNĐ ! On ne doit pas lui donner beaucoup de feuilles d'or en échange des feuilles de papier…

Puis, si vous désirez visiter Châm Khê, prenez la rue à gauche au carrefour. Vous passez devant le Comité populaire de la commune. Puis entrez dans Đào Xá, ce village de papetiers, coupé en deux par le passage du pont de l'autoroute qui mène à l'aéroport de Nội Bài. Au bout d'un kilomètre, vous arrivez à Châm Khê. Le papier recyclé est beaucoup employé dans la fabrication des spécialités du village : les objets votifs et les éventails. Cherchez par exemple des ateliers qui fabriquent des « faux billets » de 100 dollars ou de 50 000 VNĐ, brûlés par l'acheteur afin de les « faire passer » aux morts pour qu'ils puissent arrondir leurs fins de mois dans l'au-delà. Les difficultés des autres mondes seraient-elles du même ordre que celles du nôtre?

Si vous ne faites pas le détour par Châm Khê, au carrefour continuez tout droit. À droite se trouve un puits, appelé le puits de la fée, *giếng tiên*. Il a été restauré et agrandi en 2004. À l'origine, il servait à abreuver la population du quartier, maintenant ce n'est que pour la décoration. Sur le côté du puits il y a un petit autel des ancêtres. Puis, dans le petit site industriel informel sur la gauche de cette rue très encombrée et bruyante, cherchez **Mme Ngô Thị Thu** qui, parallèlement à la fabrication mécanique de papier kraft et autres papiers, produit 1 000 feuilles de papier *dó* de haute qualité par jour.

Et puis, si vous n'avez pas peur des effluves de chlore et du bruit des usines, nous vous conseillons d'aller faire un tour dans le grand site industriel, au bout de la rue à gauche, où la plupart des grandes entreprises se sont regroupées.



CHUTES DE PAPIER DE QUALITÉ À RECYCLER À DƯƠNG Ổ

LA COLLINE DE LIM ET LA PAGODE PHẬT TÍCH

Sur le chemin de retour vers Hà Nội, à cinq kilomètres de la ville de Bắc Ninh (six kilomètres avant le bourg de Từ Sơn) sur votre gauche, prenez un moment pour découvrir les charmes de la colline de Lim (dans la ville de Lim), à gauche après la gare ferroviaire. Sur cette colline, également appelée le mont Hồng Vân, se tient le festival de Lim. C'est une célébration du printemps par la musique *quan họ* (**voir encadré p. 91**), chants caractéristiques de la province de Bắc Ninh, qui a lieu le **13e jour du 1er mois lunaire.**

Si vous y allez au moment du festival, vous verrez les jeunes chanteurs se donner la réplique, disposés autour de la colline, dans les prés avoisinants ou sur des barques amarrées sur la rivière Tiêu Tương en contrebas. Les chants peuvent durer toute la nuit, et deviennent particulièrement intenses lorsque le soleil pointe à l'horizon. Les chanteurs mangent souvent des petits fruits marinés jaunes verdoyants aux vertus réparatrices (*trám trắng* : *Canarium album Rausch* ou l'olive blanche chinoise) et parfois se mettent du sel dans la bouche afin de garder de la voix pendant une longue nuitée de gazouillis et roucoulades.

C'est aussi une occasion de rendre hommage à Hiếu Trung, le fondateur du village du *quan họ* et en même temps les visiteurs peuvent assister à des compétitions de tissage (pendant lesquelles les candidates chantent du *quan họ*) et participer à des jeux, des concours de balançoire, de la lutte, etc.

Si vous n'avez pas la chance d'assister au festival, nous recommandons la colline de Lim comme site pour pique-niquer : située entre les deux clusters de villages de métier, c'est un endroit très agréable (avec des arbres pour se mettre à l'ombre), si vous êtes organisés préalablement et que le temps s'y prête.

LE RETOUR DE LA MOMIE…

Quelques kilomètres (environ huit) plus loin sur la route qui part de l'embranchement à Lim vers la rivière Đướng se trouve la pagode Phật Tích (avec des vestiges de la pagode bouddhique originale, construite vers le VIIe-VIIIe siècle) sur la colline Lạn Kha (aussi appelée Phật Tích). Elle fut restaurée et agrandie sous la dynastie des Lý et à plusieurs occasions subséquentes. De grandes statues en laque et en or y sont exposées. D'après Nguyễn Vinh Phúc (2001), il y une statue assise qui serait le cadavre momifié et laqué d'un bonze datant du XVIIe siècle. Ce fut jadis une pratique assez courante au Vietnam et d'autres pagodes recèlent de lugubres trésors semblables (**voir encadrés Itinéraire 5, p. 219 et Itinéraire 8, p. 273**).

Le nom original de la colline abritant cette pagode – Lạn Kha – provient d'une histoire qui pourrait sortir directement de la littérature fantastique : Lạn Kha veut dire « hache pourrie » et dérive d'un incident dans la vie d'un bûcheron appelé Vương Chất. Un jour, ce dernier monta sur la colline couper du bois et y croisa deux vieillards qui jouaient aux échecs (échecs chinois, bien sûr). Posant sa hache contre un rocher, le jeune homme s'attarda afin de suivre la partie. A la fin, les deux joueurs s'envolèrent directement au ciel : ils furent des immortels. Vương Chất tenta de reprendre son travail, mais le manche de la hache fut complètement pourri : des siècles entiers s'étaient écoulés pendant la partie…

Une dernière histoire saugrenue pour la route de retour vers Hà Nội

En rebroussant chemin vers Lim, la route repasse par le mont Bát Vạn (en fait une vague collinette de 150 m de hauteur : toute aspérité dans la platitude deltaïque déclenche l'hyperbole…). Bát Vạn veut dire 80 000 et ferait référence à un tel nombre de toutes petites tourelles en terre cuite (seulement 20 cm de haut) qui seraient enterrées à cet endroit. On raconte qu'au IXe siècle, un administrateur chinois (le prototype du méchant colon) nommé Kao-Pien aurait fait placer ces choses insolites afin de pouvoir jeter un mauvais sort sur ces terres prospères du Vietnam. Cette vieille superstition comporte des rites spéciaux et l'enterrement d'objets (normalement) en cuivre ou en fer. Nous avons repéré l'emplacement de seulement 78 694 de ces petits grigris sino-vietnamiens, donc si le soleil n'est pas déjà en train de se coucher dans la rizière à votre passage, libre à vous de vérifier l'authenticité de cette étrange histoire – et surtout faites-le-nous savoir.

Fragments d'un discours amoureux

Le quan họ est un chant traditionnel né vers le XIII^e^ siècle dans la province de Bắc Ninh. Il prend la forme de duos amoureux entre hommes et femmes et entre habitants de villages différents, en chant alterné *a cappella*, puisant dans un riche répertoire traditionnel, obéissant à des règles musicales strictes, mais laissant place à des improvisations parolières.

Le quan họ, considéré comme un sommet de l'art populaire du delta, est encore pratiqué dans une cinquantaine de villages regroupés dans l'ancienne région de Kinh Bắc. Les chanteurs expérimentés repèrent dans leur village des filles et des garçons au seuil de l'adolescence avec des timbres de voix susceptibles d'être complémentaires, puis les placent dans des duos pour les former. Un couple chantant, ainsi réuni, se séparera rarement ; et pourtant, il est strictement défendu à ces jeunes gens de se marier. Les chansons abordent souvent d'ailleurs le thème douloureux de l'amour impossible.

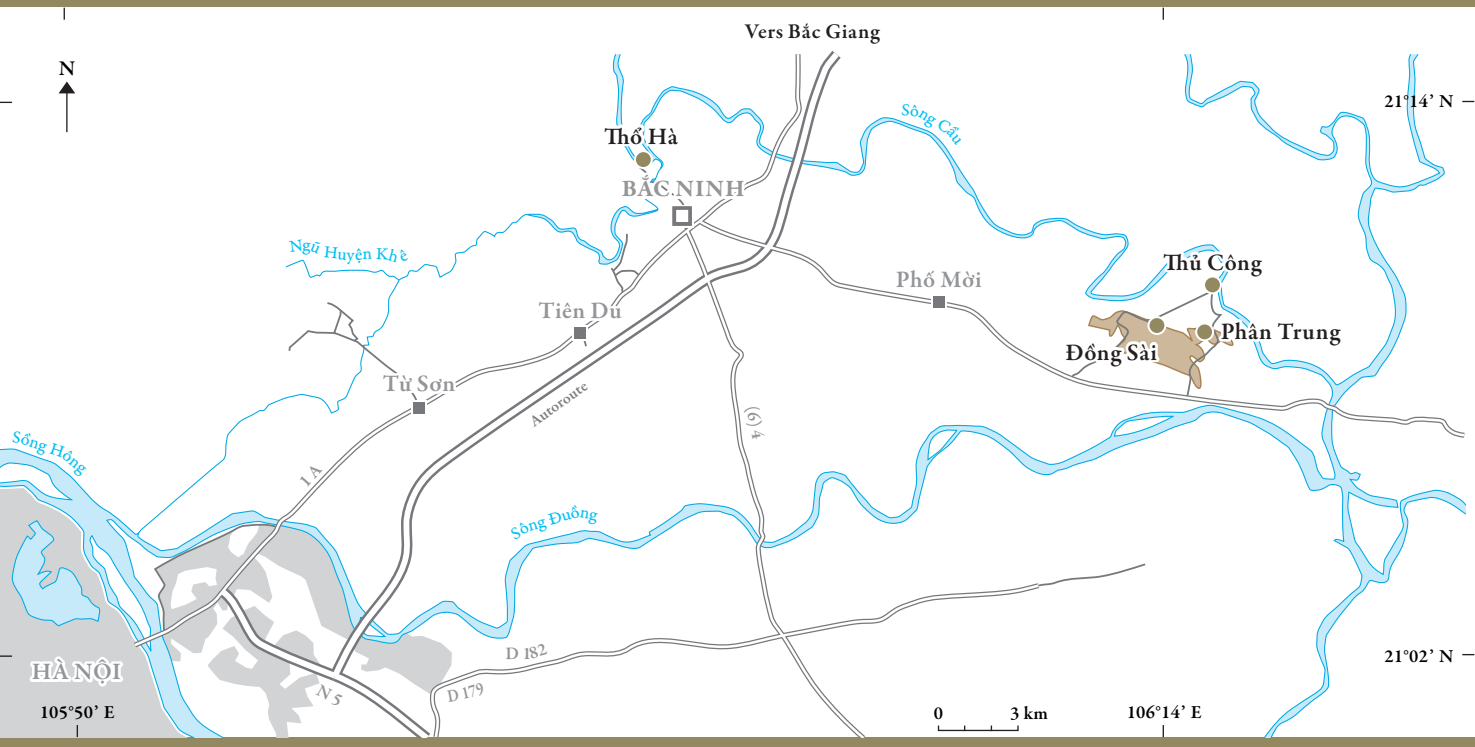
Autrefois, dans une société où les valeurs confucéennes limitaient fortement tout contact entre les sexes en dehors de la famille, le *quan họ* représentait une soupape et un exutoire d'émotions difficilement exprimées ailleurs, le tout encadré par une approbation sociale et une structure extrêmement codifiée, laissant place toutefois à une improvisation hautement imagée.

Avec une telle entente de partenariat chaste, forte et flexible comme celle-là, si on apprenait également aux jeunes chanteurs à jouer au bridge (mieux adapté aux conditions du delta que le patinage artistique, nous le soutenons), le Vietnam pourrait rapidement devenir un pays champion du monde…

CHANTEUSES DE *QUAN HỌ* AU FESTIVAL DE LIM

Itinéraire 1 bis

Villages de potiers (Bắc Ninh et Bắc Giang)



Les villages artisanaux

Les villages de la commune de Phù Lãng (Đồng Sài, Phân Trung et Thủ Công) et le village de Thổ Hà.

Patrimoine culturel et architectural

L'architecture en brique des trois villages très pittoresques constituant Phù Lãng et leurs alentours, l'architecture traditionnelle très riche et diversifiée et la maison communale de Thổ Hà.

PHÙ LÃNG

COMMENT Y ALLER ?

Prenez la sortie de Hà Nội à l'est par Gia Lâm. Passez le carrefour Nguyễn Văn Cừ/Nguyễn Văn Linh et tournez à droite vers l'autoroute (la route nationale 5) en direction de Hải Phòng. A environ 11 kilomètres, tournez à gauche pour prendre l'autoroute qui mène à la capitale provinciale de Bắc Ninh. Au bout de 25 km à travers les rizières, prenez la sortie pour Bắc Ninh, tournez à droite (la route nationale 18) en direction de Phố Mới, le chef-lieu du district de Quế Võ – vous laissez le pont qui passe au-dessus de l'autoroute, à gauche. Arrivés à cette petite ville, comptez six kilomètres. Vous verrez une grande briqueterie sur votre gauche. Tournez à gauche et prenez une petite route surélevée qui passe à travers les rizières. Dans le fond, vous verrez les collines sur lesquelles sont nichés les villages de Phù Lãng. Au bout d'un kilomètre, la route grimpe. Elle traverse le village de Hữu Bằng et serpente le long de la colline. Vous passez le village de Phùng Dị, puis la route amorce un grand tournant vers la droite et contourne la colline. Vous commencez à voir des enseignes de potiers. Vous êtes bientôt arrivés ! Un kilomètre plus tard, vous arrivez à un carrefour en T. Si vous continuez tout droit, vous allez à Đồng Sài, le village où s'est installé le célèbre céramiste Nhung. Si vous tournez à gauche, la route mène à Thủ Công, le village d'origine du métier.

LE CONTEXTE

Cet itinéraire de trois villages de potiers s'annonce comme une remontée dans le temps en ce qui concerne l'historique de ce métier dans le delta du fleuve Rouge : le visiteur pourra à la fois admirer des vestiges fascinants du passé et voir à l'œuvre le mouvement impitoyable vers le présent.

Nous commençons ce parcours par la destination la plus lointaine de tous les villages proposés autour de Hà Nội : Phù Lãng. Cependant, l'éloignement (plus de soixante kilomètres) est amplement compensé par la beauté et l'originalité des lieux. En réalité une suite de trois villages de potiers (Đồng Sài, Phân Trung et Thủ Công) qui longent la rivière Cầu, Phù Lãng est un endroit enchanteur. Entouré de rizières fertiles et loin des grands axes routiers de la région, cette petite concentration de maisons, adossées sur le versant d'une succession de collinettes, conserve plusieurs aspects des villages traditionnels tonkinois, tout en présentant des éléments uniques et recélant une dimension bien moderne.

LE(S) MÉTIER(S)

Il y a des potiers dans la commune de Phù Lãng depuis fort longtemps : grâce à des recherches archéologiques on a découvert enfouis dans le sol des tessons de céramique datant de la dynastie des Trần (XIII^{e}/XIV^{e} siècles). La légende veut que le savoir-faire fut rapporté par trois mandarins, Hứa Vĩnh Kiều, Đào Trí Tiến et Lưu Phong Tú, suite à leur mission diplomatique en Chine et transmis aux habitants de leur village.

Catherine Noppe (Musée royal de Mariemont, 2006) nous donne une des versions de ce mythe fondateur : « ...Rentrés sains et saufs au pays, ils font profiter les gens de leur village natal de leur expérience : Kiều enseigne à Bát Tràng (**Itinéraire 2, p. 110** l'art de l'émail blanc, Tiến enseigne à Thổ Hà *(***voir p. 104**) celui de l'émail rouge et Tú enseigne à Phù Lãng celui de l'émail jaune profond. Un peu plus tard, leur production est présentée à la cour qui s'en dit satisfaite et l'honneur en rejaillit sur les villages qui les honorent au titre de tổ sư "ancêtre fondateur" et un culte avec des fêtes solennelles est alors établi... ».

Jadis, les potiers du village produisaient essentiellement des objets utiles à la vie quotidienne des villageois : des marmites, bols, chopes, jarres à alcool, tuiles, brûle-parfum... Ces objets étaient revêtus d'un émail brun clair et trouvaient un marché dans d'autres villages du delta et jusqu'à Hà Nội. Phù Lãng jouissait d'assez bonnes connexions par voie fluviale pour le transport de matières premières (une fois les gisements d'argile et le bois disponibles sur place épuisés) et ensuite pour la distribution et la commercialisation de leur production – relativement lourde et fragile. Cependant, ce village n'a jamais pu percer le marché de l'exportation, à l'instar de Bát Tràng (**Itinéraire 2**), Chu Đậu et Hợp Lễ (naguère deux autres importants villages céramistes du delta) qui au XVII^{e} siècle s'imposaient en Asie du Sud-Est. Par contre, Phù Lãng était renommé pour la qualité de ses produits : à la fin du XIX^{e} siècle, on a choisi les meilleurs artisans de la commune pour fabriquer 200 brûle-parfum finement travaillés et émaillés afin de les offrir à la Cour royale.



QUELQUES TYPES DE POTERIES DE PHÙ LÃNG

L'amélioration des routes et l'apparition des véhicules motorisés au Vietnam a supplanté le transport fluvial, devenu trop lent et onéreux pour des déplacements compétitifs de marchandises dans le delta, bien que de grosses péniches et jonques sillonnent encore le fleuve Rouge. Phù Lãng a pâti de cette évolution : éloigné de Hà Nội et assez mal desservi par le réseau routier, il a souffert entre autres choses de la concurrence de Bát Tràng, le village potier le plus connu de tout le delta (**voir Itinéraire 2, p. 110**) et situé à proximité de Hà Nội, le pôle commercial principal de toute la région.

Cependant, c'est avant tout le cours des événements géopolitiques et les grands remous sociaux du début du XX^e^ siècle, débordant ainsi sur les plaines deltaïques du Vietnam comme ailleurs, qui ont provisoirement plongé l'activité traditionnelle de Phù Lãng dans une période de déliquescence. L'état de guerre s'est installé et le mouvement de guérilla a été lancé contre le régime colonial français. Les fours de Phù Lãng ont été laissés à l'abandon.

La renaissance de l'activité ne s'est opérée que pendant l'époque collectiviste. Contrairement à Thổ Hà, où les coopératives ont sonné le glas d'une production de qualité multiséculaire, à Phù Lãng les coopératives ont permis de rétablir une production de qualité moyenne et destinée à la vie quotidienne, autour des fours regroupés dans le village de Thủ Công, lové le long de la rivière Cầu.

Puis, il y a une vingtaine d'années, un petit groupe d'artisans de la commune ont trouvé une nouvelle façon de diversifier leur activité et d'augmenter la production. Ils sont partis à Thổ Hà (**voir p. 104**) se procurer des modèles d'urnes funéraires (**voir encadré p. 96**), production traditionnelle des potiers de Thổ Hà, et se sont mis à façonner des moules afin de les copier, les vendre moins cher et ainsi supplanter ce dernier dans ce fructueux marché pour tout le nord du delta du fleuve Rouge.

Plus récemment, certains jeunes artisans du village ont, eux aussi, commencé à se reconvertir, cette fois-ci dans la céramique artistique : quelques-uns ont fait des études à l'École des beaux-arts et l'École des arts industriels à Hà Nội, ramenant des idées créatives au village. Ce « nouveau » métier a connu un franc succès et certains de ces artisans-artistes sont devenus carrément célèbres.

Le glas sonne toujours deux fois

Les urnes ou coffrets funéraires en céramique (*tiểu)* reçoivent les os des défunts lors d'une cérémonie solennelle de déterrement trois (ou parfois quatre) ans après le trépas de l'être aimé. Ce jour-là, on voit un groupe endimanché (chaque membre portant le bandeau blanc du deuil) qui part dans les champs vers les tombes. Ils apportent des pelles et des brosses à dents (pour déterrer et ensuite bichonner l'ossature décharnée par l'usure du temps) – ainsi qu'une urne (sans aucun doute fabriquée désormais à Phù Lãng), prévue pour la remise en rizière définitive. Les côtés de ce petit cercueil sont percés de petits trous pour laisser circuler des esprits gardiens du squelette. Avant de récupérer ce qui reste du défunt, il faut faire des sacrifices, d'abord aux ancêtres, ensuite aux génies de la Terre, de celle que quitte le mort ce jour-là ainsi que de celle où il ira se reposer pour toujours. Comme au premier enterrement, les endeuillés se remémorent leur proche disparu et s'abandonnent aux pleurs et lamentations comme exutoire à leur peine.

L'urne, garnie de sa dépouille phosphatée calcique noircie par les éléments, une fois les os parfumés, rangés selon un ordre consacré et recouverts de papier d'or et papier rouge, est enterrée dans une sépulture à un nouvel endroit, choisi avec soin selon des règles de géomancie afin de pouvoir espérer un coup de main des morts en faveur des vivants. La haute importance d'un terrain régi par une certaine configuration topographique est résumée ainsi par l'historien vietnamien Hữu Ngọc :

« … le souffle du Tigre Blanc ou celui du Dragon pourraient donner à la famille des rejetons misérables ou richards, roturiers ou aristocrates, ou mêmes rois. » (Hữu Ngọc, 2007)

Espérer engendrer des enfants rois (et non pas simplement des enfants-rois…) pourrait paraître un brin optimiste dans une république socialiste, mais il faut reconnaître que, malgré les turbulences et le décloisonnement culturel des temps récents, les croyances et pratiques du culte des ancêtres sont encore très respectées au Vietnam.

Les Vietnamiens savent très bien que ces pratiques traditionnelles concernant la dépouille mortelle – qui trouvent pourtant des répliques similaires dans plusieurs autres cultures en Asie et ailleurs – sont étrangères aux Occidentaux ; il faut être considéré comme un intime de la famille avant que l'on vous invite à assister à un tel rite de passage final vers l'au-delà.

URNES FUNÉRAIRES ENTREPOSÉES À THỦ CÔNG (PHÙ LÃNG)

À VOIR

Tout abord, il y a plusieurs belles habitations : mis à part quelques horreurs inévitables de béton peint en couleurs pastel (du genre nouveau riche), les maisons, plutôt modestes, sont généralement construites en briques d'argile locale (comme le sont les murs d'enceinte autour des hameaux d'origine) et se marient harmonieusement au paysage environnant. Ces villages sont aérés car ils sont nichés sur des collines : ici, pas de concurrence avec l'agriculture, contrairement aux villages de la plaine deltaïque (songez à l'exemple des bourgades bourguignonnes à l'étroit sur leurs terres, en remplaçant toutefois des vignobles de Nuits-Saint-Georges devant l'église par des rizières de paddy derrière la pagode). Les autres éléments d'architecture intéressants sont les ateliers de fabrication (souvent à l'arrière des maisons) et les fours à cuisson des céramiques.

Les fours

Ils sont très présents à Phù Lãng (ils sont une trentaine) et méritent une attention particulière. Ils sont du type dit « couché » (ou en vietnamien : *lò ống*, four-tunnel), de volume relativement vaste par rapport à d'autres modèles de fours traditionnels (plusieurs ont plus de 20 m de long). Construits à plat ou légèrement inclinés, certains sont partiellement enterrés et se marient aux contours voluptueux de ce lieu charmant. Chaque four est protégé de la pluie par une belle toiture en tuiles, qui peut également abriter beaucoup d'articles qui sèchent en attendant la prochaine fournée.

Les fours sont chauffés au bois (traditionnellement l'unique combustible employé par les potiers tonkinois), et partout à Phù Lãng, on en croise de vertigineux empilements : des gratte-ciel et des barres xylotechniques, échafaudés contre le ciel et obstruant le paysage, mais conférant également un charme chaotique au village. Le chauffage au bois rajoute à la dimension artisanale du procédé : cela laisse un contrôle limité de la durée de la fournée et de sa température (qui devrait être à 500-700 °C). On assistera sans doute à une introduction progressive de fours à gaz (comme à Bát Tràng : **voir Itinéraire 2**) qui répondront mieux d'ailleurs aux exigences plus précises de la céramique artistique (pièces parfois compliquées ou fragiles, émaux variés...). Il faut dire aussi que l'emploi du bois présente de graves problèmes environnementaux : on doit aller de plus en plus loin pour en trouver (dans les régions montagneuses limitrophes du delta) et la fumée pollue l'air du village, d'autant plus que le volume de production continue d'augmenter (et qu'en temps de pénurie de bois, on le complète avec du charbon).

N'hésitez pas à rentrer dans un four (de préférence pas en marche) afin d'en apprécier les dimensions et le détail. Dans le hameau de Thủ Công (localisé sur la digue), les fours sont regroupés autour de l'ancienne coopérative. Une poignée de dispositifs privés mise à part, chaque four est partagé entre dix à douze potiers qui s'en servent à tour de rôle pour leur production indépendante. Ils tirent au sort leur tour, tout en se cotisant pour acheter le bois nécessaire à lancer la première fournée, quand le four est encore froid (et en espérant ne pas écoper du deuxième tour, réputé mauvais pour la qualité de la fournée...). Notons également que l'impôt perçu par la commune de Phù Lãng n'est pas payé en fonction des fenêtres, des chapeaux, des barbes ou des escaliers, – mais est bien lié aux fours de potiers !

Un autre élément saisissant du paysage est l'utilisation faite des **ratés de cuisson** : ces déchets plutôt esthétiques (principalement des urnes funéraires, mais également des jarres ou autres pots, ce qui fait tout de suite mieux que des sacs en plastique ou des produits chimiques), sont employés pour construire des murets d'enceinte, rehausser des murs, boucher des trous, ou sont tout simplement empilés aux alentours. Cet emploi des rebuts pour ériger des clôtures entre les fours et les habitations, plutôt que les petites haies en matière végétale usuelles, a également l'avantage de minimiser le risque de propagation d'incendie.

Les ateliers de potiers

Il y en a un peu partout dans le village – des ateliers familiaux (parfois depuis plusieurs générations) ainsi que des petites sociétés de production. En demandant (bien entendu) la permission d'abord, on peut facilement en visiter plusieurs. Depuis la relance du métier à l'aide des urnes funéraires, le style de poterie répandu à Phù Lãng (celle qui est en glaise cendrée d'aspect clairement artisanal) est remonté en vogue. Par exemple, plusieurs restaurants se voulant chics ou d'ambiance artistique à Hà Nội s'en servent désormais, et l'on verra ici une grande variété d'articles à tous les stades de fabrication. On peut également acheter ici des poteries chez l'artisan à des prix défiant toute concurrence hanoïenne.



ENTREPÔT DE POTERIES À THỦ CÔNG (PHÙ LÃNG)

Nhung, un artisan qui monte

L'artisan-artiste de loin le plus connu s'appelle Vũ Hữu Nhung, de son nom d'artiste, Nhung tout court. Ce jeune céramiste et peintre médiatique (il est né au village en 1975, tandis que le pays renaissait des cendres de la Guerre américaine) semble jouer sur du velours. Parti de très peu, mis à part ses origines avec les pieds solidement ancrés dans l'argile, façonnée à la façon de Phù Lãng, il a aujourd'hui une société déclarée avec plus de 200 employés, il expose et exporte un peu partout dans le monde. On achète ses œuvres pour agrémenter des bureaux de conseil d'administration de grosses entreprises, des salles de consulat, des cheminées d'illustres invités d'État ...

Quittant Phù Lãng pour étudier à l'université des Beaux Arts à Hà Nội pendant cinq ans, (un parcours encore très peu emprunté par la grande majorité des jeunes des régions rurales) le futur artiste en céramique Nhung s'est bien imbibé des influences aussi bien classiques que contemporaines. Ensuite, au lieu de succomber définitivement (comme plusieurs de sa génération) au chant de sirène de la capitale, après un court mais précieux passage à Bát Tràng comme apprenti (chez les céramistes « modernes » de la banlieue hanoïenne), il est retourné dans son *quê hương*, la terre de ses aïeux. Il s'est installé à son propre compte, empruntant au besoin à sa famille, s'imposant comme artisan accompli et comme artiste original. Cette originalité, reliée au succès commercial, fait de lui un cas exemplaire – mais également une cible de choix : on imite beaucoup le travail des autres au Vietnam, et nombreux sont ceux qui essaient de « faire du Nhung », d'abord autour de lui à Phù Lãng, et de plus en plus à Bát Tràng, où la supercherie est encore plus difficile à dévoiler ou à dénoncer.

Nhung n'est pourtant pas un homme à se laisser abattre : il a enregistré ses produits auprès du service de la Propriété intellectuelle (un organisme national qui a décidément du pain sur la planche). Il change et varie ses produits régulièrement, génère beaucoup de travail et d'activité économique pour la commune, attire des acheteurs et visiteurs étrangers au village, fait parler de Phù Lãng dans les médias, conduit des affaires avec des producteurs de Bát Tràng.

Les pièces de Nhung se vendent à des prix élevés (surtout les vraies...) ; cependant, sa réputation internationale grandissante peut faire de l'achat de ses produits un investissement, en plus d'être de beaux objets à admirer et à exposer. On peut en trouver dans le village de Đông Sài, où le jeune Sieur Nhung s'est réfugié dans un très grand espace, à l'abri des regards des imitateurs (les céramiques sont en vente au salon d'exposition de sa société, Gốm Nhung/Công Ty Gốm Sao Bắc/North Star Ceramics Company). Il y a du Nhung également disponible à Hà Nội, dans des magasins sur les rues Nguyễn Thái Học et Thợ Nhuộm, mais à moins d'être sûr de son coup, sans doute vaudrait-il mieux acheter directement à Phù Lãng. Nous déconseillons également l'achat de céramiques artistiques, parmi celles en vente à Bát Tràng (**Itinéraire 2**), qui ressemblent étrangement (et spécifiquement) à du Nhung (jusqu'aux prix élevés), mais qui sont vendues comme des œuvres originales d'illustres inconnus (en réalité, surtout d'anciens apprentis de Nhung qu'il a formés et qui se sont mis à leur compte ou qui travaillent au prix fort pour des entreprises de Bát Tràng). Nhung espère attirer des quantités progressivement plus importantes de visiteurs à son salon d'exposition (et accessoirement à Phù Lãng), en fléchant le parcours avec des tuiles en céramique à lui (bien cimentées, on imagine) et en proposant un espace café, des formations en poterie, etc.

En ce qui concerne les foyers produisant des **poteries d'art**, il y en a une vingtaine dans la commune, dont six ont monté des entreprises déclarées qui recueillent 40 % de la totalité des bénéfices réalisés par cette activité, mais ces chiffres sont sûrement destinés à évoluer rapidement, au vu du succès (artistique, certes, mais commercial surtout) remporté par certains.

Mentionnons les noms de quelques autres producteurs artistiques qui ne manquent pas d'intérêt :

M. Phạm Văn Cương (village de Thủ Công) vit dans une belle vieille maison à côté de la rivière où, après des études de mécanique en Tchécoslovaquie, il a repris le métier de ses parents. Il a son propre four et produit une petite quantité de poteries décoratives. Il accueille régulièrement des étudiants des Beaux-Arts en stage.

M. Minh Ngọc est le voisin de monsieur Cương, et a installé un petit atelier en face du grand four du hameau ; il fait des copies de Nhung et les vend (beaucoup moins cher), sans état d'âme. Ses pièces, créées avec son fils, étudiant aux beaux-arts à Hà Nội, sont achetées par des boutiques de la capitale et des grossistes de Bát Tràng.

M. Trần Mạnh Thiều a monté, en 2007, une entreprise déclarée qui s'appelle « Thiều Ceramics », qui lui permet d'exporter ses produits un peu partout dans le monde. Il y a créé un atelier très agréable dans le village de Phân Trung, sur les hauteurs, d'où on peut admirer la plaine rizicole. Lui aussi a fait des études aux beaux-arts de Hà Nội et exhibe ses pièces. Elles sont très originales, tant sur le plan de la forme que celle des modèles ou des couleurs ; c'est par ceci qu'il se démarque bien de la plupart de ses voisins, dont les œuvres ont décidément une forte tendance à ressembler étrangement à celles de Nhung. On peut facilement trouver les céramiques de Thiều en vente dans les boutiques sur la rue Nhà Thờ à Hà Nội, mais une visite de l'atelier (où travaille une trentaine de personnes) est recommandée – ainsi que la fourchette de prix (plus modestes) perçus au village.

On peut également visiter des ateliers où l'on fabrique les urnes funéraires et autres produits usuels : ils sont nombreux (surtout dans le village de Thủ Công) et il suffit – comme toujours – de demander la permission. Profitez de l'exploration libre de Phù Lãng afin d'apprécier la beauté particulière de cet endroit aux teintes et perspectives si harmonieuses, où les déchets de la production rajoutent à l'aspect esthétique du paysage : une belle exception à la règle tristement établie par l'homme dans son environnement.

Des détails à observer

• C'est presque toujours une femme qui travaille sur le tour de potier : selon l'un des céramistes de métier (mâle) que nous avons questionné, ce travail ne serait pas « digne » des hommes... Les rares hommes qui s'y adonnent ne sont pas très rassurés. Un des leurs est mort récemment, et ses confrères évoquent le fait qu'il « tournait » comme une des raisons possible de son décès ! il avait osé défier la division sexuelle ancestrale du travail.

• Une fois les objets bruts ainsi créés par les femmes, ce sont normalement les hommes qui s'occupent d'en assurer la décoration. Les objets sont ensuite disposés à sécher, là où on trouve de la place à l'abri de la pluie.

• L'espace est limité, comme dans beaucoup de villages de métier, et sa gestion présente en soi un spectacle fascinant.

Les fêtes annuelles

La fête du fondateur du métier de potier (selon la légende), Lưu Phong Tú, a lieu le **7e jour du premier mois lunaire**. Un autre festival du village est célébré le **21e jour du 2e mois lunaire**.

Une promenade dans Phù Lãng

Une fois arrivés au carrefour en T, précédemment mentionné dans les indications pour atteindre cette commune difficile d'accès, nous vous conseillons d'aller directement chez **M. Nhung**. Donc, vous continuez tout droit et laissez la route qui traverse les rizières sur la gauche. Vous entrez dans le village de Đồng Sài. Au bout de 400 m, tournez à droite, un panneau fléché indique la direction de l'atelier. Puis à gauche, et encore à droite. La ruelle monte. Comptez encore 400 m : un second panneau indique la direction de l'atelier tant attendu. Au fond de la rue où subsiste une grille : vous êtes arrivés. Ce jeune artisan très célèbre a l'habitude de recevoir des visiteurs. Donc n'hésitez pas à entrer. Si on vous conduit directement au magasin, vous pouvez demander à visiter d'abord l'atelier composé de nombreux bâtiments où plusieurs centaines de jeunes ouvriers et artisans (cela dépend des commandes du moment) exécutent toutes les étapes de production des céramiques : la préparation de la glaise rosâtre, le tournage des pots, le séchage, le dessin, l'enduit par différents produits des pièces, puis, enfin, la cuisson. On compte plusieurs fours à gaz dans ce lieu.

Dans le magasin, vous trouverez toutes sortes d'objets (pots, tableaux, jarres, assiettes, carreaux, petites statues…) pour des prix bien inférieurs à ceux de Hà Nội.

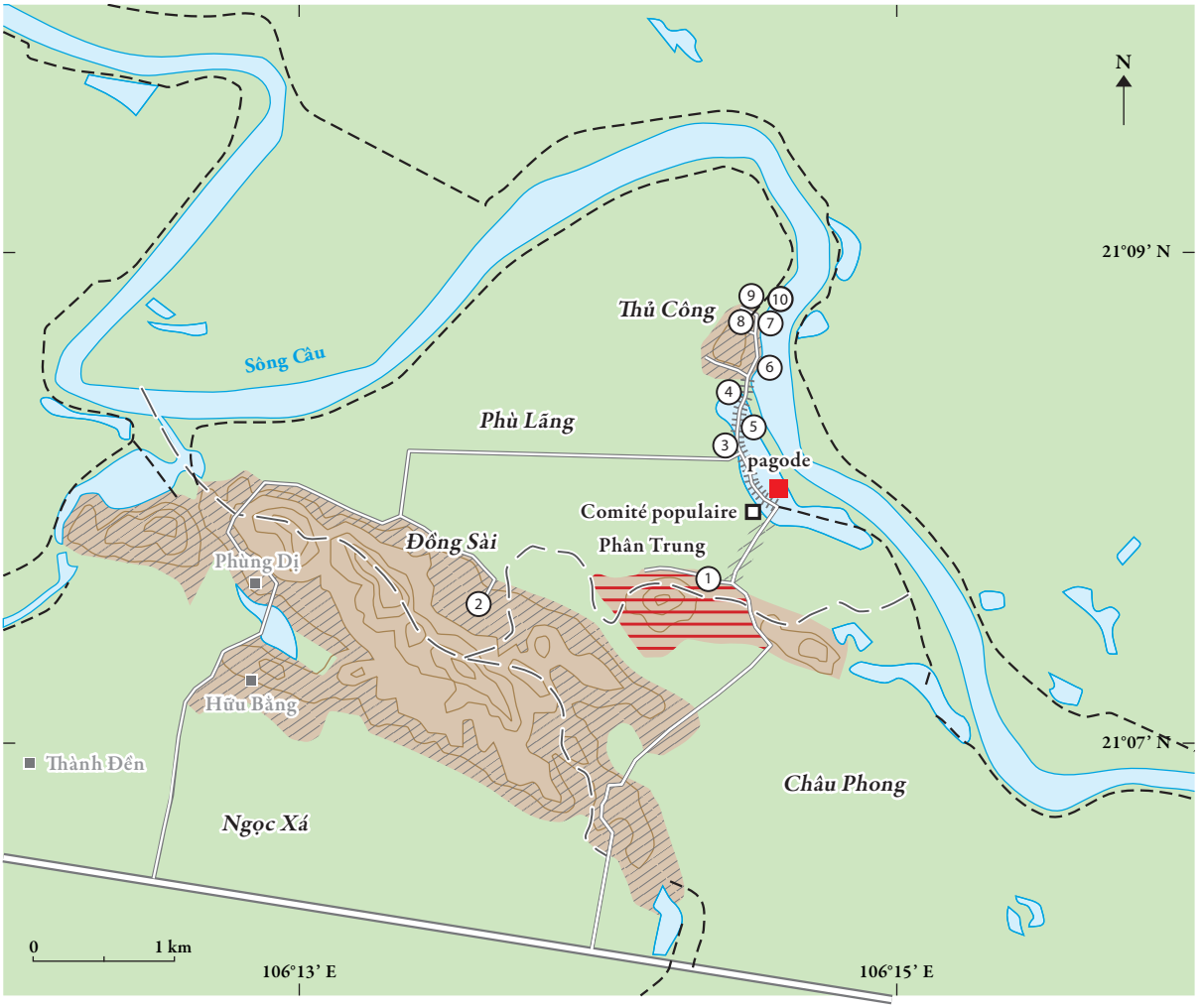
La seconde étape que nous vous proposons est la visite de Thủ Công, village au bord de l'eau (tous les villages de potiers sont localisés au bord des fleuves !) où se trouvent les fours à bois de l'ancienne coopérative.

Retournez au carrefour en T et tournez à droite. La route part tout droit au milieu des rizières puis tourne en angle droit (toujours au milieu des rizières). Au bout d'environ trois kilomètres vous débouchez sur le marché (localisé à gauche). Tournez à gauche et montez sur la route-digue. Vous surplombez les rizières très inondées sur la gauche et un grand plan d'eau sur la droite (reste d'un ancien méandre de la rivière Cầu). Sur les abords de la route digue, des artisans ont élevé des remblais pour construire leur atelier, dont certains avec des fours « couchés » traditionnels, comme celui de **M. Hùng Loan** (**n° 5 sur la carte p. 102**). L'espace manque sérieusement dans ce village et les souvenirs des terribles inondations de 1971, qui ont détruit une partie du village et obligé les ateliers à migrer vers le village de Phân Trung, restent vivaces dans la mémoire des habitants. Vous croiserez le long de la route des « vertigineux empilements de bois : des gratte-ciel et des barres « xylotechniques », échafaudés contre le ciel et obstruant le paysage… », des empilements non moins chaotiques d'urnes funéraires en train d'attendre leurs acheteurs… Puis vous arrivez au village proprement dit : des maisons en brique charmantes au milieu d'un empilement désordonné de poteries de toutes sortes. Une ruelle tourne à droite vers l'embarcadère (**n° 6 sur la carte**). De là, on peut voir les lourdes barges chargées de sables, de glaise, de bois ou de poteries glisser doucement sur le fleuve.

Continuez la rue qui serpente dans ce village de terre et de briques. De part et d'autre, des enseignes « *gốm mỹ thuật* » indiquent le nom des ateliers de potiers les plus divers : ceux qui fabriquent des objets artistiques ou qui s'improvisent « artistes ». Vous verrez aussi des ateliers spécialisés dans les urnes funéraires. Les cours sont envahies de moules et d'urnes qui sèchent (les jours de pluie, vous ne verrez pas grand-chose car ces artisans ne travaillent pas !). Au bout de quelques centaines de mètres, vous débouchez sur le quartier des fours à bois (sur la gauche). À droite se trouvent les ateliers de **M. Ngọc** (**n° 7 sur la carte**) et **M. Cương** (**n° 10 sur la carte**) (**voir p. 100, présentation des artisans**). En contrebas de la rue, des empilements de bois, véritables forteresses ceinturent le village.

La dernière étape de cette promenade dans Phù Lãng, le village de Phân Trung, niché au flanc de la colline, à l'abri des inondations.

Phù Lãng



Zone résidentielle
Plaine rizicole
Zone de maisons traditionelles en brique
Site cultuel
Digue
Limite de commune
Colline
Étang

① M. Thiều
② M. Nhung
③ Marché
④ Grands tas de bois
⑤ Nouvel atelier, four couché
⑥ Embarcadère
⑦ M. Ngọc
⑧ Quartiers des fours
⑨ Très gros tas de bois entreposés
⑩ M. Cương

Source : Google Earth 2008, Secteur de cartographie de l'IRD

Retournez jusqu'au marché. Continuez tout droit sur la route-digue, en laissant sur la droite la route qui traverse les rizières par laquelle vous êtes venus. Au bout de 500 m environ, une pagode sur votre gauche. Tournez à droite. Vous passez devant les bureaux du Comité populaire de la commune, *Uỷ Ban Xã*. Encore 500 m à travers les rizières, et la rue monte : vous êtes arrivés à la dernière étape.

Tournez à droite et prenez le temps d'admirer ce très beau village qui surplombe la plaine, les ruelles bordées de murets fabriqués avec les ratées de cuissons (**voir p. 97**). Tout de suite, sur la droite, se trouve l'atelier de **M. Thiều** (**n° 1 sur la carte**). Vous pouvez continuer tout droit et vous enfoncer dans les venelles à flanc de colline.

Pour quitter le village et retourner à la route nationale n° 18, nous vous proposons un autre chemin que celui par lequel vous êtes arrivés à Phù Lãng. Revenez sur vos pas, passez devant l'atelier de monsieur Thiều et continuez tout droit en laissant sur votre gauche la route par laquelle vous êtes venus de Thủ Công. Comptez environ 3 km à travers les rizières et les collines pour rattraper la route nationale n° 18. Là, vous tournerez à droite et au bout d'un peu moins de trois kilomètres vous passerez devant la route que vous avez empruntée à l'aller. Continuez jusqu'à l'autoroute. Passez au-dessus du pont de l'autoroute et vous entrez dans la capitale provinciale de Bắc Ninh.

THỔ HÀ

COMMENT S'Y RENDRE ?

Vraiment difficile d'accès par la route, nous vous proposons d'aller à Thổ Hà en bac, c'est le trajet le plus simple (et le plus agréable), en laissant son véhicule près de l'embarcadère. Ces petits bateaux rudimentaires partent à quelques kilomètres seulement du centre ville de Bắc Ninh (quoique Thổ Hà se retrouve aujourd'hui tout juste dans la province avoisinante de Bắc Giang), et n'ont que la largeur de la rivière Cầu à traverser.

En arrivant dans la ville de Bắc Ninh par la route nationale 1 en provenance de Hà Nội, chercher une église à droite à un carrefour/rond-point. Il y a une pancarte sur le portail de l'église : « *Tòa giám mục* » (évêché). (N.B. : Si vous arrivez de Phù Lãng, rentrez dans la ville par la cité administrative, allez tout droit jusqu'au bout de la rue qui traverse le centre-ville. Tournez à gauche et prenez la route en direction de Hà Nội et ... cherchez l'église sur votre gauche).

À ce carrefour, tournez à gauche (droite à partir du centre-ville) sur Đường Thiên Đức. Traversez la voie de chemin de fer. Après 800 m (la même route est devenue maintenant Đường Lê Phụng Hiểu), tournez à droite sur Công Hâu (Phường Kinh Bắc, Bắc Ninh) et continuez tout droit, pendant 2 km (on sort de la ville). Vous passerez un pont.

Sur votre droite, vous longerez la berge de la rivière Cầu en face de Thổ Hà, dans Xã Vạn An ; il y a deux bacs qui traversent, d'abord un petit, ensuite un plus grand environ 300 m plus loin. Le premier passage (surtout) est difficile à trouver : la ruelle étroite qui descend vers la berge se trouve 3-4 maisons après une grande maison bleu foncé/bleu clair, avec une pancarte : « *Gửi xe* » (consigne de véhicules).

LE CONTEXTE

Poursuivant notre remontée dans le temps et la rivière Cầu, nous allons à Thổ Hà, un village fascinant, avec une riche tradition potière, hélas presque entièrement conjuguée au passé.

Thổ Hà est construit sur une languette de terre légèrement surélevée, mais hors digue, dans le creux d'un méandre dans la rivière Cầu (bien en amont de Phù Lãng). Quoique frôlant la perfection selon les critères du *phong thủy* (en chinois : *feng shui*) – la géomancie vietnamienne, cette situation géographique expose le village à de terribles inondations, normalement au moins deux fois par an, et une quasi-disparition temporaire au temps des grandes crues (environ tous les 15 ans, lorsque débordent les deux étangs qui ceinturent le côté nord du village). Un autre problème relié à sa situation est le manque de terres rizicoles : Thổ Hà est pour ainsi dire condamné à être un village de métier, puisque autrement il ne pourrait se nourrir, mais il manque également de place pour une expansion des activités industrielles.

Partout à Thổ Hà, on peut voir les traces d'un passé plus fastueux : les beaux bâtiments anciens, publics et privés sont légion, notamment le célèbre *đình* et la pagode Đoan Minh. Il n'est pas difficile de conclure que ce village a sombré dans une période plus pénible, sans avoir trouvé de façon aussi réussie que Phù Lãng les moyens de se relever.

LE(S) MÉTIER(S)

Comme l'on a déjà mentionné, Thổ Hà était autrefois réputé dans le nord du delta comme fournisseur d'urnes funéraires, ainsi que d'autres produits céramiques non émaillés de couleur marron clair ou gris foncé (comme des jarres, des vases, ou des brûle-parfum). Des artisans de Phù Lãng ont « volé » le savoir-faire des urnes funéraires aux céramistes de Thổ Hà au tournant du siècle, mais le déclin du métier remonte plus loin.

Depuis au moins le XVII^{e} siècle (un habitant de Thổ Hà prétend que des archéologues ont trouvé des traces de fours remontant au IX^{e} siècle) jusqu'à après la fin de l'époque coloniale, Thổ Hà fut un centre très réputé de production d'objets en céramique (et surtout de ces fameuses urnes funéraires dont vous avez vu les copies faites à Phù Lãng). Le chercheur français Pierre Gourou, auteur d'une superbe étude approfondie de la vie des paysans du delta tonkinois relate, en 1936, que les artisans de Thổ Hà descendaient la rivière Cầu avec des bateaux remplis de céramiques à vendre, allant jusqu'à l'extrême sud du delta et remontant avec du *nước mắm* (saumure de poisson) et du sel afin de rentabiliser le voyage.



JARRE EN TRAIN DE SÉCHER À THỔ HÀ

Dans un passage admiratif de l'ingéniosité des contrebandiers d'alcool, Pierre Gourou relate que : « on a trouvé des jarres pleines de riz en fermentation (...) dissimulées dans les rebuts de fabrication des poteries de Thổ Hà, grandes jarres ou petits cercueils de terre cuite, qui constituent les murs de nombreux villages à l'ouest de Bắc Ninh... ».

Hélas, aujourd'hui pratiquement toute production de céramique s'est arrêtée à Thổ Hà. Pourquoi ? Il y a plusieurs raisons (dont certaines expliquent d'ailleurs pourquoi des dizaines d'autres villages de potiers ont « disparu », en ne laissant presque pas de trace de leur ancienne activité).

Tout d'abord, l'arrivée d'autres matières, plus légères, plus robustes, moins chères, comme l'aluminium, l'inox et le plastique. D'autres goûts, d'autres modes s'installent. C'est **le progrès**. Ensuite, le problème de transport déjà évoqué dans le cas de Phù Lãng : Thổ Hà tourne le dos à Hà Nội sur son méandre resserré d'alluvions de la rivière Câu, et l'accès routier est étonnamment pénible. Passer par le bac et les petites routes vers Bắc Ninh et au-delà n'est guère préférable. C'est **la modernité.** Enfin, il y eut l'époque collectiviste. On a fait travailler les potiers de Thổ Hà dans une coopérative, assez loin du village, en accord avec une politique de collectivisation de l'artisanat. Auparavant, les potiers vendaient directement leur production. Ensuite, l'État s'en chargeait, et l'artisan était payé principalement en riz. Le problème, c'est que l'État payait peu et irrégulièrement, la commercialisation laissait à désirer et les artisans, moins impliqués donc moins motivés, ne donnaient pas forcément le meilleur d'eux mêmes. En 1991, il a fallu dissoudre la coopérative. C'est **l'idéologie**.

Depuis, la plupart des habitants de ce village très dense, pratiquement sans terres, ont dû trouver d'autres moyens de se nourrir. Thổ Hà a massivement changé de métier et aujourd'hui est réputé pour ses *bánh đa*, des petites galettes de riz pour faire les *nem*. L'une des vraies joies de la visite du village, c'est la beauté de la lumière tamisée transparaissant à travers ces galettes translucides, étendues à sécher sur des claies en bambou qui forment de véritables toits au-dessus des venelles pas plus larges qu'un mètre. On trouve de ces claies de galettes également devant la pagode, sur les toits, en équilibre sur des murets, contre des tombes au cimetière... Donc, allez à Thổ Hà plutôt en tout début d'après-midi ou le matin, les jours où il ne pleut pas et où l'électricité fonctionne, pour admirer ce spectacle ! À partir de 3-4 heures de l'après-midi, les villageois rentrent leurs claies au bercail.

Une des moins grandes joies de la visite à travers les venelles qui partent toutes en angle droit de la rue principale du village, c'est l'odeur des cochons... La transformation du riz en galettes, nouilles, pâtes de tous genre et alcool est toujours associée à l'élevage des cochons qui sont alimentés avec les résidus du riz.

QUE RESTE-T-IL DE NOS VIEUX FOURS ?

Avant son déclin, Thổ Hà comptait une bonne cinquantaine de fours à bois dans un espace urbanisé très dense. Pierre Gourou (*op. cit.*) fait remarquer que déjà dans les années 1930, faute de bois, les potiers employaient même de l'herbe sèche comme combustible. Aujourd'hui, on ne voit que des vestiges de vieux fours – surtout des fours-crapauds (*lò cóc*), encore très beaux, mais tous laissés à l'abandon. – Tous ? Non, il reste toujours un foyer au village où, à l'aide d'un four-crapaud à dimensions réduites dans la cour, une petite quantité d'objets en céramique est produite.

C'est la demeure de **M. Trịnh Đắc Tân**, restaurateur de métier et anciennement de la coopérative (celle de l'époque collectiviste), et de son parent, **M. Cáp Trọng Tuất**, militaire à la retraite, qui ensemble tentent de renouer avec le savoir-faire ancestral (ils sont d'une longue lignée de céramistes) et de former d'autres artisans afin de relancer l'activité traditionnelle du village. En 2006, ils étaient une dizaine à travailler dans l'atelier, la coopérative recommençant à fabriquer des urnes funéraires avec des toitures sophistiquées (qu'on ne voit pas à Phù Lãng), des bassins pour bonsaïs et poissons, des petites théières, des tabourets pour pots de fleurs, etc. Cette coopérative peut être visitée et on peut même y acheter des poteries simples (théières, bols...). Son entrée donne sur la droite de la place de la pagode.

On ne peut qu'espérer que cette initiative courageuse porte ses fruits : une proportion importante des habitants de Thổ Hà (jusqu'à 70 % selon *Le Courrier du Vietnam* en 2003) vivent actuellement dans le besoin (le village, très peuplé déjà il y a un siècle s'approche d'une population de 4 000 pour une superficie de seulement une trentaine d'hectares). Qui plus est – avanie suprême –, les endeuillés de ce village autrefois réputé dans tout le delta pour ses urnes funéraires se voient contraints d'aller les acheter chez les « voleurs de métier » à Phù Lãng.

Ceux qui tentent de relancer la production céramique à Thổ Hà commencent à bénéficier d'appuis importants :

• Les autorités villageoises (qui ont assisté de près au déclin des entreprises de Thổ Hà et qui, dans les bâtiments publics traditionnels dont ils sont les gardiens, disposent d'anciens modèles de céramiques datant de la dynastie des Lý).

• Les autorités provinciales (qui se sont engagées à céder une parcelle de terrain afin d'aider à la relance du métier).

• L'École des beaux-arts (qui souhaite former des étudiants originaires de Thổ Hà et voir les traditions potières reprendre là-bas).

• Le Département du Patrimoine culturel du ministère de la Culture, du Tourisme et du Sport du Vietnam (qui œuvre à protéger et rénover certains bâtiments du village depuis longtemps et qui représente le gouvernement central, lequel commence à s'intéresser vivement aux villages de métier comme endiguement potentiel à l'exode rural vers les grands centres urbains).

• Le service général du Patrimoine culturel et des Arts plastiques de la Communauté française de Belgique ainsi que le Musée royal de Mariemont en Belgique (qui ont établi un itinéraire culturel dans les villages artisanaux de potiers du delta du fleuve Rouge, comprenant Thổ Hà et qui proposent de participer à la restauration du patrimoine architectural et culturel du village).

À VOIR

Même si actuellement il n'y a pratiquement plus d'activité potière à apprécier à Thổ Hà, ce ne sont pas les choses à admirer qui manquent. Commençons avec les patrimoines religieux et cultuel remarquables, qui datent de la période où Thổ Hà jouissait d'une prospérité et d'une notoriété exceptionnelles grâce à son métier traditionnel.

Đình de Thổ Hà

En avançant tout droit avec le bac principal (nommé Van) dans son dos, on tombe presque directement dans la zone cultuelle, qui divise le village en deux. Il faut d'abord traverser la place du marché du village, ensuite un grand terrain bordé de salles basses récemment rénovées. Le *đình* s'élève désormais devant vous : l'un des plus grands de tout le delta (27 mètres de façade par presque 16 mètres de profondeur), qui impressionne vraiment par sa taille imposante, ses détails de décoration et son état de préservation (malgré quelques réparations assez récentes).

Ce bâtiment est en fait deux : d'abord une salle de sacrifice, cinq travées de large. On y trouve une stèle qui raconte la construction du *đình*, à la fin du XVII^e^ siècle ainsi que deux stèles plus petites qui témoignent de la participation financière des familles de Thổ Hà aux travaux de construction. Certains de leurs descendants vivent toujours au village.

On passe ensuite dans la salle de prières, un bâtiment distinct, sept travées de large (et 500 m^2 de surface). Ici, on voit 48 piliers en bois de lim (ou « bois de fer ») qui reposent sur des socles en pierre verte. Les piliers principaux au centre sont peints en rouge et or avec des motifs de dragons et de nuages. Selon la tradition populaire, les poutres sont adroitement sculptées avec des formes d'animaux sacrés et mythiques ; de fort jolies danseuses chevauchent certaines de ces bêtes, accompagnées de moins jolis danseurs (on y devine facilement la préférence des sculpteurs).

Cette salle principale de la maison communale communique derrière avec la chapelle sanctuaire du génie du village, par un petit passage étroit, afin de donner par l'ensemble la forme approximative du caractère chinois « I » (cong).

Ne manquez pas d'apprécier la très belle toiture de la salle des prières de l'extérieur, avec ses quatre larges pans couverts de tuiles dites « en forme de pointe de soulier ». Les extrémités du faîtage sont incurvées et décorées de figurines en terre cuite (produites à Thổ Hà, bien entendu), représentant des dragons aquatiques et des lionceaux. Il y d'autres décorations délicatement exécutées dans les briques creuses qui soutiennent le toit.

En octobre 2008, le *đình* était en pleine rénovation entreprise sous l'égide du ministère de la Culture dans le cadre du projet « Itinéraire des villages de potiers » effectué en partenariat avec le Centre Wallonie Bruxelles (**voir p. 58**).

La Pagode Đoan Minh

Avançant plus loin à travers le village, on arrive à la pagode ou *chùa*. Elle précède la maison communale d'une soixantaine d'années (en 1633), elle est d'inspiration fortement chinoise, similaire en conception à la superbe pagode Bút Tháp (**Itinéraire 3, p. 148**), et comporte plusieurs beaux éléments, comme ses magnifiques statues et encensoirs (en céramique avec glaçures de couleur peau d'anguille). Une stèle, érigée en 1693, évoque l'époque de grande gloire mercantile de Thổ Hà (**déjà mentionné dans la première partie**) :

« ... au cours de la dernière dynastie, notre village avait déjà un embarcadère pour son marché bouddhiste, qui se tenait 12 fois par mois. On y vendait de la faïence et de la céramique : les marchands amoncelaient leurs articles, richesse et marchandises circulaient librement et abondamment. Chaque foyer avait son propre four pour fabriquer des outils et on célébrait un festival chaque automne... ».

Au XVIII^{e} siècle, selon (Nguyễn Đức Nghinh, 1993), un grand marché des potiers se tenait dans la cour de la pagode à Thổ Hà, jusqu'à 12 fois par mois.

Aujourd'hui, cependant, la situation de cette pagode dans le village la laisse très exposée aux inondations, elle a une toiture très lourde qui commence à s'effondrer et de nombreuses réparations (pas toujours des plus respectueuses du patrimoine) n'ont pas empêché le bâtiment de tomber dans un état assez critique de délabrement. D'ambitieux projets de rénovation sont à l'étude.

D'autres bâtiments et constructions intéressants sont éparpillés dans le village :

• L'imposante porte d'entrée du village, du côté nord-ouest, près de la pagode ;

• Les petits *điếm*, temples, répartis dans chacun des quatre *xóm* (hameau) du village. Ces petits temples servent de lieu de refuge en cas de pluie, de prière, de regroupement avant de partir aux funérailles, de réunion... Tous les 15 jours, (**le 1er et le 15^{e} jour du mois lunaire**) on y brûle de l'encens pour les ancêtres. On y stocke même les claies en bambou sur lesquelles on fait sécher les *bánh đa*.

Les fêtes annuelles

La fête du printemps du village commence **le 20^{e} jour du 1er mois lunaire** et dure trois jours, avec des jeux traditionnels, des spectacles, du chant *quan họ* (voir encadré **Itinéraire 1, p. 91**) et de l'opéra *tuồng*.

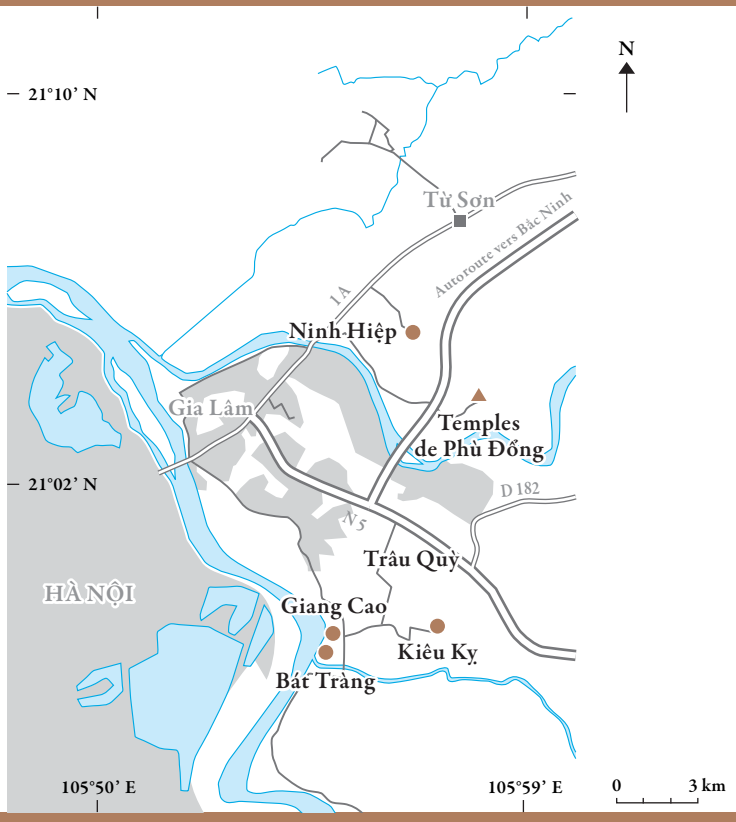


RENCONTRE DANS UNE RUELLE DE THỔ HÀ

TRAVERSÉE DE LA RIVIÈRE CẦU VERS THỔ HÀ

Itinéraire 2

Poteries, battage de l'or et médecine traditionnelle (Gia Lâm)



Les villages artisanaux

Céramique : Bát Tràng, Giang Cao ;
Battage de l'or : Kiêu Kỵ ;
Plantes médicinales et commerce de tissus : Phù Ninh et Ninh Giang (commune de Ninh Hiệp).

Patrimoine culturel et architectural

Temple Điếm Kiêu et pagode Cả (Phù Ninh) ;
Trois temples dédiés au génie Gióng et un festival (Phù Đổng).

BÁT TRÀNG

COMMENT Y ALLER ?

C'est notre village le plus proche de Hà Nội et le plus facile à atteindre. Prenez la sortie de Hà Nội à l'est par le pont Chương Dương et tournez tout de suite à droite sur la route-digue qui longe le fleuve Rouge vers le sud. Suivez les « méandres » de cette route pendant une dizaine de kilomètres. Vous verrez un peu après le nouveau pont qui enjambe le fleuve, sur la droite (en zone hors-digue), un grand panneau qui vous annonce que vous êtes arrivés. En fait, vous entrez par le village de Giang Cao, transformé en véritable supermarché et revendeur de poteries du célèbre village de Bát Tràng qui se trouve près du fleuve (**voir carte p. 125**).

LE CONTEXTE

La céramique chinoise fait plaisir aux yeux ;
La céramique vietnamienne fait plaisir au cœur...

Bát Tràng, situé au bord du fleuve Rouge, à une quinzaine de kilomètres en aval de Hà Nội (de l'autre côté, sur la rive gauche), est un « morceau de choix » dans le cosmos des villages de métier... C'est le village de céramistes le plus réputé du delta du fleuve Rouge, loin devant Phù Lãng et Thổ Hà (**voir Itinéraire 1 bis, p. 92**), sans parler des autres importants foyers de production dans le delta qui se sont progressivement tous éteints (comme notamment Chu Đậu, près de Hải Dương).

Bát Tràng (ce nom, relativement récent, peut se traduire comme « qui fabrique des bols », « atelier de bols » ou encore « des cent fours ») domine désormais le commerce de la céramique artisanale dans le nord du Vietnam. C'est sans aucun doute l'un des villages de métier les plus fréquentés ou visités de tout le delta. Sa réussite est assurément une récompense méritée du labeur et de l'ingéniosité de ses habitants, mais on peut quand même se permettre de juger que Bát Tràng, dès le XV^{e} siècle situé sur la voie fluviale entre Thăng Long (Hà Nội) et Phố Hiến, les deux plus grandes villes et centres commerciaux de l'époque, a eu du bol – et c'est le cas de le dire.

Son succès touristique actuel (avec les retombées économiques induites) découle de sa proximité avec Hà Nội, de la possibilité de s'y rendre facilement par la route ou par le fleuve (**voir encadré p. 112**), de l'activité bourdonnante et omniprésente qui règne au village ainsi que de la profusion de céramiques (façonnées avec des techniques variées) qu'on peut y admirer – et, bien entendu, acheter.

Et pourtant, les origines de cette « success story » se trouvent dans une situation géographique a priori peu avantageuse pour un village typique du delta : premièrement – manque de pot –, Bát Tràng est localisé hors-digue, se trouvant donc en zone inondable et possède peu de terres cultivables. Pire encore, ce village est terriblement exposé, perché dans un coude du fleuve sur un talus d'alluvions (et de gisements d'argile blanche, depuis longtemps épuisés) ; or le fleuve Rouge est connu pour son grand débit d'eau qui dévale son cours étroit avec force en temps de crues, charriant ou inondant tout sur son passage.

Il a donc fallu trouver une activité économique qui puisse s'accrocher et fleurir ici, sans qu'elle soit trop vulnérable aux aléas hydrologiques et à la configuration géomorphologique du lieu. En 1352, quand les alentours de Bát Tràng sont déjà établis comme lieux de production de céramiques, la toute première mention spécifique du village dans les annales vietnamiennes fait état d'une terrible inondation dans la région. Au milieu des années 1950, une bonne partie du vieux village fut emportée par les eaux ; lors des excavations pour percer un canal du côté sud du village, on a découvert des vestiges d'habitations et des rebuts de four à une douzaine de mètres de profondeur. Quand vous irez vous promener du côté ouest de Bát Tràng, face au fleuve, vous allez pouvoir juger par vous-même de la sévérité de l'érosion subie ici.



Eaux rouges à vitesse réduite

Un moyen original et agréable pour vous rendre à Bát Tràng est d'emprunter un bateau de l'agence Du lịch Sông Hồng (Agence de tourisme du fleuve Rouge), qui part de l'embarcadère de Chương Dương, au même niveau que la Tour Vietcombank. Le prix est de 150 000 VNĐ/personne, déjeuner inclus, en 2008. Le bateau part à 7h30 et revient à 16h30. Pour connaître les jours de navigation, nous vous conseillons de contacter l'agence au 3826-1479 ou 3932-7094, 42 Chương Dương Độ, Hoàn Kiếm, Hà Nội.

ENTRE LE FOUR ET L'ATELIER À BÁT TRÀNG

Une production de céramique existe près du site actuel de Bát Tràng depuis au moins le XIVe siècle (selon certaines sources, depuis même le XIIe siècle – pendant la dynastie des Lý, suite à la fondation de Thăng Long/Hà Nội, en 1010). Pendant la dynastie des Lê, en 1435, le village a dû fournir un jeu de 70 plats et bols en guise de tribut, présenté à l'empereur de Chine. Les porcelaines et faïences chinoises étaient depuis longtemps la référence extrême-orientale (toutes les légendes d'ancêtre de métier dans les villages de potiers et céramistes du delta attribuent des origines chinoises à ce savoir-faire tonkinois). Cet événement laisse conclure que la céramique de Bát Tràng devait déjà avoir atteint un certain niveau de sophistication au début du XVe siècle, pour qu'un tribut de vaisselle d'un pays vassal soit jugé potable.

Cependant, il convient de noter que ceci coïncide avec une période (1371-1567, au cours de la dynastie Ming, comme les vases) pendant laquelle la Chine interdisait tout commerce avec l'étranger à ses ressortissants. Cette interdiction avait pour effet de limiter sévèrement l'exportation des célèbres porcelaines et autres céramiques chinoises de l'époque, laissant ainsi le champ libre aux producteurs de la périphérie de l'Empire du Milieu. D'autres restrictions et turbulences politiques en Chine ont avantagé les céramistes et potiers vietnamiens par la suite, facilitant notamment un commerce soutenu avec le Japon, où l'on peut encore voir des influences vietnamiennes sur la céramique à ce jour (la céramique *kochi*).

Mais avec ou sans les Chinois, force est de reconnaître le rayonnement et la réussite de la céramique vietnamienne. Un vase bleu et blanc, fait en 1450 à Bát Tràng par un membre de la famille Bùi et acquis par un sultan ottoman, est exposé au musée Topkapi Saray à Istanbul en Turquie. Au centre de l'île de Java, une décoration plus tardive de la grande mosquée de Demak (XVe siècle : réputée la plus ancienne de toute l'Indonésie) est faite avec des restes de céramiques vietnamiennes, récupérées de la mosquée de Mantingan (XVIe : – c'est compliqué…). Cette mosquée se trouve sur la côte nord de Java, où régnait à l'époque le sultan de Majapahit, qui avait épousé une princesse Cham, originaire donc de l'actuel sud du Vietnam, où vivent encore les survivants de son peuple. Des vestiges similaires ont été trouvés en Thaïlande, à Malacca et à Sumatra.

À VOIR

Aujourd'hui, même plus qu'avant-hier donc, Bát Tràng s'adonne presque exclusivement à cet artisanat ancestral et à sa commercialisation (au tournant de ce siècle, on a recensé 86 % des foyers villageois directement impliqués dans la fabrication). Et pourtant, à l'orée du nouveau pont Thanh Trì qui enjambe le fleuve Rouge, inauguré en 2007, tradition et modernité se bousculent dans les ruelles étroites. Tandis que certains habitants commencent à saisir l'importance de préserver les traces d'un patrimoine porteur de charme traditionnel – et donc source d'attractivité touristique –, la production revêt un aspect progressivement plus intensif et sophistiqué. Une information positive : un projet de restauration de 37 vieilles maisons de la commune est en cours dans le cadre du millénaire de Hà Nội (2010) et espère redonner un peu plus de cachet à ce village très touristique mais en voie de perdre son authenticité.

Des pains composés principalement de poussière de charbon (le combustible employé dans les fours plus anciens) sont collés à sécher, telles de sombres ventouses de bouse, sur des kilomètres carrés du bâti villageois (par temps de pluie dans les ruelles, on dirait une scène de Germinal). De grandes palettes en bois, remplies de céramiques enveloppées de paille, bloquent les rues. Des palaces fluorescents surgissent derrière les hauts murs en briques (briques de Bát Tràng), chacun doté d'un salon d'exposition rutilant avec pignon sur rue, afin de présenter les objets façonnés dans l'atelier familial.

Contrairement à l'ambiance camp de bûcheron qui plane à Phù Lãng, ici des fours à gaz très modernes (gaz de pétrole liquéfié : GPL) ont déjà fait leur apparition depuis vingt ans. Révolue l'époque où Pierre Gourou pouvait observer à Bát Tràng « des bûchers de bois à brûler qui forment des tours de sept à huit mètres de hauteur » : de nos jours, ceux qui ne chauffent pas au charbon carburent au gaz. On embauche beaucoup de main-d'œuvre temporaire native d'autres villages des alentours et surtout de la province avoisinante de Hưng Yên. De grandes entreprises exécutent des commandes à échelle industrielle qui partent en camion vers Hà Nội, Nội Bài, Hải Phòng (le port maritime du delta) et ailleurs.

Toujours à court de place, le village est replié sur lui-même et l'habitat y est très resserré, les ateliers de production fondus dans l'espace résidentiel, desservi de ruelles très exiguës. Un adage des villageois résume la situation ainsi :

Vivre à l'étroit, mourir sur des terres empruntées…

Non seulement n'ont-ils pas ou peu de rizières, mais il n'y a même pas de lopin de terre disponible pour faire un cimetière à Bát Tràng : le village loue un terrain à cet effet chez leurs voisins à Thuận Tôn.

Une grande partie des céramiques et porcelaines est vendue dans les nombreux magasins du village de Giang Cao, localisé près de la digue, mais un marché très actif draine une part croissante de la production de Bát Tràng et évite aux artisans de dépendre de leur voisin. En même temps, des bateaux remplis de marchandises partent régulièrement de l'embarcadère du village. Beaucoup d'entre eux remontent le fleuve vers Hà Nội. Là-haut, les cageots de céramiques sont chargés dans des petites camionnettes (qui ont le droit de passer dans les rues saturées de la capitale) et des vendeurs ambulants à bicyclette ou en scooter, équipés de grands paniers en osier, font le plein de pots, de vases et de théières et partent à la recherche de la clientèle locale et touristique. La plupart des commerces des rues Bát Đàn et Bát Sứ dans le vieux quartier de Hà Nội étaient originalement la propriété d'habitants de Bát Tràng: dans la première, on vendait les bols ordinaires trouvés partout dans le delta du fleuve Rouge ; dans la deuxième, on pouvait trouver des porcelaines et faïences plus raffinées.

À VOIR DE PLUS PRÈS

Le dédale de ruelles : prenez le temps de vous y perdre, en vous demandant pourquoi on a créé un écheveau aussi labyrinthique... ? C'est une physionomie similaire à celle de beaucoup de villages du nord du Vietnam où l'espace est restreint : le village est un lieu de refuge et de retranchement dans cette plaine où il n'existe ni citadelle, ni maquis naturels. Devant l'envahisseur ou l'agresseur (et ce n'est franchement pas cela qui a manqué par ici), on s'évade et l'on disparaît au détour d'une venelle. C'est un moyen de décourager toute intrusion de ceux qui sont étrangers au village, y compris les voleurs. Le dédale de ruelles de Bát Tràng réduit aussi la force des eaux lors des inondations.

Les fours : Bát Tràng a une profusion de fours d'un genre différent des fours couchés de Phù Lãng ou des fours-crapauds utilisés autrefois à Thổ Hà (**voir Itinéraire 1 bis, p. 98**). Dans la catégorie artisanale, il y avait assurément aussi des fours-crapauds ici autrefois, mais on n'en a pas encore découvert de trace. Plus tard sont venus des *lò dan*, similaires à des fours couchés, mais à chambres multiples, permettant des températures de cuisson plus élevées. Une variante impressionnante de cette sorte était l'énorme *lò dan* ou four-dragon, avec des chambres en forme de coquillages géants qui se chevauchent. Il est possible d'en admirer un bel exemple, préservé dans l'enceinte de la compagnie de céramiques Hamico, au nord de la pagode et du marché aux céramiques, juste avant l'étang de nénuphars de l'autre côté de la rue.

Poursuivant la lignée des fours artisanaux, on a conçu le four-cheminée (*lò đứng* ou « four debout » en vietnamien, aussi appelés *lò hộp*, « four-boîte »), encore très répandu dans le vieux quartier. Pourtant, ce style de construction n'est vraiment pas ancien : les « quatre ou cinq fours en activité » répertoriés par Pierre Gourou dans les années 1930 étaient tous des fours couchés très grands, tous disparus.

Les fours-cheminées sont apparus à Bát Tràng voilà une trentaine d'années seulement, sans doute en réaction au manque de place et de bois. Faits en briques locales, ils ont une dizaine de mètres de haut et de nos jours sont coiffés d'un coquet toit en tôle ondulée. Un four de ce genre n'a une vie utile que de six ou sept ans, tout au plus : ils ne sont pas construits pour durer, subissent de grands écarts de chaleur et vous en verrez dans des états très délabrés. Le combustible, c'est-à-dire les pains de charbon (en fait, c'est du charbon venu par voie fluviale des mines proches de la baie de Hạ Long, mélangé à du sable ou des déchets de céramique) est empilé au fond du four et collé aux murs par des ouvriers agiles.

Ces fours artisanaux à charbon sont très polluants (**voir encadré p. 123**). Moins polluants et plus performants pour des cuissons complexes et délicates qui nécessitent souvent des températures plus régulières ou élevées (glaçures multicolores, porcelaines fines...) sont les fours à gaz. Ces fours, beaucoup plus petits mais également beaucoup plus chers (200 millions VNĐ en 2002), commencent à remplacer les fours-cheminée, du moins parmi ceux qui trouvent les moyens nécessaires pour se les procurer.



Bát Tràng dans les années 1930

Toujours grâce à Pierre Gourou, ce géographe français qui a sillonné les villages de métier du delta avec un œil attentif et une plume perspicace dans la période d'avant-guerre (une biographie de Gourou se prépare actuellement), nous avons un portrait assez surprenant d'une phase morose dans les fortunes du village :

« Bát Tràng est certainement le village du delta tonkinois qui donne la plus forte impression d'organisation industrielle, avec ses fours monumentaux (...), ses maisons serrées, où l'on ne voit point de buffles ni d'instruments aratoires (...). Mais ce village à peu près exclusivement industriel, qui n'a presque pas de terres de culture, est en décadence : il n'y a plus que quatre ou cinq fours en activité ; les habitants attribuent cette décadence à la difficulté de trouver de la terre et au prix trop élevé qu'ils doivent la payer. (...) Il semble que les habitants de Bát Tràng pensent plus à se plaindre qu'à agir. Un certain nombre d'eux se sont établis comme briquetiers au dehors et les femmes de Bát Tràng font un gros commerce de noix d'arec sèches [élément essentiel d'une chique de bétel] et de *nước mắm* [la fameuse saumure de poisson nationale]. » (Gourou P., 1936, p. 502-3)

Cette morosité de céramistes marris par les coups durs du destin ne se limite certainement pas à Bát Tràng : en 1936, Gourou recense une bonne vingtaine de villages de potiers encore actifs dans ce qu'il appelle le «delta tonkinois ». Vingt ans plus tard, comme en témoignent deux autres chercheurs français, Pierre Huard et Maurice Durand, tandis que la période coloniale tire à sa fin et le conflit pour l'indépendance se généralise, il n'en reste que trois : Thổ Hà, Phù Lãng et Bát Tràng. De nos jours, seuls les habitants de deux villages du delta – Phù Lãng et Bát Tràng –, parmi les trois recensés, fabriquent encore réellement de la céramique artisanale. Đông Triều (un village près de la baie de Hạ Long qui figure sur l'Itinéraire des Potiers : **voir première partie p. 58**) n'est pas mentionné par Pierre Gourou. Une tradition locale ferait remonter le métier au XVIII[e] siècle, mais les premiers fours ont été construits en 1955.

Petit lexique qui tourne autour du pot

• **La poterie** dans son acceptation la plus stricte dénote les récipients d'usage courant en pâte argileuse traitée et cuite, mais plus couramment, ce sont tous les objets en céramique non vitrifiée, faits d'une pâte vernissée ou non.

• **La céramique** (en grec ancien, *kéramos* : « argile » ou « terre à potier ») désigne l'ensemble des objets fabriqués en argile (ou autres matières sous forme d'une pâte humide et plastique) qui ont ensuite subi une transformation irréversible au cours d'une cuisson à température plus ou moins élevée. Plus généralement, le terme céramique résume l'art du potier.

• **La faïence** est une forme de céramique à base d'argile, recouverte d'un émail (ou glaçure) à base d'étain qui lui donne son aspect blanc et brillant. La faïence est l'une des plus communes et des plus anciennes de toutes les techniques utilisées en céramique. Elle est moins compacte, moins dure, moins dense et plus poreuse que la porcelaine.

• **La porcelaine** est une céramique fine et translucide, produite par moulage. Elle est généralement recouverte d'une glaçure blanche. C'est la plus parfaite des céramiques, cuite à haute température. La pâte préparée pour produire de la porcelaine doit contenir, entre autres ingrédients, du kaolin. (Kaolin est un mot d'origine chinoise : *Gaoling*, ou « collines hautes », est une carrière située à Jingdezhen, province de Jiangxi, berceau de la porcelaine).

Et puisque l'heure est à l'étymologie, voici l'origine d'un mot qui vaut le détour : le terme « porcelaine » vient d'un coquillage du même nom, appelé ainsi par sa ressemblance avec la vulve de la truie (*porcella* : truie en latin). Lorsque les Italiens ont rapporté la porcelaine de Chine au XV^e^ siècle, ils ont cru qu'elle était faite d'un coquillage broyé de ce type, et l'ont baptisée « *porcellana* », porcelaine en italien.

Une information certes passionnante, mais qu'il vaudrait peut-être mieux passer sous silence pendant le dimanche en famille, quand la belle-mère sort son service de Limoges.

MOULES À TASSE DANS UN ATELIER DE GIANG CAO (BÁT TRÀNG)

Le processus de fabrication présente plusieurs aspects intéressants à voir et peut se décliner en quatre phases principales :

La préparation de l'argile

Autrefois, Bát Tràng possédait de beaux gisements d'argile blanche. Depuis leur épuisement, les potiers doivent s'en procurer ailleurs, principalement de la région de Hải Phòng, d'où elle arrive par la route, accompagnée de kaolin, variante plus blanche et réfractaire, essentielle à la fabrication de la porcelaine et de céramiques plus fines. Une fois ces deux ingrédients longuement mélangés avec du carbonate de sodium, on laisse le tout décanter dans une série de quatre réservoirs, afin d'en extraire les impuretés et d'améliorer ses propriétés physico-chimiques. Cette étape dure un minimum de trois à quatre mois ; il n'y a pas de limite maximale pour obtenir une argile « parfaite » pour faire de la céramique. (Petite note pour les lecteurs chimistes : la composition de cette chimérique argile parfaitement agile serait : $Al_2Si_2O_5(OH)_4$. Vous pouvez partir à la recherche de cette terre promise, au centre de traitement d'argile, directement en face de l'étang de nénuphars.

Le façonnage

Les potiers de Bát Tràng façonnent soit au tour, soit par moulage. Le tournage de poterie à la main (*vuốt tay*), une technique très ancienne, demeure la plus perfectionnée pour des pièces légères et uniques. Tourner est un vrai métier en soi (un métier de femmes au Vietnam). Contrairement à Phù Lãng (**Itinéraire 1 bis, p. 93**), où ce savoir-faire prévaut encore, avec de surcroît des tours non mécanisés, il commence à se perdre à Bát Tràng. Pour des pièces plus grandes ou très lourdes, on peut utiliser la technique des colombins (*bể chạch*) : ce sont généralement des hommes qui font monter de longs boudins d'argile sur un tour à vitesse réduite et les finissent à la main.

Le moulage (ou coulage) est en plein essor à Bát Tràng : ce sont des techniques de pointe qui permettent de standardiser et d'accélérer la production. On fait couler de l'argile liquide dans un moule en plâtre composé de deux ou plusieurs parties, créé à partir d'un moule d'origine, qui définira la forme extérieure de la pièce ou d'une partie de la pièce et absorbera une bonne proportion de l'eau de la mixture ; l'artisan effectuera plus tard le délicat assemblage de pièces ainsi moulées (*đắp nặn*). Une autre technique : on met un moule en plâtre (ou bois) sur un tour, on dépose de l'argile à l'intérieur et quand le tour tourne, l'argile est pressée contre les parois par une espèce de poinçon à levier introduit dans le moule (*Khuôn in* : « in » signifiant « imprimer »). On sort l'objet du moule, de 10 minutes à deux heures plus tard, en fonction des pièces, puis on procède à la correction des imperfections et l'ajout d'anses, becs verseurs ou gravures supplémentaires, avec ou sans l'aide du tour. L'argile liquide mélangée de kaolin provient des ateliers installés dans la mini-zone industrielle en face de l'étang aux nénuphars. Ensuite des « porteurs-acrobates » transportent ce liquide laiteux dans le dédale des ruelles pour l'amener aux ateliers. Attention aux chaussures lorsqu'on les croise dans le labyrinthe étroit auprès du fleuve !

La pièce ainsi façonnée doit maintenant sécher. Traditionnellement laissée à l'air libre afin de garantir un séchage lent, complet et moins dangereux, le progrès veut que l'on commence à trouver ce procédé trop peu rentable. Désormais, nombreux sont ceux qui accélèrent le séchage de leurs produits au four.

La décoration et la glaçure (émail, vernis)

La décoration, c'est quelque chose que vous pouvez apprécier sans besoin de beaucoup d'indications de notre part. Disons simplement qu'il y a une belle profusion de motifs et de décors utilisés à Bát Tràng. Il y a des animaux, réels ou mythiques, des paysages, connus ou imaginaires, des personnages folkloriques, allégoriques ou historiques, des caractères chinois, des fleurs et des arbres et des décorations plus abstraites ou contemporaines (comme des œuvres artistiques, mais aussi des personnages de feuilletons coréens). Vous pouvez même faire dessiner à peu près tout ce que vous voulez sur commande : plusieurs jours seront nécessaires pour la cuisson et la livraison à domicile (à Hà Nội, ou même chez vous). Cette décoration apporte un grand charme aux céramiques de Bát Tràng : des peintres généralement anonymes qui travaillent beaucoup en série, mais sont souvent des dessinateurs très talentueux, tracent à main levée des images complexes et élaborées sur un médium qui ne permet pas l'erreur : impossible d'effacer proprement une bévue sur de l'argile poreuse.

La glaçure, c'est l'étape au cœur de la fabrication. Traditionnellement à Bát Tràng, les secrets du métier étaient jalousement gardés au point de défendre à une fille du village de se marier à l'extérieur ou bien de ne pas lui enseigner les éléments clefs du métier, de peur qu'elle emporte ce précieux savoir-faire avec elle et le partage ailleurs. Les secrets de préparation et de réalisation des glaçures étaient certainement les plus importants.

La glaçure insuffle la vie à la céramique : elle l'habille, la rend étanche, plus résistante, avec une finition lisse et luisante. Elle peut avoir une incidence radicale ou subtile sur les couleurs de la décoration préalablement appliquées, elle peut apporter un peu ou beaucoup de couleur elle-même, ou si elle est transparente (rares sont celles qui sont complètement incolores), elle peut offrir un joli effet de profondeur à celui qui admire le décor en dessous – ou elle peut même être un motif en soi, pour ainsi dire : comme la célèbre glaçure craquelée de Bát Tràng.

La glaçure, appliquée comme une poudre sèche ou une pâte humide et chauffée à haute température, subit une réaction physico-chimique irréversible et « fond » sur l'argile brute ou (le plus souvent) précuite : elle se vitrifie. L'histoire du métier à Bát Tràng est émaillée de recherches patientes, adaptations ingénieuses et trouvailles réussies dans le domaine. Bien sûr, nous avons réussi à percer le secret de ces préparations et nous pourrions vous les dévoiler (en petit comité), mais ce sera le sujet d'un autre livre.

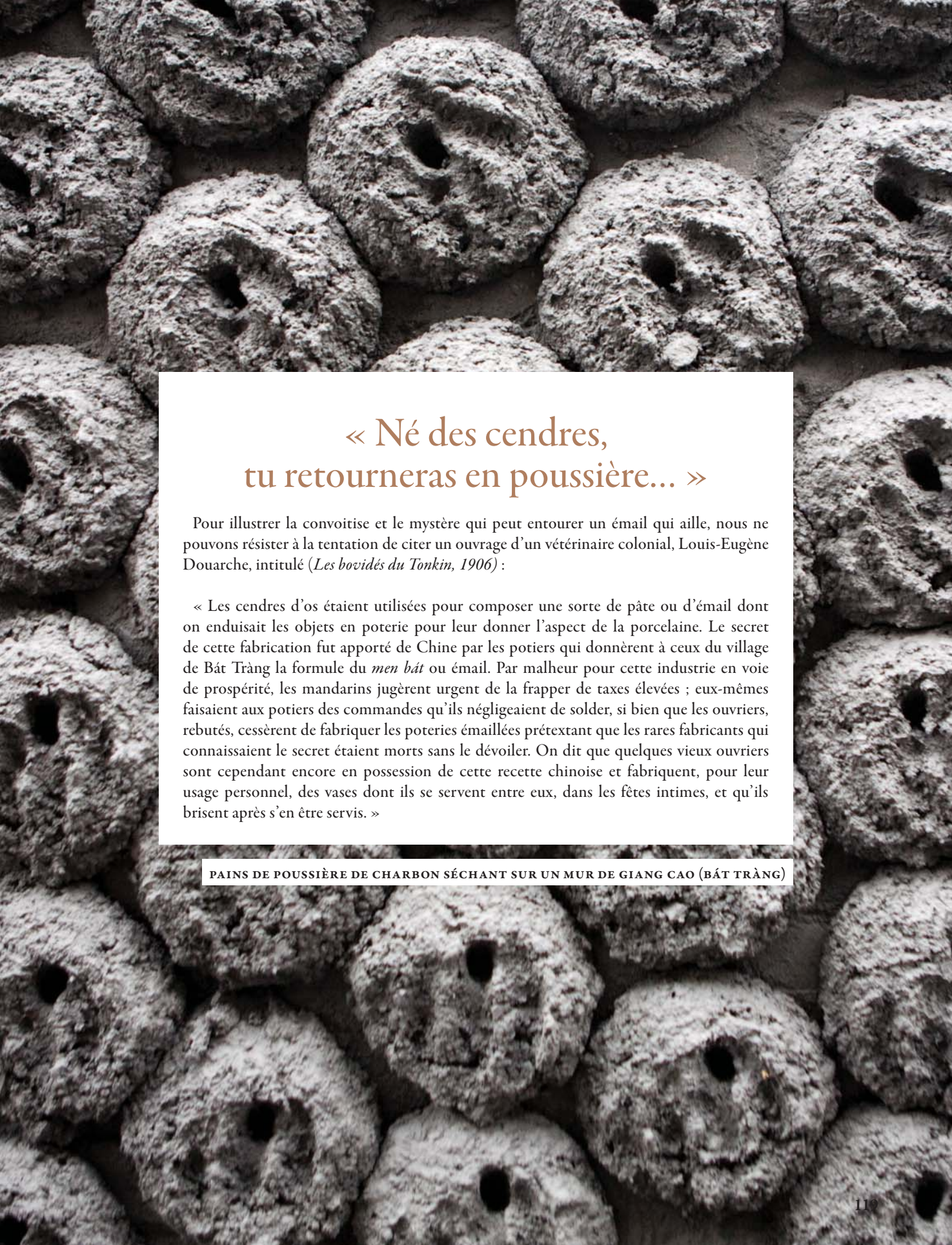
Nous nous contenterons de dire que du XIV^e^ au XIX^e^ siècle, cinq principales sortes de glaçures ont été élaborées et utilisées à Bát Tràng, avec des ingrédients les plus divers. On a employé des cendres (*tro*) : cendres de balles de riz, cendres d'os de buffle (et peut-être d'homme ?), cendres de palétuvier et autres arbres d'origine parfois fort lointaine. À l'époque d'une étude de A. Barbotin (*La poterie indigène au Tonkin, 1912*), il y avait au moins un autre village (dans la province de Hà Nam) qui « brûlait le bois de certains arbres spécialement choisis dans le seul but de vendre les cendres à Bát Tràng. »

Une glaçure comprendrait également du kaolin, de la chaux – et souvent des éléments colorants plus vifs, comme un oxyde de fer qui donne un effet chocolaté, probablement utilisé à Bát Tràng depuis ses débuts dans la céramique, ou l'oxyde de cobalt (une pierre rouge pulvérisée qui devient bleue à 1 250 °C – donc même dans un vieux four-crapaud). Le cobalt, apparu au XIV^e^ siècle, sert également beaucoup comme technique de décoration : une pièce de céramique est ornée d'un motif peint à la main (vous pouvez facilement observer cette pratique) et sera ensuite enduite de glaçure et cuite au four, où le dessin au cobalt prendra son teint final. Les objets ainsi produits sont l'une des images de marque de Bát Tràng depuis des siècles. Pierre Gourou (*op. cit.*) note : « [Les potiers de Bát Tràng] fabriquent des bols et divers récipients d'usage courant en terre engobée de kaolin et recouverte d'un vernis blanchâtre portant un grossier décor bleu. »

Ce qui a frappé plus d'un observateur de la société deltaïque d'avant l'époque moderne, c'était justement l'emploi de ces beaux ustensiles du quotidien, objets certes humbles, mais décorés et uniques, façonnés à la main. On pouvait même voir des bols de Bát Tràng remplis de soupe populaire dans des villages reculés des montagnes au nord et à l'ouest du delta. Puis vint un temps où les Chinois sont venus « plastiquer » cette production artisanale. Désormais, les nouilles instantanées, assaisonnées d'un agent de sapidité (parfois chinois ou japonais), sont servies dans des bols en polymères polychromes, probablement émis par une usine à Guangzhou. Mais tout n'est pas perdu : rien qu'à Hà Nội, il est facile de constater que ces membres de la nouvelle classe moyenne qui ont l'esthétique à cœur recommencent à s'intéresser à cette production locale et propre aux traditions culturelles.

On ne peut clore ce chapitre sans parler de deux autres glaçures. La première, c'est **la glaçure craquelée**. Ce bel effet, apparu à Bát Tràng à la fin du XVI^e^ siècle avec l'aide d'un kaolin rose pâle originaire de la pagode de Hôi, produit en provoquant des vitesses inégales dans la contraction de l'argile et de la glaçure, est une technique unique à Bát Tràng parmi les villages de potiers au Vietnam. Une vraie glaçure craquelée est plutôt décorative que fonctionnelle, puisqu'elle n'est pas étanche.

La deuxième et dernière glaçure à mentionner, c'est le **céladon**. Cette belle finition d'invention chinoise et à l'imitation des jades (la pierre précieuse de prédilection dans toute la région) a une couleur décrite comme allant du blanc-bleu au vert tendre, ou bien d'une teinte bleutée à vert olive. Elle est apparue à Bát Tràng au XVI^e^ et XVII^e^ siècles, souvent combinée avec des glaçures brunâtres et de teint ivoire (c'est la glaçure tricolore), mais elle fait dernièrement un retour en force, comme vous pouvez voir de vous-même. Ce serait la présence de particules ferreuses, transformées par une cuisson à très haute température, qui donnerait au céladon ses couleurs subtiles.



« Né des cendres, tu retourneras en poussière… »

Pour illustrer la convoitise et le mystère qui peut entourer un émail qui aille, nous ne pouvons résister à la tentation de citer un ouvrage d'un vétérinaire colonial, Louis-Eugène Douarche, intitulé (*Les bovidés du Tonkin, 1906)* :

« Les cendres d'os étaient utilisées pour composer une sorte de pâte ou d'émail dont on enduisait les objets en poterie pour leur donner l'aspect de la porcelaine. Le secret de cette fabrication fut apporté de Chine par les potiers qui donnèrent à ceux du village de Bát Tràng la formule du *men bát* ou émail. Par malheur pour cette industrie en voie de prospérité, les mandarins jugèrent urgent de la frapper de taxes élevées ; eux-mêmes faisaient aux potiers des commandes qu'ils négligeaient de solder, si bien que les ouvriers, rebutés, cessèrent de fabriquer les poteries émaillées prétextant que les rares fabricants qui connaissaient le secret étaient morts sans le dévoiler. On dit que quelques vieux ouvriers sont cependant encore en possession de cette recette chinoise et fabriquent, pour leur usage personnel, des vases dont ils se servent entre eux, dans les fêtes intimes, et qu'ils brisent après s'en être servis. »

PAINS DE POUSSIÈRE DE CHARBON SÉCHANT SUR UN MUR DE GIANG CAO (BÁT TRÀNG)

Coin étymologie

Céladon : d'où vient le terme pour cette jolie glaçure, verte comme un coin du ciel ou bleue comme un brin d'herbe? (En vietnamien, « vert » et « bleu » cohabitent dans un même mot (*xanh*) : il faut préciser « vert comme x » ou « bleu comme y »). L'origine du mot « céladon » serait un personnage romanesque français du début du XVII^e^ siècle, au moment où cette céramique commençait à se faire connaître en Europe. Céladon (pourtant un personnage masculin, précisons) a l'habitude de porter des rubans verts et apparaît dans *L'Astrée*, roman-fleuve précieux et excessivement romantique (5 399 pages, quand même !) d'Honoré d'Urfé. Les amours interminables de Céladon pour son Astrée sont de nouveau en vogue : Éric Rohmer en a tiré un film en 2007, avec Andy Gillet enrubanné dans le rôle de Céladon, présenté en compétition officielle à la Mostra de Venise.

Dán : ce mot vietnamien pour la glaçure ou l'émail a une acceptation beaucoup plus contemporaine.

Si vous regardez de près les scooters des jeunes branchés à Hà Nội, vous remarquerez que plusieurs d'entre eux sont recouverts d'une très mince pellicule de plastique protectrice et parfois décorative. C'est exactement le même principe que la glaçure, et l'on peut voir des pancartes portant ce mot aux endroits où l'on propose la pose de cette pellicule (à l'aide de séchoirs à cheveux), par exemple dans la rue Cao Bá Quát à Hà Nội.

MURS ET BRIQUES À BÁT TRÀNG



Les « briques » de Bát Tràng

Dans une chanson folklorique vietnamienne très connue, un jeune homme déclare à l'objet de son ardeur :

Un jour, j'aimerais me marier avec toi.
J'achèterais des briques de Bát Tràng afin de construire notre maison,
Je les coucherais en longueur et de traverse
Et autour d'un étang en forme de demi-lune où tu pourras te laver tes pieds.

On aurait du mal à imaginer une sérénade équivalente en français contemporain, où l'on tente la séduction de l'être aimé par une promesse de lui acheter des panneaux de contreplaqué et de faire installer un jacuzzi pour ses pieds sales, mais c'est justement là tout l'intérêt et la richesse des différences culturelles.

Le problème, c'est cette mauvaise (mais tenace) traduction qu'est le mot « briques » : les briques de Bát Tràng (et il y en a eu beaucoup) n'ont rien d'exceptionnel ; ce qu'évoque la chanson, ce sont les dalles carrées de Bát Tràng – utilisées autrefois à répétition comme des gazettes dans les fours et devenues ainsi dures comme du grès et appelées « à peau de fer ». Bien qu'elles fussent des produits secondaires, ces dalles étaient fort prisées pour construire, paver et border – y compris des étangs à lavage de pieds. On peut en trouver utilisées dans la construction des pagodes, des citadelles et même dans les tombeaux d'empereurs autour de la ville de Huế. Sous la dynastie des Nguyễn, des habitants de Bát Tràng étaient carrément taxés en dalles « à peau de fer » et en dalles ordinaires.

Nous saluons ici l'excellent travail de recherche dans une monographie publiée en anglais, intitulée (*Bát Tràng Ceramics*, Phan Huy Lê et al., 2004), qui dévoile la vraie signification des « briques » de Bát Tràng dans la chanson et bien d'autres mystères encore, reliés au célèbre village potier.

La cuisson

Nous avons déjà parlé des fours. Il ne reste que quelques points d'intérêt à évoquer.

On doit placer les pièces à faire cuire de manière à optimaliser l'utilisation de la place et la chaleur. Elles sont également protégées du feu direct dans le four par des *gazettes,* autrefois des alignements de simples dalles d'argile séchée (**voir encadré sur les « briques » de Bát Tràng, p. 121**), aujourd'hui généralement des cylindres de matière céramique de basse qualité (qui peuvent servir une vingtaine de fois). Il existait autrefois des guildes versées dans le chargement des fours de Bát Tràng. Des équipes spécialisées venaient de deux villages de la province de Hà Tây dont c'était le métier.

Traditionnellement, l'allumage d'un four était un véritable rituel, avec libations préalables, mené par le maître du four, qui surveillait ensuite tout le déroulement de la cuisson, assisté d'autres membres de sa guilde à lui. Même si une fournée aujourd'hui ne représente pas moins de temps, d'énergie et d'investissement, les aléas de la cuisson sont moindres (surtout dans un four à gaz) et cette tradition tend à se perdre. La cuisson peut durer de 48 à 72 heures, selon les fours et les pièces à cuire ; pour une fournée idéale, la chaleur doit monter de façon régulière jusqu'à la température maximale et ensuite redescendre doucement de la même manière.

À VOIR D'ENCORE PLUS PRÈS

Les céramiques elles-mêmes : au Vietnam, l'artisanat céramique a une signification culturelle, historique et sociale profonde et continue depuis des siècles à jouer un rôle considérable dans la vie matérielle et spirituelle. Les articles les plus anciens étaient sans doute des jarres ventrues pour contenir de l'eau ou de l'alcool, des jarres cylindriques pour le riz, des ustensiles de cuisine, des pots à chaux pour confectionner la chique de bétel… Ces objets étaient offerts autrefois en cadeaux de mariage et accompagnaient parfois le défunt dans sa vie dans l'au-delà, ainsi que des chandeliers et brûle-parfum sur l'autel des ancêtres. Sur les étals du marché et dans les magasins et salons d'exposition à Bát Tràng aujourd'hui, vous allez voir beaucoup de choses en céramique. Des bols, des vases, des pots de toutes tailles, des tasses, des assiettes, des plats, des sous-plats, des plateaux, des dalles, des théières, des cendriers, des statuettes d'animaux, des bijoux (bracelets, boucles d'oreilles), des œuvres artistiques, des objets en matières mixtes (par exemple, poterie et vannerie) et j'en passe. Dans des recoins moins touristiques, l'on peut trouver des outils : fileuses, broyeuses, plombs de filet pour la pêche et même les pièces (en céramique) qui constituent la partie frottante d'un tour de potier. Il y a vraiment de belles choses à acheter ici, à des prix très intéressants. Pour les amateurs du bricolage, plusieurs artisans vendent des ratés de cuisson avec des défauts souvent très mineurs pour une bouchée de pain ; ces objets sont souvent très bien tels quels, ou peuvent servir de matière première pour faire des mosaïques. Un petit avertissement pourtant : une accumulation d'objets peut vite peser très lourdement dans vos valises – et sur votre portefeuille au moment de payer des excès de poids de bagage à l'aéroport.

Un musée de céramique : au 253 de la rue Giang Cao, dans une belle maison traditionnelle est exposée une collection de plus de 360 pièces en céramique du XVIII^{e} et XIX^{e} siècles. Ce petit musée Vạn Văn a été fondé à l'initiative d'un collectionneur privé hanoïen, **M. Trần Ngọc Lâm,** qui a préféré remettre dans son cadre initial ses céramiques anciennes. Il est ouvert au public tous les jours de la semaine. Dans la petite cour, des chaises et des tables en bambou sont à la disposition des visiteurs qui souhaitent faire une pause ou se rafraîchir.

LES FÊTES ANNUELLES

La fête du printemps au village commence le **15^{e} jour du 2^{e} mois lunaire** et dure environ une semaine. Les fêtes sont précédées par une procession sur l'eau (rite agricole assez répandu au Vietnam et ailleurs en Asie du Sud-Est) : une barque est envoyée sur le fleuve, portant une jarre fabriquée par un artisan de Bát Tràng. Une fois au milieu du fleuve, un membre de la lignée de Nguyễn Ninh Tràng (la famille d'artisans et notables la plus ancienne du village) a l'honneur de remplir la jarre d'eau avec une louche en cuivre. Cette eau sert à laver symboliquement les tablettes sacrées qui se trouvent dans le sanctuaire à l'arrière de la maison communale. Ensuite, les familles fondatrices de Bát Tràng (en commençant avec la lignée de Nguyễn Ninh Tràng) font des offrandes de nourriture aux autres villageois.

Va-t-il falloir payer les pots cassés ?

Un guide qui se targue de promouvoir le développement durable pourrait difficilement passer sous silence les enjeux environnementaux des industries villageoises.

Avant que des fours à gaz (GPL) ne commencent à apparaître à Bát Tràng, les potiers employaient tous comme carburant du charbon ou, jusqu'à une époque relativement récente, du bois. La prescription et la pénurie ont mis un terme au bois ; l'usage de charbon persiste encore. Chaque 1 000 kg de produits céramiques cuits peut générer 1 400 kg de cendres, 800 kg de poussière et 140 kg de déchets solides. De nos jours (*Traditional craft village in industrialization and modernization processes*, Trần Minh Yến, 2004), Bát Tràng déverse quotidiennement dans l'environnement : 1 470 kg de poussière, 1 199 m^3 de CO^2 et une grosse quantité de cendres de charbon, tandis que les rebuts sont jetés dans le fleuve.

L'une des conséquences directes, nous savons que les enfants qui grandissent à Bát Tràng sont sujets à plus de maladies respiratoires que la moyenne. Même avant de se faire brûler dans les fours, le charbon pose de sévères problèmes environnementaux ici. Avec un espace de production limité et plus de 1 400 fours à charbon et à gaz qui chauffent presque continuellement (on fait une pause au Tết, la fête du Nouvel An vietnamien), le mercure à Bát Tràng affiche de 1,5 à 3,5 °C de plus qu'aux alentours, pire même qu'au centre ville de Hà Nội (Trần Minh Yến, 2004, op. cit.).

La bonne nouvelle, *pace* aux amis du pittoresque, c'est que malgré un coût élevé d'installation, le four à gaz supplante progressivement celui au charbon : en plus d'être plus économe, la chaleur ainsi générée est plus unie, plus facile à contrôler et potentiellement plus élevée (jusque 1 360 °C). Un four moderne produit peu de pollution (pour être quand même un peu pessimiste, il survient rarement des explosions du fait des fuites de gaz, il faut le dire !), moins de rebuts et atténue la pénibilité des conditions de travail pour les artisans. Un modèle dernier cri de four à gaz opère même à circuit fermé, recyclant la chaleur du foyer principal et facilitant le séchage des pièces avant la cuisson.

Ce serait dommage de voir les fours traditionnels disparaître entièrement : ces structures typiques et pratiques sont une partie importante du patrimoine de Bát Tràng. En accord avec les auteurs de *A la rencontre des potiers du delta du fleuve Rouge : un itinéraire culturel*, un bel ouvrage, richement illustré, publié par le Musée royal de Mariemont en Belgique en 2006, il faut cependant admettre que :

« Jamais un four n'a été construit pour défier l'éternité. La plupart du temps, les sites de production anciens se signalent aux archéologues par la présence d'amas de tessons de ratés de cuisson et non par des traces de fours ou encore moins d'atelier. »

Espérons donc que les potiers de Bát Tràng et les instances locales voient à temps l'intérêt de conserver des modèles de fours à l'ancienne en tant que partie intégrante du patrimoine villageois, tout en saluant les avances technologiques et écologiques qui permettent à Bát Tràng d'évoluer avec son époque et de réagir aux préoccupations du moment.

POTS EN PORCELAINE DANS UN ATELIER DE GIANG CAO (BÁT TRÀNG)

Une promenade dans Bát Tràng

Une remarque préliminaire : si vous désirez passer beaucoup de temps dans le village de Bát Tràng, avoir plus de détails sur les sites et les ateliers à visiter, nous vous recommandons le très bon Bát Tràng, Traditional Pottery Village. A Self-Guided Walk (Friends of Vietnamese Heritage, 2006). En 47 pages, ce petit livre peut vous ouvrir de nombreuses portes.

L'entrée du village que tout le monde pense, à tort, être Bát Tràng s'appelle en fait Giang Cao (**voir la carte p. 125**). Cette extension récente où les maisons « en bandes » de plusieurs étages se succèdent et dont le rez-de-chaussée sert de « supermarché » de céramiques standardisées – en partie fabriquées en sous-traitance dans les ateliers du plus ancien village de céramistes du delta – donne une idée fausse de ce qu'est le « vrai Bát Tràng » recroquevillé sur son promontoire d'alluvions le long du fleuve Rouge. Nous vous suggérons de laisser la visite de ces magasins pour la fin de votre promenade pour mieux appréhender les nombreuses facettes de ces deux villages aux histoires contrastées.

Le premier village, beaucoup plus marqué par la « modernisation » de l'habitat et sa plus récente intégration dans le monde de la céramique, n'en reste pas moins intéressant à visiter, même si les maisons traditionnelles se font de plus en plus rares et laissent place à des logements sans charme.

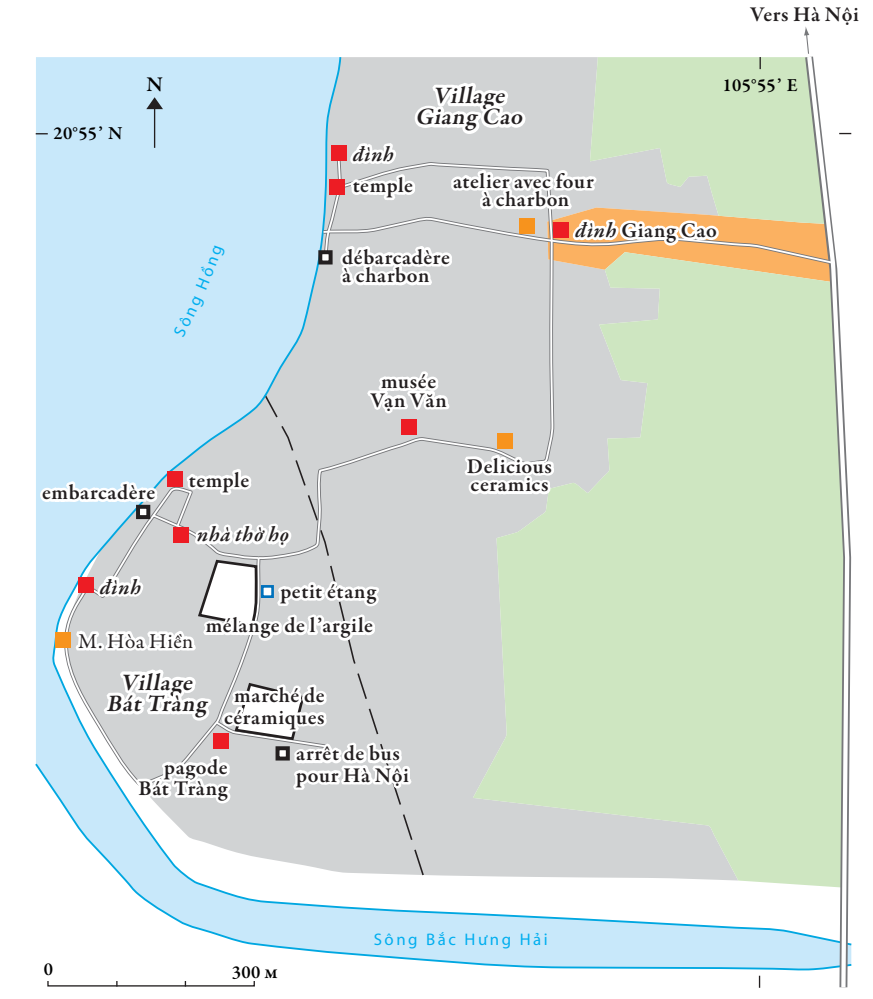
Au bout de la rue principale de Giang Cao, vous verrez sur votre droite le *đình* du village, qui malgré sa taille modeste n'en demeure pas moins attrayant et contraste avec les bâtiments qui l'entourent. Si vous prenez la première rue à droite puis la première ruelle à gauche, et la suivez jusqu'au fleuve, vous pourrez, tout en admirant les fours verticaux et les nombreuses empreintes de mains sur les pains de charbon qui sèchent le long des murs, atteindre le joli *nhà thờ họ* du lignage des Nguyễn et un temple qui surplombent le fleuve. Si vous descendez le fleuve en tournant à gauche dans cette ruelle encrassée de charbon, vous arriverez au débarcadère à charbon. Là, on assiste avec force aux graves conséquences pour l'environnement de ce combustible et aux dures conditions de travail de la noria d'hommes et de femmes qui déchargent sur leur tête le salissant combustible pour 30 000 VNĐ par jour.

Retournez au *đình* (**voir carte**) non sans avoir admiré les immenses jarres blanches en train de sécher dans les courées (plus larges dans ce village) des ateliers sur la gauche de la ruelle. Ces ateliers se sont spécialisés dans un seul produit : les jarres. Ils ne peuvent pas diversifier dans la même fournée les céramiques à cuire car ils fonctionnent au charbon dont la chaleur est difficile à maîtriser.

Arrivés au petit carrefour face au *đình*, tournez à droite et empruntez la rue très commerçante qui mène à Bát Tràng. N'hésitez pas à vous « perdre » dans les ruelles transversales où quelques restes de ruralité et lambeaux de jardins permettent de retrouver son souffle après avoir croisé les ballets de motos surchargées de pots de toutes tailles ou humé la fumée des ateliers.

Un potier un peu original, **M. Nguyễn Xuân Nguyễn** de « Delicious Ceramics », offre dans son très joli atelier-magasin (au goût occidental !) au n° 227 de la rue commerçante des petites assiettes, bols et autres objets d'une facture très différente de ce que vous aurez vu jusqu'ici. Malheureusement, il fait payer cher leur originalité. Un peu plus loin, vous pourrez visiter le musée Vạn Văn (voir plus haut) et enfin vous désaltérer dans ce lieu très apaisant. On rêverait de pouvoir vous proposer dans tous les villages de nos itinéraires de tels salons-de-thé-musées où s'asseoir à mi-chemin d'une promenade ! Mais hélas, Bát Tràng-Giang Cao est également unique pour cela...

Bát Tràng



Source : Google Earth 2008, Secteur de cartographie de l'IRD

Suivez le plan et surtout les virages de la rue qui va vous emmener vers le village de Bát Tràng (le vrai). Au carrefour, laissez sur votre gauche le petit étang et enfoncez-vous dans le véritable boyau que constitue le dédale des ruelles minuscules qui s'offre devant vous. Jamais ruelle n'aura été aussi étroite ! Le croisement avec les porteurs de kaolin liquide dans des seaux amarrés à leur palanche n'est pas aisé. Faites attention à vos chaussures.

Vous déboucherez face au fleuve, à la hauteur de l'embarcadère où s'arrêtent les bateaux touristiques. En suivant le fleuve en amont (vers la droite) vers la limite septentrionale du village, on arrive au Đền Mẫu, le temple des Mères Déesses. À l'origine, il était dédié à une jeune villageoise du XVI^e^ siècle, morte à 18 ans. Le portail a subi une rénovation récente et le temple ne présente pas d'intérêt architectural particulier, mais jouit d'une vue imprenable sur le fleuve et les contreforts bâtis afin de parer à l'érosion féroce. Si Bát Tràng se fait inonder pendant votre visite, c'est ici le meilleur endroit pour regarder les eaux monter.

Revenez sur vos pas et longez le fleuve jusqu'au *đình*. Cette maison communale qui s'ouvre face au fleuve est une structure neuve (terminée en 2007), modelée sur celle qu'il y avait ici au XVIII^e^ siècle (le mur d'enceinte est d'époque), elle-même inspirée du célèbre *đình* de Đình Bảng (**voir Itinéraire 1 p. 67**). Elle se trouve au cœur de l'action, proche du fleuve dans la partie du village la plus saillante dans le fleuve.

Juste derrière le *đình*, il y a le *Văn Chỉ* (Temple de la littérature). Grâce à son activité, Bát Tràng est depuis longtemps relativement aisé et ses habitants ont pu s'occuper de l'éducation de leurs enfants. Plusieurs fils du village ont été lauréats aux examens de mandarinat. La cour intérieure est pavée de dalles « à peau de fer » de Bát Tràng et le temple sert de petite bibliothèque et d'endroit pour des cérémonies culturelles et scolaires.

Continuez à suivre la courbe du fleuve sur votre gauche. Avant le virage, vous pouvez visiter l'atelier de **M. Hòa Hiền**, un artisan original qui fabrique des céramiques noires imitant le bronze, notamment les célèbres tambours de Đông Sơn. Vous y trouverez des petites boîtes à thé et divers objets facilement transportables.

Puis, longez l'embouchure de la rivière Bắc Hưng Hải qui permettait aux bateaux d'entrer dans le delta. Elle constitue la limite méridionale de ce village fortement soumis aux risques d'inondations fluviales. Au bout d'environ 200 m, une rue part sur la gauche et mène au marché. Vous ne risquez pas de vous perdre, de nombreux panneaux indiquent la marche à suivre. Sur la droite, la pagode Kim Trúc rutile. C'est une nouvelle construction. L'originale qui datait du XVII^e^-XVIII^e^ siècle a été déplacée de son promontoire à risque de la berge de la rivière Bắc Hưng Hải.

Enfin, tournez vers la droite où se trouve l'actuel centre névralgique et commercial de Bát Tràng : le marché de céramiques. Malheureusement, vous ne trouverez pas les plus belles choses à acheter dans ce lieu, pourtant regroupant la plupart des artisans du village. L'arrêt du bus de Hà Nội se trouve face au marché. Pour retourner à Giang Cao et ses nombreuses boutiques, suivez le plan.



GRANDES JARRES EN PORCELAINE À GIANG CAO (BÁT TRÀNG)

POSE DE GLAÇURE ÉMAILLÉE SUR DES TASSES À GIANG CAO (BÁT TRÀNG)





MARTELAGE DES FEUILLES D'OR À KIÊU KỴ

SÉPARATION FINALE DES FEUILLES D'OR DU PAPIER *DÓ* À KIÊU KỴ



KIÊU KỴ

Il y a un vieil adage qui dit :

Vivre, c'est d'être un homme de Bát Tràng ;
Mourir, c'est d'être un génie tutélaire de Kiêu Ky.

Les morts sont-ils mieux traités que les vivants à Kiêu Kỵ ? Peut-être pas, mais il est vrai que les morts ont la belle vie là-bas : vous allez comprendre pourquoi…

COMMENT Y ALLER ?

Kiêu Kỵ est situé à environ huit kilomètres de Bát Tràng. En sortant de ce dernier, reprenez la même route-digue en direction de Hà Nội, puis, tout de suite tournez à droite vers la route qui mène à Đa Tốn. Un peu avant la sortie de cette commune, la route fait une grande courbe sur la droite, puis un grand virage à angle droit, vers la gauche, puis quelques centaines de mètres plus loin, encore un autre virage à angle droit vers la droite. Là, vous arrivez sur une jolie route de campagne conduisant directement à Kiêu Kỵ. La circulation se fait rare : le vrombissement des moteurs et le barrissement des klaxons cèdent la place au lugubre beuglement des buffles et au cliquetis métallique des libellules. Et si vous avez de la chance, à l'entrée du village, cette symphonie pastorale s'estompera devant le martèlement rythmique et syncopé des batteurs d'or.

LE CONTEXTE

Kiêu Kỵ est depuis longtemps le seul village du delta où l'on exerce encore le travail traditionnel de martelage d'or et d'argent afin d'en obtenir des feuilles. Ces dernières, fabriquées avec de l'or ou de l'argent pur, sont destinées à habiller les statues sacrées (bouddhas, bodhisattvas, saints…), à orner les objets de culte (sentences parallèles et transversales) ou à restaurer des monuments (pagodes, temples et maisons communales) et des meubles, tableaux et divers objets en laque.

Pour peindre des objets ou même des bâtiments, rien ne coûte plus cher que l'or. Selon une stèle à la maison communale du célèbre village de Thổ Hà (**voir Itinéraire 1 bis p. 107**), pendant la seule année de 1692, le volume d'or utilisé pour dorer les portes sculptées du *đình* a coûté autant que l'ensemble de la main-d'œuvre pour la construction du bâtiment.

On trouve encore des artisans qui fabriquent les feuilles d'or manuellement ailleurs en Asie, par exemple en Chine et en Birmanie. Ce métier ancestral existe à Kiêu Kỵ depuis plus de 250 ans. Très fastidieux et faiblement rémunérateur, le travail de transformation des pépites d'or par martelage en feuilles a un avenir incertain. Cependant, grâce à l'activité renouvelée de restauration du patrimoine religieux, actuellement le métier se porte mieux qu'à la fin de la Guerre américaine : selon la revue *Vietnam Cultural Window* (2006), une cinquantaine de familles seraient encore impliquées actuellement dans la fabrication artisanale des *quỳ*, ou feuilles d'or (et d'argent). Selon d'autres sources, neuf artisans sur dix s'adonneraient plutôt au battage de l'argent et de l'étain (le faux argent), le marché pour les *quỳ* d'or serait extrêmement réduit. Imaginez que pour laquer un *bàn thờ*, un autel des ancêtres, en vrai or il vous faut 50 *quỳ*, soit 50 millions de VNĐ !

Au milieu des années 1970, presque tous les villageois s'étaient tournés vers l'autre métier implanté au village : la confection des objets en cuir (et plus tard, surtout en skaï), comme des sacs, des valises… Cette activité est encore très bien représentée à Kiêu Kỵ, qui en est un pôle national dans le secteur, et, toujours selon *Vietnam Cultural Window*, quelque 300 foyers y sont engagés.

LE MÉTIER

Maîtrisé d'abord par les Égyptiens il y a cinq millénaires, la fabrication des feuilles d'or est un travail de longue haleine. À Kiêu Kỵ, la première phase consiste à préparer une encre à base de suie, de colle prélevée sur le cuir des buffles et de résine de pin. Cette préparation est pénible à exécuter : l'artisan le plus habile ne fait qu'un mortier par jour. L'encre rendra plus résistantes des feuilles de papier *dó* (**voir Itinéraire 1, p. 85**) intercalées entre les feuilles

d'or afin de les empêcher de se fragmenter ou de se coller entre elles lors du martelage. (Au lieu de papier renforcé, les Égyptiens utilisaient des morceaux d'intestin de bœuf, mais aujourd'hui, des marteleurs de pointe en Chine utilisent une matière synthétique, comme le Mylar). Une fois enduite, cette préparation de papier *dó* (*giấy vo*) est enroulée dans du tissu et elle-même martelée jusqu'à la rendre transparente. Puis on aplatit un dixième de taël d'or (mesure de poids de l'Extrême-Orient, près de 40 grammes), à l'aide d'un maillet pour former un grand carré de côté qui est ensuite coupé en 20 petites feuilles d'or appelées des *điệp*. Notons que cet or (ou bien argent ou même étain) doit être presque pur afin d'être suffisamment malléable pour l'épreuve à venir.

Une fois donc cette pépite raplatie et redécoupée en carrés d'un centimètre de côté, on les intercale alors entre des feuilles de papier *dó* (de quatre centimètres de côté) par lots de 500 et on les martèle sur une enclume. Deux heures plus tard, les feuilles – devenues brûlantes – recouvrent toute la surface du papier. On attend qu'elles refroidissent, puis on les sépare, les recoupe en neuf et les rempile, avec un papier *dó* (giấy *quỳ*) de qualité supérieure. Ce cycle, ponctué par le martèlement, est recommencé plusieurs fois jusqu'à l'obtention d'une feuille d'or très fine, translucide même. À la sueur de son front (et ce cliché reprend toute sa force lorsque vous assistez au spectacle), avec des milliers de coups de masse, un bon artisan peut facilement produire une incroyable vingtaine de mètres carrés de *quỳ* (et autant de litres de transpiration) à partir d'un taël (une quarantaine de grammes) d'or.

La phase finale requiert autant de doigté (féminin) que la précédente en fallait de force brute (masculine) : la séparation finale des feuilles d'or du papier *dó* et leur empaquetage (en 500 unités ou *quỳ*). Les feuilles d'or, désormais épaisses d'une centaine de nanomètres, sont extrêmement légères et fragiles ! La personne qui exécute cette opération (c'est effectivement presque toujours une femme, ou une main-d'œuvre juvénile bon marché) le fait le plus souvent à l'intérieur d'une moustiquaire, employée comme protection contre les courants d'air – et peut même arborer une sucette de bébé, dispositif insolite qui minimise le danger de souffler soi-même sur les feuilles qu'on est en train de manipuler... Difficile aussi de se rafraîchir sous les pales d'un ventilateur ou de zéphyrs vicieux aux pires moments de la saison chaude, au risque de voir tout son dur labeur s'envoler aux quatre coins de la pièce !

Une fois prêtes, la plupart des feuilles d'or sont dispatchées partout dans le delta, le pays – et jusque dans plusieurs autres pays de l'Asie du Sud-Est, pour des travaux ponctuels de rénovation et d'entretien de patrimoine cultuel, mais également de manière régulière en direction des villages de métier qui utilisent les feuilles d'or dans leur activité. Des exemples comprennent Hạ Thái, le village des laqueurs (**voir Itinéraire 5, p. 1999**), et Sơn Đồng, un village de sculpteurs sur bois (**voir Itinéraire 9, p. 291**) spécialisé dans les statues de culte.

Si vous voulez en acheter, il est fort possible qu'on vous en trouve, mais attention ! N'oubliez pas que les temps sont durs, qu'on façonne également des feuilles d'argent et surtout d'étain à Kiêu Kỵ, et que même si elles n'ont pas le beau lustre enflammé des feuilles d'or, savamment dosées de teints jaunes et rouges, elles pourraient tromper sans difficulté un néophyte comme vous... Les prix entre un faux *quỳ bạc* (de faux argent ou étain), un vrai *quỳ bạc* et *quỳ vàng* (en or) s'échelonnent de 20 000 VNĐ, à 70 000 VNĐ... jusqu'à 950 000 VNĐ pour le dernier ! À la lumière de ces différences de prix astronomiques selon les diverses qualités de *quỳ*, on peut suggérer que les plateaux en laque incrustés de feuilles « d'or » achetés dans les quartiers touristiques pour une dizaine de dollars ne le soient en fait de feuilles de cannettes de bière (on traduit étain dans le jargon local) recyclées et légèrement teintées.

Pour savoir si vous êtes en train d'acheter un faux *quỳ vàng* à 950 000 VNĐ, sortez votre briquet (comme au village de la soie, **Itinéraire 4, p. 179**). Si la feuille d'or brûle, c'est qu'elle est fausse : le vrai or ne brûle pas !

A VOIR

Les marteleurs travaillent de plus en plus sur commande et il est parfois difficile de les voir à l'œuvre dans leurs ateliers, mais les artisans tentent de sauvegarder le métier et se feront un plaisir de vous laisser voir s'il y a de l'activité. Voici les noms de trois des artisans les plus réputés : **M. Nguyễn Anh Chung**, **Lê Văn Vòng** et **Lê Bá Chung**. Le premier habite au fond à gauche (au fond d'une impasse) de la deuxième ruelle perpendiculaire qui part sur la droite de la rue principale. Avant d'y accéder, vous passerez devant la toute récente (mai 2008) coopérative des batteurs de Kiêu Kỵ dont il est le responsable. Elle s'est installée dans la cour de l'autel dédié à l'ancêtre du métier.

N'oubliez pas de prospecter également chez les vendeurs d'accessoires en cuir et en skaï : c'est l'endroit pour les acheter (il vous faut retourner vers la rue principale et tourner à droite) : ici, vous êtes en amont dans la filière !

Pour revenir à l'adage du début, non seulement on s'occupe activement à Kiêu Kỵ de l'embellissement et de l'entretien du patrimoine cultuel, mais ce n'est également pas les endroits pour vénérer les morts qui manquent ici : le village abrite une pagode, qui contient une quarantaine de vieilles statues (richement dorées, il va de soi), un *đình* dédié à son génie tutélaire et un *đền* pour le culte des esprits ou des génies (le site cultuel se trouve à l'entrée à gauche du village). Kiêu Kỵ a conservé 29 édits royaux des dynasties Trần, Lê et Nguyễn, conférant au général Nguyễn Chế Nghĩa, grand officier de Trần Hưng Đạo qui participa à deux reprises à la lutte contre les Mongols, le titre de génie tutélaire du village.

La fête du village a lieu le **12e jour du 1er mois lunaire**, un événement d'envergure, puisque ce village a une grande diaspora. Des ancêtres du métier, Nguyễn Quý Trị (fin du XVIIIe siècle) et Vũ Danh Thuận (début XIXe) sont à l'honneur le **17e jour du 8e mois,** lors d'une célébration dans le *đình*.



PRÉPARATION DU PAPIER DÓ (GIẤY VO) AVEC DE L'ENCRE

UNE HALTE AVANT D'ALLER VERS NINH HIỆP :

PHÙ ĐỔNG : LES TEMPLES DÉDIÉS AU GÉNIE GIÓNG

COMMENT Y ALLER ?

Reprenez la route de Bát Tràng. Traversez le village de Lê Xá (commune de Đa Tôn), puis arrivés au village de Thuận Tôn, tournez à droite. Traversez tout le village. Passez un pont qui enjambe un petit canal. Continuez tout droit, puis au bout de la route, tournez à droite puis au bout d'un kilomètre, tournez à gauche dans le village d'An Phú. Pendant environ deux kilomètres de route zigzagante vous traverserez les villages de la commune de Trâu Quỳ et vous déboucherez sur l'autoroute Hà Nội-Hải Phòng. C'est un des seuls moyens pour atteindre un carrefour qui permette de tourner à gauche (vers Hà Nội).

Une fois sur cet axe, il va vous falloir récupérer l'autoroute qui va vers la capitale provinciale de Bắc Ninh que vous prendrez au bout d'un kilomètre sur la droite. Vous allez passer au-dessus de la rivière Đuống et pourrez mesurer l'importance de la zone hors-digue qui se trouve de l'autre côté. Une fois arrivés à la digue de la rive gauche du fleuve (vous avez roulé cinq kilomètres depuis que vous êtes sur cette autoroute) tournez tout de suite à droite et quittez l'autoroute. Vous prenez la route-digue qui longe le fleuve et au bout d'un petit kilomètre vous arrivez au site de Phù Đổng.

LE SITE ET SES FESTIVITÉS

Le village de Phù Đổng sis dans la commune du même nom est localisé au sud de Ninh Hiệp. On y trouve trois temples dédiés au génie Gióng construits sous le règne de Lý Thái Tổ au x^{e} siècle. Le temple des Saintes Mères, de l'autre côté de la digue, est dédié au culte de la mère de Gióng et date du xvii^{e} siècle.

Gióng fut un héros légendaire qui chassa jadis les envahisseurs du Nord. On célèbre sa mémoire du **6^{e} au 12^{e} jour du 4^{e} mois lunaire** avec une série de processions, rites et représentations. Le 6^{e} jour, il y a une cérémonie du portage d'eau du puits du Temple Mère vers le Temple Supérieur. Le 7^{e} jour, des drapeaux sont portés au Temple Mère. Le même jour, des offrandes de riz bouilli et d'aubergines salées sont portées au Temple Supérieur, un rituel qui commémore les repas agrestes d'autrefois. Autre vestige des temps anciens, la nuit de ce même jour, les jeunes hommes et femmes jouent à se courir après sur la digue du fleuve Rouge. Le 7^{e} jour également, une représentation de marionnettes sur l'eau a lieu devant le temple Phù Đổng. Le 8^{e} jour, 28 femmes sont choisies pour représenter les généraux des envahisseurs Yin.

L'apothéose du festival arrive le 9^{e} jour. Les drapeaux sont portés du Temple Mère vers le Temple Supérieur et des sacrifices sont offerts au génie. Les artistes produisent des chansons et des danses rituelles et il y un spectacle où l'on mime une chasse au tigre... On se rejoue la bataille contre les envahisseurs Yin et il y a un défilé solennel par l'armée Văn Lang. Finalement, les deux batailles contre les envahisseurs à Đống Đàm et Soi Bia sont symbolisées par des danses de drapeaux et des festins de victoire.

Le 10^{e} jour, on inspecte les « troupes » et les envahisseurs-généraux, après leur défaite, présentent des offrandes à Gióng. Le 11e jour se tient la cérémonie de nettoyage des armes avec de l'eau sacrée. Le 12^{e} jour, une procession mène à l'inspection du champ de bataille. Ce dernier jour du festival, des tributs sont offerts aux dieux des cieux et de la terre.

NINH HIỆP

COMMENT Y ALLER ?

Reprenez la route-digue et passez sous l'autoroute. Continuez vers le nord-ouest pendant environ sept kilomètres et vous atteindrez la route nationale 1A. Tournez à droite et au bout de deux kilomètres de banlieue et de zones industrielles, puis de résidus de champs, un monument aux morts et un petit pont, prenez la petite route qui part elle aussi à droite. Non, vous ne tournez pas en rond !

Vous allez traverser quelques vestiges de rizières (vous êtes en plein dans le péri-urbain !) sur deux kilomètres puis voir apparaître des extensions d'un marché de tissus qui ne dit pas son nom. Vous êtes presque arrivés. Vous passez au-dessus d'un joli pont qui enjambe un canal et entrez dans une des communes les plus densément peuplées du delta, 227 habitants à l'hectare, soit 50 % de plus que les quartiers anciens de la capitale !

LE SITE

Ninh Hiệp n'est pas un village de métier comme les autres. Ninh Hiệp n'est pas un village comme les autres. En fait, Ninh Hiệp n'est même pas un village. Ninh Hiệp est une commune du péri-urbain hanoïen constituée de neuf hameaux pluri-métiers et pluridisciplinaires, avec des savoir-faire à la fois multiséculaires et archi-modernes, qui est aujourd'hui un aimant pour les chercheurs en sciences sociales, autant vietnamiens qu'étrangers.

Par ailleurs, Ninh Hiệp fut l'une des premières communautés à être dotée d'une coopérative artisanale spécialisée à l'époque collectiviste (ou du « mécanisme de l'économie concentrée et de la subvention » pour l'appeler par son petit nom). Il y avait une époque dans le nord du Vietnam (le début des années 1960) où, si on jouait au foot avec un ballon de cuir, il y avait fort à parier qu'il avait été fabriqué à Ninh Hiệp. Quelques années plus tard (la fin des années 1960), un *bộ đội* (soldat régulier de l'armée révolutionnaire) qui avait la chance de porter des « chaussettes résistant à l'attaque des sangsues terrestres » pouvait également affirmer, sans danger de se faire contredire, qu'elles avaient fait leurs premiers pas à Ninh Hiệp.

Il y eut une autre période dans cette commune, à la fin du XIX^e^ siècle, où beaucoup de femmes étaient tellement occupées à filer de la soie ou du coton et d'en tisser des habits sur des métiers (y compris des tributs destinés à la Cour impériale chinoise), qu'elles ne savaient même pas repiquer le riz (perçu encore aujourd'hui comme essentiellement un travail de femmes). Ce furent les hommes qui assumèrent cette tâche. On en a même fait pousser une chansonnette :

Cửi canh khuya sớm em lo
Ruộng đồng tát nước be bờ phần anh
Moi, je m'occupe du métier à tisser,
A toi d'achever les travaux aux champs.

Il fut encore un autre temps, au XI^e^ siècle, où les rois vietnamiens consultaient exclusivement des sommités de la médecine traditionnelle originaires de Ninh Hiệp. Leur savoir-faire en plantes médicinales et remèdes naturels n'avait pas d'égal au sud du fleuve Rouge, mais aujourd'hui les tombeaux de ces grands sages et les monuments somptueux qui leur sont dédiés à Ninh Hiệp sont obscurcis par des pans de tissu nippono-chinois de qualité douteuse, étalés par-devant afin d'attirer le chaland qui passe (sur son scooter sino-japonais). Les marchands ont envahi le Temple et il n'y a point de P'tit Jésus en vue pour leur dire : « bouge de là »... L'histoire de Ninh Hiệp regorge de rebondissements, parfois pas trop positifs, mais toujours fort instructifs : c'est un récit qui vaut la peine d'être raconté (et peut-être, qui sait, d'être lu).



EPICES ET GRAINES DE LOTUS À NINH GIANG

LE CONTEXTE

Commençons par un peu de concret. Autrefois, la commune de Ninh Hiệp comportait trois villages :

- Phù Ninh (aujourd'hui divisé en 7 *Xóm*, hameaux, de 1 à 7) ;
- Hiệp Phù (devenu *Xóm* 9) ;
- Ninh Giang (devenu *Xóm* 8).

Phù Ninh et Hiệp Phù furent jadis spécialisés dans la filature de la soie et du coton fin. Le métier de la filature aurait été initié sous la dynastie des Lý (1010-1225) et aurait fait la réputation de Phù Ninh sous la dynastie des Lê. C'est aussi l'emplacement d'un marché très important, le marché Nành, qui approvisionne des artisans qui n'ont pas leurs propres sources de matières premières. Concurrencés par les filatures mises en place à l'époque de la colonie française, les tisserands ne pouvaient plus s'approvisionner en fils et vendre leurs tissages, considérés comme étant désormais trop grossiers (et à 40 cm de largeur, trop étroits, puisque réalisés sur des petits métiers). Les habitants de ces anciens villages se sont recyclés ensuite dans les plantes médicinales, puis au début du XX^{e} siècle, ont commencé à travailler le cuir. Ninh Giang est le berceau du métier de la transformation des plantes médicinales pour les médecines traditionnelles. Sur la pagode de Pháp Vân, les noms de médecins célèbres de Phù Ninh sont gravés et rappellent la grande réputation de ce village.

Poursuivons avec une dose de discours fondateur mythico-historique (si ce n'est pas plutôt historico-mythique). Les ancêtres des deux métiers les plus anciens de la commune, celui qui aurait introduit la filature de soie (et de coton fin) et celui qui aurait initié la transformation des plantes médicinales pour la préparation de médicaments traditionnels, seraient une seule et même personne – et, de surcroît, une femme !

À l'époque où elle arriva à Ninh Hiệp (qui d'ailleurs ne s'appelait pas du tout Ninh Hiệp à ce moment-là, mais plutôt Làng Nanh), cette femme était connue sous le nom de Dame Thái Lão. Si l'on raconte qu'elle fut originaire de la province de Thanh Hóa, ce n'est assurément pas par hasard. Cette région est une source prodigieuse dans les histoires culturelles fondatrices du nord du Vietnam : voir par exemple les **Itinéraires n° 1, p. 59** (le constructeur de Đình Bảng), **n° 3, p. 149** (l'ancêtre des marteleurs de cuivre), **n° 6, p. 227** (le post-ancêtre des incrusteurs de nacre) et **n° 8, p. 268** (la formation de l'ancêtre des tresseurs de bambou). Précisons que Thanh Hóa abrite le site de Hoa Lư, l'une des premières capitales et centres de civilisation dans le nord du Vietnam.

Dame Thái Lão s'installa au village de Phù Ninh, où on lui aurait même fait construire une maison, tellement on avait envie qu'elle reste partager ses savoir-faire divers et variés. Un document gardé dans le village – il raconte sa légende – prétend qu'elle « apprit aux villageois à tisser la soie pour l'autoconsommation ». À vrai dire, les origines de la filature et du tissage dans cette contrée paraissent tellement lointaines qu'une histoire en vaut largement une autre.

À notre sens par contre, Dame Thái Lão peut prétendre plus sérieusement au titre d'ancêtre du métier de la transformation des plantes médicinales (d'ailleurs, la commune de Ninh Hiệp n'est pas la seule où elle est vénérée comme tel). La légende nous raconte donc qu'elle enseigna aux villageois les rudiments de la pharmacopée du Sud (même si elle faisait ses décoctions à Phù Ninh, de nos jours c'est surtout à Ninh Giang (*Xóm* 8) qu'on se spécialise dans les plantes médicinales). Elle leur apprit à cueillir les plantes médicinales sauvages qui poussaient en profusion dans la forêt de Quế Lâm, qui à l'époque commençait directement aux limites de Phù Ninh. Dame Thái Lão leur montra ensuite les principaux procédés de conservation de ces ingrédients médicaux. Adhérant au triste principe du médecin mal soigné, elle mourut jeune, quelques années plus tard, le **18^{e} jour du 1er mois** d'une année inconnue (**voir la rubrique « à voir », p. 140**). Le roi Lý Thái Tổ, admiratif face aux pouvoirs de guérison de ses remèdes de bonne femme, et manifestement attristé par son trépas prématuré, la déclara solennellement : « *Lý Nhũ Thái Lão dược sư thần linh* », qui veut dire approximativement « génie puissant Thái Lão aux médicaments merveilleux » et lui conféra le nom posthume de Lý Nhũ Thái Lão. C'est sous ce nom qu'elle est connue par la postérité.

LES MÉTIERS

Nous en avons déjà évoqué plusieurs, mais afin de montrer le mouvement, la réactivité et la flexibilité protéiforme de ce groupement de villages à métiers multiples, pendant une époque de bouleversements entropiques à accélérations exponentielles, esquissons une vague chronologie à partir du déclin des activités de filature et de tissage.

• **Années 1930-1940 :** la pénurie de matières premières et le manque de débouchés, provoqués tous les deux par la concurrence française coloniale, sonnent le glas de la filature et du tissage à Ninh Hiệp. Certains artisans continuent à travailler dans le textile, mettant à profit leurs connaissances et leurs contacts pour faire du commerce. D'autres se recyclent dans les autres métiers du village – les anciens et les nouveaux.

La transformation et le commerce des plantes médicinales à Ninh Giang/*Xóm* 8 – à l'origine de la pratique de plus en plus florissante de la médecine traditionnelle à Phù Ninh et à Hiệp Phù et ensuite de l'émergence d'une clientèle plus étendue (rejointe *via* des marchés et par des intermédiaires) – continuent bon train. On peut même affirmer que ces activités prennent plus d'ampleur qu'aux ères précédentes et se hissent définitivement au-dessus de la catégorie d'occupation rémunératrice d'appoint pour agriculteurs désœuvrés.

Étant donné que les matières premières se font désormais rares sur place (on fait même pousser quelques plantes précieuses dans la commune, mais l'espace est très limité), un certain nombre de villageois (ou communards) commencent à voyager plus loin au nord (et même en Chine, souvent sans papiers d'ailleurs) à la poursuite des plantes recherchées. Simultanément, d'autres gens partent vers le sud s'installer en tant que commerçants de plantes médicinales dans les grandes et petites villes, comme ceux par exemple qui s'établissent à Hà Nội dans le quartier des 36 Rues, sur la rue Lãn Ông (toujours le meilleur endroit – avec la rue Thuốc Bắc – pour trouver ces produits dans la capitale) à qui on a donné le nom d'un grand théoricien et praticien de la médecine traditionnelle du XVIII^e^ siècle : **voir encadré p. 137**).

Pendant cette même période (toujours les années 1930-1940), un tout nouveau métier commence à prendre de l'ampleur à Ninh Hiệp : le travail du cuir. Les origines de ce métier remontent au début du XX^e^ siècle, lorsque des villageois sont convoqués pour travailler dans les usines de cuir de l'armée française, dont un certain M. Thạch Văn Ngữ. Quelques années plus tard, il ouvre une boutique d'articles en cuir dans la rue Hà Trung à Hà Nội. Elle connaît un tel succès que M. Ngữ doit faire venir toute une série de jeunes apprentis de son village natal, dont certains s'établissent à leur tour, non seulement en concurrence directe avec lui mais, selon les pratiques commerciales impitoyables du cru, dans la même rue.

• **1946-1954 :** c'est la guerre d'indépendance, et nombreux parmi ceux qui travaillaient le cuir à Hà Nội retournent à Ninh Hiệp, tout en poursuivant leur activité et bientôt fournissant l'armée vietnamienne avec des articles fort utiles. Entre-temps, les plantes médicinales ne sont pas en reste : un vent de patriotisme valorise la science vietnamienne traditionnelle face aux influences occidentales – et l'armée est bien obligée de trouver les moyens de traiter ses blessés dans la jungle, tandis que les sources de fournitures médicales occidentales se tarissent rapidement. La promotion d'une solution locale mène à des campagnes nationales, encourageant ainsi la culture de plantes médicinales, et à partir de cette époque jusqu'à aujourd'hui, on trouve de telles plantations dans tous les parcs nationaux et dans beaucoup de villages, qui souvent sont également dotés d'un dispensaire de médecine traditionnelle.

• **1960 :** une coopérative artisanale de cuir et de bâches est créée à Ninh Hiệp. En cuir, ils font des ballons de toutes sortes à la main (foot, volley, basket...), des sandales, des valises... À partir de 1965, la coopérative fait principalement des produits au service de l'armée : sacs à dos, abris en bâches, cartouchières, sacoches pour grenades, postes radio, pistolets, fusils, ou mitraillette AK... Ce modèle de coopérative au pied de guerre est une réussite : tandis que les unités de production en ville sont attaquées, détruites ou évacuées, l'artisanat à petite échelle, dispersé en milieu rural, fait ses preuves et vaut son poids en or pour l'effort collectif de guerre. Dès 1973 (signature des Accords de Paris), la production se réoriente vers le civil : de nouveau, des ballons, des sacs, des cartables, des gants, des selles de vélo...

Le médecin mondain malgré lui

Lãn Ông (nommé Lê Hữu Trác à sa naissance en 1720) fut un personnage original et iconoclaste de la médecine traditionnelle vietnamienne. Né dans la soie (et c'est le cas de le dire), il tourna le dos à une carrière de mandarin, passant le plus clair de son temps dans le village natal de sa mère, dans la Province de Hà Tĩnh (centre du Vietnam). Il y produit son chef-d'œuvre, intitulé (Traité de connaissances médicales de Hải Thượng*)*, exposant ses observations et son analyse de plus de 700 plantes et herbes indigènes. Il y identifie 29 techniques de séchage distinctes, chacune destinée à conserver ou à altérer les propriétés des agents actifs dont recèlent les plantes. Il présente des indications pour leur emploi dans la médicine traditionnelle, émaillées de références à l'histoire, la littérature et la philosophie. Il fut également l'un des premiers à préconiser une approche plus intégrée entre la médicine du Sud (purement vietnamienne, utilisant des plantes toujours locales et des préparations relativement simples) et celle du Nord (avec des plantes des régions montagneuses et de la Chine dans des préparations plus complexes et sophistiquées).

Invité à se joindre à la Cour royale par le prince Trịnh Cán, à qui il avait déjà prodigué des soins, Lê Hữu Trác refusa et se retira définitivement à la campagne pour continuer ses recherches et sa pratique de la médicine, jusqu'à sa mort en 1791. En adoptant le nom de Lãn Ông (« Monsieur Paresseux »), il indiqua sa résistance au bouleversement de sa vie sans prétention qu'effectuerait le régime fastueux de la Cour, avec sa foule de flagorneurs et frotte-manches. Il signala également son refus de se laisser prendre dans l'engrenage de la lutte politique qui opposait à ce moment-là les nobles des lignées Trịnh et Nguyễn. Dans la préface à son livre, il écrivit ceci :

« La médicine est un art humain qui doit chercher à préserver la vie de l'homme, en s'occupant de ses malheurs et se réjouissant de ses heurs. Le devoir du docteur, c'est de porter secours aux autres sans prétendre à la richesse ou à la renommée… »

Que sont donc devenus les docteurs d'antan ?

MÉLANGE DE MÉDICAMENTS TRADITIONNELS D'UNE HERBORISTE DE NINH GIANG



OUVRIÈRE MÉLANGEANT DES ENVELOPPES DE GRAINES DE LOTUS ET DES ÉPICES À NINH GIANG



PLANTES HACHÉES MENUES DEVANT UN PAS DE PORTE DE NINH GIANG

Une anecdote recueillie sur cette époque collectiviste à laquelle nous ne pouvons résister. Nous ne trahissons pas l'esprit de la révolution si nous avouons que parfois des cadres de coopérative se sont trempés dans un peu de troc ou ont fait un peu de commerce parallèle : ils avaient les contacts et la liberté de mouvement, et n'ont pas toujours agi uniquement pour leur gain personnel. À Ninh Hiệp, des cadres de coopérative s'occupant de livraisons et marketing ont trouvé une combine originale : ils échangent illicitement médicaments traditionnels et textiles contre des produits de l'État, notamment des thermos (ceux qu'on voit toujours un peu partout au Vietnam) et… du glutamate de sodium ! Ces trésors étaient vendus aux villageois qui partaient ensuite les échanger dans les montagnes contre d'autres plantes médicinales. Les habitants des régions montagneuses troquaient donc les ingrédients d'ancestraux remèdes naturels sophistiqués contre des thermos bas de gamme, fabriqués en série, et de mauvais agents de sapidité allogènes et carcinogènes.

• **Les années 1960 :** à partir de cette époque s'est développé encore un autre métier (surtout à Ninh Giang/*Xóm* 8), loin d'être inconnu dans le village, mais qui prend une toute nouvelle ampleur agro-alimentaire : la transformation des (graines de) lotus et de la pulpe séchée de longanes. La pulpe de longanes est réputée pour ses pouvoirs toniques ; on transforme principalement les graines des lotus – les sortant de leur coque noir et les détachant de leur chemise marron – pour en faire, une fois mises à nu, surtout des confiseries, ou les utiliser pour d'autres recettes traditionnelles. Encore une fois, à Ninh Hiệp, il n'y a ni étangs pour cultiver des lotus, ni terrains pour faire pousser des longanes ; mais transformer ces produits demande de l'adresse et de l'expérience (surtout pour les longanes). Les gens de la commune possèdent ce savoir-faire et achètent la production brute un peu partout dans le delta, vendant ensuite les produits transformés à Hà Nội et ailleurs. Vous allez voir que ce métier se porte toujours bien aujourd'hui.

• **Depuis 1986 :** l'ouverture vers l'économie de marché fait des remous à Ninh Hiệp, comme partout. La coopérative artisanale de cuir et de bâches, livrée aux exigences du marché, connaît rapidement des difficultés de fonctionnement et ferme définitivement ses portes en juillet 1990, juste à temps pour que tout le monde puisse regarder les festivités de la réunification des deux Allemagnes à la télé.

Avec le *Đổi Mới*, les transformateurs de plantes médicinales prennent une longueur d'avance sur des concurrents potentiels en organisant une quarantaine de commandos de collecteurs de plantes. Mais l'ouverture de la frontière chinoise au commerce change la donne encore une fois : désormais, les médicaments traditionnels chinois défient toute concurrence, même après exportation, et le métier de la transformation de ces produits prend un coup dur. Cependant, les artisans de Ninh Hiệp connaissent le métier et ont les contacts, donc encore une fois ils arrivent à se relever, cette fois-ci comme commerçants des produits chinois spécialisés. Par la suite, le marché des produits locaux se ravive quelque peu, aidé en partie par un engouement occidental pour toutes les médecines orientales traditionnelles, stimulé par certains mouvements de rejet de l'allopathie chimico-pharmaceutique.

Encore un dernier métier, ou un descendant d'un ancien qui renaît des cendres : la confection de vêtements et le commerce des tissus chinois et japonais. Depuis le *Đổi Mới*, cette activité a pris un essor vertigineux à Ninh Hiệp : pas besoin de vous donner beaucoup de chiffres, vous n'allez voir que cela, même quand vous cherchez les pagodes de Phù Ninh, regorgeant des tombeaux des médecins illustres d'une époque révolue. Ce n'est ni très intéressant, ni très beau, mais c'est partout : il y a une décennie déjà, un dixième de tous les foyers de la commune se déclaraient tailleurs. La proximité avec Hà Nội (qui s'approche de Ninh Hiệp un peu plus tous les ans) fait que les jeunes viennent ici en excursion afin de se trouver des vêtements pas chers.

Terminons cette chevauchée des métiers multiples de cette commune pas commune par une citation, tirée de la conclusion d'un excellent article sur Ninh Hiệp, par Dương Duy Băng (**2002**) :

« L'héritage et la valorisation des patrimoines technologiques traditionnels montrent toujours et encore l'importance de leur rôle dans le développement de l'artisanat à Ninh Hiệp. La richesse des expériences en matière de transformation des plantes médicinales a permis aux habitants de Ninh Hiệp de bien développer la filière de transformation des produits agricoles de haute qualité. Les acquis techniques de la fabrication des ballons pendant les années 1940-1950 ont constitué les bases pour que les habitants de Ninh Hiệp créent la coopérative de cuir et de bâches durant les années 1960-1986 ; à leur tour, les membres de cette coopérative ont pu valoriser leur expérience dans la confection d'habits qui s'est développée très rapidement ces dernières années. Ceci explique pourquoi, malgré un environnement similaire, les communes avoisinantes n'ont jamais réussi à monter, à l'instar de celle de Ninh Hiệp, ni coopérative spécialisée dans

le cuir, ni à développer le métier de la confection ou de la transformation des produits agricoles. Il est donc nécessaire de maintenir et valoriser encore ces métiers traditionnels et de leur accorder l'attention qui leur est due».

À VOIR

Tout est à voir, bien entendu, mais tout particulièrement le village de Ninh Giang/*Xóm* 9, pour ses spectacles de séchage et transformation de produits exotiques et parfois mystérieux, ainsi que ses odeurs divines (**voir promenade, p. 142**). N'oubliez pas que la fête de l'ancêtre des métiers se tient le **18e jour du 1er mois lunaire** (jour de sa mort), et allez voir les beaux bâtiments de culte, surtout concentrés dans le gros village de Phù Ninh (*Xóm* 1 à 7), dont notamment le temple de Điếm Kiều, construit pour rendre hommage à Mme Lý Nhũ Thái Lão.



PRÉPARATION DES GRAINES DE LOTUS GLACÉES À NINH GIANG

Une promenade à travers le temps dans Ninh Hiệp

L'histoire mouvementée et très dynamique de cette commune illustre se décèle aux quatre coins des rues (l'Ecole française d'Extrême-Orient a recensé plus de cent stèles rappelant le prestige d'hommes et de femmes célèbres du lieu, le savoir-faire et la richesse très ancienne de cette commune), même si elle est parfois cachée par des voiles de tissus bas de gamme. La balade se terminera dans les senteurs d'épices, d'anis étoilés et de réglisse, dans la lumière rasante de cette fin d'après-midi.

Nous vous suggérons de commencer par la visite du patrimoine architectural et religieux, histoire de ne pas se laisser démoraliser par l'aspect débridé du marché de tissus qui envahit un des plus riches villages des environs de Hà Nội.

Une fois que vous aurez passé le pont, vous vous trouverez face à deux rues qui partent en biais (**voir carte p. 143**), prenez celle de droite et traversez la rue des médicaments traditionnels sans vous arrêter, afin de garder le plus apaisant pour la fin. Puis continuez par la rue qui longe les rizières et négocie un virage serré vers la gauche. Encore 500 mètres et vous pouvez vous garer dans le parking près du marché.

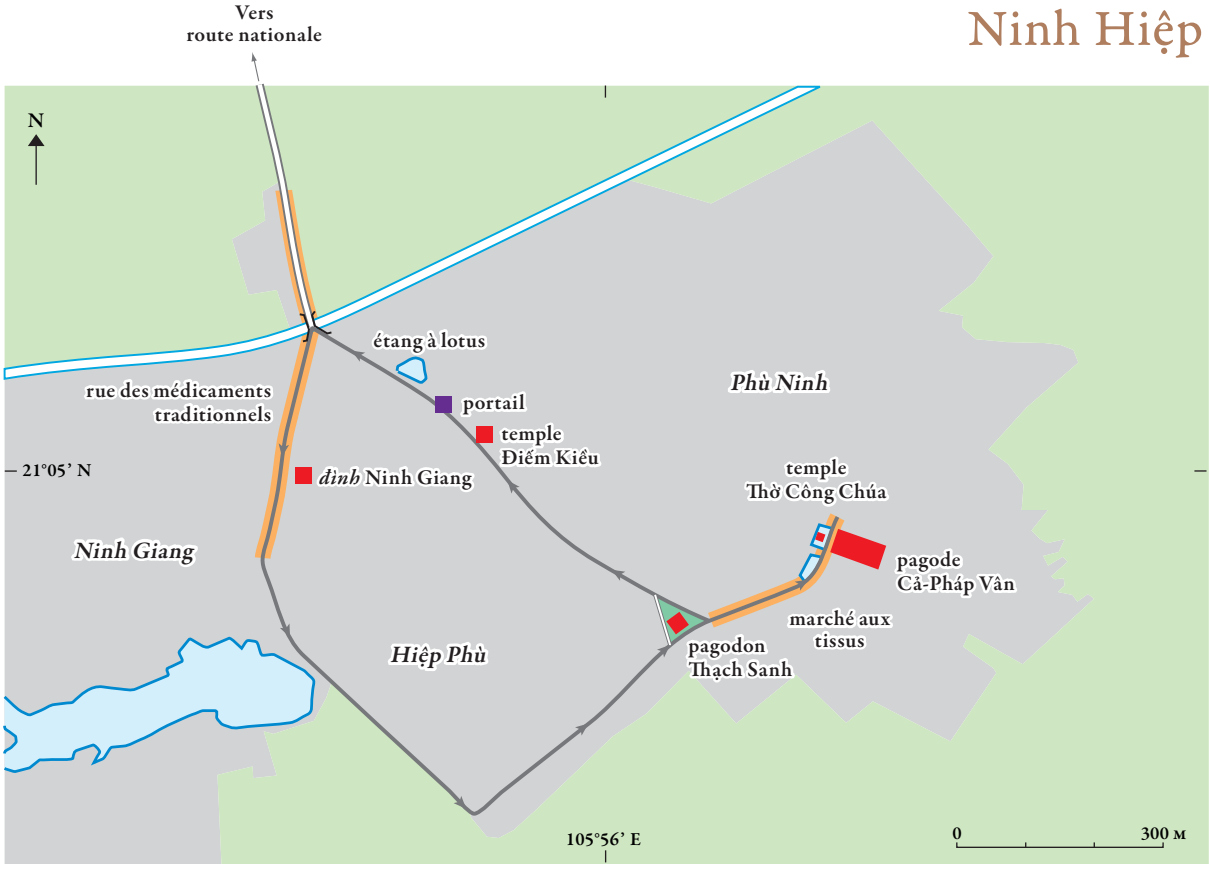
La traversée du marché aux tissus est assez éprouvante à la fois psychologiquement et physiquement : il y a beaucoup de monde et la vision des temples cachés par des tissus imprimés de Winnie l'Ourson, Pokemon et Batman affecte les sens ! La *chùa* Cả, ou pagode Pháp Vân (appelée aussi pagode de Nành, ancien nom, vous vous souvenez, de Ninh Hiệp) : vous y verrez neuf stèles de la dynastie des Lê postérieurs rapportant l'histoire de certains médecins connus, signes de la haute réputation de ce village pour la science médicale. Elles sont dispersées dans la cour et dans le bâtiment principal.

Face à la pagode, un petit pagodon sur l'eau *Đền thờ công chúa* est dédié à la princesse Lê Ngọc Hân (1770-1799), fille du roi Lê Hiển Tông et femme de Quang Trung (fondateur de la dynastie des Tây Sơn). Après la mort de son illustre mari, elle composa un long poème en *nôm* (ancienne écriture vietnamienne), intitulé Ai Tư Vãn, exprimant la douleur d'une jeune femme perdant son mari, d'une amante pleurant son aimé, d'un sujet en deuil pour son roi. On pourrait organiser un jeu de piste dans ce village pour retrouver les stèles, les temples et autres bijoux architecturaux cachés par la « modernisation » Mais on vous laisse le soin de les dénicher en retraversant le marché aux tissus.

Sur le petit jardin en forme de triangle qui marque la fin du marché, un très beau pagodon abrite le « lit en pierre » *thạch sàng* où se coucha le moine indien A Đa La, qui vint propager la doctrine bouddhique en 187, avant d'aller à Mãn Xá. Là-bas, il fut à l'origine de la « naissance des quatre déesses » dont vous entendrez parler en visitant la pagode Dâu (**Itinéraire 3, p. 148**). Dans ce lieu mystérieux et maléfique personne ne veut habiter. Actuellement, il abrite, entre autres choses, le centre culturel de Phù Ninh.

Tournez à droite dans la rue commerçante où les étals de tissus alternent avec des magasins de médicaments traditionnels. Au bout d'environ 300 m, sur la droite se trouve le petit temple, Điếm Kiểu, construit pour rendre hommage à l'ancêtre du métier de la soie et des plantes médicinales Mme Lý Nhũ Thái Lão, surtout, rappelez-vous, **le 18e jour du 1er mois lunaire** de chaque année. C'est un petit édifice avec une belle structure en bois qui a été reconstruit dans les années 1990 grâce à des fonds privés.

Ninh Hiệp



Zone résidentielle
Plaine rizicole
Zone commerciale

Site cultuel
Site architectural
Plan d'eau
Route de l'itinéraire
Ninh Giang Village

Source : Google Earth 2008, Secteur de cartographie de l'IRD

Au fur et à mesure que vous vous dirigez vers le *Xóm* 8 (ou Ninh Giang), l'activité des médicaments traditionnels commence à s'intensifier : de nombreuses boutiques ayant pignon sur rue apparaissent. Une belle porte marque la séparation entre le *Xóm* 6 et le *Xóm* 7. Puis sur la droite, un petit *đình* à la porte rose abrite une très belle stèle.

En face, sur la gauche de la rue, la pagode Chuà Khánh Ninh. Puis plus loin un petit étang sur la droite avec de nombreux lotus rappelle l'intérêt pour cette plante médicinale.

Arrivés au bout de la rue, vous vous trouvez face au pont d'entrée dans la commune. Tournez à gauche et entrez dans la rue des médicaments traditionnels que vous avez traversée à l'aller. Là, le bruit s'estompe et vous pouvez vous laisser guider par le nez. Dans le village de Ninh Giang (ou *Xóm* 8), on respire enfin au milieu des senteurs épicées, des odeurs de réglisse, et du calme relatif qu'on vous a promis, loin de la horde des motos des commerçants de tissus qui zigzaguent entre les chalands avec des montagnes de tissus et de vêtements mal amarrées sur leurs engins.

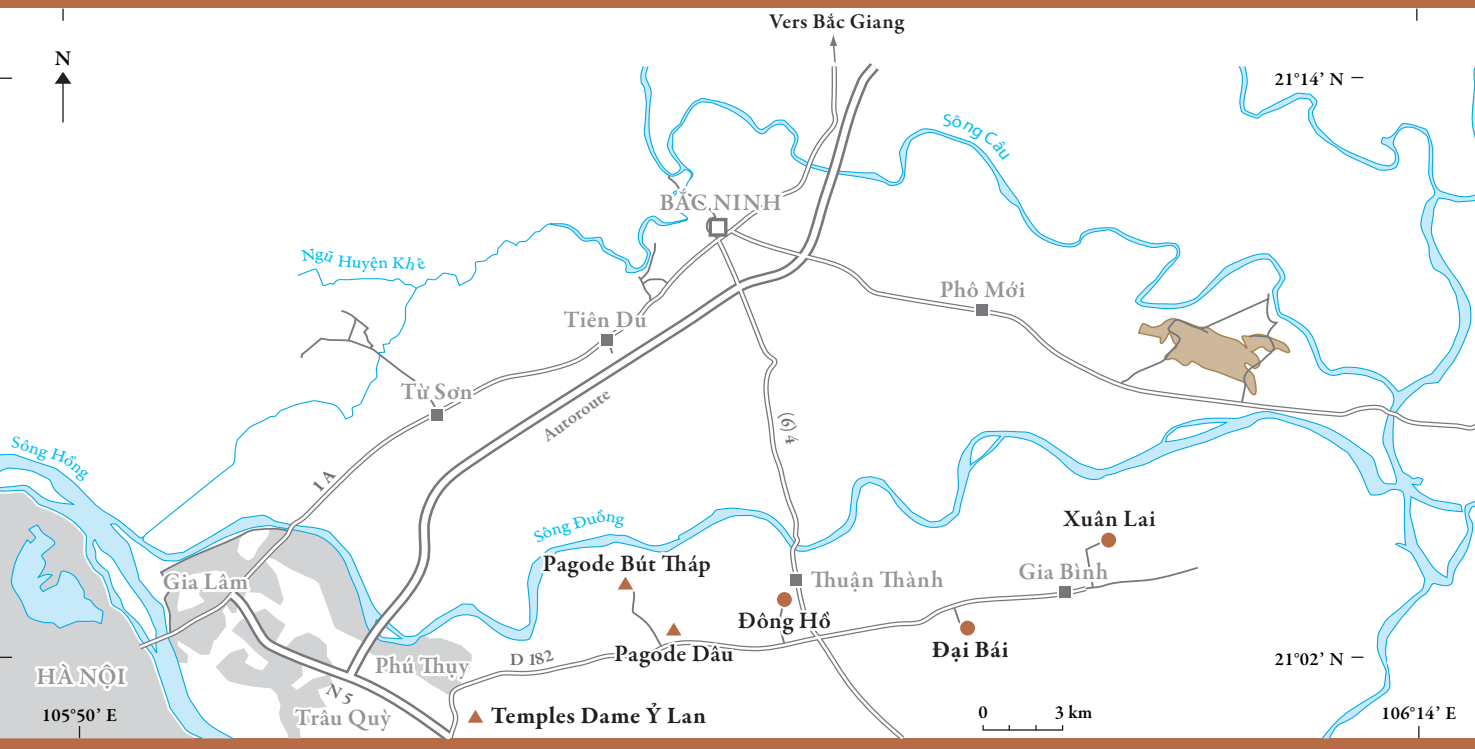
Toutes les devantures des maisons servent d'espace de séchage pour les écorces odorantes, des piles de bâtons de réglisse coupés en lamelle, des tas de curcuma. Des jeunes filles découpent des écorces inconnues, hachent des plantes ou trient des paniers pleins de graines de lotus. Devant les magasins des enseignes montrent la double originalité du village : la vente des médicaments du Nord, Thuốc Bắc, et ceux du Sud, Thuốc Nam. Dans le dédale des ruelles, se nichent des petits monuments. On croise un *đình* aux portes orange, de très belle facture avec un auvent très ancien (avec des charmants vieux messieurs qui jouent au badminton, une occasion pour discuter l'air de rien de l'histoire du métier et de l'origine du *đình*...). Il n'y a pas d'association de producteurs de médicaments, mais à l'occasion des échanges de volants de badminton, on doit causer commerce et recettes de grand-mère pour préparer telle potion magique ! On y rend hommage au fondateur le **9e jour du 1er mois lunaire** sans grande fanfare (pas de jeux comme dans les autres festivals).

CONSULTATION CHEZ UNE HERBORISTE
DE NINH GIANG

LA BOUTIQUE D'UN HERBORISTE À NINH GIANG

Itinéraire 3

Estampes, martelage et bambou brûlé (Bắc Ninh)



Patrimoine culturel et architectural

Les temples dédiés à Dame Ỷ Lan ;
La pagode Bút Tháp ;
La pagode Dâu ;
Le *đình* de Đông Hồ ;
Le *đình,* la pagode et le mausolée de Đại Bái.

Les villages artisanaux

Estampes : Đông Hồ ;
Martelage du métal : Đại Bái ;
Meubles en bambou brûlé : Xuân Lai.

LE TEMPLE DE LA DAME Ỷ LAN

COMMENT Y ALLER ?

Prenez la sortie de Hà Nội à l'est par Gia Lâm. Passez le carrefour Nguyễn Văn Cừ/Nguyễn Văn Linh et tournez à droite vers l'autoroute (nationale 5) en direction de Hải Phòng. Laissez sur la gauche l'entrée de l'autoroute pour Bắc Ninh et à environ 11 km du carrefour Nguyễn Văn Cừ/Nguyễn Văn Linh, prenez à droite la bretelle Đường Kiêu Kỵ. Au petit rond-point tournez à gauche pour monter sur le pont qui passe au dessus de l'autoroute. Prenez direction Phố Sủi. Vous êtes sur la route départementale n° 182. Deux kilomètres plus loin, vous arrivez au village Phú Thụy (commune de Dương Xá) où se trouve la temple de la Dame Ỷ Lan.

Dans les communes de Dương Xá et de Phú Thụy (district de Gia Lâm), il y a une vingtaine de temples dédiés à Dame Ỷ Lan, femme du roi Lý Thánh Tông (XI^e^ siècle), issue d'une famille de tisserands et de sériciculteurs. Des fêtes lui sont dédiées dans ces deux communes.

Dans le domaine politique, la Dame Ỷ Lan était une grande femme d'État et une première concubine du roi qui vécut aux XI^e^-XII^e^ siècles. Elle est vénérée par les Vietnamiens dans une centaine de temples qui sont dédiés à sa mémoire, particulièrement dans sa province natale de Bắc Ninh.

La pagode, érigée par Ỷ Lan elle-même en 1115, porte le nom de Linh Nhân. Le temple dédié à son culte date de la même période. Parmi les objets d'art anciens conservés au complexe du temple et de la pagode depuis le XI^e^ siècle sont un escalier en pierre, des Bouddhas assis sur deux lions et un autre lion magnifique de plus d'un mètre de haut, également en pierre.

Il y a un puits où, selon la légende, Ỷ Lan/Tấm gardait un petit poisson magique, l'appelant à la surface chaque jour en chantant. Loin d'être un personnage mythique, Ỷ Lan est une personne historique. Elle s'appelait Lê Thị Yến de son vrai nom. D'origine modeste, très jeune, elle avait perdu sa mère. Elle est associée dans l'imaginaire des Vietnamiens à Tấm, la Cendrillon nationale.

Selon les Annales, le roi Lý Thánh Tông, qui âgé de 40 ans n'avait toujours pas produit un héritier mâle afin d'assurer la continuité de sa lignée, fit un pèlerinage à la pagode Dâu (II^e^ siècle) en passant par Dương Xá afin de demander l'intercession du Bouddha. Flânant dans les champs, il aperçut, dans un bosquet de mûriers, une belle fille appuyée contre un magnolia (*lan*). Il l'aborda et fut surpris de la trouver nullement intimidée et capable de répondre à ses questions avec aplomb et intelligence. Il décida de la ramener à sa cour et lui accorda le titre de « Première Concubine royale Ỷ Lan », ce nom voulant dire : « celle qui s'appuie contre un magnolia ».

Contrairement aux autres femmes du harem, Ỷ Lan s'intéressait aux affaires d'État et de la vie publique. Elle s'efforça d'étudier et de se familiariser avec les préoccupations du peuple. En 1069 son mari, partant faire la guerre aux Cham, lui confia la régence pendant son absence. Elle régna avec sagesse et courage au travers d'une époque mouvementée. Un peuple reconnaissant la fit appeler Mère de Mansuétude et lui fit ériger un temple. En 1072, la mort du roi provoqua une nouvelle crise au pays. Encore une fois, Ỷ Lan devint régente et mena les affaires d'État tandis que le général Lý Thường Kiệt repoussait l'invasion des armées chinoises de la dynastie Song.

LA PAGODE BÚT THÁP

COMMENT Y ALLER ?

Reprenez la route départementale n° 182. Sur la droite vous verrez une très belle porte. Un kilomètre plus loin, prendre à droite la route en direction du marché Phố Kéo. Sur la place du marché se trouve la pagode Kéo. Deux kilomètres plus loin, on sort de la province de Hà Nội et on entre dans celle de Bắc Ninh. On passe devant de grandes briqueteries et une zone industrielle. A trois kilomètres de la limite entre les deux provinces, à droite de la route, dans le village de Công Hà, il y a la pagode Tổ, Chùa Tổ. Sur la gauche, une route mène au village de Đình Tổ, où se trouve, trois kilomètres plus loin, une des plus célèbres pagodes du Vietnam, Chùa Bút Tháp.

La pagode Bút Tháp, Chùa Bút Tháp ou pagode de la tour du pinceau, (village de Bút Tháp, commune de Đình Tổ, district de Thuận Thành) est un véritable joyau architectural et sculptural. La pagode se présente comme un ensemble assez vaste mais harmonieux de dix bâtiments dont plusieurs remontent au XVII[e] siècle : deux tours de cinq étages chacune et une jolie tour de 13 mètres de haut qui donne son nom à ce complexe religieux.

Parmi les choses à admirer ici, mentionnons plusieurs bas-reliefs finement ciselés et surtout une richesse de statues polychromes. Les plus célèbres sont les esprits gardiens gigantesques à l'entrée, les trois Bouddhas très réussis au centre du Grand Hall et surtout, sur le côté dans cette même salle, la statue, d'aspect très indien, de Quan Âm, avec ses « mille yeux et mille bras », œuvre d'un sculpteur dénommé Trương, réalisée en 1656 et symbolisant l'union de la beauté et du sacré dans les croyances bouddhistes.

LA PAGODE DÂU

COMMENT Y ALLER ?

Retournez à la route n° 182. À la sortie du village Công Hà, vous croisez un carrefour, puis une rue très commerçante. Vous entrez dans le Phố Dâu du village de Khương Tự, site d'une autre très célèbre pagode de la région, Chùa Pháp Vân Tự ou Chùa Dâu. Un panneau à l'entrée du quartier commerçant indique que la pagode est à 200 mètres sur la droite.

Chùa Dâu (village de Khương Tự, commune de Thanh Khương, district de Thuận Thành), de son nom populaire, Pháp Vân Tự ou de son nom d'origine, Chùa Diên Ứng (selon certains esprits libres), est le plus ancien temple bouddhique du Vietnam. Elle fut érigée autour du début de l'ère chrétienne, à l'intersection de plusieurs grandes routes (et à l'emplacement du centre administratif, militaire, culturel et religieux appelé Luy Lâu par les Chinois, d'où ils dominaient tout le nord du Vietnam). Les premiers grands missionnaires du Bouddhisme indien au Vietnam sont venus ici. Devant cette pagode se trouve le marché du principe Yin qui se réunit au coucher du soleil. On prétend que les âmes des morts y reviennent !

L'imposante pagode Dâu se trouve au centre d'une remarquable concentration géographique de pagodes villageoises (et vous aurez déjà remarqué que la pagode Bút Tháp est tout proche) : Chùa Đậu (village Đại Tự, commune Đông Cốc) où l'on honore Pháp Vũ, la déesse de la Pluie, Chùa Tướng (village Thanh Tướng, commune Thanh Hoài) où l'on honore Pháp Lôi, la déesse du Tonnerre, et Chùa Dàn (village Phương Quan, commune Chí Quảng) où l'on honore Pháp Điện, la déesse de l'Éclair. Ces lieux de culte sont reliés au moment de la fête de la pagode Dâu (**voir encadré, p. 149**).

En ce qui concerne l'architecture de l'endroit, la pagode fut essentiellement reconstruite au XIV[e] siècle et depuis a subi maintes rénovations. Dans le temple principal, il ne reste que quelques sculptures des époques des dynasties Trần et Lê. Il s'y trouve plusieurs statues assez imposantes, dont la plus connue, au centre, représente Dame Dâu ou Pháp Vân (la déesse des Nuages). Presque deux mètres de haut, élégante et gracile, assise sur un lotus, cette statue est considérée comme un chef-d'œuvre de la statuaire vietnamienne (XVIII[e] siècle).

Autre élément intéressant de la pagode, également du XVIII[e] siècle, 17 m de haut en briques sobres, la tour Hòa Phong se remarque de loin, même si elle n'a plus que trois de ses (prétendus) neuf étages originaux. Cette tour fut érigée dans l'espoir d'obtenir des divinités un temps clément et propice aux récoltes. À l'intérieur, on peut admirer une cloche et un gong, et devant la tour, à gauche, une statue en pierre avec un sujet insolite (pour le Vietnam, du moins) : un mouton. Des historiens supputent qu'il s'agit d'un vieux vestige de l'époque de domination chinoise.



La fête de la pagode Dâu

La fête de la pagode se déroule au **8e jour du 4e mois lunaire** (jour de l'anniversaire de Bouddha). Les quatre pagodes du district Thuận Thành célèbrent leur fête ce même jour et les activités sont intimement liées par un écheveau de croyances et traditions.

En fait, la Déesse des Nuages a trois sœurs, la déesse de la Pluie, la déesse du Tonnerre et la benjamine, la déesse de l'Éclair. Par des processions fastueuses, les villageois réunissent les (statues des) trois sœurs cadettes pour aller voir leur grande sœur Pháp Vân à la pagode Dâu, et ensemble, elles vont rendre visite à leur mère Man Nương (qui fut mystérieusement – mais accidentellement – fécondée par un bonze d'origine indienne) à la pagode Tổ dans le village Mãn Xá.

On peut voir aisément que ces divinités sont intimement liées à de très vieilles croyances sur la fertilité et des rites d'eaux. C'est une fête importante et impressionnante, avec beaucoup de processions, des concours, des jeux, des danses (celle du bâton, ou des lions), de la lutte, des parties d'échecs vivant et des feux d'artifices.

LES ESTAMPES DE ĐÔNG HỒ

ALLONS À ĐÔNG HỒ !

Reprenez la route 182 et 5 km plus loin, au carrefour localisé à la sortie du village de Phố Khám une route sur la gauche mène, au bout d'un kilomètre environ, au village des estampes et des objets votifs en papier : Đông Hồ.

Đông Hồ, (commune de Sông Hồ, district de Thuận Thành) est un village très ancien à une quarantaine de kilomètres à l'est de Hà Nội, réputé dans tout le Vietnam pour la fabrication des estampes traditionnelles sur papier *dó* (**voir Itinéraire 1** pour tout savoir sur ce papier) et plus récemment des objets votifs en papier.

Chaque année, un peu avant le *Tết* (le Nouvel An lunaire vietnamien), un marché aux estampes se tenait dans et autour du *đình* du village. Sous la dynastie des Nguyễn, un concours de fabrication d'objets votifs se tenait aussi dans le *đình*. Ces événements drainaient des artisans et des clients de toute la sous-région et ont fait la réputation de Đông Hồ. Il ne reste plus qu'une poignée d'artisans qui réalisent ces célèbres « estampes Đông Hồ », la plupart de leurs voisins s'adonnent à la fabrication des objets votifs que l'on vend rue Hàng Mã (ou la rue des Objets Votifs), dans le quartier des 36 Rues à Hà Nội.

LE MÉTIER

Malgré le déclin inéluctable dans les ventes des estampes Đông Hồ, elles demeurent une référence de la culture traditionnelle populaire. Ce sont des scènes de vie villageoise ou de paysage printanier, des tableaux tirés de contes et légendes ou des images où figurent les animaux de l'horoscope vietnamien (surtout ceux de l'année lunaire à venir et de l'année déjà entamée).

Les estampes sont produites avec des images sculptées sur des planches xylographiques en bois. Le papier est embelli et renforcé avec une gouache à base de coquillage nacré (*điệp*), à raison de deux couches. Les cinq couleurs des estampes sont d'origine naturelle, le noir étant des cendres de bambou, l'orange des fleurs de gardénia, le bleu de l'indigotier (ou l'indigo des Indes) et ainsi de suite.

Certains historiens placent les origines de cette pratique au début du XVII^e^ siècle, sous le règne du roi Lê Kinh Tông ; d'autres (amateurs peut-être de chiffres ronds) disent foutaises, ça fait 500 ans (ou 20 générations) que les Dongholais tamponnent du papier *dó* : faites votre choix… Quoi qu'il en soit, le déclin fulgurant du métier est indéniable : avant 1938, 200 foyers du village peignaient encore sur les estampes. À part les trois derniers qui persistent, presque tous les autres artisans se sont donc mis à produire des objets votifs en papier, et il faut dire que cette activité se porte très bien.

À VOIR

Les deux métiers de Đông Hồ sont intéressants à observer. Il y a encore quelques ateliers où l'on peut observer la production des estampes traditionnelles, ainsi qu'un musée (**voir encadré, p. 151**). Simples, gais et drôles, les estampes ont un charme indéniable, ne sont pas chères du tout (disons à partir de 3 000 VNĐ) et font des cadeaux facilement transportables dans un petit rouleau de carton ou protégées à plat au fond d'une valise.

Les objets votifs et le papier votif sont fabriqués à partir de matière recyclée, dont la collecte et le tri se font à Dương Ổ, autre village de Bắc Ninh célèbre pour ses produits en papier **(voir Itinéraire 1, p. 83)**. Ici, les feuilles sont coloriées et décorées et, par beau temps, l'on peut très souvent voir un spectacle très coloré de papier teint qui sèche au soleil.

Le *đình* à Đông Hồ, où l'on vénère le génie tutélaire du lieu, vaut une visite, tout particulièrement si vous avez la chance de passer juste avant le *Tết* pour le marché aux estampes, (les **6^e^, 11^e^, 16^e^, 21^e^ et 22^e^ jours du 12^e^ mois lunaire**) ou bien juste après, pour le festival du village de Đông Hồ (du **4^e^ au 7^e^ jour du 1^er^ mois lunaire)**, puisque depuis leur recrudescence en popularité, on a restauré le concours de fabrication d'objets votifs. Il a lieu dans la cour du *đình*, où les familles de Đông Hồ exposent la fine fleur de leur production en papier et l'étendue baroque de leur imagination. On fait également défiler les objets dans les rues, il y a des parties d'échecs chinois, des combats de coq, une vraie kermesse villageoise, quoi. La clef du spectacle, qui lui confère une originalité indéniable, c'est que le concours s'achève par une cérémonie où les objets lauréats sont… vous l'aurez deviné, réduits en cendres.

De l'argent à brûler ?

Comme s'il n'y avait pas déjà assez de gens à la maison comme ça, les croyances traditionnelles vietnamiennes placent les morts fermement parmi les vivants, sauf qu'ils sont tout simplement dans un monde parallèle. Or, dans cet autre monde, on a toujours besoin de se nourrir, s'habiller, se loger, se déplacer et même de se divertir (cela doit ressembler un peu à l'enfer, non ?).

Afin de solliciter la bienveillance de leurs ancêtres, les vivants doivent « s'occuper » des morts, entre autres choses en leur envoyant, par le truchement de la fumée, des cadeaux sous forme d'objets en papier votif. Les plus courantes de ces offrandes inflammables sont des faux billets de banque (en coupures de 50 000 VNĐ pour les villageois, 100 USD pour les nouveaux riches urbains, souvent imprimés que d'un seul côté), qui sont brûlés à plusieurs moments, à commencer par le **1er et le 15e jours du mois lunaire**. Ces dates sont également des occasions pour se rendre à la pagode et pour présenter des offrandes sur les autels des ancêtres à domicile. Pour celui qui loue une maison au Vietnam, le bail comprendra souvent une clause garantissant au propriétaire l'accès toutes les deux semaines à l'autel des ancêtres laissé dans la maison. Les fantômes d'anciens propriétaires sont apparemment peu enclins aux déménagements – et par ailleurs leur présence inhibe l'installation de fantômes locataires : le régime immobilier dans l'au-delà est décidément aussi compliqué qu'ici-bas.

Les autres cérémonies importantes où l'on met le feu aux sous et autres simulacres comprennent les anniversaires de mort des ancêtres, la fête Tết Trung Nguyên (**15e jour du 7e mois lunaire**, la fête des âmes errantes) et des rites ponctuels destinés à solliciter de petites choses comme une bonne récolte, un enfant, la paix… Cette pratique est une prolongation symbolique de celle d'autrefois, où le défunt était enterré avec de l'argent, des habits, du riz et du sel, sa boîte de bétel préférée, même des outils. Dans les hauts plateaux du centre du Vietnam, certaines ethnies ont conservé ces gestes, en y rajoutant souvent de vieux vélos (accidentés ou au moins cassés : ça remarchera dans l'empire des ombres, pas la peine donc de gaspiller un véhicule encore utile).

Après 1945, dans une volonté de réduire les pratiques superstitieuses, le commerce des objets en papier votif a été interdit. Des décennies de guerres meurtrières et de famine ont suivi, beaucoup de jeunes gens sont morts sur les champs de bataille et dans les villages. Les survivants n'ont pas voulu vivre le dos tourné à leurs morts et les pratiques sont revenues.

Comme l'on peut facilement observer dans la rue Hàng Mã à Hà Nội, le commerce de ces objets est de nouveau florissant : tradition et modernité se côtoient sans heurts, puisqu'on peut y acheter, tout en papier ou en carton, en plus des vrais-faux billets de banque, des habits officiels de mandarin, des animaux mythologiques, des arbres en or ou en argent, des chaussures, des chevaux, des vélos, des motos, des voitures, des maisons – même des soucoupes volantes… Beaucoup de ces objets sont fabriqués et également disponibles à Đông Hồ ; si vous en achetez pour vos aïeux, n'oubliez pas d'apporter une boîte d'allumettes pour pouvoir les envoyer directement.

BILLETS DE LA BANQUE DES « MORTS »



LA FABRICATION DES LINGOTS VOTIFS : UNE OCCUPATION DÉDIÉE AUX PERSONNES ÂGÉES



« Venez voir nos estampes vietnamiennes… »

Autrefois, les villageoises virginales de Đông Hồ s'employaient à faire les sirènes des grands chemins auprès des voyageurs qui longeaient la digue ou qui naviguaient sur la rivière Đướng :

Cher voyageur, nous vous prions de faire une halte
Admirer le paysage et mettre fin à votre tristesse.
Veuillez acheter nos estampes aux couleurs vives
Représentant des scènes chaleureuses de coqs et de cochons.

Les fabricants d'estampes n'ont peut-être plus le budget marketing qu'ils possédaient autrefois, et désormais c'est surtout les producteurs d'objets votifs qui tiennent le haut du pavé, mais l'invitation demeure valide : nous vous recommandons plus particulièrement les ateliers de **M. Nguyễn Đăng Chế** et de **M. Nguyễn Hữu Sam**. Le premier fut pendant 30 ans professeur à l'université d'esthétique et est crédité d'avoir réhabilité le métier au village. Le deuxième fut président de l'ancienne coopérative des estampes de Đông Hồ et possède une collection de 600 planches xylographiques (en bois) pour imprimer les estampes, dont certaines sont fort anciennes.

Avec un peu de chance donc, vous pouvez observer l'un ou l'autre de ces artisans en train d'effectuer les différentes étapes de la production des estampes : de nacrer les feuilles de *dó*, d'encrer les feuilles enduites de *điệp* pour dessiner les contours des motifs traditionnels puis, de les colorier délicatement par à-plat à l'aide des cinq couleurs brutes (blanc, noir, bleu nacré, poudre d'or et d'argent).

En juillet 2008, à l'initiative de M. Nguyễn Đăng Chế, un Centre d'échanges culturels sur les estampes de Đông Hồ a été inauguré dans le village. Ce musée, appelons – le ainsi, comprend trois maisons de facture traditionnelle : dans la première sont exposées plus de 100 planches xylographiques en bois anciens représentant différentes séries d'images populaires et 170 modèles d'estampes ; dans la deuxième, on peut admirer les modèles d'estampes fabriquées par la famille de M. Nguyễn Đăng Chế depuis une quinzaine d'années, de même que des images restaurées ; enfin, dans la dernière, vous pourrez acheter estampes, planches et papier *dó* nacré, pour à votre tour, si le lieu vous a inspiré, vous adonner à cet art ancien… et quelque peu désuet !



ALUMINIUM, CUIVRE JAUNE ET CUIVRE ROUGE… À ĐẠI BÁI

ĐẠI BÁI : LE MARTELAGE DES MÉTAUX

COMMENT ALLER DE ĐÔNG HỒ À ĐẠI BÁI ?

Retournez à la route 182. Passez un grand carrefour en laissant sur la gauche la route qui mène à la ville de Bắc Ninh. Continuez tout droit vers l'est. A 5 km environ, sur la droite, le village de Đại Bái est mentionné par un panneau : « *Cụm di Tích lịch sử văn hóa, Làng Nghề gò đúc đồng ĐẠI BÁI* ». On entre dans la commune de Đại Bái par le village de Đoan Bái.

Lorsque vous vous approchez du village de Đại Bái (commune de Đại Bái, district de Gia Bình), c'est autant l'ouïe et l'odorat que la vue qui annonceront la couleur ici : un vacarme assourdissant assaille les oreilles, des vapeurs âcres et de la fumée épaisse remplissent les narines. Vous êtes chez des spécialistes de la métallurgie : il y a plus de 1 000 ans que les habitants de Đại Bái maîtrisent la technique du martelage de cuivre, et bien plus longtemps encore qu'ils savent faire de la fonderie, qui ici répond surtout aux besoins des marteleurs.

Les matériaux ont évolué : l'homme fait du bronze (mélange de cuivre et d'étain) au Vietnam depuis peut-être 4 000 ans (**voir l'histoire des origines du métier, p. 157**), le cuivre jaune (mélange de cuivre et de zinc) est arrivé plus tard et la venue de l'aluminium est relativement très récente. On travaille aussi avec l'or et l'argent à Đại Bái. Les techniques annexes ont changé également : production mécanisée de plaques et barres métalliques, concurrence des plastiques et de l'inox. Mais le métier principal perdure : marteler, c'est une activité très manuelle, nécessitant peu d'outils (et donc pas d'investissement dispendieux), mais beaucoup d'adresse et quantité de main d'œuvre bien entraînée.

Đại Bái (aussi connu familièrement comme Bưởi et jadis comme Văn Lãng) est l'une des meilleures illustrations de ce paradoxe fascinant qu'est le village de métier : dans un cadre très rural, bien à l'écart de Hà Nội, vous allez vivre une expérience de promiscuité humaine et d'artisanat semi-industriel peu commune. Pour reprendre les mots d'une collègue chercheuse : « Ici, on ne fait pas des chapeaux coniques, on ne rigole pas. En Afrique, il y a des castes de forgerons, des gens à part ; c'est un peu l'esprit de Đại Bái. »

Depuis au moins le début du XVII^e^ siècle, le village de Đại Bái comprenait 4 hameaux (*xóm*), chacun étant spécialisé dans un type d'articles :

- *Xóm* Sôn = bassins en cuivre, objets de culte ;
- *Xóm* Giữa = théières, bouilloires, petites marmites ;
- *Xóm* Tây = plateaux, bassins ;
- *Xóm* Ngoài = grandes marmites pour faire de l'alcool.

Au fur et à mesure, les choses se sont de plus en plus compliquées, imbriquées, enchevêtrées, avec des extensions de certains quartiers et la zone industrielle qui s'y rajoute (de manière semi-organisée…) et des ouvriers qui se spécialisent dans la fabrication d'une partie d'un objet (comme des becs verseurs de bouilloire : **voir encadré, p. 164,** intitulé « Mission : à la conquête de la sainte bouilloire ») – ou dans une partie de la production d'un objet, comme le lissage et le polissage (après le façonnage et l'assemblage). Notons également qu'au moins 40 % des ateliers sont désormais mécanisés à un certain degré. Puis il y a forcément des articles qui ne s'achètent plus et des nouveaux qui surgissent sur le marché. Consultez notre plan de localisation des productions, ou suivez tout simplement votre nez.

Entre deux guerres… Une description de Đại Bái

Sous le régime colonial français des années 1930, le géographe Pierre Gourou était en mesure de juger que :

« (Đại Bái), c'est peut-être, de tous les villages du Delta, celui qui a le plus d'importance au point de vue industriel ; il l'emporte probablement par la valeur des produits sur les villages de potiers **(voir Itinéraires 1b et 2)** et sur le gros village de soieries de Van Phuc **(voir Itinéraire 4)**, situé près de Hà Đông. »

Et il nous cisèle ensuite un tableau saisissant de ce village si métallique dans une société à l'époque tant végétale que l'on n'aurait pas trouvé un seul clou ni une seule vis employés dans la construction d'une maison indigène dans tout le delta :

« Tous les cinq jours se tient à Đại Bái un marché du cuivre. Sous les halles étroites que supportent de grossières colonnes de calcaire gris s'accumule un confus entassement de marchandises, de vendeurs et d'acheteurs, où l'éclat rouge ou jaune des cuivres met quelque lumière. Non loin des objets finis s'étalent les matières premières que les fabricants s'achèteront lorsqu'ils auront vendu leur propre production : charbon de bois en menus morceaux, débris de zinc, vieux cuivre ; on peut voir là une intéressante exposition de vieux tuyaux de chaudière, de fils de cuivre, de plaques perforées qui ont servi à la fabrication de boîtes d'opium par la manufacture de Saigon, de douilles de cartouche ; on trouve une extraordinaire diversité de celles-ci, comme si tous les champs de bataille et tous les champs de tir du monde tenaient à envoyer quelques échantillons de leurs déchets à Đại Bái. »

La géographie des lieux est complètement changée depuis l'époque de cette description. Le bâti de Đại Bái, berceau de guerriers nationalistes, a été presque totalement détruit pendant l'enchaînement de guerres déclenchées à peine dix ans plus tard. Rien de nouveau à cela : des guerres précédentes, principalement avec les Chinois, avaient déjà dévasté Đại Bái à plusieurs reprises. (Par ailleurs, il paraîtrait même qu'au moins une fois, le village a déjà été volontairement déplacé de quelques kilomètres afin de fuir la pollution toxique de l'eau engendrée par le cuivre).

Une fois de plus, on a tout reconstruit, rénové, adapté. Depuis qu'on a enterré le marteau de la paix (post-1975) et que l'ouverture économique frappe aux portes du village (post-1986), on agrandit et modernise : il y a désormais des quartiers neufs, une zone industrielle, la rivière et plusieurs étangs comblés ou enfouis sous des graviers et du béton. Afin de le rendre plus accessible que dans le centre enclavé du village, le marché a également déménagé. Au fil des années, beaucoup de gens sont partis à la recherche d'une existence plus facile, plus paisible. Certains sont revenus, d'autres encore sont partis s'établir à Hà Nội ou ailleurs. Entre-temps, à travers tous ces tumultes tragiques et ces bouleversements embourgeoisant, l'activité artisanale s'accroche et cogne dur toujours. Le foisonnement de déchets métalliques récupérés sur les champs de bataille et dans les dépotoirs du monde affluent encore aussi…

LINGOTS D'ALUMINIUM À ĐẠI BÁI

LES ORIGINES DU MÉTIER

L'activité à Đại Bái est effectivement très ancienne. En 1989, on a fêté les 1 000 ans de martelage du cuivre et du bronze à Đại Bái. L'ancêtre du métier serait un certain Nguyễn Công Truyền, mandarin militaire de l'époque de la dynastie des Lý, né au village en l'an 989 (du calendrier lunaire, attention !). Comme d'habitude, la tradition populaire et orale propose plusieurs versions explicatives de l'apparition du métier dans ce village plutôt que dans un autre. Parmi les histoires que les villageois se racontent, l'intérêt (parce que franchement, il n'y en pas toujours) se concentre autour de deux courants :

Cette activité serait une inspiration et imitation d'origine chinoise (comme il s'est avéré dans bon nombre sinon la majorité des villages de métier du delta), avec notre héros ramenant et disséminant le secret d'une communauté chinoise où l'émissaire qu'il était a dû attendre des lettres d'introduction, s'abriter tandis qu'on remplaçait son cheval ou guérir d'une grippe asiatique (particulièrement virulente donc).

L'autre version propose une appropriation plus nationaliste des origines de l'activité.

Un séjour familial formateur, pendant la jeunesse de l'ancêtre du métier, dans la province collinaire de Thanh Hoá, qui surplombe le delta au sud-ouest et qui est étroitement associée à Đồng Sơn, une culture de l'Asie du Sud-Est, généralement considérée comme made in Vietnam. (**Voir bibliographie** pour des textes sur cette civilisation majeure encore méconnue, née aux alentours du delta du fleuve Rouge). Or, la culture Đồng Sơn est célèbre avant tout pour ses tambours remarquables, faits en... bronze. La période Đồng Sơn coïncide plutôt avec le début de l'age de fer (2 000 ans avant J.-C. – 200 ans avant J.-C., juste après l'age de bronze : les Dongsoniens utilisent aussi le fer), mais c'est leur travail délicat du bronze qui a leur a accordé une place proéminente dans la préhistoire culturelle vietnamienne. A la mort de son père, Nguyễn Công Truyền aurait abandonné le mandarinat et emmené sa mère revivre dans son village natal. Ensuite, il aurait commencé à instaurer le métier de martelage d'objets en cuivre pour le diffuser aux villageois.

Le mandarin-marteleur est donc considéré comme le pionnier du martelage et il est toujours célébré à l'occasion d'un festival annuel, qui se tient le **29e jour du 9e mois lunaire**, jour de sa mort. La spécialisation des hameaux dans la production des articles est également créditée à cinq autres mandarins qui auraient quitté leurs fonctions pour rejoindre Đại Bái. Ils auraient ainsi organisé des corporations d'artisans au XVIIe siècle, pendant une période de paix relative. Ces hommes sont également vénérés en tant que « post-ancêtres » du métier.

Ce culte des ancêtres du métier est toujours une initiative locale et populaire, c'est-à-dire issue du peuple : un village cherche à remercier la source perçue de sa prospérité. Autrefois à Đại Bái, la célébration annuelle (*lễ hội*) officielle la plus importante était celle du génie tutélaire (*thần thánh hoàng*) du village, Lạc Long Quân, ou l'esprit du dragon, fêtée le **10e jour du 4e mois lunaire**. Ces festivités sont tombées en désuétude, au profit de la fête de l'ancêtre du métier (*ông tổ nghề*) : si on a martelé et vendu du métal à Đại Bái depuis des siècles et que l'on continue de le faire, c'est à l'illustre ancêtre qu'on le doit et les villageois se sentent redevables et fiers de lui. C'est un bel exemple de la flexibilité et du pragmatisme qui caractérisent certaines des pratiques cultuelles vietnamiennes. Le changement de génie tutélaire est lié à d'anciennes prises de conscience villageoises que l'ouverture des marchés a renforcées (**voir première partie p. 40 et 41**). Essayez d'imaginer les employés d'une usine de moteurs substituant le lundi de Pentecôte à l'anniversaire de Rudolph Diesel!

LE MÉTIER AUJOURD'HUI

Il y a quatre types d'artisans œuvrant actuellement à Đại Bái :

• Ceux qui produisent des objets d'art : ils forment une main-d'œuvre familiale sous forme de contrats d'apprentissage. Ils travaillent sur commande, notamment avec des Japonais.

• Ceux qui produisent des objets de culte pour les ancêtres et les pagodes (environ 10 % du total). La production en cuivre et en bronze de ces deux premières catégories est principalement concentrée dans le hameau Sôn. Ils vendent leurs productions dans des boutiques-ateliers localisés le long de la rue principale.

• Ceux qui fabriquent des ustensiles de cuisine en aluminium (80 % du total). Ce sont pour la plupart des petits producteurs qui travaillent soit manuellement, soit à l'aide de machines de petite envergure. Pour la plupart, les travailleurs manuels manquent de moyens pour mécaniser leur production. Ils rencontrent même des difficultés pour acheter des matières premières. Les populations âgées n'ont plus l'énergie pour façonner des marmites à la main. Ils ne peuvent que fabriquer des objets de petites tailles comme des casseroles.

• Ceux qui fondent le cuivre ou l'aluminium pour le revendre aux artisans : fonderie d'aluminium que l'on vend aux artisans qui n'ont pas les moyens de fondre leur métal eux-mêmes car ils n'ont besoin que d'une petite quantité. Ces artisans produisent de façon mécanique. Ils s'approvisionnent en aluminium récupéré auprès de collecteurs. Ils le fondent, puis l'étalent sur des plaques. Cette activité mécanisée est plus rentable que le martelage. Cependant, elle est limitée par la faible puissance de l'approvisionnement électrique à Đại Bái (un contentieux de longue date ici).

Il est clair que le travail du cuivre et du bronze est en régression : aujourd'hui, peu de gens préfèrent un plateau en bronze à un plateau en aluminium : c'est plus cher, plus lourd et se décolore au contact de l'air, nécessitant un nettoyage et polissage régulier. De plus, l'aluminium est peut-être moins nocif pour la santé humaine que le cuivre et le bronze, il est plus facile à travailler et l'on peut en mécaniser la production, si on a les moyens.

60-70 % (si ce n'est 80 %) de toute activité à Đại Bái tourne donc aujourd'hui autour de l'aluminium. Même la grille d'une des maisons communales est en aluminium ! Le plus grand domaine d'exception à cette tendance, c'est les objets de culte (y compris les statues et les cloches) : on préfère toujours les objets en bronze (plus nobles, plus jolis aussi) quand ils sont destinés à la pagode, le temple ou la maison communale, ainsi qu'à l'autel des ancêtres (*bàn thờ*) qui trône dans chaque maison vietnamienne. Par ailleurs, dans un registre plus profane, on remarquera quelques fabricants de clefs éparpillés dans le village. Pendant les guerres, Đại Bái a souvent fourni des pièces précieuses pour l'effort collectif : des casques en cuivre, des boucles de ceinture, des bidons, des pièces détachées pour vélos...

Đại Bái est également un centre de production important de gongs en bronze : le gong occupe une place centrale dans la vie religieuse (et sociale) de plusieurs ethnies minoritaires vietnamiennes, surtout celles des hauts plateaux du Centre (le Tây Nguyên). Les ethnies Thái et Ede achètent des gongs de Đại Bái aussi, tandis que beaucoup d'autres sont exportés vers des pays voisins de l'Asie du Sud-Est. Vous pouvez entendre des artisans en train de tester et ajuster le son des gongs qu'ils sont en train de façonner – un travail particulièrement fastidieux et épuisant. Cherchez également l'atelier de l'artisan sourd (et pas très futé) qui fait des gongs en aluminium (vous ne le trouverez pas...).

En parallèle au martelage, un nombre très limité d'artistes continuent à fabriquer, selon la tradition, des objets d'art, tels les jarres, les pots, les boîtes en cuivre ciselé ou incrusté de fils d'or d'argent ou de cuivre. C'est un travail d'orfèvrerie auquel certains rajoutent des techniques de décoration avec des motifs ou paysages de couleurs naturelles produites par des alliages métalliques. Les artisans les plus réputés produisent parfois sur commande des tableaux ornementaux avec des idéogrammes en cuivre ou même des luminaires en bronze fumé. Ces artistes ont des ateliers au sein desquels ils forment par apprentissage des jeunes, généralement du lignage. Le marché est très limité ; depuis l'ouverture économique, ce secteur subit de plein fouet la concurrence des produits chinois en plastique et en émail. En plus, les bassines en cuivre par exemple ne sont plus utilisées pour des raisons d'hygiène.

Plusieurs maîtres d'art ont été primés et Đại Bái a fait l'objet de nombreux événements culturels dans le cadre d'un programme de développement de l'agence de coopération japonaise (JICA) et du gouvernement vietnamien. De nombreuses boutiques artisanales attirent des touristes et des commerçants le long de la route principale du village.

Rappelons que ce volet glamour de la production locale concerne seulement une petite minorité d'élite des villageois impliqués dans l'activité métallurgique. L'ouvrier de base continue à marteler de l'aluminium pour faire des casseroles ou des louches, à manipuler des machines ou à accomplir une petite portion d'une chaîne de production assez longue. Ces productions d'objets quotidiens sont pour la plupart vendues au poids : 60 000 VNĐ (disons €3) le kilo de casserole et 90 000 VNĐ (€4,50) le kilo de bouilloire. Quand on apprend que l'artisan achète les plaques d'aluminium prédécoupées à 50 000 VNĐ (€2,50) le kilo, on mesure l'effort fourni, les risques encourus et le faible profit engrangé tout en faisant un kilo de casserole...



DÉCOUPE DE PLAQUES DE CUIVRE JAUNE AVANT MARTELAGE SUR UNE FORME À ĐẠI BÁI

ATELIER DE FABRICATION DE CLEFS EN CUIVRE À ĐẠI BÁI



Préoccupations environnementales

Si vous lisez ce guide de façon chronologique, vous aurez déjà remarqué un leitmotiv d'inquiétude relié à certains problèmes difficilement contournables, découlant du concept même de village de métier : un lieu d'habitation à l'espace déjà restreint, coexistant avec un noyau de production intensive, parfois carrément industrielle.

Commençons par le positif

• Les « bronzeurs » font du tri : ou plus proprement dit, les femmes qui font la collecte de métaux au village (c'est une activité féminine et il y en a une centaine à Đại Bái), afin de fournir de la matière première aux producteurs, ramassent beaucoup de déchets métalliques de toute provenance : chutes de fabrication, objets cassés et métaux usagés de toutes sortes, soigneusement triés et rapidement recyclés. Il est déjà arrivé qu'on ramène subrepticement des restes d'obus du Laos, parfois avec des conséquences fracassantes, mais bon, on va dire que c'est une époque révolue, tout cela !

• L'alu a coulé le bronze : des doutes existent sur l'emploi à long terme de l'aluminium en contact avec des aliments, mais ces soucis pâlissent en comparaison avec les dégâts incontestables occasionnés aux êtres humains par le travail et l'emploi du cuivre, ingrédient essentiel du bronze, etc. Le contact permanent avec le cuivre et avec ses vapeurs est associé aux problèmes de stérilité, de déformations embryonnaires et éventuellement de troubles nerveux. Si l'essor de l'aluminium a limité l'emploi de cuivre dans un espace si densément peuplé, cela ne peut être qu'une bonne chose.

Passons au moins positif

La pollution à Đại Bái prend au moins trois formes principales : aquatique, aérienne et sonore. Les fondeurs sont souvent localisés près des plans d'eau, afin de pouvoir laver leurs productions et évacuer les produits chimiques. Ces eaux usées, contenant acides et traces minérales, retournent directement dans la nature et puisque ces polluants sont souvent non biodégradables, le problème ne risque pas de se résorber tout seul. Puis ces étangs sont par ailleurs le lieu de villégiature d'une armada de canards, qui terminent dans l'assiette les jours de fête… (À noter également que la superficie en eau de la commune est très élevée : presque 20 %). Faire fondre des métaux produit des vapeurs, souvent très toxiques, et de la fumée de charbon, combustible employé dans les fours. Il faut veiller à évacuer ces polluants avec de hautes cheminées, idéalement placées loin des habitations. Nous avons déjà évoqué le bruit des marteleurs à Đại Bái ; rajoutons les machines de production, les forgerons, les véhicules de toutes sortes, les télévisions, les karaokés, les cigales, les grillons… La surdité pourrait parfois presque paraître une bénédiction dans ce village !

Les dangers pour les membres les plus vulnérables de la société villageoise sont multiples. On voit des enfants en train de jouer autour de cuves d'acide et des creusets de métaux chauffés à blanc, parmi le bruit assourdissant des machines. Il arrive qu'il y ait des accidents. Les jeunes et les personnes âgées en particulier semblent être beaucoup victimes d'infections respiratoires chroniques, de maladies pulmonaires, etc. Les maisons-ateliers sont souvent entourées de déchets visibles de production antérieure, dangereux également pour la santé de ceux qui y vivent.

ENTREPÔT D'UN FERRAILLEUR À ĐẠI BÁI

Une promenade dans Đại Bái

La route qui pénètre dans la commune est bordée de maisons et magasins tenus par des artisans du village de Đại Bái qui autrefois habitaient à l'écart dans le centre-villageois. Vous aurez déjà une idée de la très grande variété des produits fabriqués dans ce village célèbre dès la première boutique : des alambics, des grandes bassines en cuivre et en aluminium, des marmites et des casseroles de toutes tailles, des louches sont exposés sur la devanture... Pour avoir un avant-goût des types de ferrailles utilisées pour fabriquer tous les beaux objets rituels qui ont fait jusqu'au siècle dernier la renommée de Đại Bái, nous vous suggérons de jeter un coup d'œil aux deux entrepôts de ferrailleurs installés sur la droite de la route : un bric-à-brac, véritable liste à la Prévert composée de cartouches d'obus récupérées de la guerre d'Indochine (il existe une filière avec le Laos), des roues de vélos tordues, des bombonnes de gaz, des lits à ressorts rouillés, des vieilles casseroles...

500 mètres plus loin, des magasins attenants aux ateliers d'art exposent toutes sortes d'objets décoratifs en bronze et en cuivre pour les autels des ancêtres, les pagodes et les temples : encensoirs, phénix, bouddhas, pots, jarres incisées de fils d'or, d'argent et de cuivre rouge, tableaux avec des lettres chinoises en cuivre jaune, ou panneaux à quatre pans représentant les quatre saisons...Certains ateliers assurent les commandes d'objets très beaux pour les magasins de design hanoiens. Il n'est malheureusement pas toujours possible d'en acheter, notamment ceux en bronze fumé, car les droits de propriété de ces modèles sont jalousement gardés...Une pratique en voie de disparition au Vietnam ! Contrairement à votre passage à Đông Hồ, où les estampes s'obtiennent à un prix modique, celui dans les boutiques de Đại Bái risque de vous coûter cher !

Une petite halte pour faire le point sur votre budget peut s'effectuer dans le café-magasin sur la gauche (**voir carte, p. 162**). Une petite tonnelle agréable a été installée derrière et s'ouvre sur un petit étang. Avant le virage, à gauche de la route, à environ 600 mètres de l'entrée de la commune, nous vous suggérons d'entrer dans le premier hameau du village de Đại Bái, *Xóm* Sôn. La plupart des artisans, spécialisés dans le travail du cuivre, ont installé leurs ateliers et leurs magasins au bord de la route, mais la visite de ce hameau aux ruelles étroites pavées vaut le détour. Tout d'abord, un petit *miếu* (ou *điếm*) à l'entrée du hameau est dédié au culte du génie protecteur de cette partie occidentale du village. Trois *điếm* protègent les trois autres points cardinaux du village. Les femmes du quartier y brûlent régulièrement de l'encens. Un nombre impressionnant de *nhà thờ họ*, les maisons de culte des ancêtres des lignages, se cache aux fins fonds des ruelles de ce village millénaire (on en compte une vingtaine à Đại Bái), aux lignées très anciennes : dans celui du lignage Nguyễn Văn un tableau en cuivre représente l'arbre généalogique familial sur plus de 13 générations. Si vous visitez ce hameau le jour du culte des ancêtres (les **1^e^ et 15^e^ jour du mois lunaire**) vous pourrez sans peine demander à en visiter un. On y trouve des objets rituels en bronze, bien sûr... Appuyez vous sur notre carte très détaillée dressée par nos deux grandes détectives-architectes : vous ne risquez pas de vous perdre.

Un peu plus loin, à droite de la route, le magasin de **M. Quang Tỷ** offre différents types de gongs, cymbales et autres instruments de musique en bronze martelé destinés aux ethnies minoritaires du Vietnam (Ede, Thái...), qui ont toutes pour la plupart perdu leur artisanat. Il les vend au kilogramme. Il pourra même vous faire une démonstration de ses qualités de musicien et vous jouer des gammes pentatoniques orientales, à moins que les marteleurs de l'atelier voisin ne vous cassent trop les oreilles.

Dans le virage, une grande entreprise, la **Công Ty Đại Thành**, fabrique des clefs et des serrures en cuivre jaune pour une grande entreprise d'État. Si vous avez le courage de demander au gardien de visiter cette mini-usine, cela vaut vraiment le coup : vous aurez l'occasion de voir de vos propres yeux, la division du travail entre la cinquantaine de Daibaiens reconvertis sous le même toit dans l'industrie « moderne » (entre ceux qui fondent la ferraille de cuivre pour en faire les lingots,

Đại Bái



Zone résidentielle
Zone cultivée
Zone magasins et atelier d'art
Site cultuel
Site architectural
Étang

① *Đình*
② *Miếu* de l'Est
③ Marché
④ Café magasin
⑤ *Đình* Diên Lộc
⑥ Pagode
⑦ Maison ancienne
⑧ *Nhà thờ họ*
⑨ Fours
⑩ *Nhà thờ họ*
⑪ Quartier des bouilloires
⑫ *Nhà thờ họ*
⑬ Maison ancienne
⑭ Maison ancienne avec belle porte

Source : Google Earth 2008, Secteur de cartographie de l'IRD

ceux qui les transforment en plaques, ceux qui les découpent, ceux qui remplissent les moules, et ceux qui démoulent et découpent les clefs)… et des conditions dans lesquelles ces courageux ouvriers travaillent. Vous verrez le cuivre en fusion couler dans des moules à l'aide de grandes louches « made in Đại Bái», des machines à couper et tailler des barres de laiton, et les émanations du métal en fusion s'échapper par une petite ouverture qui donne sur un étang que les canards ont depuis longtemps déserté, car le laquage au métal les a fait couler.

Le long de cette artère, il est possible de voir de nombreux artisans en train de travailler, marteler et graver, assis par terre devant leur boutique-atelier. L'essentiel du travail de ces artisans qui produisent des articles en cuivre et en bronze s'effectue dans le lieu de résidence. En 2008, la nouvelle zone industrielle construite à droite de l'entrée de la commune n'est presque pas occupée.

Une fois arrivé à la hauteur de grands plans d'eau qui enserrent les regroupements d'habitations, on débouche sur le centre de ce village éclaté en hameaux : le *đình* Văn Lãng Mới sur la droite, lieu de vénération du génie tutélaire Lạc Long Quân, le père de tous les Vietnamiens. Puis sur la gauche, le *đình* Diên Lộc, destiné au culte de l'ancêtre fondateur du métier du martelage, Nguyễn Công Truyền, s'ouvre sur le grand étang. La statue du fondateur est dans le *đình*. Mais il est difficile pour les étrangers de la voir, son apparition est très ritualisée ! Ces deux édifices ont été reconstruits intégralement, avec une grille très contemporaine en aluminium pour le premier, suite à leur destruction pendant la guerre par les Viet Minh. Ils voulaient empêcher que les garnisons françaises en poste dans la zone ne s'y installent !

Le marché local se trouve sur la droite. Un peu plus loin sur la gauche, la pagode Chùa Nguyễn. Elle aussi a été complètement reconstruite après la guerre. Derrière le bâtiment central, un petit temple est dédié au post-ancêtre du martelage de bronze, Nguyễn Công Hiệp. Ce mandarin (eunuque), parti en ambassade en Chine, aurait à son retour au village en 1647 donné de l'argent aux villageois pour construire cette pagode et un pont qui passait au-dessus de la rivière qui traversait autrefois Đại Bái. Le **10e jour du 2e mois lunaire,** anniversaire de la date à laquelle il a quitté le village, une fête est organisée. Des objets en cuivre de grande valeur, dont deux épées, seraient cachées quelque part dans ces bâtiments. Ce riche patrimoine artistique pourrait être exposé dans un musée, mais malgré les appels à la nombreuse diaspora du village éparpillée dans tout le pays depuis la guerre, le financement nécessaire n'a pas pu encore être collecté.

Une chasse au trésor dans *Xóm* Tây Giữa va être l'occasion pour vous de comprendre l'organisation spatiale et sociale de la division du travail dans ce hameau spécialisé dans l'aluminium, et de vous retrouver face à un riche patrimoine architectural, religieux et artisanal (les fours qui s'élancent vers le ciel) dans les émanations parfois désagréables propres à la métallurgie !

Mission : à la conquête de la sainte bouilloire

Votre mission, si vous l'acceptez, sera de retrouver les traces de nos deux apprenties chercheuses-architectes Lý & Sen afin de recréer le parcours de conception d'une bouilloire. Pour cela, laissez-vous guider par ce récit et les indices fournis en annexe par le schéma de montage. Pour les âmes sensibles, armez-vous de boules Quiès et de masques à gaz…

Étrangement, ne tentez pas de remonter la filière en commençant par le début, c'est-à-dire la fonte de l'aluminium et sa transformation en brique, vous ferez « chou blanc ». Repérer les fours est une chose aisée : levez le nez ou laissez-vous guider par ce dernier, vous trouverez des cheminées d'où s'échappent des fumées grisâtres et nauséabondes. Si vous tentez de savoir ce qu'il se passe dans ces ateliers, on vous répondra (toutefois si l'on vous répond) que les clients viennent de partout, de villages autres que Đại Bái, que l'on vend la production à Hà Nội ou pire encore que le four dont vous observez le fonctionnement et qui, en dix minutes, transforme vos poumons en ceux de fumeur invétéré, n'est pas un « vrai four », qu'il est temporaire.

Malgré tout, si vous êtes extrêmement têtu et que vous parvenez enfin à trouver un atelier où l'on accepte gentiment de vous répondre, manque de bol, celui-ci fabriquera des pieds pour supports de moustiquaire… Bon, si vous persistez à remonter la filière dans l'ordre chronologique, vous pouvez toujours passer à la seconde étape et chercher les ateliers qui transforment les briques d'aluminium en plaques fines. Pour cela, laissez-vous guider cette fois-ci par le bruit assourdissant des machines. Vous trouverez facilement ces ateliers en début de parcours, près de la route. Mais, pour obtenir des réponses à vos questionnements, il faudra vous munir d'un porte-voix, car l'on n'arrêtera pas la production pour vous, et si toutefois quelqu'un vous répondait, vous auriez droit au même type de réponses très vagues formulées dans les ateliers précédents, ou bien encore, une grand-mère, persuadée que vous cherchez à acheter des briques d'aluminium et voulant être serviable, vous mènera à l'atelier des « pieds de moustiquaire »… AHHHHH !!!!!!

Alors, toujours tenté pour faire ce parcours dans l'ordre chronologique ?

Le plus simple est finalement de chercher un « produit fini », si toutefois, à force de frustrations, vous ne vous êtes pas « brouillé » avec votre complice aventurier. Lý & Sen ont donc trouvé un atelier où l'on fabriquait des becs verseurs de bouilloire. Mme Văn Long vous fournira des indices précieux pour la reconstitution du puzzle. Elle achète des déchets d'aluminium qui viennent par camions de Hải Phòng. Son mari, avec qui elle vit et travaille, les fait fondre dans un petit four situé dans la cour abritée faisant office d'atelier, et verse ensuite le liquide bouillant dans un moule en forme de « bec », tout simplement. Mme Văn Long se charge de la vente dans sa maison (50 000 VNĐ /kilo, soit environ 25 articles), à des clients qui viennent de « partout », bien évidemment. En insistant un petit peu, vous apprendrez que ces clients viennent en général du même *xóm* qu'elle (ici le *xóm* Ngoài) et en insistant encore un tout petit peu, vous obtiendrez le nom d'un client en particulier, la famille Minh (Hưng et Hạnh). Vous remercierez alors sincèrement cette dame et arrêterez de vous plaindre en apprenant qu'elle se lève tous les jours à 4 heures du matin pour gagner trois millions de VNĐ (soit 140 €) par mois…

MARMITES, CASSEROLES ET PLATS EN ALUMINIUM À ĐẠI BÁI

Après avoir trouvé la famille Minh et vous être assuré qu'elle achetait bien des becs de bouilloire à Mme Văn Long (ouf !), vous allez avoir le bonheur de pouvoir remonter toute la filière. En effet, Mme Minh Hưng se fera un plaisir de vous expliquer son parcours de combattant et de vous livrer le nom de ses complices. Voici la recette de fabrication d'une bouilloire :

• Tout d'abord, vous devrez acheter la matière première, à savoir des déchets d'aluminium, dans son cas plus exactement des fils d'aluminium usagés, auprès de camions qui viennent directement de Hải Phòng livrer leur « tas de ferrailles » au village.

• Ensuite, vous porterez ces fils d'aluminium à la famille Hoàn-Nghĩa, qui se chargera de les faire fondre et de transvaser la matière en fusion dans des moules en forme de petites briques (de forme circulaire pour faire le corps de la bouilloire et rectangulaire pour faire l'anse).

• Vous récupèrerez alors ces briques pour les apporter à la famille Hoa-Thâp dont les machines se chargeront de les aplatir en plaques fines aux formes et dimensions que vous lui indiquerez.

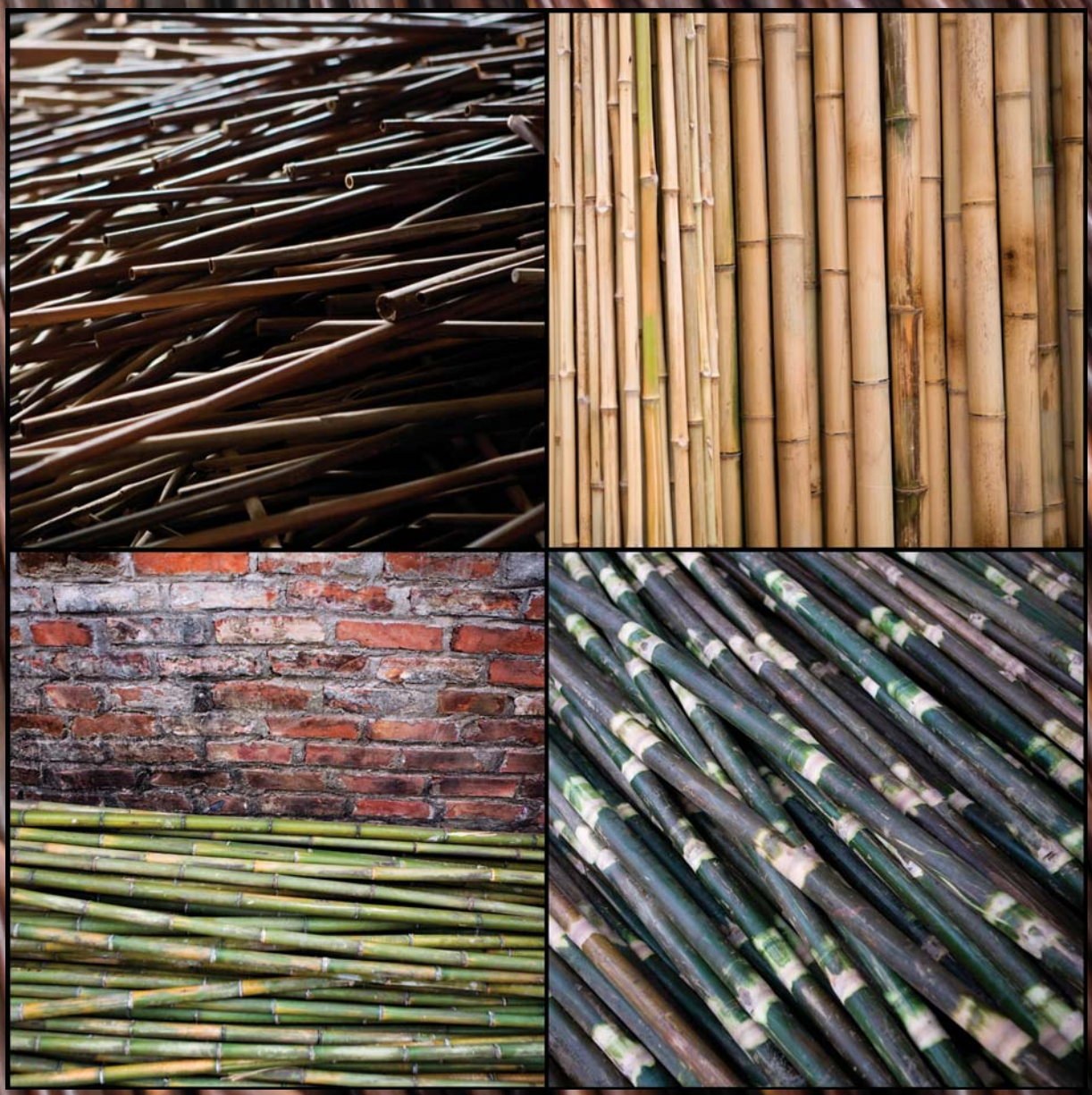
• Vous porterez ces plaques à la famille Tuyêt-Thu qui se chargera de façonner les corps de bouilloire à l'aide de machines et à la famille Châu-Hồng qui, elle, se chargera de fabriquer les couvercles.

• Après ce long périple, vous pourrez, chez Mme Minh Hưng, marteler le corps de la bouilloire afin de lui donner un aspect « artisanal » et le percer afin d'y intégrer un bec (celui que vous aurez acheté auparavant chez Mme Văn Long, si, rappelez-vous, la première personne gentille de la matinée). Vous demanderez gentiment à M. Minh Hạnh de bien vouloir vous fabriquer une anse à partir d'une plaque fine que vous aurez découpée en lanières avec des ciseaux géants. Finalement, vous assemblerez le tout et le revendrez à Mme Bà du *Xóm* Ngoài ou Mme Ánh du *Xóm* Giữa.

Nous arrivons à l'étape finale, celle de retrouver la trace du chef de la filière. Mme Ánh du *xóm* Giữa est introuvable, on vous baladera d'une ruelle à l'autre, pour finalement vous dire que cette personne ne vend pas de bouilloires... (Lý & Sen n'ont apparemment pas trouvé le bon nom de code, peut-être saurez-vous obtenir le bon). Nous vous conseillons donc fortement de chercher Mme Bà et ce, à l'heure du déjeuner, seul moment de la journée vous affirmera son mari M. Thúc qui ne sait pas grand-chose des activités de sa femme – où vous pouvez être sûr de la trouver chez elle. En effet, Mme Bà se promène toute la journée sur son vélo d'atelier en atelier pour récupérer divers objets fabriqués dans le village (marmites, bassines, casseroles, ...) et en particulier votre sacro-sainte bouilloire. Elle ira alors vendre ces objets à la province de Bắc Giang située à 45 km de Đại Bái, en camion qu'elle aura loué (si elle en a beaucoup) ou en car public (si elle en a peu). Si vous loupez l'heure du déjeuner, vous pouvez toujours tenter d'interpeller des dames en vélo chargées de montagnes d'articles en aluminium. Avec un peu de chance, vous tomberez peut-être sur Mme Bà...

Enfin, cette matinée harassante se terminera, qui sait, par un fou rire lorsque vous découvrirez que votre chauffeur, qui n'était pas au courant de vos activités, se pointe avec, à la main, je vous le donne en mille : une bouilloire !

Après cette fatigante course au trésor dans ce hameau au milieu du staccato des machines et du martelage, allez vous reposer et vous recueillir devant le mausolée du fondateur de cette dynamique activité, face aux rizières, tournant le dos aux cheminées. Il a été construit à la limite des terres cultivées au sud de l'extension de *Xóm* Tây Giữa. L'ancêtre du métier est enterré dans un cercueil... en bronze.



DIFFÉRENTS TYPES DE BAMBOU SUR FOND DE BAMBOU BRÛLÉ DE XUÂN LAI

XUÂN LAI : LES MEUBLES EN BAMBOU BRÛLÉ

Non loin de Đông Hồ et de Đại Bái se trouve le village de Xuân Lai (commune de Xuân Lai, district Gia Bình), spécialisé dans la fabrication de meubles en bambou « brûlé », ayant une couleur naturelle allant de marron jusqu'à un noir luisant. Ce village a connu un temps de vaches maigres sévères après l'ouverture économique et l'arrivée de produits industriels, comme le « mobilier karaoké » (les petits fauteuils carrés et canapés modulaires en skaï, peu adapté à la chaleur vietnamienne, qu'on voit encore dans les vestibules de mini-hôtels de premier prix – ou dans les karaokés...). Mais sa bonne étoile est de nouveau en train de grimper au-dessus de ce qui reste de la bambouseraie.

COMMENT ALLER À XUÂN LAI ?

Quittez la commune de Đại Bái et tournez à droite à la route départementale 182. Traversez le chef-lieu de district récemment constitué, Gia Bình. Cette petite ville, avec ses larges avenues, contraste avec la trame de l'ancien village sur lequel elle s'est établie. Une fois passé le panneau indiquant la sortie de la ville, à environ 5 km de Đại Bái, on entre dans la commune de Xuân Lai. Juste après les bureaux du Comité populaire de la commune, le *Uỷ Ban Xã* de Xuân Lai, situé sur la gauche, tournez à gauche. Un chemin de terre et en béton s'enfonce vers le nord. À un peu plus d'un kilomètre de l'embranchement, vous arriverez à un petit carrefour dont la route bétonnée sur la droite est cernée par deux bornes (pour éviter le passage des camions et des voitures un peu larges – les 4x4 ne peuvent pas passer. Cette route permet d'accéder à Xuân Lai aussi. Donc si votre voiture est trop large, il vous faudra prendre le même chemin à l'aller et au retour. Dans le cas contraire, vous pourrez à l'aller passer par le nord du village et revenir par le sud). Continuez tout droit (vers le nord). Sur la droite, vous verrez le portail du village de Phúc Lai (un autre village de la commune dont une partie de la population travaille en sous-traitance pour les entreprises de Xuân Lai). Un peu plus loin, vous arriverez à la route-digue. Cette digue protégeait la zone contre les débordements d'un ancien méandre de la rivière Đuống, isolé depuis l'époque collectiviste. Prenez-la sur la droite. Vous verrez l'immense étendue d'eau constituée par le méandre « mort » sur la gauche. Vous surplombez les villages de la commune de Xuân Lai sur la droite. Le soleil miroite dans la multitude de petits plans d'eaux où trempent les bambous. Au bout d'un kilomètre environ, sur la droite de la route, vous arriverez à une petite maison jaune et rouge. Tout de suite après, un chemin bétonné descend de la digue sur la droite en direction du village de Xuân Lai. Tournez à droite, une allée ombragée pénètre dans le village : c'est l'accès nord de ce village. Tout droit vers le sud, vous passez sous le portail du village.

LE MÉTIER

Si l'histoire de ce métier semble oubliée, cette activité existerait depuis plusieurs générations et probablement depuis au moins un siècle et demi. À l'origine destinés aux populations villageoises, les meubles de Xuân Lai étaient de facture simple, construits de manière identique à tous les autres meubles en bambou du delta, sauf pour cette belle finition en couleurs sombres qui leur confère un aspect unique.

Ce village est facilement repérable grâce aux grands bassins d'eau devant chaque maison où l'on fait tremper les bambous encore verts pendant plusieurs mois afin de noyer les parasites dedans et de les rendre plus flexibles. Plusieurs entreprises ici sont spécialisées dans le nettoyage, séchage, puis brûlage des bambous. Il faut les nettoyer, enlever les nœuds, sécher et enfin brûler. Les bambous prêts à l'usage sont vendus aux artisans du village, mais aussi à ceux des villages de vanniers dans la province de Hà Tây (communes de Phú Túc et Phú Nghĩa, **voir Itinéraires 7 p. 264 et n° 8 p. 276**).

Les bambous utilisés proviennent des régions montagneuses de Lạng Sơn ou de Cao Bằng, limitrophes avec la frontière chinoise. Où autrefois on se limitait à façonner des paniers pour le riz, des lits, des bancs et des tables, on produit ici toutes sortes de meubles imaginables, de facture souvent étonnamment sophistiquée, ainsi que des lampes, des plateaux, des paravents, des balançoires et des cadres pour photos. Quelques artisans confectionnent même des tableaux en bambou représentant les légendes vietnamiennes, à l'instar des artisans de Đông Hồ et leurs estampes polychromes sur papier *dó* (**voir p. 150**).

Une promenade dans Xuân Lai

Le village est traversé par une rue « nord-ouest/sud-est » qui part du portail localisé près de la route-digue, au nord, et se termine, environ 800 m plus loin, sur la petite route bétonnée qui rejoint, en tournant à droite, le carrefour où vous avez vu en arrivant les deux bornes qui restreignent l'accès aux gros véhicules. La petite promenade que nous vous proposons utilise cet axe principalement et les trois transversales qui vous permettront de faire des incursions dans le dédale des rues qui serpentent entre les plans d'eaux.

Arrivés par l'entrée nord du village, en contrebas de la digue, vous verrez de nombreux étangs dans lesquels les artisans font tremper les bambous. En vous enfonçant dans le village, vous verrez une multitude de plans d'eau de tailles variées qui donnent au lieu un cachet particulier. L'activité des artisans est déterminée par leur capacité à utiliser ces plans d'eau et les espaces de séchage.

Une fois arrivés dans la rue principale, les nombreuses enseignes des ateliers spécialisés dans la fabrication des meubles en bambou brûlé sautent aux yeux et donnent l'impression d'une grande activité. La plupart des artisans se sont regroupés en coopératives « *Hợp tác xã* ». Mais seules les deux « vraies » coopératives, que nous vous proposons de visiter, ont une véritable envergure de production.

La coopérative de **M. Nguyễn Tiên Dụng** se trouve le long de la rue principale, à gauche, non loin du portail d'entrée du village. Dans son salon, un échantillon des différents types de meubles fabriqués dans le village (tables, bancs, étagères...) est exposé et au mur, des estampes en bambou gratté, dont certaines assez « coquines », sont accrochées. M. Dụng achète directement les bambous aux fournisseurs et les traite ensuite dans les bassins derrière son show-room. Les différentes parties des meubles sont fabriquées chez les coopérateurs ou des sous-traitants, puis assemblées dans l'atelier qui jouxte son bureau.

Pour chaque partie d'un meuble, il faut un type particulier de bambou :

- pour les accoudoirs des gros fauteuils, on utilise le *luồng* qui vient de Thanh Hóa ;
- pour les pieds de chaise, on utilise le *hóp đá* qui vient de Lào Cai ;
- pour les dossiers de chaise, on utilise le *trúc* (vide à l'intérieur) qui vient de Cao Bằng, ou un bambou de meilleure qualité, le *tầm vông* qui vient de Tây Ninh.

Le gros de l'activité s'effectue dans le cœur du village, aux abords des étangs. Le long de la rue principale, vous pourrez visiter des ateliers qui s'adonnent à la gravure sur bambou. Ils font des tableaux inspirés de l'imagerie populaire, des paysages, des lettres chinoises. Les artisans, principalement des femmes, découpent des bambous brûlés en lamelles, les assemblent, puis gravent avec une pointe un dessin dont ils évideront les contours. Ces ateliers vendent aux clients de passage certaines de leurs « œuvres » pour une bouchée de pain.

Arrivés à la première véritable intersection, tournez à gauche. Passez devant une école, où lors de notre incursion, une cartouche de bombe datant de la guerre d'Indochine était accrochée à l'arbre protecteur du lieu (elle sert sans doute de cloche)! et vous déboucherez sur le plus grand bassin du village où des centaines de grandes tiges en bambou trempent. C'est un très bel espace avec en perspective de véritables « châteaux » de bambou en train de sécher. En furetant entre le dédale des impasses et des plans d'eau vous verrez :

- Les longueurs de bambou partout, à tous les stades de leur transformation : dans les étangs, le long des ruelles, par terre, dans les cours, dans les maisons...



BAMBOUS EN TRAIN DE SÉCHER APRÈS IMMERSION DANS L'ÉTANG À XUÂN LAI

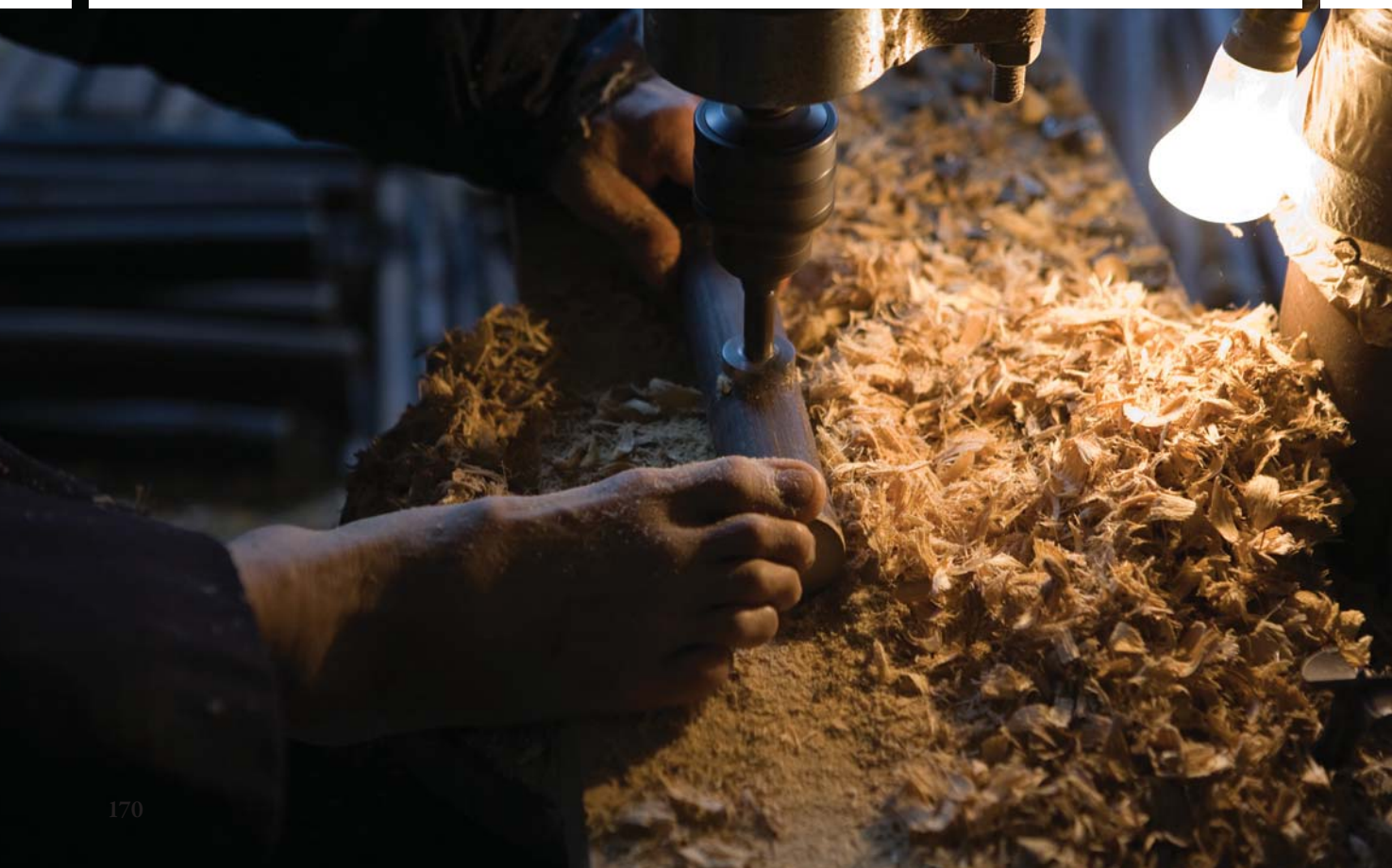
ATELIER DE FABRICATION DE MEUBLES À XUÂN LAI





COLMATAGE D'UN FOUR POUR BRÛLER
LES BAMBOUS À XUÂN LAI

LE CHANT DE LA PERCEUSE AVANT LE MONTAGE
D'UN MEUBLE À XUÂN LAI



• Les fours utilisés pour produire la belle finition « brûlée ». Ils sont faits d'argile et de paille, et l'on utilise uniquement de la paille comme combustible. Vous avez longtemps cru qu'il n'y a pas de fumée sans feu ; eh bien, c'est faux, et les fours de Xuân Lai sont là pour vous prouver le contraire… Une fois la paille allumée, les bambous sont laissés scellés dans le four – pendant plusieurs jours si on cherche à procurer des bambous d'un noir luisant – et miracle, à la sortie, ils ont pris de beaux teints sombres et lisses.

Au nord de ce lac, sur votre gauche, se trouve un très beau *nhà thờ họ* appartenant à la famille Nguyễn Định. Un pavillon sert d'espace de repos. Lors d'un de nos passages, en pleine récolte du riz, ce lieu servait d'aire de séchage aux habitants et était ouvert. Si vous voulez le visiter, il est possible de demander la clef au chef du lignage, M. Nguyễn Đình Hậu qui habite à côté. À l'intérieur, une stèle raconte l'histoire de Nguyễn Quận Công, mandarin de l'époque féodale. En sortant de ce lieu, vous verrez sur la droite, au bord de l'étang, un petit temple destiné au culte du génie des eaux.

Revenez sur vos pas, jusqu'à la rue de l'école et tournez à gauche, puis tout de suite à droite. Un autre petit *miếu*, construit sur un mini-plan d'eau, avec un espace de repos, est accessible par un petit pont. Là encore, activité artisanale et rituel religieux sont intimement mêlés : le plan d'eau est envahi de bambous qui trempent. Mais pour que les bambous restent au fond de l'eau, on y met dessus des sacs de sable, qui, il faut l'avouer, entachent sérieusement l'esthétisme du lieu, mais servent d'espace de jeux aux enfants !

Pour aller visiter l'autre coopérative, celle de M. Lê Văn Xuyên, retournez à la rue principale, en passant devant l'école… et les souvenirs de guerre ! et tournez à gauche. Là encore vous verrez des magasins-ateliers spécialisés dans la fabrication-vente de tableaux en bambou. Au premier croisement, sur la gauche, se trouvent le *đình* et la pagode du village. Ce *đình* de petite taille rappelle la modestie de la richesse des villageois : le bambou rapporte peu.

Tournez à gauche et après quelques dizaines de mètres, vous verrez sur la droite une enseigne indiquant le chemin de la coopérative de **M. Lê Văn Xuyên.**

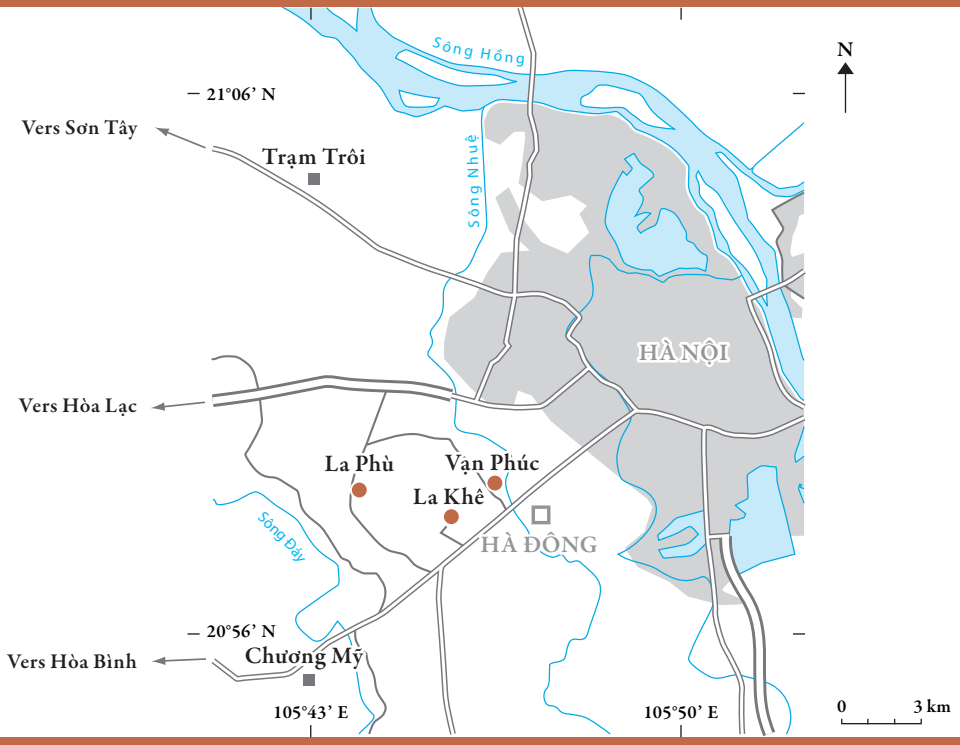
Cet artisan a réussi dans un même espace à associer efficacité et esthétisme : il a conservé sa maison traditionnelle, rénovée avec goût, et construit dans le fond de sa cour et sur un étang remblayé un grand atelier. Sa maison très fraîche est transformée en petit musée de meubles « made in Xuân Lai ». Un très beau *bàn thờ* en bois laqué et doré, entouré de sentences parallèles en bambou brûlé, est un bel exemple de l'alliance très esthétique entre le bambou (peu cher et à profusion au Vietnam) et le bois, cette matière en voie de disparition. Dans ce salon, des objets au design moderne côtoient harmonieusement des meubles à facture plus traditionnelle. Le bambou offre une grande palette de possibilités, à la fois sur le plan technique, esthétique et utilitaire. Dans la cour, des bonsaïs et des sculptures donnent envie de rester dans ce lieu. Vous aurez, on l'espère, l'occasion de visiter son atelier où un capharnaüm de chaises et meubles de toutes tailles en pièces détachées est amoncelé. Derrière, trois bassins ont été construits pour traiter les bambous : 15 jours d'immersion dans de l'eau avec des produits chimiques suffisent pour les traiter contre six mois dans les grands bassins du village. Chaque système a ses avantages et ses inconvénients selon que l'artisan a du temps et de l'espace pour faire sécher les bambous ou qu'il recherche des matières de qualité.

L'histoire particulière de M. Xuyên, jeune entrepreneur quadragénaire, rappelle l'extrême dynamisme et l'esprit d'entreprise de ces artisans villageois qui ont su profiter de l'ouverture des marchés et des politiques incitatives du gouvernement. Car pour passer de la production locale d'échelles et de perches en bambou à une coopérative de production de meubles d'envergure nationale capable d'exporter, il faut de l'imagination, des réseaux et un sacré sang-froid, notamment dans un tel village, enclavé à plus de 60 km de Hà Nội !

Retournez sur vos pas, jusqu'au *đình*, et tournez encore à gauche vers la sortie sud du village. Sur votre droite vous verrez un grand puits devant la maison de la culture du village. Arrivés au bout de la rue, tournez à droite et, au bout d'un kilomètre, vous retrouverez le carrefour avec ses deux bornes que vous avez croisées à l'aller. Tournez à gauche pour rejoindre la route du district.

Itinéraire 4

Villages du textile autour de Hà Đông (Hà Tây)



Les villages artisanaux

Vạn Phúc, La Khê et La Phù.

Patrimoine culturel et architectural

Vạn Phúc : résidence de Hồ Chí Minh, pagode et *đình,* festival et architecture villageoise ;
La Khê : pagode Bia Bà et *đình*.

LE CONTEXTE

Depuis plus d'un millénaire, peut-être depuis même deux, les habitants du delta du fleuve Rouge fabriquent du tissu et confectionnent des habits. Ils ont réussi à tisser des fibres de plantes qui poussent sous ces latitudes, comme le coton, le chanvre, le bambou et même le bananier, et la province de Hà Tây, connue depuis longtemps pour sa tradition textile, maintient cette activité dans un certain nombre de villages. Mais à partir de la découverte du secret de sa fabrication vers le VII^{e} ou VIII^{e} siècle, c'est la soie qui est devenue le tissu le plus réputé de ce pays. La terre fertile de la zone hors-digue du delta, constituée des alluvions renouvelées du fleuve Rouge, s'avère un terreau de prédilection pour les mûriers. Or les vers à soie, petits producteurs acharnés de fil de soie, raffolent de ces arbustes, à l'exclusion de toute autre nourriture. Il va de soi que, les producteurs de vers à soie (les sériciculteurs) et les tisserands spécialisés dans ce textile sont comme cul et chemise.

Les fondateurs du métier de la soie dans la région étaient en réalité des fondatrices. Une telle initiative était rare, voire sans précédent à une époque où les idéologies confucéenne et bouddhique dominaient la société vietnamienne. Deux célèbres artisanes natives de la province furent les sœurs Trưng (Hai Bà Trưng), Trưng Trắc et Trưng Nhị, guerrières et martyres face à l'envahisseur chinois au I^{er} siècle, vénérées de nos jours par les urbanistes nationalistes (essayez de trouver une ville vietnamienne sans rue Hai Bà Trưng). Mieux encore, les termes *trưng trắc* et *trưng nhị* signifient « première couvée » et « deuxième couvée » en jargon de sériciculteur.

Pendant les longues périodes de domination chinoise, les envahisseurs n'ont pas manqué de remarquer la prouesse locale et la soie était un choix logique lorsque ce pouvoir colonial exigeait des tributs. Un effet secondaire de cette demande chez les tisserands du peuple vassal, c'est que les techniques de tissage de soie sont devenues très élaborées et les produits très diversifiés et sophistiqués : pour certains, manifestement, la motivation avec un sabre ennemi dans le dos ça allait de soi!

Au XI^{e} et XII^{e} siècles, c'est le début du régime féodal Đại Việt; on assiste à un développement économique et une reconstruction du pays après les 1 000 ans du joug chinois. Sous la dynastie des Lý, les métiers artisanaux sont « restaurés ». Le roi Lý Thái Tông (pour une chronologie dynastique plus précise **voir Itinéraire 1**) a décidé de n'utiliser que les brocarts (ou soies brochées) vietnamiens. Cette exclusion de produits importés a stimulé le développement de tissage de qualité, notamment dans la province de Hà Tây.

L'ancienne province de Hà Đông, aujourd'hui Hà Tây (intégrée depuis peu dans Hà Nội), est donc un centre traditionnel de sériciculture et de tissage de soie (on parle encore de « la soie de Hà Đông »). Tout près de Vạn Phúc, le premier village sur cet itinéraire, se trouve le canton de La (La signifie soie en chinois), composé de sept villages (La Phù, La Khê, La Nội, La Dương, La Cả, Đông La, Ý La), tous autrefois - et plus qu'un seul aujourd'hui - spécialisés dans le tissage de la soie.

La vie devant soi : la sériciculture en résumé

Les conditions nécessaires à l'élevage des vers à soie sont les suivantes :

• Beaucoup de mûriers (les vers ne cherchent point la variété, mais sont très gourmands).
• Une température optimale : pas moins de 25 à 28 °C.
• Une bonne réserve d'antibiotiques : les vers attrapent facilement des maladies, comme tous les enfants qui restent enfermés à la maison.
• De la patience et une présence assidue. Une dizaine de jours après la ponte des 300 à 700 œufs par la femelle du papillon, les petits affamés éclosent. Une fois leur propre coquille consommée, les vers doivent manger des feuilles de mûrier toutes les 4 ou 5 heures, nuit comme jour, et ceci pendant environ 35 jours. Gonflés ainsi de 10 000 fois leur poids à la naissance, ces goulus passent ensuite deux ou trois jours à tisser leur cocon en soie, secrétant un fil continu, jusqu'à 1,5 kilomètre de longueur, et se transforment en chrysalides à l'intérieur.

C'est le moment d'intervenir, avant qu'il ne soit trop tard : si on attend jusqu'à la métamorphose, le nouveau papillon perce un trou dans cette coque protectrice avec une arme chimique, coupant court ce beau fil en plein de petits morceaux affaiblis. Ayant préalablement mis à part quelques heureux épargnés qui engendreront la prochaine génération, il faut donc tuer le ver dans le cocon. La méthode habituelle, c'est de l'échauder, ce qui permet de faire fondre la séricine (la colle qui maintient le fil en forme de cocon), ainsi que de produire une petite friandise bouillie à l'intérieur. La chrysalide précuite et éventuellement apprêtée avec des épices (demandez des *nhộng*) se vend au Vietnam sur les marchés, comme ailleurs en Asie : c'est un produit secondaire non négligeable, riche en protéines, facile à digérer et délicieux (enfin, moins répugnant qu'on pourrait croire), mais si vous vous méfiez des OGM, il vaudrait peut-être mieux s'abstenir.

Le papillon dont le ver à soie est la chenille s'appelle le bombyx du mûrier. C'est peut-être l'animal le plus hautement domestiqué sur la planète : toutes les variantes de cette espèce productive n'existent pas à l'état sauvage, étant une pure production d'élevage sélectif (manipulation génétique, en somme) par les sériciculteurs (en commençant par les Chinois, elle remonterait à 5 000 ans, selon certains). Bien sûr, il existe encore des papillons en liberté, cousins lointains, qui produisent des cocons de soie, mais rien à voir avec ces filières sur pattes : le bombyx ne peut pas voler, la femelle ne peut même plus se déplacer, tellement son abdomen est volumineux, et le papillon ne prend aucune nourriture dans sa courte vie adulte. Il y a des cocons modernes qui sont tellement épais et durs que les papillons qui les ont fabriqués en resteraient prisonniers sans aide pour s'en échapper : c'est un peu le poulet aux hormones du royaume des insectes.

Revenons à nos larves. Une fois la chrysalide échaudée, suit le dévidage, une étape de préparation qui demande beaucoup de travail et qui occupe des villages entiers spécialisés à l'intérieur de cette zone productrice de soie. On peut le faire à la main, ou avec une machine (un dévidoir). Les villages qui dévident la soie achètent les cocons aux sériciculteurs et revendent les produits semi-ouvrés aux villages filateurs, qui laissent à un quatrième groupe le soin de tisser. Détail important à rajouter : depuis le début du XX^{e} siècle, chaque village de tisserands a commencé à se spécialiser dans une ou deux sortes de soies (et il y en a beaucoup). Encore un exemple donc d'une activité très fragmentée avec un niveau élevé de spécialisation et d'interdépendance des villages dans ce cluster de communautés productrices de soie.

BOBINES DE FILS DE SOIE DE COULEUR À VẠN PHÚC

VẠN PHÚC : LE VILLAGE-PHARE DE TISSERANDS

COMMENT ALLER À VẠN PHÚC ?

Localisé en bordure de la zone urbaine de Hà Đông, elle-même une extension de Hà Nội, Vạn Phúc est un village péri-urbain très accessible, situé à 11 km au sud-ouest du centre de la capitale. Il vous faut sortir de Hà Nội en suivant la route de Hà Đông, capitale de la province de Hà Tây (enfin, jusqu'à son absorption par Hà Nội). Traversez la ville et continuez toujours tout droit en direction de Hòa Bình, sur la route nationale 6. Après le pont qui enjambe la rivière Nhuệ, tournez tout de suite à droite. Au bout d'un kilomètre, vous verrez sur la droite l'entrée du village, son portail accueillant, sa pagode et son plan d'eau.

TOUTE UNE HISTOIRE EN SOIE

A l'entrée de ce village très ancien, on peut lire cette légende sur des sentences parallèles :

Dès l'aube, lorsque les coqs chantent et que les chiens aboient, les métiers à tisser bourdonnent.

C'est aussi vrai aujourd'hui qu'autrefois – sauf que le bourdonnement est devenu un bruit plus strident et qui porte plus loin, puisque les métiers manuels et à pied ont cédé la place aux métiers électriques, d'abord de vieilles machines françaises, actuellement des Béhémoths de pointe avec 2 000 aiguilles chacun et un rendement tout à fait industriel.

D'après la légende, Vạn Phúc aurait été le berceau de l'activité séricicole du Vietnam (IX^e^ siècle). La légende veut également qu'il y ait une fondatrice du métier, appelée Mme Lã Thị Nga. Les artisans vénèrent toujours cette Sainte-Patronne, consacrée génie tutélaire du village. Dans le *đình*, la maison communale du village où se perpétue son culte, on peut voir des instruments de tailleur : un panier laqué, des mètres laqués, des ciseaux...

Plusieurs villages de Hà Đông se sont donc spécialisés dans le tissage des soieries, mais c'est à Vạn Phúc que cette industrie a été la plus florissante. Le village se trouvait à un kilomètre de la Résidence (siège du pouvoir à l'époque coloniale française) et en bordure de la route Hà Đông-Sơn Tây, accessible autrefois en toutes saisons aux voitures et aux pousse-pousse. L'expansion rapide de Hà Nội a beaucoup rapproché Vạn Phúc de la ville, qui se trouve aujourd'hui seulement à quelques kilomètres des premiers faubourgs de la capitale.

Les habitants de ce village célèbre et encore prospère se livrent depuis plusieurs centaines d'années au tissage de la soie transparente, ou *the*, pour costumes annamites, ainsi que, de façon beaucoup moins régulière (**voir, p. 177**), des brocarts (ou soies brochées : *gấm*) pour les costumes d'apparat des rois et des mandarins du Vietnam. La soie de Vạn Phúc est particulièrement recherchée parce qu'elle est tissée à partir de fils très fins (*tơ non*), beaux et résistants.

À son apogée (début XX^e^ siècle), plus de 200 métiers fonctionnaient à Vạn Phúc en permanence. Mais la production a ralenti de façon significative avant la fin des années 1920, suite à l'arrivée au Vietnam des cotonnades fines d'Europe et (sûrement en réaction à ces cotonnades) l'introduction (hélas déjà !) de la soie artificielle (**voir p. 178**). Au début des années 1930, on ne comptait plus qu'une centaine de métiers en activité à Vạn Phúc (Témoignage de Hoàng Trọng Phú).

Ensuite sont survenus les turbulences et tumultes politiques et sociaux déjà évoqués dans d'autres itinéraires de ce guide, puis il y eut l'époque collectiviste. Malheureusement, Vạn Phúc a peiné à s'adapter au contrôle centralisé des moyens de production et de distribution, puisque son modèle commercial déjà établi était celui d'une activité fort spécialisée de village en village et même de tisserand en tisserand, avec des investissements individuels assez lourds en machinerie.

Vạn Phúc est à cet égard hors norme parmi la plupart des villages de métier du delta, avec des systèmes de production plus de type capitaliste que d'industrie familiale et villageoise. Au début du XX^e^ siècle, des artisans de Vạn Phúc flairant l'occasion avaient même monté une école de tissage. On essaie actuellement de répéter cette expérience.

Trois autres éléments témoignent de la spécificité de l'organisation commerciale pendant cette première période de gloire de Vạn Phúc, face au traditionnel conservatisme rural et aux traditions confucéennes conservatrices.

Le premier élément, c'est le recours à une main d'œuvre salariée : l'embauche d'employés avec des compétences spécialisées contraste vivement avec des schémas familiaux ou d'embauche ponctuelle d'ouvriers non qualifiés pour des tâches circonscrites et hautement répétitives.

Le deuxième élément, c'est l'achat de métiers Jacquard par plusieurs artisans entreprenants. Joseph Marie Jacquard a initialement conçu ces métiers à tisser français, extrêmement futuristes et performants, pour l'industrie lyonnaise de la soie (en parler lyonnais, ce métier s'appelle un bistanclaque), afin de limiter le travail des enfants dans les ateliers. Hélas, ses machines ont plutôt créé du chômage (en France, du moins) et il a regretté toute sa vie les conséquences sociales de son invention. Mais certains ont même vu un précurseur de l'ordinateur dans cette machine facilement « programmable » avec des cartes perforées afin de produire plusieurs motifs différents, et l'artisanat de la soie à Vạn Phúc a sûrement perduré en partie grâce à la présence de ces machines de pointe.

Le troisième élément, c'est le contrôle à partir de Vạn Phúc de filières commerciales développées, s'étendant bien au-delà des débouchés domestiques, aussi nobles soient-ils. Les artisans de Vạn Phúc avaient vendu leur tissu en Asie (la Chine et le Japon principalement) depuis longtemps. Puis la colonisation française a donné accès à de nouveaux marchés très importants : certains tisserands avaient même réussi à montrer des exemplaires de leur travail à l'Exposition coloniale de 1931 à Paris.

Toutefois, un facteur qu'on a quelque peu occulté à propos de ce succès remporté en France, comme le fait remarquer Michael DiGregorio (2001), chercheur et expert en industries villageoises, c'est que suite à une épizootie virale à la fin du XIX^{e} siècle parmi les élevages de vers à soie en France, l'industrie française de la soie, qui était déjà importante (notamment à Lyon), cherchait désespérément une autre source de matières premières. Le Vietnam a manifestement rempli cette fonction. Quoi qu'il en soit, peu de villages de métier du delta ont autant de passé ouvert sur le monde que Vạn Phúc.

L'époque collectiviste, en intégrant l'activité artisanale au sein des coopératives agricoles, a participé au déclin de l'artisanat de la soie. Les premiers balbutiements d'une renaissance du métier ne sont pas arrivés avant les années 1980, suite à la fin de la Guerre américaine. Depuis le *Đổi Mới* (1986), il n'y a plus que quelques villages de la province de Hà Tây (alors qu'avant il y en avait aussi dans la province de Bắc Ninh) où l'on a pu restaurer le métier. À Vạn Phúc, cela a commencé avec l'électrification des métiers à tisser. Après la Réunification, des artisans du village sont partis à Hồ Chí Minh Ville racheter des machines électriques françaises afin de moderniser leurs ateliers et d'accélérer le rythme de production : leurs anciens métiers avaient une centaine d'aiguilles ; ces nouveaux en avaient 900 ; les machines que vous allez voir à Vạn Phúc aujourd'hui en ont 2 000.

Cependant, comme le prix de la soie est élevé et ce tissu peu accessible au consommateur vietnamien moyen, désormais on produit surtout de la soie mélangée de qualité moyenne, voire médiocre. À Vạn Phúc, on achète de la dite « soie » à moins de 100 000 VNĐ le m^2 (**voir p. 178**). En fait, dans la plupart des villages de tisserands aujourd'hui, on utilise du fil importé de Chine et du Japon. De grandes quantités de ces tissus sont exportées par la suite.

Une histoire de tissage

L'origine du tissage des soies brochées remonte au règne de Tự Đức (XIX^e siècle). À cette époque vivait au village de Vạn Phúc un ouvrier du nom de Đỗ Văn Sửu qui s'occupait du tissage de soie transparente (*the*) et de soieries. Cet artisan, qui avait du talent, eut l'idée, à l'occasion du cinquantenaire du roi, de lui présenter un panneau de sa propre création. Il se livrait aussi au tissage des dessus de palanquin. L'industrie de la soie brochée (*gấm*), à peine née, fut abandonnée à la mort de son inventeur.

En 1912, au moment où de gros efforts étaient dirigés vers le développement des industries familiales de la province, on retrouva un des descendants de Đỗ Văn Sửu, un simple ouvrier du village de Vạn Phúc. Sans fortune, il n'avait pour tout héritage que quelques instruments laissés par son aïeul dans le fond d'une malle vermoulue et destinés au tissage de la soie brochée. Il reçut les encouragements et subsides nécessaires lui permettant de reconstituer cette industrie. Après de nombreuses recherches et tâtonnements, il réussit à tisser quelques pièces de soie brochée dont la façon s'est, par la suite, améliorée.

SOIE *CHIỆN THỌ* RÉHABILITÉE PAR M. MÃO DE VẠN PHÚC

DE LA SOI-DISANT SOIE

Il n'y a presque plus d'artisans qui fabriquent des tissus en soie à 100 % à Vạn Phúc : un ou deux seulement. Vạn Phúc est maintenant spécialisé dans le *vân* et le *the*. Plus de *gấm* : le marché pour la soie haut de gamme n'existe presque plus au Vietnam et le marché pour la soie pure est très limité.

Les soies artificielles existent depuis plus d'un siècle : les premières à être développées avec succès remontent avant 1890, fabriquées avec des fibres végétales (la cellulose) et appelées viscose, « art silk » ou, à partir des années 1920, rayonne. (La toute première soie artificielle, créée en 1884 par le comte Hilaire de Chardonnet, fut brevetée en France « soie Chardonnet » et surnommée, en raison de sa très haute inflammabilité, « soie belle-mère »...). L'emploi du terme « soie artificielle » est désormais légalement interdit en France : il faut préciser « viscose », « rayonne », « nylon », etc.

Comme nous avons vu dans le témoignage cité plus haut, au moins une partie des fabricants de Vạn Phúc utilisait de la soie artificielle dès les années 1920. Depuis cette époque, on est également parvenu à imiter la soie avec les polyesters ainsi qu'avec le coton mercerisé (traité chimiquement afin de le rendre plus brillant et résistant). Au fil du temps, les mélanges et même les imitations « pures » sont devenues plus réussies, plus difficiles à distinguer de la soie.

Arrivent les années 1990 au Vietnam ; la succession de guerres et la période d'embargo commercial sont enfin révolues. La Chine s'est beaucoup ouverte aux Vietnamiens et le commerce est devenu facile. Les artisans de Vạn Phúc et des autres villages de tisserands commencent massivement à acheter et à utiliser des fils artificiels, notamment la viscose. En fait, presque toute la soie fabriquée dans les villages de métier de Hà Tây est aujourd'hui un mélange de soie naturelle et soie artificielle. Pour quelle raison ?

- Le fil de viscose coûte 60 000 VNĐ le kilo et l'on peut produire 30 m de tissu par jour. Une personne peut s'occuper de trois machines électriques à la fois.
- Le fil de soie naturelle blanche coûte 600 000 VNĐ le kilo et l'on peut produire trois mètres de tissu par jour/artisan.
- Le fil de soie naturelle de couleur coûte 800 000 VNĐ le kilo et l'on peut produire trois mètres de tissu par jour/artisan.
- Le fil de soie naturelle de couleur avec des dessins sophistiqués : un artisan ne peut produire que deux mètres de tissu par jour.

C'est donc purement une question de rentabilité. Et pourquoi pas, si on élargit le choix proposé aux consommateurs ? Il existe sur le marché de la viscose pure, vendue à 13 000 VNĐ le mètre par le producteur, 25 000 VNĐ par le commerçant, une option « premier prix » pour ceux qui cherchent tout de même la sensation d'un tissu soyeux près du corps. En principe, le client plus regardant, plus friand de fibres naturelles ou tout simplement plus dépensier, peut opter pour un mélange à pourcentage variable, selon son budget, jusqu'à l'apothéose de la soie pure.

Le problème: comme la fabrication de la soie pure n'est pas rentable et qu'il n'y a aucune institution capable d'en contrôler la qualité, de nombreux artisans se sont mis à produire de la soie mélangée (y compris à Vạn Phúc), prétendant que c'est de la soie 100 %. D'autres artisans condamnent cette supercherie : particulièrement à Vạn Phúc, certains dénoncent une pratique susceptible de détruire la notoriété du village et gâter définitivement le nom de « la soie de Vạn Phúc ».

La même inquiétude pour la notoriété du métier est exprimée dans d'autres villages, mais l'exemple de Vạn Phúc illustre bien le problème : une telle réputation est aussi précieuse que fragile et s'il n'y a ni contrôle, ni garantie de qualité, elle peut fondre comme neige au soleil, avec des conséquences dramatiques dans une communauté où 85 % de la population s'adonnent encore à ce métier dans leurs ateliers résidentiels. Le marché local pour les produits de luxe risque de s'étendre de façon significative avec l'augmentation du pouvoir d'achat ; la soie thaïlandaise a une solide réputation internationale et ses producteurs sont bien implantés avec des bases financières solides ; le marché japonais est précieux mais exigeant et volage...

L'une des forces de la société vietnamienne, très apparente dans les villages de métier mais visible en filigrane partout autour de vous, c'est sa grande réactivité. Dans les ateliers villageois, on a compris qu'il y avait un problème potentiel pour la santé commerciale du métier, même si la soie mélangée sous ses présentations actuelles continue de se vendre assez bien – pour le moment.

La solution alors? En 2001, des acteurs de la soie de Vạn Phúc ont fondé une association de village de métier pour encourager les producteurs à être honnêtes et donner des informations sur leurs produits. Le hic, c'est qu'on ne peut pas encore appliquer des sanctions, sinon les producteurs ne rentreraient pas dans l'association...

En 2004, la coopérative du village a fait les formalités pour avoir une marque commerciale pour « la Soie de Vạn Phúc » auprès des services de la propriété intellectuelle. Cela a été accepté. On doit désormais élaborer des statuts et des règlements pour que les foyers qui veulent pouvoir apposer la marque commerciale puissent être contrôlés sur le plan de la qualité de leur travail.

Il y aurait quatre critères de qualité :

• le poids/m^2 ;
• les erreurs de tissage/m^2 : il faut donner un chiffre au-delà duquel un tissu ne pourra pas recevoir la marque ;
• la couleur : voir si la teinture tient à 70 °C avec différents types de savons (un défi d'actualité, selon l'avis personnel des auteurs aux habits roses, autrefois blancs) ;
• le pourcentage de soie naturelle (une déclaration de probité essentielle, étant donné les différences de prix susmentionnées).

Pour l'instant donc, le village a la marque commerciale, mais ne s'en sert pas, car il n'a pas encore de services de contrôle de la qualité. Mieux vaut ce hiatus que le contraire, illustré par le modèle indien, où tout ce qu'on achète de valeur est accompagné d'un joli certificat d'authenticité, document qui aurait lui-même souvent besoin de garantie par son propre certificat d'authenticité – et qui l'a parfois !

Une association d'autorégulation existe, mais ne dispose pas encore de sanctions. Tôt ou tard, les prochaines étapes seront sans aucun doute franchies et Vạn Phúc s'adaptera ainsi, une fois de plus, aux conditions du nouveau millénaire et sous une forme ou une autre, ce village de la soie survivra encore. Ceci dit, et en attendant ce jour, vous voulez savoir si la jolie robe (un peu chère quand même) que vous avez entre les mains est vraiment de la soie et rien que de la soie...

Voici donc trois petits tuyaux pour vérifier l'authenticité d'un tissu qu'on veut vous vendre – et par ce biais de tester votre confiance en soie...

1) Frottez-la ! En frictionnant de la vraie soie vigoureusement, on devrait sentir une sensation de chaleur ; de la soie artificielle va demeurer fraîche au toucher. De préférence, portez toujours des sous-vêtements en soie 100 %, afin d'avoir un point de comparaison sous la main.

2) **Brûlez-la !** Découpez un petit morceau de la robe (si on ne vous laisse pas faire, c'est qu'on a peur du résultat du test...) ou demandez un échantillon du même tissu (comparez-les de près). Quand vous l'allumez, prenez garde de ne pas sentir la fumée de l'allumette (mieux encore, utilisez un briquet). De la vraie soie sent comme des cheveux brûlés (c'est une protéine similaire) et fait des cendres noires bien définies ; si c'est de la rayonne ou matière similaire, ça va sentir comme du papier brûlé (la plupart des papiers – et des allumettes – sont faits de cellulose) et les cendres seront poudreuses et crayeuses. Ce test a l'avantage de faire du bon spectacle et de faire croire qu'on est connaisseur ; mais évitez tout de même de mettre le feu à tout le magasin – à moins d'être vraiment sûr de son coup...

3) Faites-la dissoudre ! Ce test exige un minimum de prévoyance, d'organisation et de rigueur scientifique mais vous en êtes capable. Préparez une solution de 16 g de sulfate de cuivre (CuSO4) dans 150 cc d'eau. Rajoutez 10 g de glycérine, puis de la soude caustique (NaOH) jusqu'à ce que la solution se clarifie. Cette préparation fera dissoudre un petit échantillon de soie pure. Si c'est plutôt du coton mercerisé, de la rayonne ou du nylon, l'échantillon restera au fond du cocktail, un reproche muet mais éloquent à celui qui voulait le faire passer pour de la soie...

À VOIR

Il est facile de faire la visite de Vạn Phúc à partir de Hà Nội et vous allez y trouver l'un des villages de métier les plus développés de ce guide, en termes touristiques. Mais ceci n'enlève en rien l'intérêt du voyage. C'est une petite communauté hors norme, depuis longtemps hautement spécialisée et prospère, contrastant avec le village lambda du delta...

Ne ratez donc pas l'occasion peu commune de butiner parmi la production artisanale dans les nombreuses boutiques destinées à la vente directe. Vous y trouverez de belles soies de couleur unie, ou des motifs tels des papillons, des phœnix, des grues, des roses, des pâquerettes, des fleurs de pêcher, etc. sur fond vert banane, rouge avec des éclats jaunes, violet ou bronze. Il y a également un nombre limité de maîtres artisans, qui perpétuent la fabrication de soieries de haute qualité, et à qui il est possible de rendre visite et d'acheter leurs produits. Sinon, comme d'habitude, nous vous invitons simplement à vous promener, l'œil attentif, à l'intérieur du village, à repérer les ateliers et à voir ce qui se fait dedans, en suivant notre carte.

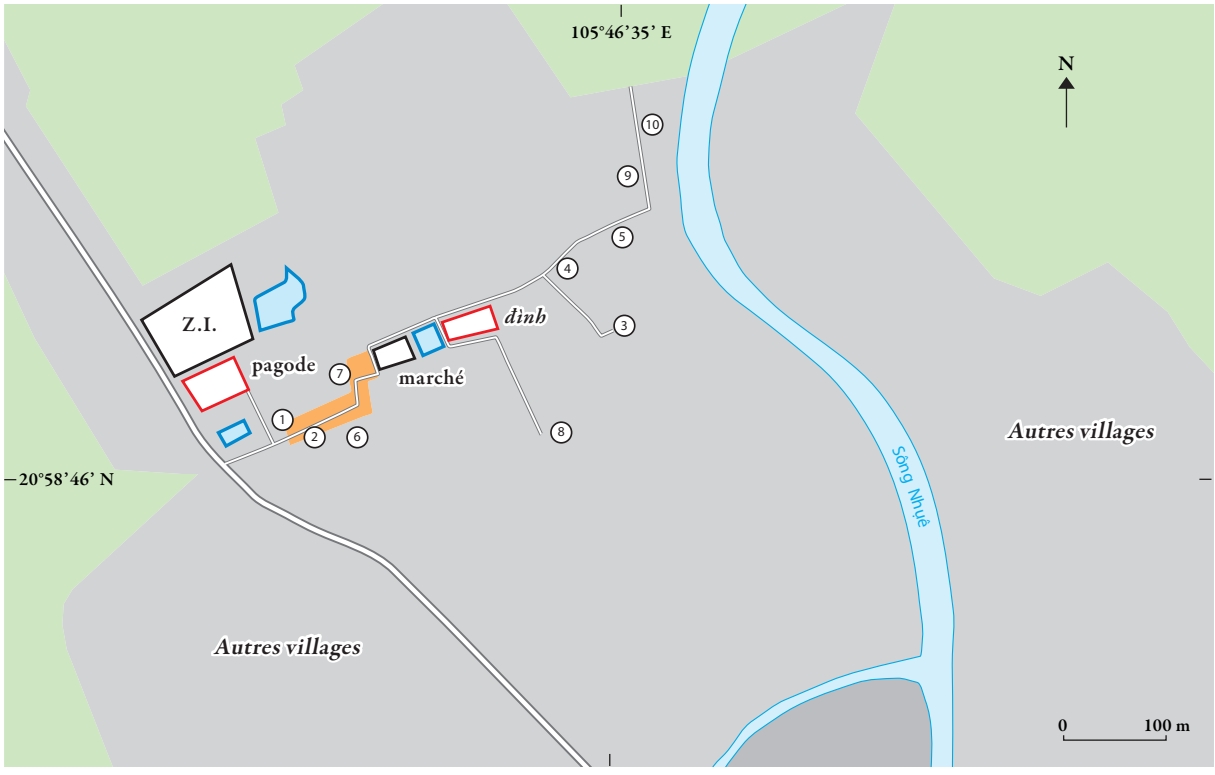
La coopérative de Vạn Phúc se trouve sur la place à l'entrée du village. Son magasin se trouve à l'angle de la place et de la rue commerçante. On y trouve une grande variété de soierie : soie 100 %, taffetas, soie mélangée avec viscose, *đũi* ou soie sauvage de moindre qualité. C'est le seul magasin où les prix et le pourcentage de soie naturelle sont affichés. Donc ce n'est pas la peine de sortir votre briquet pour tester la véracité du commerçant !

M. Đỗ Quang Hùng est un des rares producteurs de soieries véritables (100 % en fils de vers à soie). Il est le descendant d'une longue lignée de maîtres artisans. Son grand-père a participé aux foires d'exposition en France à l'époque coloniale. Son entreprise « Hùng Loan » est installée dans sa maison derrière le *đình*. Il est possible de visiter son atelier et voir les différentes étapes de la production (embobinage des fils de couleurs et tissage). La teinture des fils est effectuée dans un autre atelier. Il propose de nombreux tissus très colorés aux dessins variés à des prix relativement élevés par rapport à ses collègues (environ 340 000 VNĐ en 2008 pour un mètre de tissus multicolores). Les fils de soie sont très chers (**voir p. 178**), la teinture des fils est plus onéreuse que celle des tissus (les tissus mélangés sont teints une fois tissés) et le tissage des fils de qualité (il mélange jusqu'à sept bobines de couleurs différentes) est plus soigné et nécessite un artisan par machine (il faut systématiquement contrôler la largeur du tissu en mettant des baguettes en bambou et éviter les nœuds et autres défauts), contrairement aux fils synthétiques et mélangés (une personne pour trois machines). Il fait du prêt-à-porter et fabrique des cravates.

En plus des tisserands, vous allez voir quelques teinturiers au travail : les fils ou les tissus teints (on teint l'un ou l'autre, selon le genre de soie ou autre textile) font une irruption colorée dans des intérieurs plutôt ternes ou sobres. Vous pouvez visiter l'atelier de **M. Minh** (il habite derrière chez M. Hùng, **voir carte p. 181**). Il n'y a pas si longtemps, on pouvait admirer dans son jardin de longues bandes de soie multicolores en train de sécher au soleil. Mais, maintenant, faute de place, tous les teinturiers font faire cette étape de la production de façon mécanique dans deux ateliers situés en périphérie du village (voir carte). Un bémol environnemental, cependant : la teinture nécessite beaucoup d'eau, et les eaux usées polluent gravement les cours d'eau de ce village et de tous les villages producteurs de textiles. Quant aux séchoirs à vapeur, ils fonctionnent au charbon, extrêmement nocif pour l'air.

Une fois passée la superbe porte qui marque l'entrée du hameau où est localisé l'atelier de M. Minh, avancez tout droit et tournez à gauche au fond de la ruelle. Ce quartier, envahi par le staccato des métiers à tisser, est plutôt spécialisé dans la fabrication de la soie synthétique. Si vous entrez dans un atelier, en général, de petite taille mais suroccupé par les machines, vous verrez des ouvrières s'affairer autour de plusieurs machines à la lueur des néons et dans un bruit assourdissant. Continuez un peu plus loin, et sur la droite de la ruelle, se trouve un des deux ateliers spécialisés dans le séchage des tissus fraîchement teints. Vous y verrez aussi à l'œuvre les teinturiers qui travaillent de façon moins manuelle que M. Minh.

Vạn Phúc



Zone résidentielle
Zone rizicole
Zone commerciale
Site cultuel
Étang

① Coopérative et magasin
② Atelier et magasin de M. Mão
③ Atelier de M. Hùng
④ Atelier de teinture de M. Minh
⑤ Très belle porte du hameau
⑥ Boutique Sơn Hải Silk
⑦ Atelier de teinture de fils de soie
⑧ Très belle maison de M. Hoa
⑨ Ateliers de soie synthétique
⑩ Ateliers de teinture mécanisée

Source : Google Earth 2008, Secteur de cartographie de l'IRD

PATRIMOINE CULTUREL ET ARCHITECTURAL DE VẠN PHÚC

Mais tout n'est pas que chiffons et lèche-vitrine à Vạn Phúc : ce fut un temps aussi le village de résidence de l'Oncle Hồ (le futur président Hồ Chí Minh), qui y rédigea « l'appel à la résistance nationale », le 19 décembre 1946, à un moment de haute tension entre le pouvoir colonial français et le mouvement nationaliste. C'est un texte historique, qui démontre la volonté de résolution paisible aux conflits de la part du leader vietnamien. Dire que son vœu n'a pas été exaucé serait hélas une litote : à sa disparition, 23 ans plus tard, son pays était encore à feu et à sang. La maison qu'il a occupée pendant son passage remarqué de quelques mois à Vạn Phúc a été restaurée. Elle combine les caractéristiques de l'architecture française et villageoise et elle est agréable à visiter.

Autres choses à voir

Une pagode érigée à l'entrée du village (sur la gauche) compte de nombreuses stèles et statues datant de l'époque de la dynastie des Lê (XVII^{e} siècle).

L'architecture villageoise est fortement marquée par la présence de l'activité artisanale et compte un grand nombre de résidences de prestige (**voir carte p. 181**). Les entrées du village sont embellies par des portails où des sentences parallèles glorifient le métier du tissage de la soie.

On célèbre l'initiatrice du métier, Lã Thị Nga, chaque année dans la maison communale du village (**au 13^{e} jour du 1er mois lunaire**). Selon la légende, ce fut une jeune femme de grande rectitude qui conseilla à son village de diviser le travail : les hommes à l'agriculture, les femmes à la sériciculture et au tissage. On a suivi ses conseils (la soie est une affaire de femmes) et on lui a souvent rendu grâce pendant les périodes de guerre et d'invasion étrangère.

Un atelier que l'on peut visiter : un timonier parmi les tisserands

L'entreprise de M. Triệu Văn Mão (73 ans) est sise à l'entrée du village, en face de la coopérative. La lignée de M. Mão produit de la soie depuis plusieurs générations. A l'époque coloniale, les membres de sa famille travaillaient avec quatre ou cinq métiers à tisser manuels et ils vendaient la soie aux Français.

Il a entrepris de rénover des anciens tissus disparus, en soie 100 % (*chiện thọ*) et en chanvre. Il a demandé aux personnes âgées qui avaient des tuniques anciennes de les lui prêter pour ensuite les imiter. Il vend ses produits à la bourgeoisie de Hà Nội et dans son magasin. Depuis sept ans, il tisse du chanvre pour une société japonaise qui fabrique des chaussures. On avait découvert dans les tombeaux anciens des tissus en chanvre et il a essayé de les imiter.

Il loue les locaux de la coopérative, dont il faisait autrefois partie, en tant que gestionnaire. Il voudrait élever et rénover ces locaux pour construire un musée de la soie, restaurer les anciens métiers à tisser et installer de nouvelles machines, mais il n'a pas encore obtenu la permission de le faire. Il a acheté des métiers à tisser à Nam Định, qu'il a ensuite transformés pour les adapter au tissage de la soie.

CROCHETS QUI SOULÈVENT LES FILS DE LA CHAÎNE D'UN MÉTIER À TISSER DE VẠN PHÚC



TEINTURE D'UN DRAP DE SOIE MÉLANGÉE À VẠN PHÚC

LA MINUTIE DE LA FABRICATION
DE LA SOIE DE QUALITÉ À VẠN PHÚC



LA KHÊ

Même millionnaire, ne prends pas une femme de La !
Si tu le fais, tu mangeras de la sauce de soja avariée et des aubergines moisies.

Cette boutade évoque le prestige social acquis par les femmes de La (le cluster de villages de tisserands de soie tout autour de Vạn Phúc) : comme traditionnellement elles seules se livraient au tissage de la soie et faisaient la prospérité des foyers, elles laissaient aux hommes le soin de préparer la sauce de soja et de saler les aubergines, ingrédients essentiels à l'alimentation rurale.

Aujourd'hui pourtant, presque plus personne ne tisse de la soie à La Khê et les aubergines sont d'une fraîcheur irréprochable. Qu'est-il arrivé à ce proche voisin de Vạn Phúc? Enquête, explications, rumeurs et légendes...

COMMENT Y ALLER ?

En quittant Vạn Phúc, aller jusqu'à la grande avenue Quang Trung par laquelle vous êtes venus et tourner à droite. À la hauteur du n° 412, tournez à droite dans Đường Lê Trọng Tấn. À un kilomètre environ, une enseigne rouge (cachée dans un arbre !) indique sur la droite la direction de la Chùa Bia Bà, la pagode célèbre du village. La Khê est intégré dans la zone urbaine de Hà Đông . Les 200 hectares restant de terres agricoles ont été pris aux paysans pour bâtir une zone résidentielle, un peu plus loin de part et d'autre de la rue Lê Trọng Tấn.

UNE HISTOIRE DE MÉTIERS

La légende voudrait que dix Génies Patrons (*tiên sư*) de la soie, de surcroît géomanciens pendant leurs heures perdues, passant un jour devant le village de La Khê, y auraient remarqué une bande de terre évoquant la forme d'une navette (non spatiale, mais de métier à tisser). Ils s'y seraient établis et y auraient enseigné le tissage à la population. Ils sont encore honorés aujourd'hui à la maison communale comme génies tutélaires du village. Selon une autre version, ces dix étaient des maîtres tisserands chinois qui ont appris aux artisans de La Khê à faire des tissus en soie plus complexes et de meilleure qualité. Voilà pourquoi on les considère un peu comme des ancêtres du métier, ou plutôt des post-ancêtres du métier.

La Khê était spécialisé autrefois dans la fabrication de la soie *the*, tissu très léger, fleuri et transparent. Ces tissus étaient destinés à la Cour impériale. Les artisans travaillaient sur des métiers à pédale de 80 ou 90 cm de large.

À l'époque coloniale, dans le « Catalogue des artisans du Tonkin » de 1942 (avec une préface du Maréchal Pétain exhortant les colonisés à bien travailler...), on recense dans le village de La Khê 18 artisans, contre 17 à Vạn Phúc, ce qui montre bien l'importance du premier dans le cluster de la soie à cette époque-là.

Le déclin dans le tissage de la soie a commencé, comme à Vạn Phúc, à l'époque collectiviste. La fusion de la coopérative artisanale avec la coopérative agricole a « tué » le métier : les villageois ne se sont plus vraiment investis dans l'artisanat, car ils ne recevaient que de faibles revenus agricoles. Par ailleurs, l'État décidait de la production, précipitant ainsi l'étiolement de l'initiative villageoise. Peu à peu, les artisans ont quitté le métier. La multi-activité a limité les possibilités de développement d'une activité artisanale qui nécessitait de gros investissements en machines, améliorations techniques et formation.

Les villageois ont donc perdu leur métier. Ils ont également perdu leurs terres agricoles : La Khê n'en avait pas beaucoup au départ, comme la majorité des villages de Hà Tây, une province très densément peuplée, mais La Khê a été progressivement intégré dans la zone urbaine de Hà Đông, avec les autorités locales expropriant le peu de terres agricoles qui restaient. C'est actuellement un village très urbanisé et resserré autour de l'enceinte contenant sa célèbre pagode, Chùa Bia Bà, le *đình* et un *đền* (temple).

Que font donc les habitants de La Khê maintenant pour ne pas périr, pris dans les tentacules du périurbain ?

Ils ont troqué tissage de soie *the* et repiquage de riz contre thé de pagode et vie de rentier... Beaucoup de villageois font du petit commerce relié aux sites de culte. Le bazar du temple fait toujours de bonnes affaires. Mais plusieurs autres, s'il leur restait des terres, les ont vendues et, pour le moment du moins, vivent des fruits de ces tractations. Sauront-ils s'adapter de façon durable, eux et leurs descendants, au nouvel ordre ? Seul l'avenir pourra nous fournir des réponses.

Il y a néanmoins un petit espoir de renaissance du métier : pour le relancer, une coopérative artisanale a été fondée en 2005 par le Comité populaire, la coopérative agricole et avec l'aide d'artisans du village, notamment M. Nguyễn Công Toàn. Il est le conseiller technique de la nouvelle coopérative. Il propose de fabriquer les anciens tissus qui naguère ont fait la splendeur de La Khê. Il invente des dessins à tisser à l'aide de grandes feuilles de papier millimétré, dessins qu'il retranscrit ensuite sur les bandes de carton perforé que l'on monte sur les métiers à tisser.

À VOIR

Aux abords de l'enceinte du *đình* et de la pagode Bia Bà, il y a de nombreux marchands de « miracles ». Tout ce qu'on peut acheter pour faire des offrandes au génie tutélaire, à la Sainte Mère du village et à Bouddha, est à votre disposition : fruits de saison coûteux (mangoustans, litchis, ou pommes cannelle), plateaux de gâteaux de riz et de poulets bouillis les jambes en l'air, faux dollars et vraies petites coupures de *đồng*, tout cela au milieu des volutes d'encens. Il y a également d'innombrables écrivains publics (*người viết sớ*), qui vous rédigeront des messages et requêtes à envoyer à Bouddha dans un langage connu d'eux seuls. Cette enceinte cultuelle de 8 000 m² est très colorée, paisible et agréable à regarder, avec en son centre un bassin, « symbole de l'œil du dragon du village ».

La pagode se trouve sur la gauche, derrière les marchands. Une fois passé le portique, en face de vous se trouve le *đình*, qui abrite les deux génies tutélaires et sur la gauche, le temple.

Le *đình* a été construit sous la dynastie des Lý, au XIe siècle. Avant chaque bataille, les rois y venaient pour organiser des rituels et chercher quelques soutiens des génies afin d'éviter de se faire occire (ou pire). On implorait aussi les mannes pour faire tomber la pluie. Tout cela a dû marcher en son temps, car ce *đình* a une bonne réputation et ne désemplit pas. Tôt le matin, il y a déjà foule, tandis que l'impassible gardien du temple regarde un match de foot à la télé. Des *nơi hoá vàng* (fours pour faire brûler des papiers votifs) sont disposés aux quatre coins de l'enceinte, et fument sans discontinuer, preuve de l'activité votive débordante des pèlerins qui viennent solliciter la bienveillance des maîtres des lieux avant de signer un contrat, acheter un terrain, passer un concours ou se lancer dans les affaires.

Le festival annuel de la maison communale de La Khê est organisé le **15e jour du 1er mois lunaire**. Il y avait auparavant une pratique rituelle intéressante pendant la nuit clôturant cette fête printanière au *đình* : on éteignait toutes les lumières quelques minutes pendant lesquelles garçons et filles étaient autorisés à toute liberté charnelle. Cette pratique relève du culte de la fécondité et devait favoriser les cultures et le tissage au cours de l'année nouvelle.



ATELIER DE FABRICATION
DE SOIE SYNTHÉTIQUE À VẠN PHÚC

CONTRÔLE DE LA LARGEUR D'UN DRAP
DE SOIE DE QUALITÉ À VẠN PHÚC



LA PHÙ

COMMENT Y ALLER ?

On aurait pu croire que les connexions entre les villages d'un même cluster auraient pu être facilitées par les échanges nombreux, et bien non. À l'époque où lesdits échanges existaient, les routes étaient rares, les relations s'effectuaient *via* les rivières, canaux et autres voies fluviales. Pour aller de La Khê à La Phù, pourtant distants à vol d'oiseau de trois kilomètres, il faut faire un grand détour par Vạn Phúc. Il n'y a pas de route carrossable entre La Khê et La Phù.

Il vous faut donc repasser par la route qui mène à Vạn Phúc. Continuer tout droit, mais l'état de la route se détériore. Traversez le village de Đại Mỗ, puis La Dương. Quand vous aurez passé une voie ferrée vous saurez que 500 m plus loin, vous devrez tourner à gauche. Vous pouvez vérifier le nom des communes dans lesquelles vous passez en lisant les enseignes des magasins.

UNE HISTOIRE EN LA

La Phù est un ancien village de la soie de l'époque impériale, dans l'ancienne grosse grappe de villages des alentours de Vạn Phúc. Il est aujourd'hui spécialisé dans les textiles tricotés et, secondairement, les confiseries. Il compte également un grand marché.

C'est un gros village densément peuplé (plus de 11 000 habitants), qui attire en plus une multitude d'ouvriers et d'artisans des alentours pour travailler dans ses ateliers de tricotage. Presque tous les matins et après-midi, les chemins de La Phù sont passablement saturés de voitures, motos et vélos. Les gens des villages voisins se ruent vers La Phù pour livrer des pièces de tricot, pour recevoir des matières premières ou pour travailler.

La superficie du village est limitée et les villageois manquent de place pour construire leurs ateliers. Il n'y a plus de plans d'eau car on a comblé toutes les mares afin d'étendre l'espace de production, mais les maisons sont même trop étroites pour installer des machines à tricoter. L'espace résidentiel est partout envahi par des ballots de tricots en pièces détachées.

De la soie aux tricots, aux bonbons bon marché et au bon marché (pas cher du tout)

La Phù fait partie des villages autour de Vạn Phúc où, comme à La Khê, le métier de la soie n'a pas survécu à l'époque collectiviste. En 1959, une coopérative artisanale a été créée. On y tissait des serviettes, des vêtements en laine, des chaussettes et des tapis. Au début, les ouvriers travaillaient à la coopérative. Puis l'État a donné les plans de production et permis aux artisans d'apporter les machines chez eux pour y tisser et faire participer les autres membres de la famille.

À côté des activités de tissage, les foyers de La Phù fabriquaient des nouilles, des vermicelles, du malt, des bonbons, de l'alcool, de l'amidon et faisaient du petit commerce. Les artisans de la commune de Cát Quế (**voir Itinéraire 9, p. 294**) vendaient la farine de manioc avec laquelle les artisans de La Phù fabriquaient du maltose pour faire des biscuits.

Depuis le *Đổi Mới,* le tricotage de fils de laine synthétique s'est rapidement développé à La Phù et les artisans ont abandonné la production de maltose (ils ne font plus que des bonbons et des biscuits ; c'est à Dương Liễu et Cát Quế que l'on produit le maltose).

À partir des années 1990, les artisans de La Phù ont commencé à acheter des machines originaires du sud du pays et ils se sont mis à leur compte. Ils ont dû chercher eux-mêmes des débouchés : en 1992-1993, on commence à exporter vers la Russie, l'Allemagne de l'Est et l'Ukraine. Ces marchés découlent des anciennes relations commerciales que les coopératives avaient avec les pays de l'Est à l'époque collectiviste.

Ils ont aussi réussi à percer de nouveaux marchés. Depuis quelque temps, ils exportent vers les États-Unis. En hiver, les ateliers de La Phù fabriquent des vêtements en laine de qualité très moyenne pour le marché intérieur du nord du Vietnam, où le froid hivernal peut sévir.

LE MATÉRIEL DE LA TRICOTEUSE :
LES BOBINES DE LAINE SYNTHÉTIQUE À LA PHÙ

FABRICATION AUTOMATIQUE DE JERSEY
DE COTON À LA PHÙ

Les entrepreneurs les plus dynamiques et ayant les moyens pour investir dans des machines (en général d'anciens commerçants ou des membres de la famille des personnels de direction de l'ancienne coopérative) ont abandonné la fabrication des produits alimentaires pour celle des textiles, plus lucrative. Plusieurs entrepreneurs pratiquaient le commerce des textiles avec le sud du pays avant de se lancer dans la fabrication. C'est ainsi qu'ils ont été en relation avec des producteurs de tissus et ont pu acheter des machines.

Dans un contexte où les entreprises étatiques étaient encore très présentes, il n'était pas facile de percer dans ce milieu. Les entrepreneurs diversifient leur production de textiles afin d'éviter la concurrence très forte sur certains produits. Ils associent le commerce des fils ou des produits finis avec la fabrication mécanisée de textiles. La difficulté repose sur le fait que dès qu'ils changent de produits, ils doivent changer de machines, au coût très élevé. Ceux qui ont des contacts avec des intermédiaires du Sud peuvent innover plus facilement et se lancer dans la fabrication de textiles moins courants, tels les T-shirts (seules trois entreprises en fabriquent dans le village actuellement).

Activité frénétique : la folle effervescence de La Phù

La Phù est l'exemple type du village qui s'est industrialisé avec l'ouverture du marché. Avec des recettes annuelles de 221 milliards de VNĐ en 2001, dont 140 milliards grâce à l'exportation, La Phù fait partie des villages ayant le plus fort volume d'exportation de la province de Hà Tây. Le village a reçu la Médaille du Travail industriel le plus performant, de la part du secrétaire du Parti communiste.

Il y a assez de puissance électrique dans la commune pour pouvoir faire marcher toutes les machines. Ce n'est pas le cas dans d'autres villages de métier hautement industrialisés (**voir Itinéraire 1, p. 83**). Ici, les foyers se sont cotisés pour construire une station de transformation.

Le tissage et tricotage brut concernent 1 000 foyers. Pour faire la dernière étape des vêtements, il faut de la technique et des savoir-faire ; ces connaissances spécialisées sont l'apanage d'un cercle restreint d'entreprises. Il reste un certain nombre d'ateliers de teinture de fils dans le village, mais plusieurs ont déjà été chassés, à cause des émanations désagréables et sans doute nuisibles pour la santé.

70 % de la main-d'œuvre venue de l'extérieur est originaire d'autres villages de la province de Hà Tây. Il y aurait 7 000 à 8 000 personnes de l'extérieur de la commune qui travaillent pour les entreprises de La Phù. Ces gens doivent trouver à se loger sur place, mais c'est la place qui manque, justement. Un immeuble vide de l'armée sert à abriter beaucoup d'ouvriers. D'autres se trouvent des lits dans les communes voisines.

Il y a une véritable division du travail au sein de la commune et des communes voisines. Certains foyers font davantage des lainages, d'autres des chaussettes, d'autres encore tissent des tissus pour la fabrication de T-shirts. 600 machines à faire des chaussettes ont été recensées dans le village. La production de chaussettes semble pourtant être actuellement en déclin. Mais la prochaine fois que le monde aura froid aux pieds, La Phù sera prêt ! Ces productions principales ont généré d'autres activités en périphérie, également dans des foyers spécialisés :

- la production et le commerce du papier d'emballage ;
- le commerce des fils de laine chinois : dans les mains des grandes compagnies importatrices ;
- l'impression de fleurs sur tissu ;
- la teinture des fils ;
- la couture ;
- la fabrication de sacs en plastique.

Le centre névralgique de La Phù, c'est son grand marché, collé au *đình*. Nous vous invitons à suivre notre parcours proposé afin de voir quelques éléments du patrimoine architectural (pas particulièrement mis en valeur), tout en humant pleinement l'ambiance inimitable de ce village tout en mouvement.

Parcours proposé : une randonnée pédestre entre confection et confiserie

Ne vous inquiétez pas de l'aspect plutôt rebutant de l'entrée du village : le nouveau site industriel sert surtout d'entrepôts et de magasins à confiseries et biscuits de toutes sortes, en attendant que les entreprises du textile se soient réellement installées, ce n'est pas vraiment La Phù. Vous pouvez essayer de visiter les deux plus grandes entreprises de tricotage, localisées sur votre droite, qui font travailler plusieurs centaines d'ouvriers.

Une fois la voie ferrée franchie aux abords du village, le textile apparaît plus nettement. Observez le ballet de motos surchargées de manches de pulls, de chaussettes et de corps de tricots. Ici on fabrique tout séparément : chaque artisan n'a qu'une machine et ne peut fabriquer qu'une seule partie d'un vêtement, souvent un pull-over : entre faire les manches raglans ou le corps du pull-over tout droit, il faut choisir. Donc les motos font le lien entre les entreprises sous-traitantes et l'entreprise donneuse d'ordre.

Une rue principale coupe La Phù dans l'axe nord-sud. Une fois passé le portail anti-camion planté au milieu de la rue, à gauche, il y a un petit temple, *miếu*, à l'ombre d'un banian, qui rappelle que le sacré est toujours présent malgré l'évidente emprise de l'industrie, du commerce et du mouvement incessant des motos. Tournez à gauche en direction de la pagode perdue au milieu d'un jardin.

Ensuite nous vous proposons de relever le défi de vous perdre (ça va être dur) dans le dédale des rues, en gardant toutefois le cap vers le sud, afin de rejoindre le *đình* et le marché, le centre du village. Parmi ces rues étroites et le méli-mélo d'ateliers installés dans les résidences et les cours des maisons : bonbons, gâteaux, chaussettes, film plastique, ateliers de teintures de fils malodorants, manches de tricots... Et quelques petits jardins de bonsaïs perdus au milieu de maisons anciennes, au bout des ruelles. Des piles de tricots attendent leurs motos pour un retour à l'envoyeur. Il est dommage que ce village ne soit pas particulièrement bien entretenu, mais on oublie facilement ceci au détour d'une ruelle, où une odeur sucrée de beignets, de gâteaux ou de caramel envahit l'atmosphère non loin du claquement des tricoteuses et des effluves des quelques teinturiers que l'on n'a pas encore fait déménager. Existent ici de rares mélanges de sons, lumières et odeurs dans un village du delta, celui-ci affichant et célébrant sans artifice sa mixité des lieux et des époques.

Chez les « donneurs d'ordres », vous remarquerez des amoncellements de manches et de corps de tricots de couleurs bigarrées. On peut en deviner que le rose doit être à la mode en Europe de l'Est ces temps-ci... Si vous ne voulez pas vous perdre complètement, prenez l'une des dernières rues transversales vers la droite pour rejoindre la rue principale. Un rappel important : n'oubliez pas de faire attention aux motos ici !

Vous pouvez trouver le *đình* dans le sud du village, face à un petit plan d'eau : le bâtiment est de taille modeste et il est complètement encastré dans le marché et le tissu villageois resserré autour de lui. C'est l'un des éléments du patrimoine architectural qui profiterait de davantage de mise en valeur. Une porte de la cour du *đình* donne sur le marché couvert. Une odeur de gâteaux vous mène par le bout du nez : voici un quartier de confiseurs encore une fois! Continuez dans le sud du village : à l'odeur, vous trouverez de nombreux artisans qui fabriquent des confiseries, dans des conditions d'hygiène parfois assez douteuses. À l'ouïe, dans les allées transversales, vous trouverez une profusion d'ateliers de tricots. Vous verrez également de très belles maisons au hasard des rues.

PIÈCES DÉTACHÉES EN ATTENTE DE MONTAGE À LA PHÙ

LA MOTO, UN MOYEN DE TRANSPORT ESSENTIEL POUR RELIER LES ATELIERS DE LA PHÙ

LE FESTIVAL VILLAGEOIS ANNUEL

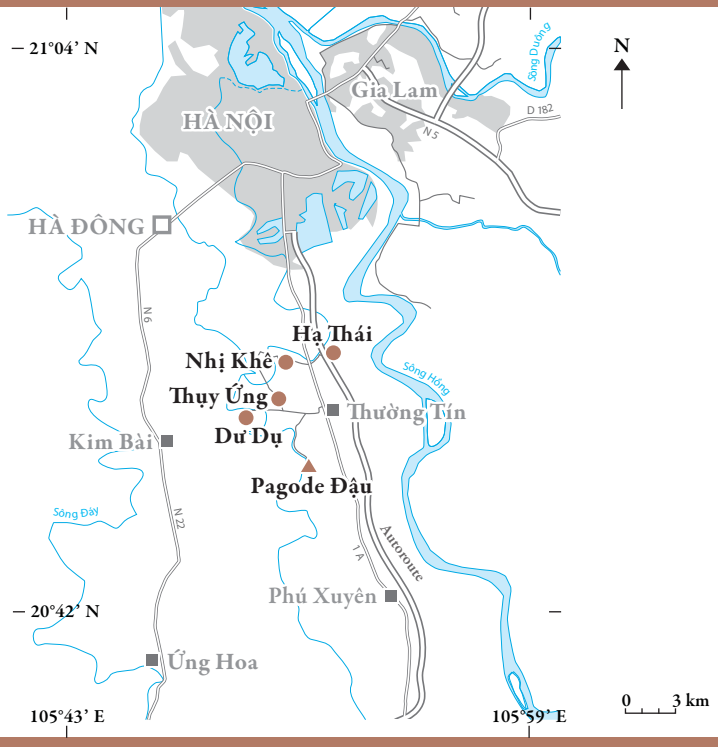
On ne pourrait pas quitter La Phù sans évoquer son festival annuel, qui a lieu le **13e jour du 1er mois lunaire.** Si La Khê avait ses pratiques cochonnes à lumières éteintes (à son festival annuel deux jours après celui-ci), La Phù n'est pas en reste : il a encore sa retraite du cochon aux cierges allumés.

Ce soir-là, quelques anciens du village, ainsi que 32 jeunes personnes (ou 16 demoiselles menues et autant de garçons robustes, comme on dit joliment dans les brochures touristiques) défilent jusqu'au *miếu*, le temple, derrière un cochon (déjà exsangue et ébouillanté, avec le groin outrageusement maquillé). Quelle est la raison de cette procession peu commune ? Il apparaît que La Phù fut plusieurs fois protégé des envahisseurs venus du nord par un général et ses troupes. On peut admirer les louanges au général, chantées par proclamations royales interposées au XVIIe siècle, puisqu'elles sont affichées dans le temple qui fut plus tard construit en son honneur. Lorsque l'ennemi maraudait dans la région, les villageois préparaient un festin de porc et de riz gluant pour ce général et ses hommes afin de leur donner du cœur à la bataille. S'ils revenaient victorieux, ils étaient invités à se rasseoir pour un deuxième service.

Aujourd'hui, les conquérants ont changé de style et ne se laissent plus refouler avec un pavé de lard et une guirlande de rognons, mais la tradition du porc paradé dans le village perdure avec une belle bête de 120 à 200 kilos soigneusement engraissée depuis l'année précédente.

Itinéraire 5

Laque, sculpture sur bois et objets en corne (au sud de Hà Nội)



Les villages artisanaux

Laque : Hạ Thái ;
Tournage du bois : Nhị Khê ;
Sculpture et fabrication d'objets en corne Thụy Ứng ;
Sculpture sur bois : Dư Dụ.

Patrimoine culturel et architectural

Temple et festival (Nhị Khê) ;
Pagode Đậu (commune de Nguyễn Trãi).

Cet itinéraire, entre laque et sculpture sur bois et autres matières, va vous faire découvrir les origines de plusieurs des beaux objets qui meublent la vie vietnamienne d'hier et d'aujourd'hui, ainsi que des éléments d'un riche patrimoine autant profane que sacré.

HẠ THÁI

COMMENT Y ALLER ?

Pour se rendre à Hạ Thái, village très connu pour l'art de la laque, il faut prendre la route nationale 1A qui quitte Hà Nội vers le sud, longeant le début de la voie ferrée qui mène sans interruption jusqu'à Hồ Chí Minh Ville. Vous serez encore dans la banlieue quand on vous proposera de bifurquer vers l'autoroute, située plus à l'Est. Résistez à cette tentation : l'autoroute passe bien par Hạ Thái, mais sans moyen d'en sortir ni de s'y arrêter, donc restez sur l'ancienne route. Au kilomètre 17 à partir de Hà Nội, il y a un pont qui traverse la rivière Tô Lịch (aujourd'hui un bourbier pollué et à moitié asséché, autrefois la voie d'accès vers ces villages). On tourne aussitôt à gauche sur la petite route qui mène à Hạ Thái. Si vous voyez un panneau situé sur la droite de la nationale indiquant le village de Nhị Khê, c'est que vous avez dépassé la route pour Hạ Thái (Nhị Khê sera notre deuxième village sur cet itinéraire).

La route vers Hạ Thái épouse les méandres de la rivière « égout » Tô Lịch, avec des aperçus de la zone industrielle sur l'autre rive : c'est ici que l'on fabrique du coca-cola et de la bière singapourienne afin d'étancher la soif cosmopolite de la capitale. On traverse le village très commerçant de Phúc Am qui se trouve essentiellement vers votre droite, sur une route à angle droit. On passe sous l'autoroute et tout de suite on prend la route qui part sur la gauche. C'est ainsi qu'on quitte ces visions du Vietnam s'industrialisant et se globalisant à une vitesse grand V pour arriver aussitôt à Hạ Thái, un pittoresque village à l'aspect beaucoup plus traditionnel (nous disons bien l'aspect car depuis le mois de septembre 2008 une zone artisanale a été construite et accueille les plus grandes entreprises).

Tout de suite sur la gauche, vous remarquerez les bâtiments du Comité populaire de la commune de Duyên Thái, dans le fond la nouvelle zone artisanale, et sur la droite, commence le village proprement dit. Le village se divise en deux parties : une sur la droite de la route, divisée en plusieurs hameaux, et une autre, le *Xóm* Phố, situé le long de la rivière Tô Lịch, au nord de la nouvelle zone artisanale. La promenade à pied est vivement conseillée à partir d'ici : le village est très soigné, avec ses ruelles étroites et sinueuses. Les ateliers, qui sont dans la cour des habitations, se cachent derrière les murets.

Les différents hameaux du village étaient autrefois fermés par une porte, symbole de l'autarcie villageoise et lignagère. Sur la porte de chaque *xóm* (hameau), il y a des inscriptions en caractères chinois. Ces portes donnent un charme indéniable au village peu à peu envahi par des ateliers de plus en plus gourmands d'espace.

LE CONTEXTE

Certains disent que la laque est apparue à Hạ Thái il y a plus de 200 ans, d'autres placent son arrivée plus loin, d'autres encore, plus proche. Les habitants de Duyên Trường, situé au sud de la commune, font aussi de la laque. Auparavant, c'est le village de Bình Vọng (Thường Tín) qui était très célèbre pour l'artisanat de la laque dans le delta, mais depuis au moins 50 ans, les habitants là-bas ont arrêté d'en produire. Ce qu'on peut dire avec confiance, c'est qu'on fait de la laque depuis moins longtemps à Hạ Thái, mais que, même aujourd'hui, le village en vit relativement bien –ces derniers temps en adoptant, disons, une fidélité évolutive envers la matière première de son activité traditionnelle.

De toutes les matières, c'est la laque qu'ils préfèrent…

Qu'est-ce que la laque ?

En somme, c'est un genre de plastique naturel. Outre le Vietnam, plusieurs pays et régions asiatiques ont une longue tradition du laquage végétal, dont la Chine (berceau de l'art du laque il y a trois millénaires environ), le Japon (où bon nombre d'experts trouve que l'art du laque a atteint son apogée), la Péninsule coréenne, la Thaïlande et le Myanmar (la Birmanie). Il y a des variantes dans les arbres utilisés et la qualité de laque obtenue, mais la laque vietnamienne est l'une des plus prisées, pour sa relative transparence et sa finition flexible et robuste.

Au Vietnam, la laque traditionnelle, la « vraie » (on parlera plus tard des laques synthétiques et industrielles), provient du suc laiteux obtenu par incision de l'arbre à laque, *cây sơn* (*Rhus succedanea*), souvent confondu (à tort) avec le sumac, un cousin chinois. Ces arbres se trouvent essentiellement dans les provinces actuelles de Phú Thọ et Vĩnh Phúc (au nord du delta). On prélève la résine de la même façon qu'on obtient le latex de l'hévéa (ou comme on obtient la sève sucrée de l'érable) : des entailles au tronc de l'arbre mènent à des récipients accrochés, qui doivent être vidés régulièrement. La résine naturelle est ensuite décantée, purifiée et éventuellement colorée. La laque ainsi obtenue (avant l'ajout de couleurs) est soit noire (*sơn then*), soit marron (*cánh gián* : aile de cafard). Des produits secondaires de l'épuration de la laque sont utilisés pour imperméabiliser des paniers et des barques, ainsi que pour préparer des mastics, eux-mêmes employés pour lisser des surfaces à laquer.

Quoi laquer ?

La laque adhère à de nombreuses surfaces, dont notamment le bois (y compris le bambou, même tressé ou fumé), le rotin, le cuir, le cuivre, la céramique, la pierre, les feuilles de palmiers, le papier mâché, la terre séchée, les dents (**voir encadré p. 201**) et même la peau humaine…

Pourquoi laquer ?

La laque fournit une protection de taille : elle crée une jolie enveloppe étanche et hermétique autour d'un objet. Cette couche protectrice est à la fois étonnamment souple, robuste et très résistante aux effets délétères de l'eau, des acides, des alcalis et de l'abrasion. Elle protège les matières organiques des insectes (notamment termites, vers à bois ou guêpes), et de la moisissure ou la pourriture. Le bois, principal support laqué, résiste mieux ainsi traité à l'humidité et à la chaleur sans se gonfler, se gondoler ou se fendre. De plus, les couleurs naturelles ou préparées de la laque ne s'estompent que très lentement sous les effets de la lumière et du temps. L'objet laqué, mat ou brillant, jouit d'une belle apparence dure, lisse et élégante.

JARRES LAQUÉES ENTRE DEUX SÉANCES DE PONÇAGE À HẠ THÁI

© Michel Badi

Comment laquer ?

Avec précaution : la vraie laque traditionnelle, quoique d'origine purement végétale, est très toxique : elle contient un cocktail de phénols, composés chimiques hautement irritants. Un contact entre la peau et la laque fraîche peut entraîner des dermatites et des allergies graves. Sournoises, ces réactions ne se produisent jamais la première fois, uniquement après des contacts à répétition. Autrefois, les laqueurs asiatiques soignaient leurs allergies terribles avec des fruits de mer ; aujourd'hui, on porte des gants en plastique, on évite d'y toucher ou l'on utilise des substituts moins toxiques. Notons toutefois qu'une fois séchée, la laque ne présente aucun danger : manger avec des baguettes laquées sur des assiettes laquées est bien moins risqué que de cuisiner avec des casseroles en aluminium…

Avec préparation : la laque contient déjà de l'eau ; dans des cas très rares, on peut la diluer uniquement avec de l'eau, mais, dans la grande majorité, on le fait avec de la térébenthine (ou un produit semblable), beaucoup plus pratique à l'usage. Les laques colorées doivent être mélangées préalablement.

Avec patience : la laque s'applique lentement et minutieusement, par minces couches superposées. On commence par une préparation soigneuse des surfaces de l'objet à laquer, s'assurant en ponçant que toute aspérité soit aplanie, toute dépression et fissure comblée avec du mastic (qu'on doit laisser sécher et ensuite poncer de nouveau). Ensuite alternent l'application de la laque, l'attente de séchage et le ponçage. Ce cycle doit être répété au moins une dizaine de fois afin de produire une belle finition (et peut exceptionnellement être répété jusqu'à une trentaine de fois pour un laquage de haute qualité). Tout cela peut prendre très longtemps (plusieurs mois) et le temps de séchage est considérable et variable : une particularité de la laque, qui peut paraître paradoxale, c'est qu'elle sèche plus rapidement (par oxydation) en milieu chaud et surtout humide. Traditionnellement, il y avait un pic d'activité chez les laqueurs vietnamiens au printemps, période idéale pour la productivité. On peut également laisser des objets laqués à sécher dans des boîtes fermées, entourées de linges humides.

Avec ajouts : divers produits colorants (d'origines minérales ou végétales) sont rajoutés directement à la laque avant de l'appliquer, par exemple : le vermillon de cinabre (l'une des façons de produire la laque rouge, couleur « royale » au Vietnam), le sulfure jaune d'arsenic et l'indigo. On effectue également des incrustations de coquille d'œuf ou de nacre, des applications de feuilles d'or, d'argent ou d'étain battu **(voir Kiêu Ky, Itinéraire 2, p. 129)**, et des décorations au pinceau fin.

Que laque-t-on ?

Si la laque était d'abord l'apanage de la grande noblesse ou réservée aux objets de culte, son emploi s'est quelque peu élargi et popularisé au fil du temps. Voici certaines choses qu'on peut trouver enduites de laque : poutres, colonnes, portails, portes, meubles de toutes sortes, statues (beaucoup de statues), trônes, autels, palanquins, sentences parallèles, panneaux latéraux, bougeoirs, livres, cercueils, paravents, rames, boucliers, manches de lances, attelages de chevaux, marionnettes sur l'eau, pousse-pousse, boîtes, plateaux, assiettes, bols, baguettes, tableaux, bijoux, oreillers, abat-jour, vases à fleurs, échiquiers, compotiers, dents et momies de bonzes (**voir encadré , p. 219**).

La laque et les beaux-arts

On a fait des tableaux laqués depuis des siècles au Vietnam, des scènes plutôt agrestes ou purement décoratives. L'utilisation de la laque dans la peinture a reçu une impulsion importante dans les années 1920 et 1930 au contact de l'art occidental, introduit à l'époque coloniale française avec la fondation à Hà Nội de l'École des beaux-arts de l'Indochine en 1925. (Principalement grâce à Victor Tardieu, un artiste français, passionné du Vietnam, dont une fresque célèbre trône encore dans l'amphithéâtre de l'actuelle Université nationale (anciennement l'université d'Indochine), 19 rue Lê Thánh Tông à Hà Nội).

Un art moderne, exprimé en partie par le médium de la laque, a vu le jour : tout en faisant des expériences techniques avec des couches superposées de couleurs différentes, ensuite poncées et retravaillées, avec ajouts de feuilles d'or et d'argent et incrustations diverses, une nouvelle esthétique s'est dégagée de la laque.

L'école des laqueurs de Hà Nội est née, avec plusieurs étudiants des beaux-arts qui sont devenus des laqueurs renommés. Depuis ses débuts, la laque artistique a pris un essor remarquable : certains peintres vietnamiens travaillant la laque ont vendu leurs tableaux (ainsi que des œuvres sur d'autres supports) sur le marché mondial de l'art et d'autres leur ont succédé, tandis que des peintres et décorateurs étrangers commencent à affluer au Vietnam afin d'apprendre les techniques de ce médium d'expression artistique.

Hữu Ngọc (2006), chroniqueur réputé de la culture vietnamienne, a écrit ces lignes intéressantes au sujet de ce courant artistique :

« La laque vietnamienne moderne, partie d'une tradition plurimillénaire et du fruit de plusieurs acculturations [notamment chinoises, françaises et japonaises], pourrait donner un exemple de fidélité à l'identité culturelle nationale, fidélité si on peut dire dynamique et évolutive. Un moyen d'apprécier la qualité de ladite identité culturelle serait peut-être de ressentir la force tranquille, à l'épreuve de toute tergiversation morale ou dissonance cognitive, d'une éthique d'appartenance exprimée comme une "fidélité dynamique et évolutive "... »

PLATS ET BOITES LAQUÉES EN TRAIN DE SÉCHER À HẠ THÁI

© Michel Badi

LE MÉTIER

Hạ Thái jouit d'une grande réputation (qui dépasse le delta et va jusqu'à l'étranger) pour la qualité de son travail et a des relations fructueuses et suivies avec plusieurs autres villages spécialisés, notamment ceux des sculpteurs et tourneurs de bois (**voir p. 204**), ceux des incrusteurs de nacre et coquille d'œufs (**voir itinéraire n° 6**) et, bien entendu, avec les régions surplombant le delta où l'on prélève la laque des arbres et où l'on trouve du bambou et d'autres bois. À l'instar du Vietnam d'aujourd'hui, Hạ Thái évolue et s'enrichit très rapidement, à la satisfaction pleinement justifiée de ses habitants. Et pourtant, il y a un malaise…

Qu'on s'explique : la laque synthétique est arrivée en force à Hạ Thái (depuis une bonne douzaine d'années) et presque tout ce qu'on laque dans le village est désormais fait avec ces nouveaux produits. Les jolis objets laqués (à des prix défiant toute concurrence) que vous avez déjà vus en vente partout à Hà Nội (et qui viennent sans doute de Hạ Thái ?) sont laqués avec des substances synthétiques : parfois jolis, certes, mais ils n'offrent aucune garantie de qualité ou de durabilité. Si on vous propose des objets beaucoup plus chers, alors là, il n'est pas totalement impossible qu'ils soient vraiment laqués avec de la vraie laque locale et selon les règles de l'art, mais rien ne le prouve (nous y reviendrons dans un instant).

La laque synthétique, il y en a de plusieurs qualités et, donc, à plusieurs prix : le premier prix est la *sơn diêu*, puis la *sơn diêu công nghiệp* (deux fois plus chère) et, enfin, la *sơn nhật* (une résine, dite « japonaise », et très proche de la résine naturelle mais produite de manière industrielle, qui se vend dix fois plus chère que la première). Quant à la vraie laque végétale, *sơn ta*, elle coûte environ 300 000 VNĐ le kilo, soit quinze fois plus que le bas de gamme.

Nous avons déjà évoqué l'attente, l'industrie et l'adresse requises pour appliquer le *sơn ta* ; un objet qui demanderait six mois de travail et de séchage pour être laqué avec du *sơn ta* serait prêt en six semaines s'il n'est laqué qu'avec de la résine synthétique. Si le temps, c'est de l'argent et qu'en plus, c'est du temps au prix fort, l'artisan qui est également commerçant résiste difficilement à la tentation d'effectuer des raccourcis…

Traditionnellement à Hạ Thái, l'art de la laque était entre les mains de grands experts et artisans talentueux. Avec l'ouverture du pays, la production de masse des produits en laque a explosé ; de nos jours, on forme au rabais des ouvriers qui passent des couches de laque et poncent des objets à laquer sans souci d'esthétisme ou de qualité.

Autre problème : actuellement il n'y a pas de labellisation. Comment savoir si un laquage dit « vrai » l'est réellement ? C'est un peu comme les histoires de la soie dite « 100 % » (**voir Itinéraire 4, p. 179**), sauf que nous n'avons pas de test facile à vous proposer cette fois-ci. Les amateurs disent qu'un bon laquage peut être apprécié par un œil attentif et expérimenté (par exemple, la laque synthétique est plus opaque, plus homogène et moins brillante que le *sơn ta*), mais les différences immédiatement apparentes peuvent être subtiles (et parfois volontairement maquillées). Certains artisans utilisent différents types de résines sur le même objet, la dernière couche détenant le privilège d'être en laque dite japonaise pour faire plus réelle !

C'est surtout l'épreuve impitoyable du temps qui dira si c'est de la vraie laque bien appliquée ou non : la laque synthétique n'aura qu'une durée de vie limitée, ses couleurs vont s'estomper – et elle cloquera sur des supports en bois ou bambou mal séchés. Il faut rajouter ici que la laque synthétique n'est pas adaptée au contact alimentaire : l'emploi des ustensiles ainsi laqués comporte des risques de contamination qui n'existent pas avec la laque végétale (une fois bien séchée).

Un tel virage vers le simulacre soulève le paradoxe épineux de Hạ Thái… Ce village était réputé pour son savoir-faire avec un matériau employé pour la conservation des objets de culte et des œuvres d'art, préparé dans la vénération et l'ascèse ; un matériau mélangé avec de l'or et de l'argent, qu'on employait autrefois pour momifier des bonzes en extase et embellir les dents des jeunes filles en fleur… Qu'en est-il aujourd'hui ?

Si quelques rares artisans de prestige s'obstinent à travailler soigneusement avec le *sơn ta* (on vous indique quelques adresses plus loin), la vaste majorité n'utilise donc plus que des versions synthétiques de ce matériau, qui ne conserve plus les objets laqués, surtout quand c'est appliqué à la va-vite par des ouvriers souvent mal formés et peu motivés.

Pour le moment, ceux qui ont suivi ce chemin font des sous. Mais la réputation historique du village s'effrite au même rythme que ses produits de qualité douteuse, fabriqués pour l'exportation et les touristes. À moyen et à long terme, sans des garanties de qualité crédibles ou une organisation des producteurs d'objets laqués qui puisse faciliter des contrôles, cet artisanat laqué villageois, même s'il est moins cher, va vite souffrir de la comparaison avec, par exemple, les produits équivalents thaïlandais ou japonais. Dans ces pays, il faut dire qu'on utilise massivement la laque synthétique aussi, mais il y généralement davantage de contrôles, donc plus de soin, moins de contrefaçon, plus de qualité.

Et si Hạ Thái veut vraiment s'imposer avec ce concept saugrenu de « laque jetable » à petits prix, il va falloir se lever de bonne heure pour devancer le « Grand Frère » septentrional : des industriels chinois produisent des objets laqués en énorme quantité, et de toutes les qualités imaginables...

Une pensée consolatrice, parmi ces constats de décadence artisanale : contrairement à la soie, un art de la peinture avec la laque se maintient, grâce aux formations de l'École des beaux-arts à Hà Nội (qui a toujours maintenu des liens concrets avec les laqueurs de Hạ Thái : plusieurs artisans ont enseigné la laque à l'École, plusieurs villageois y ont étudié les beaux-arts). La survie de l'artisanat laqué de qualité à Hạ Thái va peut-être dépendre de l'entretien ou du renforcement de ces relations et de la mise en place d'un système de labellisation.

Des artisans de laque qui utilisent encore le *sơn ta*

• À Hạ Thái

M. Đỗ Văn Thuân, directeur de l'entreprise Mỹ Thái, qui utilise le *sơn ta* pour les tableaux et très occasionnellement pour une commande spéciale. Il dit qu'aujourd'hui, seulement un tiers de ses employés (les plus âgés) sait manier le *sơn ta*.

Mme Nguyễn Thị Hồi, ancienne directrice de l'Association des producteurs de laques.

• À Hà Nội

M. Phạm Kim Mã (Kima), producteur d'objets en laque en vente dans son magasin 11 rue Thi Sách, quartier Hai Bà Trưng à Hà Nội, depuis 20 ans, professeur aux Beaux-Arts, seul du Vietnam à avoir participé au « Seal of Excellence de l'Unesco (2004-2006) ».

« C'est la demoiselle aux dents laquées que je regrette… »

Pendant au moins trois millénaires au Vietnam (et ailleurs en Asie orientale), beaucoup d'hommes et de femmes se sont fait noircir les dents de façon irréversible. Cette pratique a toujours été plus répandue dans le nord et le centre du Vietnam et chez les ethnies montagnardes. En 1938, le chercheur français Pierre Huard estimait que 80 % des paysans dans le « Nord-Vietnam » avaient encore les dents « laquées ». Aujourd'hui, vous aurez du mal à réunir même une petite poignée d'hommes avec le sourire noir, et pratiquement plus de femmes de moins de 65 ans : cette esthétique a basculé en l'espace d'une génération.

Pourquoi laquait-on les dents ? La raison la plus simple et la plus subjective, c'est qu'on le trouvait beau, surtout chez les femmes, comme témoigne la citation d'une chanson populaire donnée en titre plus haut.

• Selon la croyance populaire, cela préservait les dents des caries, (possible, mais très contestable, surtout vu qu'il fallait décaper l'émail des dents afin de d'y appliquer la laque).

• Il y a des théories reliées au mâchage de bétel, pratique vaguement liée à celle du laquage des dents (à part au Japon) : la décoloration des dents effectuée par ce léger stimulant serait dissimulée par le laquage, ou bien le laquage rappellerait cette décoloration, signe de prestige social.

• Il fut un temps où il est possible que les Vietnamiens se laquaient les dents afin de se démarquer des Chinois.

Pourquoi ne laque-t-on plus les dents ? Peut-être parce qu'on ne le trouve plus beau ou que l'emprise parfois normative de la mondialisation rentre même dans la bouche des consommateurs. L'image traditionaliste et l'aspect irréversible du laquage des dents semblent rebuter les jeunes. Les dents ainsi traitées nécessitent tout un entretien : il faut remastiquer et réastiquer la laque tous les deux ou trois ans…

Contrairement à ce qu'on pourrait croire en France ou au Canada, on trouve bon nombre de dentistes vietnamiens exerçant dans leur pays, et avec le niveau de vie qui augmente, l'hygiène dentaire devient plus prioritaire : on sait désormais qu'il y a des produits utilisés pour le noircissement qui sont toxiques et que pour assurer une santé insolente à ses dents et ses gencives, rien ne vaut l'investissement d'une bonne brosse à dents.

S'agit-il vraiment de la laque ? Alors là, vous nous en posez une bonne : en réalité, il n'y a pas de manière unique de se noircir les dents : chaque région, chaque ethnie s'y prend à sa manière avec les moyens à sa disposition ; mais le principe d'application d'un vernis quelconque sur des dents préalablement décapées demeure identique.

Une petite anecdote (de source hélas perdue) : À l'époque de la colonisation française, un officier militaire vietnamien est invité à un dîner dansant. A la fin de la soirée, l'un de ses confrères français, l'œil brillant, lui demande :

- « Alors, mon vieux, comment trouvez-vous nos femmes françaises ? »
L'officier vietnamien incline la tête, esquisse un léger sourire et répond :
- « Elles sont très belles… Mais leurs dents sont aussi blanches que celles des chiennes ! »

Une promenade entre laque et lieux de culte

Sachant tout cela, allez vous promener dans les différents hameaux du village, les yeux bien ouverts ! La fascination demeure tout entière d'observer cette ruche en pleine activité.

En entrant dans le hameau de Hạ Thái, à droite de la route (**voir carte p. 203**), une rue bordée de nombreux ateliers aux activités très variées s'offre vous. Un artisan s'est même spécialisé dans les tableaux laqués représentant le président Hồ Chí Minh destinés à décorer les bureaux des collectivités locales villageoises. **Mme Nguyễn Thị Hồi** présente une grande variété d'objets avec différents types de laque et d'incrustation dans son petit atelier (**n° 1 sur la carte**). Elle est une des premières à avoir restauré la pratique de l'incrustation des coquilles d'œuf dans la laque. Il est possible de lui en acheter.

Sur la gauche de la rue, deux très beaux portails se succèdent et s'ouvrent sur un dédale de rues dans lesquelles il peut être plaisant de se perdre. En passant sous ces portails, vous pourrez visiter un grand nombre d'ateliers aux activités variées. Vous verrez que les ateliers exécutent une étape du processus de production (confection de bols et de plats en lamelles de bambous, peinture de la laque, incrustation de nacre ou de coquille d'œufs sur la laque, ...mais aussi en composite de résine synthétique, en papier mâché et en contreplaqué), avant de passer la main à d'autres ateliers du village.

En reprenant la ruelle qui pénètre dans cette partie du village, en continuant tout droit vous déboucherez sur le centre rituel du village : le *đình*, sur la gauche, qui se mire dans l'eau d'un grand bassin arrondi. Sur la droite, un pagodon sur l'eau abritant une grande stèle est accessible par un petit pont en pierre. Devant vous se dresse une pagode. Cet ensemble patrimonial montre la richesse passée de ce village aux multiples métiers. Classé comme village culturel par le ministère du même nom, il est connu pour la morale de ses habitants (critère pour attribuer le statut de village culturel), sa propreté, son suivi des règles du planning familial (vous verrez de nombreux panneaux invoquant la population à ne pas avoir plus de deux enfants pour les bienfaits de la famille !).

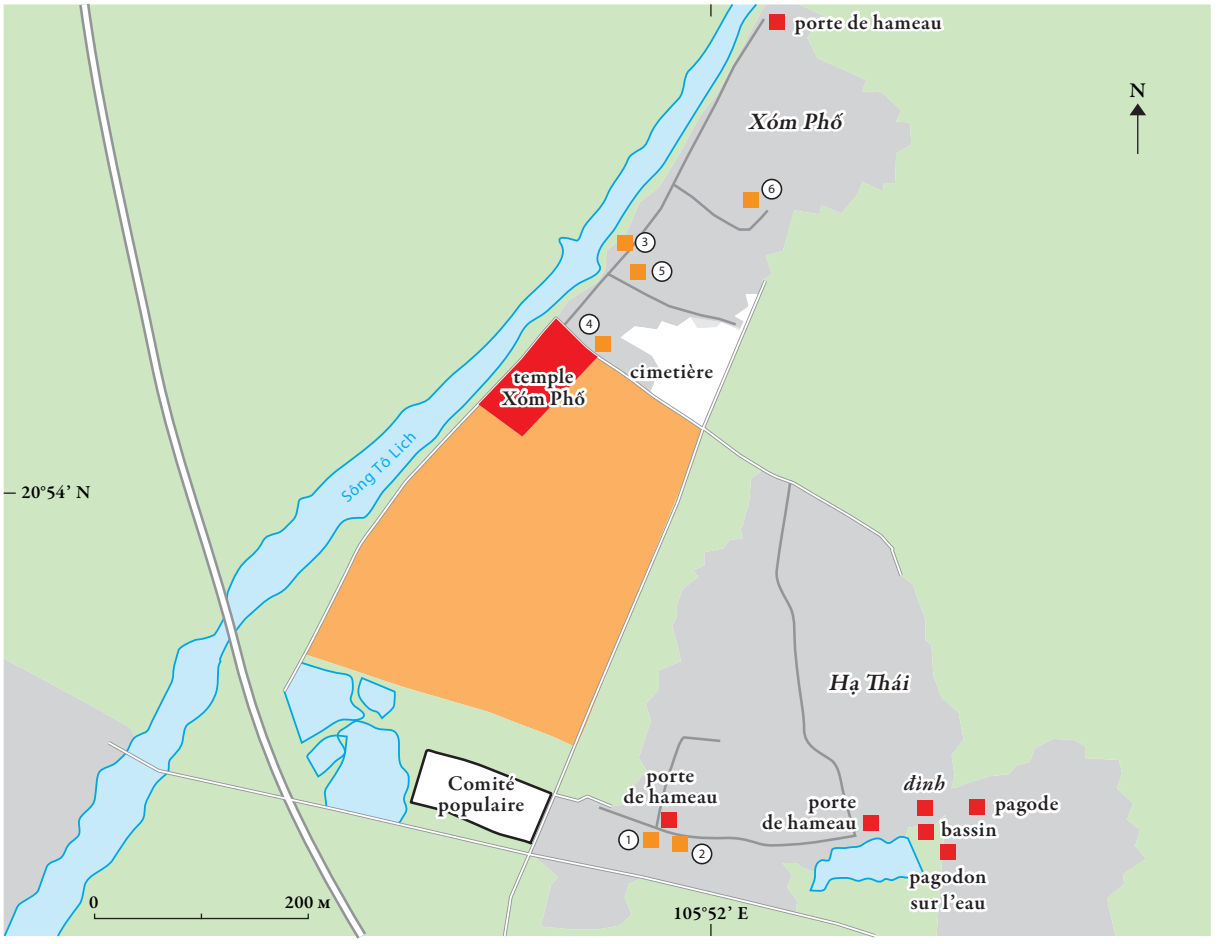
L'autre partie du village intéressante à visiter est *Xóm* Phố, hameau très pittoresque au nord de Hạ Thái, qui s'étire le long de la rivière Tô Lịch. Pour y accéder (voir carte) reprendre la rue d'accès au village (près du Comité populaire), longez la zone artisanale, que vous contournerez ensuite par la gauche. Plusieurs grands ateliers sur la droite peuvent être visités dont la société Mỹ Thái (**n° 4 sur la carte**). Avant d'arriver à la rivière Tô Lịch, une ruelle part sur la droite et pénètre dans le *Xóm* Phố.

Si vous êtes partis vous promener vers le nord par la grande ruelle qui scinde en deux le premier hameau visité et part de la seconde porte qui fait face à l'étang (**voir carte**), arrivé au bout, tournez à gauche. Il vous suffira de continuer tout droit, et vous vous retrouverez face à la zone artisanale.

Le *Xóm* Phố recèle des maisons anciennes très belles, nichées au fond d'un dédale de ruelles, dont celle d'un artisan très connu et professeur aux beaux-arts de Hà Nội, **M. Đinh Vũ Lịch** – (**n° 6 sur la carte**) – qui a relancé le métier dans les années 1950. On y pratique une activité de petite envergure et manuelle : des objets rituels, comme les encensoirs ou des bougeoirs en bois laqué – (**n° 5 sur la carte**) – des plateaux, des objets de toutes formes. En plus de la laque, de nombreuses personnes âgées fabriquent des lingots votifs avec des lamelles de bois de faible qualité qu'elles recouvrent de papier. Hạ Thái était autrefois un village de multi-métiers, et celui des objets votifs a été sauvegardé : au détour d'une ruelle, vous pourrez vous trouver nez à nez avec une armada de grands chevaux en papiers colorés prêts à détaler.

En revenant sur vos pas, vous pourrez vous reposer dans le jardin d'un temple très sobre, situé à l'écart des habitations, qui s'ouvre sur la rivière, le long d'une nouvelle route construite pour accéder à la zone artisanale.

Hạ Thái



Zone résidentielle
Zone cultivée
Zone artisanale
Sites cultuels et religieux
Sites artisanaux
Rivière, étang
Ruelle de village
Rue

① Mme Nguyễn Thị Hồi
② Fabricant de tableaux
③ Sté Hòn Ngọc Viễn Đông
④ Sté Mỹ Thái
⑤ Fabricant d'objets en bois laqué pour pagodes
⑥ Maison de M. Đinh Vũ Lịch

Source : Google Earth 2008, Secteur de cartographie de l'IRD

NHỊ KHÊ

COMMENT Y ALLER ?

Retournez à la route nationale A1, puis tournez à gauche. Un peu plus au sud, un panneau indique sur la droite l'accès au village de Nhị Khê. La route sillonne pendant environ un kilomètre, mais il n'y a pas de réelles transversales, mise à part l'entrée à droite de la route du village de Văn Xá, perdu au milieu de vastes étendues d'eau en période de mousson. Arrivés à la dernière intersection, vous tournez à gauche : une imposante porte ancienne indique que vous êtes arrivés à Nhị Khê.

LE CONTEXTE

Nhị Khê, (commune de Nhị Khê, district Thường Tín), un village qui existe depuis 800 à 900 ans, est spécialisé dans le tournage du bois. Depuis plusieurs siècles, les artisans du village produisent des objets décoratifs destinés aux rituels religieux (brûle-parfums, encensoirs, chandeliers, plats à fruits, piédestaux) ou aux arts musicaux (dont notamment des *mõ*, ou temple- blocks sonores, creusés et sculptés (**voir encadré p. 205**).

Mais Nhị Khê est également connu pour une autre raison : ce fut le village d'origine de Nguyễn Trãi, grand homme du XV^{e} siècle, connu nationalement pour ses exploits diplomatiques et politiques, son humanisme et son destin ultimement tragique (**voir biographie p. 206**).

LE MÉTIER

Les tourneurs de bois de Nhị Khê entretiennent des liens étroits avec les villages de la laque (comme Hạ Thái) et ceux de l'incrustation de nacre (Bối Khê, Chuôn Trung et Chuôn Ngọ, **Itinéraire n° 6**). Avec l'ouverture du marché, les artisans ont dû diversifier leur production en plus des objets traditionnels et mécaniser certaines étapes de fabrication (par exemple, les tours à pédales ont disparu en faveur des tours électriques). Les artisans confectionnent des rideaux en perles de bois, des sièges de voiture en boules de bois, des balustres, des stores, des vases, des jeux d'échecs en pierre et des petites statues.

La production est principalement familiale et individuelle. Chaque atelier ne fait qu'un type d'article à cause de la spécialisation des machines. Dans cette commune, les tourneurs de bois composent 50 % des artisans villageois et les producteurs d'alcool de riz un autre 20 %. On compte environ 200 foyers travaillant dans une entreprise d'État de fabrication de fers à souder.

Il y a cinq villages dans la commune de Nhị Khê dont deux qui ont une spécialisation dans le tournage du bois, de l'ivoire et de l'os. Le village localisé le long de la route nationale, Trượng Đình, est producteur de *bánh dày*, pâté au riz fourré avec de la viande ou avec une pâte sucrée.

À l'époque collectiviste, les artisans de Nhị Khê fabriquaient des manches de grenade pour le ministère de la Défense nationale et des vases qui étaient ensuite laqués dans d'autres villages. Quand les coopératives ont fermé, ils ont continué à produire des plateaux, des bougeoirs et des pieds de lampe qui étaient ensuite laqués à Duyên Thái. Aujourd'hui, il ne reste plus que quelques foyers qui font ces objets de culte.

On fabrique aussi des bracelets et autres bijoux, on façonne des sculptures en os et en ivoire, on tourne des pierres précieuses, des bols en pierre ou des pièces de jeux d'échecs et l'on travaille même avec des plastiques. Les artisans imitent les produits chinois et essayent de s'adapter au marché.

Xylophonie sacrée et profane

Le *mõ* est un temple-block (instrument musical idiophone en bois) de taille souvent modeste mais variable, partiellement creusé et sculpté, souvent en forme d'animal réel (grenouille, poisson) ou mythique (dragon). En frappant dessus avec une mailloche, on y produit un son riche (et boisé) qui résonne de façon étonnante.

Les origines du *mõ* sont lointaines : probablement depuis aussi longtemps qu'il y a un buffle d'eau domestiqué, on lui a pendu des *mõ* en forme de clochettes autour du cou afin de pouvoir repérer la bête au son de leur entrechoquement. Jadis, le crieur public frappait sur un *mõ* afin d'attirer l'attention des chalands avant d'annoncer nouvelles et événements.

Le *mõ* est encore joué aujourd'hui pendant des rites funéraires bouddhiques, divers festivals et cérémonies religieuses, des spectacles de marionnettes sur l'eau et des performances de *chèo* (théâtre chanté populaire).

Les meilleurs *mõ* sont faits en bois de cœur de jaquiers qui poussent dans la jungle dense des montagnes. Avant de le sculpter, le bois est séché dans un four. Ensuite l'artisan commence à tailler, vérifiant régulièrement l'évolution du son que le morceau produit, en le faisant résonner.

Un artisan à Nhị Khê, **M. Dương Công Bôn**, est spécialisé dans la fabrication de *mõ*, poursuivant une tradition familiale vieille de plusieurs générations. Il a déjà produit des *mõ* en forme de poisson de 1,6 m de long et de 30 cm de haut !

Un autre confrère, **M. Nguyễn Bảo**, qui se dit descendant de Nguyễn Trãi !, fabrique des *mõ* de différentes tailles dans sa cour.

À Hà Nội, la rue Tố Tịch (anciennement rue des Nattes en Jonc, puis peuplée tardivement de tourneurs de Nhị Khê) pas loin de l'extrémité nord du lac Hoàn Kiếm, est réputée pour les instruments de musique en général et vend bien des choses fabriquées à Nhị Khê.

Une adresse : 13 rue Tố Tịch (à Hà Nội), chez **Mme Dương Thị Nghinh,** partie du village il y a 60 ans. Elle vend des *mõ rồng* (*mõ* en forme de dragon), accouplés à un coquet petit coussin en guise de socle, recouvert de tissu chinois.

***MÕ* OU TEMPLE-BLOCK EN BOIS DE JACQUIER À NHỊ KHÊ**

NGUYỄN TRÃI, LE TALLEYRAND TONKINOIS

Nguyễn Trãi (1380-1442) fut un grand diplomate, stratège et homme de lettres. Il aida le chef d'un mouvement d'insurrection populaire, Lê Lợi (sacré roi par la suite et fondateur d'une nouvelle dynastie), à organiser la résistance contre les envahisseurs chinois de la dynastie Ming.

Une âpre guerre d'indépendance, déclenchée en 1417, s'étira pendant une bonne décennie. Depuis l'invasion et conquête du nord du Vietnam en 1406, les Chinois menaient une politique impitoyable de sinisation systématique, ramenant de force l'élite intellectuelle (et même artisanale) à Beijing, détruisant le patrimoine culturel vietnamien et préparant une grande poussée militaire vers le Sud. Les historiens vietnamiens présentent ce conflit du début de XV^{e} siècle comme un moment charnière où le sort du pays – et de toute la région – se serait joué.

Nguyễn Trãi fut l'un des héros incontestables de la réussite de cette résistance. Il devint un conseiller très proche de Lê Lợi et le propagandiste du mouvement d'insurrection. Dans une série de lettres aux commandants chinois, il chercha subtilement à miner leur détermination et à négocier une paix avantageuse.

Dans ces écrits, Nguyễn Trãi fit preuve d'un grand humanisme, se souciant souvent des souffrances des soldats ennemis et du peuple en face. Il résumait sa stratégie par une priorité donnée à la lutte politique et morale, source de la conviction collective et inébranlable nécessaire pour réussir une action militaire devenue inévitable –en l'occurrence, contre un adversaire de force largement supérieure. Son cri de guerre : « Mieux vaut conquérir les cœurs que les citadelles. »

La comparaison avec un autre conflit armé, quand une superpuissance menaçait de « ...bombarder le Vietnam pour le renvoyer à l'âge de pierre[1] », n'a pas échappé à l'attention des Vietnamiens qui continuent de vénérer Nguyễn Trãi en tant que patriote emblématique et lettré.

C'est encore Nguyễn Trãi qui rédigea les termes de la paix avec les généraux de la dynastie Ming, qui virent ainsi voler en éclats leurs projets expansionnistes. Sa proclamation de victoire est encore considérée comme un texte fondateur. La paix rétablie, le diplomate et stratège militaire devint ministre de l'Intérieur auprès de Lê Lợi dans sa nouvelle Cour royale. À la disparition de ce dernier, Nguyễn Trãi fut écarté du pouvoir. Il se retira à la campagne (dans une maison au mont Côn Sơn) afin de s'adonner à une vie de méditation et de se consacrer à la poésie.

Hélas, sa fin ne fut point paisible. Le jeune roi, Lê Thái Tông (fils de Lê Lợi), après une visite chez le vieil ami de son père tomba subitement malade et mourut quelques jours plus tard.

Sans doute victimes d'un complot, Nguyễn Trãi et Nguyễn Thị Lộ furent accusés de régicide par les nobles de la Cour. On les fit supplicier et exécuter, eux et toutes leurs familles, jusqu'à la troisième génération, selon la coutume sympathique de l'époque.

Une vingtaine d'années plus tard, le grand roi Lê Thánh Tông, fils de Lê Thái Tông, lava le nom de Nguyễn Trãi de tout soupçon concernant la mort de son père. Une bien mince consolation.

Un culte est dédié à Nguyễn Trãi lors d'un festival annuel (**le 16^{e} jour du 8^{e} mois lunaire**) dans un temple, *đền*, qui lui est dédié à Nhị Khê. À l'intérieur, on peut voir (entre autres belles choses) son portrait peint sur soie, réalisé de son vivant. En 1980, l'Unesco organisa des célébrations pour le 600^{e} anniversaire de la naissance de Nguyễn Trãi.

[1]Un souhait formulé (à l'écrit) en 1965 par le Général américain, Curtis E. LeMay, qui laissait paraître un peu moins d'empathie pour l'adversaire militaire que Nguyễn Trãi.

Une promenade dans Nhị Khê

Situé à l'écart des grandes routes, Nhị Khê a l'avantage d'être très calme. Il est interdit aux voitures et la circulation des motos est très réduite. Une fois passé le portail d'entrée, une rue cimentée pénètre dans le village. De part et d'autre, vous entendrez le « doux » son des scies, des ponceuses et des rabots de toutes sortes émanant d'ateliers de petite taille installés dans la cour des maisons. Ces ateliers fabriquent une grande variété d'objets : des manches de couteaux, de faucilles et de marteaux, des perles en bois pour les sièges auto, des objets de culte pour les ancêtres (pots, encensoirs, plateaux). Même la sciure est tamisée pour être revendue aux producteurs d'encens (sans doute ceux de Quảng Phú Cầu, **Itinéraire n° 7, p. 263**). Dans la cour d'une maison ancienne située sur la droite, une fois passé sous le porche, on entre dans une cour ancienne, bourdonnante d'artisans débitants, sciant, ou ponçant. Sur une stèle datant de 1936 est inscrit le registre de la famille.

Sur la gauche de la rue, une boutique vend des sculptures originaires de plusieurs villages des environs. Puis une boutique plus grande sur la droite offre au regard de très beaux objets appartenant à **M. Nguyễn Bảo**. Vous pourrez assister à la fabrication des *mõ* dans sa cour et même en acheter.

Un peu plus loin sur la gauche, dans un petit jardin s'élance la statue du fils le plus célèbre du village : Nguyễn Trãi (voir sa vie avec des détails sur le temple qui lui est dédié). Il y a encore d'autres écrivains originaires d'ici, dont Dương Bá Cung (début XIX^{e} siècle) et Lương Văn Can (début XX^{e} siècle). Nhị Khê est d'ailleurs surnommé « le cercle littéraire ».

Lui fait face une maison ancienne très bien réhabilitée. Puis le temple de Nguyễn Trãi s'impose, ouvert sur un joli étang en demi-lune. Il est possible de le visiter, la cour toute dallée est une pure merveille.

Le marché pour les objets de la vie quotidienne occupe de nombreux commerçants-artisans : en attendant le chaland, ils débitent du bois. Le métier s'immisce dans tous les coins de ce village : on entrepose le long des rues des troncs d'arbres, des copeaux ou les chutes trouées des fabricants de perles. Les ateliers sont trop étroits.

Une fois passé le marché, on tourne sur la gauche : un grand portail marque la limite d'un autre hameau. En période de festival, un grand panneau souhaite la bienvenue aux visiteurs.

Sur la droite, un *đình* très sobre accueille les nombreux festivaliers venus vénérer Doàn Tài, le saint patron des tourneurs. Un grand festival annuel a lieu autour du temple en son honneur **le 25^{e} jour du 10^{e} mois lunaire**, célébré comme l'anniversaire de sa mort, survenue, selon la légende, dans la centième année de sa vie. À gauche, dans un temple pour le culte dudit ancêtre se déroulent les rites très codifiés, faits d'offrandes et de prières. Un détail cocasse : Doàn Tài était plutôt un habitant de Khánh Vân, le village d'en face, de l'autre côté de ce qu'il reste de la rivière Tô Lịch, autrefois sacrée… Doàn Tài, qui sensiblement préférait les gens d'à côté à ses propres voisins, tournait le bois aux XVII^{e}-XVIII^{e} siècles, à l'époque de la dynastie des rois Lê. Si vous vous aventurez jusqu'à la pagode de Khánh Vân, vous verrez une statue du saint patron avec des outils de tourneur, tous taillés dans une pierre bleuâtre.

En continuant la ruelle, une porte sur la gauche s'ouvre sur une ruelle bourdonnante d'ateliers. C'est ici que les artisans les plus mécanisés se sont regroupés. Mais vous pouvez essayer de trouver la demeure-atelier de **Mme Trần Thị Tiên** et de **M. Dương Công Hải**. Ce couple vit dans une grande maison traditionnelle bien rénovée et agrémentée de meubles incrustés de nacre, (**voir Itinéraire 6, p. 235**). Ils produisent des objets en bois et en pierre, notamment des grenouilles et des tortues en bois pour faire de la musique, des jeux d'échec en pierre, des miroirs en bois et toutes sortes de petites statuettes en bois et en pierre.



MANCHES DE TRUELLES EN BOIS FABRIQUÉS À NHỊ KHÊ

TRANSPORT DES RÉSIDUS DE BOIS QUI ONT SERVI À LA FABRICATION DE PERLES À NHỊ KHÊ

© Michel Badi

THUY ỨNG

COMMENT Y ALLER ?

Pour aller au village de Thụy Ứng (commune Hòa Bình, district Thường Tín), il faut faire un détour de plusieurs kilomètres car la route de la digue n'est pas carrossable. En suivant nos indications à la centaine de mètres près (mettez le compteur !), vous y accèderez sans problèmes. Vous sortez du village de Nhị Khê. Tournez à gauche (laissez la route qui mène à la route nationale par laquelle vous êtes venus) et après quelques 600 mètres traversez le pont sur la rivière Tô Lịch. Allez tout droit sur environ 500 m jusqu'au carrefour du marché Đâm. Puis prenez à gauche une route à angle droit et suivez la sur 800 m à travers les rizières. Au premier carrefour, prenez à gauche la route à angle droit qui traverse aussi les rizières. Au bout de 400 m, elle bifurque légèrement vers la droite. Au bout de 900 m vous entrez dans le village de Đỗ Ha par le marché. Traversez à nouveau la rivière Tô Lịch. Tournez tout de suite à droite, puis à gauche. Puis 800 m à travers les rizières suffisent pour atteindre le célèbre village de la fabrication des objets en corne.

LE CONTEXTE

Les habitants de Thụy Ứng fabriquent des objets en corne (peignes, sculptures diverses...) depuis plus de quatre siècles. Avec la concurrence des objets en plastique, notamment pour les peignes, les artisans (95 % des foyers villageois) ont diversifié leur production vers des objets plus artistiques et décoratifs, essentiellement exportés vers le Japon et l'Europe.

LE MÉTIER

Ce qu'il faut savoir tout de suite au sujet des peignes, c'est qu'il y en a deux sortes au Vietnam. D'abord, les *lược bí*, des peignes fins en bambou qui servent à se débarrasser des pellicules et des poux (et tout bonnement à se nettoyer les cheveux à des époques avant ou sans shampooing) et ensuite les *lược thưa*, des peignes à grandes dents en corne, écaille de tortue ou bois, d'usage courant pour se coiffer.

Transformer de la corne en peigne (ou en d'autres objets) prend du temps et du savoir-faire. Une fois la corne séparée de son buffle, il faut la traiter, notamment en la faisant sécher au-dessus d'un feu. La corne doit être ensuite aplanie et découpée, avant d'être façonnée. Certains artisans ne font que ces opérations préparatoires et vendent la corne à d'autres qui ne font que façonner.

À Thụy Ứng, en plus des peignes de toutes tailles, on façonne des bols, des gobelets, des cuillères (à salade, à thé...), des couteaux et des fourchettes, des petits dauphins, des canards, des boucles de ceinture et même des sacs à main. Beaucoup d'objets sont également décorés avec de la nacre et des instruments en bois pour faire des massages. Avec l'arrivée des objets en plastique de toutes formes et couleurs, il a fallu diversifier, tailler des niches dans le marché et se tourner davantage vers l'exportation de produits de belle fabrication artisanale.

Comme les artisans ont des machines pour poncer, couper et débiter, ils peuvent aussi bien travailler la corne que le bois. Nhị Khê n'est pas très loin et le métier de tournage du bois s'est étendu aux villages voisins. Il y a également une diversification vers des objets de faible qualité, comme les baguettes de facture simple pour attraper les aliments.

À VOIR

Comme d'habitude, il est recommandé de se promener autant que possible, à la recherche d'activité artisanale en direct (les portes sont rarement fermées) et d'objets à acheter à des prix plus que modestes.

Quand vous entrez dans Thụy Ứng après cette course au milieu des rizières, rien de vraiment extraordinaire ne transpire le long de la route. En fait, il faut trouver la bonne ruelle pour pénétrer à l'intérieur de ce village. Toujours les yeux sur le compteur, comptez environ 400 m. Vous verrez à gauche une très belle maison tournée vers un grand étang. Contournez la sur la gauche. Vous ne vous serez pas trompé si à droite de la rue un joli *đình*, malheureusement amoché par des constructions de type commercial, s'offre à vos yeux. Un site à visiter aussi.



DIFFÉRENTS TYPES DE CORNE À THỤY ỨNG

Donc une fois contournée la belle maison, prenez la route à gauche qui vous mènera au bout d'une centaine de mètres à un grand étang sur lequel un joli pagodon à un pied sert de lieu de vénération à la population du village. Sur la droite de cette ruelle, vous aurez le loisir de visiter de nombreux ateliers qui traitent la corne, la découpent et la façonnent pour fabriquer une multitude d'objets. Comme certains ateliers ne se sont spécialisés que dans le traitement de la corne, certaines cours sont envahies par cette matière première assez insolite, il faut le dire. Une odeur légèrement anisée plane au-dessus du village. Il est possible de demander à acheter des objets et, par l'occasion, de visiter les ateliers qui sont tous installés dans la cour des habitations. Arrivé au bout de l'étang, tournez à droite. Un temple s'élève sur la gauche. C'est là que l'on vénère le fondateur du métier. Un festival en son honneur se déroule le **12e jour du 8e mois lunaire**. Un peu étrangement, il semblerait que les habitants aient oublié son nom.

Après vous pouvez prendre la première ruelle sur la gauche et suivre le dédale de rues. Vous aurez l'occasion de rencontrer de nombreux ateliers, pas toujours visibles car ils sont bien à l'abri derrière les murets. Mais si vous voulez faire une collection assez hétéroclite de peignes en corne ; c'est le moment. Le prix extrêmement modique de ces objets (une ou deux dizaines de milliers de VNĐ) en vaut la chandelle.

DƯ DỤ

COMMENT Y ALLER ?

Pour se rendre à Dư Dụ (commune de Thanh Thùy, district Thanh Oai), le dernier village de métier sur cet itinéraire, quitter Thụy Ứng par la route vers le sud (vous serez entré par le nord), qui rejoint la petite route reliant Dư Dụ à la Nationale 1A. Au carrefour, tourner à droite et continuer pendant 2,2 km vers le bord de la rivière Nhuệ.

LE CONTEXTE

Lorsque l'on arrive dans le village, on voit sur la gauche de nombreux ateliers-magasins spécialisés dans la fabrication des bouddhas heureux au ventre replet, des phœnix qui s'envolent, des génies grimaçants, des saints chinois austères et quelques petits cochons replets. Ces ateliers se sont récemment installés le long de la route.

Il faut entrer dans le village par la première ruelle à gauche, pour mieux apprécier la beauté de ce village aux maisons anciennes, avec des inscriptions en lettres chinoises, lovées le long d'un labyrinthe de petites ruelles dallées de briques. Ici, le calme n'est brisé que par le cliquetis des couteaux à bois des sculpteurs.

LE MÉTIER

Traditionnellement, Dư Dụ est spécialisé dans les objets sculptés en bois, corne et ivoire pour les rituels religieux, notamment les bouddhas et les quatre animaux sacrés (le dragon, l'aigle, le lion et la tortue). Depuis les années 1960, les artisans ont assimilé les techniques de sculpture japonaise et taiwanaise.

Un marché du bois se tient dans le village trois ou quatre fois par mois en fonction des besoins des artisans. Selon les commandes, on utilise des bois de qualités différentes. Le *pó mu* et le *xà cừ*, des bois de qualité moyenne, proviennent du Vietnam ; on s'en sert surtout pour le marché domestique, pour faire les marionnettes ou les statues laquées. Pour le marché international, on utilise plutôt le bois importé du Laos comme le *trác* ou le *bát xanh*.

Les artisans racontent que chaque statue, chaque bouddha, chaque saint sculpté a son histoire (**voir encadré sur la sculpture des statues sacrée p. 215**). Il existe un répertoire des types de bouddhas que les artisans exécutent. Celui qui porte un sac est un symbole de richesse ; c'est un modèle particulièrement convoité ces temps-ci. Les clients viennent de Chine, Corée ou de Taïwan. Certains, comme les Coréens, se déplacent jusqu'au village pour contrôler l'avancement de leur commande : on ne rigole pas avec la richesse tant attendue. D'autres laissent le soin à des intermédiaires de faire le travail.

On dit à Dư Dụ qu'autrefois de nombreux artisans sont partis à Huế pour aller sculpter des bouddhas de pagode (sans doute à l'époque où le roi réquisitionnait d'office les artisans les plus talentueux pour ses propres besoins). Certains y sont restés et ont créé un autre village de sculpteurs, appelé Làng Túc (l'ancien nom de Dư Dụ). Aujourd'hui, il ne reste à Dư Dụ qu'une dizaine d'artisans-sculpteurs spécialisés dans les bouddhas, les statues de saints et les diverses gammes de statues (marionnettes sur l'eau, cochons et animaux mythiques – les 12 animaux du calendrier lunaire). Les autres ont abandonné ce métier pour s'adonner à la fabrication de nattes en perles de bois et les sièges de voiture en billes de bois (comme on en fait à Nhị Khê).

Le marché de la sculpture rituelle, malgré ses extensions asiatiques (Chine, Taïwan...), ne rapporte pas beaucoup et n'est pas à la portée de toutes les bourses : un bouddha de 60 cm de hauteur, en bois de qualité comme le *trác* (l'acajou importé du Laos), se vend environ 1,6 à 3 millions de VNĐ. Ces mêmes statues sont revendues le double, voire le triple dans les magasins à Hà Nội. Ce sont les commerçants qui se font du profit relativement facile sur le dos des sculpteurs.

Les ateliers qui font dans les nattes en bois (pour poser sur un lit) et les sièges de voitures en billes de bois ont un marché croissant : il suffit d'observer la nouvelle classe moyenne qui déambule en voiture dans la capitale et qui jouit d'une vie moins laborieuse qu'auparavant. Il y a un marché sûr et le bois de mauvaise qualité se trouve au Vietnam, donc il n'y a pas de problème d'approvisionnement. Autre mobile du changement d'activité : la sculpture demande des techniques que peu d'artisans ont. Faire des nattes à la chaîne est à la portée de tout le monde.



PONÇAGE D'UNE STATUE MYTHIQUE À DƯ DỤ



Divines idoles

Une partie importante du patrimoine sacré vietnamien est composée de statues destinées à la vénération, éléments importants dans des rites, notamment bouddhiques et syncrétiques (culte de la Déesse Mère, etc.). Ces statues sont le fruit d'un travail complémentaire entre les sculpteurs et les laqueurs (inutile de vous rappeler la proximité symbiotique de Dư Dụ, Nhị Khê et de Hạ Thái, entre autres villages concernés).

Le voyageur en Asie est probablement déjà familier avec les rapports étroits entre les adeptes (bouddhistes, hindous, etc.) et les statues sacrées érigées dans leurs temples. Ces effigies sont souvent lavées ou même baignées, habillées dans des vêtements fins, soigneusement retouchées (cela s'appelle *tô tượng* au Vietnam), et font l'objet d'autres rites spéciaux. On les touche, leur colle des feuilles d'or et d'argent partout, leur porte maintes offrandes (argent, fruits, même bière et cigarettes au Vietnam), des messages personnalisés, et l'on s'adresse directement à elles, implorant leur intervention dans divers domaines de la vie humaine.

À prime abord, les statues vietnamiennes sont généralement de facture assez simple, sans beaucoup de détail ou d'individualisation (à quelques exceptions notables près : voir des exemples à la pagode de Bút Tháp, **Itinéraire 3, p. 148**), mais l'observateur qui s'y attarde distinguera des différences subtiles et même des personnalités assez prononcées chez certaines figures sculptées. Dans la pénombre tamisée d'une pagode ou d'un temple, une statue prend doucement la patine des siècles et se revêt d'un air de mystère, comme si une âme s'était installée en elle…

Traditionnellement, les artisans considéraient la sculpture de ces objets destinés à la vénération comme un grand honneur et une tâche sacrée. Ils se préparaient soigneusement dans l'ascèse, observant un régime strictement végétarien et formulant des prières à Bouddha pendant plusieurs jours avant le début du travail. Une fois les statues sculptées et laquées, des cérémonies étaient organisées afin d'inviter des dieux à y entrer et s'y incarner.

ATELIER DE FABRICATION DE STATUES À DƯ DỤ

À VOIR

Il est très facile de visiter les ateliers des sculpteurs, et la possibilité de vendre une marionnette sur l'eau en forme de buffle, un cochon à la queue en tire-bouchon ou un bouddha quelconque rend les artisans facilement accueillants.

À l'angle de la route et de la première venelle sur la gauche se trouve l'atelier de **M. Nguyễn Văn Huy**, jeune sculpteur de marionnettes sur l'eau qui travaillait autrefois au théâtre de Hà Nội. Il est revenu dans son village voilà dix ans déjà. Il continue à avoir des relations avec son ancien employeur qui lui commande des marionnettes : buffles, princesses, danseuses… qu'il fabrique en série. Il fait travailler sept ou huit personnes qu'il a formées ou qui étaient déjà spécialisées dans la sculpture. Ensemble ils fabriquent des personnages mythiques chinois, des bouddhas ventrus ou austères, divers animaux sacrés et mythiques – et même des licornes à corne en corne !

Il y a un très joli petit *đình* à Dư Dụ, ouvert sur la rivière Nhuệ envahie par les jacinthes d'eau. Il se trouve à l'ouest du village le long de la route à droite. On peut aisément s'y reposer en regardant des jacinthes d'eau flotter au vent.

Le 4e jour du 5e mois lunaire se tient ici un festival en l'honneur de Lỗ Ban, l'ancêtre du métier. Au fond du *đình*, il y a une statue le représentant dans une pièce isolée du regard des non-initiés. Si vous voulez faire une offrande à la statue (quelques milliers de VNĐ suffisent), il faut la transmettre au gardien du *đình* qui, vêtu d'habits sacrés (il se cache aussi le bas du visage), la déposera à votre place. Il y aura sans doute un coup de clochette, quelques instants de recueillement en prière – peut-être même un petit coup de *rượu* (alcool de riz) en cachette –, puis vous le verrez réapparaître… Il y a également un petit *miếu* près du *đình* où l'on voue un culte au génie tutélaire du village.


1925

LA PAGODE ĐẬU

Dernière escale importante sur cet itinéraire à 24 kilomètres de Hà Nội, c'est Chùa Đậu (la pagode Đậu, commune de Nguyễn Trãi, district de Thường Tín). À partir de Dư Dụ, il faut reprendre la petite route à l'est vers la Nationale 1A, dépassant la route qui remonte vers Thụy Ứng, et à un kilomètre et demi environ, tourner à droite et suivre ce chemin (qui après un kilomètre longe la rivière Nhuệ) vers le sud et jusqu'au bout, au fond du hameau Gia Phúc.

Cette pagode (Thành Đạo de son nom officiel, et elle a plusieurs autres appellations populaires), probablement l'une des plus anciennes du pays, fut construite au bord de la rivière, selon la légende populaire, par un gouverneur chinois, Sĩ Nhiếp, vers le IIIe siècle. (Il faut dire cependant que cette version est contestée par une stèle qui place l'érection de la pagode à l'époque des rois Lý, aux XIe-XIIe siècles). Elle est dédiée à Pháp Vũ, déesse de la pluie. Ce fut un haut lieu historique du bouddhisme zen (*thiền*) au Vietnam, importé de la Chine et répandu dans le delta dès le Xe siècle.

Précisons que seul parmi les pays de l'Asie du Sud-Est, sous l'influence chinoise, le Vietnam a embarqué plutôt dans le « Grand Véhicule » du bouddhisme Mahayana, dont le zen constitue une école importante. (Quoi qu'il en soit, tout bouddhisme au Vietnam aujourd'hui se retrouve grandement dilué dans un syncrétisme de doctrines religieuses (et politiques) très englobant : ne mentionnons ici que le culte des ancêtres, des génies tutélaires et des héros historiques, le confucianisme, le taoïsme, le catholicisme...).

La beauté de ce site charma le roi Lê Thánh Tông (XVIIe siècle), qui lui donna le titre de « Premier site pittoresque du pays d'Annam » (– c'était avant l'époque du ministère du Tourisme). À l'origine, cette pagode était réservée exclusivement aux rois (et quelques seigneurs) et n'était ouverte à la populace que durant trois courtes journées de fêtes annuelles.

Parmi les trésors de la pagode est un livre en bronze (seulement une dizaine de pages, mais en bronze quand même !) qui remonterait à la première époque de la pagode, celle de Sĩ Nhiếp. Ce précieux livre relate l'histoire de la construction de la pagode et de l'introduction du bouddhisme au Vietnam, entre les Ier et IIe siècles. (Tous ces faits et dates sont contestables et sont d'ailleurs contestés, mais voilà qui confère une riche polyphonie et parfois des allures de contes oraux protéiformes à l'histoire en général – et à l'histoire vietnamienne en particulier).

L'entrée par la rivière se fait par un beau portique composé de trois portes : celle du milieu est surhaussée d'une tour de clocher à deux étages, haute de huit mètres et coiffée de deux toits à quatre pentes chacun abritant une cloche fondue en 1801. Sur les côtés, elle est flanquée de deux portails simples. Cette tour de clocher s'ouvre sur une cour où se dresse un grand banian avec un tronc énorme, qui vous offrira un ombrage bienvenu par temps chaud.

Le sanctuaire de la pagode est formé de trois salles juxtaposées : le Hall des Cérémonies (*Tiền Đường*) où se réunissent les fidèles, la Salle des Brûle-parfums (*Thiêu Hương*) et le Sanctuaire Supérieur (*Thượng Điện*) où sont disposées des statues du panthéon bouddhique.

Les allées situées des deux côtés du Hall des Cérémonies abritent des statues d'arhats (*La hán*), des « saints », qui ont déposé le fardeau de la vie terrestre et qui sont « affranchis de toutes les fermentations de la souillure profanatoire », selon les adeptes ; on conviendrait volontiers en tout cas qu'ils ont l'air bien zens. Dans un registre plus relié à la vie terrestre, on y trouve également cinq stèles en pierre, dont une où est inscrit le nombre de parcelles de rizières appartenant à la pagode.

La salle des Brûle-parfums est située au milieu de la cour. À l'intérieur, vous pouvez admirer deux statues en bronze : un bouddha debout sur une fleur de lotus et Pháp Vũ, la déesse de la pluie, en position assise.

La Salle des Patriarches (*Nhà Tổ*) est réservée au culte des bonzes ayant vécu dans la pagode. Sur les autels, des statues les représentent. Parmi celles-ci on peut voir les clous du spectacle de la pagode Đậu : ce seraient les momies laquées (ou est-ce seulement des copies des momies laquées ?) de deux bonzes du XVIIe siècle, appelés Đạo Chân (Vũ Khắc Minh de son vrai nom) et son neveu Đạo Tâm (Vũ Khắc Trường) (**voir encadré p. 219**).

Le Retour de la Momie

Momifier les corps de bonzes morts en méditant est une pratique rare au Vietnam, mais pas unique (**voir Itinéraire 1, p. 90**). Cependant, cette façon bien particulière de fabriquer des statues (*tượng tăng*) demeure entourée de mystère.

Ces deux bonzes ont mené donc une vie d'ascèse sans reproche, ce qui a valu à l'oncle (Vũ Khắc Minh) le sobriquet a priori peu flatteur de « bonze légume » : il observait un régime strictement végétarien. On l'appelait également « bonze qui brûle », allusion à une technique extrême de méditation assise, où l'adepte tente de maîtriser une énergie corporelle mystérieuse qui ferait brûler son propre corps de l'intérieur. En trépassant ainsi, le bonze serait capable de maintenir une pose d'extase religieuse au-delà de la mort, son cadavre ne dégageant qu'un léger parfum exquis et ne pourrissant point (*toàn thân xá lợi*).

L'histoire de ces deux bonzes qui se seraient auto-momifiés se raconte ainsi :

« Un jour, ils auraient informé leurs disciples de leur intention de se retirer dans un pagodon pour prier et méditer et ont demandé à ne pas être dérangés pendant cent jours. Passé ce délai, et si plus aucune prière ne s'échappait de l'intérieur du pagodon, les disciples pouvaient alors rouvrir les portes. Les bonzes se sont enfermés et sont entrés en phase contemplative ». (Une autre version de l'histoire suggère plutôt que le neveu n'aurait imité les actions de son oncle qu'après la mort de celui-ci).

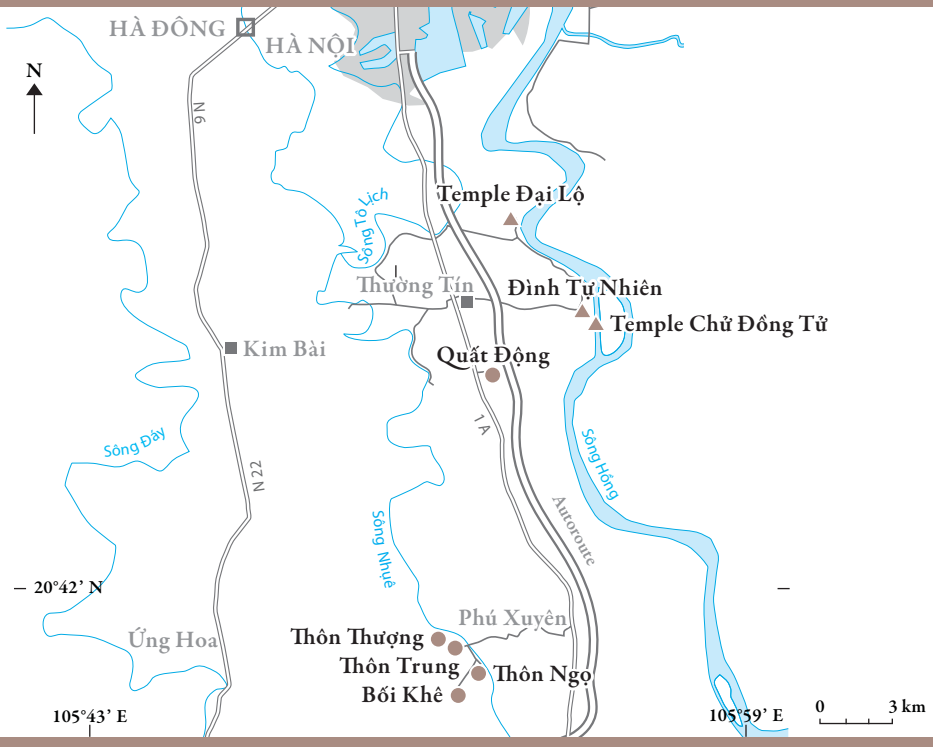
« Cent jours se sont écoulés et les disciples, n'entendant plus de prière, ont ouvert le pagodon et découvert les bonzes sans vie, assis en position du lotus, mais sans que les corps ne soient altérés. Des années plus tard, leurs vêtements se sont désagrégés et les corps des bonzes se sont asséchés sans dégager la moindre odeur désagréable. Leurs disciples se sont alors décidés à les laquer rouge et or, afin de les revêtir, les honorer et les conserver ».

En 1983, des scientifiques ont emporté ces deux statues troublantes de vraisemblance à Hà Nội afin de les étudier à l'aide de scanneurs et de rayons X. On a d'abord confirmé la présence des squelettes à l'intérieur. Les crânes étaient intacts : preuve que les cerveaux n'avaient pas été enlevés avant embaumement, si embaumement il y eut. Pour transformer un cadavre en momie, il faut normalement procéder à plusieurs opérations qui laissent des traces indélébiles sur le corps. Or les statues n'ont fait l'objet d'aucune de ces opérations. D'une perspective scientifique, le mystère de cette transformation reste entier.

Pour les adeptes, les bonzes sont parvenus au niveau de méditation ultime, ayant recours au *tam muội*, ce feu intérieur qui consume les entrailles encore vivantes de celui qui atteint cet état d'extase spirituelle et qui n'a plus d'utilité pour une vulgaire enveloppe terrestre. Ces momies, vieilles aujourd'hui de presque quatre siècles, commencent à se dégrader sans que les scientifiques puissent en déterminer les causes et ainsi trouver le moyen de les conserver et les restaurer. Toujours selon les croyances bouddhiques, seuls les bonzes eux-mêmes décident de la durée de leur momification...

Itinéraire 6

Broderie et incrustation de nacre (sud de Hà Tây)



Patrimoine culturel et architectural

Les temple Đại Lộ et Chử Đồng Tử ;
Le *đình* de Tự Nhiên ;
Le temple et le festival de Quất Động.

Les villages artisanaux

Broderie : Quất Động ;
Incrustation de nacre : Thôn Trung, Thôn Thượng, Thôn Ngọ et Bối Khê (commune de Chuyên Mỹ).

LE TEMPLE ĐẠI LỘ

Avant d'admirer l'artisanat sur cet itinéraire, nous commencerons par les temples. Le premier, Đền Đại Lộ, (village de Đại Lộ, commune de Ninh Sở, district de Thường Tín) est dédié au culte des Saintes Mères, afin d'assurer la protection des embarcations des commerçants sur le fleuve Rouge.

COMMENT Y ALLER ?

Prenez le même chemin que pour aller à Hạ Thái (**Itinéraire 5, p. 195**). Mais une fois passé sous le pont de l'autoroute, on continue tout droit (en fait un petit droite-gauche sinueux) vers l'est. C'est une petite route goudronnée que l'on suit sur deux kilomètres environ jusqu'au village de Bằng Sở. Une fois ce village traversé, prenez à gauche et tout de suite à droite. On arrive face à la digue. Montez sur la digue par un chemin qui part sur la gauche. Tournez à gauche et pendant 2 km, vous admirez de ce promontoire la zone hors-digue et au loin, sur la droite, le fleuve Rouge. Sur la gauche, les villages sont densément ramassés sur eux-mêmes à l'abri des inondations.

Au bout de deux kilomètres, un panneau sur la droite indique le temple (Đền Đại Lộ) dans la zone hors-digue. Descendez de la digue et prenez un chemin sur la gauche pendant environ 200 m ; un autre panneau indique Đền Đại Lộ. (Afin d'éviter les confusions éventuelles, sachez qu'il y a également une pagode et un autre temple dans le village de Đại Lộ ...) !

LE CONTEXTE

Le temple de Đại Lộ fut construit à la fin de la dynastie des Trần (apparemment en 1280) et a été restauré plusieurs fois, en 1925, puis en 2003, grâce aux cotisations des villageois. Il a pu être bien conservé et a gardé son architecture d'origine. On y trouve beaucoup d'objets d'époque (statues, cloches, décorations...).

Selon la légende, lors de l'occupation du royaume des Song par les Mongols, la famille royale se donna la mort en se jetant à la mer (sans doute afin d'éviter le pire) ; seuls les corps de quatre femmes, emportés par le courant vers les côtes du Sud, furent repêchés. On les nomma les « Saintes Mères » et l'on érigea un temple consacré à leur culte car, croyait-on, elles protégeaient les embarcations des commerçants. On trouve d'autres temples voués à leur culte sur les rives du fleuve Rouge. On vénère également au temple Đại Lộ d'autres déesses reliées à des croyances indigènes, comme la Dame Liễu Hạnh.

Ce temple des Saintes Mères est intimement relié au fleuve Rouge et il est localisé à sa proximité : des touristes vietnamiens et étrangers s'y rendent régulièrement en bateau. Il s'agit de tours sur le fleuve qui vont au village de potiers de Bát Tràng (**voir Itinéraire 2, p. 111**) puis s'arrêtent devant plusieurs pagodes... « fluviales ».

A VOIR

On y dépose beaucoup d'offrandes, assez hétéroclites et symptomatiques des changements de mentalité et surtout de la jeunesse des suppliants. On remarque des montagnes de Coca Light sur des plateaux, des piles de pots de soupes de nouilles instantanées, et bien sûr, de la part des plus traditionnels : poulets déplumés et dorés, fruits, sucreries, bouteilles de vin de Đà Lạt (le Beaujolais des hauts plateaux du Centre)... Le tout coloré par des objets votifs de grande taille en papier : chevaux rouges, jaunes et verts, mandarins perchés solennellement sur leur trône.

Ce temple est très fréquenté par des Vietnamiens de toutes origines, car il a la réputation d'exaucer beaucoup de vœux qu'on y formule... Les marchands viennent ici pour la bonne marche de leur commerce, les étudiants pour réussir leurs examens. On voit quantité de demoiselles en jean serré, perchées sur des hauts talons qui, une fois garée leur moto dernier cri, légèrement empoussiérée par le chemin de Hà Nội, se perdent dans la ferveur spirituelle du lieu.

Vous allez probablement voir des bonzes au temple, mais en fait ce sont des *thầy cúng*, sortes de prêtres plus ou moins animistes (différents des bonzes des pagodes). Ils font des prières spéciales pour les fidèles, qui les rémunèrent. Le village a son propre *thầy cúng*, mais les fidèles peuvent choisir d'amener le leur. C'est un lieu très taoïste.

Les *thầy cúng* accompagnent leurs prières en faisant des percussions sur des *mõ* (blocs en bois sonores en forme de dragon, poisson ou grenouille : **voir encadré intitulé « Xylophonie sacrée et profane », p. 205**). Ces *mõ* font un genre de « gloc... gloc... » monotone et enivrant sans doute destiné à apaiser les mannes des ancêtres.

Beaucoup de *đình*, pagodes et temples ont été détruits au cours de la guerre d'indépendance contre les Français ou pendant la « révolution culturelle », le nouveau régime communiste menant sa propre guerre contre les « pollutions de l'esprit » qu'étaient les religions. Đền Đại Lộ est resté relativement indemne, même pendant la guerre américaine, quand le village a été durement touché par les bombardements. Pendant la période de la guerre, puis à l'époque collectiviste, les monuments religieux n'ont pas été beaucoup fréquentés. Le *đền* a servi de bureaux administratifs et l'on y réparait les bateaux qui sillonnaient le Fleuve. Ce n'est que depuis le *Đổi Mới* que les gens réinvestissent ces lieux.

Un festival de taille importante se tient au temple pendant une dizaine de jours du **1e au 10e jour du 2e mois lunaire** (avec un pic d'activité le 4e et 5e jours). Ce festival est également l'occasion d'assister à une pratique très intéressante : les séances de *lên đồng*, ou la prise de possession d'un médium par des esprits (**voir encadré sur le *lên đồng*, p.223**). Des milliers de gens convergent de tout le pays au festival et les pèlerins garent motos et voitures jusqu'à la digue. En général, une fois par mois, une grande cérémonie a lieu au temple.

LE TEMPLE CHỦ ĐỒNG TỬ (DE TỰ NHIÊN)

Ce petit temple, près du village de Tự Nhiên, (commune du même nom, district de Thường Tín), dédié au culte d'un couple local célèbre (**voir encadré intitulé « Pêcheur épargné... », p. 225**), est classé par le ministère de la Culture, du Tourisme et des Sports, tout comme le *đình* de Tự Nhiên **(voir p. 224 sur cet itinéraire**) et le temple Đa Hòa (au village de Đa Hòa), en face sur l'autre rive du fleuve Rouge, qui pratiquent également le même culte.

COMMENT Y ALLER ?

En quittant le temple de Đại Lộ, revenez sur vos pas. Prenez la digue vers le sud et dépassez le village de Bằng Sở que vous aviez traversé avant de monter sur la digue à l'aller. Suivez la route-digue pendant environ quatre kilomètres. La digue épouse le méandre du fleuve Rouge et on le voit dans le fond à gauche. Un panneau indique le débarcadère Hồng Văn à 200 mètres sur la gauche, qui permet d'accéder par bac au temple de Đa Hòa en face, mais rive gauche, dédié donc lui aussi à ce même couple de génies tutélaires (mais qui ne figure pas sur cet itinéraire).

À l'emplacement des bornes blanches pour limiter l'accès aux voitures de cette étroite route de digue, et quelques mètres après l'intersection dont la route sur la droite mène à la sous-préfecture du district de Thường Tín, tournez à gauche pour descendre de la digue, puis tout de suite à gauche. Quelques mètres après, la route fait un coude vers la droite. Vous traversez alors le village de Tự Nhiên. La route tourne vers la gauche en longeant les bancs de sable.

Quelques dizaines de mètres plus loin, vous êtes arrivés au *đền*. D'une saison à l'autre, le paysage est très différent : pendant la mousson, le banc de sable est submergé et le fleuve Rouge lèche les berges. En saison sèche, le banc de sable est à découvert. On y plante alors du maïs. En septembre, on trouve une étendue de sable devant le *đền*. Les bateaux touristiques venant de Bát Tràng (**voir Itinéraire 2**) s'y arrêtent.

L'endroit est très paisible et peu fréquenté (c'est surtout le temple principal de Đa Hòa sur l'autre rive qui reçoit des visiteurs). Ce temple est de taille modeste avec des bonsaïs partout. Dans le petit jardin très bien entretenu, de nombreuses statues très originales rappellent l'histoire de la princesse Tiên Dung. Le temple surplombe la rive du Fleuve (donnant une très belle vue de celui-ci), mais il a déjà été inondé (comme en 2002) lors de hautes crues. Un lieu très reposant après l'effervescence du temple de Đại Lộ. C'est M. Đãng Quang Thự, délégué par le ministère de la Culture, qui garde le temple et y habite. Les pèlerins viennent célébrer le culte de ce couple de génies pour avoir de la chance, du bonheur, de la réussite – dans leur couple ou ailleurs. En temps ordinaire, ce temple n'est fréquenté que par les gens du village ou de la province. Cependant, lors du festival, les adeptes viennent très nombreux ici, de tous les coins du nord du Vietnam. Ensuite, ils prennent le bac pour aller au temple de Đa Hòa en face (qui tient son festival à la même époque).



Le *lên đồng* : des médiums peu médiatisés

Le *lên đồng* est une très vieille forme de chamanisme préboudhique propre au Vietnam, relié au culte des Déesses Mères. Comme toutes les pratiques religieuses et superstitieuses, cette activité n'était pas vue d'un bon œil pendant l'époque post-révolutionnaire, mais depuis le *Đổi Mới*, une tolérance croissante, associée aux bouleversements sociaux qui suscitent questionnements et inquiétudes, ont favorisé une recrudescence spectaculaire de ces cultes.

Lên đồng signifie « monter sur le médium ». Ce sont des esprits qui « montent » sur un médium, prenant le contrôle total de ses dires et de ses agissements. Cette possession du corps du médium permet aux vivants de communiquer avec ceux qui sont déjà partis vers l'Empire des Ombres.

Ces cérémonies, plutôt discrètes, ont lieu de façon occasionnelle et les médiums sont surtout des femmes, même si les médiums-vedettes du *lên đồng* sont souvent masculins, lors de grandes cérémonies ou à l'occasion de pèlerinages vers des temples éloignés.

L'action commence avec le médium qui rentre en transe, accompagné d'une musique et de chants spéciaux (en principe, l'auditeur averti peut même reconnaître la personnalité du génie qui possède le médium à partir de la mélodie), joués par des musiciens appelés *cung văn*. Le médium est également aidé par des assistants *hầu đồng* (souvent de jeunes hommes), qui préparent et enfilent les différents habits, coiffes et autres accessoires (offrant, par exemple, des cigarettes allumées aux esprits mâles).

Ensuite, les fidèles posent des questions au médium en transe. Ils interrogent le génie sur l'avenir, demandent des nouvelles de leurs proches dans l'au-delà et cherchent des remèdes pour guérir la maladie. Le médium « reçoit » plusieurs esprits d'affilée, aux caractères différents. Avec des gestes rituels, le médium confère une valeur particulière aux offrandes apportées par les fidèles pour les morts, et une fois « consommées » symboliquement, ces offrandes sont redistribuées dans l'assistance, selon une hiérarchie préétablie parmi les fidèles.

Si vous avez la chance d'assister à une séance de *lên đồng*, ne ratez pas l'occasion : reliée à des pratiques extrêmement anciennes (on soupçonne qu'autrefois, il y avait des rites de sacrifice humain des médiums possédés par des mauvais esprits), c'est une expérience unique, joyeuse et musicale. L'ethnologue français Maurice Durand (1959) a caractérisé le *lên đồng* de « survivance édulcorée d'un chamanisme primitif », mais ce culte remplit manifestement une fonction sociale – et nous pouvons témoigner personnellement du charme et de l'ambiance accueillante de ces cérémonies.

STATUES DANS UNE PAGODE

Le festival a lieu le **10e et le 13e jour du 1er mois lunaire**, et même si le gros des festivités a lieu à Đa Hòa sur la rive gauche en face, la pratique du culte la plus intéressante pendant ce festival est également célébrée de façon symétrique à partir de la rive droite : dans la matinée du 10e jour, une procession, accompagnée par des danseurs du dragon, part du temple vers le bord du fleuve. Elle apporte avec elle une grande jarre, destinée à être remplie d'eau du fleuve, qui servira à « laver la princesse Tiên Dung » (**voir encadré intitulé « Pêcheur épargné… »**) pour l'année à venir.

Tout le monde – y compris les dragons – embarque sur des petits bateaux à rames jusqu'au milieu de fleuve où ils encerclent l'embarcation portant la jarre, tandis que des anciens du village la remplissent. C'est déjà un exploit de navigation dans un fleuve redouté pour son débit et ses courants traîtres. Ensuite on ramène en triomphe la jarre pleine d'eau au temple. En fait, cette eau sera utilisée au temple toute l'année, et ces cérémonies rappellent des cultes d'eau pratiqués depuis des millénaires par des agriculteurs dont la survie en dépend.

Au temple, suivront diverses réjouissances populaires, comprenant combats de coq, lutte traditionnelle, les danses de la licorne et des fées, et une pratique intéressante qui s'appelle *múa bồng* (danse avec un genre de petit tambour) ou plus précisément *con đĩ đánh bồng* (« filles de joie battant des bongos »). Il s'agit d'une ou deux paires d'hommes, maquillés comme des cyclos volés, affublés de faux seins et d'habits féminins, qui exécutent une danse (parfois) étonnamment gracieuse…

ĐÌNH DE TỰ NHIÊN

Un autre site lié au culte du couple – et d'une troisième sainte – se trouve dans le village de Tự Nhiên : c'est le *đình*, où sont logées les statues des génies tutélaires, le couple et une autre personne. Quand le couple est monté au ciel, il y avait une villageoise, Tây Sa de son petit nom, qui était par hasard dans les parages (enfin, c'est ce que l'époux Chử Đồng Tử a raconté à son épouse Tiên Dung) et elle est montée avec eux. C'était manifestement son destin à elle aussi ! Elle est tout de même considérée comme étant la seconde femme de Tử, à qui apparemment une princesse déchue ne suffisait pas. Ce troisième génie est également vénéré à Đa Hòa, au temple principal juste de l'autre côté du fleuve, démontrant que même chez les immortels, la conception du couple est complexe et protéiforme, pouvant donner lieu à ce ménage Đa Hòa…

Trois milliards de VNĐ ont été investis pour construire un chemin bétonné, uniquement pour relier le temple du bord du fleuve au *đình*, qui se trouve un peu plus à l'intérieur de Tự Nhiên. Pour aller au *đình*, il faut prendre la rue perpendiculaire au Fleuve. On va tout droit, on traverse une petite route goudronnée, on continue tout droit sur la route de béton construite à cet effet. On traverse le marché et après une première à gauche, on voit le *đình* au fond.

Dans le *đình* se trouvent trois statues entièrement couvertes de tissus colorés, trois grands palanquins dorés et un autel. En fait, le *đình* est composé de deux bâtiments, car autrefois il y avait deux villages dans la commune et chacun avait son *đình*. Maintenant les villages sont regroupés dans une seule structure administrative. Les statues et les palanquins se trouvent dans le bâtiment de gauche. Devant les deux *đình*, on peut admirer un grand jardin avec des bassins soignés. Devant le bâtiment de droite, des stèles rappellent la vie des bienfaiteurs du village.

Lors du festival, qui se tient le **1er jour du 4e mois lunaire** (mais seulement une année sur quatre), les statues des génies qui se trouvent dans le *đình* sont découvertes, conduites sur des palanquins par des jeunes du village, d'abord, vers le petit temple Chử Đồng Tử au bord de l'eau et ensuite, dans une reconstitution de la légende racontée plus haut, vers la plaine alluviale, où les statues sont entourées de rideaux et baignées avec de l'eau du fleuve, avec beaucoup de liesse et d'hilarité. Le culte existe depuis au moins le XVIIIe siècle et une foule de gens viennent visiter ce site et apporter des offrandes.

Pêcheur épargné par noyade de poisson dans sables émouvants

Il était une fois, à la fin de la dynastie semi-mythique des rois Hùng (il y en aurait eu 18, tous avant l'ère chrétienne et qui auraient régné – en moyenne – 146 ans chacun) un pêcheur et son fils Chử Đồng Tử qui vivaient au village de Chủ Xá sur la rive gauche du fleuve Rouge. Ces pauvres hères fluviaux n'avaient à eux deux qu'un seul pagne, que portait tour à tour celui qui allait vendre le poisson au marché. Moribond, le père pria son fils de conserver ce sarong loqueteux, mais celui-ci, d'une grande piété filiale, fit de ces oripeaux polyvalents un linceul pour son père défunt. Par la suite, Chử Đồng Tử restait jusqu'au crépuscule à moitié immergé dans l'eau du fleuve pour habiller sa nudité. Il ne sortait que lorsque, drapé d'ombres, il allait se reposer pour la nuit parmi les roseaux.

Un beau jour, tandis qu'il pêchait, il remarqua descendant le fleuve Rouge une flottille d'embarcations richement appareillées d'où émanait de la musique. Il s'enfuit précipitamment sur la grève et s'enfouit sous le sable. Il s'agissait de la flottille de la princesse Tiên Dung, fille du Roi (Hùng Vương XVIII, selon les annales). Cette jeune femme, charmée par l'endroit, donna l'ordre d'amarrer son bateau pour qu'elle pût se baigner.

Ses servantes dressèrent une sorte de cabine de douche à ciel ouvert sur la berge et lui cherchèrent de l'eau. La princesse se déshabilla et se mit à se laver, en chantonnant. Mais l'eau de ses ablutions intimes, entraînant le sable de la berge, découvrit Chử Đồng Tử qui s'y était dissimulé comme une anguille dans la vase. La surprise de la princesse virginale fut entière, tout comme la confusion du jeune pêcheur naturiste. Craignant pour sa vie, il la pria de lui pardonner et lui raconta sa triste petite histoire. Touchée par son récit, Tiên Dung lui répondit : « Je m'étais jurée de ne jamais me marier, mais notre rencontre démontre que la volonté du Ciel est autre et c'est donc notre devoir d'obéir ». Le roi, son père, apprenant son intempestive acquisition d'un gendre roturier et poissonneux, se fâcha et refusa de revoir sa fille. Les jeunes mariés se résignèrent à faire leur vie dans cette contrée reculée.

Chử Đồng Tử, voulant entretenir sa femme de manière plus digne en raison de ses origines nobles, partit voyager afin de faire du commerce. Sur la route, il croisa le jeune bonze Phật Quang (« Lumière du Bouddha »). Celui-ci lui apprit la doctrine bouddhique. Un an plus tard, le bonze présenta un chapeau en latanier et un bâton à son disciple. De retour auprès de son épouse, Chử Đồng Tử lui transmit les enseignements du Bouddha. Ils partirent ensemble, à la recherche de la Voie.

Rentrant un soir vers leur demeure et surpris par la nuit, ils bivouaquèrent sur la plaine alluviale Tự Nhiên (à côté justement du futur site du petit temple qui leur sera dédié). Avant de se coucher, Chử Đồng Tử planta le bâton du bonze dans le sable et le coiffa du chapeau. Au réveil, les époux se trouvèrent entourés d'une ville entière, remplie de bâtiments et de gens, apparus miraculeusement pendant la nuit (une autre version de l'histoire les décrit entourés d'un palais d'émeraude et de jade, rempli de serviteurs et de soldats). Rapidement mis au courant de ces événements extraordinaires et craignant l'insurrection, le roi dépêcha une armée contre sa fille et son gendre. Mais aussitôt se déchaîna une tempête céleste, faisant disparaître ville/palais, habitants, pêcheur et princesse, ne laissant derrière qu'un marais, appelé « Marais d'une nuit ». Le culte du couple Chử Đồng Tử et Tiên Dung est encore célébré à plusieurs endroits dans la région, des deux côtés du Fleuve, selon une version ou une autre de cette légende.

© Michel Badi

QUẤT ĐỘNG

COMMENT Y ALLER ?

En quittant le *đình*, prenez à gauche en direction du sud. Une route sur la droite permet de remonter sur la route de la digue par laquelle vous êtes venus. Tournez à droite sur la digue, puis tout de suite à gauche, plein ouest, vers la route nationale 1A. Traversez le village de Vĩnh Lộc de la commune de Thư Phú et au bout de six kilomètres, vous êtes au chef-lieu du district de Thường Tín.

Arrivé à la nationale 1A, tournez à gauche. Au bout de trois kilomètres environ, au km 21 (une borne mentionne la distance de Hà Nội), il y a une pancarte (pas très visible, il faut l'avouer) sur le côté gauche de la route qui indique Quất Động. Prendre donc la petite route sur la gauche pendant 500 m pour arriver dans ce joli petit village d'environ 2 000 habitants, où presque 100 % des foyers sont impliqués dans la broderie.

LE CONTEXTE

Quand vous rentrez dans ce village discret, d'où sont absentes les piles de matières premières encombrant l'espace public de nombre d'autres villages de métier, vous pourriez un moment vous demander si vous êtes au bon endroit. Seuls les écheveaux de fils à broder, fraîchement teints et en train de sécher le long de la route nationale (à la hauteur du village de Nguyễn Bi) témoignent au visiteur qu'une activité artisanale existe dans les parages.

C'est en flânant dans les rues, regardant (poliment !) à travers des fenêtres et par les portes et explorant parmi les courées villageoises (versions tonkinoises) que vous allez trouver beaucoup de gens tranquillement occupés à broder à l'intérieur. Il y a une saveur du Moyen Âge européen à cette communauté de travail lent, manuel et collectif, qui confère une ambiance très particulière et agréablement apaisante à ce village.

POURQUOI FAIT-ON AUTANT DE BRODERIE À QUẤT ĐỘNG ET AUX ALENTOURS

(En effet, il y a une bonne vingtaine de villages groupés autour du village-mère qui font de la broderie ou de la dentelle depuis plus de 100 ans). La raison essentielle, c'est que la main-d'œuvre villageoise est sous-employée dans l'agriculture. Comme chez beaucoup de communautés de la province de Hà Tây, qui est une région très densément peuplée (et comme dans beaucoup de villages de métier), les villageois de Quất Động possèdent peu de terre cultivable, en moyenne 1,3 *sào* par cultivateur. La moyenne dans le delta, c'est cinq fois plus. Ajoutons qu'un *sào* représente 360 m^2 dans le nord du Vietnam (contre 500 m^2 dans le sud !), une surface qui peut produire approximativement 180 kg de riz par an.

Comme la vannerie de bambou (**voir Itinéraire 8, p. 274**) par exemple, la broderie est dans l'ensemble une activité mal payée pour des artisans peu formés qui ne font qu'exécuter les commandes (majoritairement pour l'exportation) que leur sous-traitent de grands patrons (certains patrons font travailler en sous-traitance plus d'une centaine d'artisans à Quất Động). Ces artisans vendent essentiellement leur force de travail, mais ils n'ont pas besoin de machinerie spécialisée ou dispendieuse, peuvent facilement alterner cette activité avec de menues taches agricoles et contribuent grandement ainsi à rehausser le niveau de vie de leur foyer (40 % des revenus villageois).

Remontons désormais l'histoire de la broderie vietnamienne... Dans un premier temps, la broderie était employée dans des circonstances très précises :

« La broderie, loin d'être un art d'agrément, remplissait une fonction sociale (honorer un supérieur, une divinité) ou illustrait une conception religieuse et philosophique. Elle était donc d'une inspiration essentiellement rituelle et cérémonielle. En dehors des sentences parallèles dont il existait des recueils imprimés, les figures emblématiques les plus souvent reproduites étaient les animaux surnaturels (dragon, licorne, tortue et phénix) ; les cinq bonheurs (richesse, longévité, santé, tranquillité, bonne mort, figurés par cinq chauves-souris groupées en quinconce, les ailes déployées) ; les huit objets précieux : les deux flûtes accouplées, la guitare et le khánh (instrument à vent polyphonique), symbolisent la musique ; la corbeille à fleurs symbolise la jeunesse, l'épanouissement de la nature et le plaisir des yeux ; l'éventail, la beauté féminine et la grâce tempérante ; le livre, la science et la sagesse ; les tablettes à écrire, la littérature ; la calebasse, l'abondance. » (P. Huard et M. Durand, 1954)

Du fil à retordre

L'homme célébré à Quất Động comme étant l'ancêtre du métier est appelé Lê Công Hành (pas son vrai nom, qui fut peut-être Bùi Quốc Khái, Trần Quốc Khái – ou Bùi Công Hành), un mandarin de l'un des rois de la dynastie Lê, pendant le XV^e^, XVI^e^ ou XVII^e^ siècles (le récit lui-même est plus important que les détails : une observation qu'on pourrait étendre à l'historiographie vietnamienne en général). Envoyé en Chine comme émissaire, vers le centre du pouvoir régional et de la culture orientale, notre héros se trouva rapidement mis à l'épreuve par des éléments de la Cour impériale qui méprisaient ces ambassadeurs des pays en marge de l'Empire du Centre.

Dès son arrivée auprès de la Cour, Lê Công Hành fut invité à grimper par une échelle dans un pavillon isolé à plusieurs mètres du sol. L'échelle fut ensuite enlevée, le laissant prisonnier. Il se trouva dans une salle unique, meublée d'une statue de Bouddha, flanquée de deux *lọng* (grands parasols de culte, richement brodés) et, dans un coin, une jarre remplie d'eau. Il y avait également une inscription brodée avec des caractères où l'on pouvait lire : « Bouddha est dans votre cœur ». Que faire ? Comment s'échapper, ou bien comment survivre dans ce lieu sans victuailles ? Lê Công Hành y réfléchit longuement, passant le temps en apprenant les secrets de la broderie, défaisant et refaisant les fils ornant les objets qui l'entouraient dans sa prison perchée. Il finit par comprendre. L'inscription voulait également dire : « Bouddha est dans votre ventre ». En examinant la statue de plus près, il se rendit compte qu'elle était faite de farine de riz. La mélangeant avec de l'eau, Lê Công Hành obtint un gruau peu gastronomique lui permettant de tromper sa faim.

Tandis que le Bouddha comestible s'amenuisait, ses connaissances de la broderie chinoise augmentaient. Mais tout dans ce monde n'est que passager (selon les enseignements du Bouddha), et il fallait bien tenter de s'échapper de cette prison une fois ses réserves de riz en poudre épuisées. Un soir, le mandarin perspicace, observant le vol des chauves-souris, formula un plan. Tant que l'air remontait encore vers le ciel du sol chauffé toute la journée par le soleil, il se jeta de la porte du pavillon, se prenant pour une Mary Poppins avant la lettre, tenant un parasol dans chaque main afin d'amoindrir sa chute. Les deux jambes fracassées, il ne lui restait plus qu'à retourner dans son village natal à dos d'âne et d'y broder près de la fenêtre, en attendant de sucrer les fraises.

Une autre version de l'histoire (moins réaliste mais plus populaire) raconte que miraculeusement, il réussit sa descente du pavillon, faisant preuve d'une technique digne d'un parachutiste aguerri et, boitant à peine, fut acclamé par la Cour de Chine pour ses exploits. Il ne manqua plus de buffets chinois (ni de rouleaux impériaux) jusqu'à son retour au Vietnam.

Lê Công Hành enseigna aux gens de son village la broderie et la confection de parasols. Plus tard, il fut consacré « génie de catégorie moyenne » par brevet royal, une appellation un peu insolite, mais qui veut dire que son culte est observé partout où vivent et travaillent des groupes de brodeurs originaires de Quất Động. Lors du festival de l'ancêtre du métier (voir plus bas), les adeptes évitent de présenter des offrandes faites de soja vert ou de maïs gluant : toujours selon la légende, ce mandarin malin aurait subtilisé sur sa personne des graines de ces légumes encore inconnus au Vietnam afin de les rapporter clandestinement de la Chine (sans doute dans ses plâtres ou ses atèles).

Cousu de fil blanc ?

Une coda en mi bémol cependant à ce joli conte de débrouillardise diplomatique : il y a de nombreuses indications que la broderie aurait été pratiquée au Vietnam bien avant l'époque de Lê Công Hành : par exemple, les annales royales vietnamiennes notent qu'au XIII^e^ siècle, à l'époque de la dynastie des Lý, le Vietnam aurait envoyé en tribut à la Cour impériale chinoise 850 pièces de brocart, richement brodées de dragons…



FEMME DE QUẤT ĐỘNG BRODANT À SA FENÊTRE

© Tessa Bunney.



Une description de la broderie à la fin du XIX^{e} :

« Le maître est chargé de la réception des commandes, de l'arrangement des dessins et de la combinaison des couleurs. Le tissu est tendu sur un châssis en bambou. Les modèles sont dessinés sur une feuille de papier de Chine, fin et mou. Cette feuille est posée sur le tissu et retenue par des bâtis. Ensuite, le maître répartit le travail suivant la qualification de chaque ouvrier en donnant des renseignements sur la couleur, la méthode de travail appropriée à chaque dessin. Les ouvriers s'assoient autour du châssis et commencent leur travail. Ils brodent sur la feuille couvrant le tissu pour que leurs mains ne touchent pas directement le tissu [...]. Après avoir fini la broderie, ils enlèvent prudemment les morceaux de papier qui ne sont pas collés au tissu par le fil. »

(Hocquard C.E., (1884)

Les broderies servaient uniquement donc à décorer les pagodes, les temples (et le théâtre *tuồng*), ainsi que les habits de la famille royale, des nobles et des mandarins. Les techniques étaient simples et l'on n'utilisait que cinq couleurs de fils : rouge, jaune (doré), bleu, vert et mauve. Puis, avec le temps, les broderies sont devenues des objets artistiques et ont été commercialisées comme telles.

LE MÉTIER

Un livre de géographie, écrit par un fils de la région, le grand diplomate, stratège et lettré Nguyễn Trãi (**voir, Itinéraire 5, p. 206**), raconte qu'au XV^e^ siècle, des boutiques de parasols et de divers objets brodés, pour la plupart produits à Quất Động et dans d'autres villages de la province de Hà Tây, avaient pignon sur rue dans les quartiers de Tăng Kiếm et de Đường Nhân (où résidaient les commerçants chinois), dans la citadelle de Thăng Long (Hà Nội d'autrefois).

Il faudrait d'ailleurs noter ici que la dynamique de ce métier a longtemps résidé dans les liens que Quất Động entretenait avec les guildes de brodeurs des 36 rues du « vieux quartier » à Hà Nội, notamment dans la rue de Hàng Trống. Au début du XIX^e^ siècle, la partie nord de cette rue s'appellait Hàng Thêu (la rue des Brodeurs), puisque des gens du village y vivaient. On y trouve encore des boutiques qui vendent des articles made in Quất Động. C'est également ces liens avec la capitale qui ont permis aux artisans de survivre aux grands remous économiques (par exemple, de retrouver des marchés après la fermeture des coopératives).

Au XIX^e^ siècle, les articles brodés étaient exportés vers la Chine et devinrent une des marchandises commercialisées par les artisans de Quất Động et de la vingtaine de villages du cluster. À l'époque impériale, les brodeurs du village fabriquaient essentiellement des objets de culte pour les pagodes tels que bannières, parasols, rideaux d'autel et sentences parallèles. Pendant la colonisation française, les artisans brodaient du linge de maison pour les Français avec du fil de soie très fin mélangé avec des fils français. Parfois, on brodait avec des fils d'or sur du tissu blanc importé de France.

Pour satisfaire leurs besoins et profiter des marchés, les Français ont introduit de nouveaux outils, des nouvelles matières premières et des techniques adaptées à la broderie des draps, taies d'oreiller, nappes et tissus divers. Ce fut une période d'acculturation réciproque, puisque des échanges eurent lieu entre la technique traditionnelle locale et celle de la dentelle occidentale. Puis on a introduit des nouveaux motifs : des histoires anciennes, imitant les estampes traditionnelles et l'imagerie populaire de Đông Hồ (**voir Itinéraire 3, p. 150**), des paysages et des portraits.

Les années 1975–1989 sont considérées comme ayant été « l'âge d'or » de la broderie à Quất Động : une coopérative fut créée dans le village pour exporter vers l'Europe de l'Est une multitude d'objets très diversifiés (mouchoirs, serviettes, nappes de table, draps, tableaux représentant des paysages ou des animaux). Des cours de broderie ont été dispensés aux villageois par les meilleurs brodeurs et le métier s'est étendu aux villages de la zone dans le cadre de coopératives. Mais la faible qualification de nombreux apprentis brodeurs formés rapidement (trois mois d'encadrement ne suffisent pas pour former un ouvrier) s'est soldée par une baisse de la qualité. Ce marché s'est ensuite effondré lors du démantèlement du bloc soviétique.

Quất Động a dû diversifier sa production vers des articles comme des drapeaux (également fabriqués à des époques antérieures), des vêtements contemporains (les jeans brodés pour filles sont toujours très tendance !), des mouchoirs, des sacs, des étuis de téléphone portable... Tous demandent l'exécution de différentes étapes : coupe, couture et broderie. Une production qu'il faut régulièrement réorganiser et surtout pour laquelle il a fallu chercher de nouveaux marchés (majoritairement dans les pays d'Asie orientale et d'Europe occidentale).

La production à Quất Động est familiale : tous les membres du lignage sont mobilisés, des plus vieux aux plus jeunes. Les enfants vont à l'école le matin et l'après-midi, ils aident leurs parents avec la broderie à la maison. Souvent, les jeunes exécutent les parties les plus faciles des tableaux, c'est-à-dire les fonds de couleurs homogènes, apprenant ainsi le métier auprès des anciens.

À VOIR

Comme d'habitude, c'est maintenant un peu à vous de partir à la découverte, explorant le village au gré de votre fantaisie. Ce n'est franchement pas difficile à réaliser à Quất Động, où nombre de gens vous accueilliront sans doute à bras ouverts, même si, il est vrai, c'est souvent dans l'espoir de vous vendre quelques objets brodés.

C'est un village de petite taille (environ 700 m N-S), très calme avec de nombreuses maisons traditionnelles, donc pas encore envahi par « la modernité » et ses maisons « en bandes ». Le patrimoine ici est assez limité, preuve des revenus modestes de la population. Il n'y a pas de *đình* dans le village, mais un temple où l'on vénère l'ancêtre du métier (**voir encadré intitulé « Du fil à retordre », p. 227**), très joli à visiter. Il suffit, quand on entre dans le village, de prendre l'unique ruelle bétonnée à droite. Au bout d'environ 250 m, sur la droite, vous verrez une cour, un temple, un étang, selon la trilogie consacrée.

Vous pouvez aussi visiter le mausolée du fondateur. Il se trouve à l'opposé du temple, au nord du village : retournez sur vos pas. Juste après le temple, sur la gauche, un grand puits recouvert de plantes qui servaient autrefois à approvisionner la population. Il ne sert plus. Passez l'intersection sur la gauche qui permet l'accès à la nationale, et continuez environ 80 m. Sur la gauche, vous trouverez le mausolée qui se mire dans un joli bassin. Un festival en l'honneur de l'ancêtre du métier a lieu au village le **12e jour du 6e mois lunaire**.



BRODERIES EXPOSÉES DANS LA MAISON D'UN ARTISAN DE QUẤT ĐỘNG

© Tessa Bunney.



Point de retraite : un vieux brodeur file des jours heureux

Le maître-artisan attitré de la broderie à Quất Động s'appelle **M. Phạm Viết Định**. Né en 1932 dans une famille nombreuse de brodeurs qui, de fil en aiguille, prétendent retracer leur lignée directement jusqu'à Lê Công Hành (l'ancêtre brodeur légendaire), il a survécu à son époque mouvementée en cultivant la terre en Nghệ An pendant la Guerre américaine, avant de revenir à Quất Động et devenir conseiller et inspecteur de la qualité de la broderie pendant la période collectiviste. Devenu renommé pour son art, M. Đinh a réalisé plusieurs projets ambitieux, dont dernièrement les illustrations magnifiques d'un livre pour enfants (intitulé Ten Mice for Tet!), publié (et primé) aux États-Unis : *www.chronicklebooks.com*

Aujourd'hui, M. Định incarne la mémoire vivante du métier à Quất Động. Quoique « retraité » depuis 1990, il vit et brode encore avec toute sa famille dans une maison ancienne de très belle facture qui se trouve à l'est du village. Chez lui, on est sûr d'acheter des broderies de qualité.

Quand vous entrez dans Quất Động, dépassez la première intersection, et continuez tout droit. Passez une dizaine d'habitations puis prenez la première véritable ruelle sur la gauche, puis la deuxième sur la droite. Allez au fin fond de la ruelle. Si vous vous perdez, montrez son nom à un villageois qui vous guidera.

« Phạm Viết Định a passé plus de 30 ans de sa vie dans le métier. Il se consacre aux portraits brodés, depuis une dizaine d'années. Sa maison est remplie de tableaux de paysages, tels la baie de Hạ Long, le pagodon au Pilier Unique, le pont couvert à Hôi An, etc. En 1996, il a brodé un portrait de Hồ Chí Minh, qu'il considère comme son chef-d'œuvre. Lui et son frère Phạm Viết Khân tentent de réaliser une série d'imageries populaires traditionnelles du village Đông Hồ. "Vieux, je ne peux plus exercer les travaux agricoles", confie l'artisan Phạm Viết Định. "Mais je ne veux pas non plus être inutile. La broderie me convient. Le plus difficile est de broder des portraits. En effet, ils exigent non seulement du temps, de la patience et de la précision, mais aussi du doigté, des connaissances sur l'harmonie ainsi que la répartition des fils de couleur. Un point de broderie mal fait risque de déformer le portrait, d'où des journées de travail perdues. Ainsi le brodeur doit-il toujours être attentif, surtout en réalisant les traits du visage". » (*Le Courrier du Vietnam,* 28/02/02)

Portraits cousus

M. Thái Đức Duy (village de Nguyễn Bi). Cet artisan expérimenté fait beaucoup de portraits. En 1999, travaillant dans l'atelier d'un autre artisan, il a fait le gros de l'ouvrage pour un grand tableau représentant le président Hồ Chí Minh qui a rendu le patron de cet atelier célèbre.

M. Duy a également brodé un portrait remarqué de Saddam Hussein. Ce portrait mesurait 1,2 m sur 1,8 m (vendu à 6 500 USD) et a nécessité plus d'un million de VNĐ de fils de soie. Il a fallu à M. Duy deux mois de travail avec 17 ouvriers de confiance, qui faisaient les trois-huit afin de terminer l'ouvrage dans les délais fixés par le client.

La visibilité de l'artisanat est plus marquée dans la commune de Thắng Lợi, au sud de Quất Động (au-delà de Nguyễn Bi), plus récemment admise dans le cercle des initiés de la broderie : les artisans les plus dynamiques ici ont pignon sur route et ont installé des magasins le long de la route nationale. Ils hèlent le visiteur, l'invitant à passer le pas de la porte pour découvrir les merveilles brodées à l'intérieur. Mais les villages de la commune de Thắng Lợi seraient plus spécialisés dans les paysages et ne maîtriseraient pas aussi bien les techniques de la broderie que les maîtres-artisans de Quất Động, le berceau de l'activité, selon M. Phạm Viết Định (**voir encadré p. 233**). Les deux communes se livrent à une âpre concurrence.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, la broderie est une activité pratiquée en parallèle avec l'agriculture. Elle est soumise aux impératifs de cette dernière. Donc si vous voulez visiter les villages de brodeurs, n'y allez pas pendant la récolte du riz ou la période des semailles qui suit (juin et octobre) : à ces époques, si on brode, on ne brode que le soir. (Il y de l'électricité à Quất Động depuis seulement une dizaine d'années : auparavant, lorsque les ombres se rallongeaient, les artisans se penchaient au-dessus de leur ouvrage à la lueur des lampes à pétrole).

Enfin, les brodeurs ne travaillent qu'à la commande, souvent en provenance de l'étranger, ou bien passées par des entrepreneurs de textiles du cru, comme ceux de Vạn Phúc par exemple (**voir Itinéraire 4, p. 173)**. Les artisans sont fortement soumis aux sauts d'humeur de la conjoncture économique et parfois, faute de commandes, les brodeurs sont « au chômage ». Donc n'imaginez pas que Quất Động et ses villages voisins soient comme une ruche industrieuse en permanence.

Néanmoins, il existe de grands maîtres artisans dans ces villages, qui sont capables de reproduire toutes sortes de modèles et se spécialisent dans les travaux de qualité sophistiqués, des commandes provenant de clients riches (japonais pour la plupart : des photos à copier, des kimonos à broder...) et pour des montants de plusieurs millions de VNĐ. La broderie, c'est un métier fragile, qui a peu de chance de survie à long terme, ce qui justement lui confère, à notre sens, une grâce supplémentaire plutôt poignante.

CHUYÊN MỸ

COMMENT Y ALLER ?

Retournez vers la route nationale. Prenez à gauche vers le sud. Vous longez la voie ferrée qui va jusqu'à Hô Chí Minh Ville pendant 14 km. Traversez le chef-lieu du district de Phú Xuyên jusqu'au km 35. Avant le panneau indiquant la sortie de la ville, une enseigne sur votre droite indique « Chuyên Mỹ, village de Krảm Trai ». Tournez à droite et traversez la voie ferrée.

La route serpente entre plusieurs villages sur environ 5 km ; vous aurez à traverser deux petits ponts qui enjambent des canaux. Puis vous arrivez au village de Đại Nghiệp, sur la rivière Nhûe, un grand axe fluvial le long duquel s'étire la commune de Chuyên Mỹ et ses villages spécialisés. Le pont est récent (2006) et permet dorénavant aux artisans de s'approvisionner en bois sans une multitude de ruptures de charges.

La commune de Chuyên Mỹ contient un chapelet de sept villages spécialisés depuis plusieurs siècles dans la préparation et l'incrustation de nacre sur bois laqué (meubles, objets décoratifs, tableaux) et (depuis beaucoup plus récemment) dans « l'incrustation » des coquilles d'œuf sur laque. Parmi les sept villages de ce cluster, nous vous proposons de n'en visiter que trois/quatre (même s'il y en a bien plus dans la liste qui suit) :

- **Chuôn Ngọ**, appelé Thôn Ngọ sur la carte et parfois aussi appelé Ngọ Hạ, puisque Thôn Ngọ et Thôn Hạ – un autre village de la commune – étaient autrefois regroupés. On peut également rencontrer des vieux de la vieille qui appellent ce village Chuyên Nghiêp ou même Chuôn, mais, rappelons-le, il est communément nommé Chuôn Ngọ.
- **Chuôn Trung** (appelé Thôn Trung sur la carte) ;
- **Thôn Thượng**, plutôt spécialisé dans le traitement des coquillages ;
- **Bối Khê** (appelé – étrangement – Bối Khê par tout le monde).

LE CONTEXTE

Chuôn Ngọ (enfin, Ngọ Hạ à l'époque) serait le berceau du métier de l'incrustation de nacre, d'où il s'est diffusé lentement vers les villages voisins de la commune. Celui qui mit le bébé dans le berceau, ce serait Trương Công Thành, célébré comme le génie protecteur du village. Les vieux du village racontent que lorsque M. Trương Công Thành était moine, il voyagea un peu partout. Il apprit l'art de l'incrustation de la nacre lors de ses déplacements (mais pas en Chine cette fois-ci, semblerait-il), puis le transmit à ses descendants et aux villageois pour les aider à améliorer leur quotidien. Un temple au village est dédié à Trương Công Thành, sacré ancêtre du métier. Localisé au bord de la rivière Nhuê, il est permis de croire (et on y croit au village) qu'aux premiers temps du métier, on incrustait avec des coquillages du cru fluvial. Cependant, en raison de son caractère très laborieux, cette activité ne se développa pas rapidement.

Plus tard, lors du règne du roi Lê Hiển Tông (1740-1786), un artisan nommé Nguyễn Kim, originaire de la province de Thanh Hóa, se réfugia lors des troubles politiques (la révolte de Tây Sơn) à Chuyên Mỹ. Incrusteur de nacre lui aussi, il enseigna ses secrets aux villageois. Il est considéré comme un post-ancêtre du métier. Puis, à la moitié du XIX^{e} siècle, certains des incrusteurs de nacre de la commune migrèrent vers Hà Nội – spécifiquement vers Cửu Lâu, ancien village de Hà Nội, qui donnait sur le bord sud du lac Hoàn Kiếm. Cửu Lâu avait un *đình* qui honorait Nguyễn Kim comme patron des incrusteurs, depuis longtemps disparu. Cửu Lâu céda la place à la rue Hàng Khay.

Khay veut dire « plateau », mais par extension (les plateaux incrustés furent l'un des objets ainsi ornés les plus recherchés), la rue était connue comme celle des incrusteurs. À l'époque coloniale française, un tronçon de Hàng Khay fut détruit et remplacé par la haussmannienne rue Paul Bert, où les incrusteurs ne parvinrent pas à s'incruster. Cette même artère est connue aujourd'hui comme la rue de Rivoli hanoïenne : Tràng Tiền, qui miroite et scintille entre l'Opéra de Hà Nội et le lac Hoàn Kiếm.

Autrefois, les artisans de Chuôn Ngọ (Ngọ Hạ) produisaient des objets pour la Cour royale de Huế destinés aux temples et pagodes. Ils fabriquaient des sentences parallèles et des panneaux horizontaux, des objets rituels, des armoires, des lits, des pipes à eau, des plats pour le bétel en laque, incrustés de dessins en nacre représentant des images traditionnelles d'inspiration chinoise.

Sous la colonisation, ils fabriquèrent beaucoup d'objets (généralement plus sobrement incrustés) pour les Français. Suivit l'époque collectiviste, avec la recherche de nouveaux marchés et la création de plusieurs coopératives dans la commune, dont certaines qui fusionnèrent, d'autres qui scissionnèrent au fil des années. C'est pendant cette période que certains artisans commencèrent à travailler pour les villageois de Đồng Kỵ (**voir Itinéraire 1 p. 70 et encadré sur la Đồng Kỵ Connection p. 240**), qui les approvisionnaient en bois et leur passaient des commandes.

Quand les coopératives socialistes ont arrêté de fonctionner au début des années 1980, les artisans se sont mis à leur compte. Seule la Coopérative Ngọ Hạ (**voir « une promenade… », p. 241**) a maintenu sa production, devenant une coopérative « privée », même si la province lui apporte un certain soutien. Après le déclin des coopératives, il ne restait plus que quelques familles dans trois villages de la commune qui pratiquaient l'artisanat. L'accès à la matière première – les coquillages nacrés – et à un marché « de luxe » était difficile dans cette période de transition économique, une fois perdus les marchés de l'Europe de l'Est. Afin de redresser la situation, on a appliqué des politiques incitatives : formation de paysans dispensée par les meilleurs artisans du village de Ngọ, accès aux crédits… Ces initiatives, combinées avec l'ouverture des marchés, ont redynamisé cette activité entre 1993 et 1996.

LE MÉTIER

Autrefois, la division du travail entre villages était très marquée. Avec l'ouverture encore récente des marchés, les ateliers essayent de maîtriser le processus de fabrication en entier et ont plus de capitaux à investir dans les matières premières. Il reste cependant une certaine spécialisation des villages (au sein même des villages, certaines familles sont très spécialisées) :

Thôn Ngọ : c'est le noyau du métier. Spécialisé dans la fabrication des meubles de haute qualité et dans l'incrustation de la nacre.

Thôn Trung : village chrétien qui pratique l'artisanat depuis longtemps. Les artisans de ce village fabriquent aussi des objets à vocation religieuse : crucifix incrustés de nacre, autels des ancêtres à la mode chrétienne. Fabrication de gros meubles (armoires, armoires à glace incrustées de nacre) et de petits objets en bois.

Thôn Thượng : plutôt spécialisé dans le traitement des coquillages, le travail et le commerce de la nacre, mais pas dans l'incrustation. On compte une dizaine de petits ateliers de traitement de la nacre. Certains artisans offrent leurs services pour traiter les coquillages et travailler la nacre chez les autres artisans incrusteurs. La plupart des artisans de ce village ne savent pas faire de l'incrustation. Ce métier existe depuis plusieurs générations dans le village, mais il s'est surtout développé depuis la moitié des années 1990. Intéressant à voir sur le plan technique et celui de la division du travail, on peut y acheter aussi des boutons et toutes sortes de pièces en nacre…

Bối Khê : un peu à l'écart des villages d'incrusteurs qui longent la rivière, il a une histoire différente. Les laqueurs autrefois étaient itinérants et allaient restaurer et laquer les objets d'art, les meubles rituels et les sculptures des pagodes. Les femmes travaillaient à la maison et laquaient des objets sur place. Récemment, un certain nombre d'artisans se sont mis à « l'incrustation » de coquilles d'œuf sur des objets laqués.

EN QUOI CONSISTE LE TRAVAIL DE LA NACRE?

Il faut tout d'abord aplatir les coquillages (qui arrivent dans de gros sacs qui sentent la marée basse) en les mettant dans un étau, après les avoir plongés dans l'eau. Parfois, la nacre casse. Les ouvriers découpent le coquillage plat en morceaux et séparent les parties plates des bords, puis les polissent. Puis on affine, pendant 24 heures, les morceaux polis dans un étau dans de l'eau, en donnant un tour de vis toutes les 15 minutes.

Ensuite, la façon traditionnelle de procéder est de coller des morceaux de nacre sur un modèle en papier du dessin à exécuter et d'en faire le découpage à l'aide d'une minuscule scie, puis à la lime. Les fragments de nacre ainsi taillés sont posés sur la surface de bois à décorer et leur contour gravé avec un outil pointu. Puis, avec un ciseau à bois et un maillet, on évide un morceau de bois exactement du même volume et de la même forme que le morceau de nacre qui va le remplacer. Si le trou creusé dans le bois est trop grand pour la nacre, on doit colmater avec un mastic fait de laque et de déchets de bois, mais tout l'art de l'incrusteur consiste à éviter le recours à ce rattrapage, qui diminue sensiblement la qualité (et évidemment la valeur) de l'objet incrusté.

Comme dans bon nombre de villages artisanaux, les savoir-faire et les secrets du métier sont activement protégés : si une femme du village se marie à l'extérieur, elle ne pourra pas continuer à exercer son activité, car les vendeurs de nacre de Chuyên Mỹ refuseront de l'approvisionner – et l'on peut même lui couper l'électricité dans son nouveau village si elle persiste à incruster !

Dans les ateliers, le travail est divisé entre artisans et ouvriers, chacun en effectue une partie : coupe du bois, polissage, découpe de la nacre, incrustation, polissage, laquage. Les artisans subissent de fortes variations dans l'approvisionnement en nacre. La découpe et le limage des petites pièces à incruster occupe une main-d'œuvre nombreuse. Des ateliers se sont spécialisés dans cette activité et vendent les pièces pré découpées. Une partie est vendue en pièces prédécoupées sur le marché de la nacre de Đồng Kỵ (**voir Itinéraire 1**) ou dans les boutiques du village de Thôn Thượng. Les petites pièces de nacre vietnamienne de faible qualité, prêtes à l'emploi, se vendent 60 000 VNĐ le kilogramme en 2006.

QUELS TYPES D'OBJETS SONT INCRUSTÉS AVEC DE LA NACRE ?

• Meubles en bois de qualité (armoires, tables, lits de type chinois), lourdement chargés en incrustation. Ces meubles rapportent beaucoup de bénéfices, mais ont des coûts de production élevés.

• Objets de culte en bois (par exemple, les *bàn thờ*, ou autels des ancêtres), sur lesquels on incruste des images représentant des scènes légendaires avec montagnes, arbres, animaux mythiques... Les boîtes et fourreaux d'épée nacrés, et les sentences parallèles et horizontales incrustées de lettres en *nôm* (l'ancien système d'écriture vietnamienne).

• Depuis le *Đổi Mới*, des artisans se sont mis à fabriquer des petits objets en bois incrustés de nacre pour l'exportation et pour les touristes (boîtes, cendriers, porte-cartes de visite, boîtes à bijoux ou à cure-dents). Ces objets sont généralement de qualité modeste et rapportent peu, mais demandent moins d'investissement que les meubles. Certains artisans se sont également spécialisés dans la fabrication de boutons, de perles pour les colliers, et d'objets décoratifs en nacre, comme les bateaux et tableaux revendus aux touristes dans les stations balnéaires.

• Les tableaux en nacre de grande taille sont des objets de prestige pour la nouvelle classe aisée.

D'OÙ VIENT LA NACRE ?

Si la source fluviale des coquillages autochtones a tari, les artisans ont trouvé plusieurs nouvelles sources, de qualité et de coût variable :

• Les gros coquillages lourds en spirale de Singapour coûtent 200 US$ la pièce. Ils ont de très beaux reflets. Selon l'angle de vue et la lumière, les dessins nacrés changent de couleurs. Mais on n'utilise cette nacre que pour les meubles les plus coûteux, ou au moins pour une partie des dessins.

• Les coquillages plats de Taiwan coûtent 30 000 VNĐ la pièce et ont moins de reflets.
• Les coquillages plats du Vietnam ou de Chine coûtent entre 5 000 et 10 000 VNĐ la pièce.

Pour acheter de la nacre, selon les marchés visés, les artisans passent par des intermédiaires (Indonésie, Singapour, Japon) ou se cotisent pour louer un camion de 20 tonnes et aller l'acheter eux-mêmes (à la frontière chinoise à Lạng Sơn pour les coquillages chinois de faible qualité). Des commerçants de la commune se sont installés spécialement dans le sud du pays pour s'adonner à l'importation de nacre (de Singapour ou Indonésie). Ils se chargent aussi de l'exportation des produits finis.

QU'EST-CE QUE « L'INCRUSTATION » DE COQUILLES D'ŒUFS DANS LA LAQUE ?

Bối Khê est spécialisé dans la laque et « l'incrustation » des coquilles d'œuf dans les objets laqués. Les artisans travaillent de plusieurs façons : soit ils se déplacent à Đồng Kỵ (**voir Itinéraire 1, p. 70**), à Nhị Khê, le village des tourneurs de bois (**voir Itinéraire 5, p. 204**), ou à Hà Nội pour laquer des meubles, soit on leur apporte des objets de plus petite taille à laquer à domicile. En fait, il n'y a qu'un rapport faible entre ce métier et l'incrustation de la nacre proprement dit dans les autres villages de la commune. A l'époque collectiviste, il y avait deux coopératives dans ce village. La première fabriquait des objets en nacre et travaillait avec Mme Vui (**voir « une promenade… », p. 241**), l'autre fabriquait des objets en laque. C'est ainsi que les villageois se sont mis à l'incrustation.

Des ateliers travaillent à la commande pour l'exportation, la décoration des hôtels et le marché touristique. Ils font de « l'incrustation » de coquilles d'œufs dans la laque. Ils cherchent à diversifier la production : laquage avec coquilles d'œufs sur des objets en bambou ou en bois, sur carton aggloméré de Malaisie, sur du plastique et des céramiques : les artisans ont des liens avec des céramistes de Bát Tràng (**voir Itinéraire 2, p. 111**) à qui ils passent des commandes. Grâce à ces innovations, on trouve des objets insolites en vente ici : si vous rêvez de vous procurer un cœur en céramique incrusté de coquilles d'œufs, vous êtes dans le bon village.

QUELLES SONT LES CONDITIONS DE VIE ET DE TRAVAIL CHEZ LES INCRUSTEURS DE NACRE ?

Pas très bonnes… La plupart des artisans travaillent dans la cour ou le salon de leur domicile. Leur habitation est envahie par l'activité. On fait tout dans la maison, y compris les finitions, la peinture (hautement toxique) et l'emballage. Il est permis de se demander où vit la famille…

Les problèmes environnementaux pour les artisans spécialisés dans le traitement de la nacre sont particulièrement aigus :

• Le bruit : il faut couper et poncer les coquillages nacrés et l'on utilise des machines électrifiées dont émane un vacarme à réveiller les ancêtres.

• Les déchets et les poussières des coquillages : lorsqu'on nettoie et ponce les morceaux de nacre, une poussière très nocive s'en dégage. De nombreuses personnes souffrent de maladies pulmonaires dans la commune, particulièrement dans les villages spécialisés dans le traitement de la nacre, comme Thôn Thượng. La plupart des artisans de ce village travaillent dans leur maison et doivent porter des masques. Ils attendent la construction d'une mini-zone industrielle informelle au bord de la rivière Nhuê, déjà très polluée par les eaux usées de Hà Nội. Le travail de la nacre entraîne des inflammations du système respiratoire.

• La peinture laquée dégage des vapeurs nocives.



INCRUSTEURS DE CHUYÊN MỸ EN TRAIN DE SCIER DES MORCEAUX DE NACRE

DIFFÉRENTES ÉTAPES DE L'INCRUSTATION SUR DES PANNEAUX OUVRAGÉS



La désertion du village par les artisans et la Đồng Kỵ connection

La qualité du travail des artisans de cette commune est réputée. Cependant, le manque d'insertion dans les réseaux commerciaux limite leur capacité à valoriser ce métier traditionnel. Les artisans ont du mal à vivre de leur activité : le coût des matières premières est très élevé et il leur est difficile d'immobiliser du capital longtemps. On compte environ 1 000 personnes parties ailleurs pour exercer leur métier. Au début de l'année, de nombreuses voitures viennent chercher des artisans du village pour les emmener dans le centre et le sud du pays : à Huế, Hồ Chí Minh Ville ou les stations balnéaires de Nha Trang, Hội An et Đà Nẵng, où ils fabriquent des objets de faible qualité pour les touristes. Ils reviennent en général uniquement pour le *Tết*.

En contraste avec les incrusteurs de Chuyên Mỹ, les menuisiers de Đồng Kỵ (village célèbre pour ses meubles d'art : **voir Itinéraire 1**) sont très actifs dans le commerce et la promotion de leur activité et emploient de nombreux artisans originaires de Chuyên Mỹ afin de décorer leurs meubles. Il y un marché de la nacre important à Đồng Kỵ, principalement animé par des artisans de Chuyên Mỹ. Certains de ces artisans se déplacent constamment entre leur domicile et leur nouveau village d'adoption localisé à plus de 60 km; d'autres vivent de façon temporaire et précaire autour de Đồng Kỵ. La vie communautaire des villages de Chuyên Mỹ en souffre, affectant par exemple l'éducation des enfants.

Pire encore, les Dongkinois commencent à apprendre à incruster eux-mêmes (à « voler » le métier, comme diraient les artisans de Chuyên Mỹ) et cherchent d'autres sources de matière première afin de se soustraire au monopole de ces fournisseurs venus de la province de Hà Tây. L'avenir viable du métier millénaire de Chuyên Mỹ, déjà un travail difficile et moyennement lucratif, paraît actuellement compromis.

COUVERCLE DE BOÎTE LAQUÉE INCRUSTÉ DE NACRE

© Michel Badi

Une promenade dans Chuyên Mỹ

Deux axes parallèles pour visiter ces villages

À l'aller, prenez la route qui traverse les villages en enfilade ; et au retour passez par la digue. Cette route est moins pittoresque que la première, véritables coulisses des ateliers les plus polluants tournés vers la rivière.

On vous suggère de commencer la promenade par la coopérative Ngọ Hạ. Traversez le pont sur la rivière Nhuê, et prenez la route-digue sur la gauche. Vous longez la rivière pendant environ 300 m. Elle a perdu son caractère romantique tant chanté par les bardes, et véhicule vers la mer les eaux noirâtres des égouts hanoïens. Sur la droite des étangs, une rue qui descend de la route-digue s'ouvre sur la droite. À 100 m, prenez la rue à gauche. Au bout de 50 m sur la droite, une enseigne vous indique que vous êtes enfin arrivés chez **Mme Nguyễn Thị Vui** au village de Thôn Ngọ .

C'est une coopérative « privée », installée dans une très belle maison traditionnelle, qui peut être visitée. Vous y verrez les différentes étapes de la production des objets en bois incrustés de nacre. Un magasin offre aux visiteurs une grande variété d'objets artisanaux en laque et en bois. Cette coopérative, seul vestige de l'époque collectiviste, est dirigée d'une main de fer par Mme Vui. En plus de faire travailler une centaine d'ouvriers et d'apprentis et d'assurer la vente des produits de nombreuses familles du village, celle-ci organise des cours de formation à l'art du laque et de l'incrustation de nacre pour des apprentis de 15 à 20 ans et des jeunes handicapés de la province. Elle a un projet pour s'occuper des enfants des invalides de guerre ! Elle est la seule entreprise formelle de la commune à avoir la capacité juridique d'exporter.

Puis, on vous suggère d'aller à Bối Khê. Tournez à droite en sortant de la coopérative et dirigez-vous vers le centre de Thôn Ngọ. Au bout de 300 mètres environ, une ruelle part sur la droite, un peu en biais, et sort du village. On traverse les rizières pendant un peu plus d'un kilomètre, non sans avoir enjambé un pont au dessus d'un canal et croisé de nombreux étangs où s'agitent des canards.

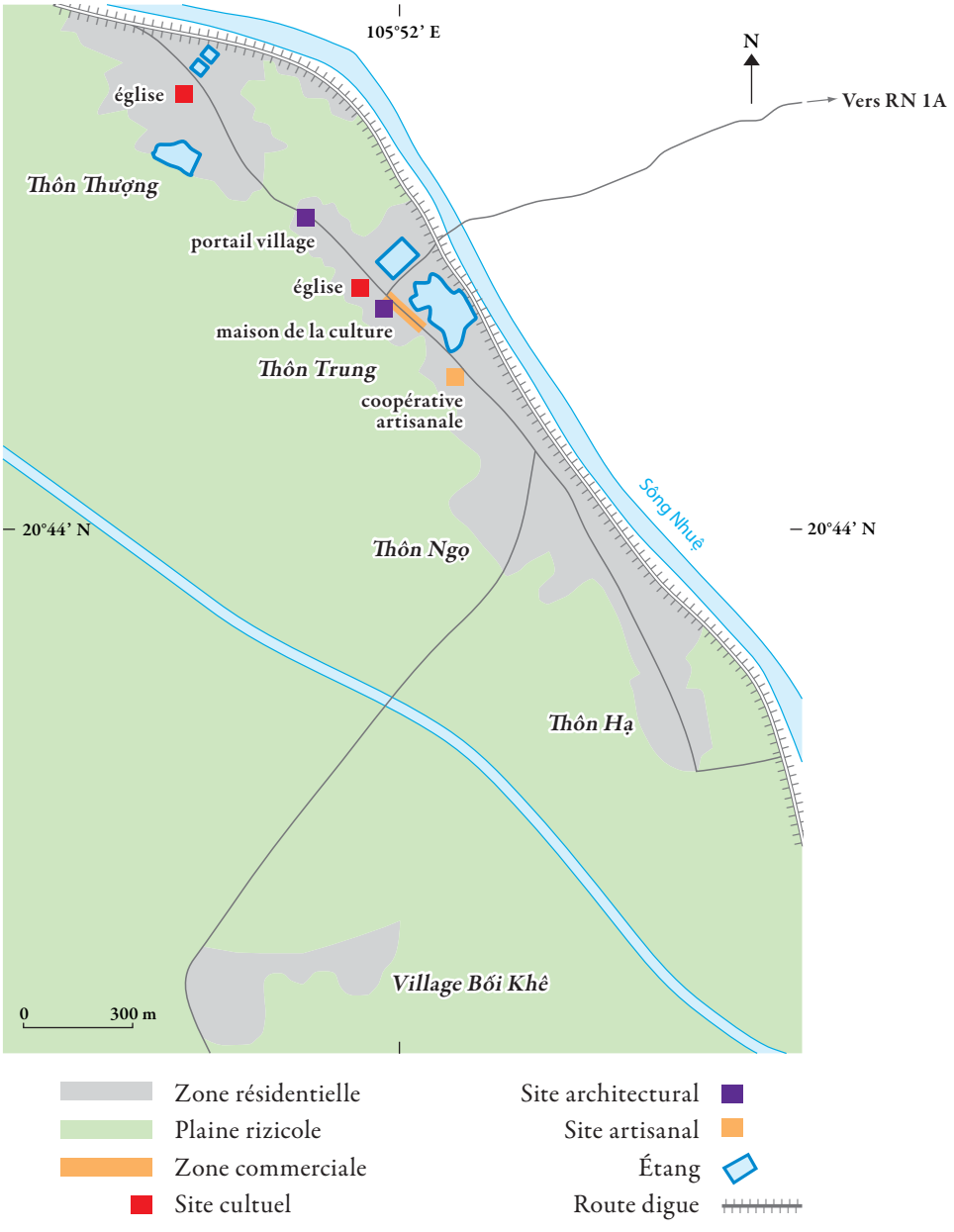
Dans le village de Bối Khê, vous trouverez de nombreux ateliers spécialisés dans l'art du laque, l'incrustation de coquilles d'œufs, des fabricants de baguettes incrustées en nacre pour attraper les aliments... Vous verrez des paniers de coquilles d'œufs sécher au soleil ! Il est possible d'acheter des objets joliment décorés chez **M. Tương Sinh**. Si vous avez la chance d'être invités à franchir le pas d'une de ces belles maisons anciennes, vous aurez l'occasion de voir la beauté des meubles sacrés en laque. Bối Khê était réputé pour ses artisans laqueurs itinérants qui, de Hà Nội à Huế ou Saigon entretenaient le mobilier de la Cour royale ou des riches bourgeois, avant que le collectivisme ne sonne le glas de ce marché politiquement incorrect.

Pour continuer la visite, il faut retourner jusqu'à la coopérative de Mme Vui. De là, vous pouvez aller visiter le temple dédié à Trương Công Thành, sacré ancêtre du métier dans le village de Thôn Ngọ. Vous continuez tout droit la rue et à 50 m, de la coopérative, niché au fond d'un jardin, se trouve le temple. C'est cette rue qui traverse en enfilade quatre des villages de la commune et que vous allez suivre pendant votre périple entre nacre et menuiserie.

La balade s'étire sur un kilomètre : le premier village au nord de Thôn Ngọ est Thôn Trung, dont la limite est marquée par un très beau portail ancien, puis Thôn Thượng, spécialisé dans le traitement de la nacre (**voir carte p. 243**). Ces deux villages comportent chacun une église. Celle de Thôn Thượng, plus monumentale, s'ouvre sur une grande esplanade.

De la rue, il est possible de voir les artisans et leurs ouvriers travailler la nacre, l'incruster au milieu d'un nuage de poussière de nacre ou de bois. De nombreuses boutiques vendent des pièces déjà prédécoupées de toutes formes, et aussi des boutons de mercerie. Dans les ruelles perpendiculaires, des ateliers plus imposants avec des cours envahies de matériaux bourdonnent comme des ruches au son des scies sauteuses, des perceuses, des ponceuses... A Thôn Thượng, des eaux blanchâtres sortent des ateliers et sont évacuées vers les canaux d'irrigation. Plus industriel que Thôn Trung, ce dernier village est intéressant sur le plan des techniques. Vous pouvez terminer la promenade, après une petite pause dans le jardin de l'église de Thôn Thượng, par la route digue qui longe le fleuve et rejoint le pont par lequel vous êtes arrivés.

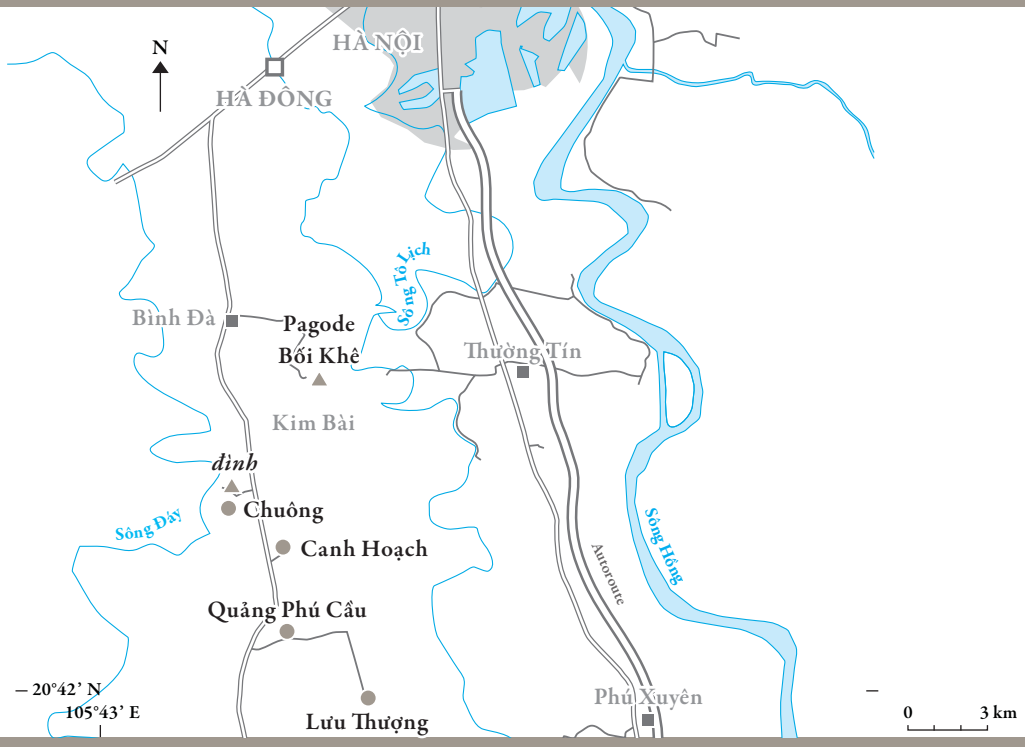
Chuyên Mỹ



Source : Google Earth 2008, Secteur de cartographie de l'IRD

Itinéraire 7

Bambou et vannerie (sud-ouest de Hà Tây)



Les villages artisanaux

Chapeaux coniques : Chuông ;
Éventails et cages à oiseaux : Canh Hoạch ;
Bâtons d'encens : Quảng Phú Cầu ;
Tressage de l'osier : Lưu Thượng

Patrimoine culturel et architectural

Le marché et le *đình* de Chuông ;
La pagode de Bối Khê.

CHUÔNG : ROYAUME DU CHAPEAU CONIQUE

COMMENT Y ALLER ?

En sortant de Hà Nội, prenez la nationale 6 en direction de Hòa Bình. Traversez la ville de Hà Đông, le chef lieu de province de l'ancienne Hà Tây. À la sortie de la ville, tournez à gauche vers la route nationale 22 : un panneau indique la direction de la célèbre pagode des Parfums, Chùa Hương. Continuez pendant 12 km. Vous traverserez la ville de Kim Bài, chef lieu de district de Thanh Oai. Continuez cette route : au bout de 2,5 km vous verrez des ateliers de menuisiers et de gros troncs de bois sur les abords. Ce sont les nouveaux ateliers du village de Mã Kiều (commune de Phương Trung) qui s'y sont installés. Un panneau indique sur la droite que vous êtes arrivés à *làng* Chuông, le village des chapeaux coniques.

LE CONTEXTE

Le village de Chuông (commune de Phương Trung, district Thanh Oai) est spécialisé depuis très longtemps dans la fabrication des chapeaux en feuilles de latanier, ou *nón lá*. Phương Trung est aujourd'hui le nom officiel de la commune de ce très ancien village, mais tout le monde le connaît encore comme *làng* Chuông (village de Chuông), indissociable de ses célèbres *nón*, alors demandez-le ainsi, si jamais vous n'arrivez pas à suivre notre excellent plan. C'est un village non dénué de charme, à une trentaine de kilomètres au sud-ouest de Hà Nội, à côté de la rivière Đáy (un défluent du fleuve Rouge), à cheval sur la digue, avec la zone inondable à l'habitat relâché entouré de vergers et de jardins potagers.

ALORS, CES *NÓN* ?

Le chapeau conique est, bien entendu, un accessoire emblématique au Vietnam, sa forme simple et classique immédiatement reconnaissable entre nombre de chapeaux en matière végétale portés en Asie et ailleurs. Il fait partie des habits universellement considérés comme traditionnels chez la femme Kinh. Les Kinh ou Việt, les gens des plaines et des deltas, sont l'ethnie majoritaire au Vietnam (85 % environ). Et la femme Kinh porte son *nón,* qu'elle soit en train de travailler dans la rizière ou bien de se promener endimanchée dans son *áo dài*, la célèbre tunique longue et moulante, fendue jusqu'à la taille, portée avec un pantalon léger et flottant par les Vietnamiennes de tout âge.

Symbole. Avec l'*áo dài* (tunique cintrée à deux pans), le *nón lá* (chapeau conique en feuilles de latanier) participe depuis toujours au charme des femmes vietnamiennes. En outre, c'est une activité prospère du village Chuông, à l'ouest de Hà Nội.

« À une quarantaine de minutes en moto de Hà Nội se trouve le village Chuông, dans la province de Hà Tây. Là, au cœur du delta du Fleuve Rouge, loin des bruits de la ville, il ne faut pas oublier d'emporter son appareil photo pour prendre les scènes de travail, les maisons anciennes aux portiques couverts de mousse et surtout le marché dans la cour de la maison communale. Sous la lumière d'hiver, le village Chuông est paré de couleurs vives : le jaune du soleil, le vert des rangées d'aréquiers et des haies de bambou, le blanc pur et immaculé des cours de séchage… ». *Le Courrier du Vietnam*, le 6 décembre 2001 : « Les chapeaux coniques font la prospérité du village de Chuông ».

Il est facile de sourire en lisant cette présentation quelque peu idéalisée et au discours touristique plutôt unidimensionnel. Toujours est-il que, encore la dernière fois que nous y sommes passés, du moins, Chuông était effectivement un beau petit village, où les désagréments de la ville sont éloignés, la pauvreté ne sévit pas trop visiblement et surtout où l'on peut facilement et librement observer une activité artisanale et communautaire très ancienne qui se perpétue encore aujourd'hui avec succès.

Il est difficile de rester indifférent au charme et à la spécificité d'une telle manifestation collective d'habileté et d'instinct de survie ainsi canalisée avec tant d'ingéniosité. Ce village encore très rural avec ses traditions et ses coutumes a survécu à la guerre, la famine et aux grands remous sociaux des derniers siècles. Mais survivra-t-il à l'époque actuelle, celle de l'urbanisation galopante, du développement économique fulgurant, de la globalisation englobante ?



LA FABRICATION DES *VÔNG* À ƯỚC LỄ

© Tessa Bunney.



Un tour de chapeau folklorique

Passant près du pont, je penche mon chapeau en feuilles
de latanier sur le côté afin de le regarder.
Sa travée mesure l'étendue de mon chagrin.
Passant près du đình, je penche mon chapeau en feuilles de latanier
sur le côté afin de le regarder.
Le nombre de tuiles sur son toit mesure l'étendue de mon amour pour toi.

[Chanson traditionnelle]

Le village lui-même est également rentré dans le folklore vietnamien avec ses couvre-chefs. Une autre chanson fredonnée dans le delta conseille ainsi :

Si tu veux goûter un excellent poisson avec du riz,
Si tu veux porter un excellent chapeau en feuilles de latanier,
Vas-y donc à Chuông !

Jadis, la tradition voulait qu'un garçon présente un chapeau fait de feuilles blanchies en guise de preuve d'amour à sa bien-aimée. Ce *sine qua non* des gestes galants avait d'autant plus de portée symbolique que le jeune homme était censé l'avoir confectionné de ses propres mains… Sachant que même un chapelier de métier ne peut confectionner que de deux à trois chapeaux (de bonne qualité) par jour, on voit que cette coutume relève d'une autre époque que celle du « speed-dating » et de la promiscuité progressive entre jeunes gens en scooter ou en réseau Internet…

Depuis 1er août 2008, les autorités vietnamiennes, en quête d'espace vital pour pouvoir gérer la croissance démesurée de la capitale, ont officiellement incorporé la province de Hà Tây dans la province de Hà Nội, créant ainsi une nouvelle zone périurbaine aux alentours. Cet aménagement va irrémédiablement changer la donne pour nombre de villages comme Chuông. Les plus proches du centre disparaîtront totalement comme entités distinctes et rurales ; les plus éloignés atteindront les faubourgs de la nouvelle ville élargie et fatalement des activités traditionnelles disparaîtront au profit de divers commerces reliés à la force d'attraction inexorable exercée par la métropole du delta, aspirant la périphérie vers le centre.

CHOSES NON DITES, CHOSES HERMAPHRODITES...

En fait, si on voulait s'acharner à tendre vers une précision dite historique (il lui manquerait donc la polyphonie ancestrale, comme souvent dans les chroniques occidentales), si on avait eu donc ce désir déplacé, on aurait pu faire remarquer que l'*áo dài* était à l'origine une adaptation d'un vêtement chinois porté par les deux sexes, appelé *cheong sam*. Ce n'est qu'au début des années 1930 qu'un dénommé Nguyễn Cát Tường, écrivain vietnamien et modiste à ses heures perdues, aurait créé l'*áo dài* que nous admirons aujourd'hui. Progressivement resserré et recoloré par des tailleurs saïgonnais, l'habit a perdu la cote avec les hommes et est devenu la parure « traditionnelle » des femmes partout sur le territoire vietnamien.

Poursuivant cette piste de pinaillage épistémologique et emblématique, si on se penche sur le *nón là* (sans vouloir l'écraser), le chapeau fait de feuilles est effectivement typique de la culture sinoïde méridionale (pas seulement du Vietnam), mais le chapeau conique « classique » était en fait autrefois porté massivement par les hommes. Les femmes arboraient des chapeaux plats et larges, ce que montrent les photographies de l'époque coloniale française - confirmé par Gourou (1936), ensuite Huard et Durand en 1954. En désaccord avec les prétentions des chapeliers de Chuông, cette dernière source affirme également que les meilleurs chapeaux en feuilles de latanier ne proviennent pas du nord du pays mais du centre. Une fois passé le début de la période collectiviste avec ses habits semblables à ceux de la Chine révolutionnaire, identiques pour les deux sexes, force est de constater que depuis, il est rare de voir un homme porter un chapeau conique. Mais comme d'habitude, l'histoire a tendance à se répéter, puisque une « nouvelle tradition » androgyne sévit, à la ville comme à la campagne, dans les deltas comme en haute montagne : la casquette de base-ball.

Pourquoi ces glissements et cette appropriation d'emblèmes très visibles mais somme toute sans grande importance concrète ? Peut-être parce qu'un pays avec une topographie longiligne, une hétérogénéité culturelle d'un delta et des communications fragilisées comme celles du Vietnam, une société qui a vécu tant de turbulences et de déracinement, une nation déchirée militairement et idéologiquement et fraîchement reconstituée, un pays renaissant ainsi des cendres aurait peut-être un besoin naturel de se (re)générer par des mythes fédérateurs, des symboles rassembleurs, des emblèmes nationalistes, aussi simples soient-ils.

Quoi qu'il en soit, si le *nón* est désormais perçu par les jeunes femmes urbaines comme *nhà quê* (plouc, paysan), il demeure nonobstant un instrument de travail d'une valeur non négligeable pour la femme en milieu rural. C'est à la fois une protection quotidienne contre le soleil et la pluie, un éventail efficace, un accessoire de coquetterie et un contenant de fortune pour grains, graines, fruits, légumes, foies de volaille – et même pour boissons rafraîchissantes (non alcoolisées...).

On fait des chapeaux en feuilles de latanier à Chuông depuis toujours, ou du moins depuis presque aussi longtemps que cela. Des anciens du village soutiennent que jadis, ces couvre-chefs végétaux étaient réservés à la Cour royale. Les temps changent, les détails des origines sont perdus, mais la tradition persiste. Jusqu'aux années 1940 au moins, on confectionnait même des manteaux en feuille de latanier à Chuông. Ces manteaux, qu'on ne fabrique plus aujourd'hui à part une petite quantité pour l'exportation vers le Japon, étaient très portés dans le delta autrefois et protégeaient autant du froid que de la pluie. Ils avaient l'avantage supplémentaire d'être fabriqués avec les pointes des feuilles de lataniers non utilisées par les faiseuses de *nón*. Pierre Gourou, (1936) en a donné une belle description : « Ces manteaux hirsutes, aussi éloignés que possible par leur aspect végétal non modifié de l'idée que l'on se fait habituellement d'un vêtement, dissimulent ceux qui les portent et les confondent avec le milieu environnant, avec des feuillages desséchés, une meule de paille, ou le chaume des paillottes. »

À la même époque, il existait encore une cinquantaine de variantes de styles de chapeaux. Il y en avait (pointus, à fond plat, avec une crête métallique, etc.) pour mandarins, pour bonzes, pour soldats… Aujourd'hui, ces chapeaux ne sont faits que sur commande par de très rares artisans capables encore de maîtriser les techniques requises. Une sorte qu'on peut encore voir portée parfois, ce sont les *quai thao*, de grands chapeaux plats avec des brides décorées, sous lesquels on peut trouver les charmantes chanteuses de chansons folkloriques *quan họ* en périodes de fêtes (**voir itinéraire n° 1**). Mais la quasi-totalité des autres styles ont disparu à jamais et c'est le *nón* qui l'emporte : le chapeau conique de forme « classique », dérivé en fait d'un chapeau de la région de la ville de Huế. Selon les artisans de Chuông, les *nón* de Huế sont moins robustes et pas imperméabilisés, puisqu'ils n'ont pas de feuilles de bambou intercalées entre les feuilles de latanier, ce qui semble être vrai.

Une autre variante du *nón* puisant ses origines à Huế, mais trouvable à Chuông, c'est le *nón bài thơ*, ou « chapeau conique poétique » : si on met le chapeau devant une source lumineuse, à l'intérieur, on voit en silhouette des formes ou des idéogrammes découpés dans une feuille intercalée entre des feuilles de latanier. Une touche de fantaisie individuelle intégrée discrètement dans un objet pratique courant.

COMMENT FAIRE *NÓN* DE LA TÊTE

Sur les quelque 3 500 foyers à Chuông, 85 % font des *nón*. On produit 3,5 millions de *nón* par an ici. Si on fait un calcul rapide (et imprécis), cela fait un peu plus de trois chapeaux par foyer par jour. C'est presque exclusivement les femmes qui font ce travail de façon régulière, rappelons que celles d'un certain âge autant que les jeunes (même les écolières) sont mises à contribution. D'ailleurs, le chiffre de deux à trois chapeaux par jour évoqué plus haut ne se réfère qu'à des *nón* de meilleure qualité ; dans un retour de manivelle faisant sévir une justice assez poétique, lui aussi (toutes proportions gardées), le Vietnam exporte une production importante (un à deux containeurs par jour quand même !) de *nón* de faible qualité vers… – Vers où ? Je vous le donne en mille… – Hé oui, la Chine !

Faire des chapeaux en feuilles, c'est un travail manuel par excellence : il y a peu de chance qu'on puisse le mécaniser un jour, il exige une certaine dextérité (mais pas de force particulière) et demande surtout beaucoup de temps. L'un des habitants de Chuông l'a défini ainsi : « c'est un métier contre la misère ». Comme beaucoup de métiers (sinon tous) dans les villages du delta, c'est effectivement à l'origine une activité d'appoint, un moyen d'occuper la main d'œuvre agricole sporadiquement sous-employée de manière ponctuelle et profitable, fournissant (une fois la production vendue au marché) un apport d'argent liquide pour les dépenses inévitables sur tout ce qui ne pousse pas dans les terres autour du village. L'achat des matières premières n'est pas dispendieux ; les rares outils requis sont simples et bon marché (un couteau et une aiguille, en fait). Les retours financiers sont faibles (pour fabriquer un *nón* qui sera vendu en moyenne 12 000 VNĐ, il faut environ d'abord débourser 3 000 à 5 000 VNĐ, selon la qualité prévue), mais tout ce qu'on doit y investir en sus, c'est du labeur manuel et du temps.

La production des *nón* est soumise aux fluctuations saisonnières de la demande et donc également des prix de vente. La préparation et le stockage des matières premières sont un problème pour certains, et l'usage de produits chimiques nocifs pour la santé afin de fumiger ces chapeaux végétaux contre la moisissure est un danger potentiel pour tous.

Un autre commentaire sur la production s'impose : sans l'organisation extraordinaire autour de cette activité, malgré le faible investissement requis, elle ne serait absolument pas rentable. Si une chapelière devait faire des kilomètres pour acheter une brindille d'osier par-ci ou trois feuilles de latanier par-là pour fabriquer un objet qui se vend si peu cher, elle ne s'en sortirait pas. Il y a une complémentarité remarquable parmi un groupe de villages avec Chuông au centre, chacun spécialisé dans la préparation ou la fabrication d'une partie du matériel nécessaire. Cet espace de production étendue est très bien organisé – essentiellement par des femmes, tout comme ce sont surtout des femmes qui fabriquent les *nón*.

OBJET NON IDENTIFIÉ

Pour fabriquer un *nón*, il vous faut cinq matières premières :

La forme ou *khuôn* en bambou, autour de laquelle vous allez construire votre chapeau. Cet objet conique (cela va sans dire) est fait avec du bambou de Hòa Bình (le meilleur) et il est assurément façonné au village de Vác (ou Lua), le seul village producteur de *khuôn* de la province, à trois kilomètres de Chuông dans la commune de Dân Hòa (où probablement vous irez très prochainement (même itinéraire, cherchez les fabricants d'éventails). À Huế, on fait des *khuôn* en bois mais pas ici, non. Faire des *khuôn*, c'est un métier en soi (il faut longuement tremper le bambou avant de le plier, etc.), mais puisque chaque *khuôn* sert en moyenne de 10 à 20 ans, les débouchés semblent assez limités.

Les cercles de bambou (*Hà Thanh)* qui font l'ossature du chapeau : 16 à Chuông contre 20 dans les provinces du Centre (Thanh Hóa, Nghệ An...), soigneusement polis, finement raccordés et gentiment fournis (contre une rétribution modique) par le village de Đôn Thu (encore dans la commune de Kim Thư : rassurez-vous, ce n'est pas loin). Vous placez les cercles concentriques sur le *khuôn*.

Les feuilles de latanier (*là co* ou *là nón*), qui provenaient autrefois de Hòa Bình (sans doute les meilleures et à seulement 50 km) ou de Quảng Hòa, mais maintenant voyagent en camion de Thanh Hóa, Nghệ An, ou même du Laos. Vous allez devoir les sécher au soleil pendant deux ou trois jours, puis les aplatir avec un fer chaud. C'est l'opération la plus délicate de toutes.

Une couche de bambou (*mo*), en provenance de Hải Giang, qu'on intercale entre les feuilles de latanier.

Les fils en nylon : on les trouve principalement à Hồ Chí Minh Ville (alors là, c'est vraiment loin !). Autrefois, les fils étaient en fait des fibres d'osier provenant du village de Lưu Thượng à côté (**voir aussi plus loin sur ce même itinéraire**). On a tout ce qu'il faut maintenant pour procéder à l'assemblage et la couture.

Si vous voulez éviter tous ces déplacements, dépêchez-vous de faire comme les autres : rendez-vous au marché de Chuông (**voir « Promenade dans Chuông »**), où vous aurez la chance de trouver toutes ces fournitures dans un seul endroit. Après quelques années d'apprentissage et quelques semaines de travail acharné, vous aurez d'ailleurs un petit stock à rapporter et à vendre au même marché.

NÓN DE FAIBLE QUALITÉ DE CHUÔNG DESTINÉS AU MARCHÉ CHINOIS

UN *NÓN QUAI THAO*

© Michel Badi

Promenade dans Chuông

Vous quittez la nationale 22 par la droite et entrez dans la commune. Celle-ci est composée de villages agglomérés, ce qui donne l'impression d'une certaine unité, tellement l'habitat est resserré de part et d'autre de la rue qui mène jusqu'à la digue. Une fois passés le quartier des menuisiers, le canal, puis le Comité populaire de la commune sur la droite, l'habitat se densifie. La rue traverse un quartier assez commerçant et artisanal : vous pouvez voir à l'œuvre un certain nombre de fabricants de chapeaux. Une visite incontournable doit être faite à **M. Cảnh** (**voir encadré p. 255**) et **n° 4 sur la carte**.

Allez vous perdre dans le dédale des rues sur la gauche (en violet sur la carte) où vous pourrez voir, en regardant au dessus des murets, des femmes et des jeunes filles en train de monter des chapeaux ou de les coudre. Les jeunes filles à la sortie de l'école se regroupent chez les unes ou chez les autres pour coudre les *nón* que leur mère aura montés dans la matinée. Vous pourrez voir l'atelier-boutique de **Mme Hoàng Thị Sang** sur la gauche (**voir sur carte, n°8**). Cette chapelière a trouvé le nouveau filon : les *nón* de mauvaise qualité destinés aux paysans chinois. Personne n'en fabrique plus en Chine.

Le centre névralgique de *làng* Chuông est le marché des matières premières niché au sein de la zone cultuelle composée d'un *đình*, d'une pagode et d'un temple. Cet ensemble patrimonial de grande qualité est adossé à la digue qui protège toute la province de Hà Tây de l'antique violence de la rivière Đáy. Maintenant cette digue sert d'espace de séchage pour les feuilles de latanier, d'axe de circulation pour les échanges commerciaux dynamiques dans cette zone où les villages artisanaux et les marchés sont nombreux.

• Chuông accueille un très grand marché de chapeaux (évidemment surtout des *nón lá*) et – vous le saviez déjà – de matières premières pour la confection de ces articles. Le marché se tient au centre du village, devant le *đình*. Il existe depuis au moins 200 ans, est très intéressant à visiter et draine tous les artisans des villages environnants qui s'adonnent à cette activité. Les produits vendus ici sont envoyés dans d'autres provinces et exportés en Chine, Thaïlande, Japon, Europe... Les marchés les plus importants ont lieu chaque date du calendrier lunaire qui se termine avec un « 0 » ou un « 4 » : les **4^{e}, 10^{e}, 14^{e}, 20^{e}, 24^{e}, et 30^{e} jours**. Si vous avez la chance d'être à Chuông à ces dates-ci, cherchez également des chapeaux de fantaisie, comme ceux qui sont faits en soie de Vạn Phúc (**voir Itinéraire n°4**) et des *nón* moins pointus, conçus pour le marché japonais. A noter : un marché moins important a lieu plusieurs autres fois par mois : officiellement, les 1^{e}, 3^{e}, 6^{e}, 8^{e}, 11^{e} jours du mois lunaire, officieusement... bonne chance : si vous arrivez tôt, nous demeurons optimistes : vous allez pouvoir assister à de l'activité dans ce beau marché spécialisé.

• Il y a un point de vue imprenable du marché à partir d'un petit pavillon ou beffroi sans cloche (sans mur, d'ailleurs, mais avec un beau toit), situé juste à côté (**voir carte**). Pendant l'activité matinale (il faut arriver tôt : tout commence à se conclure à partir de 9 h), une forêt éclatante de feuilles de latanier blanchies, cousues (de fil blanc) pour faire des grappes de *nón,* s'agite sur la place du village. Pour voir les feuilles de latanier en train de sécher au soleil, il faut avancer un peu plus loin dans le village, jusqu'à la digue, endroit de prédilection pour les fabricants qui n'ont pas assez de place chez eux.

• Chuông est également doté d'un très beau *đình*. Trouvez le marché et il est juste en face. Attention au chien qui mord et veille sur la cour arrière. Le chapelier fondateur du métier est enterré dans un mausolée localisé devant la pagode de Chuông. Le jour du festival du métier, on sort ses cendres de la pagode pour l'amener au *đình*. Celui-ci sert de lieu de culte à un général qui protégea les jeunes du cru qui, parce qu'ils avaient voulu voir le visage d'une reine venue au village, avaient été condamnés à mort par le roi. Ce héros de la jeunesse indiscrète est vénéré aussi dans le *đình* de Quảng Bá, dans une banlieue cossue de Hà Nội. Si vous cherchez des chapeaux coloniaux en feuilles de latanier, souvenir prisé des Français nostalgiques, présentez-vous chez **Mme Tạ Thu Hương**, un peu plus au sud, près de la digue (**voir n° 6 sur la carte**).

Chuông



- Espace résidentiel
- Zone résidentielle
- Zone cultivée
- Quartier fabricant de chapeaux
- Quartier des menuisiers
- Espace de séchage des feuilles
- Rue commerçante
- Marché des chapeaux coniques
- Étang
- Canal
- Site culturel
- Route digue
- *Tân Dân* Village

① *Đình*
② Pagode
③ Mausolée
④ Atelier de M. Cảnh
⑤ Pagode
⑥ Atelier de Mme Hương
⑦ Temple avec jardin
⑧ Atelier de Mme Sang

Source : Google Earth 2008, Secteur de cartographie de l'IRD



INTÉRIEUR D'UN ARTISAN DE ƯỚC LỄ

© Tessa Bunney.



M. Cảnh et son « métier contre la misère »

Située près de l'entrée du village (**n° 4 sur la carte**) se trouve la petite maison de M. Trần Văn Cảnh, proche de 80 ans, vétéran militaire unijambiste (il a perdu l'autre vers l'époque de Diện Biên Phủ) et grand artisan de chapeaux en feuilles.

M. Cảnh et sa famille se sont spécialisés dans la confection de chapeaux coniques des temps anciens, des ethnies minoritaires et de toutes formes (plats, pointus, avec des décorations…) qui servent aux représentations théâtrales et de danses folkloriques. Entre autres styles, il connaît le secret de fabrication de ces chapeaux :

- Le *nón quai thao* (pour les chanteuses de *quan họ* de la province de Bắc Ninh, **voir itinéraire n° 1, p. 91**) ;
- Le *nón* Chóp Dứa (les grands chapeaux de mandarin) ;
- Le *nón* Hong Kong (non, ils ne sont pas faits en plastique…) ;
- Le *nón ghép* (une variante locale).

La grande spécialité de M. Cảnh, ce sont les *nón quai thao*, ces jolis chapeaux à fond plat à mentonnière garnie de cordons en soie, destinés aux chanteuses. Ces chapeaux qu'il confectionne relèvent de l'orfèvrerie : l'intérieur est finement décoré de fleurs ou d'autres motifs ; un petit miroir de vanité est placé au milieu du serre-tête. Si vous avez la chance de le voir travailler, vous verrez la difficulté et minutie de la tâche. Un tel chapeau exige 1 600 points de couture et deux journées entières de travail. M. Cảnh est connu et respecté des villageois pour son savoir-faire et sa passion pour le métier, qu'il a aidé à raviver à son retour de la guerre. Il continue à former des apprentis dans l'espoir de voir perpétuer cette activité traditionnelle.

Vous pouvez acheter différents modèles de ces chapeaux rares directement à M. Cảnh ou sa famille, si toutefois il y en a de disponibles.

CANH HOẠCH

Canh Hoạch (commune Dân Hòa, district Thanh Oai) est un village spécialisé dans la fabrication des éventails en papier et des cages à oiseaux en bambou. En marge du village, il reste aussi quelques fabricants de palanches (ou plutôt les fléaux en bambou qui forment les axes de soutènement des suspensions).

COMMENT Y ALLER ?

En sortant de Chûong, reprendre la route nationale 22 sur la droite. Au bout de deux kilomètres environ, vous atteindrez le carrefour de Vác, au sud duquel commence le village de Canh Hoạch, autrefois appelé Vác. Vous verrez le long de la route sur la gauche de nombreux éventails en papier mauve en train de sécher. Vous êtes arrivés.

LE CONTEXTE

Avant les années 1990, le village s'adonnait principalement à la fabrication du papier pour les pétards qu'il vendait à Bình Đà, un bourg jadis célèbre pour ses pétards que vous avez traversé en venant de Hà Đông. Il n'y avait que quelques artisans qui fabriquaient des éventails et des cages à oiseaux, puisque ces articles ne se vendaient pas aussi bien que le papier. Le chercheur français Pierre Gourou mentionne cinq villages fabriquant des éventails dans le delta des années 1930 : il ne reste que Canh Hoạch et Chàng Sơn (Hà Tây). C'est une activité qui ne rapporte pas beaucoup et qui est massivement exécutée par les femmes. Mais comme on se trouve dans la zone spécialisée dans le bambou et l'osier, l'accès à la matière première est grandement facilité et permet aux foyers d'obtenir quelques revenus supplémentaires.

En 1994, le gouvernement a interdit la fabrication des pétards (voir explications dans **Itinéraire 1, p. 83**) et les artisans se sont spécialisés dans les éventails et les cages à oiseaux. Depuis 1995, les artisans se sont mis à en produire sur une plus grande échelle. Il faut aussi dire cependant qu'avec le développement de l'électricité, les gens utilisent davantage les ventilateurs (moins usant pour les poignets) et le marché des éventails a sombré en conséquence. Ce sont surtout les personnes âgées et les vendeuses ambulantes qui s'en servent. Les vieilles personnes aiment s'installer devant le palier de leur maison et observer le cours de la vie qui passe dans la rue, un éventail en papier de Canh Hoạch à la main.

LES MÉTIERS

Les cages à oiseaux et les éventails sont deux produits artisanaux particulièrement réussis dans la région. On voit de belles cages à oiseaux, souvent avec des locataires, puisque les Vietnamiens aiment beaucoup garder les oiseaux en cage, un peu partout, à Hà Nội et à la campagne. (Il y a aussi des pratiques bouddhiques qui amènent les gens à acheter des oiseaux en cage afin de les libérer, ce qui forcément augmente la demande aussi). Les éventails de Canh Hoạch, beaux mais simples, sont plus difficiles à trouver à Hà Nội parmi toutes les importations chinoises, plus grandes et colorées.

La fabrication des cages nécessite un travail minutieux du bambou. Les tiges sont courbées à des fins esthétiques grâce à une immersion prolongée dans de l'eau puis la mise dans des formes. On peut trouver des cages de plusieurs tailles et formes, et à des prix plus que raisonnables. L'éventail consiste en une armature faite de branches de bambou, (âgé de trois ans) et du papier (traditionnellement de teinte marron et violet sombre), attaché à l'armature, autrefois avec de la colle de kaki (un fruit local) qui émettait une odeur nauséabonde tant que l'éventail était neuf ; aujourd'hui on reproduit rigoureusement le même effet, mais avec des produits plus modernes et chimiques. L'éventail ainsi fabriqué n'a rien à voir avec les objets clinquants produits en masse en Chine : c'est un bel accessoire artisanal, sobre et discret. À noter que l'éventail pliant est né au Japon vers le X^e^ siècle, ceci contrairement à toutes les légendes qui attribuent à la Chine la paternité de la plupart des arts du Vietnam.

Toutefois, les fabricants sont des commerçants, et si on leur demande, ils peuvent produire des éventails comme supports publicitaires, auxquels on rajoute un logo d'entreprise ou d'autres matières promotionnelles. Par ailleurs, ils peuvent également remplacer le papier par de la soie, qui peut également porter des images ou des slogans. « On peut encoller dans l'éventail des papiers magiques, destinés à attirer des malheurs sur la personne qui sera éventée avec l'éventail ainsi ensorcelé » (Huard P. & Durand M., 2002). Parfois, on produit de grands éventails, jusqu'à un mètre de large, décorés avec des paysages, des tableaux, des poèmes ou des chansons.

L'un des fabricants âgés du village, **M. Trần Văn Đôn** et son frère (**voir carte p. 261**) produisent encore des éventails avec une sophistication traditionnelle, dont lui et sa famille sont peut-être les derniers à connaître le secret : de près, l'on peut voir une décoration minutieuse, effectuée avec une aiguille, reproduisant des formes en pointillés lumineux. Un éventail ainsi décoré était autrefois un accessoire idéal pour un rendez-vous amoureux au clair de la lune. Le père de ces frères artisans eut même l'honneur de fabriquer un éventail pour Hồ Chí Minh, aujourd'hui exposé au musée consacré au premier président de la République socialiste du Vietnam.

Selon la tradition, l'achat d'un éventail tombe, comme beaucoup d'autres activités, sous la houlette de la superstition, ici dans le domaine de la numérologie vietnamienne. Voici une explication du journaliste Nguyễn Văn Vĩnh dans le journal *Annam nouveau*, le numéro du 10 juin 1934 :

« Le nombre de branches de l'éventail doit être un multiple de quatre ; il peut, à la rigueur, y avoir une ou deux branches de plus, mais jamais trois. L'acheteur superstitieux, avant de faire l'emplette d'un éventail, en dénombre les branches en prononçant dans l'ordre les mots suivants : *người* (homme, autrui), *ta* (moi), *ma* (esprits malfaisants), *bụt* (Bouddha) ; il ne faut pas que le décompte s'arrête sur l'évocation des esprits malfaisants. »

Il y a des préoccupations numérologiques identiques à celles qui concernent les éventails dans d'autres domaines, par exemple dans la construction. Si ce n'est pas déjà fait, vous allez bientôt tomber sur un escalier (pas littéralement, je l'espère) avec une première ou une dernière marche beaucoup plus petite ou plus grande que les autres : celle-ci évite de conclure sur un chiffre total de marches qui attirerait le malheur sur la maison.

Tout un éventail de possibilités

Voici quelques vers au sujet de l'éventail, écrits par un des poètes vietnamiens les plus connus, Hồ Xuân Hương. Cette femme exceptionnellement cultivée (pour son époque), qui est morte vers 1822, fut d'abord orpheline de bonne heure, ensuite deux fois « épouse de second rang » (deuxième femme de fonctionnaire polygame), deux fois veuve. Comme on dit si bien dans les recueils littéraires, « la poésie a été pour elle le moyen d'épancher les aspirations ardentes de sa nature que l'existence n'a pas comblées. » Léguant à la postérité une soixantaine de poèmes dans une écriture dense d'une simplicité trompeuse, elle a su insuffler un érotisme à la franchise désarçonnante dans des paysages et des objets courants, tout en faisant un plaidoyer passionné pour l'égalité de la femme dans le couple et fustigeant les hypocrisies et injustices de la structure inflexible de la société confucéenne où elle vécut.

Notez comment la première ligne du poème reprend l'activité commentée par Nguyễn Văn Vĩnh de faire le décompte des branches de l'éventail – ou s'agit-il de jauger l'âge d'une jeune femme…?

L'éventail

Est-ce dix-sept, dix-huit ?
Laisse-moi te chérir et ne pas te quitter
Fin ou épais se déploie ton triangle
Au large ou à l'étroit se fiche la rivure.
Plus il fait chaud, plus douce est ta fraîcheur
La nuit ne suffit pas, je t'aime encore le jour
Rose comme la joue grâce au suc du kaki
Rois et seigneurs n'adorent rien que toi !

EVENTAILS EN PAPIER CANH HOẠCH EN TRAIN DE SÉCHER

© Michel Badi

Promenade dans Canh Hoạch

Le mieux est de commencer la promenade par le *đình* qui se situe un peu au sud du carrefour de Vác, sur la gauche. Un panneau indique ce site historique et touristique niché de l'autre côté d'un plan d'eau. On peut visiter ce *đình* très beau avec sa cour imposante à l'arrière. Demandez la clef au gardien s'il est fermé. À l'intérieur, un immense éventail peint sur le mur est daté de 1760, ce qui atteste de l'ancienneté du métier. Vous y verrez des palanquins et tout l'attirail nécessaire pour faire sortir l'ancêtre du métier lors du festival.

En sortant du *đình*, prendre la ruelle sur la gauche qui s'enfonce dans le village. De part et d'autre, vous verrez des ateliers de fabricants de cages. C'est une activité peu consommatrice d'espace qui s'intègre facilement dans la cour des maisons. On peut grossièrement diviser le village en deux parties : le sud s'adonne plutôt aux cages, et la partie au nord de l'église, aux éventails.

La première rue à gauche coupe le village selon un axe nord-sud. À quelques dizaines de mètres, une grande place s'ouvre devant l'église. Là encore, vous verrez des ateliers en pleine activité où les artisans débitent de petites lamelles de bambou, les arrondissent et les assemblent pour en faire des cages de toutes formes, de toutes tailles. Pour faire l'arrondi de la cage, on assouplit le bambou en le faisant bouillir. Puis on le met en forme dans un cercle en métal : les lames de bambou bouilli sont insérées jusqu'à remplir l'intérieur. Les cages simples se vendent à environ 40 000 à 50 000 VNĐ. On peut en produire dix par jour au sein d'une famille. Certains artisans peuvent fabriquer des cages très élaborées, vendues de 150 000 à 500 000 VNĐ.

Au nord de l'église, s'il fait beau, en vous promenant dans les petites rues, vous allez probablement tomber sur une cour où sèchent au soleil une petite armée d'éventails. Ils s'étalent un peu partout, là où il y a de la place : les cours des maisons, celle du très beau *nhà thờ họ* que vous verrez sur votre droite, sur les bords des rues, ce qui offre à l'œil un joli tableau. Vous pouvez en acheter un peu partout : éventail se dit *(cai) quạt* en vietnamien, à ne pas confondre avec *quạt máy* (« éventail-machine »), qui veut dire (logiquement, d'ailleurs) : « ventilateur ». Face au *nhà thờ họ*, la maison d'une fabricante d'éventail, où il est possible de voir les femmes à lœuvre. Vous verrez aussi des cages dans cette cour, activité uniquement pratiquée par les hommes de la famille.

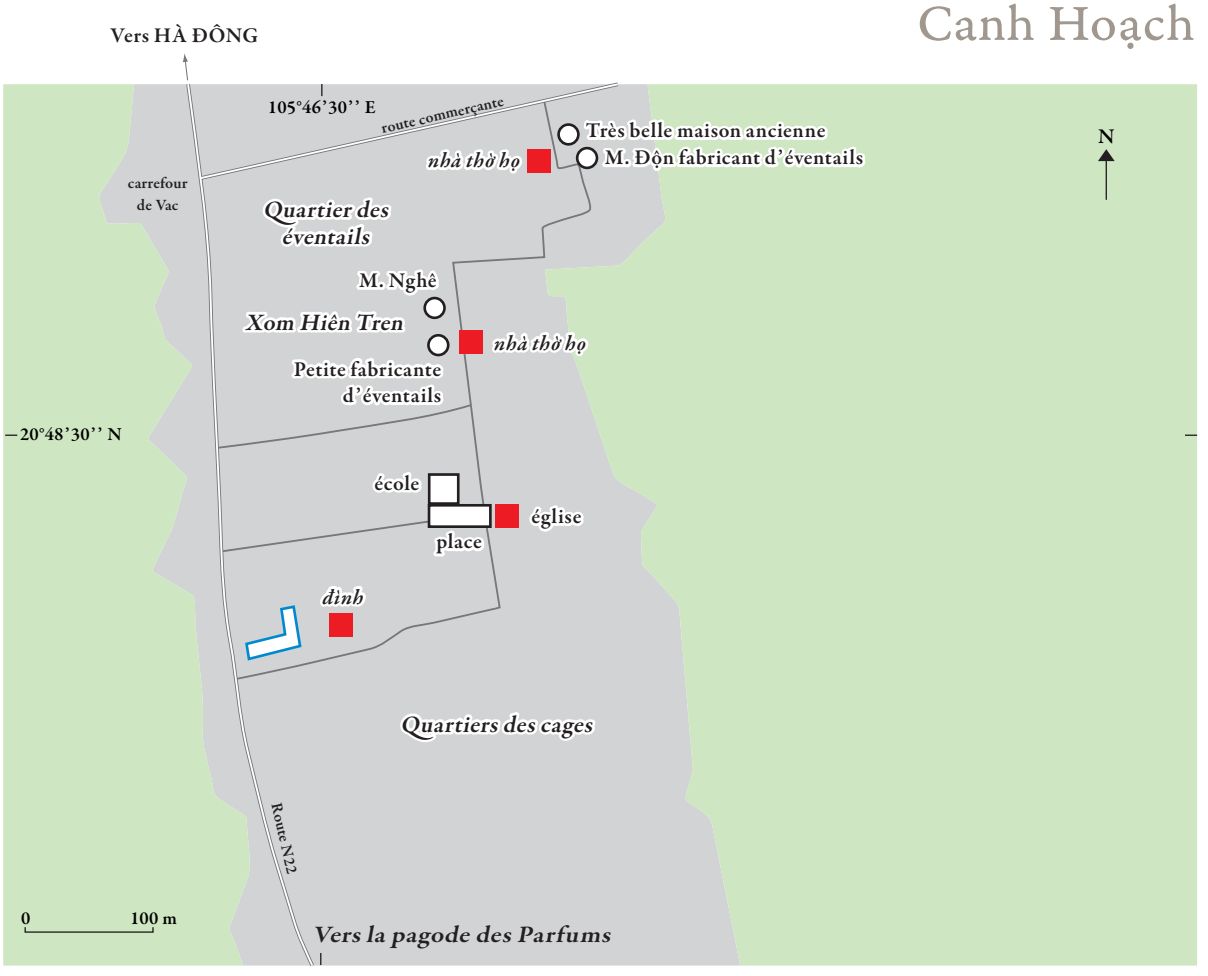
En continuant la rue, sur la gauche demandez l'atelier de **M. Nguyễn Văn Nghê**. Les superbes lampes en bambou tapissées de *giấy dó* (papier de riz) que l'on trouve dans les boutiques chics de Hà Nội pour la bagatelle de 800 000 VNĐ s'y vendent quatre fois moins cher. Bon, il faut les dépoussiérer avant de les emmener. Son atelier boutique est une véritable caverne d'Ali Baba (cages aux formes élaborées, pieds de lampes, objets divers en rotin et en bambou, paniers…). Il ne travaille qu'à la commande, mais garde dans son show-room une multitude d'objets qu'il vend aux visiteurs. Il est un des rares artisans du village à avoir diversifié la production et faire travailler en sous-traitance plusieurs familles.

Dans ce quartier, le *Xóm* Hiên Tren, vous croiserez des femmes poussant des vélos à bras (vélo transformé en charrette) chargés de paquets de lamelles de bambou, prêtes à être encollées de papier mauve par les femmes spécialisées dans la fabrication des éventails. Il existe une forte division du travail entre les ateliers, voisins pour la plupart.

Le clou de la promenade, une visite à **M. Trần Văn Độn,** avant-dernier d'une lignée spécialisée dans les éventails de « luxe ». Pour accéder dans ce labyrinthe de ruelles à la maison de cet artisan, munissez-vous de notre plan, mais n'hésitez pas à demander votre chemin – compliqué -, tout le monde le connaît. Cet artisan âgé (il avait 91 ans en 2006) a transmis son métier à son fils et sa belle-fille qui font de superbes éventails en papier mauve, et, depuis quelque temps, rouge, sur lesquels ils dessinent à l'aide d'une aiguille des dragons, d'autres animaux mythiques ou des fleurs. On voit la lumière à travers. Il est possible d'en acheter de toutes tailles, de qualités diverses (les manches sont parfois en corne de buffle) pour des prix modiques (10 000 VNĐ pour les petits au manche en bambou, jusqu'à 100 000 VNĐ pour les grands plus sophistiqués).

La maison de cette famille, de facture ancienne et traditionnelle, est très belle et a été rénovée sans trop de clinquant. Derrière chez lui, le *nhà thờ họ* du lignage Trần vient d'être réhabilité en 2006. A l'intérieur, deux autels des ancêtres sont flanqués par des peintures représentant, comme dans le *đình*, un éventail. Derrière encore, mais sur la droite la très belle maison du frère de M. Độn. Il est possible de retrouver la nationale en passant par la route commerçante que vous prendrez à gauche en sortant de la ruelle. Cette route mène au carrefour de Vác. Pour la suite de l'itinéraire, prenez la nationale 22 sur la gauche.

Canh Hoạch



Source : Google Earth 2008, Secteur de cartographie de l'IRD



ATELIER D'UN PRODUCTEUR DE BÂTONS D'ENCENS À CAO BAO KHÊ (HƯNG YEN)

© Tessa Bunney.



QUẢNG PHÚ CẦU

Les villages de la commune de Quảng Phú Cầu (district de Ứng Hoà) s'adonnent à la fabrication des bâtons d'encens en bambou (*hương thẻ*). Ces bâtons ou bâtonnets sont du matériel votif pour la pagode, le temple, le *đình* et la maison. Selon la croyance populaire, les volutes de fumée de l'encens seraient le seul moyen de communication viable entre le monde des vivants et celui des morts. Du coup, il y a des villages un peu partout au Vietnam qui produisent ces porteurs de messages vers l'au-delà. La fabrication est une activité très colorée, mais elle est excessivement toxique pour ceux (celles) qui y sont exposés tous les jours.

L'emploi d'encens est très répandu dans les rites. On pose régulièrement des bâtons allumés sur l'autel des ancêtres qui se trouve dans chaque maison. En période de fêtes dans les temples et pagodes, la fumée peut être intense. L'un des auteurs, visitant une pagode célèbre à la veille de *Tết*, a observé un vieillard chargé d'enlever les bâtons d'encens à peine allumés afin de faire place à ceux qui suivaient ; pour travailler dans ce milieu enfumé, il portait un masque de plongée (sans tuba) pour se protéger les yeux... On entend parfois dire que les bedeaux façon Vietnam, à force de respirer cette fumée encore plus nocive que celle du tabac, abîment irrémédiablement leurs poumons, tout comme autrefois les Amérindiens des régions froides qui passaient l'hiver collés autour du feu afin de survivre jusqu'au printemps.

COMMENT Y ALLER ?

Une fois au carrefour de Vác, vous reprenez la route n° 22 sur la gauche et passez devant le *đình*. Continuez tout droit pendant environ deux kilomètres. Vous passez au-dessus d'un petit canal et entrez dans le district de Ứng Hoà. Un bon kilomètre encore et vous passez au-dessus d'un autre canal. 500 m plus loin, vous tournez à gauche dans une petite rue et entrez dans Quảng Nguyên un des villages de la commune de Quảng Phú Cầu. Vous pouvez vous arrêter dans ce village ou les deux autres, Đạo Tú ou Cầu Bâu, qui sont tous les trois spécialisés dans le débitage du bambou et la fabrication des bâtons d'encens. L'espace au bord de la route est largement occupé par ces activités pour le séchage. Vous verrez toutes les étapes de la fabrication de ces articles, du débitage au trempage des lamelles de bambou dans un mélange de colle, d'encens et de sciure.

LƯU THƯỢNG

Lưu Thượng (connu traditionnellement comme Giau Tế), un village de la commune de Phú Túc (district de Ứng Hoà), est le berceau de la fabrication des objets en osier (l'herbe *tế*) depuis plusieurs siècles.

COMMENT Y ALLER ?

Une fois dépassé le village de Cầu Bầu, vous continuez tout droit en longeant le canal que vous aurez traversé avant d'atteindre ce dernier village. Au bout d'un kilomètrwe environ, vous verrez sur votre droite une grande entreprise la Phú Ngọc Handicraft Export Co Ltd, dirigée par **M. Nguyễn Văn Ngọc**, un des premiers artisans à avoir ouvert le village sur le marché international capitaliste. Vous verrez de nombreux paniers en osier sécher le long de la route à proximité de son entreprise. Puis, tournez dans la petite route à droite. Encore un kilomètre et demi et vous êtes arrivés à Lưu Thượng. Le portail du village se trouve à gauche.

LE CONTEXTE

La légende locale veut qu'au XVII[e] siècle, le hameau de Giàu Tế fut envahi par les herbes sauvages. Un homme s'y installa et commença à tresser ces herbes pour fabriquer des articles destinés à la vie quotidienne. Il enseigna aux habitants les techniques de ce métier. Après sa disparition, les gens l'appelèrent Nguyễn Thảo Lâm, ce qui signifie « plante de la forêt », et lui donnèrent le statut de saint patron du village. Chaque année, on lui rend hommage au temple du village de Lưu Thượng. Cette herbe est une grande découverte, puisqu'elle existe en abondance un peu partout dans les zones montagneuses et n'est pas chère. On peut aisément remplacer le bambou ou le rotin par l'osier : l'herbe *tế*.

LE MÉTIER

À l'origine, les villageois fabriquaient surtout des paniers et des corbeilles en osier, ainsi que des sacs façonnés avec les fibres de cette plante miracle. Encore jusqu'aux années 1980, les ustensiles en plastique étaient rares et chers au Vietnam. Les artisans du village ont noté avec surprise le succès remporté par ces objets simples et rustiques auprès des premiers étrangers à revenir au Vietnam et ont réagi en conséquence. Depuis 1988, avec l'ouverture du marché, la production des objets en osier s'est diversifiée.

Pour faire face à la demande croissante en produits tressés, les habitants de Lưu Thượng se sont mis à fabriquer des produits plus fantaisistes : petits paniers et corbeilles en forme d'animaux, valises rétro de toutes tailles, formes ludiques et décoratives... Un autre événement déterminant pour le développement de cette activité fut la décision, après maintes réticences et atermoiements, de diffuser les techniques de tressage dans les sept autres villages de la commune de Phú Túc. Par la suite, on a établi 40 groupes de production pour aller se procurer de l'herbe en quantité suffisante dans les régions montagneuses. Comme le tressage de l'herbe *tế* requiert du savoir-faire spécifique par rapport au tressage du bambou et du rotin, les artisans de Phú Túc en détiennent le monopole. Cet artisanat est devenu une industrie florissante. Plusieurs compagnies établies dans cette commune exportent désormais un peu partout dans le monde. On peut observer des ateliers qui vont du plus rustique jusqu'à une production semi-industrielle.

Un lien historique rattache Giàu Tế/Lưu Thượng à Chuông, le village des chapeaux coniques sur ce même itinéraire. Jusqu'à une vingtaine d'années, les fibres des tiges d'osier dévidées servaient à coudre les chapeaux en feuilles de latanier : ceux qui les préparaient à Giau Tế allaient les vendre au marché de Chuông (recommandé plus haut). Depuis cette époque, des fils en nylon ont remplacé les fibres d'osier, mais les tresseurs de l'herbe *tế* ont trouvé des façons pour utiliser la tige entière.

Il y a également une relation actuelle entre les villages de Phú Túc et une autre commune sur ce même itinéraire, notamment Quảng Phú Cầu, productrice de bâtons d'encens. Ces techniciens de la fumée parfumée font affaire avec des petits artisans de Lưu Thượng et d'autres villages, sous-traitant le travail pénible du débitage des baguettes de bambou pour pouvoir par la suite les enduire d'encens.



INTÉRIEUR D'UN ARTISAN DE LƯU THƯỢNG

© Tessa Bunney



CORDES EN TRAIN DE SÉCHER À LƯU THƯỢNG

© Tessa Bunney.

À VOIR

Promenez-vous à Giau Tế/Lưu Thượng : c'est un village assez urbanisé, avec plusieurs indications extérieures d'une relative affluence, comme les maisons hautes et modernes qui longent la rue principale. D'un côté de cette rue, le *đình*, la maison communale et le centre culturel du village. Il est très ancien et bien conservé, avec une mare à canards à proximité. De l'autre côté de la rue principale, suivez certaines des ruelles perpendiculaires : plus vous vous enfoncez dans le village, plus vous allez voir de belles vieilles maisons basses avec des toits en tuiles et des cours souvent remplies des matières premières du métier.

Si vous visitez ce village un jour de déchargement de camions pleins à ras bord de gros fagots d'herbe *tế* en provenance des montagnes, vous réaliserez combien cette matière première peut en quelques heures occuper tout l'espace public de ce petit village aux rues étroites et l'effervescence qu'elle procure parmi la noria des revendeurs. En dehors de ces moments de « rush », vous pourrez voir dans les ruelles, ou en vous introduisant dans les cours, les nombreuses opérations pour séparer les divers types d'osier (les tiges rigides et les tiges souples) de leur enveloppe superficielle. Tels des cheveux de sorcières, ces fibres sont mises à sécher un peu partout.

Vous pouvez également acheter des objets en osier à des prix très compétitifs : il vous manque une corbeille en forme de grenouille pour aménager la salle de bain des invités, ou un écureuil miniature avec une hotte sur le dos comme marque d'affection pour votre beau-frère ? Ne cherchez pas plus loin. Allez chez **M. Nguyễn Văn Tuân** et **Mme Kiêu** qui habitent dans la première ruelle sur la gauche après le *đình*. Vous y verrez des montagnes de grenouilles aux yeux globuleux en train de sécher ou toutes sortes d'animaux, tout dépend de la mode du moment. Il y a aussi de très beaux plateaux, malles et boîtes en osier de toutes dimensions imaginables.

LA PAGODE DE BỐI KHÊ, UNE DERNIÈRE HALTE

La pagode de BỐI KHÊ se trouve dans le village de Hưng Giáo, (commune de Tam Hưng, district de Thanh Oai).

COMMENT ALLER À LA PAGODE ?

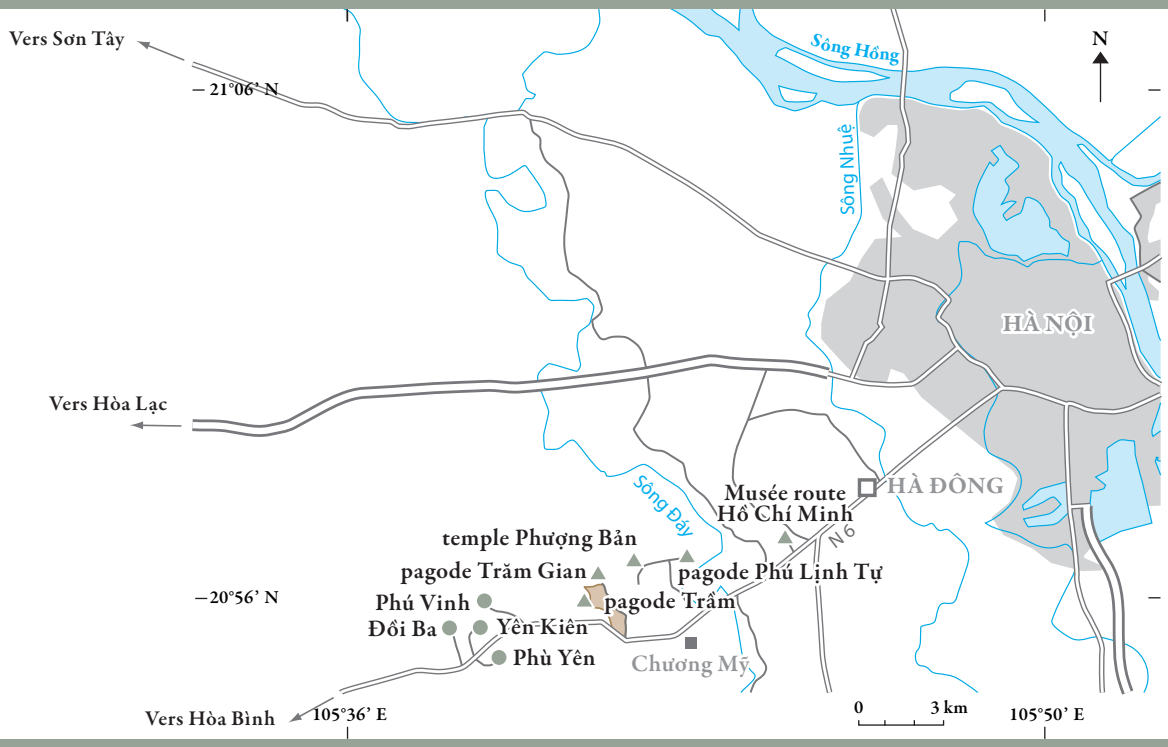
En rentrant vers Hà Nội par la route 22, juste avant le panneau indiquant le village de Bình Đà, prendre la route qui part sur la droite. Un grand panneau indique le village de métier de Thanh Thùy spécialisé dans la métallurgie. Au bout de 2,5 km, vous arrivez au village de Song Khê. Dans la courbe de la route, en plein dans le marché, une rue part sur la droite. Vous atteignez au bout de 500 m, au cœur du village de Hưng Giáo, sur la gauche, la pagode Bối Khê.

Cette pagode fut initialement construite sous la dynastie des Trần, autour de l'année 1338. Depuis lors, elle a subi de nombreux ajouts et rénovations – par exemple en 1453, 1573, 1628, 1694, 1701, 1766, 1783 et 1923, si vous voulez vraiment tout savoir.

Une fois le portail de la pagode franchi, vous traversez un petit pont au-dessus d'un ruisseau. Devant vous se trouve la tour du clocher. Derrière s'élève la partie principale de la pagode, divisée en deux. À noter tout particulièrement : le Sanctuaire Supérieur, posé sur des rangées de piliers larges et courts ; c'est peut-être la seule structure en bois encore existant de la dynastie des rois Trần. Le tout est richement décoré et sculpté avec des formes de feuilles de figuier, de fleurs, de dragons et de Garuda (déité d'origine hindoue, mi-homme, mi-oiseau). La pagode Bối Khê organise son festival annuel **le 13e jour du 1er mois lunaire**, avec parties d'échecs vivants, des jeux, de la musique…

Itinéraire 8

Bambou et rotin (ouest de Hà Tây)



Patrimoine culturel et architectural

Le musée de la piste Hồ Chí Minh ;
La pagode de Phú Lịnh Tự (ou Phú Ninh) ;
Le temple de Phượng Bản ;
Les pagodes Trầm et Trăm Gian (pagode aux Cent Travées).

Les villages artisanaux

Rotin : Phú Vinh ;
Bambou : Đồi Ba, Yên Kiên et Phù Yên (*giang*).

Pour commencer cet itinéraire, il vous faut sortir de Hà Nội en suivant la route de Hà Đông, capitale de la province de Hà Tây. Traversez la ville et continuez toujours tout droit en direction de Hòa Bình, sur la route nationale 6.

MUSÉE DE LA PISTE HỒ CHÍ MINH

COMMENT Y ALLER ?

Afin de commencer l'itinéraire sur les chapeaux de roues, nous vous proposons une petite visite du musée de la piste Hồ Chí Minh (Bảo Tàng Đường Hồ Chí Minh). Il se trouve dans la commune de Phụng Châm, Chúc Sơn, chef-lieu de district de Chương Mỹ. Après la sortie de Hà Đông, tourner tout de suite à droite après une petite zone industrielle. Prendre une allée bordée d'arbres peints en blanc. Au fond, il y a une caserne ; prendre à droite. 200 m plus loin, le musée est installé au milieu d'un jardin.

Les horaires du musée sont de 7 h 30 à 11 h et de 13 h 30 à 16 h 30 et les prix d'entrée sont modestes. Dans la salle d'exposition au rez-de-chaussée, vous trouverez les trois phases marquantes de l'histoire de la piste au cours de la Guerre américaine, illustrées de nombreuses photographies avec légendes en vietnamien et en anglais. La piste Hồ Chí Minh, rendue célèbre en Occident par plusieurs chansons, majoritairement contre la guerre, était à l'origine un petit sentier pour transporter les armements et le ravitaillement, qui a été ensuite élargi. La piste cachée zigzaguait sur 1 100 km à travers le Laos et le Cambodge, traversant montagnes, vallées et rivières.

Vous allez voir, cette visite n'est point hors propos quant au thème principal de cet itinéraire, le bambou. Pour compléter la piste, on a construit des ponts (souvent en bambou), des échelles (de corde et de bambou), des escaliers, des petites barques, des paniers à dos pour le portage (tous en bambou), et la piste était progressivement protégée sur des centaines de kilomètres par des tonnelles tressées en bambou, afin d'empêcher les radars de l'aviation américaine de localiser les camions chargés d'armes et de vivres.

Sont présentés ici divers objets de l'armée, des cartes, des armes, des outils, des accessoires de la vie quotidienne des soldats (des objets en métal faits à partir d'armes recyclées : théières, plateaux, tasses, instruments musicaux), des vêtements, des sandales en pneu, des rapports, des carnets de route, des poèmes, des radios… Attention aux bombes cachées dans un décor de jungle lorsque vous montez à l'étage !

Cette piste était le symbole de la résistance des Việt Minh aux Américains et leurs alliés. Des centaines de milliers de bombes ont été larguées dessus. Tant que la piste existait, les Américains savaient qu'ils ne pouvaient pas gagner la guerre. Ce musée est construit à l'endroit où les jeunes soldats se rassemblaient avant de partir sur le front et il est dédié à ceux (très nombreux) qui n'en sont jamais revenus.

LA PISTE DES PAGODES (ET UN TEMPLE)

Nous voilà désormais partis pour découvrir l'ensemble cultuel de la commune de Phụng Châu (district de Chương Mỹ), site doté de nombreux lieux de culte puisqu'il jouit d'une belle configuration, selon la géomancie chinoise (eau, montagnes, vue dégagée) – et selon nous aussi. Il est intéressant d'imaginer ce paysage avant la naissance du delta : sous vos pieds autrefois, il y avait la mer, parsemée d'îlots abrupts (les monts karstiques ici sont identiques aux îles dans la baie d'Hạ Long). Les alluvions charriées par le fleuve Rouge ont comblé des vallées, créé la plaine et fait reculer la mer de plus d'une centaine de kilomètres.

COMMENT ALLER À PHỤNG CHÂU ?

En sortant du musée, reprendre la route nationale 6 à droite vers Chúc Sơn, le chef-lieu du district de Chương Mỹ. Longez la digue de la rivière Đáy pendant quelques centaines de mètres. Passez le pont de la rivière Đáy, puis juste avant le panneau indiquant la sortie du district de Hà Đông, prenez une petite route à droite et au bout d'environ deux kilomètres, vous débouchez sur une intersection en T : en face, il y a un dispensaire. Prenez la route à droite qui pénètre dans le village de Phụng Nghĩa. De cette route digue, on a une vue surplombant les alentours. La route bétonnée fait place à une piste hochiminesque en terre battue qui vous mènera au bout de 500 m à la pagode Phú Lịnh Tự, située à droite, en contrebas de la route-digue.

LA PAGODE PHÚ LỊNH TỰ

Cette pagode du village de Phụng Nghĩa est une bâtisse imposante avec des stèles gravées du XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, une cloche fondue sous les Tây Sơn (XVII^e^ siècle), 40 hautes colonnes de pierre, des statues et gravures finement sculptées et 12 bas-reliefs riches en art populaire (hélas ces derniers ont été volés dernièrement). C'est une pagode de village, peu visitée par les touristes, vietnamiens ou étrangers. Un détail subtil mais significatif : les autres pagodes des environs que vous allez voir sont gérées par l'État, qui subventionne leur rénovation. Ici, ce sont les villageois qui se cotisent pour l'entretien de leur pagode.

À partir de 1945, en pleine guerre contre les Français, les villageois cachèrent des militants Việt Minh, des soldats et même un canon dans la pagode. Les militaires français ont détruit la porte du village et les Việt Minh ont répondu avec leur canon. La rivière Đáy constituait la ligne de démarcation entre la zone sous occupation française (Hà Nội et ses environs et la route jusqu'à Hải Phòng) et celle contrôlée par les Việt Minh (pour le reste : lire l'excellent *Un Américain bien tranquille* et le journal de guerre du romancier britannique Graham Greene, pour une bonne évocation, d'un œil extérieur de ces campagnes dominées par les Việt Minh).

Les nombreux temples et pagodes construits dans cette zone hors digue, le long de la rivière Đáy, participèrent à leur façon à la guerre contre les Français : ils servirent de refuge précieux à des cohortes de militants communistes (un rôle de soutien dont on ignore s'il a été reconnu à sa juste valeur par la suite).

Les stupas des bonzes qui ont habité la pagode, entourés d'une végétation luxuriante, sont dans le jardin à côté, avec trois déesses taoïstes. Les déesses peuvent aider à acquérir la prospérité et à apporter de la joie dans la famille. (N'oublions pas qu'encore aujourd'hui la tradition veut qu'une jeune épouse soit sous la tendre tutelle de sa belle-mère jusqu'à la mort – naturelle, de préférence – de celle-ci).

Il y a donc syncrétisme dans ce jardin entre bouddhisme et taoïsme. De retour à l'intérieur de la pagode, l'autel principal a été rénové un peu vigoureusement : le syncrétisme ici se fait plutôt entre patio espagnol et piscine extérieure, mais vous vous trouvez dans un lieu paisible et enchanteur, où vous pouvez rester observer les habitants du village qui apportent leurs offrandes et viennent y faire leurs doléances.

LE TEMPLE DE PHƯỢNG BẢN

COMMENT Y ALLER ?

Retournez sur vos pas. Reprenez la route-digue goudronnée qui traverse le village en laissant à gauche la route qui mène à la nationale 6 et par laquelle vous êtes venus. À la sortie du village, au bout de quelques centaines de mètres, une route en terre s'ouvre sur la droite et mène au village de Phượng Bản, qui s'étire le long d'un très grand lac. Au fond, on aperçoit les formes karstiques des monts avoisinants.

Vous allez vous retrouver dans une grande cour au bord du lac, entourée de plusieurs bâtiments. Au fond à gauche, il y a le temple principal, avec des stèles dédiées au culte de Phùng Hưng, un résistant aux envahisseurs chinois. En 1972, en pleine période collectiviste, ce bâtiment très ancien (il aurait au moins trois siècles) servait d'entrepôt de riz, suite aux inondations de 1971.

En face, un temple taoïste pour le culte de la prospérité et à gauche, une grande stèle et un bâtiment à l'entrée pour accueillir les visiteurs, avec un grand banian au centre. Quatre autres bâtiments de cet ensemble ont été détruits. Ce site est classé monument historique par le ministère de la Culture et c'est un lieu très agréable avec sa vue sur le lac.

EN ROUTE VERS LES MONTS KARSTIQUES

Il y a une légende qui raconte qu'il y a bien longtemps, l'étoile Tử Vi, de couleur rouge, tomba du ciel. Cinq montagnes que l'on appela Ngũ Nhạc Sơn (Montagnes de Cinq Musiques) émergèrent de terre. La plus connue de ces montagnes s'appelle Tử Trâm. Autour d'elle se trouvent les montagnes Bút (porte-plume), Vô Vi, Thập Tự et Trạo. Au pied de

ces montagnes s'étendent des anciens vestiges des méandres morts de la rivière Đáy toute proche (les étangs Trầm). De nombreuses pagodes et temples ont été édifiés sur leurs flancs ou à leur sommet et il existe également une multitude de grottes qui percent profondément ces aspérités de pierre calcaire qui ont servi, elles aussi, de lieux de culte (et de refuges révolutionnaires). Cet ensemble forme un patrimoine d'une grande richesse, dont le site de la montagne Tử Trầm est le plus célèbre. Nous allons attirer votre attention sur deux des pagodes les plus intéressantes, dont la première se trouve justement dans une grotte.

LA PAGODE TRẦM

COMMENT Y ALLER?

On se dégage de Phượng Bản par le même chemin ; retour au banian à droite. On quitte le village pour s'engager sur la route-digue goudronnée, prenant la direction des monts karstiques, les contournant sur la droite. On passe près d'une petite pagode sur un mont, puis on prend à gauche. Au bord d'un large plan d'eau se trouve la pagode Long Tiên, au pied de la montagne et dans la grotte, la pagode Long Tiên Động, ou Hang (grotte), ou pagode Trầm.

Au pied de la montagne Tử Trầm, il y a une grotte appelée Long Tiên Động dans laquelle a été édifiée une pagode. On y trouve une collection de 48 statues datant de la dynastie des Lê, représentant les vertus de Bouddha ainsi que des guerriers. Tout ce beau monde vit au milieu des stalactites et stalagmites qui suintent d'eau parmi de magnifiques voûtes naturelles... Des poèmes gravés dans la pierre chantent la beauté du lieu. Devant chacune des statues, qui dateraient du XVII^e^ siècle, il y a un petit autel et un brûle-parfum en pierre finement gravé d'où émanent les volutes de fumée de l'encens. Des gongs, des cloches et des tambours sont accrochés aux parois. À l'entrée de la grotte, on remarquera une tortue en pierre avec un poème gravé en lettres chinoises sur sa carapace. À gauche des autels de Bouddha se profilent d'autres grottes en enfilade, dont celle du Dragon, avec son ruisseau du Dragon et le puits de Jade. Selon la légende, les mamelles de Dragonnes donnaient du lait qui pouvait guérir toutes les maladies, mais vu que logiquement, ceux qui arrivaient à en téter étaient instantanément consumés par le feu, cela devait leur faire une belle jambe.

Une histoire bien plus contemporaine et vérifiable raconte que le futur président Hồ Chí Minh est venu lui-même se recueillir et allumer quelques bâtons d'encens dans cette pagode... Et il paraît que pendant les premiers jours de 1947, le tout début de la résistance contre les Français, la Voix du Vietnam (la radio nationale) émettait son message insoumis à partir de cette même grotte.

LA PAGODE TRĂM GIAN (« LA PAGODE AUX CENT TRAVÉES »)

COMMENT Y ALLER ?

Après la sortie de la pagode Trâm dans la grotte, revenir sur vos pas et prendre la route goudronnée à gauche. Un panneau vous indique le cap à maintenir pour atteindre la pagode Trăm Gian à travers ce pan de mer asséchée : dix encablures vers le ponant lumineux (ou, si vous préférez, deux kilomètres vers l'ouest)...

Entourée de magnifiques arbres (pluri-) centenaires, perchée sur une colline appelée Núi Chùa (la Montagne de la Pagode) dans le beau village de Tiên Lữ (commune de Tiền Phương), voici la pagode Quảng Nghiêm, Tiên Lữ – ou Trăm Gian, (aux Cent Travées), son nom le plus imagé. Selon certains documents[1], elle aurait été construite en 1185 sous le règne du roi Lý Cao Tông, mais a manifestement été rénovée depuis à plusieurs reprises.

Le nom populaire de cette pagode provient du fait que si on considère l'espace entre quatre colonnes comme une travée, elle en contient... 104 (mais cent tout court, ça sonne mieux), réparties dans trois ensembles architecturaux. Le premier de ceux-ci comporte deux pavillons. L'un est pour abriter les jeux d'échecs vivants lors des jours de fête ; l'autre est appelé Giá Ngự (endroit pour stationner le carrosse impérial : une traduction contemporaine serait « le garage »). Il fait face à l'étang des lotus ; à partir d'ici, assis dans son palanquin pendant les festivals, la statue de Saint Bối peut « assister » aux spectacles de marionnettes sur l'eau. On y trouve de nombreuses stèles, sentences transversales et sentences parallèles, dont une (du XV^{e} siècle) est richement incrustée de nacre (**voir Itinéraire 6, p. 235**).

Vous devez maintenant monter quelques centaines de marches afin d'atteindre la deuxième étape architecturale dans une cour parmi les arbres vénérables, comprenant un clocher à deux étages et à huit toits, l'un des plus beaux de la région, datant du début du XVII^{e} siècle. On peut également admirer les charpentes en bois richement sculptées de dragons. Encore quelques marches supplémentaires (en pierre bleue), et vous arrivez au troisième groupe de bâtiments, qui constituent la pagode principale : le hall des cérémonies, la salle des brûle-parfum et le sanctuaire supérieur.

Vous y trouverez, suspendus à l'autel des patriarches, un tambour d'un mètre de diamètre et un grand gong en bronze du XVIII^{e} siècle et, tout autour du temple, plus de 150 statues, en général en bois laqué, d'autres en terre cuite et certaines même, enturbannées de tissu laqué, sont tressées en rotin, (annonçant le métier des villages à venir sur cet itinéraire). On remarquera la statue de Saint Bối dans son coffre en bois (**voir encadré p. 273**). L'une des autres statues est indiquée comme étant celle de Đặng Tiến Đông, un général de la révolte de Tây Sơn, qui assiégea et réussit à « libérer » Hà Nội (Thăng Long, à l'époque).

[1] « Selon certains documents » : la formule (ainsi que la date qu'elle qualifie) est tirée d'un livre intéressant intitulé *Chùa Việt Nam/Buddhist Temples in Vietnam* (c'est-à-dire des pagodes), de Hà Văn Tấn, et al., (1993). La beauté et la force de cette tournure proviennent de ses atours pondérés et savants, qui coexistent paisiblement avec une absence la plus totale de références ou autre corroboration vérifiable.



Les bonzes font la pluie ou la revanche de la momie

Un moine nommé Nguyễn Lữ, ou (Nguyễn) Bình An, appelé par la suite Đức Thành Bối, ou Saint Bối, vivait et officiait à la pagode Trăm Gian sous la dynastie des Trần (XIVe siècle). Saint Bối est également vénéré à la pagode de Bối Khê dans le village du même nom, pas très loin d'ici dans le district de Thanh Oai (**voir p. 267**). La légende veut que ce moine eût des pouvoirs surhumains, pouvant faire tomber la pluie ou conjurer le vent à volonté. Dans la pagode principale en haut de la colline, vous pourrez admirer sa statue (dans un coffre en bois), qu'on dit être sa dépouille, momifiée et laquée (**voir aussi p. 219**, encadré intitulé « Le Retour de la Momie »).

On raconte qu'au XVe siècle, des envahisseurs chinois mirent la pagode et ses adeptes à feu et à sang. Ranimé jusque dans l'Empire des Ombres par cet acte de profanation des sbires de l'Empire du Milieu, le fantôme du moine aux pouvoirs occultes riposta, provoquant des trombes de pluie (rouge comme le sang) qui s'abattirent trois jours et trois nuits durant autour de Núi Chùa, engloutissant les militaires Ming dans la vase…

STATUES DANS UNE PAGODE

CHƯƠNG MỸ : TOUS DANS LE MÊME PANIER !

COMMENT ALLER VERS LES VILLAGES DE VANNIERS DU DISTRICT DE CHƯƠNG MỸ

Reprendre la route par laquelle vous êtes venus et à la hauteur du *đình* du village de Tiên Lữ, bâtiment qui sert aussi de bureaux pour le Comité populaire de la commune, tournez à droite. Au bout de 2,5 km, vous retrouverez la route nationale 6, que vous prendrez à droite pour aller vers la commune de Phú Nghĩa (Chương Mỹ). Après avoir dépassé sur votre gauche la grande zone industrielle du même nom, bien à l'abri derrière une gigantesque barrière, et annoncée par un panneau assez futuriste, au kilomètre 25, vous trouverez à droite l'entrée de la commune de Phú Nghĩa. Cette commune comporte plusieurs villages, mais le plus intéressant est celui de Phú Vinh qui se trouve à environ un kilomètre de l'entrée **(voir p. 285)**.

Ce district localisé au pied des collines de l'ouest du delta est spécialisé dans les activités de vannerie, à base de rotin ou de bambou. Sur les 32 communes que compte ce district, 18 s'adonnent au tressage de fibres végétales, regroupées au sein de 54 villages de métier. Ils occupent plus de 35 000 artisans. Ces villages sont organisés sous forme de clusters. Le plus gros cluster s'organise autour de la commune de Phú Nghĩa (plus de 4 000 artisans) et de celle de Đông Phương Yên (presque 3 000 artisans) qui s'est mise à la vannerie plus récemment. Deux communes localisées de l'autre côté de la route nationale 6 pratiquent la vannerie, Trương Yên et Trung Hòa.

Cette activité est relativement récente. En 1936, le géographe français Pierre Gourou ne mentionne que deux villages spécialisés dans le tressage du rotin – Phú Vinh, dans l'actuelle commune de Phú Nghĩa, village-mère de cette activité dans la zone, et Nghĩa Hảo – et un spécialisé dans celui de bambou, Yên Kiên.

La situation des villages de la vannerie évolue très rapidement. En 2004, il existait encore peu de ces grandes entreprises qui sont désormais installées le long de la nationale 6. Le gros de l'activité se déroulait dans les habitations villageoises et dans les cours. Depuis le début de l'année 2008, des zones industrielles ont émergé le long de la route, répondant à la fièvre foncière de cette province qui vient de perdre son nom en étant intégrée dans la grande province de Hà Nội. Ces entreprises de taille importante, gros cubes informes, enferment des centaines de petites mains qui tressent, poncent, vernissent, découpent et font les dernières finitions avant d'emballer. C'est le début de l'industrialisation « moderne » à la recherche de la standardisation et les premières manifestations de la fin d'un système de sous-traitance qui occupait des milliers de villageois dans cette province depuis des siècles.

Mais ne pleurons pas, il reste encore des ateliers villageois qu'il est possible de visiter. La grande industrie ne peut pas se passer d'un minimum de sous-traitance pour le tressage, même si elle tente progressivement de s'en émanciper. Toutefois, un sentiment de baisse de l'activité flotte dans l'air comme une odeur de bambou brûlé... La ruche artisanale encore existante il y a quelques années ne bourdonne plus : seul un bruit feutré semble filtrer de derrière les murets des maisons. Il y a une réelle dispersion de l'activité. En période de récolte du riz, ce n'est même pas la peine de venir, les maisons sont vides et l'activité artisanale en berne. À l'ombre des grandes entreprises, l'activité, quant à elle, continue, mais derrière les grilles surveillées par des gardiens.

Nous avons choisi trois communes à visiter :

- **Phú Nghĩa** où se trouve le village de Phú Vinh (spécialisé dans le rotin) et berceau du métier;
- **Đông Phương Yên,** où se trouvent les villages de Đồi Ba et de Yên Kiên (spécialisés dans différents types de bambou);
- **Trương Yên,** où se trouve le village de Phú Yên (spécialisé dans le *giang*, un type de bambou fin).

LE CONTEXTE : UNE ÉTUDE DE CAS

Le coup de bambou pour le berceau du rotin

Le métier de la vannerie (tressage de bambou et rotin) occupe un peu plus de 200 villages de métier de la province de Hà Tây (sur un total de 500). Il se concentre spécialement dans le district de Chương Mỹ. C'est un métier, à l'origine destiné à la fabrication d'objets pour la vie quotidienne, de petite envergure et aux revenus limités – sauf au village de Phú Vinh, déjà en contact avec les marchés européens à l'époque coloniale, qui a su développer un véritable art de la vannerie autour d'une dizaine de maîtres-artisans et produire des objets de décoration très sophistiqués.

Jusqu'alors, les artisans vanniers pratiquaient cette activité en parallèle à l'agriculture. Et si les villages avaient une spécialisation bien marquée, cette activité très manuelle ne demandait pas un grand savoir-faire et n'était pas « portée » par la religiosité si puissante des artisans organisés en corporation autour du fondateur de « leur métier », à l'aura renouvelée chaque année par de nombreux rituels. Pour le géographe Pierre Gourou, observant la vie deltaïque dans les années 1930, tout villageois était plus ou moins vannier et savait tresser pendant la saison morte des paniers pour son usage personnel.

À l'époque collectiviste, ce métier a changé d'envergure et de marchés (ceux de l'Europe de l'Est) : des centaines d'artisans ont été formés « à la chaîne » au sein de coopératives par des artisans talentueux pour répondre à cette nouvelle clientèle. Une multitude de sous-traitants exécutèrent en série un grand nombre d'objets relativement simples, sans aucune créativité, pour des revenus plus que modestes.

Cependant, ces clients d'un nouveau genre, peu soucieux alors de la qualité des articles, n'ont pas poussé les artisans fraîchement formés à se dépasser et à innover. Puis, la concurrence des contenants en plastique originaire de la Chine a tué en grande partie le marché de la vannerie simple destinée à la vie quotidienne. Un autre problème c'est que le tressage du bambou et du rotin n'est pas, en Asie du Sud-Est, l'apanage unique du Vietnam. Les Philippines, le Myanmar et surtout l'Indonésie, grands producteurs d'objets en bambou, fabriquent des objets de grande qualité et offrent une vie bien meilleure à leurs artisans. Il est d'ailleurs question de faire appel aux talents de ces Indonésiens pour rehausser la qualification des artisans de Phú Vinh. Sur 2 000 artisans dans la commune de Phú Nghĩa, seuls 220 peuvent être considérés comme ayant une qualification suffisante pour assurer tout le processus de production et tresser aussi bien du rotin (plus difficile à travailler) que les différents types de bambou.

Les autres ne peuvent monnayer leur faible expérience et technicité qu'à des salaires mensuels équivalents à moins de 700 000VNĐ, quand ce n'est pas 300 000VNĐ pour la cohorte des apprentis. La production de masse par une armée d'artisans peu formés, mal payés ne donne pas des résultats très probants dans un contexte d'ouverture vers des pays aux normes de fabrication et à la quête aux labels de « bonne » fabrication, comme on pourrait parler de la « bonne gouvernance ». Le refus d'acheter des produits fabriqués par des enfants fait partie des exigences de certains pays occidentaux.

Depuis l'année 2005, l'activité dans le cluster de Phú Vinh est en baisse. Le défi de l'ouverture vers des marchés très exigeants en matière de qualité (Japon, France et USA) est difficile à relever. La demande évolue rapidement aussi : par exemple, suite à l'introduction de règles environnementales, des industriels japonais viennent jusqu'aux villages du delta à la recherche de contenants alimentaires en fibres végétales, mais dont la fabrication doit respecter des normes d'hygiène difficiles à appliquer au Vietnam.

C'est aussi le résultat du système de sous-traitance : chaque artisan s'approvisionne en matières premières, travaille sans véritable surveillance, donc pour les moins bien formés, les erreurs s'accumulent. Le métier est confronté à une situation difficile : les entreprises ont peur de s'engager dans de nouvelles commandes : elles ne parviennent pas à rehausser la qualité des articles et surtout, ce qui est difficile dans un système de production très hiérarchisé de sous-traitance, à assurer les délais de production. Qu'une commande arrive au moment de la récolte du riz, et le contrat ne peut être honoré.

Certains artisans zélés comme M. Trung (**voir encadré p. 281**) ont misé sur l'amélioration de la qualité et la formation. Celui ci a réussi à ouvrir un centre de formation pour les artisans du village avec l'aide de la coopération danoise. Il va ensuite sélectionner les meilleurs élèves et les faire travailler pour lui, alors que d'autres entreprises visent la diversification et la production de masse.

Des entreprises qui se tournent beaucoup plus vers le commerce des objets en bambou et en rotin en provenance de tout le Vietnam se sont installées le long de la route nationale n° 6 en pleine fièvre de spéculation foncière. Elles se sont endettées, ont fait d'énormes investissements et embauchent de nombreux ouvriers (surtout des jeunes femmes) sans qualification, car elles sont moins chères, et les forment sur le tas pour assurer de grosses commandes et effectuer les finitions et l'emballage. La sphère d'embauche s'étend (province de Hoà Bình ...).On ne peut plus bénéficier du savoir-faire des artisans talentueux, qui coûtent trop cher et qui, de toutes les façons, ont leur propre entreprise, comme M. Trung. Une partie des commandes de ces entreprises est toutefois sous-traitée par des petits artisans à leur domicile, pour assurer plus de flexibilité au système et s'adapter aux fluctuations du marché.

Un gros problème demeure dans cette commune (celle de Phú Nghĩa) : 350 ha de terres agricoles ont été converties pour la construction d'une grande zone industrielle sur la nationale 6. Seul un tiers des parcelles ont été attribuées aux entreprises de la vannerie. Le reste est vendu à de grandes industries hanoïennes ou étrangères (chinoises, taiwanaises...), spécialisées dans d'autres branches. La moitié des entreprises provient de l'extérieur ; les autres ont des patrons originaires de la commune, mais seules 12 sont spécialisées dans le rotin.

En plus, ces entreprises polluent la commune car les systèmes d'évacuation des eaux usées ne sont pas séparés du système hydraulique. Elles ne vont pas embaucher les villageois, peu adaptables à ce genre d'emploi et de toute manière, au-delà de la trentaine, on n'embauche plus. Les nombreux paysans expropriés (la taille moyenne des exploitations agricoles est d'un demi hectare) ne peuvent plus assurer leur autoconsommation en riz et leur activité artisanale ne leur suffit pas dans de nombreux cas. On risque donc de fragiliser les ménages les moins artisanaux. Dans le contexte de baisse des commandes et de concurrence entre entreprises, force est de constater que le futur s'annonce plutôt morose que rose.

PHÚ VINH

L'HISTOIRE DU BERCEAU DU MÉTIER

Une origine lointaine

« Il était une fois, perdu parmi des pics karstiques, entre pagodes rupestres et plaines plus palustres que lacustres, un rustre aux doigts de fée qui s'ennuyait dans une bambouseraie... ».

Le tressage du bambou dans la province de Hà Tây daterait du XVI^e^ siècle et aurait été initié dans ce village. On le devrait à M. Nguyễn Văn Sôi, qui vient tout juste, en 2008, d'être reconnu comme l'ancêtre du métier par le Comité populaire local. L'ancêtre, né ici au XVI^e^ siècle aurait appris, à l'occasion d'un séjour avec son père (un auguste mandarin) dans la province de Thanh Hóa, le métier de fabrication des produits en bambou[1]. À son retour à *Xóm* Thượng (un hameau de Phú Vinh, dit « des cigognes blanches »), il exerce ce métier dans sa famille, le transfère à ses enfants et l'enseigne aux jeunes de son lignage. Phú Vinh et les autres villages des alentours, dans une région basse, parsemée de petits monts karstiques, étaient à cette époque souvent inondés et donc très riches en poissons et crevettes. Les habitants avaient un grand besoin d'outils en bambou pour la pêche (nasses, paniers...) en plus de ceux destinés à la vie quotidienne et à la production agricole. Et ils avaient surtout besoin d'une autre activité, car la riziculture n'était pas très développée dans cette zone à la topographie capricieuse.

[1]C'est dans des villages de la province de Thanh Hóa (150 kilomètres au sud de Hanoi) que le métier de fabrication des produits en bambou a émergé au Vietnam, il y a 1 000 ans environ. Non loin de ces villages se trouvait le site d'une des premières capitales du Vietnam, Hoa Lư, un centre qui aurait dynamisé la production d'objets artistiques, notamment en rotin et bambou.



PANIERS EN BAMBOU SÉCHANT DEVANT L'ENTRÉE D'UNE GRANDE COMPAGNIE



LA FABRICATION DE RIDEAUX EN CERCLES DE ROTIN À PHÚ VINH

Au début, les descendants de l'ancêtre du métier fabriquaient des produits en bambou, en fibres et herbes diverses qui poussaient le long des chemins afin de subvenir à leurs besoins, tout en vendant les surplus aux villages voisins. On fabriquait même des chapeaux avec les plumes des cigognes.

Mais le lignage de l'ancêtre tenait à garder secret ses techniques pour s'assurer le monopole de la production. Puis, avec l'élargissement du marché (marchés locaux, le marché de Đồng Xuân à Hà Nội avec ses intermédiaires chinois, marchés des provinces avoisinantes) la production s'est développée. Les membres du lignage ont dû diffuser le métier aux habitants du village.

Au début des années 1700, le bambou devint le matériau de choix pour les objets d'art. En 1712, une œuvre en quatre panneaux représentant les plantes symbolisant les quatre saisons (abricotier, pin, chrysanthème, bambou moso) fabriquée par les artisans du village de Phú Vinh fut offerte au roi. Cette œuvre est toujours conservée au musée ethnographique de Huế. Phú Vinh, célèbre grâce à la qualité de ses produits, devint, au début du XVIII^{e} siècle, un grand centre de production des objets en bambou pour tout le Vietnam du Nord.

Vers l'ère moderne

Sous la colonisation française (1858-1945), le métier de fabrication des produits en bambou du village gardait une grande notoriété. Sous le règne du roi Tự Đức (1848-1883), neuf artisans du village ont prêté serment au roi et juré « Ne jamais enseigner le métier aux gens d'autres localités ». Les produits du village à cette époque se sont diversifiés et les artisans ont commencé la fabrication des articles en rotin pour répondre aux commandes des Français (le rotin est exclusivement destiné à l'exportation : on ne peut l'utiliser dans des pays tropicaux, puisqu'il craint à la fois l'humidité et les termites). Un groupe de commerçants français monopolisait au village l'achat et l'exportation vers la France des produits en bambou et en rotin.

À cette période, les artisans mettaient les petits paniers dans les grands : les années 1936-1940 furent les plus prospères de l'histoire du village, lorsque 80 % des foyers participaient à la production artisanale. On utilisait aussi le bambou *giang*, court et solide pour le tressage de petites assiettes et des plateaux pour les familles riches. Le groupe français a acheté les produits du village jusqu'à 1943, avant d'arrêter à cause de la guerre. Par la suite, ce fut la récession, l'agriculture ne suffisant toujours pas à assurer l'alimentation villageoise.

Après la première guerre d'Indochine, les habitants du village ont amélioré le système hydraulique et celui de la production agricole. La fabrication des produits en bambou et en rotin a été restaurée. En 1957, débuta dans la commune de Phú Nghĩa l'ère des coopératives agricoles. Puis, en mars 1963, une coopérative artisanale fut fondée et 400 villageois l'ont rejointe, en grande partie les artisans de Phú Vinh. Ceux-ci ont abandonné leurs terres à la coopérative agricole, et étaient payés en bons de riz par l'État, à l'instar des ouvriers et des fonctionnaires.

L'interlude collectiviste

La mise en place de cette coopérative artisanale signala le début de la même période de dirigisme étatique déjà évoquée dans d'autres villages artisanaux, mais les maîtres-artisans de Phú Vinh y conservèrent une importance particulière, disséminant leur savoir-faire par le truchement de formations dans d'autres coopératives et gardant le monopole du tressage de rotin, plus compliqué que celui du bambou (*giang* ou *nứa*). Au fil des ans, le métier fut ainsi maintenu et d'une certaine manière dynamisé par l'exportation vers de nouveaux marchés derrière le Rideau de Fer, à partir d'un pays fraîchement isolé derrière le Rideau de Bambou… Mais encore une fois, cette forme d'organisation du travail finit par entraîner des effets délétères sur l'originalité de l'expression artisanale, la flexibilité opérationnelle et la qualité globale de la production, altérations qui se soldèrent par l'éclatement de ces structures collectivistes, avant même la chute du mur de Berlin.

En 1991, la coopérative artisanale a été officiellement dissoute, ne pouvant plus commercialiser ses produits. Le patrimoine de la coopérative a été rendu au Comité populaire de la commune. En 1993, suite aux réformes foncières, les anciens membres de la coopérative artisanale ont pu récupérer les terres agricoles. Cependant, la plupart d'entre eux les louaient aux agriculteurs, et continuaient la vannerie.

Malgré toutes les fluctuations du marché et de l'organisation de la production, le prestige et la renommée du village de Phú Vinh ne cessent de se renforcer. Avec l'extension du marché domestique et à l'étranger, due aux réformes de libéralisation du *Đổi Mới*, Phú Vinh a connu un nouveau développement.

Relations entre villages, division du travail et ateliers de maîtres-artisans

Jusqu'à l'époque collectiviste, les artisans de Phú Vinh ne voulaient pas diffuser leurs techniques aux villages voisins. Phú Vinh a pourtant fini par le faire vers de nombreux villages : 20 communes sur les 30 du district pratiquent ce métier. Dans la commune de Trương Yên (spécifiquement à Phú Yên, autre village de l'itinéraire), les villageois étaient autrefois agriculteurs et travaillaient le bois. Ils se sont mis sur le tard au tressage de bambou.

Les villages de Phú Nghĩa ont davantage de compétence dans le tressage du rotin, plus difficile, tandis que dans ceux de Đông Phương Yên (autre commune de l'itinéraire), les artisans sont plus spécialisés dans le tressage du bambou de haute qualité. Dans les autres villages, on ne travaille essentiellement qu'avec le bambou, produisant un tressage moins fin. La vannerie étant strictement manuelle, on ne peut pas fabriquer en grande quantité. La production est dispersée et le travail fragmenté : un foyer tresse le fond du panier, un autre le bord et le troisième le couvercle.

Dix maîtres-artisans ont fait la renommée de Phú Vinh à l'époque contemporaine, dont quatre sont déjà décédés, et à la fin de la guerre d'Indochine (la première), de nombreux artisans ont fui dans le Sud et y ont propagé le métier. Le plus célèbre et dynamique de ceux qui tressent encore ici (et ici-bas), c'est M. Nguyễn Văn Trung, la cinquantaine, de *Xóm* Thượng (un hameau de Phú Vinh).



ARTISAN EN TRAIN DE FENDRE UNE TIGE DE ROTIN À PHÚ VINH

© Tessa Bunney.



Nguyễn Văn Trung : Le dessus du panier à Phú Vinh

Frappé par une maladie de la jambe à l'adolescence, Nguyễn Văn Trung, malgré (ou grâce à) son handicap est devenu un grand expert du tressage de rotin, au point d'avoir donné des cours à l'université des Arts industriels sur sa matière de prédilection. Il fait partie de la septième génération de sa famille à produire des objets en rotin et il était le chef du groupe de techniciens de la coopérative de Phú Nghĩa, concevant des dizaines de nouveaux modèles à succès. Avant l'enseignement, M. Trung a beaucoup voyagé : il est parti comme expert en Angola, à Cuba, où il a tressé la barbe (et le treillis) de Fidel Castro en 1976, et il est allé en France et Pologne pour participer à des expositions. Son fils, qui a une vingtaine d'années, a déjà tressé un grand portait du président Hồ Chí Minh. De retour de l'université dans son village vers 1990, M. Trung prend conscience que sans transformation Phú Vinh allait perdre son métier ancestral. Il établit une entreprise privée avec 25 artisans, produisant objets en bambou et rotin. Six ans plus tard, ayant traversé une période commercialement difficile, il ouvre sa première boutique. Malgré plusieurs autres obstacles, l'arrivée de touristes étrangers en nombre croissant augmente les ventes de ses produits et il commence à exporter directement. Début 2006, il fonde une nouvelle entreprise, plus grande, avec des locaux de 300 m^2 et des emplois pour 25 formateurs et 100 employés permanents.

Mais M. Trung n'entend toujours pas s'endormir sur ses lauriers. Son projet le plus récent, c'est la création d'un grand centre de formation et d'information sur la vannerie, avec ateliers, machines, salles de classe et hébergement pour des étudiants, une structure qui forme une centaine d'artisans affirmés par année et qui du coup lui fournit, à lui et à d'autres producteurs, une main d'œuvre qualifiée, stabilisée et motivée.

COMMENT LES PRODUCTEURS S'ORGANISENT-ILS ?

Les regroupements les plus importants sont :

Des compagnies et des sociétés : elles font travailler en sous-traitance des artisans dans tout le district, voire toute la province, et présentent plusieurs avantages pour les clients, dont une apparence plus imposante et permanente, la capacité d'exporter directement et un environnement juridique plus rassurant pour les acheteurs étrangers, qui savent ce qu'est une SARL (société à responsabilité limitée).

Des groupes de production : ce sont des structures collectives qui ne se sont pas (encore) transformées en compagnie ou société ; il en subsiste encore huit dans la commune.

Des ateliers familiaux : la plupart des familles font de la sous-traitance chez elles. Il est difficile de séparer la résidence de l'atelier, puisque le travail est saisonnier et les membres des foyers sont à la fois agriculteurs et artisans. Toute la famille s'adonne au métier, et les tâches sont réparties entre les membres de la famille. Les parties les plus simples sont exécutées par les enfants. Les entreprises ne peuvent pas embaucher dans leurs usines ce type d'artisans familiaux.

Des ateliers familiaux (bis) : certaines familles se spécialisent dans les activités préparatoires au tressage, comme la découpe des bambous (10 kg par jour à la main contre 150 kg par jour à la machine). Sinon, ces familles font du traitement chimique de la matière première. C'est-à-dire, soit elles trempent les bouts de bambou ou les écheveaux de rotin dans de l'acide (qui est ensuite jeté dans les canaux, direction les rizières) pendant quelques heures afin de les blanchir, soit elles mettent les tiges végétales sous une bâche au fond de leur cour et y brûlent un bol de soufre pendant quatre jours, en guise de fumigation fort artisanale. On vous épargnera encore une rubrique environnementale, mais ayez une pensée pour les enfants de la commune (et apportez votre propre bouteille d'eau).

Une autre petite pensée (ou serait-ce sensiblement la même ?) pour le bas de l'échelle professionnelle : ils sont environ 600 sur 2 000 artisans dans la commune de Phú Nghĩa. Ils touchent de très faibles salaires (comme déjà mentionné, cela commence à 300 000VNĐ par mois), mais ce sont eux qu'on pressurise pour exécuter les grosses commandes...

Les outils employés : ils sont plus que simples : les pieds, les mains, un couteau pour effiler les bambous ou le rotin et un double-décimètre pour mesurer la taille des fibres à couper. Par ailleurs, c'est une activité qui demande relativement peu de place dans une maison.

CARACTÉRISTIQUES DU MÉTIER ET MATIÈRES PREMIÈRES

À Phú Vinh, on utilise une grande diversité de matériaux, notamment du rotin et une grande gamme de bambous pour fabriquer des objets très diversifiés (meubles, canapés, étagères, petits paniers, sous-tasses, lampes) :

- *mây* (rotin) ;
- *trúc* (ou bambou d'ivoire) bambou fin avec des nœuds très rapprochés) ;
- *giang* (plante grêle croissant en buisson touffu), moins souple ;
- *song* (bambou fin de Đa Năng) ;
- *guột* (bambou fin de Cao Bắng, Lạng Sơn, près de la Chine) ;
- *cói* (jonc de Ninh Binh) ;
- *tre et núa* (gros bambous de Hòa Bình, Thanh Hóa).

Autrefois, il y avait beaucoup de bambous qui poussaient à proximité du village, mais ce n'est plus le cas aujourd'hui. On va les chercher de plus en plus loin, même dans le centre et le sud du Vietnam. Un marché se tient à Phú Vinh tous les matins, de 6 heures à 9 heures où vont s'approvisionner les patrons et les chefs d'équipe.



À titre d'exemple

Les ateliers de sous-traitance sont payés à la tâche : en 2004, une famille enquêtée touchait 2 500 VNĐ pour tresser trois rangées de rotin autour de petits plateaux. Cela leur prenait 30 minutes par unité et elle en faisait 10 par jour. Si l'on retire les 10 000 VNĐ de matière première, elle gagnait 15 000 VNĐ (moins d'un dollar américain) par jour.

PANIERS EN BAMBOU ET EN ROTIN EN TRAIN DE SÉCHER À PHÚ VINH

Ce qui singularise la commune de Phú Nghĩa par rapport aux autres, c'est sa grande diversité de matériaux et de produits. Cependant, avec le développement des grandes entreprises commerciales installées le long de la route, ce qui faisait la particularité de cette commune risque d'être noyé par ces grandes usines-supermarchés qui vendent des produits de tout le Vietnam.

Quelques enjeux de l'exportation (destination de 95 % de la production à Phú Nghĩa !)

L'envergure des commandes et les courtes échéances imposées par les acheteurs des pays développés poussent les producteurs à songer à la mécanisation. Or la vannerie est difficile et dispendieuse à mécaniser (comme des résultats très mitigés à l'époque collectiviste ont démontré), nécessitant tout d'abord des ateliers de superficie nettement supérieure. Notons en passant qu'on ne pense même pas aux éventuelles pertes d'emplois (même si ceux qui conservaient leur poste pouvaient être un peu mieux rémunérés). M. Trung (**voir encadré p. 281**) pense qu'il faudrait mécaniser la première étape de la production (nettoyage et coupe du bambou) et la dernière (polissage et vernis des articles). Mais le tressage devrait toujours se faire au domicile des gens, car sinon cela demanderait trop d'investissement.

D'ailleurs, les clients étrangers préfèrent systématiquement les produits faits à la main à ceux qui sont faits mécaniquement : le cachet artisanal, l'objet pas standardisé, la finition non uniforme, unique même. Simultanément cependant, ces acheteurs en général abhorrent par principe l'exploitation (quand elle est trop évidente, en tout cas) des ouvriers et ne veulent pas du travail des enfants, tout en souhaitant payer les prix les moins chers possible. Dure équation que d'équarrir ce cercle avec seulement du rotin, du bambou et un couteau…

Le rythme des commandes pour l'exportation ne prend pas en compte le rythme naturel des semis et de la récolte du riz, qui mobilisent une proportion importante des ouvriers.

En Indonésie, par exemple, les artisans gagnent trois à quatre fois plus qu'au Vietnam. Il arrive aux producteurs de Phú Nghĩa d'exporter vers ce pays des articles que les Indonésiens revendent à l'étranger après avoir collé des étiquettes Made in Indonesia… Comment réagir face à cet état de choses ? Le remède semblerait passer avant tout par une amélioration des filières commerciales, une meilleure gestion et un marketing des articles qui permettraient de récolter la plus-value de la production directement à la source. Une ONG américaine a récemment aidé plusieurs équipes de production dans la province à créer un site Web, à améliorer leur stratégie de vente et à trouver des partenaires à l'étranger.

Une promenade dans Phú Vinh

Un petit rappel : quand vous êtes sur la nationale 6, vous dépassez sur votre gauche la grande zone industrielle de Phú Nghĩa, bien à l'abri derrière une gigantesque barrière, et annoncée par un panneau assez futuriste. Au kilomètre 25, il y a l'entrée à droite de la commune de Phú Nghĩa. La commune comporte plusieurs villages, mais le plus intéressant est, bien entendu, celui de Phú Vinh, qui se trouve à environ un kilomètre de l'entrée. La petite route qui entre dans la commune traverse d'abord le village de Khê Than (sur la gauche), où se trouve le siège du Comité populaire de la commune. Sur la droite, derrière un grand étang, le village de Quang Châm, très agréable à visiter, avec ses maisons et ses grandes cours qui servent d'aire de séchage. L'après-midi, il est possible de voir les villageois à l'œuvre. Dans ce village, les artisans travaillent surtout en sous-traitance dans l'intimité du foyer. On ne trouve pas de petits patrons où une ruche d'ouvriers s'active.

On suit la route vers le nord-ouest. On passe le marché sur la gauche. Puis encore sur la gauche, les locaux de l'ancienne coopérative artisanale, sise dans le village de Phú Hữu, reconnaissable à son panneau « *Hợp Tác Xã* », où un groupe de production s'est installé. Le matin, on peut voir de grands paniers en train de sécher. Il est possible de visiter le showroom de **M. Trần Văn Cưu**, où il expose les différents modèles des articles qu'il exporte. Dans son atelier, il a trois jeunes artisans qui inventent 300 à 400 modèles chaque année. Il a même un catalogue en japonais ! M. Cưu vend directement parfois les quelques articles invendus qui peuvent se trouver à l'atelier.

Puis encore un peu plus loin à gauche, une ruelle s'enfonce vers le hameau *Xóm* Thượng ; d'ailleurs, à partir du village de Phú Vinh, un panneau l'indique. À l'angle droit de la rue se trouve une très belle maison en bois, où un petit restaurant-café-bar vous permettra de vous rafraîchir ! De part et d'autre de cette nouvelle ruelle, de nombreux ateliers tenus par des petits patrons exposent dans la cour les articles en train de sécher. Les artisans au travail exécutent des commandes pour l'Europe, surtout des paniers de toutes formes. Il est possible de visiter ces ateliers où seul le travail manuel est apparent.

Au bout de quelques mètres, un très beau banian à l'ombre duquel des femmes tressent le rotin l'après-midi. Encore tout droit et vous débouchez sur une jolie place, au fond de laquelle se trouve la maison de **M. Trung**, un des artisans les plus réputés et dynamiques de ce village (voir encadré plus haut). Il est possible de visiter son petit musée où sont exposées ses plus belles pièces et d'admirer les grands tableaux en rotin tressé, représentant l'Oncle Hồ et son collègue cubain, Fidel Castro. La finesse des objets exposés contraste avec les paniers simples en train de sécher dans les cours traversées. On est ici véritablement chez un artiste. Les murs de cette pièce sont couverts de prix divers et de photos mémorables. Des lampes, des vases, des grandes jarres, des boîtes en rotin finement tressés de brins colorés… Il n'est malheureusement pas possible d'acheter ce type d'articles ; M. Trung ne travaille qu'à la commande. Dans l'atelier derrière, il expose des articles de moindre qualité, qu'il vous vendra pour une bouchée de pain.

En sortant de chez M. Trung, vous verrez sur la gauche de la place, une très belle porte qui s'ouvre sur une maison ancienne. Vous pouvez aussi aller visiter l'atelier de **M. Đo** (derrière celui de M. Trung), qui lors de notre dernière tournée fabriquait des rideaux en petits anneaux faits de minuscules lamelles de bambou. Au sein de l'atelier, qui se trouve dans la cour et s'ouvre sur un beau plan d'eau, une forte division du travail s'observe entre la vingtaine de femmes qui s'adonnent à cette activité : celles qui coupent les lamelles de bambou, celles qui font les anneaux avec une dextérité étonnante, celles qui les assemblent, celles qui brûlent au chalumeau les fibres qui dépassent. Là encore, il est possible d'acheter tout un assortiment de paniers de toutes formes, des petites valises en rotin et bambou, restes d'anciennes commandes.

Ensuite, vous revenez sur vos pas, passant devant le banian et, plutôt que de retourner vers l'entrée de la commune, allez au *Xóm* Hạ, un autre hameau du village de Phú Vinh. Donc tournez à gauche et tout de suite à droite. Vous déboucherez sur un espace ouvert. Sur la droite, la deuxième maison abrite le superbe atelier de **M. Hân Hạnh**. Sa maison est très belle, de petite taille et de facture ancienne avec des sculptures. À l'intérieur, c'est la caverne d'Ali Baba : des sacs, des abat-jour finement tressés en fibres de rotin colorées. Les prix sont assez élevés, mais à la hauteur de la créativité et de la qualité du travail de cet artisan qui expose dans de nombreuses foires à Hà Nội et ailleurs. Il associe le rotin à la céramique. On retrouve ses articles dans la rue Hàng Trống, dans les boutiques pour touristes. De l'autre coté de la rue, encore une belle maison à visiter.

ĐÔNG PHƯƠNG YÊN

COMMENT Y ALLER ?

Pour aller de la commune de Phú Nghĩa vers celle de Đông Phương Yên, retournez vers la nationale 6 et tournez à droite, en direction de Hoà Bình. Au kilomètre 28, tournez à droite, passez sous le portail de la commune de Đông Phương Yên.

Commune moins dynamique que Phú Nghĩa, Đông Phương Yên est beaucoup plus touchée par la baisse des commandes en provenance de l'Europe. Depuis 2006, le rythme de production a baissé considérablement et celui des machines bourdonnantes s'est atténué.

À l'époque coloniale ici, il n'y avait que quelques foyers spécialisés dans la fabrication des paniers pour laver le riz ou les légumes qu'ils allaient vendre à Hà Nội. Un nombre limité de familles travaillaient pour les Français via les ateliers de Phú Vinh et fabriquaient des meubles pour poupées (les poupées des petites filles françaises, bien entendu). Ensuite, ils ont appris à diversifier leur production avec les artisans de Phú Nghĩa à l'époque collectiviste, dans le cadre des cours de formation organisés par la coopérative artisanale. De 1976 à 1983, les artisans ont fabriqué des stores en *giang* (le bambou court et solide), destinés aux pays d'Europe de l'Est. À la période du *Đổi Mới*, beaucoup d'artisans ont abandonné le métier par manque de débouchés, laissant seuls ceux qui étaient déjà bien placés à l'époque collectiviste (surtout des cadres) à se mettre à leur compte.

En ce qui concerne la division du travail entre les artisans de Đông Phương Yên et ceux de Phú Nghĩa, les premiers travaillent plus le bambou, notamment le *giang*, et ne sont pas très qualifiés pour utiliser le rotin, matière beaucoup plus difficile à tresser. Quand les artisans de Phú Nghĩa ont des commandes en *giang*, ils les passent à leurs confrères de Đông Phương Yên qui leur renvoient l'ascenseur avec le rotin. Certains ateliers ont commencé à diviser le processus de production et se spécialiser dans la découpe du bambou, surtout le *trúc* (bambou fin) et le *tre*. Ils se sont équipés en machines : scie, perceuses et approvisionnent les autres ateliers. Ils embauchent des jeunes filles des communes des alentours qu'ils rémunèrent à la journée.

À Đông Phương Yên, on fabrique des plateaux, des poubelles, des paniers ronds, des paniers pour mettre les bonsaïs, des porte-journaux, tous en bambou. On utilise différents types de fibres ou de bambous selon les parties de l'article, par exemple un plateau :

- *trúc* pour les bords du plateau ;
- *song* pour les poignées ;
- *nứa* pour le fond du plateau ;
- *mây* (rotin) pour attacher les différents éléments ensemble.

Les artisans de cette commune ont des relations avec d'autres villages de métier des alentours de Hà Nội : ils font broder des motifs en raphia sur les paniers à Quất Động (**voir Itinéraire 6, p. 226**). Ils sont en rapport avec Bát Tràng (**voir Itinéraire 2, p. 110**) pour acheter des céramiques dont ils tressent ensuite les pourtours. Un problème rencontré par les artisans de Đông Phương Yên concerne les filières commerciales internationales : certains pays de l'Europe de l'Est, comme la Hongrie ou la Tchécoslovaquie, anciens clients de la coopérative avec qui les artisans ont maintenu des relations, s'interposent comme intermédiaires entre eux et les pays capitalistes. Terminons cette visite chez les vanniers avec une promenade à l'intérieur de Đông Phương Yên, dans les villages de Đồi Ba et Yên Kiên.

LA FABRICATION DES PANIERS EN BAMBOU À ĐỒI BA

BAMBOU EN TRAIN DE SÉCHER À ĐỒI BA



FEMMES REGROUPÉES DANS LA PAGODE DE YÊN KIÊN POUR TRESSER LEURS PANIERS

Balade entre Đồi Ba, Yên Kiên et Phù Yên

On entre dans le village de Đồi Ba. Les villageois travaillent sur leur pas de porte ou dans la cour et exécutent des commandes. Lorsque nous y sommes passés, tous les artisans installés le long de la rue principale fabriquaient les mêmes paniers, sans doute pour le même patron. Ce village n'a pas de cachet particulier. Mais il faut se faufiler dans les ruelles et vous aurez l'occasion de voir les mille et une façons de tresser les différentes variétés de bambou et la multitude des objets qui sortent des mains des artisans.

Les villages de cette commune ne sont pas particulièrement riches, et le patrimoine architectural n'atteint pas les splendeurs des villages de Bắc Ninh ou de ceux qui sont accolés à la digue de la rivière Đáy. En continuant la petite route, on arrive au village de Yên Kiên. Là, une pagode assez rustique, datant de près de trois siècles, avec ses stupas dans la cour, vaut le coup d'être visitée. Le moine qui y vit est très accueillant et vous ouvrira peut-être la porte. Les femmes du village y apportent leur ouvrage l'après-midi et tressent ainsi en bonne compagnie. Derrière la pagode se trouve le *đình* intéressant, lui aussi, à voir.

Et un tout dernier village, localisé de l'autre côté de la route nationale : Phù Yên, de la commune Trường Yên.

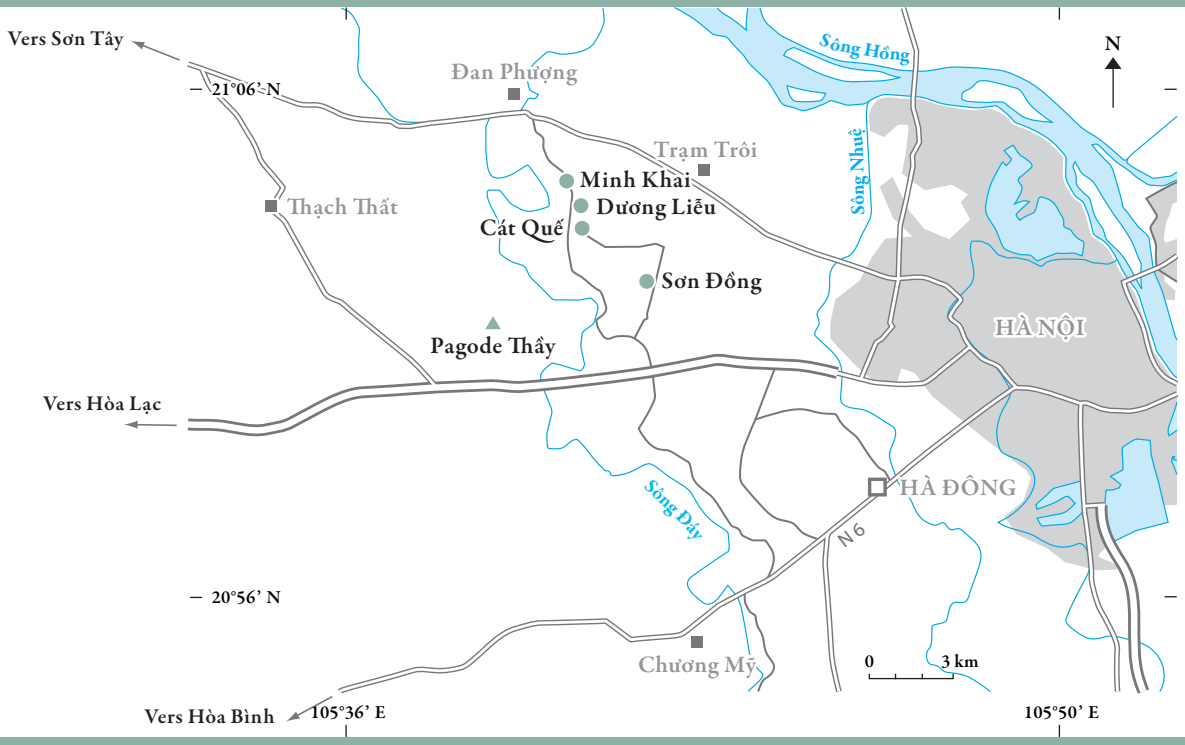
Retournez vers Phú Nghĩa par la nationale 6. Sur la droite, une digue longe étonnamment la route. Après le kilomètre 28, une petite rue passe au travers de cette digue et entre dans le village de Phù Yên. Ce village, autrefois spécialisé dans la menuiserie, s'est mis à la vannerie à l'époque collectiviste. Une petite coopérative avait été montée, mais peu de gens y travaillaient car on choisissait les meilleurs artisans. Une vingtaine d'entreprises ont déménagé le long de la route nationale, à cause de la pollution et du manque de place. Il ne reste plus dans le village que les femmes qui tressent en sous-traitance pour ces entreprises (les hommes s'adonnent plutôt à la menuiserie). Celles que nous avons rencontrées utilisent pour la plupart des bâtons de *giang* de 40 cm et du *mây* pour les fixer, achetés sur le marché de Đông Phương Yên, pour tresser des petits paniers. Elles gagnent environ 15 000 VNĐ par jour.

Le village n'est pas très grand. En continuant tout droit, vous trouverez le *đình* faisant face à un petit étang. Si vous avez fait les choses dans l'ordre, ce serait votre dernière pause dans la tranquillité avant de reprendre la route vers la cohue de Hà Nội.

Ces villages de vanniers sont relativement calmes et agréables à visiter car ce sont des lieux encore marqués par l'agriculture. Le métier artisanal se concentre dans l'intimité des foyers, les grandes entreprises ayant pratiquement toutes déménagé le long de la route nationale. On est loin ici de l'effervescence des villages de Bắc Ninh ou de celui de La Phù.

Itinéraire 9

Villages de l'agro-alimentaire (ouest de Hà Nội)



Les villages artisanaux

Statuaire en bois : Sơn Động ;
Agro-alimentaire : Cát Quế, Dương Liễu et Minh Khai.

Patrimoine culturel et architectural

La pagode du Maître (Chùa Thầy).

Un itinéraire rédigé par un invité, Dr. Guillaume Da, spécialiste de la transformation des produits agricoles.

SƠN ĐỘNG, UN ARRÊT AU VILLAGE DES SCULPTEURS DE BOUDDHAS

Situé sur la route qui mène au cluster de villages de l'agro-alimentaire, Sơn Động, le village célèbre pour ses bouddhas en bois et ses autels des ancêtres, les *bàn thờ*, richement décorés en laque et feuilles d'or, vaut une visite. Cette visite, selon que vous la fassiez en 2009 ou à la fin des années 2012, pourra prendre une tournure très différente : la commune de Sơn Động, ainsi que les communes de Cát Quế, Dương Liễu et Minh Khai, vont changer de visage. Plus de 3 500 hectares des terres agricoles du district de Hoài Đức vont, d'ici là, être transformés en zones résidentielles et industrielles. L'autoroute Láng-Hoà Lạc, qui traversera la ville satellite de An Khanh, sera reliée par de larges routes au nord de la province. La commune de Sơn Đồng constituera un grand carrefour de communication et accueillera la grande zone résidentielle urbaine Khu Đô thị Sơn Đồng, ceci en échange des trois quarts de ses terres agricoles. Quant aux autres villages de cet itinéraire, ils verront une grande partie de leur territoire absorbé par la zone résidentielle de Khu Đô thị Hoài Đức, extension de l'actuelle capitale du district Trạm Trôi. Même si plus des trois quarts des revenus des villageois de cet itinéraire proviennent des activités artisanales, la riziculture apporte un complément essentiel à l'équilibre des budgets des ménages. La perte de la sécurité alimentaire au niveau local, pourtant un fondement de la politique agricole du Vietnam, risque de mettre à mal les artisans les plus démunis.

COMMENT Y ALLER ?

Allez jusqu'au Centre international de conférences à l'ouest de la capitale et prenez la route Láng-Hoà Lạc (au moment de la rédaction de cet ouvrage (fin 2008), cet axe était en train d'être transformé en une autoroute gigantesque de 150 m de large). Continuez tout droit pendant environ 4 km. Prenez sur la droite la route en direction de Nhổn : Đường Tây Mỗ dans le district de Từ Liêm (en espérant que la jonction puisse encore se faire avec la route). Au bout de 3,5 km, vous arrivez au village carrefour de Kim Hoàng et tournez à gauche en direction de Sơn Đồng que vous atteindrez au bout de quatre 4 km.

CONTEXTE

Selon Hữu Ngọc (2006), Sơn Động serait célèbre pour le grand nombre de ses lettrés et lauréats aux concours triennaux, mais aussi pour son métier transmis de génération en génération depuis des centaines d'années : la fabrication de statues et d'objets d'art en bois laqué. Les artisans produisent également des statues à l'effigie de divinités ou d'autres figures du bouddhisme (Bouddha aux mille yeux, arhats, génies du ciel – Ông Thiện et Ông Ác...), des animaux célestes, des autels, etc. On retrouve nombre de ces œuvres dans les édifices religieux à Sơn Tây, à la pagode du maître, Chùa Thầy, à Hải Phòng, Chùa Đỏ, à Hà Nội, le Văn Miếu (le temple de la littérature), ou encore à la citadelle de Huế etc. En visitant les pagodes de Chùa Thầy ou la pagode des Parfums, vous croiserez peut-être certains des artisans de Sơn Đồng en train d'effectuer la réfection d'un linteau ou l'inauguration d'une nouvelle statue.

Si on compte aujourd'hui 300 entreprises spécialisées dans la sculpture sacrée – elles occupent plus de 4 000 ouvriers et artisans – Sơn Đồng n'a pas toujours connu une telle activité. La période collectiviste et les guerres ont rudement éprouvé le métier pluriséculaire de ce village. Le cliquetis des outils à bois et des marteaux s'était alors presque tu. Dans les années 1980, les maîtres-artisans M. Nguyễn Đức Dậu (professeur des Beaux-Arts), M. Nguyễn Đức Tường (spécialisé dans la fabrication des statues de Bouddha) et M. Trần Đình Thúy (spécialisé dans la laque), ont relancé l'activité et ouvert des classes de formation pour transmettre leur métier aux jeunes générations. Trente apprentis ont été formés après plus de 18 mois de formation et, 25 ans après, ils constituent la classe des artisans les plus investis dans la production de ce village.

Ils ont aujourd'hui 40 ans et se nomment : Nguyễn Chí Quảng, Nguyễn Viết Thắng, Trần Đinh Cương, Nguyễn Viết Hồng, Nguyễn Viết Tạch... Ce dernier s'est lancé dans les affaires en 2005 en se spécialisant dans des objets en bois, plaqués or ou argent qui ont été présentés à la foire des antiquités vietnamiennes exportées aux États-Unis, en Europe, ou dans les pays d'Asie du Sud-Est. Il a actuellement trois ateliers qui comptent 40 artisans. Il sculpte de grandes statues en bois de jacquier, notamment des bouddhas de plusieurs tonnes. Une visite dans son nouvel atelier, localisé à une centaine de mètres sur la route qui part à droite du carrefour du village, vous permettra de mesurer l'ampleur de l'ouvrage. Lors de notre dernière visite, un immense bouddha de trois mètres de haut accueillait, tout souriant, le visiteur. La fabrication de telles sculptures nécessite une équipe de cinq à six ouvriers pendant trois ou quatre mois et le

bois d'environ dix arbres. D'autres artisans, comme M. Nguyễn Chí Quảng, créent des produits laqués de haute qualité. M. Nguyễn Viết Thắng a ouvert trois ateliers dans le village et emploie près de 30 travailleurs hautement qualifiés. Outre la production traditionnelle, ses travailleurs sont impliqués dans la réfection de l'ancienne capitale de Huế. Les artisans se sont spécialisés soit dans un type de produits (petite statuaire, autels des ancêtres, oiseaux mythiques, bouddhas...), soit dans une étape définie de la production (sculpture, laque, finitions, assemblage, commercialisation...).

Des collaborations existent même avec le village de la céramique (Bát Tràng, **voir Itinéraire 2, p. 110)** pour développer le produit « *Gốm phu* » qui a été lancé en octobre 2005. Ce produit en porcelaine de Bát Tràng est revêtu d'une ou plusieurs couches de laque de Sơn Đồng. L'assemblage des deux donne de beaux reflets sur les objets de culte.

La croissance économique, la constitution d'une moyenne bourgeoisie ayant les moyens d'acheter des autels des ancêtres fastueux (ceux dorés à la feuille d'or coûtent 30 millions de VND), le regain de spiritualité de la population après des années de collectivisme assurent un avenir brillant à Sơn Đồng. Comme le mentionnait sur le site Internet de ce village (*www.mynghesondong.com.vn*) M. Nguyễn Hồng Viết Anh, propriétaire d'un atelier dans le village de Sơn Đồng, : « merci à Bouddha et aux effigies religieuses, car grâce à elles, nous pouvons gagner notre vie et faire des profits ! ». Les artisans sont toutefois confrontés à un réel problème : le manque de matière première. Le bois de jacquier, connu pour sa souplesse et sa longévité, est de plus en plus rare. On l'achète au Laos et au Cambodge.

Le syncrétisme religieux bat son plein : entre art sacré et pratiques animistes

Le 6e jour du 2e mois lunaire, la fête du village rappelle les anciens cultes de la fertilité. Selon une chanson traditionnelle :

A Sơn Động, pour la fête, on enveloppe le bambou avec la spathe d'aréquier.
On fait des gâteaux dầy *et* cuôn *pour régaler ses amis.*

Hữu Ngọc (2006) rappelle comment le rituel de la fabrication du gâteau se déroulait : on broyait du riz gluant étalé sur un *van* en tapant des coups réguliers avec un pilon de bois enveloppé d'une spathe d'aréquier (épisode qui évoquait l'acte sexuel). La farine obtenue servait à faire des gâteaux ronds et plats, les *bánh dày*, et des gâteaux allongés en forme de saucisse, les *bánh cuốn*, qui rappellent les organes féminins et masculins.

Un autre jeu, la lutte pour un tronçon de bambou sacré (*cướp bông*), est sensé donner au vainqueur un enfant mâle. Le soir, dans la cour de la maison communale, se déroule la danse sacrée. Filles et garçons esquissent des danses en mimant l'accouplement à l'aide d'une spathe d'aréquier et d'un morceau de bambou. La danse terminée, ils jettent au sol ces objets. Les spectateurs se ruent alors dessus pour s'en emparer. Ceux qui les récupèrent sont frappés par la chance. Avant l'époque collectiviste, pendant les trois mois qui suivaient la fête, les jeunes jouissaient d'une liberté absolue. Ni les enfants qui naissaient de ces rencontres festives ni leur mère n'étaient bannis.... Et les jeunes pères étaient dispensés de payer les taxes matrimoniales au village !

PANNEAU ANCIEN LAQUÉ AVEC DORURE À LA FEUILLE

© Michel Badi

CÁT QUẾ, DƯƠNG LIỄU ET MINH KHAI

CONTEXTE

Situés le long de la rivière Đáy qui relie la province de Hà Tây aux provinces montagneuses du Nord, les villages producteurs de vermicelles, de nouilles et d'amidon étaient à l'origine (dans les années 1960) approvisionnés en matières premières (manioc, canna et autres tubercules) par voie fluviale. Ils bénéficient de la proximité du marché de consommation de Hà Nội pour écouler leur production. Pas nécessairement rentables, ces activités s'effectuent en parallèle avec des activités agricoles et ont permis aux artisans, autrefois tisserands pour la plupart, de se reconvertir dans une autre activité, après que le coopérativisme eut sonné le glas du tissage villageois rudimentaire.

En 2005, toutes sortes de denrées étaient produites dans les villages de métiers du district de Hoài Đức: 38 000 tonnes d'amidon de manioc (*tinh bột sắn*), de canna (*tinh bột dong riềng*, *tinh bột dot*) et de kudzu (*tinh bột sắn dây*), 5 900 tonnes de vermicelles de manioc et de canna (*miến sắn*, *miến dong riềng*), 5 400 tonnes de vermicelles de riz séchés (*bún khô*), 5 600 tonnes de sirops de maltose (*mạch nha*) et de sucre de canne (đường mía) et 3 500 tonnes de bonbons (*bánh kẹo*).

Nombre de ces activités sont saisonnières et les premières transformations sont réalisées lors des périodes de récoltes du manioc (septembre à avril) ou du canna (novembre à mars). L'approvisionnement en matières premières, cultivées dans les régions des montagnes environnantes (provinces de Hòa Bình, Yên Bái, Phú Thọ, Nghệ An...), est pris en charge par des commerçants locaux. Les camions, bien souvent surchargés de racines, doivent se frayer des passages entre les tas de manioc et de canna, tant sur la place du marché de Dương Liễu que dans les venelles avoisinantes. Manquant de place, nous sommes dans une des zones les plus densément peuplées du delta (entre 3 000 et 5 000 habitants au km^2), les artisans occupent les espaces le long des digues et le labyrinthe des venelles pour faire sécher leurs produits. D'autres activités sont réalisées toute l'année. Il peut s'agir d'une deuxième étape de transformation de l'amidon humide ou d'autres produits pas nécessairement associés aux mêmes plantes : c'est le cas du décorticage, du tri, du séchage des légumineuses dont les haricots mungo à grains vert (*đậu xanh*) ou à grains noirs (*đậu đen*) qui sont utilisés pour les entremets sucrés (*chè*). D'autres produits sont également fabriqués sur place à plus grande échelle, comme les biscuits (*bánh qui*) ou même du chocolat (*so co la*).

CÁT QUẾ : VILLAGE DES PRODUITS DÉRIVÉS DU MANIOC

COMMENT Y ALLER ?

De Sơn Động, c'est très simple. Une fois sur la rue principale où se trouve la majorité des ateliers à visiter (et par laquelle vous êtes arrivés), allez jusqu'au carrefour et tournez à gauche. Un panneau indique Cát Quế. Au bout d'un kilomètre, après la grande antenne parabolique de la société Viettel, une petite rue bétonnée part sur la droite. Vous la prenez et arriverez au bout d'un peu moins d'un kilomètre devant l'ancien Comité populaire de la commune qui fait face au temple Mẫu (*Đền Mẫu*).

TECHNIQUES ET INNOVATIONS

Les habitants de Cát Quế vivent des activités de la transformation et de l'élevage. Les principales transformations sont réalisées à partir des racines de manioc (*Manihot esculenta*) et de ses produits dérivés. L'amidon de manioc est obtenu par une succession d'étapes dont les principales sont : le lavage et l'épluchage des racines, le râpage, le tamisage de la pulpe broyée et la sédimentation en bac. L'amidon humide sédimenté est ensuite découpé en blocs qui sont disposés sur des briques avant d'être vendu directement ou stockés dans le sol pour une utilisation ultérieure.

Les équipements utilisés pour la production d'amidon humide sont fabriqués localement depuis que cette activité a vu le jour au début des années 1980. Des innovations technologiques importantes ont été permises par l'arrivée de l'électricité au début des années 1990, dans un souci de réduction de la main-d'œuvre et d'augmentation des capacités de production. Cela a commencé par la mécanisation du tamisage. Depuis 2007, les principales étapes du procédé de fabrication sont désormais mécanisées dans les trois communes de l'itinéraire. Toutefois, ces innovations mobilisent de grandes quantités d'électricité et d'eau ; et le traitement des eaux usées reste un défi environnemental de taille pour les transformateurs de manioc.

Entre innovations et turn-over : les villages de l'agro-alimentaire

À l'époque coloniale, le centre le plus important du tissage des cotonnades, et d'autres productions textiles telles les moustiquaires, se trouvait dans les districts de Hoài Đức et Đan Phượng, au nord de la province de Hà Tây. Cette activité essentiellement féminine occupait plusieurs milliers d'ouvrières. Les tissus, en grande partie de facture grossière, étaient destinés à la population villageoise. Les tisserandes s'approvisionnaient sur le marché de Dương Liễu en fils de coton originaires des usines de Nam Định. Elles s'occupaient aussi de la teinture de leurs tissus.

En parallèle, les villageois dont les terres se trouvaient dans la zone hors-digue de la rivière Đáy (tels ceux des trois communes de cet itinéraire) s'adonnaient à la culture des mûriers pour l'élevage des vers à soie. Cette activité textile traditionnelle s'est transformée avec l'avènement du collectivisme et des coopératives artisanales. Les artisans, regroupés au sein des coopératives, tissaient des bandes de cotonnades d'une largeur de 120 cm qu'ils fabriquaient chez eux sur des métiers mécaniques. La coopérative les approvisionnait en fils et s'occupait de la commercialisation par le biais des magasins d'État. Les quelques tisserandes non intégrées dans la coopérative continuaient à produire clandestinement sur leurs anciens métiers des bandes de coton grossier de 40 cm de large. Puis, quand les coopératives ont fermé à la fin du collectivisme, le tissage des cotonnades a complètement disparu. Les tisserandes ne pouvaient plus s'approvisionner en fils.

En parallèle, les hommes s'adonnaient à la transformation des produits alimentaires : sur les terres alluviales de la zone hors-digue de la rivière Đáy on pouvait cultiver de la canne à sucre que les artisans transformaient en mélasse et en sucre brut destinés à la fabrication des confiseries. Ils avaient appris les techniques de la fabrication du sirop de maltose, le *nha*, des producteurs de La Phù (**voir Itinéraire 4, p. 188**) qui, plus intéressés par la fabrication des confiseries, leur avaient abandonné cette étape du processus de production. Les autorités locales, malgré l'interdiction de produire de façon individuelle pendant la période collectiviste, avaient laissé toute liberté aux villageois de s'adonner à ces activités de transformation car l'agriculture ne parvenait pas à les nourrir.

Par la rivière Đáy, les districts de Hoài Đức et de Đan Phượng étaient reliés aux Hautes Terres montagneuses du Nord-Vietnam, zone de prédilection pour la culture du manioc et de la canna. Ces activités de transformation se sont développées et ont pris de l'ampleur avec l'ouverture économique des années 1980, tandis que celle de la production de sucre s'est arrêtée, car concurrencée par la grande industrie. Les tisserandes ont pu ainsi se recycler dans la transformation des nombreux produits agricoles (canna pour les vermicelles, les *miến*, riz pour l'alcool, les *bún* ou autres types de nouilles, manioc pour l'amidon et le décorticage de haricots mungo verts...).

VERMICELLES DE CANNA

La commune produit également du sirop de maltose. Celui-ci est obtenu par hydrolyse de l'amidon de manioc permise par les enzymes contenues dans les jeunes plants de riz (les pousses de riz sont remplacées progressivement par des enzymes commerciales). Ce sirop au goût sucré est très apprécié par les producteurs de bonbons, de biscuits ou autres confiseries traditionnelles (gâteau à la banane, pâte d'amandes, confiture, pain au gingembre...). Une biscuiterie et un atelier de fabrication de confiserie ont été récemment installés dans la commune (**voir promenade p. 303**).

L'engraissement des porcs est également une activité très importante de la commune mais aussi réellement malodorante ! (on compte environ 30 000 têtes, soit plus de deux porcs par habitant). Elle interagit fortement avec la transformation des produits agroalimentaires et les cochons sont souvent nourris avec les sous-produits de la transformation (résidus de transformation de la production de sirop de maltose, résidus de la transformation du manioc, mélasse de canne à sucre, etc.). Les habitants achètent des porcelets de 15 kg et les revendent sur pied six mois et 70 kg plus tard. Les activités traditionnelles des zones rurales vietnamiennes sont également présentes : riziculture, maraîchage, jardinage, etc.

Recettes des biscuits à la vanille

Ingrédients	En grammes
Farine de blé	250 g
Beurre	125 g
Sucre	125 g
Sirop de maltose	100 g
Vanille	1 gousse
Oeuf	4
Sel	1 pincée
Levure chimique	25 g

Faire un trou central dans la farine. Y ajouter l'ensemble des ingrédients. Mélanger et pétrir jusqu'à l'obtention d'une pâte élastique. Couvrir avec un tissu pendant une heure. Étaler la pâte en veillant à ce qu'elle ne soit pas plus épaisse que 5 cm. Placer au four préchauffé à 200 °C jusqu'à l'obtention de biscuits dorés.

Recettes des bonbons « gouttes de citron »

Ingrédients	En grammes
Sucre	150 g
Sirop de maltosee	50 g
Eau	50 ml
Arôme citron	

Dissoudre le sucre et le sirop de maltose dans de l'eau et chauffer à 150 °C. Verser dans une casserole et faire refroidir rapidement en la plaçant dans de l'eau froide. Lorsque la température atteint 50-60 °C, mouler la pâte à bonbons dans les formes désirées. Une fois qu'ils sont refroidis, envelopper les morceaux dans du papier ciré. Les bonbons emballés peuvent être empaquetés dans des petits sacs en plastique.

PLANTS DE MANIOC DANS LES RÉGIONS MONTAGNEUSES

BAC DE SÉDIMENTATION DE L'AMIDON

© Michel Badi



RACINES DE CANNA SUR LA PLACE
DU MARCHÉ DE DƯƠNG LIỄU

CUISSON ET POSE DES FILMS D'AMIDON
DE CANNA À DƯƠNG LIỄU



© Michel Badi

DƯƠNG LIỄU : AMIDON ET VERMICELLES DE CANNA

Dương Liễu est le siège d'un des plus grands marchés de racines de manioc et de canna de la région, du mois de septembre au mois d'avril. En dehors de la saison de récolte, on y trouve de la canne à sucre, des pommes cannelle ou autres denrées destinées à nourrir la ville de Hà Nội ou les nombreuses communes du delta.

Comme sa voisine Cát Quế, la commune de Dương Liễu regroupe de nombreux producteurs d'amidon de manioc. En outre, Dương Liễu connaît une forte activité de transformation du canna. Le canna est une plante pérenne originaire d'Amérique latine qui peut atteindre jusqu'à 2,5 m de haut et dont les larges feuilles vertes sont marquées de veines saillantes. On la trouve dans toute la zone tropicale et subtropicale où l'on dit même qu'elle résisterait aux typhons. Il existe deux types de canna, l'un ornemental (*Canna indica*) aux larges fleurs souvent très colorées, et l'autre comestible (*Canna edulis*), cultivé au Vietnam pour ses rhizomes. La transformation du canna comestible consiste à broyer les rhizomes pour en extraire l'amidon, la principale forme d'énergie synthétisée et stockée par les plantes. L'amidon humide de canna est produit localement ou importé de Chine avant d'être utilisé dans la production des vermicelles, consommés surtout au moment du *Tết*.

Les familles assurent la transformation des rhizomes de canna en vermicelles. Elles se fournissent en rhizomes sur le marché de Dương Liễu et transforment jusqu'à 15 tonnes de rhizomes par jour pendant trois à quatre mois de l'année (décembre à mars). L'amidon humide ainsi produit est alors vendu et/ou stocké localement avant d'être utilisé par les producteurs de vermicelles toute l'année. Toutefois, le climat et l'accès à l'espace de séchage conditionnent fortement le succès de la production de vermicelles. En effet, une fois produits au sein des foyers, les vermicelles encore humides sont disposés sur des claies en bambou qui sont ensuite transportées et disséminées quotidiennement au sein de la commune, parfois dans les endroits les plus insolites (toits, parvis, ruelles, digues, rizières, lac, etc.).

Après emballage et étiquetage, les vermicelles (*miến*) sont chargés à l'arrière des motos des intermédiaires commerciaux avant de rejoindre les grands marchés d'Hà Nội, voire même d'être exportés. Il n'existe pas encore de label pour protéger la production locale de *miến*, qui relève souvent d'une spécificité et d'un savoir-faire local bien appréciés des consommateurs.

MINH KHAI : PRODUCTEUR DE VERMICELLES

Minh Khai est située au nord de Dương Liễu et il est difficile de distinguer la séparation entre les trois communes, tant la densité de population et les échanges commerciaux sont importants au sein du cluster. Toutefois, Minh Khai est moins peuplée que Cát Quế ou Dương Liễu (respectivement 4 900, 14 500 et 11 700 habitants en 2004). Près de 50 % des foyers de Minh Khai exercent des activités de transformation agro-alimentaire, parmi lesquelles : la production et le lavage-raffinage de l'amidon de manioc ; la transformation du kudzu (*Pueraria lobata*) en amidon (aux alentours de l'ancienne maison communale) ; la production de vermicelles de canna. Néanmoins, la plupart des foyers utilisent le riz comme matière première pour la production de vermicelles frais ou secs (*bún*) ou de nouilles (*bánh đa* et *phở khô*).

La production de l'amidon de riz nécessite un trempage des grains de riz, suivi d'une étape de broyage et d'une étape de sédimentation-filtration dans des bacs flanqués de petits canaux pour recueillir l'amidon humide. Celui-ci est alors utilisé par différents foyers employant des techniques spécifiques de cuisson et de mise en forme pour la production des vermicelles ou des nouilles de riz. Enfin, les produits obtenus sont séchés au soleil de même que pour les vermicelles de canna.

Toutefois, les nouilles peuvent être utilisées fraîches sur les marchés locaux pour la préparation du *phở* vietnamien. D'autres procédés existent localement pour la production d'autres produits à base de riz (galettes, gâteaux, etc.). Nombre d'entre eux sont vendus partout au Vietnam ou exportés après conditionnement.

Recette du *phở xào* (nouilles de riz sautées au bœuf)

Ingrédients

Nouilles de riz fraîches (*bánh phở tươi*)
1 pièce de viande de bœuf (*một miếng thịt bò*)
Quelques ciboules (*hành ta*) et un bulbe d'oignon (*hành tây*) allium cepa.
Pousse de « soja » = pousse de haricot mungo (*gía*) ou ambérique verte (*Vigna radiata*)
1 rhizome de gingembre (*gừng*)
1 tomate
Un peu de gras de porc
nước mắm, sauce de soja (*nước tương*), sel

Couper le bœuf en fines tranches. Écraser le gingembre et le mélanger au bœuf. Couper la tomate et les oignons en veillant à séparer les feuilles des bulbes.

Préparation 1 : placer la graisse de porc dans un grand wok. Faire frire quelques bulbes de ciboules et d'oignons (*hành ta* et *hành tây)* coupés en tranches, et les tomates. Puis y ajouter, dans l'ordre, la viande de bœuf, les « pousses de soja », *le nước mắm*, la sauce de soja. Retirer du feu et placer le tout dans une assiette.

Préparation 2 : À nouveau, dans le wok, faites revenir les bulbes d'oignons restant dans la graisse de porc. Y ajouter les nouilles fraîches en remuant vigoureusement, afin d'empêcher que celles-ci ne s'attachent. Agrémenter de *nước mắm* et de *nước tương*. Rajouter la préparation 1, puis les feuilles de *hành ta*, salez. C'est prêt.

BROYAGE DU RIZ ET SÉDIMENTATION

PRODUCTION DES VERMICELLES DE RIZ

© Michel Badi



VERMICELLES DE CANNA EN TRAIN DE SÉCHER
SUR DES CLAIES À DƯƠNG LIỄU

LA DIGUE ENVAHIE PAR LES CLAIES
DE BAMBOU À DƯƠNG LIỄU



Une promenade au cœur de l'agro-alimentaire

Cette promenade n'est pas très bucolique car les villages traversés, mis à part la zone hors-digue (la zone non protégée par la digue de la rivière Đáy à l'habitat plus dispersé) où l'on trouve encore des vergers, n'ont pas un très beau patrimoine architectural et sont envahis en saison de grande production par les matières premières (le manioc, les canna…), les sacs remplis d'amidon et les résidus agricoles. Un rappel, vous êtes dans une des zones les plus densément peuplées du delta. Une odeur étrange plane au dessus de ces villages, les eaux sont souillées par les résidus du manioc, bref, on assiste à un développement très rapide de la production, mais sur un mode pas très durable, tant que le traitement des déchets ne sera pas résolu. Pour les amoureux de l'innovation technique, de l'ingéniosité des artisans, de l'intégration de l'agriculture et de l'industrie, des stratégies pour une utilisation maximale de l'espace, cet itinéraire est le vôtre ! Amis investisseurs dans le traitement des eaux usées, vous êtes les bienvenus pour mettre en place un projet intégré à l'échelle du cluster ! Vous pourrez admirer les ballets de motos surchargées de nouilles, vermicelles et produits divers manipulés par de véritables acrobates qui se faufilent dans les ruelles.

Cette promenade vous permettra de rendre visite (mais aussi de faire vos courses !) à des artisans spécialisés dans chacune des activités du cluster : alcool de riz, amidon de manioc, amidon de canna, vermicelles de canna, nouilles de riz, biscuits, confiseries… Nous vous suggérons de partir de l'ancien Comité populaire de la commune de Cát Quế qui fait face au temple Mẫu (Đền Mẫu) (**n° 1 sur la carte**). Plus haut, les indications sont déjà mentionnées pour y accéder.

Continuez tout droit vers la route-digue (**voir carte**). La plupart des artisans de cette zone sont spécialisés dans la fabrication de l'amidon humide de manioc. Une exception, **M. Phạm Sin** (**n° 2 sur la carte**), qui a abandonné cette activité, faute de main-d'œuvre suffisante, et s'adonne à la production d'alcool de riz gluant, *rượu nếp hoa vàng*. Son alcool de haute qualité, un peu sucré, jouit d'une bonne réputation. Il est moins fort (38° à 40°) que celui plus classique fait à partir du riz blanc (55°). M. Sin vend son alcool après huit mois de fabrication, mais il peut le conserver cinq années. Il produit environ 1 000 litres par mois durant la saison sèche. Il achète le riz gluant aux ethnies minoritaires de la région montagneuse de Điện Biên Phủ. À cette activité est associé l'élevage de cochons dont la forte présence à Cát Quế envahit un peu l'espace sonore et peut-être l'odorat un peu sensible des citadins ! Si vous voulez acheter de l'alcool dans cet atelier, munissez-vous de bouteilles vides, car ici, on vend en vrac. Les prix restent très modestes. Son atelier se trouve au fond d'une impasse, deux ruelles sur la droite avant d'arriver à la route-digue.

Dans la ruelle suivante sur la droite, se trouve l'atelier de **M. Trần Văn Tỵ** (**n° 3 sur la carte**), producteur d'amidon humide de manioc. Vous pourrez voir toutes les étapes de la production, du lavage du manioc à la sédimentation en bac, ceci dans l'espace très étroit de sa cour. C'est une activité saisonnière (**voir explications plus haut**). En période creuse, cet artisan s'adonne au raffinage de l'amidon humide stocké. Montez sur la route-digue et tournez à droite en direction de la commune de Dương Liễu. Sur la digue vous verrez les nombreuses claies en bambou recouvertes de toutes sortes de nouilles, de vermicelles ou d'amidon en train de sécher. Chaque espace vacant est occupé, ceci dans des conditions d'hygiène un peu douteuses pour des produits alimentaires ! La manipulation de ces claies, qu'il faut installer à l'aurore, puis déplacer dès que les aliments sont secs ou que la pluie menace, occupe une main-d'œuvre nombreuse.

Au bout d'environ 300 m, vous verrez sur votre gauche (en zone hors-digue) un grand marché couvert (**n° 4 sur la carte**). Puis prenez sur la droite la première rue qui descend de la route-digue et débouche sur le marché à ciel ouvert (**n° 5 sur la carte**) où d'immenses tas de tubercules de canna et de manioc sont entreposés. Ce marché est actif de septembre à avril (voir plus haut). Continuez tout droit. Vous passerez devant l'ancien Comité populaire de la commune (sur votre gauche). Tournez dans la deuxième rue à gauche et cherchez l'église (**n° 6 sur la carte**). Tout le quartier à votre gauche, formé d'un labyrinthe de minuscules ruelles, est occupé par des producteurs d'amidon de canna et de vermicelles. L'activité y est débordante et les ballets de motos et de charrettes incessants. L'amidon humide est ensuite transporté vers les ateliers des confrères spécialisés dans la fabrication des vermicelles de canna, les *miến dong riềng*.

Vous pouvez demander à **M. Nguyễn Thiện Tuấn** (**n° 7 sur la carte**) si vous pouvez visiter son atelier qui se trouve juste après l'église sur la droite. Continuez tout droit, et au bout de la rue de l'église, un panneau fléché indique « *lên đê* » vers la gauche, ce qui signifie « vers la digue ». Donc, vous tournez à gauche pour rejoindre la digue qui vous permettra d'accéder à la commune de Minh Khai, la prochaine étape. La rue est un peu tortueuse et vous passerez devant le très beau *nhà thờ tổ họ* (**n° 8 sur la carte**) de la famille Phí (la maison de culte du lignage des Phí) qui sera peut-être alors utilisé pour le séchage de l'amidon à raffiner. Arrivés sur la route-digue, tournez à droite en direction de la commune de Minh Khai. A la troisième rue sur la droite, descendez de la digue et vous passerez sous un grand portail.

Pour les lève-tôt, vous pourrez assister, à partir de quatre heures du matin, à la fabrication des *miến dong riềng*, les vermicelles de canna, chez **M. Đỗ Văn Chi** (**n° 9 sur la carte**). Sa maison se situe en face (côté droit de la ruelle) de l'ancien Comité populaire de la commune de Minh Khai, dans la première ruelle à gauche une fois passé le portail.

Vous pouvez aussi voir l'atelier de **M. Đỗ Đức Hạnh** (**n° 10 sur la carte**), spécialisé dans la fabrication des nouilles de riz. Il se trouve dans la même ruelle que celui de M. Đỗ Văn Chi. Pour y aller, revenez sur vos pas, et continuez tout droit, en laissant sur votre droite la petite rue qui mène au portail d'entrée. Son atelier est juste sur la droite. La production des *bún* de riz fraîches s'effectue surtout dans la zone hors-digue de la commune de Minh Khai et est associée à l'élevage de cochons, à l'instar de la fabrication de l'alcool de riz. Pour y aller, remontez sur la route-digue et tournez à droite. Prenez la première rue qui descend vers la gauche. Vous verrez de nombreuses claies chargées de nouilles de riz en train de sécher. Vous aurez l'embarras du choix pour visiter les ateliers.

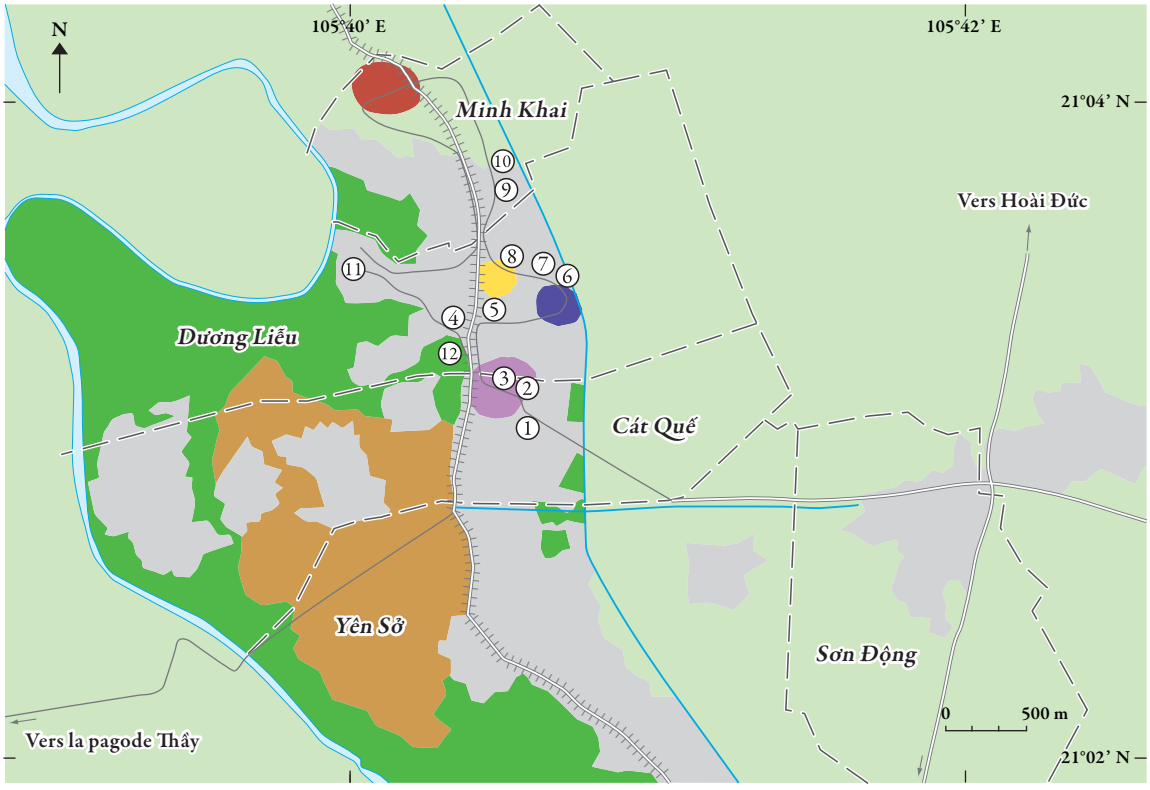
Pour la fin de l'itinéraire, nous vous proposons de visiter quelques petites usines qui fabriquent des confiseries, des biscuits, du chocolat ou qui réparent les nombreuses machines qui servent à effectuer les différentes étapes des produits agro-alimentaires. Pour cela, il faut reprendre la route-digue vers le sud (**voir la carte**) et retourner vers Cát Quế, lieu de départ de cette promenade. Mais avant cette dernière étape, un arrêt culturel à la pagode Hương Trai et au temple de Dương Liễu vous est proposé afin de vous reposer de cette tumultueuse promenade. Ces deux très beaux édifices se trouvent en contrebas de la digue (sur la droite, donc en zone hors-digue) un peu avant le grand marché couvert.

Un peu plus loin, à la hauteur de la rue par laquelle vous avez débouché sur la digue en venant de l'église, en contrebas sur la droite (en zone hors-digue), se trouve l'atelier de M. Huy Vượng, le premier du genre dans la fabrication des machines de transformation des produits agricoles. Un peu plus loin, toujours sur la droite, après le marché couvert, prenez la rue qui descend de la digue et s'étend assez loin vers la rivière Đáy. Une occasion pour voir comment cette turbulente rivière, contre laquelle ont été édifiées deux hautes digues, est devenue un ruisseau depuis qu'une vanne a été construite sur le fleuve Rouge pour la réguler. En chemin, vous traverserez une mini-zone industrielle où se trouve la fabrique de chocolat Việt-Pháp (**n° 11 sur la carte**).

Retournez sur la route-digue, tournez à droite vers Cát Quế. A la même hauteur de la rue par laquelle vous avez débouché sur cet axe au début de la promenade, prenez le chemin qui descend vers la droite. Une grande fabrique de biscuits (**n° 12 sur la carte**) se trouve en contrebas. Vous pouvez la visiter, et même acheter ses délicieux petits-beurre. Un peu plus loin, toujours en contrebas, une fabrique de bonbons utilise le sirop de maltose produit par une usine installée dans la commune de Sơn Đồng. Celle-ci transforme l'amidon humide acheté aux artisans des villages que vous avez visités, lequel amidon retourne dans les ateliers des villages d'origine sous forme de maltose : la boucle est bouclée. Vous pourrez assister aux différentes étapes de la production. Un bémol à l'égard de l'innovation et du développement économique de ce cluster de villages, cet atelier embauche une main-d'œuvre assez jeune, voire enfantine, situation encore plus incongrue pour une fabrique de bonbons !

L'itinéraire suggère de compléter l'exploration de ces villages par la visite de la pagode du maître, Chùa Thầy, qui se situe à 5 km à peine de la sortie de Cát Quế. La route qui mène à la pagode traverse la zone hors-digue de la rivière Đáy où champs de canne à sucre se mêlent à de nombreux vergers (**voir carte**).

Cát Quế, Dương Liễu et Minh Khai



- Zone résidentielle
- Plaine rizicole
- Zone de vergers
- Zone de cultures
- Zone de production d'amidon et de manioc
- Zone de production d'amidon de canna
- Zone de production de vermicelles
- Zone de production de vermicelles de riz

- Canal
- Route-digue
- Itinéraire
- Limite de commune
- *Yên Sở* Nom de commune

① Temple
② M. Sin
③ M. Tỵ
④ Marché couvert
⑤ Marché ouvert de canna
⑥ Église
⑦ M. Tuấn
⑧ *Nhà thờ họ*
⑨ M. Chi
⑩ M. Hạnh
⑪ Usine de chocolat Việt Pháp
⑫ Atelier de biscuits

Source : Google Earth 2008, Secteur de cartographie de l'IRD

LA PAGODE DU MAÎTRE (CHÙA THẦY)

La pagode Thầy se trouve dans le village de Thụy Khê, commune de Sài Sơn, district de Quốc Oai. Elle daterait du XI^e siècle, mais elle a été restaurée à plusieurs reprises. Elle est dédiée à Từ Đạo Hạnh, un moine reconnu par les habitants comme ayant des pouvoirs spirituels puissants. Il y passa une grande partie de sa vie, s'adonnant à la prière mais aussi à préparer des remèdes pour soigner les populations. Il serait l'ancêtre fondateur des marionnettes sur l'eau.

Le site de Chùa Thầy adossé au mont Thầy, ou mont Sài Sơn, et bordé par le mont Long Đẩu s'ouvre sur le lac Long Chiểu (le lac du Dragon). La pagode principale (Chùa Cả) est cernée de part et d'autre par deux ponts couverts : à sa gauche le pont Nhật Tiên mène au temple Tam Phú construit au milieu du lac et, à sa droite, le pont Nguyệt Tiên mène au pied de la montagne. Au milieu du lac se trouve le pavillon utilisé pour les représentations de marionnettes sur l'eau. Chùa Cả est composé de trois bâtiments parallèles dont le plus élevé est dédié au culte du moine Từ Đạo Hạnh. Plus en avant du pont Nguyệt Tiên, un chemin gravit la montagne et mène au temple Cao où, selon la légende, le moine Từ Đạo Hạnh y serait entré en religion. Derrière le temple, se trouve la grotte Thánh Hóa (métamorphose du saint), où le moine lors de son trépas se réincarna dans le roi Lý Thần Tông. En suivant le chemin le long de la montagne, vous pourrez atteindre la grotte Cắc Cớ, lieu de rencontre des amoureux lors des festivals, et la grotte Bụt Mọc hérissée de stalagmites en forme de bouddha! Un certain nombre de plus petites pagodes, construites à des périodes différentes, situées à l'ouest du mont Thầy et à l'abri des foules valent la visite.

Le festival de la pagode se tient du **5^e au 9^e jour du 3^e mois lunaire**. Plusieurs villages des environs y participent tels Đa Phúc, Khánh Tân et Sài Khê, sites de pagodes célèbres. A cette occasion, on baigne la statue de Từ Đạo Hạnh, de nombreux jeux sont organisés, des représentations de *chèo* et surtout, de marionnettes sur l'eau sont données dans le pavillon sur le lac Long Chiểu. Le 7^e jour du mois du festival, le jour anniversaire de la naissance de Từ Đạo Hạnh, une procession se déroule entre les quatre villages à l'occasion de laquelle on sort les plaques commémoratives de celui-ci.



LE SÉCHAGE DES NOUILLES DE RIZ

LA DIGUE À MINH KHAI, UN ESPACE TRÈS CONVOITÉ



Annexes

Liste des villages de métier

Bát Tràng : céramique (itinéraire 2), p. 111
Bối Khê : incrustation de coquilles d'œuf et laque (itinéraire 6), p. 236
Can Hoạch : éventails et cages (itinéraire 7), p. 256
Cát Quế : agro-alimentaire (itinéraire 9), p. 294
Châm Khê : papier (itinéraire 1), p. 83
Chuông : chapeaux coniques (itinéraire 7), p. 245
Chuyên Mỹ (Thôn Trung, Thôn Ngọ et Thôn Thượng) : incrustation de nacre (itinéraire 6), p. 235
Đại Bái : martelage du cuivre et de l'aluminium (itinéraire 3), p. 155
Đồi Ba et Yên Kiên (Đông Phượng Yến) : tressage du bambou (itinéraire 8), p. 286
Đông Hồ : estampes (itinéraire 3), p. 150
Đồng Kỵ : meuble d'art (itinéraire 1), p. 70
Dương Liễu : agro-alimentaire (itinéraire 9), p. 299
Dương Ổ : papier (itinéraire 1), p. 83
Dư Dụ : sculpture sur bois (itinéraire 5), p. 212
Giang Cao : céramique (itinéraire 2), p. 124
Hạ Thái : laque (itinéraire 5), p. 195
Kiêu Kỵ : battage de l'or (itinéraire 2), p. 129
Kim Thiều : meubles d'art et sculptures (itinéraire 1), p. 73
La Khê : soie (itinéraire 4), p. 185
La Phù : tricotage de laine (itinéraire 4), p. 188
Lưu Thượng : tressage de l'osier (itinéraire 7), p. 264
Minh Khai : agro-alimentaire (itinéraire 9), p. 300
Nhị Khê : tournage du bois (itinéraire 5), p. 204
Ninh Giang : médecine traditionnelle (itinéraire 2), p. 139
Ninh Hiệp : commerce de tissus et médecine traditionnelle (itinéraire 2), p. 133
Phú Khê Thượng : meuble d'art (itinéraire 1), p. 80
Phú Lãng (Đồng Sài, Thử Công, Phan Trung) : poterie (itinéraire 1bis), p. 93
Phú Vinh : tressage du rotin (itinéraire 8), p. 276
Phù Ninh : Vente de tissus (itinéraire 2), p. 135
Phù Yên : tressage du *giang* (itinéraire 8), p. 289
Quảng Phú Cầu : bâtons d'encens (itinéraire 7), p. 263
Quất Động : broderie (itinéraire 6), p. 226
Sơn Đồng : sculpture sur bois d'objets rituels (itinéraire 9), p. 291
Thiết Ứng : meubles d'art et sculptures (itinéraire 1), p. 73
Thổ Hà : autrefois céramique (itinéraire 1bis), p. 104
Thụy Ứng : corne (itinéraire 5), p. 209
Vạn Phúc : soie (itinéraire 4), p. 173
Xuân Lai : meubles en bambou brûlé (itinéraire 3), p. 167

Liste du patrimoine culturel et architectural

Maison communale et marché de Chuông (itinéraire 7), p.252
Maison communale de Đồng Kỵ (itinéraire 1), p. 76
Maison communale Đình Bảng (itinéraire 1), p. 67
Maison communale de Tự Nhiên (itinéraire 6), p. 224
Maison communale de Vạn Phúc (itinéraire 4), p. 175

Temple Chử Đồng Tử (itinéraire 6), p. 222
Temple Đại Lộ (itinéraire 6), p. 221
Temple Đô de Đình Bảng, (itinéraire 1), p. 69
Temple de Phượng Bản (itinéraire 8), p. 270
Temple de Phù Đổng (itinéraire 2), p. 132
Temple Điếm Kiểu (itinéraire 2), p. 142
Temples dédiés à Dame Ỷ Lan (itinéraire 3), p. 147
Temple dédié à Nguyễn Trãi (itinéraire 5), p. 207

Pagode Bối Khê (itinéraire 7), p. 267
Pagode Bút Tháp (itinéraire 3), p. 148
Pagode Dâu (itinér aire 3), p. 148
Pagode Đậu (itinéraire 5), p. 218
Pagode Phật Tích (itinéraire 1), p. 96
Pagode Phú Lịnh Tự (itinéraire 8), p. 270
Pagode Cả (itinéraire 2), p. 142
Pagode Thầy (itinéraire 9), p. 306
Pagode Trầm (itinéraire 8), p. 271
Pagode Trăm Gian (itinéraire 8), p. 272

Le musée de la piste Hồ Chí Minh (itinéraire 8), p. 26

Les festivals dans les environs de Hà Nội.

1e-14e jours/1er mois lunaire
La Cả, Dương Nội, Hoài Đức, Hà Tây
En l'honneur de Dương Canh, militaire de l'armée du 16è roi Hùng qui se distingua en tuant de nombreux tigres qui semaient la terreur dans la région. Il fut consacré génie tutélaire du village. Processions, célébrations religieuses, jeux, pièces de théâtres, combats de coqs. Le 14è jour se déroule le moment le plus hilarant du festival : une pièce de théâtre représentant une chasse au tigre se tient dans le*đình*.

2e-7e jours/1er mois lunaire
Khê Thương, Sơn Đà, Ba Vì, Hà Tây
En l'honneur de Tản Viên, le génie des Montagnes.
Procession pour amener la statue du génie en palanquin de l'autre côté de la rivière Đà vers la montagne Nghĩa à Phú Thọ afin qu'il rende visite à son beau-père, le 18è roi Hùng. Combats de lutte qui représentent l'opposition légendaire entre le génie des Montagnes (Tản Viên) et celui des Eaux (Thủy Tinh).

4e jour/1er mois lunaire
Đồng Kỵ Đồng Quang, Từ Sơn, Bắc Ninh (Itinéraire 1)
En l'honneur du génie tutélaire du village, Thiên Cương Đế, un guerrier de l'armée du 4e roi Hùng Vương, natif de Đồng Kỵ, qui déjoua une rébellion contre ce dernier. Il fut aussi le patron des commerçants (ce village était réputé pour le commerce de buffles). Concours du pétard le plus gros et le plus bruyant, processions de pétards très décorés (en forme de dragon), combats de lutte et danses qui rappellent d'anciens rites de la fertilité. Compétition entre lignages pour atteindre le plus gros pilier du *đình*, symbolisant les quatre escadres que Thiên Cương Đế commanda lors de la bataille.

4e– 5e jours/1er mois lunaire
Pagode de Phật Tích, Phật Tích, Tiên Du, Bắc Ninh (Itinéraire 1)
Festival religieux : célébration de Bouddha.
Vénération du roi Lý Thánh Tông. Demande de bénédictions pour obtenir le bonheur, la stabilité...

4e– 6e jours/1er mois lunaire
Pagode Trăm Gian, Tiên Lữ, Tiền Phương, Chương Mỹ, Hà Tây (Itinéraire 8)
En l'honneur de Nguyễn Bình An, consacré Saint Bối Procession de la statue du Saint Bôi en palanquin, représentations de marionnettes sur l'eau, jeux d'échecs vivants et combats de lutte.

4e–7e jours/1ermois lunaire
Đông Hồ, Thuận Thành, Bắc Ninh (Itinéraire 3)
Fête pour célébrer l'ancêtre des estampes traditionnelles et des objets votifs.

5e jour/1er mois lunaire
Colline de Đống Đa, đình de Khương Thượng, Đống Đa, Hà Nội
Festival ayant lieu sur le site de la victoire remportée par le héros national Quang Trung sur les Sino-Mandchous Qing au printemps de 1789, vénération des combattants morts au champ d'honneur. Représentations artistiques, combats de lutte, danse de la licorne et jeux populaires (balançoire, combats de coqs, échecs vivants).

6e jour/1er mois lunaire
Đình de Đình Bảng, Từ Sơn, Bắc Ninh (Itinéraire 1)
Une fête annuelle à l'honneur des Lục Tổ, les six fondateurs du village (du XVe siècle).

6e–16e jours/1er mois lunaire
12 villages de la commune de Cổ Loa, Đông Anh, Hà Nội. Se déroule entre la citadelle de Cổ Loa et le temple An Dương Vương
Festival de Cổ Loa en l'honneur du roi An Dương Vương qui créa le royaume Âu Lạc et la citadelle de Cổ Loa pour combattre l'ennemi chinois au IIIème siècle avant J.-C. Très longue procession composée des notables et des habitants des 12 villages en l'honneur du roi. Des combats de lutte, des jeux (tiré à la corde, concours de cuisson du riz, combats de coqs, échecs vivants), représentations de théâtre, *chèo* et *tuồng*, concours de chanson Ca Trù.

6e jour/1er mois lunaire
Quảng Phú, Lương Tài, Bắc Ninh (ou Quảng Bố) spécialisé dans le bronze et voisin de Đại Bái (Itinéraire 3)
Vénération de l'ancêtre du métier Nguyễn Công Lê, procession, jeux, concours pour attraper des canards, combats de coqs, représentations de représentations de théâtre, *chèo* et *tuồng*.

6e–15e jours/1er mois lunaire
Temple Linh Sơn, Nga Hoàng, Quế Võ, Bắc Ninh
Célébration de génies tutélaires, Linh Sơn Mỹ, fille d'un des rois Hùng, au temple et Đống Vành au *đình*. Bousculades ou *chen* organisées dans la foule entre filles et garçons (symbole de l'équilibre entre les sexes et de l'univers) et rappelant les culte de la fécondité. Si on ne pratique pas ce jeu, le village sera frappé par la malchance ! Dans le *đình* un autre rituel se déroule : l'extinction des lumières pendant que garçons et filles s'amusent !

7e jour/1er mois lunaire
Phù Lãng, Quế Võ, Bắc Ninh ***(Itinéraire 1bis)***
En l'honneur du fondateur du métier de la poterie, Lưu Phong Tú.

7e jour/1er mois lunaire
Temple Sóc Sơn, Vệ Linh, Phù Linh, Sóc Sơn, Hà Nội
En l'honneur du génie Gióng. Culte de *mộc đức* (embaumement des statues), procession des bambous (culte antique figurant le linga, symbole phallique, mais aussi l'arme du génie Gióng), de l'éléphant, du bétel, des pirogues et de la capitulation des officiers ennemis.

7e–14e jours/1er mois lunaire
Làng, Dương Nội, Hoài Đức, Hà Tây.
En l'honneur de Dương Cảnh, génie tutélaire du village à l'époque des rois Hùng. Processions, séances musicales de Ca Trù, jeux, course au tigre...

8e jour/1er mois lunaire
Thị Cấm, Từ Liêm, Hà Nội
Festival de cuisson de riz en l'honneur de Phan Tây Nhạc un commandant de l'armée du 18è roi Hùng. Quand son armée s'arrêta dans les environs de ce village, celui-ci organisa un concours de cuisson de riz. Il fut consacré à sa mort, génie tutélaire du village. Lors du festival, on organise trois concours : celui de la jarre (on doit attraper une anguille dans une jarre pleine d'eau), celui de la fabrication des feux d'artifice et celui de la cuisson du riz.

9e jour/1er mois lunaire
Thôn Ngọ, Chuyên Mỹ, Hà Tây (Itinéraire 6)
En l'honneur de Trương Công Thành, l'ancêtre du métier de l'incrustation de nacre sur bois.

9e–11e jours/1er mois lunaire
Triều Khúc, Tân Triều, Thanh Trì, Hà Nội
En l'honneur du roi Phùng Hưng qui libéra Đai La (Hà Nội) en 791 des envahisseurs Tang de Chine lors d'un combat qui se déroula dans ce village. Ce roi devint alors leur génie tutélaire. Un 2è génie tutélaire est vénéré lors de ce festival : Vũ Uy, un mandarin qui partit en ambassade en Chine et y appris comment tisser des brides pour les chapeaux coniques, les *nón*. Ce métier fit la richesse du village qui ensuite se spécialisa dans le tissage de la soie et la fabrication des bannières. Cette fête se déroule dans les deux *đình*, celui de Sắc et celui de Đại. Celui de Đại, plus grand, est dédié au culte du roi Phùng Hưng. Processions, danse de la bannière et danse du dragon, combats de lutte et *chèo*.

10e-13e jours/1er mois lunaire
Temples de Đa Hoà et Dạ Trạch, village de Yên Vinh, district Khoái Châu, Hưng Yên et temple Chử Đồng Tử, village de Tự Nhiên, Thường Tín, Hà Tây (Itinéraire 6)
En l'honneur de Chử Đồng Tử et de sa femme, la princesse Tiên Dung. Procession sur l'eau : une barque ornée de dragons va prendre de l'eau dans le fleuve Rouge pour faire les ablutions de la princesse Tiên Dung. Le convoi des deux époux installés sur leur palanquin circule de la maison communale jusqu'au temple de Đa Hoà, passant par tous les endroits habités par les deux époux. Sur un autre palanquin de la procession se trouvent les reliques des deux époux : le chapeau conique et le bâton miraculeux. Représentations théâtrales, musique *trống quân*, jeux, combats de coqs, échecs vivants et danses de la licorne, de *con đĩ đánh bồng* (danse de la fille peu vertueuse !, danses effectuées par des hommes travestis en femmes). Ce festival se déroule des deux côtés du fleuve Rouge, aussi bien dans le temple Đa Hoà (rive gauche) que dans le temple Chử Đồng Tử (rive droite).

12e–15e jours/1er mois lunaire
Đa Sĩ, Hà Đông, Hà Tây
En l'honneur d'un célèbre médecin de la cour royale sous la dynastie des Lê au XVIIIè siècle, Hoàng Đôn Hòa, et de sa femme, la princesse Phương Dung, célèbre pour ses savoir-faire en médicine traditionnelle. La fête a lieu tous les trois ans. On célèbre aussi le fondateur du métier de la coutellerie, génie tutélaire du village. Procession entre le temple et le *đình*. Danse du dragon, procession, combats de coqs, combats de lutte, chant *ca trù*, théâtre *tuồng* et *chèo*.

13e–15e jours/1er mois lunaire
Festival de Lim, village de Lũng Giang, Nội Duệ, Tiên Sơn, Bắc Ninh (Itinéraire 1)
En l'honneur de Hiếu Trung Hầu, le fondateur du *quan họ*, les duos chantés amoureux. Le festival commence avec un concours de *quan họ* auquel participent les chanteurs des 49 villages de la province de Bắc Ninh spécialisés dans cet art. Il se déroule dans la pagode de Hồng Vân sur la colline de Lim, puis dans des barques sur les étangs du village. Processions, jeux (balançoire, tire à la corde, échecs vivants, combats de lutte...).

13e jours/1er mois lunaire
Festival du cochon à La Phù, Hoài Đức, Hà Tây (Itinéraire 4)
En l'honneur d'un général du XVIIè siècle qui défendit ce village. À chaque fois qu'il entraînait ses troupes avant le combat, les villageois leur offraient un festin composé de plats de riz gluant et de porc. Le festival se déroule à la date anniversaire de sa mort. Principale activité : une procession composée des anciens du village, de 32 jeunes et d'un cochon de 120 à 200 kg en direction du temple dédié à ce général.
Cérémonies pour demander au génie tutélaire une bonne récolte, la chance et la prospérité.

13e jours/1er mois lunaire
đình Vạn Phúc, Hà Đông, Hà Tây (Itinéraire 4)
En l'honneur, de l'initiatrice du métier du tissage de la soie, Lã Thị Nga.

13e jours/1er mois lunaire
Chùa Bối Khê, Hưng Giáo, Tam Hưng, Thanh Oai, Hà Tây (Itinéraire 7)
Festival de la pagode Bối Khê. Parties d'échecs vivants, des jeux, de la musique...

15e jours/1er mois lunaire
đình La Khê, Hà Đông, Hà Tây. (Itinéraire 4)
Fête du *đình*

18e jour/1er mois lunaire
Phù Ninh, Ninh Hiệp, Gia Lâm, Hà Nội (Itinéraire 2)
En l'honneur de Dame Thái Lão, ancêtre du métier de la transformation des plantes médicinales et de la soie. Il se tient au temple Điếm Kiều, construit pour lui rendre hommage.

20e-22e jours/1er mois lunaire
Thổ Hà, Việt Yên, Bắc Giang (Itinéraire 1bis)
La fête du printemps du village dure 3 jours, avec des jeux traditionnels, des spectacles, du chant quan họ et de l'opéra tuồng.

2e-10e jours/2e mois lunaire
Tích Giang, Phúc Thọ, Hà Tây.
En l'honneur de Tản Viên, le génie des Montagnes. Concours de pêche pour faire des offrandes au génie, festin de poissons, marionnettes sur l'eau, chants *đúm* et jeu de *dao dia*.

1e-10e jours/2e mois lunaire (pic d'activité les 4e et 5e jours)
Temple de Đại Lộ Ninh Sở, Thường Tín, Hà Tây (Itinéraire 6)
Culte rendu aux Saintes Mères qui protègent les embarcations des commerçants sur le fleuve Rouge. Procession, bain des statues dans le Fleuve Rouge, séances de *lên đồng*, danses du dragon, du lion, jeu d'échecs vivants, chants *quan họ*, combats de coqs.

5e-6e jours/2e mois lunaire
Sơn Động, Hoài Đức, Hà Tây (Itinéraire 9)
En l'honneur de Hoàng Phó Thái Công qui a participé à la lutte contre les Chinois. Sacrifice d'un buffle, combats de coqs, danses, procession et compétition de fabrication de *bánh dày* et de *bánh cuôn*, gâteaux de riz gluant. Un autre jeu à consonance sexuelle : la lutte pour un tronçon de bambou sacré (*cướp bông*).

6e-7e jours/2e mois lunaire
Temple Vua Bà, Làng Viêm Xá, Hoà Long, Yên Phong, Bắc Ninh. près du fleuve Cầu, de l'autre côté de Thổ Hà
Vua Bà, ancêtre-fondateur des chants *quan họ*. Cérémonie de l'anniversaire de la mort du fondateur durant laquelle on interprète des chants *quan họ*, *quan cau dao*, *trum dau*. Sont aussi organisés des concours

8e-10e jours/2e mois lunaire
Đình Thanh Liệt Thanh Liệt, Thanh Trì, Hà Nội
En l'honneur de Phạm Tu et Chu Văn An. Procession des palanquins de la maison communale Nội (consacrée à Chu Văn An) à celle Ngoại (consacrée à Phạm Tử), spectacles de théâtre classique, jeux traditionnels comme les combats de coqs, le jeu d'échecs *bởi*.

9e jours/2e mois lunaire
Cổ Nhuế, Từ Liêm, Hà Nội
En l'honneur de Đông Chinh Vương (le cinquième fils du roi Lê Thái Tổ, qui lutta contre les Chinois de la dynastie Ming), sa femme, ainsi que la princesse Tạ Minh Hiền. Procession, échecs *boi,* échecs vivants, *quan họ* et combats de coqs.

9e-11e jours/2e mois lunaire
Đình de Giàn, Cáo Đỉnh, Xuân Đỉnh, Từ Liêm, Hà Nội
En l'honneur de Lý Phục Man (général de la dynastie des Lý ayant combattu l'envahisseur de Lương et de Lâm Ấp). Procession, échecs vivants, combats de coqs, lutte traditionnelle.

10e jours/2e mois lunaire
Đại Bái, Thuận Thành, Bắc Ninh
Anniversaire du départ de l'ancêtre du métier du martelage, Nguyễn Công Hiệp.

12e-16e jours/2e mois lunaire
Đình de Đình Bảng, Từ Sơn Bắc Ninh (Itinéraire 1)
Festival du *Đình* en l'honneur des trois génies (de la montagne, de l'eau, de l'agriculture) et des six génies tutélaires des six clans de ce village qui le reconstruisirent après sa destruction par les envahisseurs Ming. Des combats de lutte attirent les meilleurs lutteurs de la région (les rois Lý étaient particulièrement passionnés de lutte), des combats d'arts martiaux, combats de coqs, tournois d'échecs. Des offrandes composées de buffles rôtis, de porcs bouillis et de riz gluants sont proposées aux génies.

14e-16e jours/2e mois lunaire
Đình de Bát Tràng, Gia Lâm, Hà Nội (Itinéraire 2)
En l'honneur de Hán Cao Tổ, la reine Lữ Cai O Minh Chính, le général Phan, Hồ Quốc Thần et le génie Bạch Mã. Procession sur l'eau, bain des tablettes ancestrales du génie, concours de chansons *ca trù*.

20e jour/2e mois lunaire
Temple de Phú Thụy, Dương Xá, Gia Lâm, Hà Nội (Itinéraire 3)
En l'honneur de Dame Ỷ Lan, grande femme d'Etat et première concubine du Roi Lý Thánh Tông (XIe siècle).

15e jour/1er mois lunaire – fin 3e mois lunaire
Pagode des Parfums, Hương, Hương Sơn, Mỹ Đức, Hà Tây
Un des plus grands et des plus longs festivals du pays. Il n'y a pas de jeux ni de représentations culturelles, mais surtout la visite de nombreux sites religieux, pagodes et temples, accrochés à flanc de montagne ou installés dans des grottes. Accès en barque par la rivière Bến Đục. Certains jeunes couples vont dans la pagode Hương Tíc, monumentale grotte ornée de stalagmites et de stalactites, pour faire escausser leurs vœux d'avoir un enfant mâle.

2e-6e jours/3e mois lunaire
Bình Đà, Bình Minh, Thanh Oai, Hà Tây
Festival des pétards, en l'honneur de Lạc Long Quân, le père des Vietnamiens. Concours de différents types de pétards et de feux d'artifices (Binh Dà était le grand centre de fabrication des pétards jusqu'en 1994). Processions.

6e jour/3e mois lunaire
Pagode Tây Phương, Thạch Xá, Thạch Thất, Hà Tây
Festival comportant des cérémonies religieuses pour invoquer la chance et demander à Bouddha des bénédictions. Cette pagode datant de la dynastie des Lê est célèbre pour la beauté de ses colonnes et de ses statues en bois.

7e jour/3e mois lunaire
La pagode Thầy, Thụy Khê, Sài Sơn, Quốc Oai, Hà Tây (Itinéraire 9)
En l'honneur du moine Từ Đạo Hạnh. Plusieurs villages des environs y participent tels Đa Phúc, Khánh Tân et Sài Khê, sites de pagodes célèbres. À cette occasion, on baigne la statue de Từ Đạo Hạnh, de nombreux jeux sont organisés, des représentations de *chèo* et surtout, de marionnettes sur l'eau sont données dans le pavillon sur le lac Long Chiểu. Le jour du festival, jour anniversaire de la naissance de Từ Đạo Hạnh, une procession se déroule entre les quatre villages A cette occasion, on sort les tablettes ancestrales de celui-ci

10e jour/3e mois lunaire
Vạn Ninh, Gia Bình, Bắc Ninh
Célébration de Cao Lỗ, l'inventeur de l'arbalète. Courses de barques sur la rivière entre les sept villages de la commune.

10e jour/3e mois lunaire
Đình de Yên Sở, Hoài Đức, Hà Tây
En l'honneur de Lý Phục Man, un célèbre commandant de l'armée de Lý Nam Đế au XIe siècle et originaire de Cổ Sở, ancien nom de Yên Sở. Spectacle relatant la revue de l'armée impériale, processions, feux d'artifices, représentations musicales...

15e-18e jours/3e mois lunaire
Temple Lý Bát Đế ou temple Đô, Đình Bảng, Từ Sơn, Bắc Ninh (Itinéraire 1)
Célébration des huit rois Lý. Le festival se déroule tous les ans, mais une fois tous les trois ou quatre ans, il est de plus grande envergure. Processions des statues des huit rois entre le temple Đô et la pagode Cổ Pháp où Lý Công Uẩn (plus tard intronisé Lý Thái Tổ), le fondateur de la dynastie des Lý, passa son enfance comme moine. Syncrétisme entre religion bouddhique et croyances surnaturelles. Jeux, combats de coqs, combats de lutte. Les parties d'échecs vivants reflètent la lutte entre les deux dynasties Lý et Trần.

23e jour/3e mois lunaire
Lệ Mật, Gia Lâm (Hà Nội)
En l'honneur de Hoàng Ngọc Trung qui aurait tué un monstre aquatique et délivré la fille du roi Lý Thái Tông alors qu'elle se promenait sur la rivière Đuống. Pour le récompenser, le roi lui accorda le droit, ainsi qu'aux membres de son village, d'aller défricher des terres à l'ouest de la capitale. Procession d'une jarre remplie d'eau et d'une carpe que l'on pèche dans un puits du village. Danse du serpent qui rappelle les exploits du héros. À cette occasion, des membres des villages qui avaient été alors constitués par les défricheurs (actuel quartier de Ha Noi) se rendent à Lệ Mật.

8e jour/4e mois lunaire
Pagode Dâu, Liên Lâu, Thuận Thành, Bắc Ninh et dans 12 autres villages du district de Thuận Thành (Itinéraire 3)
Dans la pagode Dâu, grand centre du Bouddhisme, sont vénérées, de même que dans quatre autres pagodes du district de Thuận Thành, les quatre déesses Nuage, Pluie, Tonnerre et Lumière, filles de Man Nương. Processions, concours, jeux (échecs, feux d'artifices...), danses, combats de lutte. Festival où sont liés les pratiques de la religion bouddhique et les cultes de la fécondité.

6e-12e jours/4e mois lunaire
Temples des villages de Phù Đổng et de Phù Đực, Gia Lâm, Hà Nội (Itinéraire 2)
Pour commémorer le génie Thanh Gióng, or Phù Đổng Thiên Vương, un jeune héros qui combattit l'armée chinoise sous la dynastie des Hùng (6e roi). Rituels liés à l'eau, processions, offrandes de nourriture dans le temple, représentations de marionnettes sur l'eau, courses, danse des oriflammes, cérémonies des drapeaux, représentations commémorant les combats contre les Chinois.

4e jour/5e mois lunaire
Dư Dụ, Thanh Thùy, Thanh Oai, Hà Tây (Itinéraire 5)
Festival célébrant l'anniversaire de la mort du fondateur du métier de la sculpture sur bois, Lỗ Ban.

15e jour/5è mois lunaire
Đình Chèm,Thụy Phương, Từ Liêm, Hà Nội
Le très ancien *đình* Chèm est dédié au culte de Lý Thân, alias Lý Ông Trọng, une figure légendaire de l'époque de la dynastie des Hùng. Il fut envoyé en Chine avec pour mission d'aider l'empereur Qin à repousser les Monghols. Processions sur l'eau, bain de la statue de Lý Thân dans le fleuve Rouge, cérémonie en l'honneur de Bouddha. Concours de lancer de cerfs-volants, lâchés d'oiseaux, combats de lutte, théâtre populaire, jeux d'échecs vivants.

12e jour/6e mois lunaire
Quất Động, Thường Tín, Hà Tây (Itinéraire 6)
Célébration de la mort du fondateur du métier, Lê Công Hành.

12e jour/8e mois lunaire
Thụy Ứng, Thường Tín, Hà Tây (Itinéraire 5)
Festival du fondateur du métier de la corne (nom oublié par les villageois!)

16e jour/8e mois lunaire
Đền Nhị Khê, Thường Tín, Hà Tây (Itinéraire 5)
En l'honneur de Nguyễn Trãi (1380-1442) grand diplomate, stratège et homme de lettres. Il aida le chef d'un mouvement d'insurrection populaire, Lê Lợi à organiser la résistance contre les envahisseurs chinois de la dynastie Ming. Se déroule dans un temple qui lui est dédié

17ejour/8e mois lunaire
Kiêu Kỵ, Gia Lâm, Hà Nội (itinéraire 2)
Fête en l'honneur des ancêtres du métier, Nguyễn Quý Trị (fin du XVIIIe siècle) et Vũ Danh Thuận (début XIXe), lors d'une célébration dans le đình.

29e jour/9e mois lunaire
Đại Bái, Gia Bình, Bắc Ninh (Itinéraire 3)
Festival pour vénérer l'ancêtre du métier, M Nguyễn Công Truyền.

6e-11e jours/10e mois lunaire
Temple Than, Cao Đức, Gia Binh, Bắc Ninh
En l'honneur du général Cao Lỗ qui aida le roi An Dương Vương à construire la citadelle de Cổ Loa. Danse du dragon, combats de lutte, représentation de danse mimant une chasse au tigre.

25e jour/10e mois lunaire
Nhị Khê, Thường Tín, Hà Tây (Itinéraire 5)
En l'honneur de Doãn Văn Tài, le fondateur du métier de tournage sur bois au XVIe siècle. Se tient dans le temple

11e jour/11e mois lunaire
Hạ Thái, Duyên Thái, Thường Tín, Hà Tây (Itinéraire 5)
En l'honneur de Bùi Sỹ Lương (mandarin militaire de la dynastie des Lê postérieurs-XVe siècle) et Mme Đinh Thị Trạch, génies tutélaires du village. Les jours de la fête, les villageois plantent un mât à côté du puits du village et organisent cérémonies et festivités telles que procession sur l'eau, cérémonie *mộc đức* (embaumement des statues), culte dans la maison communale, combat de lutte, danses de *sinh tiền* et du lion...

26e-27e jours/11e mois lunaire
Pagode Đậu, Hà Tây (Itinéraire 5)
En l'honneur du génie de l'Eau et de Bouddha. Demande de bénédictions pour avoir de bonnes récoltes et des pluies.

6e jour/12e mois lunaire
Đại Bái, Gia Binh, Bắc Ninh. (Itinéraire 3)
Festival en l'honneur de Lạc Long Quân, ancêtre des Việt. Le jour de la fête, outre les cérémonies et la procession, les villageois organisent la scène dite du « dragon qui mue » à laquelle participent de 30 à 40 jeunes hommes ne portant qu'un cache-sexe. Ceux-ci se placent à la queue leu leu derrière les vieux notables qui frappent des gongs en se déplaçant en zigzag pour imiter l'ondulation du dragon.

Lexique des mots vietnamiens

áo dài : tunique longue et moulante, fendue jusqu'à la taille, portée avec un pantalon léger et flottant
bánh : gâteau
bánh đa : galette de riz pour fabriquer les nem
bánh dày : pâté au riz fourré avec de la viande ou avec une pâte sucrée
bàn thờ : autel des ancêtres
bộ đội : soldat régulier de l'armée révolutionnaire
cây sơn : l'arbre à laque
chèo : le théâtre populaire
chùa : pagode
đậu phụ : tofu, pâté de soja
đền : temple
điếm : poste de surveillance ou petit temple
điệp : enduit à base de coquillage pour nacrer le papier *dó*
đình : maison communale
Đổi Mới : Renouveau économique
dó : arbre (*rhamnoneuron*) dont l'écorce sert à faire du papier
giang : variété de bambou court et solide
giáp : partie d'un hameau (unité lignagère)
giấy dó : papier fait avec l'écorce de *rhamnoneuron*
gốm mỹ thuật : céramique artistique
hàng sáo : décortiqueur de riz
hậu : titre d'éligibilité pour pratiquer les sacrifices à Bouddha
hợp tác xã : coopérative
khuôn : forme en bois pour fabriquer les chapeaux coniques/ou le papier dó
làng : village
lễ hội : fête, festival
lên đồng : séance de prise de possession d'un médium par des esprits
lò : four
mây : rotin
miếu : petit temple destiné au culte des divinités qui apportent secours et protection aux habitants
mõ : bloc en bois sonore en forme de dragon, poisson ou grenouille qui accompagne les prières dans les temples et les pagodes
người viết sớ : écrivain public qui rédige les vœux des pèlerins dans les temples
nhà quê : appellation négative (depuis l'époque coloniale, même utilisée par les Français) pour désigner un paysan ; « plouc » en langage familier
nơi hoá vàng : four pour faire brûler des papiers votifs que l'on trouve dans les temples
nhà thờ họ : maison des ancêtres de lignage villageois
nhà văn hóa : maison de la culture
nôm : ancien système d'écriture vietnamienne en lettres chinoises
nón : chapeau conique fabriqué en feuilles de latanier
núa : gros bambou
nước mắm : saumure de poisson
ông tổ nghề : ancêtre du métier
phường : quartier villageois au sein du Hà Nội pré-collectiviste
quan họ : duo chanté amoureux
quạt : éventail
quỳ : feuille très mince d'or ou d'argent pour dorer les objets laqués
rối nước : marionnettes sur l'eau, spectacles se déroulant sur les étangs qui maillent le territoire villageois
sào : unité de mesure = 360 m^2 dans le nord du Vietnam
sơn ta : résine végétale utilisée pour laquer les objets en bois
Tết : le Nouvel An lunaire vietnamien

thần thành hoàng : génie tutélaire d'un village (littéralement le génie des remparts)
thầy cúng : prêtre plus ou moins animiste qui officie dans un temple à la demande des pèlerins
thợ mộc : charpentier itinérant
Thuốc Bắc : médecine traditionnelle du Nord (montagnes du Nord-Vietnam et Chine)
Thuốc Nam : médecine traditionnelle du Sud (Vietnam)
thủy đình : pavillon construit sur un étang pour les représentations de marionnettes sur l'eau
tiểu : urne funéraire où l'on met les os d'un défunt
tò he : jouet en pâte de riz
tổ sư : ancêtre fondateur
trác : bois d'acajou
tre : bambou très large
trúc : bambou fin
tuồng : art théâtral classique
uỷ ban xã : comité populaire communal
Văn Chỉ : Temple de la littérature
vông : cercles de bambou avec lesquels on fait l'armature du chapeau conique
xóm : hameau

Bibliographie

Barbotin A., 1912 – La poterie indigène au Tonkin. *Bulletin économique de l'Indochine :* 659-685 et 815-841.

Boulden R., 2007 – The Pink Village. *The Guide*, 2007, Hà Nội.

Bunney T., photographer, http://www.tessabunney.co.uk/

Claverie F., 1903 – L'arbre à papier du Tonkin. *Bulletin économique de l'Indochine,* 24.

Claverie F., 1904 – L'arbre à papier du Tonkin. *Bulletin économique de l'Indochine,* 25 : 75-88.

Crevost Ch., 1917 – Sur quelques matières végétales à papier de l'Indochine. *Bulletin économique de l'Indochine*, 123 : 117-134

Đăng Thế Đai, 2002 – « Le rôle du culte des divinités populaires dans la vie des communautés rurales Viêt, à travers le cas de Ta Thanh Oai ». *In* Papin P. & Tessier O. (eds) : *Le village en questions***,** École française d'Extrême-Orient et Centre national des sciences sociales et humaines de Hà Nội : 379-410.

Đào Hùng, 1991 – Jeux traditionnels du Vietnam. *Études vietnamiennes*, 102 : 5-15.

DiGregorio M., 2001 – *Iron Works. Excavating Alternative Futures in a Northern Vietnamese Craft Village.* PhD Urban Planning, University of California, Los Angeles.

DiGregorio, M. *et al*., 1999 – *The Environment of Development in Industrializing Craft Villages*, Working paper, Center for Natural Resources and Environmental Studies, Vietnam National University, Hà Nội.

Đỗ Phương Quỳnh, 2008 – Traditionnal festivals in Viêt Nam. Hà Nội. Coll. Vietnamese traditions, Thế Giới publishers.

Douarche E., 1906 – *Les bovidés du Tonkin*. Hà Nội, Direction de l'agriculture, des forêts et du commerce de l'Indo-chine, 172 p.

Dương Duy Băng, 2002 – « Artisanat à Ninh Hiệp. Histoire et présent ». *In* Papin P. & Tessier O. (Eds), *Le village en questions***,** École française d'Extrême-Orient et Centre national des sciences sociales et humaines de Hà Nội : 553-576.

Durand M., 1959 – *Techniques et panthéon des médiums vietnamiens*. Paris, École française d'Extrême-Orient

Fanchette S., 2007 – The development process of craft and industrial village (CIV) clusters in Hà Tây and Bắc Ninh province (Vietnam): from village initiatives to public policies. *Vietnamese Studies*, 3 (165), Éd. Thế Giới, Hà Nội : 5-30.

Fanchette S., Nguyễn Xuân Hoản, 2009 – Un cluster en expansion : les villages de métier de meubles d'art de Đông Kỵ, réseaux sociaux, dynamiques territoriales et développement économique (delta du fleuve Rouge – Vietnam) ». *Revue Moussons,* n° 13- 14, Aix en Provence, 21 p.

Fourniau Ch., 1991 – Le phénomène urbain au Vietnam à l'époque précoloniale. *In* Lafont P. B. (eds.), *Péninsule indochinoise* – Études urbaines, recherches asiatiques, Paris, l'Harmattan : 167-183.

Friends of Vietnamese Heritage, 2006 – *Bát Tràng, traditional pottery village. A self-guided walk*, Hà Nội, Éd. Thế Giới, 47 p.

Friends of Vietnamese Heritage, 2007 – *Traditional Medicine Street, Phố Lãn Ông. Hà Nôi*. Éd. Hà Nội, Thế Giới, 47 p.

Gourou P., 1936 – *Les paysans du delta Tonkinois.* Paris, École française d'Extrême-Orient, Éditions d'Art et d'Histoire, 666 p.

Hà Văn Tấn, Nguyễn Văn Kự, Phạm Ngọc Long, 1993 – *Chùa Việt Nam, buddhist temples*, Hà Nội, Social Sciences Publishing House, 401 p.

Hà Văn Tấn, Nguyễn Văn Kự, 2001 – *Le đình, maison communale du Viêt-Nam.* Hà Nội, Éd.Thế Giới et École française d'Extrême-Orient, 272 p.

Hoàng Trọng Phú**,** 1932 – *Les industries familiales*. Atelier d'arts indigènes de Hà Đông, monograph.

Hocquard C. E., 1999 [1885] – *Une campagne au Tonkin,* Paris, Arléa, 683 p.

Huard P., Durand M., 1954 (reprinted 2002) – *Connaissance du Viêt-Nam*. Paris, École française d'Extrême-Orient, 357 p.

Hunter D., 1947 – *Paper making in Indochina*. Chillicothe Ohio, USA, Mountain House Press, 107 p. http://content.lib.utah.edu/cdm4/document.php

Hữu Ngọc (ss. Dir.), 1997 – *Dictionnaire de la culture traditionnelle du Vietnam*. Hà Nội, Éd. Thế Giới.

Hữu Ngọc, 1999 – Spring festivals. *Vietnam Cultural Windows*, 11, Hà Nôi, Éd. Thế Giới.

Hữu Ngọc 2002 – Spécial *chèo*. *Vietnam Cultural Window*, 50, Hà Nôi, Éd. Thế Giới.

Hữu Ngọc, 2006 – *À la découverte de la culture vietnamienne*. Hà Nôi, Éd. Thế Giới, 1212 p.

Institute of Environmental Science and Technology, 2002 – *Environmental status and effects on craft village activities on environment, socio-economic and public health in craft villages in Vietnam*. Hà Nôi.

Langlet Quach Thanh-Tâm**,** 1993 – Le phénomène urbain dans le Vietnam traditionnel. *Les Cahiers d'Outre-Mer*, 46 (184), Bordeaux.

MARD/JICA, 2004 – *Report summary of the MARD-JICA Study on craft development plan for rural industrialization in Vietnam.* Hà Nội, 36 p.

Musée royal de Mariemont, 2006 – *À la rencontre des potiers du delta du fleuve Rouge : un itinéraire culturel*. (ss. Dir) Noppe C.& Nguyễn Kim Dung, Bruxelles, 122 p.

Museum of Ethnology, 2005 – Thirteen water puppetry troupes of the Red River Delta. *Vietnamese Studies*,1 (155).

Nguyễn Đức Nghinh,1993 – « Marchés et villages ». *In* : *Le village traditionnel au Vietnam*, Hà Nội, Éd. Thế Giới : 336-395.

Nguyễn Huy Hồng, 2006 – *Les marionnettes sur l'eau traditionnelles du Vietnam*. Hà Nội, Éd. Thế Giới, 79 p.

Nguyễn Khắc Viện, 1993 – *Viêt Nam. Une longue histoire*. Hà Nội, Éd. Thế Giới, deuxième édition, 669 p.

Nguyễn Qúy Nghi, 2006 – *New configurations of a craft village in Vietnam: Preliminary findings and theoretical implication*. *In* : "International Workshop Industrial clusters in Asia: old and new forms", Institut d'Asie orientale et GLYSI-SAFA, Lyon, November 29-30th and December 1st, 24 p. monograph.

Nguyễn Thanh Bình, 1999 – « Health Impacts of Local Industry ». *In* Michael DiGregorio M. (Éd.) : *The Environment of Development in Industrializing Craft Villages,* Center for Natural Resources & Environmental Studies, Vietnam National University, Hà Nội.

Nguyễn Thừa Hỷ, 2002 – *Economic history of Hà Nội in the 17th, 18th and 19th century*. Hà Nội, National Political Publishing House, 321 p.

Nguyễn Văn Huy, 2006 – *The Role of Museums in the Preservation of Living Heritage: Experiences of the Vietnam Museum of Ethnology*. Vietnam Museum of Ethnology, Vietnam www.nfm.go.kr/downfile/ijih_w11_volumes/2006_chapter03.pdf

Nguyễn Văn Ký, 1995 – *La société vietnamienne face à la modernité. Le Tonkin de la fin du XIXe siècle à la seconde guerre mondiale*. Paris, Éd. L'Harmattan, 432 p.

Nguyễn Vinh Phúc, 2001 – *Sites, histoire et légendes autour de Hà Nội*, Hà Nội, Éd. Thế Giới.

Nguyễn Xuân Lai, 1979 – Craft Industries in the Present Period. *Vietnamese Studies*, 62 : 7-62.

Noppe C., Hubert J.-F., 2002 – *Arts du Vietnam : La fleur du pêcher et l'oiseau d'azur*. Bruxelles, le Musée royal de Mariemont, La Renaissance du Livre, 193 p.

Papin P., 2001 – *Histoire de Hà Nội*. Paris, Fayard.

Papin P. & Tessier O., (Éd. sc), 2002 – *Le village en questions***.** École française d'Extrême-Orient et Centre national des

sciences sociales et humaines de Hà Nội, 404 p.

Phạm Hoàng Hải, 2007 – *Art of lacquer*. Hà Nội, Éd. Thế Giới, 59 p.

Phạm Thị Thùy Vinh, 2003 – *The stelae of the Kinh Bắc Region during the Lê period: Reflection on village life.* Bibliothèque vietnamienne – École française d'Extrême-Orient, Hà Nội (édition bilingue).

Phan Huy Lê et al., 2004 – *Bát Tràng Ceramics*, Hà Nội, Éd. Thế Giới.

Potvin C., Stedman N., 2005 – *Dos & Don'ts in Vietnam*. Bangkok, Book Promotion and Service Ed.

Sowerwine J., 1999 – New Land Rights and Women's Access to Medicinal Plants in Northern Vietnam". *In* Tinker I. and Summerfield G., editors: *Women's Rights to House and Land: China, Laos, and Vietnam*, Lynne Rienner, Publishers, Boulder (Colorado), USA, 305 p.

Thạch Phương & Lê Trung Vũ, 1995 – 60 *Lễ hội truyền thống Việt Nam*. Hà Nội, NXB Khoa Học Xã Hội.

Trần Minh Yến, 2004 – *Traditional craft village in industrialization and modernization processes*, Hà Nội, Social Sciences Publishing House.

Trần Quốc Vương & Đỗ Thị Hảo, 1996 – Nhề Thủ công truyền thống Việt Nam và các vị tổ nghề, Edition de la culture traditionnelle, Hà Nội.

Trương Minh Hằng, 2006 – *Fine art handicraft villages in northern Vietnam and the preservation of cultural values.* Hà Nội, Fine Arts Publishing House.

Vietnam Cultural Window, 2002 – *Mid-Autumn Festival,* 52, Hà Nội, Éd. Thế Giới.

Vietnam Cultural Window, 2003 – Traditional games, 61, Hà Nội, Éd. Thế Giới.

Yvon-Trần F., 2001 – Artisanat et commerce villageois dans le Vietnam prémoderne, le cas de l'ancienne agglomération villageoise de Phú Ninh (région de Kinh Bắc). *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, 88, Paris : 218-247.

Achevé d'imprimer en juillet 2009 sur les presses de l'imprimerie
Thế Giới, Hà Nội, Vietnam.



Les villages des alentours de Hà Nội révèlent un riche patrimoine culturel, technique et architectural. Plus de 500 villages de métier spécialisés dans la fabrication d'objets d'art et de culte, de produits agro-alimentaires, industriels, textiles ou de vanneries sont accessibles à moins d'une heure de la capitale. Ce patrimoine a été préservé, malgré les dures périodes de l'histoire vietnamienne, et constitue la base culturelle matérielle et immatérielle de la société villageoise du delta du fleuve Rouge.

Un tourisme culturel pris en charge par les artisans eux-mêmes et par les institutions locales tente actuellement de mettre en valeur ce patrimoine et de proposer de nouveaux débouchés pour les productions artisanales. Cependant, jusqu'à présent, peu de touristes s'aventurent dans ces villages, dont certains sont perdus dans un dédale de routes au milieu des rizières. Leur histoire et leurs savoir-faire sont peu connus du public. Mal signalisés sur les routes, ces villages abritent pourtant l'essentiel du patrimoine architectural, technique et religieux du haut delta.

Ce livre, fruit de plusieurs années de recherches par des spécialistes du Vietnam, offre à découvrir dix itinéraires inédits, agrémentés d'histoires de vie, de légendes, de descriptions des techniques artisanales, de promenades fléchées et de cartes d'accès pour visiter une quarantaine de villages autour de Hà Nội. Il est l'occasion de rencontrer ces artisans anonymes, aux savoir-faire traditionnels, dont les œuvres s'exposent dans les nombreuses boutiques du quartier des 36 rues à Hà Nội et dans les capitales occidentales.

Réalisé avec le soutien de :

ff — Wallonie-Bruxelles — afd Agence Française de Développement — Mairie de Toulouse — Hermès Paris — Liberté • Égalité • Fraternité République Française, Ambassade de France au Vietnam

IRD
44, bd de Dunkerque
13572 Marseille cedex 02
France
editions@ird.fr
www.editions.ird.fr

Diffusion IRD
32, av. Henri-Varagnat
93143 Bondy cedex
France
tél. : 01 48 02 56 49
diffusion@ird.fr

ISBN 978-2-7099-1670-7

9 782709 916707